



HAL
open science

La culture du consentement

Rébecca Lévy-Guillain

► **To cite this version:**

Rébecca Lévy-Guillain. La culture du consentement. Sociologie. Institut d'études politique de Paris - Sciences Po, 2024. Français. NNT: . tel-04779258

HAL Id: tel-04779258

<https://hal.science/tel-04779258v1>

Submitted on 13 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Institut d'études politiques de Paris
ECOLE DOCTORALE DE SCIENCES PO
Programme doctoral de sociologie
Centre de recherche sur les inégalités sociales

Doctorat en sociologie

La culture du consentement

*Recompositions des rapports de genre et de la sexualité depuis
MeToo*

Rébecca Lévy-Guillain

*Thèse dirigée par Marta Domínguez-Folgueras, associate professor Sciences Po
et Marie Bergström, chargée de recherche Ined*

Soutenance le 11 juin 2024

Jury :

Marie Bergström, chargée de recherche, Ined (codirectrice de thèse)

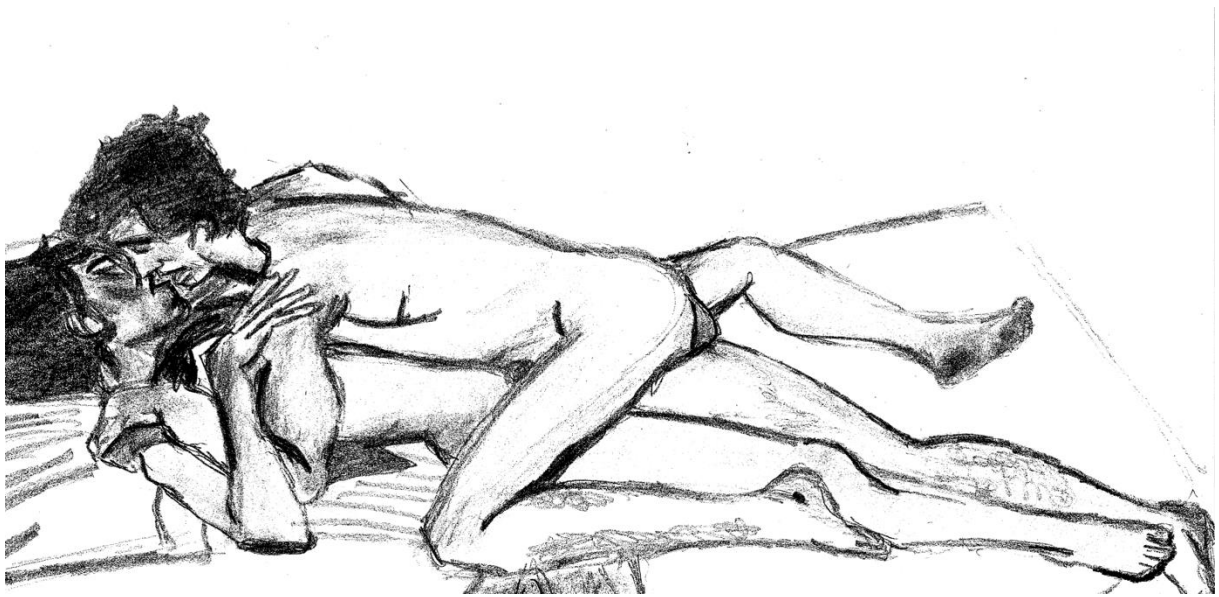
Sébastien Chauvin, professeur associé, Université de Lausanne

Marta Domínguez-Folgueras, associate professor, Sciences Po (codirectrice de thèse)

Christophe Giraud, professeur des universités, Université Paris Cité (rapporteur)

Camille Masclet, chargée de recherche, CNRS/EHESS/CESSP

Emmanuelle Santelli, directrice de recherche, CNRS/Centre Max Weber (rapporteuse)



Dessin de l'autrice, *Scène de sexe*, 2024, inspiré de Nan Goldin, *Roommates in bed*, New-York [photographie], 1980.

*Adieu les monstres*¹

¹ Kalika, *Adieu les monstres* [album], Wagram Music et Cinq 7, 2023.



Dessin de l'autrice, *Choper des femmes pour s'apprécier entre hommes*, 2024.

Remerciements

« Faire une thèse, c'est faire un choix de vie »². C'est en ces termes qu'Ettore Recchi, directeur des études doctorales en sociologie l'année où j'ai candidaté en thèse, présentait la décision de s'engager dans un tel travail. À 23 ans, j'ai lu cette phrase sans m'y attarder : pour moi, il s'agissait en effet d'un choix professionnel conditionnant le style de vie, contraignant du point de vue des ressources financières mais procurant une forme de liberté en termes d'organisation temporelle et offrant des marges de manœuvre non négligeables quant aux tâches à effectuées au quotidien. Je comprenais « faire une thèse c'est faire le choix du travail-passion plutôt que faire le choix du travail-argent ». Je m'enorgueillissais de consacrer ma vie à la connaissance du monde. Mais aussi, je me sentais rassurée d'occuper une position d'observatrice, un peu à côté du monde, légitimant mes réticences à y prendre part et me permettant de saisir quelque chose des expériences constitutives de chaque âge de la vie sans pour autant les vivre moi-même. À 27 ans, au terme de cette thèse, je relis cette phrase et je la comprends différemment.

La décision de m'engager dans un travail de thèse n'a pas été, dans mon cas, un choix de vie mais peut être simplement la meilleure option, à l'époque, pour survivre. C'est plutôt la thèse elle-même – son sujet, les rencontres, les lectures et les analyses qu'elle a impliqués – qui m'aura permis de concevoir un choix de vie. Réfugiée et enfermée depuis l'enfance dans le travail académique, j'avais bien besoin d'une période de « rattrapage » pour faire le tri dans mon patrimoine dispositionnel et distinguer ce qui, parmi mes manières d'être, de penser et d'agir, relève de mécanismes de défense dont je souhaite me débarrasser car trop contraignants ; de ce qui, certes provient également en partie de mécanismes de défense mais qui me fournit aussi de l'enthousiasme, de l'intérêt ainsi que des savoir-être et des savoir-faire dont je suis fière. Avant de faire un choix de vie et d'entrer dans l'âge adulte, encore fallait-il que je sache comment je souhaitais être au monde. Cette recherche doctorale a rendu possible les éclaircissements qui me manquaient. Parce que j'ai eu quatre années de plus en tant qu'étudiante, parce que j'ai pu explorer ce qui me laissait perplexe, creuser les questions qui m'intéressaient et prendre autant de temps que nécessaire pour réfléchir, parce que j'ai eu la

² <https://www.sciencespo.fr/fr/actualites/faire-une-these-cest-faire-un-choix-de-vie/>, (page consultée le 01/03/2024).

chance d'être confrontée à des dizaines et des dizaines de parcours de vie dans toute leurs complexités. Pour ça et pour d'autres raisons encore que ces quelques lignes ne me permettent pas de développer, je suis infiniment reconnaissante d'avoir eu l'occasion de faire cette thèse. De nombreuses personnes y ont participé et j'aimerais, à présent, les en remercier.

Un immense merci d'abord à Marie Bergström et Marta Domínguez-Folgueras, mes deux directrices de thèse sans lesquelles je n'aurais jamais pu vivre cette expérience comme je l'ai vécue. La direction de ma thèse n'a pourtant pas été un choix réfléchi : Marie, tu es la première sociologue dont j'ai lu intégralement les travaux, un peu par hasard, lorsque j'étais encore dans ma phase « mathématiques ». Marta, tu étais à l'époque la seule sociologue travaillant sur le genre qui pouvait m'encadrer à Sciences Po. J'ai rarement été aussi heureuse de mon absence de réflexion. Je pense que je n'aurais pas pu avoir une direction aussi adaptée à ma propre manière de fonctionner. Merci de m'avoir laissée l'autonomie que je prenais. Merci pour votre flexibilité et votre ouverture d'esprit, merci d'avoir continué à relire et discuter mon travail avec autant de rigueur, même lorsque je suivais des pistes peu orthodoxes, que vous n'auriez probablement pas choisies vous-mêmes. Merci aussi de m'avoir accompagnée avec une si grande bienveillance et compréhension. Je ne me suis jamais sentie pressurisée, y compris dans les périodes où ma gestion émotionnelle chaotique m'a contrainte à ralentir le rythme. Vous m'avez aussi soutenue quels qu'aient été mes projets, de celui de candidater à une bourse Marie Curie à celui de quitter le monde de la recherche. Et enfin merci évidemment pour la très grande qualité de vos relectures. Vous formuliez de véritables critiques qui m'ont permis d'améliorer considérablement mon travail sans jamais exercer de violence. Je suis toujours sortie de nos réunions légère et stimulée par vos remarques et suggestions. Vous ne m'avez jamais donné le sentiment que j'étais nulle et ce, même lorsque les reprises nécessaires étaient nombreuses et substantielles. C'est rare, et je sais que j'ai eu beaucoup de chance.

Je remercie aussi très vivement les membres du jury, Sébastien Chauvin, Christophe Giraud, Camille Masclet et Emmanuelle Santelli, d'avoir accepté de lire ce manuscrit et d'en discuter avec moi le 11 juin. Je les remercie aussi pour l'intérêt qu'elles et ils ont manifesté lors de nos échanges de mails nécessaires à l'organisation de cette soutenance : leur entrain m'a beaucoup touchée. Il est particulièrement agréable de finir de rédiger sa thèse sans imaginer que son évaluation sera pour les lecteurs/rices une corvée.

Merci ensuite aux 130 personnes que j'ai interrogées et qui ont accepté de retracer leur parcours de vie, de partager avec moi leurs ressentis et leurs opinions avec, il me semble, une

grande honnêteté. Bien sûr, je les remercie car sans elles ce travail n'existerait pas : mes analyses doivent tout à leur confiance, à la générosité avec laquelle elles ont dévoilé leurs vulnérabilités, et plus généralement à la richesse de leurs entretiens. Mais je les remercie aussi pour ce que leurs récits m'ont apporté personnellement et pour avoir fait de moi une personne plus tolérante et plus apaisée en améliorant considérablement la compréhension que j'ai des autres et de moi-même.

J'ai bénéficié d'excellentes conditions de travail et j'en remercie les institutions qui m'ont accueillies. Je remercie d'abord l'Institut national d'études démographiques et le labex iPOPs qui ont financé cette thèse et qui m'ont donné accès à un environnement de travail très agréable et stimulant scientifiquement. Merci en particulier à l'unité « Genre, sexualité et inégalités » à laquelle j'étais rattachée. Je remercie ensuite Sciences Po pour les dix années que j'ai passées au sein de l'établissement et qui ont toutes contribué à faire de mon expérience de thèse ce qu'elle a été – pour les rencontres que j'y ai fait, pour la diversité et la richesse des enseignements que j'ai suivis et pour les locaux dans lesquels je me suis toujours sentie bien (sans surprise diraient mes camarades sociologues au regard de ma position sociale). Merci plus spécifiquement à l'École Doctorale et au Centre de recherche sur les inégalités sociales qui m'ont apporté un soutien matériel considérable, que ce soit pour financer des colloques à l'international ou mon échange à Oxford. Au sein de ces institutions, j'ai bénéficié du soutien de Carine Boutillier à l'École Doctorale, de Bernard Corminboeuf, Linda Amrani et Sylvie Lesur au CRIS, ainsi qu'à Neyssa Traoré et Lucet Foutou à l'Ined. Merci aux départements de sociologie de Sciences Po, de l'Université Paris 8 et de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne qui m'ont donné l'opportunité d'enseigner (et de m'apercevoir que la pédagogie n'était pas chez moi une passion...). Merci à la Maison Française d'Oxford et au Department of Social Policy Intervention d'Oxford pour m'avoir permis de rédiger dans les meilleures conditions possibles.

Lors de journées d'études ou de discussions informelles, j'ai eu la chance de discuter avec de nombreux/ses chercheurs/euses et de sortir de ces échanges, enrichie de nouvelles perspectives et rechargée en énergie, enthousiasmée par toutes ces questions qui restaient sans réponse et qui appelaient de futures investigations. Je les en remercie vivement ! Un merci tout particulier à Alice Olivier et Mathieu Trachman qui ont accepté de participer tous les ans à mon comité de suivi et qui m'ont, à cette occasion, lue, donné des conseils extrêmement pertinents et engagé des discussions passionnantes. J'espère que l'on poursuivra ces échanges dans

d'autres contextes désormais ! Merci aussi à Emmanuel Beaubatie, Pierre Brasseur, Mickaël Durand, Christophe Giraud, Camille Masclat, Gwénaëlle Mainsant, Marion Maudet, Lucas Monteil et Cécile Thomé qui m'ont aidée de différentes façons au cours de ce travail doctoral.

Cette thèse a en outre bénéficié des relectures sociologiques à la fois éclairantes, rigoureuses, précises et bienveillantes de Arthur Belaud, Mathéa Boudinet, Jean-Baptiste Chambon, Audrey Chamboredon, Victor Coutolleau, Émilie Grisez, Romain Philit, Maximilien Serreau, Alix Sponton et Cécile Thomé. Je les en remercie du fond du cœur. Je n'oublie pas Tom et son Azoulay test qui a validé le titre *in extremis*. Merci à Jacques-Édouard Lévy, mon chasseur de coquilles préféré. Merci à Carole Guillain pour notre journée à arpenter les magasins dans l'optique de dénicher LA robe de soutenance (et en souvenir aussi de celle, il y a dix ans, consacrée à la quête de LA tenue d'oral d'entrée à Sciences Po où tout a commencé). Merci de m'avoir transmis des dispositions « féminines », qui sont peut-être socialement dévaluées, mais dont je suis très fière. Merci aussi pour le choix du traiteur, des mets à déguster et des boissons. Je te remercie au nom des convives qui, grâce à toi auront pu échapper au buffet de crudités sans huile et de pommes en série, et auront pu se régaler.

Pour finir, je tiens à remercier mes proches. Merci d'abord à Inès pour ses messages vocaux quasi-quotidiens, pour la compréhension immédiate que l'on a l'une de l'autre et pour l'amplitude de nos intérêts communs depuis nos 12 ans. Merci à Marie pour son enthousiasme, pour ses conseils de lectures, et pour son regard de psychologue sur mes recherches. Je mourrais d'envie de croiser théorie de l'attachement et analyse en termes de genre : dire que notre rencontre a été un enchantement n'est pas un euphémisme. Une grosse pensée aux Scubes. Merci à Arthur et Robin pour le confinement à Chatou et pour avoir fait figurer mes premiers pas dans la thèse parmi mes meilleurs souvenirs. Merci à Céline, Dimitri, François, Ines et Marion (la team élargie du Lamarck Street's Gang) pour les cinés, les théâtres, les discussions, les dîners qui m'ont toujours permis de garder à l'esprit que je devais me débarrasser de mes satanées dispositions à faire le rat de bibliothèque. Et merci à Kristyna et Victor pour l'institution des ateliers artistiques et les soirées d'expression libre de nos créativité. Je n'oublie pas non plus les réunions team Carto : merci à Lucie, Misty et Salomé pour m'avoir accompagnée tout au long de la rédaction de cette thèse : j'ai écrit en pensant que je vous parlais pour bien me rappeler quel était l'essentiel de ce que je voulais transmettre. Sans le savoir vous avez donc toujours été à mes côtés.

Merci ensuite au bureau 3076 de l'Ined et en particulier à Émilie, Julia, Louise, Malena et Narges pour nos déjeuners si passionnants et enrichissants. C'est grâce à vous et avec vous que j'ai appris en pratique et pas seulement en théorie à me défaire de la honte qui continuait à me coller à la peau. Merci plus généralement pour avoir fait de mon quotidien de travail un véritable paradis les deux premières années de thèse et pour avoir été, depuis, des amies exceptionnelles. Merci également aux Français.es à Poudlard avec une grosse pensée pour Tatiana, Thibaut et Thomas qui ont égayé mon séjour à Oxford alors que j'étais, à cette période, au sommet de l'angoisse et que j'enchainais les insomnies. *Last but not least*, merci aux doctorant.es du CRIS que j'ai rencontré.es juste après avoir vécu un choc biographique et qui ont exercé sur moi un effet socialisateur inespéré. Grâce à vous, à votre présence, à votre humour, à votre générosité et votre intelligence, j'ai plus vécu mes derniers dix-huit mois de thèse que les 26 années qui les ont précédés. Je pense que les occasions de rencontrer des personnes avec qui on peut parler des heures de l'évolution de nos résultats de santé et de nos traumatismes sont rares. Je suis tellement heureuse d'avoir déserté Aubervilliers pour rejoindre le Couloir. Merci, car grâce à vous j'ai le privilège de pouvoir dire que mes expériences les plus douloureuses et traumatiques sont en fait des chances inouïes qui m'ont permises d'avancer. Grâce à vous je peux suivre le comptes *Instagram* de self-care et gagner de l'estime de moi en pensant que je suis résiliente. Le nec plus ultra dans le contexte contemporain d'hybridation entre idées féministes et savoirs thérapeutiques ! Paradoxalement, c'est parce que je ne me suis jamais sentie aussi bien dans le monde de la recherche que j'ai pu décider de le quitter. Alors merci à Abel, Alix, Audrey, Maël, Mathéa, Marta, Max et Tom pour nos dej *deep* et revivifiants. Mention spéciale à Max et à ses réflexions éclairantes grâce auxquelles je parviens désormais à ressentir de la colère et de l'inimitié pour des gens.

J'adresse par ailleurs toute ma reconnaissance et mon admiration à ma psychologue, Céline Bidon-Lemesle, qui m'a accompagnée toute la durée de la thèse, et sans qui je n'aurais pas été en mesure de finir ma thèse aussi sereinement et aussi assurée de qui je veux être.

Merci aussi à mes parents pour leur soutien. Soutien financier d'une part qui m'a permis de vivre la thèse dans des conditions matérielles plus que confortables et qui m'a fourni les ressources économiques suffisantes pour tester une tonne de pratiques de bien-être tout au long de ma thèse et réparer ma citrouille fêlée. Soutien symbolique d'autre part. Papa, maman, merci d'avoir manifesté de l'enthousiasme à chaque fois que je changeais d'avis concernant mon orientation. Merci de m'avoir transmis la croyance que tous mes projets de vie étaient légitimes

et réalistes. Que ce soit lorsque j'ai voulu être *Quant* sur les marchés financiers, chercheuse en sociologie du genre et de la sexualité et maintenant sociothérapeute, je n'ai jamais pensé que je vous décevrais.

Enfin et surtout, merci à Jean-Baptiste. Quelques lignes de remerciements ne suffiraient pas à exprimer l'étendue de ma gratitude et de mon amour à ton égard. Mais je sais que ça te sécurise que je garde quelques dettes alors je dirai juste ceci : merci d'avoir sorti la commode quand je me laissais déborder par mes pensées en tiroir désordonnées, merci pour les heures de discussions nocturnes à l'occasion de mes insomnies, merci d'avoir tout vécu avec moi, merci de m'avoir constamment soutenue quels qu'aient été mes projets, merci de m'avoir aimée quand moi je me détestais (et merci de m'aimer encore aujourd'hui !). Merci d'avoir manifesté autant d'enthousiasme face à toutes les versions de moi-même que j'ai été et merci surtout d'avoir toi-même changé et de m'avoir suivie dans l'EMDR, le yoga et autres outils thérapeutiques au fur et à mesure de nos allers-retours horizontaux dans l'espace social, de l'actualisation de nos traumatismes, de nos expérimentations et lubies... À cette nouvelle vie de bien-être et de ciné qui commence !

Sommaire

INTRODUCTION GENERALE : LA CULTURE DU CONSENTEMENT 13

**PREMIERE PARTIE : LA « BONNE » SEXUALITE EN MOUVEMENT. LUNETTES
DU GENRE ET REALISATION DE SOI 99**

Chapitre 1 – L’expansion de la morale sexuelle égalitaire. Idées féministes et savoirs
thérapeutiques dans les débats publics. 105

Chapitre 2 – Trois morales sexuelles individuelles. Le poids des parcours de vie 163

**DEUXIEME PARTIE : L’INERTIE DES SCENARIOS SEXUELS.
COMPORTEMENTS ET DISSONANCES PSYCHIQUES GENRES 243**

Chapitre 3 – Des difficultés féminines pour refuser. La force des dispositions et de
l’autodévalorisation 251

Chapitre 4 – Initier au risque de forcer ? Une remise en question masculine limitée 323

**TROISIEME PARTIE : DES PRATIQUES DE SOI EXIGEANTES. JOUER SUR LES
EMOTIONS POUR DEJOUER LES JUGEMENTS 379**

Chapitre 5 – Pas un « forceur » mais un « gars *safe* ». Des présentations de soi pourvoyeuses
de prestige 387

Chapitre 6 – S’efforcer de « s’affirmer ». Se contrôler mais se distinguer 439

**CONCLUSION GENERALE : LA CULTURE DU CONSENTEMENT, UNE CULTURE
DE LA REFLEXIVITE 491**

Tables des graphiques, tableaux, illustrations et encadres 519

Bibliographie 523

Annexes 565

Table des matières 601



Dessin de l'autrice, *Situation de séduction*, inspiré de Nan Goldin, *Buzz and Nan at the afterhours*, New-York [photographie], 1980.

La culture du consentement

Introduction générale

En octobre 2017, l'accusation de harcèlement sexuel, d'agression sexuelle et de viol de Harvey Weinstein par une douzaine de femme (assistantes, mannequins et actrices) est le point de départ de ce qui a été appelé le « moment MeToo ». À partir de cette date, les mobilisations contre les violences sexistes et sexuelles prennent de l'ampleur et produisent des effets sociaux, politiques et culturels importants – notamment parce qu'elles favorisent l'émergence d'un espace d'expression des idées féministes (Pavard, Rochefort et Zancarini-Fournel, 2020a). Dans les livres, dans les chansons ou à l'écran, les mises en scène de situations dans lesquelles les femmes sont forcées ou se sentent forcées de prendre part à des actes sexuels alors qu'elles n'en ont manifestement pas envie se multiplient.

En janvier 2020, au moment où je rédige mon projet de thèse, la publication par Vanessa Springora de son roman autobiographique *Le Consentement*³ attire l'attention médiatique sur des relations jusqu'à présent qualifiées de relations amoureuses – au sein desquelles les rapports sexuels entre les deux partenaires étaient donc jugés légitimes – et désormais envisagées sous l'angle de l'emprise, de la vulnérabilité et de la violence – au sein desquelles les rapports sexuels entre les deux partenaires sont dès lors condamnables et condamnés.

En janvier 2024, alors que j'achève ma recherche doctorale, les dénonciations d'abus de pouvoir et de violences sexuelles de Judith Godrèche concernant la relation qu'elle a entretenue avec Benoît Jacquot à l'âge de 14 ans, quand lui-même en avait 39 et réalisait le film dans lequel elle jouait, montre que la visibilité des situations dans lesquelles les femmes participent à des rapports sexuels alors qu'elles sont prises dans des rapports de pouvoir asymétriques ne s'est pas atténuée depuis 2017. Aujourd'hui encore, la question du consentement sexuel se trouve au cœur des réflexions : le « moment MeToo » est toujours en cours.

Outre les cas d'inceste dans l'enfance⁴, de viols par des inconnus, notamment lors de soirées alcoolisées⁵, ou encore d'abus de pouvoir résultant de relations hiérarchiques⁶, ce sont aussi les situations plus routinières de sexualité dans lesquelles s'exerce une forme de contrainte qui sont représentées ou évoquées. En particulier, la sexualité s'inscrivant dans une relation

³ Vanessa Springora, *Le Consentement*, Paris, Éditions Grasset, 2020.

⁴ Par exemple les romans, Neige Sinno, *Triste tigre*, Paris, Éditions P.O.L, 2023 ; Sarah Jollien-Fardel, *Sa préférée*, Paris, Sabine Wespieser, 2022.

⁵ Par exemple le film, Audrey Estrougo (réalisatrice), *Une histoire banale* [Film], Six onze Films et Les Canards Sauvages, 2014.

⁶ Par exemple le film, Charlène Favier (réalisatrice), *Slalom* [Film], Mille et une productions, 2020 ; le roman, Tanguy Viel, *La Fille qu'on appelle*, Paris, Éditions de Minuit, 2021.

conjugale, amoureuse ou du moins suivie ainsi que la sexualité se déroulant au cours de la jeunesse sont fréquemment abordées. Que ce soit dans des films⁷, des documentaires⁸, des romans⁹, des romans graphiques¹⁰ ou dans des chansons¹¹, le consentement féminin apparaît comme complexe et souvent problématique. Dans son roman *Une simple histoire de famille* (2023) ne portant pas directement sur la sexualité mais consacré à l'exploration des héritages intergénérationnels entre parents et enfants et au poids de l'environnement familial sur les manières de penser et d'agir, Andréa Bescond relate dans un chapitre l'entrée dans la sexualité de Lio, une jeune femme née en 1998 qui en vient à prendre part à un rapport sexuel sans avoir eu le temps de se demander ce qu'elle voulait. De même, le court métrage *Crush* (2022) réalisé par Florian Kuhn est entièrement dédié à l'investigation de ce sujet. Sarah, une jeune fille âgée de 14 ans est attirée par Mika, un garçon un peu plus âgé et considéré comme le « BG »¹² du quartier. Lorsque celui-ci lui propose un rendez-vous à deux, elle n'hésite pas à sécher les cours pour le rejoindre après s'être maquillée et habillée pour lui plaire. Le rendez-vous se transforme rapidement en rencontre sexuelle : Mika dirige la tête de Sarah de façon à ce qu'elle lui fasse une fellation puis la pénètre dans la foulée. Finalement, l'enchaînement des scènes filmées attire l'attention des spectateurs/rices sur les mécanismes conduisant la jeune fille à avoir un rapport sexuel alors même qu'elle attendait autre chose.

De surcroît, la question du consentement n'apparaît pas uniquement dans les scènes sexuelles. Elle émerge également dans les contextes de séduction¹³, celles en lien avec l'éducation à la sexualité ou bien encore dans les moments où les protagonistes s'engagent dans des processus de réflexivité et réfléchissent au respect de soi et de l'autre¹⁴. Dans la comédie *Iris et les hommes* de Caroline Vignal (2024)¹⁵ par exemple, lors d'un goûter organisé par deux couples d'amis, les filles, collégiennes, miment leur enseignante de sciences de la vie et de la terre essayant de sensibiliser les adolescent.es à l'importance du consentement à partir de

⁷ Par exemple le film, le film, Valérie Donzelli (réalisatrice), *L'Amour et les Forêts* [Film], Rectangle Productions, 2023 ; Molly Manning Walker (réalisatrice), *How to Have Sex* [film], Film4, BFI, MK2 Films, Head Gear Films, Metro Technology, Umedia, Wild Swim Film, Heretic, 2023.

⁸ Par exemple les documentaires, Delphine Dhilly (réalisatrice), *Sexe sans consentement* [documentaire], Elephant Doc, 2018 ; Julie Talon (réalisatrice), *Préliminaires* [Documentaire], Les Films d'Ici, 2021.

⁹ Par exemple les romans, Charlotte Milandri, *Au sol*, Paris, Éditions Équateurs, 2023 ; Capucine Delattre, *Un monde plus sale que moi*, Paris, la ville brûle, 2023.

¹⁰ Par exemple la bande-dessinée, Anne Billows, *Amours en cendre* [roman graphique], Paris, First Éditions, 2022.

¹¹ Par exemple Camille Lelouche, *N'insiste pas* [Chanson], Belem Music, 2021.

¹² « BG » est l'abréviation de « beau gosse ».

¹³ Ronisia et Vacra, Non c'est non [Chanson], dans *Galatée*, 2023.

¹⁴ Laurie Nunn (réalisatrice), *Sex Education*, [Série TV], Eleven, 2019.

¹⁵ Caroline Vignaud (réalisatrice), *Iris et les hommes* [Film], Chapka Films, La Filmerie, France 3 Cinéma, 2023.

l'analogie avec le thé – on ne force pas quelqu'une à boire du thé si celui ou celle-ci n'a pas soif. Dans son roman *Des hommes possibles*, Pauline Klein (2024) évoque pour sa part les difficultés que peut soulever l'impératif d'introspection associé à la question du consentement :

« le mouvement qui consist[e] à retrouver en soi les endroits du passé où s'était logé l'abus pose problème à celles qui se sont exercées à oublier systématiquement pour essayer de vivre tranquillement (...) celles à qui on avait appris à enfouir pour continuer d'avancer, celles qui faisaient l'amour en se dissociant, celles dont l'acte sexuel consistait à être partout sauf ici et maintenant, en disparaissant d'elles-mêmes, celles qui avaient appris à s'effacer au fur et à mesure, à ne jamais céder aux regrets pour n'être qu'une succession de moments consacrés à éviter de sentir » (p. 109-110).

La question du consentement sexuel n'est pas une préoccupation sociale tout à fait nouvelle. Elle attirait déjà l'attention dans les années 1970 avec la dénonciation, par les mouvements féministes de la seconde vague, de la « culture du viol », c'est-à-dire de l'existence d'un système social fondé sur le partage d'idées, de croyances et de normes banalisant les violences sexuelles et culpabilisant les victimes. Toutefois, elle occupe, depuis le début du « moment MeToo », une place d'une ampleur inédite dans les débats publics. La question du consentement suscite en effet des réflexions qui dépassent le sujet des violences sexuelles, amenant les individus à s'interroger sur leur sexualité quotidienne, sur leur désir et leur plaisir, au nom du respect de soi et de l'autre.

Ainsi, la visibilité de la question du consentement va de pair avec la popularisation d'une grille de lecture constructiviste selon laquelle la sexualité serait traversée par des rapports de genre. Un tel changement interprétatif a des implications sociales importantes, notamment parce que dès lors que les inégalités en matière de sexualité sont perçues comme un effet de l'organisation sociale, elles ne sont plus considérées comme inéluctables. Dans cette perspective, les asymétries pourraient être en partie neutralisées si les femmes et les hommes étaient éduqué.es différemment. Cependant, dans les discours publics, cette vision glisse souvent vers une autre conception, celle selon laquelle la sexualité ne serait pas seulement un espace dans lequel s'expriment des inégalités de genre mais aussi un espace où celles-ci se fabriquent. En cédant à des propositions sexuelles dont elles n'ont pas envie, les femmes intensifieraient leur soumission.

Cette place inédite du consentement dans les débats publics est intéressante pour au moins deux raisons. D'une part, même si la vision constructiviste de la sexualité était déjà présente au sein de l'espace social comme le montre l'enquête Contexte de la Sexualité en France (CSF) conduite en 2006 (Ferrand, Bajos et Andro, 2008), elle semble s'être largement

popularisée depuis le début du moment MeToo. Or le fait que les différences d'attitudes, de comportements et de modes de pensée entre les sexes en matière de sexualité paraissent innées contribue à légitimer les inégalités qui en découlent (Bourdieu et Passeron, 2021 [1968]). En ce sens, la prise d'importance de la question du consentement au cours de ces dernières années est porteuse de potentialités de changements sociaux importants. D'autre part, l'idée selon laquelle la sexualité est un foyer du genre, c'est-à-dire un domaine d'activité dans lequel se fabriquent ou s'intensifient des inégalités, existe dans le monde académique depuis plusieurs décennies déjà. En revanche, elle était jusque-là cantonnée au champ scientifique. Son apparition dans les débats publics est dès lors un phénomène relativement récent, susceptible d'impulser des transformations au niveau des pratiques et des représentations individuelles du genre et de la sexualité.

C'est ce double constat qui m'a encouragée à faire du consentement sexuel mon objet d'étude d'abord pour mon mémoire de master puis, en élargissant la population étudiée, pour ma thèse. Quel regard porter cependant sur cet objet ? Parfois envisagé comme une pratique sexuelle – les individus donneraient leur consentement ou demanderaient celui de leur partenaire au cours des scénarios d'accès à la sexualité – il m'est très tôt apparu dans ma démarche de recherche que l'envisager sous cet angle ne permettait pas de saisir les principaux enjeux. Dans cette thèse, je considère plutôt le consentement comme un foyer normatif qui diffuse un ensemble de valeurs, principes et modèles de conduite – que j'appelle « culture du consentement ». J'y reviendrai.

Que fait la diffusion de la culture du consentement aux rapports de genre et à l'hétérosexualité ? En investiguant cette question, la thèse permet alors d'examiner les effets sociaux de la popularisation d'un nouveau système normatif fondé sur la prise de conscience des inégalités de genre. Je réponds à cette question en me plaçant au niveau des individus et en m'intéressant aux pratiques et représentations en matière de sexualité des femmes et des hommes hétérosexuels nés entre 1957 et 2001 et qui ont donc connu la diffusion de la culture du consentement à des moments différents de leur parcours de vie. Après avoir présenté les différents débats auxquels la question du consentement a donné lieu au fil des siècles, révélant par-là l'absence de consensus sur la définition du consentement ainsi que l'existence de longue date de luttes sociales pour définir ce qui est légitime et ce qui ne l'est pas en matière de sexualité (1), je reviens sur les manières dont le consentement sexuel a été abordé en sociologie (2) afin de pouvoir présenter ensuite ma propre façon d'aborder le sujet, les questions

que je me pose ainsi que les outils théoriques que je mobilise pour y apporter des réponses (3). Je présente ensuite la stratégie empirique mise en œuvre (4), avant de finir par annoncer le plan adopté (5).

1. Les débats juridiques et philosophiques autour du consentement sexuel

Depuis son apparition dans la langue française, la notion de consentement sexuel donne lieu à des débats juridiques (2.1) et philosophiques (2.2) sur lesquels il s'agit dans cette partie de revenir pour mieux saisir les enjeux que charrie le consentement aujourd'hui.

Les réflexions autour du consentement émergent avant que ne soit pensé le consentement sexuel – on s'interroge sur le consentement politique des gouverné.es, sur le consentement économique dans le cadre d'échanges marchands avant de réfléchir au consentement sexuel. Le terme de consentement vient du latin *consentire, cum sentire*, « être d'un même sentiment » et apparaît en français dans la seconde moitié du xii^e siècle. Il exprime la conformité ou l'unanimité des sentiments, avant de connaître un léger déplacement de sens pour faire simultanément référence à l'action de consentir et à l'accord qui résulte de cette action. Dans les deux cas, le consentement est donc étroitement lié à la question de la volonté – il exprime un accord de volonté et la manifestation de cette volonté (Carbonnier, 1992).

Or, puisque la sexualité ne met pas en jeu des partenaires égales et égaux et n'est pas pensée comme un problème individuel, en termes de choix ou de volonté, parler de consentement sexuel est « un anachronisme dans la période [c'est-à-dire au xii^e siècle] où s'élabore la notion même de consentement » (Jaunait et Matonti, 2012, p. 7). La sexualité signifie en effet au départ une « action sur » et exprime un privilège (celui du sujet pénétrant) (Steinberg, 2018). Pendant longtemps, elle est restée inscrite dans une relation hiérarchique naturalisée cantonnant la personne pénétrée et en particulier la femme dans une position de soumission dans laquelle la question de la volonté n'intervient pas. Au xii^e siècle, les rapports sexuels doivent de surcroît exclusivement se dérouler dans le cadre conjugal et avoir un but procréatif (Steinberg, 2018). Or à cette époque (et jusqu'à l'instauration du mariage civil au moment de la Révolution française), les familles jouent un rôle central dans la formation des unions matrimoniales car elles représentent une condition de réussite des projets de transmission de propriété. Aussi, puisque les familles sont impliquées, l'accès à la sexualité ne résulte pas uniquement de la volonté des partenaires concerné.es. Une telle conception de la

sexualité persiste durant plusieurs siècles puisque le Concile de Trente, au xvi^e siècle, entérine officiellement le fondement des unions religieuses sur la volonté des pères. Au cours de cette période, la société présume par ailleurs que le libre arbitre ne peut pas être contraint. Les violences sexuelles sont dès lors seulement perçues comme un vol dont le titulaire est le propriétaire, c'est-à-dire le père ou le mari et non la femme agressée (Gaudillat-Cautela, 2006).

Avec la Révolution française, les unions commencent à reposer sur le consentement des époux/ses (Théry, 2002). Parallèlement, émerge sous l'impulsion des philosophes des Lumières et des Déclarations des Droits de l'Homme la notion de personne, ce qui conduit à renouveler les représentations de la sexualité forcée : celle-ci étant dès lors appréhendée comme une menace à l'intégrité individuelle (Vigarello, 1998). Ainsi, c'est à cette période que la question du consentement sexuel¹⁶ et non plus seulement du consentement matrimonial se généralise et qu'elle est pensée au niveau de l'individu lui-même (Limbada, 2023). Dès son apparition, le consentement est utilisé comme critère juridique permettant de tracer la frontière entre violence et sexualité et comme condition à la « bonne » sexualité. Mais ces usages ne font pas consensus et donnent lieu à des débats opposant différents types d'acteurs/rices.

1.1. Des débats juridiques : comment tracer la frontière entre violence et sexualité ?

Le consentement est tout d'abord utilisé dans le domaine juridique pour tracer une frontière entre violences et sexualité et ainsi repérer les infractions sexuelles (viol et agressions sexuelles). Cependant, le recours au consentement pour définir les viols et agressions sexuelles n'est pas consensuelle et les conceptions du consentement sont loin d'être unifiés : même lorsqu'il est envisagé comme une frontière entre violences et sexualité, les lignes de cette frontière varient considérablement selon les époques et selon les représentations sociales des violences sexuelles qu'ont les professionnels du droit.

Avec la Révolution française et l'avènement de la philosophie des Lumières, les violences sexuelles sont pensées comme une atteinte à la morale et un crime contre l'honneur des familles (Vigarello, 1998). Le premier Code pénal de 1791, comme celui de 1810, criminalisent le viol et l'attentat à la pudeur sans pour autant les définir. En l'absence de définition légale, c'est aux tribunaux que revient la charge de qualifier ces infractions. Ainsi,

¹⁶ Comme dans la suite je ne parlerai plus que de consentement *sexuel*, j'utiliserai simplement l'expression « consentement » afin d'éviter d'alourdir le texte.

pendant plus de deux siècles en France, la définition jurisprudentielle du viol renvoie à « un coït illicite avec une femme qu'on sait n'y point consentir ». L'intention de l'agresseur se situe au cœur de la définition. L'enjeu ne consiste alors pas tant à cerner la volonté de la victime qu'à sonder les circonstances de l'agression afin de trouver des traces de son absence de consentement (Le Magueresse, 2021). À cette époque, l'absence de consentement se caractérise essentiellement par la manifestation d'une violence physique qui laisse des traces sur les corps (Chauvaud, 2018). Au cours des décennies suivantes, l'attention grandissante portée aux enfants et aux violences perpétrées à leur encontre fait tout de même émerger la notion de violence morale comme vice du consentement (Ambroise-Rendu, 2003, 2009). En revanche, le consentement dans le cadre conjugal reste difficile à penser au XIX^e siècle. Alors que de nombreuses jeunes filles issues de familles aisées et pratiquantes n'ont pas bénéficié d'éducation sexuelle avant leur mariage et sont souvent amenées à vivre leur nuit de noces comme une forme de violence physique et morale, le rapprochement sexuel des partenaires continue de relever du devoir conjugal. C'est ce que les féministes appelleront par la suite le « viol légal » (Salmon, 2021).

Les années 1970 marquent une rupture dans la conception du viol. Les mouvements féministes font émerger la figure de la femme victime et renouvellent la compréhension des violences sexuelles en les présentant comme un effet de la domination masculine et une atteinte à la personne et à son intégrité physique et psychologique (Debauche, 2011). Leurs mobilisations débouchent sur une série de réformes juridiques dont notamment un changement de législation en 1980 qui fait disparaître en France la référence au consentement dans le Code pénal. Dorénavant la loi définit plutôt les conditions de son absence. L'article 222-23 du Code pénal spécifie que « tout acte de pénétration sexuelle, de quelque nature qu'il soit, commis sur la personne d'autrui ou sur la personne de l'auteur par violence, contrainte, menace ou surprise est un viol. »¹⁷ De nos jours, deux formes de non-consentement interviennent même dans la qualification de violences sexuelles : le non-consentement statutaire qui se rapporte à l'autonomie d'un individu et à sa capacité à consentir ; et le non-consentement situationnel qui concerne des configurations situationnelles spécifiques (Romero, 2018a). Contrairement à la législation en vigueur dans d'autres pays (tels que la Suède ou le Danemark), le consentement n'a pas besoin d'être exprimé pour être considéré comme valide : une absence apparente de

¹⁷ Le critère de la « menace » est ajouté en 1994 et la mention de « la personne de l'auteur » en 2018.

violence, contrainte, menace ou surprise suffit pour supposer la présence de consentement des partenaires.

Si le consentement est utilisé dans la sphère juridique comme une frontière entre violences et sexualité, son efficacité n'est toutefois pas consensuelle et donne lieu, depuis plusieurs décennies, à des débats. À partir des années 1970 et des mouvements féministes de la seconde vague, les conditions dans lesquelles il est possible de se prononcer sur l'existence d'un consentement sont discutées : suffit-il qu'aucun refus ne soit exprimé ? D'un côté, les juristes libérales cherchent à lutter contre ce qu'elles appellent un risque subjectiviste dans le droit et défendent en conséquence la pertinence juridique du consentement qu'elles présentent comme un moyen d'objectiver les comportements. Si Susan Estrich (1987), avocate, autrice et analyste politique américaine, reconnaît volontiers l'existence de situations dans lesquelles les femmes disent « oui » alors qu'elles souhaitent dire « non », celles-ci ne relèvent pas, à ses yeux, du domaine de la loi. De son point de vue, il faut, pour juger les situations sexuelles, se fonder sur le critère du « non c'est non ». Les rapports sexuels ne peuvent être envisagés comme des violences que si un refus a clairement été manifesté (Fassin, 1997). De l'autre côté, les juristes appartenant à la mouvance du féminisme culturel critiquent avec virulence le recours au consentement comme frontière entre violences et sexualité. Catharine MacKinnon (1989), avocate, autrice et juriste américaine – elle est notamment à l'origine de la définition du harcèlement sexuel dans la loi américaine – développe entre autres deux arguments. Premièrement, elle suggère que l'hypothèse freudienne de répression sexuelle¹⁸ (reprise ensuite par les psychanalystes) redoublée par celle de la révolution sexuelle¹⁹ ont conduit à décrédibiliser le refus féminin qui a désormais tendance à être perçu comme l'émanation d'une fausse conscience (elle croit ne pas vouloir alors qu'en réalité c'est ce qu'elle désire). Pour elle, cette mise en doute de la validité du « non » produit une disparition de la frontière entre sexualité consentie et violences et fait donc du consentement une règle légale inefficace. Deuxièmement, le recours au consentement comme outil juridique implique de considérer comme licite tout rapport sexuel initié par un homme auquel la femme acquiesce sans tenir compte des conditions sociales dans lesquelles il s'inscrit et donc sans tenir compte des réponses

¹⁸ L'idée de « répression sexuelle » fait référence à l'ensemble des dispositifs sociaux qui participeraient au contrôle et donc la raréfaction de la vie sexuelle non reproductive.

¹⁹ L'idée de « révolution sexuelle » fait, pour sa part, référence au mouvement de libération sexuelle qui se définirait par la conquête de nouvelles possibilités pour vivre une sexualité non reproductive et qui seraient garantes d'une amélioration de l'épanouissement personnel.

adaptatives et des phénomènes de résignation. Selon Catharine MacKinnon, l'usage du consentement est donc fondé sur une hypothèse d'égalité et de liberté alors même que les femmes sont contraintes par le contexte de domination structurelle dans lequel elles sont prises. Elle en conclut qu'un tel usage du consentement revient à concevoir la soumission des femmes à la fois comme le produit d'un choix et le signe d'une nature féminine.

Depuis les années 1990, les enquêtes statistiques en population générale portant sur les violences envers les femmes mettent en exergue la diversité des formes et contextes d'occurrence des violences sexuelles et révèlent que celles-ci se déploient dans toutes les couches sociales (Jaspard et Brown, 2003). Face à ce constat, les débats se déplacent car l'enjeu est de trouver un moyen juridique de limiter leur occurrence. En particulier, est-il nécessaire qu'un accord soit explicitement formulé pour considérer que la personne a consenti ? En 1991, aux États-Unis, Antioch College situé dans l'État de l'Ohio met ainsi en place un règlement de prévention des agressions sexuelles qui définit le consentement à partir de la prescription de conduites (et non plus de la proscription de conduites) : chaque partenaire doit exprimer verbalement son accord à chaque étape du rapport sexuel. Dans ce code érotique, ni le silence ni le langage corporel ne suffit à attester de la présence de consentement. C'est ce qui a été appelé l'impératif d'un « consentement affirmatif ». Cette définition a été défendue par les féministes radicales (Fassin, 1997) mais s'est aussi heurtée à un ensemble hétéroclite d'oppositions. Au-delà de la critique récurrente d'une inapplicabilité juridique (l'idée selon laquelle il est impossible d'obtenir des preuves de la présence d'un consentement), d'autres formes de réticences sont exprimées. Parmi elles, le resserrement des contrôles de la sexualité et la production d'une justice inégalitaire. Jacob Gersen et Jeannie Suk Gersen (2016) montrent par exemple comment le consentement affirmatif a été instrumentalisé pour mettre en œuvre des politiques répressives sur les campus américains et punir toute forme de sexualité – le critère de consentement devenant tellement vague qu'il ne permet plus de distinguer ce qui relève du permis ou de l'interdit. D'autres dénoncent le développement d'un « féminisme carcéral » qui cherche à maximiser l'incarcération des hommes violents sans tenir compte des inégalités sociales produites par ces incarcérations (traitement pénal différencié pour les hommes issus des classes populaires ou racisés, conséquences pour les proches des personnes incarcérées *etc.*) (Taylor, 2018).

Au cours des dernières années, les enquêtes statistiques continuent de dévoiler la prégnance des violences sexuelles, contribuant ce faisant à renouveler les débats juridiques

autour du consentement. L'enquête « Violences et rapports de genre » (Virage, Ined) conduite en 2015 montre notamment qu'une femme sur sept déclare avoir déjà vécu au moins une agression sexuelle au cours de sa vie (outre les cas de harcèlement et d'exhibitionnisme). Parmi elles, 40% ont vécu ces violences dans l'enfance, c'est-à-dire avant 15 ans (Brown et al., 2021). En 2018, la sexualité des mineur.es se trouve dès lors au cœur de l'actualité politique. L'enjeu est de décider s'il faut ou non établir dans la loi un âge minimal de consentement à un acte sexuel, c'est-à-dire instaurer un seuil d'âge en dessous duquel les enfants seraient automatiquement considéré.es comme non-consentant.es à des rapports sexuels avec des adultes.

Plus récemment encore, les débats se situent à l'échelle de l'Union européenne. En 2022, la Commission propose d'adopter une directive visant à rapprocher la législation et les réponses pénales de l'ensemble des pays membres concernant les violences faites aux femmes et les violences domestiques. Tandis que certains pays comme la Suède, l'Espagne ou l'Italie sont en faveur de l'inclusion de la notion de consentement dans la définition pénale du viol, d'autres dont la France s'y opposent. Si les raisons de ce refus sont diverses et variables selon les acteurs, l'une des justifications mise en lumière est celle qui insiste sur le caractère contre-productif d'une telle évolution législative. L'introduction de la notion de consentement conduirait à définir le viol à partir des comportements de la personne victime plutôt que de ceux de la personne agresseuse et aurait ainsi tendance à faire porter la charge de responsabilité des violences sur les femmes.

Finalement, la mise au jour de ces débats juridiques autour du type d'usage ou du non usage de la notion du consentement pour définir le viol et les agressions sexuelles révèle l'existence de positions socialement et politiquement différenciées quant aux frontières de ce qui est acceptable et de ce qui est répréhensible. Ces luttes importent d'autant plus que le droit ayant pour vocation d'imposer « légitimement » des règles et des catégories de perceptions au monde social, la conception du consentement présente dans les textes de loi produit très certainement des effets sur les représentations individuelles.

1.2. Des débats philosophiques : comment définir la « bonne » sexualité ?

Outre les débats juridiques, le consentement donne également lieu à des débats moraux notamment entre philosophes qui se penchent sur les conditions de la « bonne » sexualité.

Avec l'influence de la philosophie libérale, la « bonne » sexualité a tendance à être assimilée à la sexualité consentie. De fait, le consentement est envisagé comme le produit d'un choix émanant de la liberté individuelle (Locke, 1994 [1690] ; Mill, 1990 [1859]) et sert dès lors de critère de légitimation morale des actes. Le consentement ne serait pas seulement une condition nécessaire mais aussi une condition suffisante car la liberté sexuelle serait inséparable du droit subjectif individuel ainsi que de la non-intervention des autres dans la sphère privée. Dans ces conditions, seul le consentement des individus viendrait poser des limites à la sexualité.

La prégnance de cette conception libérale du consentement dans le champ de la philosophie mais aussi plus généralement dans la société ouvre sur deux types de réflexion. Un premier ensemble de philosophes questionne les frontières du consentement. À quelles conditions est-il possible d'estimer que les individus ont consenti ? Elles et ils cherchent alors à définir si les partenaires de l'interaction sexuelle disposent d'une autonomie suffisante pour formuler des choix ou si, au contraire, ils se trouvent dans un état de dépendance qui entrave l'expression de leur consentement. Selon les périodes, les réflexions se concentrent sur différentes caractéristiques individuelles susceptibles de nuire à l'autonomie. Dans les années 1970 en France, la contestation par les mouvements homosexuels masculins de l'existence d'un âge de majorité sexuelle plus élevée pour les personnes homosexuelles (21 ans vs 18 ans pour les personnes hétérosexuelles) ouvre sur la revendication d'une liberté sexuelle pour les mineur.es (Bérard et Sallée, 2015). Dès les années 1980 toutefois, le principe de majorité sexuelle est réaffirmé et la minorité des victimes devient une circonstance aggravante dans la qualification de viol (Ambroise-Rendu, 2014). Ainsi, c'est d'abord la question de l'âge à partir duquel il est possible de consentir qui est posée. Une sexualité infantine est-elle possible ou s'agit-il toujours de violences ? ; et en particulier que penser des situations d'inceste ? Implicitement, la question porte sur l'autonomie des enfants et l'âge à partir duquel les individus disposent des ressources psychiques et cognitives pour concevoir librement des choix. Les réflexions se concentrent ensuite sur les conditions nécessaires à la reconnaissance de la capacité à consentir en cas de handicap psychique. Elles font référence à l'« âge mental » en comparaison avec l'âge d'un enfant (Diotte, 2018). Enfin, les réflexions en viennent à s'intéresser plus généralement au contexte (configuration relationnelle, rapports de pouvoir entre les partenaires *etc.*) dans lequel s'inscrit le consentement. Selon Michela Marzano (2008),

la réalité vécue impose des contraintes et limite le champ des possibles. La possibilité qu'auraient les individus de consentir serait en conséquence une question empirique

Un deuxième ensemble de philosophes conteste le recours au consentement comme condition suffisante à la « bonne » sexualité. Les réflexions portent davantage sur les problèmes soulevés par la notion de consentement que sur ce que recouvre exactement la « bonne » sexualité. Plusieurs critiques coexistent. La première est liée au principe kantien de dignité humaine selon lequel il existe une distinction entre les personnes et les choses fondée sur la valeur intrinsèque que les premières sont les seules à avoir. Les êtres doués d'une raison partagent une morale universelle à partir de laquelle ils agissent en se donnant leur propre loi. Or c'est précisément cette morale qui les oblige à reconnaître chez eux et chez les autres l'humanité à l'origine de leur dignité. Dans cette optique, l'autonomie exige que des restrictions à la liberté soient autodéterminées et le consentement n'est donc pas toujours une condition suffisante de légitimation : certains actes sexuels consentis continuent d'être jugés immoraux car considérés comme incompatibles avec la dignité humaine. D'une part, parce que, selon cette conception, la sexualité est une activité exposant intrinsèquement à une forme de vulnérabilité accentuée. D'autre part, parce que, toujours selon cette conception, certains types de sexualité comme la sexualité tarifée ou certaines pratiques BDSM portent directement atteinte à l'intégrité physique et psychologique des personnes impliquées (Marzano, 2006).

La seconde critique repose sur l'idée de domination. Dans cette perspective, la position qu'occupent les femmes dans la vie sociale bride leur autonomie indépendamment de leurs caractéristiques individuelles tels que l'âge ou l'état psychique. En ce sens, cette critique ne porte pas spécifiquement sur le recours au consentement comme condition de la « bonne » sexualité mais pose les bases d'une réflexion qui a, par la suite, donné lieu à des contestations de l'usage du consentement comme critère moral. En effet, cette critique repose sur la thèse d'un impossible consentement à la domination masculine. Or la sexualité étant perçue par certain.es comme un domaine de la pratique dans lequel se cristallise la domination masculine, une telle perspective a ouvert sur des interrogations concernant les conditions de possibilité pour les femmes de consentir à des rapports sexuels. Pour les auteur.es porteurs/euses de cette critique, l'autonomie des femmes est, avec le système social organisé par la domination masculine, incomplète et partiellement contrainte car la société limite leur capacité à choisir tout en exerçant dans le même temps une influence sur le type de choix formulés (Pateman, 2010 [1988]). À rebours des théories supposant l'existence, chez les femmes, d'une soumission

à la domination (Godelier, 1978), Nicole-Claude Mathieu (1991) critique l'usage du consentement en soulignant que cette théorie suppose une symétrie de conscience entre oppresseurs et opprimés. Or elle montre que les conditions matérielles dans lesquelles vivent les femmes ainsi que les violences exercées par les hommes les empêchent de disposer d'un temps et d'un espace mental suffisants pour qu'elles puissent penser leur condition. Elle souligne par ailleurs que dans un contexte où les femmes sont définies socialement par rapport aux autres, elles en viennent à concevoir leur soumission comme la meilleure adaptation possible car il s'agit d'une solution qui leur permet de s'accorder de la valeur. Puisque les femmes disposent d'une conscience limitée, Nicole-Claude Mathieu (1985) défend qu'il est illégitime de se représenter l'assentiment des femmes sur le même modèle que celui des hommes. C'est le fameux « céder n'est pas consentir ». Ainsi, pour parler de consentement des dominées à la domination il faudrait que celles-ci aient conscience qu'elles ne consentent pas seulement à un acte (par exemple sexuel) mais qu'elles consentent à un acte contribuant à reproduire la domination qui les opprime. Cette réflexion sur le consentement a nourri des réflexions sur les expériences sexuelles qui sont acceptées par les femmes sans être pour autant voulues parce qu'il s'agissait là du comportement attendu ou d'une attitude valorisée par l'autre (enjeux liés à l'identité pour autrui) ou par soi-même (enjeux liés à l'identité pour soi).

Une troisième critique met l'accent sur l'expérience subjective du consentement. En s'intéressant aux situations dans lesquelles les individus se laissent faire par angoisse et sous l'effet du contexte traumatique, Clotilde Leguil (2021) montre qu'il est possible de se forcer soi-même au-delà de ce qui est désiré. Pour elle, la question de la volonté est donc éminemment complexe car elle exige de se demander à quoi le sujet obéit lorsqu'il accepte un rapport sexuel. Désire-t-il vraiment ce à quoi il cède ?

Ainsi, pour Manon Garcia (2021) le consentement est un strict minimum pour que la sexualité soit « bonne » mais est loin d'être suffisant. À partir des analyses de Simone de Beauvoir, la philosophe estime que la sexualité constitue un lieu particulièrement adéquat pour éprouver son « existence authentique », c'est-à-dire pour reconnaître l'ambivalence de son existence qui consiste à « être à la fois sujet et objet, esprit et corps, à la fois prise dans des normes de genre et autonome » (p.234). Elle défend alors la généralisation du modèle de la « conversation de sujets consentants sur le consentement » (p. 237) pour penser la sexualité car selon elle la terminologie de conversation exprime la nécessité d'une attention à l'autre. Pour instituer une sexualité fondée sur des rapports plus égalitaires, elle appelle ainsi à la promotion

d'une éducation à la sexualité véhiculant la norme du consentement sexuel dans sa version positive, qui serait portée par l'État *via* la diffusion de campagnes d'éducation et de prévention mais qui se passerait aussi par la culture populaire et notamment les séries télévisées.

Ces différents travaux montrent que le consentement est, de longue date, une notion dont la définition ne va pas de soi et qui est en outre fortement controversée, d'abord dans le champ juridique et académique. Certain.es voient dans le consentement des enjeux objectifs et s'interrogent sur les critères à retenir pour repérer l'absence de consentement dans les scénarios d'accès à la sexualité. D'autres y voient plutôt des enjeux subjectifs et réfléchissent aux conditions dans lesquelles l'expression d'un accord traduit une volonté. Objet de désaccords et tensions, le consentement a dès lors suscité l'intérêt des sociologues, d'abord dans le monde anglo-saxon à partir des années 1990 puis en France depuis les années 2010.

2. Études sociologiques sur le consentement

Influencés par les débats juridiques que pose l'usage du consentement comme critère de définition des violences sexuelles, de nombreux travaux se sont intéressés à la question du consentement en examinant les comportements adoptés au cours des scénarios d'accès à la sexualité. Ces recherches ont deux types d'objectifs. Un premier corpus examine les conceptions qu'ont différentes instances sociales du consentement pour interroger leurs représentations des violences, du genre et de la sexualité (2.1). Un second ensemble de recherches se concentre plutôt sur les conduites sexuelles pour comprendre les façons dont les individus expriment leur consentement dans leurs rapports sexuels ordinaires (2.2).

2.1. Consentement et représentations des violences, du genre et de la sexualité

Un premier ensemble d'études explore les façons dont le consentement est mobilisé par les professionnel.les du droit pour qualifier et classer les expériences vécues entre sexualité ordinaire et violences. D'une façon générale, la majorité des recherches empiriques portant sur le traitement pénal des violences sexuelles montre que, lorsqu'elle fait référence au consentement, la justice véhicule une image du viol fondée sur une vision essentiellement physique de la contrainte, éloignée de la réalité documentée par les enquêtes statistiques. En particulier, elles constatent que les violences sexuelles entre conjoint.es ne font pas partie des représentations habituelles (alors même que les agressions sont plus souvent perpétrées par des hommes connus que par des complets étrangers) (Ellison et Munro, 2010) et que les hommes

issus des classes populaires ou racisés sont plus souvent perçus comme auteurs et donc condamnés (tandis que les violences sont aussi fréquentes dans les classes supérieures que dans les milieux plus défavorisés) (Le Goazier, 2019).

En s'intéressant plus spécifiquement aux logiques qui gouvernent la qualification des interactions sexuelles par les policiers/ères et les magistrat.es français.es, Océane Pérona (2017) montre que les professionnel.les cherchent, pour élaborer des jugements lors de l'étude des dépôts de plaintes, à objectiver la présence ou l'absence de consentement à partir des traces laissées sur le corps, des émotions exprimées par les victimes et du type de relation unissant l'agresseur et la plaignante. Cette tentative d'objectivation se trouve alors façonnée par les représentations dominantes et les normes qui régulent l'hétérosexualité d'une part comme la répartition genrée des rôles sexuels et la réserve féminine ; ainsi que par la distance sociale qui sépare les professionnel.le.s des victimes et des mis en cause d'autre part. En se fondant sur une recherche menée à Genève sur le devenir des plaintes sexuelles, Marylène Lieber (2023) examine quant à elle les représentations des violences sexuelles qu'ont les associations spécialisées, la police, le corps médical et la justice et s'intéresse aux qualifications pénales qui en découlent. Elle observe que les femmes contrevenant aux normes de la retenue et de la féminité respectable (qu'elles soient déscolarisées, consommatrices de drogues douces ou en situation de léger handicap) paraissent souvent peu crédibles lorsqu'elles dénoncent un viol et ont tendance à voir leur plainte classée sans suite. À partir de l'analyse d'archives judiciaires et en particulier de l'analyse d'affaires de violences sexuelles sur mineur.es en France, Marie Romero (2018) montre pour sa part que, pour distinguer violences et jeux sexuels enfantins, les magistrat.es et avocat.es recourent souvent, dans les tribunaux, à la catégorie du consentement en adoptant davantage une conception statutaire du consentement (âge, statut des partenaires) que situationnelle (conditions de l'infraction).

Ainsi, les conceptions du consentement qu'ont les différent.es professionnel.les intervenant dans la chaîne pénale de jugement des violences sexuelles révèle la prégnance des normes encadrant la sexualité féminine, le poids des stéréotypes sociaux associant classes populaires et auteurs de violences sexuelles et la représentation de l'âge comme un facteur de vulnérabilité.

Un deuxième corpus investigate les usages que font les individus du consentement pour qualifier leurs propres expériences sexuelles. Ces recherches constatent d'abord que l'absence de consentement est une condition nécessaire mais non suffisante pour que les femmes

qualifient leur expérience de viol (Harned, 2005 ; LeMaire, Oswald et Russell, 2016). De fait, quand bien même les femmes considèrent parfois ne pas avoir véritablement consenti, elles ne jugent pas nécessairement avoir été violées ou agressées sexuellement. Le modèle du *match and motivation* (« concordance et attente ») (Peterson et Muehlenhard, 2011) propose deux pistes pour expliquer l'absence d'équivalence, chez les femmes, entre viol et rapport sexuel non consenti : la prégnance des « mythes du viol » qui érotisent la violence et représentent les agresseurs comme des inconnus agissant dans des conditions sordides » (Deming et al., 2013 ; Hockett, Saucier et Badke, 2016) ; et les coûts sociaux associés à l'identité de victime (Loney-Howes, 2018). Ainsi, lorsqu'elles sont engagées dans une relation conjugale avec le partenaire sexuel (Humphreys, 2007b), lorsqu'il n'y a pas eu de violence physique ou bien quand elles ont consommé des stupéfiants (Kahn et al., 2003), les femmes parlent difficilement de viol. La honte, la crainte de manquer de preuves, la peur des représailles (Sable et al., 2006), les risques identitaires (en termes d'image de soi), les risques interpersonnels liés à l'accusation du partenaire (qui concernent aussi bien la relation nouée avec celui-ci que la dégradation des relations amicales communes) et les risques professionnels (qui ont par exemple trait aux projets universitaires) (Khan et al., 2018) ont en outre tendance à les dissuader de recourir à la catégorie du viol pour désigner leurs expériences non consenties.

Dans sa thèse, Tania Lejbowicz (2022) observe que les femmes utilisent en fait essentiellement la notion de consentement pour parler des expériences appartenant aux « zones grises » des violences sexuelles, c'est-à-dire pour rendre compte de leurs expériences ambiguës qu'elles parviennent difficilement à nommer et vis-à-vis desquelles elles ressentent une forte culpabilité soit parce qu'elles ont l'impression d'avoir participé à l'acte sexuel et de ne pas avoir exprimé suffisamment clairement leur désaccord, soit parce qu'elles ont ressenti du désir ou du plaisir, soit parce qu'elles ont consommé de l'alcool.

Un tel résultat montre que la classification des expériences est une tâche complexe non seulement au niveau des institutions mais aussi au niveau individuel et que la catégorie du consentement est mobilisée pour désigner ce flou. Autrement dit, il semblerait que les questions qui se posent dans le champ juridique et académique se retrouvent plus globalement dans le monde social.

2.2. Consentement et déroulement concret de la sexualité

Dans un second ensemble de travaux, le consentement est envisagé comme un accord manifesté dans les interactions sexuelles, c'est-à-dire comme une pratique. Il est alors pris comme objet d'étude de façon à investiguer le déroulement concret de la sexualité.

L'ensemble de ces travaux convergent pour dire que dans les interactions hétérosexuelles, quels que soient la configuration relationnelle, l'âge et l'origine sociale des partenaires, la répartition des rôles est genrée : les hommes ont tendance à prendre les initiatives et donc à demander le consentement à leur partenaire, quand les femmes adoptent une posture davantage passive et donnent leur consentement. En revanche, l'expression du consentement se décline différemment selon les contextes spatio-temporels et dépend de ce que Jennifer Hirsh et Shamus Khan (2019) appellent la « géographie sexuelle » : certains lieux, objets ou moments de la journée sexualisent plus rapidement l'interaction (comme les chambres, les lits, le soir *etc.*) et conduisent plus rapidement les partenaires à supposer la présence de consentement de la part de l'interlocuteur/rice.

Les études établissent par ailleurs que la communication du consentement est plus souvent non verbale que verbale et plus souvent indirecte que directe, mais qu'elle s'apparente dans la plupart des cas à une combinaison d'indices verbaux et non verbaux (Hall, 1998) légèrement différente entre les femmes et les hommes – plus souvent non verbale chez les seconds (Jozkowski, 2015). Elles soulignent de surcroît la formalisation variable de l'expression du consentement en fonction des contextes – le consentement se déclinant de la forme contractuelle très formalisée dans les communautés BDSM (Beres et MacDonald, 2015) à une forme tacite largement informelle dans le cadre des relations conjugales de longue durée (Humphreys et Herold, 2007).

Ces travaux insistant sur les différences dans les manières de communiquer le consentement ont toutefois donné lieu à des critiques importantes car elles ont abouti à la *sexual miscommunication theory* (la « théorie des incompréhensions sexuelles ») selon laquelle la majorité des agressions sexuelles procèdent d'une incompréhension entre les sexes, qui elle-même résulte du consentement ambigu des femmes (Frith et Kitzinger, 1997). De fait, plusieurs recherches ont remis en cause le fondement empirique de cette théorie : femmes et hommes adoptent des comportements identiques et décodent sans problème les (dés)accords de leur partenaire (Beres, 2014). D'autres ont dénoncé les implications de la logique néolibérale qui

sous-tend la *sexual miscommunication theory*. Parce qu'elle charge les femmes d'exprimer clairement leur (dés)accord, elle les responsabilise et excuse à l'inverse les hommes (Bay-Cheng et Eliseo-Arras, 2008). Dans cette perspective, les victimes de violence sont perçues comme des êtres faibles, ce qui aurait tendance à dissuader les femmes de qualifier et de dénoncer les agressions subies : passer sous silence les expériences de violences sexuelles vécues plutôt que de les publiciser leur permettant de se sentir moins vulnérables (Burkett et Hamilton, 2012).

Certaines des recherches s'inscrivant dans cette perspective investiguent aussi la place du consentement dans les interactions sexuelles en se demandant si les comportements adoptés par les partenaires correspondent toujours à l'expression de leur volonté. Ces études mettent alors en lumière la fréquence des situations dans lesquelles les femmes donnent leur accord à une proposition sexuelle sans pour autant la désirer (Bay-Cheng et Eliseo-Arras, 2008 ; O'Sullivan et Allgeier, 1998). Elles distinguent le consentement – qui renvoie à la manifestation externe d'un accord – de la *wantedness* – que l'on peut traduire par « désirabilité » et qui désigne l'intention intime de s'engager dans une interaction sexuelle (Beres, 2014) et en déduisent l'existence d'un *continuum* de formes d'accès à la sexualité, qui se déclinent du consentement actif à la tolérance passive en fonction du degré de désirabilité du rapport (Peterson et Muehlenhard, 2007). Nicola Gavey (2005) propose de désigner par « zone grise » l'ensemble de ces expériences banales de la sexualité hétérosexuelle qui se trouvent dans un entre-deux. Après avoir souligné la diversité des situations regroupées sous ce label (exercice de pressions et sentiment d'une incapacité à résister, impression d'illégitimité et incapacité à refuser *etc.*), elle développe une typologie d'explications pour en rendre compte. Selon elle, les discours dominants circulant sur l'hétérosexualité produisent tout d'abord chez les femmes le sentiment de devoir honorer un « devoir de sexe ». Très largement structurés par les représentations d'une libido masculine pulsionnelle et irrésistible ainsi que par celles d'une sexualité féminine exclusivement instrumentale, tournée vers l'affectivité et la tendresse, les scripts sexuels auraient en effet tendance à camper les hommes dans une posture d'initiateurs et de cantonner au contraire les femmes dans une position passive de régulatrice. Elle montre ensuite comment l'expression d'un refus est susceptible de contrevenir aux normes de féminité, faisant ainsi courir un risque identitaire. Enfin, elle met en avant le rôle joué par la peur et l'anticipation de violences sexuelles (en ce sens le consentement serait une décision pragmatique visant à limiter les conséquences négatives d'un refus). Le concept de « zone grise » a ensuite été repris par

Alexia Boucherie (2019) dans une enquête menée auprès de jeunes âgé.e.s de 17 à 30 ans afin d'explorer les « espaces ambivalents créés par la séparation du désir et du consentement » (p. 77) dans un contexte qui dépasse celui de l'hétérosexualité. Distinguant trois catégories d'expériences (les « zones grise par conformité », les « zones grises sous emprise » et les « zones grises altruistes »), sa typologie divise un peu différemment les expériences mais recoupe finalement globalement celle de Nicola Gavey.

Finalement, ces travaux fournissent des informations sur le déroulement concret des rapports sexuels mais indiquent aussi que le consentement ne renvoie pas à un ensemble stabilisé de conduites et qu'il est difficile d'assigner à des pratiques un état subjectif précis. Ces résultats sont précieux pour ma propre construction du consentement en objet de recherche.

3. La culture du consentement et les recompositions du genre et de la sexualité

Si le consentement a déjà donné lieu à un ensemble relativement conséquent d'études sociologiques, ce travail se distingue des recherches existantes par la manière dont il l'aborde : dans cette thèse, je n'envisage pas seulement le consentement comme une catégorie que les individus mobilisent pour parler de leurs expériences (parce que sa visibilité dans les débats publics depuis le début du moment MeToo laisse penser que le consentement est plus qu'un élément de langage servant à parler de la sexualité) ; et je ne considère pas non plus le consentement comme un ensemble de pratiques (parce que les descriptions de situations sexuelles suggèrent que le consentement n'en est pas une). Dans cette recherche, j'envisage le consentement comme une culture associée à une normativité.

Ce parti pris n'est pas un choix *a priori* – je n'ai pas commencé la thèse en postulant l'existence d'une culture du consentement et en me donnant pour objectif de saisir les recompositions du genre et de la sexualité dans ce cadre. Il s'agit plutôt d'un constat. Au début de mon doctorat, je disais travailler sur la « catégorie du consentement » sans pouvoir donner davantage de précision – mon mémoire de master 2 m'avait montré que le consentement n'était pas une pratique et j'avais l'intuition, du fait des entretiens déjà menés auprès d'étudiant.es, que ce n'était pas non plus seulement une catégorie de perception et de qualification. Longtemps toutefois, mon objet de recherche est resté très flou. C'est en analysant un vaste ensemble de sources écrites et audiovisuelles abordant la question du consentement (voir chapitre 1), que mon objet a brusquement pris forme. J'observais en effet

que, depuis le début du moment MeToo, se diffusait une culture du consentement. J’y reviendrai. Il y a là quelque chose d’ironique : « la culture du consentement » est une expression très souvent mobilisée par les campagnes de prévention, les associations chargées d’éduquer à la sexualité ou de lutter contre les violences sexistes et sexuelles. Finalement, je me suis, dans un premier temps, éloignée du sens commun pour pouvoir prendre la distance nécessaire à l’analyse sociologique. Mais, une fois ce recul pris, il m’a fallu y revenir car le sens commun dit tout de même quelque chose – des normes, des représentations, des angoisses sociales et donc des rapports de force – et probablement de la manière la plus directe. C’est, en un sens, la *double break* (« double rupture ») dont parlait Loïc Waquant (2022) à propos du processus qui a guidé son analyse de la domination socio-raciale : une première phase de « démarcation » des croyances ordinaires en matière de consentement suivie d’une seconde phase de « réincorporation » de ces mêmes perceptions.

Après avoir précisé ce que recouvre la culture du consentement (3.1), je présente les questions de recherche qui ont guidé travail mon tout en revenant sur les outils théoriques que je mobilise pour y répondre (3.2), puis j’explicité la place que j’accorde à ce que j’appelle « la vie psychique » (3.3).

3.1. La culture du consentement

Je conçois le consentement comme une culture au sens où l’entend la sociologie culturelle étatsunienne, c’est-à-dire comme un ensemble de représentations, de valeurs et de normes qui ne sont pas nécessairement cohérentes mais sur lesquelles les femmes et les hommes s’appuient pour élaborer leurs actions : elles et ils puisent dedans comme dans une « boîte à outils » (Christin et Ollion, 2012). Pour Ann Swidler (1986), pionnière de la sociologie culturelle, au cours des *unsettled times* (« périodes instables »), c’est-à-dire les moments de changements sociaux majeurs (comme l’est le moment MeToo), la culture se manifeste davantage par une idéologie – généralement en compétition avec d’autres idéologies concurrentes – que par des routines ou des habitudes. Ainsi, dans un contexte de diffusion de la culture du consentement, les individus puisent dans plusieurs répertoires culturels : celui associé au consentement et ceux hérités des périodes précédentes.

Dans cette partie, je montre qu’on trouve déjà les traces d’une culture du consentement dans la littérature existante qui s’intéresse aux sociétés occidentales contemporaines puis je

reviens sur les grandes transformations démographiques, politiques et culturelles qui ont rendu possible le développement de cette culture.

3.1.1. Définition et justifications

Je choisis de parler de « culture du consentement »²⁰ parce que la visibilité accrue du consentement dans les débats publics depuis ces dernières années et encore davantage depuis le début du moment MeToo s'accompagne de la diffusion d'un nouvel ensemble de représentations, de valeurs et de normes ; et parce que les individus orientent leurs actions en fonction de ces nouvelles représentations, valeurs et normes.

En effet, les critiques de la régulation sociale de la sexualité fondée sur un double standard de sexe et délégitimant la sexualité féminine sont de plus en plus nombreuses. Dans les médias traditionnels et sur les réseaux sociaux notamment, la mise en lumière de l'ampleur du phénomène des violences sexuelles et de la récurrence des rapports sexuels non désirés vécus par les femmes (Beaulieu, 2022 ; Keller, Mendes et Ringrose, 2018 ; Méadel et Mustar, 2022), des conséquences psychologiques néfastes de ces violences ainsi que des processus de culpabilisation des victimes (Cavalin et al., 2022) contribuent à dénoncer la domination masculine et à encourager l'émancipation féminine. Dans ces discours, les différences entre sexualité masculine et féminine sont attribuées à l'organisation sociale et plus spécifiquement aux rapports de genre asymétriques qui structurent la société. Autrement dit, ces discours véhiculent une grille de lecture en termes de genre.

Par ailleurs, la littérature met en évidence l'existence, depuis ces dernières années et notamment depuis le début du moment MeToo, d'une reconfiguration partielle des représentations de la « bonne » sexualité et des attentes qui incombent aux femmes et aux hommes dans les produits culturels. Elle montre en effet que dans les scénarios culturels habituellement contenus dans les romans, films et séries TV (Damian-Gaillard, 2012), ce sont le désir et le plaisir masculins qui sont des enjeux importants. La sexualité des femmes est davantage représentée comme instrumentale et subordonnée à celle des hommes (ayant pour objectif de séduire un partenaire, de préserver la « bonne » santé d'une relation amoureuse...). Plus précisément, les hommes sont dépeints comme étant les initiateurs romantiques et sexuels – ils demandent, planifient les rencontres, payent et se montrent entreprenants – tandis

²⁰ Cette thèse s'articule autour de cette hypothèse mais s'attache, dans une première partie, à prouver empiriquement son bien-fondé.

que les femmes sont plutôt décrites comme étant celles qui régulent les pulsions sexuelles masculines en limitant l'accès à leur corps (Bozon, 2012). Les rapports sexuels mis en scène se caractérisent en outre par un recours minimal à la parole et par une coordination spontanée qui passe exclusivement par les gestes (Ford, 2018) et qui consiste en un enchaînement androcentré de pratiques commençant parfois par des pratiques de sexe oral (des fellations plus souvent que des cunnilingus, surtout dans le cadre de relations non-conjugales) (Backstrom, Armstrong et Puentes, 2012) avant de se poursuivre par une pénétration vaginale et de s'achever par une éjaculation masculine (concomitant dans l'idéal à l'orgasme de la partenaire) (Muehlenhard et Shippee, 2010). Par ailleurs, les vidéos pornographiques (Bridges et al., 2010), mais aussi plus généralement une grande partie des produits culturels, banalisent la violence masculine (Hlavka, 2014) et érotisent le viol (Gossett et Byrne, 2002).

Or, au cours de la dernière décennie, les produits culturels dont notamment les séries TV (qui bénéficient d'une large audience du fait de la généralisation des plateformes vidéo en ligne) abordent plus frontalement la question de la sexualité des femmes en encourageant leur désir et plaisir (Laugier et Molinier, 2023). Dans *Fleabag* (BBC Three, 2016-2019) et *Chew Gum* (E4, 2015-2017), la sexualité des héroïnes est au cœur de l'intrigue : leurs goûts et dégoûts érotiques évoqués de façon très explicites et les conversations sur le sujet entre femmes nombreuses (Defay-Thibaud, 2023). Implicitement, de tels mises en scène valorisent la figure de la femme maîtresse de sa sexualité, qui assume ses désirs. Au contraire, les scénarios dans lesquels l'homme est uniquement centré sur lui et exerce une forme d'insistance sont fortement discrédités et condamnés (Hirsch et Khan, 2019 ; Ólafsdottir et Kjaran, 2019). Parallèlement, des modèles de femmes plus entreprenantes en matière de sexualité commencent à se diffuser dans les séries TV et les romans ciblant un public féminin (Hache-Bissette, 2012 ; Morin, 2014) et un nombre grandissant d'essais féministes encouragent la transformation des représentations diffusées par les produits culturels et en particulier par la pornographie ainsi que le financement de projets féministes (Lieberman, 2014). Ainsi, la prise d'importance du consentement dans les produits culturels va de pair avec la promotion de nouveaux types de scénarios sexuels.

Le consentement occupe aussi une place importante au niveau institutionnel, notamment parce qu'elle est l'une des notions centrales enseignées lors des interventions organisées pour éduquer à la sexualité que ce soit en milieu scolaire ou pénitentiaire (Amsellem-Mainguy, Cheynel et Fouet, 2015 ; Fenner, 2019). Le consentement est simultanément employé pour lutter contre les violences sexuelles, œuvrer pour l'égalité entre les hommes et les femmes,

garantir l'autonomisation sexuelle des femmes, et améliorer la satisfaction sexuelle, les dynamiques relationnelles et la santé sexuelle. Dans l'enquête coordonnée par Yaëlle Amsellem-Mainguy (2015) menée auprès des jeunes et des intervenant.es en éducation à la sexualité dans les milieux scolaires, le consentement est présenté comme « une clé de voûte ». De même, dans son enquête ethnographique menée au sein de l'Unité de Consultation et de Soins ambulatoires d'une maison d'arrêt, Lisa Kayser (2023) observe que les détenues affirmant l'importance du consentement dans les rapports sexuels sont perçues par les médecins chargés des séances comme de « bonnes élèves » car celles-ci considèrent le fait de dire « non » en cas d'absence d'envie comme une marque de respect de soi. Finalement, pour mettre à mal l'organisation sociale reposant sur des rapports de genre asymétriques, les hommes sont tendancieusement encouragés à respecter le consentement des femmes et les femmes à respecter leur propre consentement. En ce sens, se diffuse la croyance selon laquelle la prise en considération du consentement (le sien et celui des autres) serait la solution pour atteindre l'égalité dans la sexualité.

Or cette propagation des représentations, normes et valeurs associées au consentement ne semble pas avoir eu d'effet sur les actions individuelles, au moins chez les étudiant.es, c'est-à-dire chez les nouvelles générations appartenant plutôt aux classes moyennes et supérieures. Comme l'observent Jennifer S. Hirsch et Shamus Khan (2019) dans leur étude menée sur deux campus universitaires américains, les étudiant.es discutent souvent *a posteriori* de leurs expériences sexuelles avec leurs pairs et tentent de décider, en fonction des caractéristiques contextuelles, individuelles et relationnelles, s'il y avait présence ou absence de consentement. Plusieurs recherches mettent également en exergue le rôle du consentement dans la production de sanctions sociales. Dans l'enquête conduite par David Fishman, Laura Beth Nielsen et Sino Esthappan (2022) au sein d'une université privée et très sélective du Midwest américain, les étudiants doivent à tout prix éviter d'être suspectés d'agression sexuelle pour avoir une chance d'entrer dans une fraternité. De même, les femmes impliquées dans des sororités et interrogées par Simone Ispa-Landa et Sara E. Thomas (2023) développent des forums en ligne où elles établissent des listes recensant le nom des hommes considérés comme des auteurs potentiels de violences sexuelles, afin de les interdire ensuite d'entrer dans les soirées. Dans son essai philosophique, Katherine Angel (2022 [2021]) problématise même les effets subjectifs qu'aurait, chez les femmes, cette importance inédite accordée au consentement. Elle attire l'attention sur le risque qui pèse sur les femmes de ne plus pouvoir lâcher prise : contraintes de

toujours savoir ce qu'elles veulent, elles en viendraient à porter la charge des violences sexuelles.

Finalement, il existe une analogie entre ce que l'on observe en France pour le consentement et ce que des autrices états-uniennes ont constaté pour le *hookup* (« pratiques de sexe sans lendemain »). Lisa Wade (2017) utilise l'expression *hookup culture* (« culture du sexe sans lendemain ») pour désigner les transformations des manières de penser, d'interpréter et de vivre la sexualité sur les campus universitaires américains. Constatant que les comportements sexuels et le type de relations nouées ne changent pas drastiquement mais que le contexte social dans lequel ceux-ci s'inscrivent connaissent en revanche des transformations normatives, la sociologue montre qu'il s'agit davantage d'un changement touchant les cadres interprétatifs et le sens assigné aux expériences que d'un strict bouleversement des pratiques. Tout le monde ne participe pas aux pratiques de *hookup*, loin de là, mais tout le monde est amené à se positionner par rapport au sujet (que ce soit en décidant de s'engager dans ce type de relations, en promouvant ce mode relationnel ou contraire en s'y opposant) entre autres parce que celle-ci est entretenue par les médias et les institutions universitaires qui encouragent, par l'organisation de la vie étudiante, la consommation d'alcool et les soirées étudiantes, des contextes particulièrement propices aux pratiques de *hookup* (Allison, 2019 ; Armstrong et Hamilton, 2013 ; Wade, 2017).

Ainsi, dans la suite de la thèse, j'appelle « culture du consentement » l'ensemble des représentations, valeurs et normes qui véhiculent une vision constructiviste de la sexualité (l'idée selon laquelle les différences entre sexualité masculine et sexualité féminine est un produit de l'organisation de la société) ; qui promeuvent un idéal égalitaire conduisant à condamner la violence et la domination masculines et à encourager l'émancipation féminine ; qui valorisent la réflexivité, l'analyse des émotions et la communication ; qui déprécient les anciens scripts sexuels érotisant l'insistance masculine ; et enfin, qui prescrivent certains comportements (demander, dire « non » en cas de désaccord) et en proscrirent d'autres (insister, forcer, céder en cas de désaccord).

De même qu'aux États-Unis la diffusion de la culture du *hookup* est indissociable d'évolutions sociales plus générales, parmi lesquelles figurent notamment la massification de l'accès des femmes à l'université ainsi que l'organisation institutionnelle de la vie étudiante sous forme de campus, l'émergence de la culture du consentement s'inscrit dans les grandes transformations sociales à l'œuvre depuis le milieu du XIX^e siècle.

3.1.2. L'émergence de la culture du consentement

Les évolutions économiques et démographiques – notamment l'acquisition d'une plus grande autonomie des femmes dans la société, l'amélioration de leur statut social ainsi que la fragmentation et la diversification des parcours amoureux et sexuels – encouragent la problématisation de l'accord des partenaires dans chacun des rapports sexuels ; le mouvement de politisation de l'intime impulsé par les mouvements féministes de la seconde vague fait exister la lecture de la sexualité sous le prisme de la domination masculine ; et la prise d'importance du bien-être individuel conduit à accorder une grande importance à l'épanouissement de chacun.e.

Au cours du xx^e siècle, les femmes acquièrent davantage d'autonomie. En 1944, elles obtiennent le droit de vote en France puis deviennent progressivement de plus en plus représentées politiquement (Achin et Levêque, 2006). Elles accèdent aussi à l'université jusqu'à devenir en moyenne plus diplômées que les hommes (Baudelot et Establet, 2016), participent pour la majorité d'entre elles au marché de l'emploi, y compris lorsqu'elles sont mères (Maruani, 2016). Malgré des barrières persistantes et en dépit des inégalités de trajectoires en fonction de l'origine sociale, elles ont le droit d'exercer tous les métiers, investissent les professions supérieures et occupent parfois les positions les plus prestigieuses (Buscatto et Marry, 2009). La légalisation de la contraception et de l'avortement rend par ailleurs possible une meilleure maîtrise de la fécondité (Bajos et Ferrand, 2002). Ainsi, ces grandes transformations donnent lieu à de nettes évolutions des conditions matérielles de vie qui impactent l'organisation de la vie intime.

Dans le domaine de la sexualité en particulier, ce mouvement d'autonomisation des femmes se traduit par une fragmentation et une diversification des parcours affectifs et sexuels. Les jeunes notamment font l'expérience de nouveaux modes de rencontres en utilisant de plus en plus les applications de rencontres (Bergström, 2019), vivent de nouvelles formes relationnelles (plan cul, *sex friend*, relations légères, légères-sérieuses...) (Giraud, 2017), connaissent des scénarios inédits de mise en couple (Allison, 2019) et enrichissent leur répertoire sexuel de pratiques jusque-là moins répandues (Bozon, 2008). D'une manière générale, les femmes et les hommes connaissent, au cours de la vie, une alternance entre des périodes de couple et de célibat (Bergström, Courtel et Vivier, 2019). Ce faisant, les ruptures et remises en couple se banalisent (Beltzer et Bozon, 2008).

Ainsi, avec la diversification des situations sexuelles, la question du consentement se pose d'autant plus qu'elle soulève des enjeux différents selon la nature du lien qui unit les partenaires et selon le type d'acte sexuel réalisé.

Les transformations économiques et démographiques à l'œuvre au cours de la seconde moitié du xx^e siècle s'accompagnent également de mutations politiques et culturelles. En particulier, les idées féministes prennent de l'importance. Au début des années 1970, les mobilisations féministes remettent en cause la séparation public-privé. Considérant la sphère domestique comme un espace traversé par des rapports sociaux de sexe, les féministes invitent à considérer ce qui s'y passe comme un fait politique. Les slogans « le privé est politique » ou le « personnel est politique » sont alors des vecteurs de prise de conscience individuelle et collective de la dimension structurelle des rapports de pouvoir dans lesquels s'insèrent les relations familiales et conjugales (Bereni et Revillard, 2008). Deux questions sont notamment politisées : la répartition des tâches domestiques et le corps des femmes. Ces deux thématiques résultent des deux principales analyses féministes de la racine des rapports de pouvoir. En France, pour Christine Delphy (1998), ceux-ci sont fondés sur la dépendance économique des femmes, dont la force de travail fait l'objet d'une appropriation masculine dans le cadre du mariage. Pour Colette Guillaumin (1992) en revanche, leur origine réside dans l'appropriation du corps des femmes et plus précisément de leur temps, de leur travail de soin et de leur sexualité. Dans le prolongement de cette politisation du privé, l'absence de maîtrise de la fécondité est aussi interprétée comme une manifestation directe du contrôle social du corps des femmes. La contraception et l'avortement deviennent alors l'épicentre des revendications (Pavard, Rochefort et Zancarini-Fournel, 2020a). Ainsi, en France, la diffusion des méthodes médicales de contraception avec la loi Neuwirth de 1967 est suivie par de vastes mobilisations pour la légalisation de l'avortement, comme en témoignent par exemple le manifeste des 343 et la création par Gisèle Halimi de l'association Choisir. Parallèlement, la dimension sociale et généralisée de l'expérience du viol est mise au jour. Si le phénomène du viol est déjà connu et nommé depuis longtemps (Salmon, 2021), sa compréhension change et devient envisagé comme politique (Delage, 2017). Au cours des années 1970 les violences sexuelles commencent dès lors à être comprises comme l'expression exacerbée de l'oppression des femmes et comme le produit de la domination masculine qui s'exerce jusque dans la sexualité.

À la fin des années 1990, l'actualité sexuelle constitue en France une actualité politique (Fabre et Fassin, 2003) et le consentement apparaît dans plusieurs types de débats en lien avec

les violences sexuelles. Les controverses sur le harcèlement sexuel débouchent sur une évolution de la législation et surtout un changement dans la perception sociale des relations sexuelles inscrites dans des relations hiérarchiques. Envisagées sous l'angle des abus de pouvoir, celles-ci deviennent, dans les représentations, incompatibles avec l'idée de consentement (Saguy, 2012). Dans le même temps, le consentement est au cœur des conflits opposant les féministes antiviolence aux féministes pro-sexe, qui défendent des avis contraires sur la prostitution et la pornographie (Pheterson, 2010). Les premières insistent sur l'exploitation des femmes dans la sexualité et réclament l'abolition de la prostitution et de la pornographie. Elles estiment en effet que ces activités sont dégradantes et qu'elles mettent en péril l'intégrité des personnes concernées, empêchant alors quiconque de consentir. Les secondes revendiquent au contraire la possibilité de travailler avec son corps pour de l'argent et considèrent qu'il faut laisser à chacune la liberté de pouvoir donner son consentement.

Dans les années 2010, les mobilisations féministes connaissent un renouveau d'intensité avec la mise en œuvre de campagne de prévention sur les violences sexuelles et le recours aux réseaux sociaux qui permettent d'amplifier les revendications (Pavard, Rochefort et Zancarini-Fournel, 2020b). À l'automne 2017, l'affaire Weinstein ouvre la voie à un ensemble de mobilisations contre les violences sexistes et sexuelles. Le hashtag #MeToo et ses variantes selon les pays (#balancetonporc dans le cas de la France), d'abord sur Twitter puis sur d'autres réseaux sociaux, sont progressivement mobilisés au niveau international pour dénoncer les violences sexuelles vécues *via* la publication de témoignages individuels. Dans ce contexte, la question du consentement devient omniprésente dans l'espace public. Intensifiant leur présence sur les réseaux sociaux et produisant des discours à visée pédagogique (l'enjeu consiste à la fois à stabiliser des définitions claires des actes de violences et à véhiculer un cadre interprétatif en termes de rapports sociaux), les militantes féministes sont ensuite rapidement imitées par des jeunes femmes (et pas nécessairement féministes) qui se sont mises à partager des témoignages sur Twitter, Facebook, Instagram *etc.* Progressivement, des récits d'expériences sexuelles jugées problématiques et s'inscrivant dans le cadre conjugal sont venus s'ajouter aux récits de viols et d'agressions sexuelles.

Depuis lors, on assiste à une double extension du processus de popularisation de la question du consentement : d'une part, une propagation du phénomène au sein de l'espace social (celui-ci ne reste plus circonscrit au cercle des féministes appartenant tendanciellement à la fraction culturelle des classes supérieures et véhiculant une vision socialement et

racialement située de ces enjeux) ; d'autre part une expansion à la sexualité quotidienne dans toute sa « banalité » (Thomé, 2019).

Parallèlement à cette diffusion des idées féministes dans un contexte de mutations politiques et culturelles, la question du bien-être individuel et plus précisément de la santé psychique et corporelle gagne progressivement de l'importance dans les sociétés occidentales (Giddens, 1992 ; Illouz, 2008). Avec la genèse de l'État moderne et plus encore avec la naissance du sport moderne au xix^e siècle, les individus sont encouragés à développer des types de sociabilité fondées sur l'autocontrôle (Élias, 2010). Selon les contextes traversés et les rôles endossés, ils doivent dès lors s'arranger pour ressentir des émotions prédéfinies (Halbwachs, 2014 [1939]). Autrement dit, certaines formes d'expression de soi sont socialement acceptables tandis que d'autres sont jugées inconvenables. Le mouvement se prolonge au cours du xx^e siècle et connaît une intensification à partir des années 1960-1970 avec les mutations du capitalisme, l'émergence des mouvements contestataires et le développement de nouveaux savoirs à l'instar du « développement personnel » impulsé la psychologie humaniste. La régulation des relations sociales repose alors de plus en plus sur la responsabilité personnelle et l'injonction au bonheur se généralise. À partir des années 1970 et surtout depuis le début du xxi^e siècle, les pratiques de bien-être telles que le yoga, la méditation, le végétarisme puis plus récemment les régimes sans gluten et *vegan*, gagnent peu à peu en visibilité dans l'espace public (Garcia et al., 2023).

Les individus sont alors encouragés à développer leur réflexivité psychique (retour sur ses pensées et ses actions) et corporelle (analyse de ses sensations), c'est-à-dire à retourner leur conscience vers eux-mêmes de façon à devenir simultanément le sujet observant et l'objet observé (Mead, 1934). En 2006, Didier Vrancken et Claude Macquet (2006) parlent ainsi de « société du travail sur soi » pour désigner l'ensemble des injonctions émanant des institutions psycho-médico-sociales incitant les individus à « se prendre en charge, à devenir autonome[s] et acteur[s] de [leur] propre vie » (Vrancken, 2007, p.43). Aujourd'hui, la culture thérapeutique imprègne de plus en plus la société, que ce soit par l'intermédiaire de la médiatisation des pratiques de « soin de soi » (de Montlibert, 2023), de la démocratisation des ouvrages, vidéos et comptes Instagram de développement personnel (Hazleden, 2003 ; Marquis, 2014), par le biais de la vulgarisation des termes et techniques psy (Schwartz, 2011) et notamment de la popularisation des pratiques de consultation de divers types de psychothérapeutes tel.les que des psychologues ou des conseillères conjugales et familiales (Garnoussi, 2013 ; Rostaing, 2008 ; Vildard, 2023) et du recours à des médecines complémentaires et alternatives (Kurek,

2022), ou encore *via* la généralisation des cours de yoga, de méditation ou de sophrologie (Faure et Tralongo, 2023 ; Garnoussi, 2011 ; Obadia, 2020 ; Pagis, 2009).

Les individus, surtout les femmes et ceux appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures, sont de plus en plus nombreux à se prendre pour objet de connaissance et à consacrer du temps et de l'énergie à l'exploration intérieure et à l'assainissement émotionnel de façon à découvrir ce qu'ils considèrent être des vérités sur eux-mêmes, à se sentir mieux dans leur vie quotidienne et parfois à modifier certains de leurs comportements jugés néfastes pour eux ou pour les autres (Garcia et al., 2023 ; Vildard, 2023). Il s'agit pour eux d'intensifier leur *self-awareness* (« conscience de soi ») (Shoshana, 2020) en reconnectant avec leur corps et en apprenant à repérer, nommer et réguler leurs émotions (Miyamoto et Mia, 2011). Pour les femmes en particulier, le recours aux savoirs et techniques thérapeutiques leur permet de développer des marges de manœuvre en légitimant leurs propres envies (Irvine, 1995) bien qu'il favorise souvent implicitement un ajustement de soi à un rôle sexué (Jonas, 2006a).

Une telle importance accordée à l'intériorité, au « vrai soi », et une telle attention portée à l'identification des besoins et des limites individuelles se trouvent alors particulièrement propices à la problématisation de la question du consentement qui convoque des enjeux de choix et de volonté.

Ainsi, la diffusion de la culture du consentement accompagne la diversification des biographies sexuelles, la diffusion des lunettes du genre et l'intensification de l'attention portée à l'intériorité des sujets. En ce sens, elle véhicule un ensemble de valeurs et de modèles de conduites visant à lutter contre les inégalités entre les femmes et les hommes de façon permettre à chacun.e de se réaliser.

3.2. Culture du consentement et normativité

Travailler sur la culture du consentement implique dès lors de prendre pour objet la diffusion d'un système normatif reposant une grille de lecture en termes de genre en matière de sexualité et un idéal égalitaire. Dans ce travail, la sexualité est envisagée comme un domaine de la pratique, associé à des représentations et régulé par des normes ; le genre est entendu comme un « rapport social » distinguant et hiérarchisant les femmes et les hommes ainsi que le « masculin » et le « féminin » (Bereni et al., 2012 [2008]). En ce sens, le genre partitionne les manières d'être et de penser en fonction de leur codage « masculin » ou « féminin » et ordonne

les individus selon la combinaison de leurs propriétés « masculines » et « féminines », c'est-à-dire selon le type de masculinité et de féminité incarné.

Encadré 1 – Violences sexuelles, sexualité et la culture du consentement

Dans la littérature sociologique, deux approches des violences sexuelles se distinguent. Dans la première, les violences sexuelles sont perçues comme relevant de la sexualité (Clair, 2023a). Dans cette perspective, les mécanismes sociaux à l'œuvre dans les violences sexuelles sont de même nature que ceux qui organisent la sexualité. Dans la seconde, les violences sexuelles ne sont pas envisagées comme relevant de la sexualité (Debauche, 2011). Dans ce cas, les mécanismes sociaux sont différents, ce qui implique de les étudier séparément.

Dans cette thèse, j'adopte le point de vue de celles et ceux considérant qu'il n'existe pas de césure nette entre violences sexuelles et sexualité mais qu'il existe plutôt un *continuum* (Kelly, 2019 [1987]). Deux raisons motivent ce choix. Premièrement, la seconde approche me semble présenter le risque de renforcer la vision selon laquelle la domination s'arrête aux portes de la sexualité et ne concerne que les violences sexuelles.

Deuxièmement, j'opte dans ma recherche pour une définition subjectiviste des violences sexuelles. Autrement dit, j'envisage les situations sexuelles décrites comme des violences sexuelles lorsqu'elles ont été vécues et qualifiées comme telles par les personnes concernées. Dans les cas où elles ne sont pas désignées en ces termes par les enquêtés, je ne parle pas de « viol » ou « d'agression sexuelle ». Je peux repérer que s'exerce une forme de violence mais je ne les labellise pas comme des violences sexuelles.

Dans cette thèse, je définis la violence en suivant Philippe Braud (2003) : je repère l'occurrence de violences à partir des souffrances qui sont vécues et perçues par les personnes en étant victimes et qui s'expriment chez elles par un sentiment de vulnérabilité et d'infériorité. Ces sentiments de vulnérabilité et d'infériorité résultent de deux types d'atteinte au « moi identitaire » : un mécanisme de dépréciation ou bien une remise en question des repères jusque-là perçus comme pertinents, c'est-à-dire une remise en question des catégories de classement qui permettent aux individus de se situer dans le monde où ils vivent, qui procède d'un désajustement de l'environnement à l'univers symbolique de référence ou d'affrontements conflictuels entre univers symboliques antagonistes. Dans la lignée de Philippe Braud (2003), je parle alors de violences symboliques dans la mesure où celles-ci « opère[nt] dans l'ordre des représentations » (p.33). Dans cette perspective, toutes situations de violence (y compris les situations où s'exercent des violences physiques comme des coups) inclut de la violence symbolique : les atteintes corporelles provoquées par des bagarres, des viols, des attentats s'accompagnent toujours d'émotions à l'origine de souffrances comme de l'humiliation, de l'insécurité, de la honte. Autrement dit, les violences subies peuvent être physiques ou non-physiques mais dans les deux cas la violence reçue est en partie symbolique.

Dans un contexte où la définition pénale des infractions sexuelles n'englobe pas tous les rapports sexuels dans lesquels l'un.e des partenaire se sent forcé.e mais seulement ceux incluant une forme de violence (pas au sens de Philippe Braud mais plus au sens de violence physique), contrainte, menace ou surprise, je ne veux pas utiliser la conception juridique car cela me conduirait à laisser certaines situations sexuelles hors du champ des violences quand bien même celles-ci sont qualifiées de viol ou d'agression par les personnes interrogées. Cependant, si je ne me réfère pas à la définition juridique, quelle définition adopter ? Quels critères utiliser pour que la définition puisse inclure à la fois l'ensemble des situations vécues comme des violences et les situations rentrant dans la conception juridique mais pas labellisées comme telles par les personnes concernées ? Il serait sans doute possible d'utiliser des critères psychologiques (tels que l'état de sidération, de dissociation, d'amnésie traumatique),

neurologiques (tels que le fonctionnement de l'amygdale, du cortex préfrontal et de l'hippocampe) ou endocrinologiques (tels que la quantité d'adrénaline et de cortisol sécrétée) mais ces critères ne sont clairement pas opérationnels en sociologie dans la mesure où les méthodes utilisées en sciences sociales permettent de recueillir des discours produits par les individus dans un état de conscience. On accède aux expériences par l'intermédiaire de leur parole et donc de l'interprétation qu'ils en font. Les informations qui seraient nécessaires ne sont dès lors pas accessibles.

Ne disposant dès lors pas de définition prête à l'emploi des violences sexuelles, je choisis d'opter pour une approche compréhensive car celle-ci permet au moins de saisir le sens qui est donné à l'expérience par celui ou celle qui l'a vécue. De plus, en choisissant de ne pas définir *a priori* ce que sont les violences sexuelles, j'ai la possibilité de saisir comment la définition évolue au fil du temps en fonction de l'état des rapports de pouvoir entre les différentes entités sociales, la définition faisant elle-même l'objet de luttes sociales (Bourdieu, 2022). En adoptant une définition subjectiviste des violences sexuelles, il paraît nécessaire d'envisager ensemble violences sexuelles et sexualité dans la mesure où la qualification des expériences sexuelles comme violences a tendance à évoluer au fil du temps et donc à passer du statut de sexualité à violences, et parfois (bien que plus rarement) inversement.

Pour étudier cette normativité, je fais un usage méthodologique de ce que Michel Foucault (1997 [1984]) dit de la morale. Pour lui, toute forme de morale peut s'appréhender à un triple niveau : au niveau de son contenu formel, c'est-à-dire de l'ensemble des prescriptions qui sont véhiculées par cette morale ; au niveau de la distance des conduites adoptées par les individus vis-à-vis des règles constitutives de la morale ; et enfin au niveau des pratiques mises en œuvre par ailleurs, par ces mêmes individus, pour se constituer en « bons » sujets. Toutefois, je ne m'inscris pas dans une approche foucauldienne de gouvernementalité de la sexualité. Je reprends simplement ses trois niveaux d'analyse de la morale car ceux-ci me semblent être une manière efficace pour saisir les recompositions du genre et de la sexualité dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Je me place par ailleurs au niveau des individus. Après avoir décrit précisément ce que recouvre la culture du consentement à partir d'une analyse des débats publics, je me place à l'échelle des individus en regardant comment les femmes et les hommes s'approprient les normes, c'est-à-dire comment elles et ils les comprennent, les mettent ou non en application et orientent ou non leurs pratiques en fonction d'elles.

J'investigue les recompositions du genre et de la sexualité hétérosexuelle qui accompagnent la diffusion de la culture du consentement en cherchant plus précisément à répondre à trois questions. Dans quelle mesure et comment la diffusion de la culture du consentement bouleverse-t-elle les modèles de masculinité et de féminité valorisés et dévalorisés ? Dans quelle mesure et comment impulse-t-elle des transformations au niveau des scripts sexuels (que ce soit au niveau interpersonnel ou (intra)psychique) ? Quels sont les freins

aux changements de comportements encouragés par cette culture du consentement ? Pour répondre à ces questions, j'articule trois ensembles théoriques : la théorie du genre de Raewyn Connell, la théorie des scripts sexuel de John Gagnon et William Simon et la théorie dispositionnaliste de la socialisation de Bernard Lahire.

3.2.1. Des modèles et contre-modèles de masculinité et de féminité en mouvement

La diffusion de la culture du consentement induisant une reconfiguration des normes valeurs et représentations de la sexualité (voir plus haut), la première question qui se pose est celle des effets produits sur les dynamiques de valorisation et de dévalorisation des manières d'être un homme ou une femme.

La théorie de l'ordre du genre de Raewyn Connell (1995 [1993]) est utile pour investiguer cette question. Selon elle, c'est en adoptant une pluralité – une configuration – de pratiques que les individus performant une certaine identité de genre. Ces identités de genre sont prises dans un système dynamique de relations de pouvoir et se trouvent hiérarchisées : certaines sont plus prestigieuses que d'autres et permettent d'accéder à davantage de rétributions symboliques et matérielles tout en limitant le risque de recevoir des sanctions. L'autrice s'intéresse essentiellement aux masculinités et en distingue quatre formes. La « masculinité hégémonique » correspond au modèle culturel qui légitime à la fois la subordination des femmes aux hommes et la domination de certains hommes sur d'autres ; la « masculinité complice » soutient l'hégémonie mais ne la réalise pas complètement ; les « masculinités subordonnées » renvoient aux contre-modèles ; et les « masculinités marginalisées » désignent les modèles d'identité de genre qui sont associés aux hommes mis à l'écart en raison de leur position dans d'autres rapports sociaux (de classe, de race ou de handicap par exemple). Ces formes correspondent à des modèles théoriques dont le contenu varie historiquement et géographiquement. Au niveau individuel, le type de masculinité incarné, en fonction de sa distance aux formes hégémoniques et aux formes marginalisées ou subordonnées, donne accès à un statut social plus ou moins élevé et à un éventail plus ou moins élargi de ressources sociales. Ainsi, les hommes orientent leurs actions en fonction de la représentation que les autres ont d'eux (ou risquent d'avoir) (identité pour autrui) ainsi que de la manière dont eux-mêmes se perçoivent (identité pour soi) de façon à construire une masculinité valorisée. Si les hommes peuvent aspirer à la masculinité hégémonique, aucun ne peut l'incarner complètement (ne serait-ce que parce que certaines attentes sont contradictoires et qu'il impossible pour une

personne d'être ou de faire les deux à la fois). Pour ce faire, ils s'efforcent d'adopter les pratiques constitutives de la masculinité hégémonique et tentent de bannir les comportements et attitudes stigmatisés.

Bien que Raewyn Connell ait initialement pensé les féminités uniquement sous l'angle de la subordination vis-à-vis des hommes, des chercheuses états-uniennes (Hamilton et al., 2019) ont plus récemment proposé de concevoir les féminités en optant pour une grille analytique similaire à celle utilisée pour les masculinités. Structurée par un principe de complémentarité de genre (Stone et Gorga, 2014), la féminité hégémonique correspond, en miroir, à l'idéal de féminité qui légitime la subordination des femmes aux hommes mais aussi la domination de certaines femmes sur d'autres. De même qu'aucun homme ne peut incarner parfaitement la masculinité hégémonique, aucune femme ne peut performer en tous points la féminité hégémonique. Cependant, celles qui parviennent à performer une féminité proche de ce modèle en adoptant une configuration de pratiques partageant de nombreuses similarités avec celle constitutive de la forme hégémonique bénéficient d'un *femininity premium* (« prime de féminité ») qui leur permet de dominer d'autres femmes mais aussi certains hommes. Néanmoins, les femmes jouissant d'un *femininity premium* sont, dans le même temps, soumises à une *femininity tax* (« taxe de féminité ») incluant par exemple des troubles psychiques ou physiques (tels que des troubles du comportement alimentaire) ou encore un accès limité à certaines activités – celles-ci exigeant la mise en œuvre de compétences antithétiques à ce qui est valorisé chez les femmes (telle qu'une absence d'empathie, un corps imposant *etc.*).

En adoptant le cadre théorique de l'ordre du genre, la question est en premier lieu de savoir dans quelle mesure et comment la culture du consentement bouleverse les modèles de masculinités et de féminités hégémoniques et marginalisées et affecte, en conséquence, le type d'efforts déployés par les individus. Les idéaux et figures repoussoirs qui orientent les conduites individuelles se trouvent-ils renouvelés ?

Avec le développement des *Men and Masculinities Studies* (« études sur les hommes et les masculinités ») d'abord en Amérique du Nord et plus récemment en France, de nombreuses recherches ont montré que la prise d'importance des mobilisations féministes et la diffusion d'une conscience des inégalités de genre dans les sociétés occidentales ont conduit les modèles hégémoniques de masculinité à s'adapter aux reproches adressés au système patriarcal. Tandis qu'ils ont longtemps renvoyé à une combinaison d'attributs exclusivement « virils » (tels que

la force physique, la puissance, la colère *etc.*) (Rivoal, 2017), ils correspondent désormais à un mélange entre des caractéristiques viriles et des caractéristiques traditionnellement associées aux masculinités subordonnées ou marginalisées et aux féminités. Les masculinités hégémoniques sont des « masculinités hybrides » (Bridges et Pascoe, 2014). Certaines des pratiques viriles, comme la capacité à se battre, sont héritées des périodes antérieures. D'autres, à l'instar de certaines pratiques sexuelles comme les éjaculations faciales ou les gorges profondes, se sont développées plus récemment. Ces « masculinités hybrides », souvent déployées par des hommes appartenant à des milieux favorisés mais concernant aussi, bien que sous différentes formes, de plus en plus d'hommes racisés ou issus de milieux moins favorisés (Gruys et Munsch, 2020), légitiment (avec plus ou moins de succès) la domination des hommes sur les femmes ainsi que celle de certains hommes sur d'autres. Cette légitimation opère au moins de trois façons : en se distanciant discursivement de certaines formes viriles de masculinités supposées incarner le patriarcat, en empruntant des pratiques habituellement associées au « féminin » et en instituant des frontières symboliques avec les femmes et certaines catégories d'hommes. Ainsi, avec ce mouvement d'hybridation, il s'agit pour les hommes – surtout pour les nouvelles générations et pour les étudiants – de faire preuve de virilité tout en évitant de passer pour des « machos », que ce soit dans la sphère professionnelle (Bereni et Jacquemart, 2018 ; Olivier, 2018) ou au sein du couple et de la cellule familiale (Bach, 2019 ; Lamont, 2015).

Parallèlement à ce mouvement d'hybridation des masculinités hégémoniques, les formes hégémoniques de féminités deviennent également panachés et assimilent des éléments codés comme « masculins » (Hamilton et al., 2019). Pour plaire aux hommes, les femmes doivent certes se conformer aux standards esthétiques traditionnels et faire preuve de *care* mais aussi se montrer autonomes d'un point de vue affectif et financier et être ambitieuses sur le plan professionnel (Ispa-Landa et Oliver, 2020 ; Lamont, 2020).

Les recherches ont par ailleurs montré que la sexualité occupe de longue date, dans la construction des masculinités et des féminités, une place très importante (Rebreyend, 2008 ; Sohn, 2009) : les pratiques adoptées en matière de sexualité jouent un rôle déterminant dans l'identité de genre incarnée. Traditionnellement, afficher un désir débordant pour les femmes constitue l'un des principaux moyens pour performer une masculinité proche de la forme hégémonique ; tandis que susciter le désir des hommes tout en démontrant une certaine réserve

sexuelle (Casta-Rosaz, 2000 ; Revenin, 2015) est la meilleure façon d'incarner une féminité proche de la forme hégémonique.

Depuis ces dernières années, des études, en grande majorité conduites aux États-Unis ou dans les pays nordiques, montrent qu'avec la diffusion de l'« idéal égalitaire » et la mise au jour du privilège masculin dans la sexualité dans les sociétés occidentales, les « bonnes » manières de mettre en scène son désir ou d'éveiller celui de l'autre ont toutefois évolué car les attentes traditionnelles mettent trop explicitement en scène la domination masculine. De nos jours, dans les milieux les plus sensibilisés aux questions de genre, les hommes doivent certes montrer qu'ils ont une activité sexuelle régulière (ou du moins qu'ils pourraient en avoir une s'ils le souhaitent) (Montemurro, 2021a) mais ils sont aussi sommés d'apporter des gages de respect envers les femmes que ce soit lors de leurs tentatives de séduction (Aho et Peltola, 2023), lors de leurs échanges de *sextos* (« textos à caractère sexuel ») ou de *nudes* (« photographies du corps ou d'une partie du corps dénudé ») (Roberts et al., 2021 ; Setty, 2020), ou encore au cours des rapports sexuels (Ólafsdottir et Kjaran, 2019). Il s'agit essentiellement pour eux de montrer qu'ils ne forcent par leur partenaire mais qu'ils sont au contraire attentifs au désir et plaisir féminins, priorisant les émotions de leurs interlocutrices aux leurs. Dans le même temps, les femmes doivent, pour incarner une féminité valorisée proche des formes hégémoniques, tenir ensemble des injonctions contradictoires et trouver un équilibre. D'un côté, elles doivent montrer qu'elles ne sont pas « prudes » ou « coincées » (Pickens et Braun, 2018), qu'elles ne sont pas mal à l'aise avec leur corps et qu'elles savent comment éprouver du plaisir et jouir (entre autres parce qu'elles ont pris l'habitude de se masturber pour se découvrir) (Wade, 2017). De l'autre, elles doivent tout de même réguler l'accès à leur corps car elles sont enjointes à ne pas avoir des rapports sexuels avec n'importe qui et n'importe quand (Sobocinska, 2023). En particulier, il est attendu qu'elles évitent de s'engager dans des rapports sexuels qui impliqueraient des partenaires irrespectueux et qu'elles évitent de prendre part à des rapports sexuels qui auraient pour objectif de faire plaisir à leur partenaire ou de se faire aimer (Wilkins et Miller, 2017). En d'autres termes, elles doivent mettre en œuvre des pratiques qui témoignent de leur capacité à développer une sexualité pour elles-mêmes participant à leur épanouissement personnel.

Cette littérature sur les masculinités et les féminités met en exergue deux résultats intéressants pour ma propre recherche : d'une part la sexualité est depuis longtemps un lieu de fabrication du genre ; d'autre part, avec la diffusion de l'idéal égalitaire, les modèles de genre

hégémoniques connaissent un mouvement d'hybridation. Ces constats m'encouragent alors à formuler l'hypothèse selon laquelle la popularisation de la culture du consentement contribue au mouvement d'hybridation des formes hégémoniques de masculinité et de féminité. Je suppose en outre que la performance des identités de genre se joue plus que jamais dans le domaine de la sexualité et que, puisque les modèles de masculinité et de féminité valorisés et discrédités se transforment, ce ne sont pas exactement les mêmes personnes qui incarnent les identités de genre les plus prestigieuses, ce qui débouche sur une recomposition partielle des hiérarchies entre hommes et entre femmes.

3.2.2. Des scripts sexuels reconfigurés ?

Au-delà de la question des réaménagements des modèles de masculinités et de féminités accompagnant la diffusion de la culture du consentement, une deuxième question se pose : la valorisation de nouveaux modèles de conduites sexuelles impulse-t-elle des transformations au niveau des scénarios sexuels mis en œuvre ou fantasmés ?

La théorie des « scripts sexuels » élaborée par John Gagnon et William Simon est particulièrement féconde pour penser ce double niveau des interactions sexuelles et des fantasmes. Ce cadre conceptuel suppose en effet que le surgissement du désir résulte de la conjonction entre un apprentissage de la sexualité, c'est-à-dire un apprentissage des éléments sexuels et de leur organisation sous forme de séquences narratives ; et une définition de la situation comme sexuelle par les partenaires. Dans cette perspective, l'activité sexuelle est perçue comme une activité sociale codifiée, structurée, et construite comme un scénario au sein duquel les individus jouent un rôle. Or pour ces auteurs, trois niveaux de scripts (les scénarios culturels, les scripts interpersonnels et les scripts intrapsychiques) interviennent dans la production de ces situations sexuelles. Les scénarios culturels correspondent à l'ensemble des prescriptions collectives et sociales, qui émanent de diverses sphères sociales, et par rapport auxquelles la vie sexuelle se construit. Ils tracent les frontières entre ce qui est sexuel et ce qui ne l'est pas. Autrement dit, ils instituent « la toile de fond symbolique du sexuel » (Bozon, 2002, p.105). Ces scénarios s'opérationnalisent ensuite dans les interactions : ce sont les scripts interpersonnels qui permettent de coordonner le déroulement de la rencontre et les pratiques. Enfin, les scripts intrapsychiques, composés par des éléments subjectifs de la vie mentale qui résultent d'expériences personnelles, produisent des schèmes cognitifs structurés permettant de mettre en lien scénarios culturels et scripts interpersonnels. Ensemble, ces trois niveaux de

scripts fournissent donc des grilles de lecture qui donnent un sens sexuel aux expériences, rendent possible leur récit et organisent les pratiques d'autre part.

En mobilisant ces outils conceptuels, la question est donc de savoir si les mutations des scénarios culturels qui caractérisent la diffusion de la culture du consentement va également de pair avec une transformation des scripts interpersonnels et des scripts intrapsychiques.

La littérature sur la sexualité publiée avant le début du moment MeToo a tendance à montrer que les scripts interpersonnels sont fortement influencés par les scénarios culturels traditionnels mettant en scène une répartition genrée des rôles sexuels et une forte prédominance de l'implicite. Dans les interactions de face-à-face, les hommes se montrent entreprenants (Bozon, 2012) et les cas où les femmes prennent explicitement l'initiative peuvent même venir casser la trame de la rencontre (Bergström, 2014). L'accès à la sexualité passe par ailleurs essentiellement par le non-verbal (gestes, regards, gémissements *etc.*) (Hickman et Muehlenhard, 1999 ; Hust, Rodgers et Bayly, 2017 ; Jozkowski, Marcantonio et Hunt, 2017). À partir de l'observation de soirées étudiantes, Shelly Ronen (2010) constate par exemple que le rapprochement des partenaires sur la piste de danse passe par le corps et que les refus sont implicites. Lorsque les femmes ne sont pas intéressées, elles adoptent des stratégies d'évitement consistant notamment à s'éloigner en dansant avec une l'une de leurs amies. En fait, il semblerait que les scénarios culturels jouent un rôle important au niveau interpersonnel parce que les femmes et les hommes s'en servent comme des modèles pour guider leurs comportements. D'une part, ceux-ci leur permettent de rendre intelligible pour eux-mêmes et pour les autres ce qui se produit. D'autre part, suivre les scénarios culturels leur apparaît comme un moyen efficace pour échapper aux jugements (Lamont, 2020).

Cependant, les travaux menés avant le début du moment MeToo montrent tout de même que les scripts interpersonnels ne sont pas la traduction exacte des scénarios culturels mais qu'ils dépendent aussi du profil du ou de la partenaire ainsi que de la configuration relationnelle (couple récent ou plus ancien, relations d'un soir, « plan cul ») dans lequel l'interaction prend place (Backstrom, Armstrong et Puentes, 2012 ; Giraud, 2017 ; Sassler et Miller, 2011). Par exemple, chez les jeunes adultes marocains musulmans immigrés en France métropolitaine pendant leur jeunesse, les comportements adoptés lors des face-à-face varient en fonction des partenaires sexuelles et de leur appartenance communautaire : alors qu'ils peuvent pratiquer la fellation, la sodomie ou s'engager dans des relations d'un soir avec les femmes identifiées comme européennes, il n'en va pas de même avec celles qui appartiennent à leur culture

d'origine (Fidolini, 2015). De même, dans une enquête réalisée en 2015, Milaine Alarie (2019) observe que les femmes entretenant des relations sexuelles avec des partenaires plus jeunes adoptent une posture plus active dans les scénarios sexuels quand elles ont une trentaine d'années que dans les cas où elles sont âgées de plus de 40 ans car les représentations négatives associées à la figure de la « cougar » ne s'appliquent pas aux plus jeunes femmes et parce que la valeur érotique tend à décroître avec l'âge, contraignant dès lors de plus en plus les comportements féminins au fil du temps.

D'ailleurs, les études conduites depuis le début du moment MeToo laissent penser qu'en dépit de la diffusion de nouveaux scénarios culturels, les comportements adoptés au niveau interpersonnel ne sont pas tellement bouleversés par ces nouvelles représentations mais demeurent au contraire influencés par la norme de répartition genrée des rôles sexuels et par la norme de spontanéité. Autrement dit, malgré la popularisation de la culture du consentement, les conduites sexuelles changent peu. Dans le cas des utilisateurs/rices de l'application de rencontres Tinder, les femmes envoient largement moins fréquemment le premier message après avoir « matché » avec un partenaire (Timmermans et Courtois, 2018). Plus tard, lors du face-à-face, les hommes continuent de guider l'interaction et ont tendance à poursuivre la sexualisation de l'interaction quand bien même leur partenaire manifeste une forme de résistance (Hirsch et Khan, 2019 ; Ólafsdóttir et Kjaran, 2019).

Par ailleurs, les recherches montrent que les scénarios culturels influencent les scripts intrapsychiques, c'est-à-dire les fantasmes, les aspirations en matière de sexualité future et les interprétations des expériences passées. En effet, des études aboutissent au constat que, dans un contexte où les représentations explicites de la sexualité sont rares, les scènes érotiques contenues dans les vidéos pornographiques produisent des effets socialisateurs importants en agissant sur les fantasmes, que ce soit en faisant entrer l'homosexualité dans le champ des possibles (Pagiusco, 2022) ou en habituant les spectateurs à coupler certaines séquences d'images avec des sensations physiques d'excitation et de jouissance (Vörös, 2020). Dans leur recherche conduite sur un campus universitaire américain, Jessie V. Ford et Christopher Maggio (2020) soulignent pour leur part l'influence des représentations dépeignant les hommes comme des êtres animés par des pulsions sexuelles et les femmes comme des êtres vulnérables, dépourvus de force physique, sur les façons dont parlent les étudiants de leurs expériences non souhaitées. Convaincus que les hommes ne peuvent se faire agresser par une femme, ils évoquent leurs expériences non désirées sur le ton de l'humour, minimisant leurs répercussions,

y compris dans les cas où leurs récits font apparaître des perturbations psychiques. Noémie Marignier (2023) montre quant à elle que la visibilité croissante des connaissances sur la culture du viol tend à diminuer l'influence des « mythes du viol » sur la qualification des expériences non désirées vécues par les femmes.

Au vu des travaux existants, on peut penser que les déroulements concrets des scénarios d'accès à la sexualité, de même que les fantasmes, connaissent des évolutions avec la diffusion de la culture du consentement, mais que ces transformations demeurent tout de même limitées, entre autres du fait de facteurs interpersonnels intervenant lors des face-à-face et du souvenir de ses anciennes représentations de référence et expériences.

3.2.3. Le poids des dispositions

Enfin, la troisième question que soulève la diffusion de la culture du consentement est celle de la transformation des manières de penser et d'agir de personnes ayant vécu une partie plus ou moins longue de leur vie (au moins leur enfance et leur adolescence pour les plus jeunes) dans un contexte où les scénarios culturels étaient différents de ceux véhiculés par cette nouvelle culture. Dans quelle mesure et à quelles conditions les individus adaptent-ils leurs pratiques et leurs représentations depuis qu'ils sont confrontés aux normes et valeurs constitutives de la culture du consentement ?

Le cadre théorique de la socialisation dispositionnaliste fournit un appareil conceptuel très heuristique pour suivre cette piste de recherche. La socialisation renvoie à la « façon dont la société forme et transforme les individus » (Darmon, 2016 [2006], p. 16), c'est-à-dire à l'ensemble des processus par lesquels ceux-ci sont « fabriqués ». De fait, les individus acquièrent des propensions à agir, penser et sentir (des dispositions) au fil de leurs expériences, notamment lorsqu'ils prennent part à des activités, lorsqu'ils se trouvent engagés dans (ou assistent à) des interactions, ou encore lorsqu'ils sont exposés à des produits culturels. En ce sens, la socialisation est continue – elle opère tout au long de la vie – et permet donc de penser les changements résultant de nouvelles socialisations et les inerties liées à la force des socialisations antérieures.

Le recours à ce cadre théorique me conduit ce faisant à reformuler la question en termes de dispositions : L'exposition à l'âge adulte aux normes véhiculées par cette culture du consentement transmet-elle de nouvelles dispositions ? Sinon, quelles sont les dispositions freins, c'est-à-dire les dispositions détenues par les femmes et par les hommes ayant été enfants

et adolescent.es avant le début du moment MeToo qui empêchent ou complexifient, malgré la diffusion de la culture du consentement, l'évolution de leurs comportements en situation sexuelle ?

En sociologie du genre, il existe un vaste corpus de recherches montrant que les femmes et les hommes sont exposé.es, dès leur plus jeune âge, à des processus de socialisation genrés et intériorisent ce faisant des dispositions qui orientent leurs conduites dans un ensemble de sphères de la vie sociale. À partir de différents terrains, les travaux ont notamment fait émerger la plus forte tendance qu'ont les filles par rapport aux garçons à intérioriser des dispositions au *care* et à l'empathie. Parmi ces études, on peut citer celles qui explorent les interactions ludiques se déroulant au cours de l'enfance et de l'adolescence. À partir de l'observation d'enfants inscrit.es à la crèche, Clyde Plumauzille et Mathilde Rossigneux-Méheust (2019) constatent que les petites filles jouent plus fréquemment que les petits garçons à des jeux mettant en scène le soin aux autres alors même que les professionnel.les cherchent activement à lutter contre les stéréotypes de genre. Les garçons sont quant à eux habitués à prendre de la place et à se montrer compétitif. À l'école primaire, dans la cour de récréation, pendant que les filles jouent à l'élastique, à la corde à sauter ou à des jeux de mains, ces derniers jouent au foot ou à la bagarre et se préparent ce faisant à faire preuve d'autorité et à recourir à la violence (Zaidman, 2007).

De nombreux travaux conduits avant le début du moment MeToo se sont plus spécifiquement intéressés aux processus de socialisation genrés en matière de sexualité en étudiant différentes instances de socialisation : femmes et hommes n'intériorisent pas les mêmes dispositions érotiques. De fait, les premières tendent à développer un sentiment d'illégitimité en matière de sexualité tandis que les seconds ont l'habitude de développer un intérêt pour le sujet.

D'abord, certaines études se sont focalisées sur les produits culturels consultés par les filles et les garçons au cours de l'enfance et de l'adolescence et ont analysé les façons dont ces derniers abordent le sujet de la sexualité. Elles montrent ainsi que le sujet est plus explicitement évoqué dans les produits culturels ciblant les garçons que ceux destinés aux filles. En ce qui concerne les mangas par exemple, les *shonens* (« mangas ciblant les jeunes garçons ») représentent et thématisent explicitement la sexualité, tandis que les *shojos* (« mangas ciblant les jeunes fille ») se concentrent sur les relations sentimentales (Détrez, 2011). D'une manière plus générale, les livres, séries TV, films ou jeux vidéo qui ont trait à la « culture des sentiments » sont étiquetés comme « féminins » et réservés aux filles (Pasquier, 2010). Dans

les magazines féminins à l’instar de Jeune & Jolie, la sexualité est pensée dans le cadre conjugal et amoureux. La question du désir est exclusivement abordée sous l’angle du risque que soulèvent des refus trop fréquents : lassé, le garçon pourrait préférer mettre un terme à la relation que de s’encombrer d’une partenaire peu intéressée par la sexualité. Les jeunes filles sont alors encouragées à préparer leur corps (*via* la pratique de la masturbation notamment) au plaisir pour être suffisamment enthousiastes à l’idée de se faire pénétrer (Legouge, 2013).

Les recherches révèlent par ailleurs que les supports produits avant le début du moment MeToo (et aussi certains plus récents) véhiculent des représentations de l’amour et de la sexualité qui sont en elles-mêmes déjà fortement genrées. Que ce soient dans les romans de la collection Harlequin (Damian-Gaillard, 2011), dans les séries télévisées (Germain, 2019), dans les chroniques internet appelées « thug love » mettant en scène des histoires d’amour chez des jeunes issu.es de familles originaires d’Afrique du Nord et de Turquie (Frayssé et Garcia, 2019), dans les comédies romantiques ou encore dans littérature *young adult* (« jeunes adultes ») (Albenga, 2019), les filles ont tendance à être représentées comme des êtres avant tout amoureux et les garçons comme des êtres avant tout sexuels, phobiques de l’engagement, *a priori* peu attentionnés, distants et froids vis-à-vis de leurs partenaires, mais qui peuvent changer par amour. C’est parce qu’elles sont amoureuses que les filles s’engagent dans la sexualité et c’est parce qu’ils sont terrassés par un coup de foudre que les hommes deviennent romantiques. Imprégné.es au fil de leurs lectures et de leurs visionnages de vidéos par un tel univers, les femmes et les hommes se construisent dès lors un rapport différencié à la sexualité (Dafflon-Novelle, 2006).

D’autres enquêtes se sont penchées sur la question de la socialisation à la sexualité en examinant le type d’interactions auxquelles les jeunes prennent part – ou du moins prenaient part avant le début du moment MeToo. En matière de sexualité, la famille joue un rôle socialisateur limité : ce sont surtout les pairs et les médias qui transmettent des dispositions à penser, sentir et agir (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2020). Ainsi, plusieurs enquêtes portent sur les sociabilités et montrent que la sexualité n’occupe pas la même place et ne revêt pas le même sens dans les groupes de pairs masculins et féminins. D’une part, les garçons parlent plus frontalement de sexualité que les filles. À partir d’une étude fondée sur l’analyse de vidéos YouTube dans lesquelles des adolescent.es âgé.es de 13 à 18 ans s’adressent à des jeunes du même sexe, Claire Balleys (2018) montre que les garçons se présentent comme des êtres animés par des pulsions sexuelles, fortement intéressés par la sexualité tandis que les filles, au contraire,

n'abordent pas explicitement la question du désir et donnent plutôt à voir une forme de dégoût ou de crainte pour ce qui a trait à la sexualité. Dans leur enquête menée auprès de jeunes âgés de 17 à 30 ans et résidant en Pyrénées-Orientales, à proximité de la ville de La Jonquera réputée pour son activité prostitutionnelle, Sophie Avarquez et Aude Harlé (2007) donnent pour leur part à voir le rôle structurant de la sexualité dans les sociabilités masculines : aller dans des *puticlubs* avec ses pairs est un moyen de prouver sa masculinité en attestant de manière irréfutable son hétérosexualité.

D'autre part, les récits circulant dans les réseaux d'interconnaissances contribuent à véhiculer l'idée selon laquelle femmes et hommes n'entretiennent pas le même rapport à la sexualité. Dans ces histoires, les femmes ont tendance à être décrites (par les hommes mais aussi par les femmes elles-mêmes) comme *needy* (« en manque d'affection ») : leurs attentes seraient excessives et effrayantes pour leurs partenaires (Dalessandro et Wilkins, 2017 ; Pickens et Braun, 2018). Les hommes sont quant à eux présentés comme des individus autonomes, peu intéressés par la conjugalité mais mus par des besoins sexuels (Hamilton et Armstrong, 2009). S'ils ne recherchent pas nécessairement d'amoureuses, ils sont en revanche en quête de partenaires sexuelles. Et c'est seulement parce qu'ils estiment avoir trouvé une femme qui ne « leur prend pas la tête » et à laquelle ils finissent par se sentir attachés qu'ils peuvent envisager de s'engager dans une relation exclusive et durable (Santelli, 2019). L'imprégnation par de tels scénarios culturels amène alors progressivement les femmes à se penser comme des personnes intéressées prioritairement par la sentimentalité et les relations sérieuses quand elle conduit parallèlement les hommes à se penser comme des personnes aimant le sexe et méprisant tout ce qui se rapporte à l'amour.

Ainsi, ce corpus interrogeant la socialisation genrée fait ressortir l'inégale détention de dispositions à l'empathie entre les femmes et les hommes ainsi que les dispositions incorporées en matière de sexualité – dispositions à adopter une posture passive pour les femmes, dispositions à adopter une posture active pour les hommes – qu'ont intériorisées les personnes ayant vécu leur enfance et leur adolescence avant le début du moment MeToo. on peut supposer que la détention de tels patrimoines dispositionnels complexifie la mise en œuvre des modèles de conduites encouragés par la culture du consentement. De fait, les prescriptions comportementales exigent des femmes une capacité à exprimer leurs désirs et non désirs (ce qui suppose qu'elles priorisent leurs souhaits par rapport à ceux de leurs partenaires et qu'elles se sentent légitimes à ressentir du désir sexuel) et imposent aux hommes de tenir compte du

désir et plaisir de leurs partenaires (ce qui implique de faire preuve d'empathie et d'opter pour une position de retrait dans la sexualité).

La littérature existante souligne toutefois que le rapport qu'entretiennent les femmes et les hommes à la sexualité se décline différemment selon leur âge – les hommes accordent, avec l'avancée en âge, de plus en plus de poids aux sentiments d'amour et d'attachement et font progressivement passer la sexualité au second plan, renvoyant l'accumulation des conquêtes sexuelles à la période de leur jeunesse (Armstrong et Hamilton, 2021) ; selon leur appartenance générationnelle – les discours sur la sexualité sont davantage présents chez les nouvelles générations d'une part (Vinel, 2017) – et selon leur origine sociale de classe. En particulier, les enfants issus de familles appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures ont tendance à acquérir des dispositions à penser la sexualité moins différenciées. D'une part, les garçons consomment parfois des produits culturels codés comme « féminins » (Diter, 2019) et les filles lisent moins de romans sentimentaux et visionnent moins de comédies romantiques car ceux-ci sont trop éloignés de la culture légitime. D'autre part, les parents parlent plus facilement de sexualité, y compris à leurs filles (Court, 2023). Les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures tendent de surcroît à se forger à l'âge adulte davantage de dispositions au désir que les autres femmes. À partir des entretiens biographiques conduits auprès de femmes âgées de 25 à 40 ans engagées dans un couple hétérosexuel et appartenant pour la majorité d'entre elles aux classes moyennes et supérieures, Emmanuelle Santelli (2022) observe que la plupart des femmes de son corpus sont « désirantes » au sens où elles ne cherchent pas à « rester désirables – pour plaire à leur conjoint et entretenir la relation conjugale » mais sont devenues « sujets de leur sexualité » et interrogent leur désir et plaisir. En analysant leur parcours de vie, elle met alors en exergue l'influence de deux facteurs : l'expérience de la masturbation dès l'adolescence et l'adhésion aux idées féministes.

Au regard de cette littérature, on peut dès lors penser que si globalement les femmes et les hommes changent peu leurs manières de penser et d'agir en matière de sexualité après avoir été confronté.es à la culture du consentement en raison des processus de socialisation antérieurs auxquels elles et ils ont été soumis.es, certain.es le font tout de même plus que d'autres. En l'occurrence, on fait l'hypothèse que les femmes appartenant aux fractions culturelles des classes moyennes et supérieures connaissent des évolutions dans leur rapport à la sexualité.

3.3. Sociologie de la vie psychique

Travailler sur les recompositions du genre et de la sexualité dans un contexte de diffusion de la culture du consentement m'a conduit à prendre au sérieux la vie psychique. Dans cette thèse, j'appelle « vie psychique » l'ensemble des activités – projection d'images ou production de discours – qui se passent dans la tête (par opposition à ce qui se passe au niveau interactionnel), c'est-à-dire l'ensemble des opérations de pensée telles que le retour sur soi, la projection dans l'avenir, l'analyse de ses émotions, la projection dans autrui, la mise en lien entre plusieurs éléments (lien de causalité, lien d'analogie *etc.*), l'attribution de valeur, la problématisation de situations, la justification de pratiques, la mobilisation de cadres interprétatifs ou encore la projection de séquences d'images organisées sous forme de scripts.

La vie psychique occupe dans cette thèse une place centrale pour trois raisons. D'abord, parce que l'étude de la normativité au niveau individuel – en particulier quand on s'intéresse aux modèles de masculinité et de féminité ainsi qu'aux patrimoines dispositionnels détenus – implique d'examiner les façons dont les femmes et les hommes composent avec les normes et gèrent les potentielles contradictions entre leurs aspirations et leurs pratiques. En ce sens, l'étude de la normativité à l'échelle individuelle invite d'une manière générale à explorer les pensées. Ensuite, parce que la culture du consentement se caractérise par la diffusion de normes portant sur les émotions (ressentir de l'empathie par exemple) et les pensées (comme faire preuve de réflexivité). Enfin, parce que les entretiens suggèrent que les opérations de pensées et les émotions (sur lesquelles personnes interrogées sont longuement revenues) produisent des effets sociaux importants qu'il était intéressant d'investiguer pour comprendre les processus de stratification sociale.

Je commence par revenir sur le rapport ambivalent qu'entretient la sociologie avec la vie psychique avant de détailler la façon dont je conçois, dans cette thèse, la vie psychique et de revenir sur les enjeux méthodologiques qu'une telle approche soulève.

3.3.1. La vie psychique dans la littérature sociologique

Depuis la naissance de la discipline, la sociologie a touché du doigt la vie psychique. La sociologie compréhensive en particulier, qui s'intéresse au sens que les individus donnent à leurs actions pour ensuite interpréter et expliquer les phénomènes sociaux, a effleuré le sujet à de nombreuses reprises et sous différents angles. Max Weber (1971 [1921]) se rapproche de la question en s'intéressant à la rationalité guidant l'action, c'est-à-dire à ce qui pousse

subjectivement les individus à agir. Il distingue notamment la rationalité en finalité – l'action est téléologiquement rationnelle dans les cas où les moyens utilisés sont subjectivement en adéquation avec les fins visées – et la rationalité en valeur – l'action est rationnelle en valeur dans les cas où les moyens utilisés et les valeurs prônées par l'individu sont cohérents. Norbert Elias (2010) se penche pour sa part sur les façons de penser des individus en établissant un lien entre les grandes transformations historiques et les reconfigurations du contrôle social exercé par les institutions étatiques – à savoir le processus de pacification ou de « civilisation » des mœurs et le mouvement d'intériorisation des contraintes qui en résulte – et les affects individuels. De son point de vue, si l'individu ne contrôle pas ses pulsions, il exerce de la violence sur les autres et bascule dans la barbarie. Au contraire, si l'individu réprime ses pulsions, il intériorise la violence et tend à s'auto-agresser. Enfin, Pierre Bourdieu (1972) s'intéresse aussi à sa manière à la vie psychique puisqu'il cherche à expliquer pourquoi les individus pensent ce qu'ils pensent, qui plus est avec une certaine régularité. Pour lui, chaque personne détient, en fonction de sa position dans l'espace social et des processus de socialisation auxquels il a été confronté, un système cohérent de dispositions qui détermine notamment ses goûts et ses manières de penser.

Les travaux de Max Weber, Norbert Élias et Pierre Bourdieu montrent clairement que la vie psychique est intéressante à étudier d'un point de vue sociologique. Cependant, aucun de ces penseurs fondateurs n'a véritablement investigué le fonctionnement de celle-ci. Le concept d'*habitus* forgé par Pierre Bourdieu en est peut-être le témoin le plus frappant. Envisagé comme étant le « produit du travail d'inculcation et d'appropriation nécessaire pour que ces produits de l'histoire collective que sont les structures objectives (e.g. de la langue, de l'économie *etc.*) parviennent à se reproduire, sous la forme de dispositions durables, dans tous les organismes (que l'on peut si l'on veut, appeler individus) durablement soumis aux mêmes conditionnements, donc placés dans les mêmes conditions matérielles d'existences » (Bourdieu, 1972, p. 187), le concept d'*habitus* permet de montrer que les schèmes de perception sont socialement stratifiés et stratifiants, notamment parce que le *nomos* (la « loi ») des différents champs dans lesquels les individus évoluent affecte leurs schèmes mentaux de classement. En revanche, il ne permet pas de saisir les modalités concrètes de formation de ces schèmes de perception et donc de production de cette vie psychique. En ce sens, l'*habitus* fonctionne comme une boîte noire : les individus vivant dans telles conditions matérielles

d'existence ont tendance à penser de telles façons, mais on ne sait pas de quelles manières ils en viennent à penser ainsi.

D'une manière générale, les processus psychiques ont tendance à être envisagés comme un objet d'étude intrinsèquement « psychologique », c'est-à-dire pouvant être investiguée uniquement par les sciences psychologiques. Or, pour des raisons en partie liées à l'institutionnalisation et aux efforts de légitimation de la discipline, la sociologie a cherché à marquer des frontières très nettes avec les savoirs de la psychologie. Aujourd'hui, les chercheurs/euses nourrissent encore une forte méfiance envers les discours qui se rapportent de près ou de loin à la psychologie. En témoignent par exemple les soupçons auxquels s'est heurtée Muriel Darmon au début de sa recherche sur l'anorexie, l'anorexie ayant tendance à être perçue, par les professionnel.les de santé (Darmon, 2005) mais également par les sociologues elles et eux-mêmes comme la chasse gardée des psychiatres, psychologues et psychanalystes. Pourtant, « les disciplines scientifiques ne se définissent pas par les objets qu'elles prennent en charge, mais par leur approche et leurs méthodes » (Darmon, 2008 [2003], p. 8). En ce sens, développer une approche sociologique de la vie psychique signifie adopter une démarche empirique respectant les règles de la méthode sociologique et mobiliser des outils conceptuels propres à la discipline.

Les nombreux travaux alertant sur la « psychologisation des rapports sociaux » à l'œuvre dans certains discours ou savoirs produits (Castel, Enriquez et Stevens, 2008 ; Salman, 2007 ; Stevens, 2008) sont par ailleurs un autre indice de la méfiance des sociologues envers la psychologie. Bien souvent l'expression est en fait utilisée de manière péjorative, pour dire que les manières d'être, de faire ou de penser sont expliquées par l'intériorité de chacun.e qui serait en partie innée et donc non questionnable. Autrement dit, psychologiser un phénomène reviendrait à évacuer la question de son origine, celui-ci étant rapporté à la personnalité et donc à la singularité des sujets – avec souvent l'idée que masquer l'origine sociale du phénomène est dans l'intérêt de celles et ceux qui recourent à cette analyse « psychologisante » (ce qui est sans doute parfois le cas mais il est difficile de se prononcer sur le caractère systématique et intentionnel d'un tel procédé). Implicitement, une telle position suppose qu'il existe une opposition entre une analyse mettant l'accent sur l'intériorité et une analyse se focalisant plutôt sur le poids des structures sociales. Pourtant, ces deux perspectives ne sont pas inéluctablement antithétiques : on peut supposer qu'un individu agit de telle manière du fait de son intériorité – de ses pensées, de ses ruminations, de ses émotions, de ses sensations – qui présente une forme

de singularité (ne serait-ce que parce que personne ne vit exactement les mêmes événements, ni ne fréquente exactement les mêmes personnes) mais que cette intériorité est le produit de mécanismes sociaux.

Parce que la « territorialisation des disciplines » (Darmon, 2008 [2003]) nuit de mon point de vue à la production des connaissances et parce que vie psychique et processus sociaux ne sont en rien antithétiques, la sociologie a, me semble-t-il, tout intérêt à ouvrir la boîte noire des processus psychiques. D'ailleurs, certains sociologues contemporains se sont attelés à la tâche. Bernard Lahire défend une démarche qu'il appelle lui-même de « sociologie psychologique » (Lahire, 2005a) consistant à investiguer le monde social à partir de l'échelle individuelle et à se demander ce que pensent, sentent et font les mêmes individus dans différents domaines de pratiques. Bernard Lahire (2013) critique en effet l'hypothèse bourdieusienne de transférabilité systématique des dispositions : avec la complexification du monde social, les individus seraient amenés à évoluer simultanément dans différentes sphères et donc à acquérir des dispositions contradictoires, se forgeant dès lors des façons de penser et des opinions hétérogènes voire incohérentes selon les sujets. La systématisme des dispositions serait donc une question empirique impliquant d'explorer les conditions concrètes de formation des manières de penser. C'est peut-être dans son étude sociologique des rêves que Bernard Lahire (2018) pousse le plus loin cette investigation de la vie psychique et de ses liens avec les représentations sociales. Il montre que la production onirique repose sur des dispositions, que ce soit des compétences, des préoccupations, des façons de penser, de s'exprimer, développées au travers des expériences vécues.

Sans revendiquer explicitement une approche sociologique de la vie psychique, plusieurs jeunes chercheurs/euses s'intéressent à des phénomènes qui pourtant s'y rapportent, faisant émerger de nouvelles pistes de recherche. Plusieurs travaux montrent d'abord que les individus ont tendance à se stabiliser sur des cadres interprétatifs pour faire sens de leur vie et du monde, révélant par-là l'importance de se forger un récit narratif permettant de se voir comme de « bonnes » personnes et donnant dans le même temps à voir la diversité des façons possibles de le faire. Ces récits de soi ont de forts effets sociaux puisqu'ils peuvent contribuer à légitimer les inégalités. Jules Naudet (2012a) examine par exemple les explications apportées par les personnes ayant connu une forte mobilité sociale ascendante en France, aux États-Unis et en Inde pour faire sens de leur réussite et repère quatre types de répertoires : l'envie de « s'en sortir », le hasard, la valorisation de l'éducation et l'impression d'avoir un don. Ces

arrangements psychiques semblent dès lors éminemment importants car on se doute que ceux qui perçoivent leur ascension comme le produit d'un don qui leur est propre et ceux qui considèrent plutôt avoir bénéficié du système éducatif n'agiront pas de la même façon dans le monde social. Dans un autre volet de sa recherche, Jules Naudet (2012b) se penche sur le sentiment de proximité qu'entretiennent ses enquêtés avec leur milieu d'origine et analyse les efforts déployés pour se convaincre et convaincre les autres de leur attachement à leurs racines. Outre l'enquête de Jules Naudet, d'autres recherches issues de la sociologie américaine mettent en relief l'impératif pour les individus de justifier leurs pratiques en mobilisant tout type d'argument disponible. À partir d'objets d'études différents (les pratiques de *dating* (« pratiques de séduction ayant pour finalité possible la construction d'une relation amoureuse ou sexuelle suivie ») pour l'une, la répartition des tâches domestiques au sein du couple pour l'autre), Ellen Lamont (2014) et Allison Daminger (2020) s'intéressent notamment aux manières qu'ont les femmes et les hommes de réconcilier leurs contradictions en tenant ensemble leurs pratiques genrées inégalitaires (prises d'initiative masculines en matière de séduction, prise en charge féminine d'une plus grande part du travail domestique) et leurs idéaux égalitaires. Toutes deux observent des dynamiques relativement analogues consistant à se stabiliser sur des cadres interprétatifs mettant la focale sur les préférences individuelles ou l'efficacité plutôt que sur les rapports de genre.

Un article récent d'Allison Daminger (2019) explore pour sa part le « travail cognitif », c'est-à-dire les opérations de pensées, liées aux travaux domestiques mis en œuvre par les femmes et les hommes. Elle montre en l'occurrence que les premières cherchent beaucoup plus fréquemment que les seconds à anticiper les besoins, identifiant plusieurs options pour les remplir, prenant des décisions et recensant par la suite les progrès réalisés au fil du temps. Cette étude suggère alors que la forme prise par la vie psychique peut être productrice d'inégalités sociales, celle-ci étant susceptible de contraindre l'action.

Si le travail d'Allison Daminger laisse penser que la vie psychique est productrice d'inégalités, celui de Paige L. Sweet (2019) attire quant à lui l'attention sur son caractère socialement situé : il apparaît que les processus psychiques que vivent les individus dépendent de leur position sociale. En s'intéressant au phénomène de *gaslighting* (« processus de manipulation visant à faire perdre le sens de la réalité à l'interlocuteur/trice »), une forme de violence psychologique conduisant les victimes à se sentir folles *via* la déstabilisation et l'instauration d'un environnement interpersonnel irréel (soutenir que l'eau du bain est froide

alors qu'elle est brûlante), Paige L. Sweet montre en effet que les expériences de déréalisation s'enracinent dans des inégalités sociales, en particulier des inégalités de genre, qui structurent les relations intimes.

Finalement, ces recherches récentes invitent à envisager la vie psychique comme une émanation sociale et à creuser le lien entre vie psychique et inégalités sociales. Cette question est tout particulièrement intéressante à investiguer dans le domaine de la sexualité pour deux raisons : l'une empirique, l'autre théorique. D'une part, comme le repère Michel Bozon (2004), la diversification des sources d'informations et de savoirs en matière de sexualité favorise le développement de contrôles intériorisés. Femmes comme hommes se trouvent encouragés à mettre en cohérence leurs conduites affectives et sexuelles pour donner du sens à leur parcours biographique. Pour ce faire, elles et ils doivent composer avec la pluralité des injonctions circulant dans l'espace social, c'est-à-dire faire abstraction de certaines d'entre elles, en prioriser d'autres, pour se bricoler une représentation d'elles et d'eux-mêmes en adéquation avec leurs valeurs. Or de telles exigences requièrent un travail de réflexivité important, c'est-à-dire des mouvements psychiques spécifiques – en l'occurrence d'introspection.

D'autre part, la sociologie de la sexualité est l'un des premiers sous-champs de la discipline à avoir conceptualisé et problématisé « ce qui se passe dans la tête ». Son intérêt pour la vie psychique est ancienne puisque la théorie fondatrice des « scripts sexuels » de John Gagnon et William Simon (2005 [1973]) intègre dans son modèle d'analyse le niveau intrapsychique (voir précédemment). Cependant, malgré cette conceptualisation du niveau intrapsychique et de l'attention portée aux éléments subjectifs de la vie mentale dans l'un des travaux pionniers en sociologie de la sexualité, les recherches empiriques ont par la suite davantage exploré le niveau culturel et interpersonnel que le niveau (intra)psychique. À cet égard, celles de Mathieu Trachman font exception. En s'intéressant au genre pornographique né dans les années 2000 des « Beurettes voilées », il montre que les fantasmes sexuels sont imbriqués à des fantasmes sociaux – en l'occurrence celui de la libération sexuelle des jeunes femmes Arabes à la fois soumises aux hommes du fait de la culture sexiste des quartiers et en quête d'argent (Fassin et Trachman, 2013). Il met ainsi en exergue l'influence directe des scénarios culturels sur les scripts intrapsychiques. Dans son étude conduite conjointement avec Jean Bérard (Bérard et Trachman, 2018) dans un club de fessées entre hommes, il interroge par ailleurs la place du fantasme dans la pratique de la fessée et montre que celle-ci est étroitement liée au fantasme d'une « correction » passée, souvent un châtiment corporel administré à un

enfant. Ce faisant, il donne à voir l'influence des expériences vécues sur les scripts intrapsychiques.

3.3.2. Concevoir la vie psychique et les émotions comme des pratiques

Cette thèse est l'occasion d'approfondir l'étude de la vie psychique qui n'est pour l'instant que très rarement abordée et qui n'est, en outre, dans les rares recherches s'y intéressant, pas envisagée de manière unifiée (elle est d'ailleurs rarement définie explicitement). Dans ce travail, je considère alors les opérations de pensée comme des pratiques. Comme pour toute pratique interactionnelle, cela signifie que les individus sont socialisés aux opérations de pensée ; que les opérations de pensée sont encadrées par des normes, socialement différenciées et génératrices d'inégalités.

Dans la suite des chapitres, je parle parfois de vie psychique en évoquant différents types d'opérations de pensée comme le retour sur soi ou l'estime de soi. Dans d'autres cas, je me réfère aux émotions comme le désir ou la honte ressenties dans par les individus. Il convient ici de préciser que pour moi une émotion n'est pas une opération de pensée et inversement une opération de pensée n'est pas une émotion. En m'inscrivant dans la lignée d'Arlie R. Hochschild (2003) qui considère les émotions comme « le fruit d'une coopération entre le corps et une image, une pensée ou un souvenir » (p. 21), j'envisage les émotions comme un couplage entre sensations somatiques et scripts psychiques. En ce sens, le désir correspond à l'association entre des sensations corporelles telles qu'une accélération du rythme cardiaque, une respiration saccadée, des fourmillements au niveau des parties génitales, une impression de chaleur *etc.* et des séquences d'images codées comme sexuelles qui se déploient dans la tête. La tristesse équivaut quant à elle au couplage entre des sensations corporelles comme la gorge serrée, la poitrine compressée, des larmes d'une part et des séquences d'images (souvenirs de situations passées qui ne pourront pas exister de nouveau) ou des enchaînements de discours (« je ne reverrai jamais cette personne » *etc.*) au niveau psychique d'autre part.

Depuis les travaux fondateurs d'Arlie R. Hochschild (1983) et notamment son ouvrage dans lequel elle met en évidence les efforts déployés par les hôtesses de l'air pour mettre en adéquation leurs émotions avec leurs obligations professionnelles, dévoilant les situations de mal-être professionnel en découlant, la sociologie a de plus en plus pris en compte les émotions, non seulement dans les recherches portant sur différents professionnels comme les éboueurs/euses, les caissiers/ères, les infirmiers/ères (Soares, 2000), les croque-morts (Bernard,

2009) ou encore les coiffeurs/euses (Desprat, 2015), mais aussi depuis ces dernières années plus largement. Des recherches s'intéressent notamment aux processus de socialisation à l'amour (Diter, 2020), au désir sexuel (Durand, 2020 ; Pagiusco, 2022 ; Piluso, 2020), à la colère (Cardoso, 2017) ou à l'anxiété (Cosquer, 2022) en montrant que l'apprentissage de ces émotions est plus ou moins intense selon la position sociale (dans l'espace du genre et de la classe en l'occurrence) et qu'il varie en fonction des expériences vécues et de l'environnement socioculturel. D'autres études, encore rares, donnent à voir les inégalités résultant des socialisations émotionnelles différenciées. Par exemple, à partir d'une enquête réalisée au sein d'une classe préparatoire B/L dans un établissement privé de l'ouest parisien et de l'étude des modes d'ajustement mis en œuvre par les étudiant.es pour s'ajuster aux contraintes institutionnelles, Cédric Laheyne (2020) donne à voir le rôle de la socialisation émotionnelle familiale. De fait, il constate que les élèves dont les parents ont eu l'habitude de créer des espaces de parole pour que leur(s) enfant(s) évoquent leur vécu émotionnel et pour qu'elles et ils réinterprètent en leur présence les situations à l'origine d'émotions négatives, parviennent plus facilement à osciller entre engagement et distanciation vis-à-vis du travail, ce qui apparaît être un facteur de réussite scolaire.

S'il existe désormais un champ de recherches constitué autour de la sociologie des émotions, il n'en va pas de même pour la vie psychique. Autant il existe un corpus non négligeable de travaux montrant que les individus sont socialisés aux émotions, que les émotions sont régulées par des normes et que les produisent des effets sociaux, autant ces résultats ne sont pas établis aussi clairement pour la vie psychique. Pour éclairer mon propos, j'explique ici ce que cela signifie concrètement de dire que les opérations de pensées résultent de processus de socialisation, sont régulées par des normes et sont socialement stratifiées et stratifiantes. Je développe plus précisément le cas de l'estime de soi car cette opération de pensée occupera une place cruciale dans les analyses présentées par la suite. Définie par la psychologie sociale comme le regard que porte un individu sur lui-même (Longmore et al., 2004), l'estime de soi correspond à une manière de se représenter et de s'attribuer de la valeur.

Plusieurs études sociologiques montrent d'abord que l'estime de soi dépend des processus de socialisation auxquels sont exposés les individus au cours de leur enfance. Par exemple, filles et garçons ne jouent pas aux mêmes jeux que ce soit à la crèche, à la maternelle ou plus tard à l'école primaire. Tandis que les premières apprennent à prendre soin des autres et à rechercher l'amour, les seconds s'habituent plutôt à prendre de la place et à agir de façon

compétitive. Ce faisant, filles et garçons se construisent des modes de rapports aux autres et de rapports à soi différents, se construisant dès lors plus ou moins d'estime de soi (Lignier, 2023). En ce sens, l'estime de soi est inégalement distribuée au sein de l'espace social.

Mais les individus n'acquièrent pas des dispositions à l'estime de soi uniquement dans l'enfance : tout au long de leur vie, leur stock de dispositions peut être amené à évoluer. En particulier, des travaux montrent comment certaines situations de transgression normative transmettent des dispositions à l'autodévalorisation aux individus présentant certains profils sociaux. Dans le cas de la sexualité par exemple, plusieurs recherches suggèrent que les femmes, selon leur milieu social, renforcent leurs dispositions à l'autodévalorisation lorsqu'elles prennent part à des rapports sexuels avec plusieurs partenaires différents ou s'inscrivant hors du cadre conjugal, ou bien dans les cas où elles s'engagent dans des rapports sexuels sans éprouver de désir. Isabelle Clair (2017) donne par exemple à voir comment les jeunes femmes vivant dans des zones d'habitat social et en milieu rural en viennent à mobiliser les insultes sexistes pour se qualifier elles-mêmes, intensifiant dès lors leur propension à se dévaloriser, en mettant notamment en lien leurs pratiques sexuelles jugées caractéristiques de celles des « salopes » et leur situation d'échec scolaire. Conscientes de l'impératif de réserve sexuelle qui continue d'échoir aux femmes, elles émettent des doutes quant à leur moralité lorsqu'elles s'engagent dans des rapports sexuels avec différents partenaires et qu'elles en tirent de la satisfaction, ce qui fragilise l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes. Eliza Brown (2022) souligne pour sa part que les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures vivent parfois des crises identitaires qui exacerbent leur tendance à se dévaloriser lorsqu'elles rationalisent leur sexualité dans un but procréatif car, contrevenant aux normes de sexualité récréative et romantique prévalentes dans leur milieu, elles ont le sentiment de déroger à qui elles sont et tendent dès lors à se dévaloriser. Cristen Dalessandro et Amy C. Wilkins (2017) mettent quant à elles en lumière les jugements négatifs que les femmes portent sur elles-mêmes et l'amplification de leur impulsion à se dévaloriser en résultant lorsqu'elles repensent à leurs échecs romantiques. Elles estiment avoir transgressé les normes de la « bonne » petite copine en se montrant vulnérables et en manifestant un nombre trop important d'exigences visant à combler leurs besoins affectifs.

Outre les effets des transgressions normatives sur l'estime de soi, ce sont aussi les ressources détenues par les individus pour puiser dans des représentations positives de soi et pour rejeter la faute sur les autres et ainsi faire face aux situations déstabilisantes qui influent

la propension à se (dé)valoriser. Par exemple, des recherches montrent que les hommes accusés de violences conjugales puisent dans les représentations culturelles de genre pour protéger leur estime d'eux-mêmes et justifient leurs conduites en se référant à l'image de la rationalité et de la force masculines et à celle de l'irrationalité et de la faiblesse féminines (Anderson et Umberson, 2001). Certains mobilisent même le stéréotype de la « salope » ou la catégorie psy largement popularisée de « pervers narcissique » pour faire sens de leurs comportements violents : ils se présentent comme des hommes empathiques et de « bons » partenaires qui se sont trouvés engagés dans des relations avec des femmes contrôlantes et manipulatrices n'ayant eu cesse de les provoquer et les ayant par conséquent contraints de recourir à la force (Couppey, 2023 ; Schrock, McCabe et Vaccaro, 2018).

Outre les travaux montrant que les individus sont socialisés à l'estime de soi, d'autres recherches font émerger les effets sociaux induits par le niveau d'estime de soi. Certaines constatent qu'une faible estime de soi s'accompagne d'un sentiment d'illégitimité inhibant l'action. Dans sa thèse portant la position sociale des personnes handicapées, Célia Bouchet (2021) montre par exemple que, du fait de la faible estime qu'elles ont d'elles-mêmes, celles-ci revoient à la baisse leurs aspirations conjugales. C'est la logique du « je ne mérite pas de choisir ». Au contraire, d'autres observent les ressources qu'offre une « bonne » estime de soi. À partir d'une ethnographie menée au sein d'une école de commerce d'élite, Maximilien Serreau (2023) constate que les étudiant.es s'attribuant de la valeur font preuve d'assurance dans leurs interactions sociales, ce qui leur permet de rejoindre les associations les plus prestigieuses et d'accéder à un statut social localement valorisé. Enfin, des travaux donnent à voir les façons dont la quête d'estime de soi est en elle-même génératrices de pratiques sociales (qui peuvent s'avérer plus ou moins valorisées socialement). De fait, il apparaît que les individus s'engagent dans des activités susceptibles de leur procurer de la valeur. Dans son enquête conduite dans le quartier El Barrio de New-York, Philippe Bourgeois (1995), montre par exemple comment la fragilisation de la valeur que les hommes s'attribuent – entre autres liée aux transformations du marché du travail et à la quête d'autonomie des femmes – les conduit à s'engager dans des pratiques de violences envers eux-mêmes et envers les autres. À l'inverse, Pascale Jamouille (2000) met en lumière les façons dont les expériences favorisant un regain d'estime de soi normalisent les relations sociales des usagers/ères de drogues dans les quartiers socialement et économiquement relégués et construisent les processus de sortie.

Si ces études indiquent que l'estime de soi a des répercussions sur la latitude d'action, elle a aussi de fortes implications du fait des représentations sociales qui lui sont associées. De fait, l'estime de soi correspond aujourd'hui à une manière d'être socialement valorisée, entre autres parce qu'elle est envisagée comme une condition nécessaire à la « bonne » santé mentale, à la réussite et même au bonheur (Namian et Kirouac, 2015).

Les analyses développées dans cette thèse tiennent donc compte de la vie psychique et des émotions en investiguant notamment leur rôle dans la production d'inégalités sociales, en particulier de genre.

3.3.3. Vie psychique et enjeux méthodologiques

Décider d'étudier la vie psychique et d'interroger ses liens avec les inégalités sociales soulève toutefois un certain nombre d'enjeux méthodologiques. Quel que soit le sujet, lorsque l'étude se fonde sur la conduite d'entretiens, se pose toujours la question de savoir dans quelles mesures les discours sur les pratiques permettent effectivement de saisir les pratiques. De fait, les risques de la déformation rétrospective résultant d'oublis ou de distorsions liées aux frontières de la désirabilité sociale ne sont jamais loin. Certains courants de la discipline adhèrent même à l'idée selon laquelle les discours ne permettent pas d'accéder aux pratiques et privilégient dès lors l'observation directe. Je ne partage pas cet avis. Malgré les potentiels biais, je pense que l'analyse des discours fournit des informations sur les pratiques.

Cela dit, ces questions se posent de façon accrue dans le cas où les pratiques investiguées sont des opérations de pensée, ne serait-ce que parce que l'on se souvient moins de ce qu'on a pensé par le passé que de ce que l'on a fait. Il est difficile de se remémorer ce que l'on pensait il y a plusieurs années, d'autant plus lorsque l'on a changé plusieurs fois de cadres interprétatifs et de raisonnements depuis. Dans la suite de cette recherche, c'est pourtant ce que je me propose de faire car il me semble que la spécificité de mon objet permet de réunir un ensemble de conditions favorables. D'abord, le contexte socioculturel actuel d'injonction à la réflexivité (Fansten et Garnoussi, 2014), dans lequel se généralisent des pratiques d'observation de ses propres pensées (Garnoussi, 2011), encourage les individus à adopter des pratiques introspectives et à prendre conscience de leurs opérations de pensées. L'attente de réflexivité étant encore plus forte dans le domaine de la sexualité, les femmes et les hommes cherchent de façon particulièrement active à mettre en cohérence des parcours intimes en s'engageant dans des phases d'autoanalyse desquelles elles et ils tirent des bilans rétrospectifs (Bozon, 2001). De

plus, avec la multiplication des discours médiatiques sur la sexualité, les femmes et les hommes (au moins celles et ceux appartenant aux nouvelles générations) parlent souvent de leurs expériences et discutent ensemble de leurs interprétations. Aussi, puisque des discours ont souvent été produits sur ce qui a été pensé, on peut s'attendre à ce que les souvenirs sur le sujet soient moins flous que sur d'autres sujets. Enfin, les opérations de pensée sur lesquelles je m'attarde par la suite sont liées à l'identification de situations vécues comme problématiques par les personnes concernées si bien que celles-ci consacrent souvent du temps à réfléchir dessus – elles réitèrent plusieurs fois le même cheminement psychique ce qui est susceptible d'inscrire plus durablement leurs pensées dans leur mémoire.

Étudier la vie psychique par le recours à la méthode des entretiens présente en outre une seconde difficulté liée aux différences de réflexivité entre groupes sociaux. De fait, les femmes ont tendance à se montrer plus réflexives que les hommes (entre autres du fait des processus de socialisation genrés) et surtout les classes moyennes et supérieures ont tendance à passer plus de temps à s'autoanalyser que les classes populaires (en partie en raison des conditions économiques d'existence et de dispositions temporelles). La précarité qui « enferme dans les urgences du présent » (Millet et Thin, 2005, p. 74) est peu favorable aux pratiques introspectives. Autrement dit, selon leur position sociale les individus vivent plus ou moins dans leur tête et surtout produisent plus ou moins de discours sur ce qui se passe dans leur tête. Aussi, il n'est pas possible de recueillir des données aussi riches pour toutes les catégories sociales. S'il est nécessaire d'en tenir compte dans l'analyse afin de tirer des conclusions en connaissance de cause, ce constat n'empêche pas pour autant d'exploiter les matériaux disponibles : peut-être n'est-il pas possible d'échafauder des analyses aussi fines pour tout le monde mais la vie psychique demeurant, je l'ai dit, très peu investiguée, il reste heuristique de commencer par étudier les entretiens qui offrent des informations sur le sujet et d'esquisser de premières pistes analytiques.

Enfin, l'étude de la vie psychique *via* la mobilisation d'entretiens est aussi complexifiée par l'investissement stratégique que peuvent faire les enquêtés de l'entretien en voyant celui-ci comme un moment de justification et de présentation de soi. Ce risque n'est pas propre à l'étude de la vie psychique – on se heurte aux mêmes difficultés lorsqu'on s'intéresse à des pratiques interactionnelles. Cependant, il est peut-être encore plus fort dans le cas de la vie psychique car, contrairement à ce qui se passe dans les interactions, la personne interrogée est la seule à avoir été témoin de ses pensées. Il est probable qu'elle se sente dès lors plus légitime

pour distordre ses pensées, d'autant qu'elle n'a pas à craindre les mises en doute ultérieures provenant de personnes tierces. Aussi, l'analyse nécessite de se montrer attentif/ve à ce qui est dit de façon à distinguer les discours sur les pensées qui ont prioritairement l'objectif de consolider l'image de soi que l'on de ceux plus descriptifs qui visent à raconter ce qui avait été pensé.

Finalement, en étudiant les recompositions du genre et de la sexualité dans un contexte de diffusion de la culture du consentement, cette thèse se veut une contribution à la sociologie du genre et de la sexualité mais propose aussi quelques pistes pour développer une sociologie du psychisme. C'est à partir d'une enquête qualitative que je concrétise empiriquement ce projet.

4. Les transformations du genre et de la sexualité à l'épreuve de l'empirie

Trois questions ont guidé l'opérationnalisation empirique de ces axes de recherche : en quoi consiste la diffusion de la culture du consentement ? Dans ce contexte, comment les pratiques et les représentations en matière de sexualité se trouvent-elles recomposées ? Existe-t-il des différences inter-individuelles et si oui, comment les expliquer ? Le protocole élaboré pour y répondre est fondé sur trois ensembles empiriques : un corpus de sources écrites et audiovisuelles (présenté et mobilisé dans le chapitre 1), un corpus de mails envoyés par les auditeurs du podcast *Les Couilles sur la Table* à Victoire Tuillon (présenté et mobilisé dans le chapitre 4) et des entretiens biographiques menés entre avril 2019 et mai 2022 auprès de femmes et d'hommes hétérosexuel.les âgé.es de 18 à 65 ans. Les entretiens constituent le principal matériau et servent les analyses développées dans toute la thèse, tandis que l'usage des deux autres corpus empiriques est plus ponctuel. C'est pourquoi, je consacre cette section à la présentation des entretiens et des enjeux que ces derniers ont posé.

Dans la suite, j'indique systématiquement, pour chaque citation d'enquêté.es, le prénom anonymisé²¹ ainsi qu'un ensemble de caractéristiques sociales le ou la concernant. Dans les cas où des extraits entiers d'entretien sont mobilisés, je renseigne l'âge, le statut conjugal (en

²¹ Parce que les prénoms ne sont pas distribués de façon aléatoire dans l'espace social mais sont étroitement liés aux appartenances générationnelle, religieuse et de classe, j'ai utilisé le site de Baptiste Coulmont qui fournit un lot de prénoms associés à la même répartition des résultats au baccalauréat que le prénom porté par la personne enquêtée. Parmi les différentes propositions, j'ai pris soin de choisir de sélectionner ceux qui avait la même connotation générationnelle et religieuse.

couple, célibataire, relation(s) plan cul, relations polyamoureuses), la profession ou la filière d'étude et la profession des parents (quand l'interviewé.e était enfant car l'objectif est de saisir le milieu social dans lequel elle ou il a grandi). Lorsque les propos sont cités dans le corps du texte, toutes ces informations ne sont pas précisées. Seules celles nécessaires à l'analyse échafaudée sont indiquées de façon à éviter d'alourdir le texte et de complexifier la lecture. Les informations détaillées sur les caractéristiques sociales de l'ensemble des enquêté.es sont fournies dans un tableau récapitulatif placé en annexe 1.

Plusieurs choix méthodologiques ont été opérés dans l'optique d'obtenir des matériaux suffisamment riches pour adresser les problèmes soulevés (4.1). Ces partis pris ont bien entendu des implications importantes sur la nature des matériaux collectés mais aussi sur leurs atouts et limites et influent donc directement le type d'analyses qu'il est possible d'échafauder (4.2)

4.1. Une enquête par entretiens biographiques

Cette thèse repose sur le parti pris central de répondre aux questions posées par une approche qualitative et principalement par la conduite d'entretiens. Premièrement, j'ai choisi d'opter pour des méthodes qualitatives car la question de recherche exige la reconstitution de processus – entre autres de transformation, de socialisation, d'assignation de sens – ainsi qu'un accès à la subjectivité des individus. Ainsi, mon objectif n'est pas de dresser un tableau représentatif des transformations à l'œuvre dans la société française mais plutôt de saisir dans leur finesse certains processus en partant du principe que si ceux-ci sont observables quelque part dans l'espace social, ils fournissent nécessairement des informations intéressantes sur ce qui se joue quand la grille de lecture du genre commence à se diffuser. En ce sens, la richesse des matériaux qualitatifs prime, dans le cas de ma recherche, sur la représentativité des matériaux quantitatifs.

Deuxièmement, le caractère inobservable de l'objet de recherche (la sexualité ordinaire) (Bozon, 1999) m'a empêchée de combiner entretiens et observations pour saisir les transformations à l'œuvre. En effet, les seules pratiques accessibles aux observateurs/rices extérieur.es sont des formes de sexualité se déroulant dans des lieux ouverts au public telles que les pratiques d'échangisme, les pratiques sexuelles prenant place dans les backrooms gaies ou les pissotières (Humphreys, 2007 [1970] ; Welzer-Lang, 2001) qui sont statistiquement atypiques, ou bien celles s'inscrivant dans des activités marchandes telles que la pornographie (Trachman, 2013). Dans la mesure où je m'intéresse à la sexualité dans toute sa « banalité »

(Thomé, 2019, p. 18), c'est-à-dire à la sexualité quotidienne, j'ai décidé de procéder par entretiens. Dans ce cadre, j'ai rencontré 67 femmes et 63 hommes hétérosexuel.les de façon à obtenir des récits de vie de personnes ayant connu des trajectoires sociales de classe variées et appartenant à différentes générations. En ce sens, interroger un nombre élevé de personnes était nécessaire pour pouvoir comparer des situations contrastées tout en repérant des régularités. Les enquêté.es étaient âgées de 18 à 65 ans, résidaient en France dans des territoires divers (métropoles urbaines, petites et moyennes villes, zones rurales) et étaient issues tous milieux sociaux (hormis les classes populaires précarisées). Les enquêté.es n'entretenaient aucun lien les un.es avec les autres à l'exception de deux cas : Alexandra et Léa sont sœurs, Boubacar et Camilla sont en couple. J'ai d'abord interrogé Léa et Boubacar qui m'ont respectivement encouragé à contacter Alexandra et Camilla, à qui elle et il avaient parlé de l'entretien et qui étaient partantes pour participer. Je n'avais pas prévu cette configuration mais j'ai accepté en pensant que l'interconnaissance pourrait être enrichissante (pour obtenir des éléments plus précis sur la socialisation familiale dans le premier cas, et pour cerner de manière plus minutieuse la dynamique relationnelle dans l'autre cas) et en me disant aussi que si les entretiens étaient inexploitable je ne m'en servirai pas mais qu'il n'était pas coûteux d'essayer. Ces entretiens se sont déroulés comme les autres et j'ai pu, sans aucune difficulté, les intégrer dans le corpus au même titre que les autres. Dans les pages qui suivent, je reviens sur les choix méthodologiques qui ont sous-tendus la conduite de ces entretiens.

4.1.1. Stratégie de recrutement

Deux enjeux se sont posés lors du recrutement. D'abord, je souhaitais étudier les recompositions de la sexualité « ordinaire » et « banale ». En conséquence, il était impératif de ne pas uniquement interroger des personnes particulièrement sensibilisées aux questions de consentement et aux idées féministes d'une part. Il me fallait recruter des enquêté.es ne disposant pas de trajectoires sexuelles extraordinaires d'autre part – en particulier en éviter de rencontrer exclusivement des individus ayant eu au cours de leur vie un nombre très élevé de partenaires au regard de la moyenne ou ayant expérimenté une variété de pratiques beaucoup plus importante que la majorité des gens. Or le risque d'interroger uniquement des femmes et des hommes sensibilisé.es aux enjeux du consentement ou présentant une trajectoire sexuelle atypique était d'autant plus élevé que l'on peut supposer que ce soient celles et ceux qui se sentent légitimes à parler de sexualité et qui acceptent donc de participer (soit parce qu'elles et ils ont un avis politique sur le sujet soit parce qu'elles et ils ont des choses à raconter). Afin de

contourner ces *volunteer biases* (« biais liés à l'autosélection ») (Clement, 1991), j'ai décidé de recruter les enquêté.es en utilisant des canaux de recrutement non liés à la sexualité. En l'occurrence, j'ai publié une annonce présentant la recherche de façon large comme une enquête sur la sexualité (voir annexe) sur une centaine de groupes Facebook²² réunissant entre autres des habitant.es d'un même village ou d'une même ville de France, des étudiant.es, des parents, des grands-parents, des supporters/rices de football et de rugby, des mères célibataires, des professionnel.les partageant une même occupation, des joueurs/euses de jeux de société et en particulier de Scrabble.

Malgré les inéluctables limites découlant du fait que seules les personnes étant d'accord pour parler de leur sexualité sont interrogées, ce procédé semble avoir fonctionné dans la mesure où le groupe d'interviewé.es s'est avéré hétérogène : certain.es étaient en couple depuis de nombreuses années et n'avaient eu dans leur vie qu'un.e seul.e partenaire sexuel.le, d'autres avaient connu des alternances entre vie de couple et périodes de célibat, d'autres enfin enchaînaient les relations d'un soir ou bien encore étaient engagé.es dans des relations libertines ou polyamoureuses.

On peut supposer que l'accès à cette multiplicité de trajectoires est lié au contexte socioculturel. Je fais l'hypothèse que les individus sont, aujourd'hui plus qu'hier, enclins à participer à un entretien sur la sexualité. En effet, comme l'a déjà souligné Isabelle Clair (2022) l'entretien sociologique partage, dans l'esprit des personnes rencontrées, de nombreux points communs avec la consultation thérapeutique : du point de vue de son déroulement concret, il s'agit d'un espace dédié au récit de soi et d'un tête-à-tête faisant intervenir une interlocutrice rencontrée uniquement pour partager son intimité. En témoignent les réactions des enquêté.es lorsqu'à la fin de l'entretien elles et ils se sont spontanément exclamé.es sur le ton de l'humour « *encore mieux qu'un rendez-vous psy !* » [Amel, 20 ans, étudiante en licence de droit], « *je sais pas si j'ai besoin de voir ma psy demain* » [Bérénice, 49 ans, écrivaine-comédienne], « *je pensais pas faire un rendez-vous psy un jour* » [Loïc, 33 ans, sommelier], « *vous êtes ma psy en fait* » [Raphaël, 43 ans, restaurateur], ou lorsque Xavier [45 ans, cadre dirigeant dans une

²² Un groupe Facebook est un espace du réseau social sur lequel différent.es utilisateurs/rices ayant un intérêt commun échangent, partagent des connaissances et des informations. Les groupes par lesquels je suis passée pour recruter les enquêté.es étaient visibles (tout le monde peut trouver le groupe en cherchant dans la barre de recherche de Facebook) et Privés, c'est-à-dire qu'il était nécessaire de demander de rejoindre le groupe, parfois en justifiant ses motivations, de façon à devenir membre. Le plus souvent les groupes contiennent un message de présentation qui définit sa raison d'existence. Les groupes comprenaient un nombre varié de membres (de quelques centaines pour certains à plusieurs dizaines de milliers pour d'autres).

banque] m'a explicitement conseillé de me faire rémunérer au regard du temps consacré à « *écouter les problèmes des autres* ». Or le contexte socioculturel actuel marqué par la diffusion d'une injonction à la réflexivité (Fansten et Garnoussi, 2014) encourage d'une manière générale les individus à s'engager dans des pratiques introspectives et à parler d'eux.

Le moment MeToo et la visibilité accrue, dans l'espace public, des questions de consentement, de désir et de violences sexuelles participent de surcroît à faire de la sexualité un sujet de réflexion et de discussion. Dans ces conditions, femmes comme hommes ont tendance à s'interroger sur leur rapport à la sexualité, inquiet.es de leur conformité aux normes et de leurs erreurs passées (Bozon, 2001). De fait, il semblerait que, dans la majorité des cas, les interviewé.es aient répondu favorablement à la demande d'entretien afin de faire le point sur leur vie, d'extérioriser et de partager leurs difficultés ou au contraire de partager fièrement une évolution jugée positive.

La pandémie de la Covid-19 et les confinements successifs qui ont recoupé la période de l'enquête ont par ailleurs fonctionné comme des sources de motivations supplémentaires, en particulier pour les personnes souffrant d'un sentiment d'isolement. Dans le cas de Liliane [65 ans, secrétaire dans une maison d'édition à la retraite], l'entretien était envisagé comme un moyen de tromper l'ennui et d'avoir un contact social : « *ah bah ça fait du bien de voir quelqu'un et de parler un peu, on devient fou* ».

Outre les efforts déployés pour éviter de recruter des personnes fortement sensibilisées aux idées féministes ou présentant des trajectoires sexuelles extraordinaires, des efforts ont aussi été faits pour accéder à des profils sociaux variés afin d'être confrontée à des pratiques et des représentations contrastées et ainsi pouvoir échafauder des analyses grâce au recours à la comparaison. Au cours du processus de recrutement, j'ai privilégié la diversité en termes d'appartenance de génération et de classe car les recherches existantes en sociologie de la sexualité ont montré le poids structurant de ces deux variables pour comprendre les manières différenciées de penser et d'agir en matière de sexualité.

Encadré 2 – Assigner aux enquêtés une appartenance de génération

Dans la littérature, l'appartenance générationnelle est déterminée à partir de la date de naissance. Selon les cas, les dates de naissance choisies comme seuils pour former des groupes ne sont pas toujours identiques. Dans cette thèse, je n'ai pas choisi les seuils *a priori*, en me fondant sur des critères théoriques dans la mesure où la littérature concevant la génération comme un rapport social est très peu développée et il n'existe pas de consensus scientifique qui justifierait de se servir de certaines dates de naissances comme bornes. C'est pourquoi, j'ai adopté une démarche inductive et opéré les regroupements à l'issue de l'enquête empirique et des analyses. Au regard de ce que j'ai pu observer, j'ai décidé de répartir les individus en trois groupes : ceux qui sont nés avant le début des années 1980 (donc âgés de plus de 40 ans au moment de l'entretien), ceux qui sont nés dans les années 1980 (donc ayant entre 30 et 40 ans au moment de l'entretien) et ceux qui sont nés après le début des années 1990 (ayant moins de 30 ans au moment de l'entretien).

En effet, les recherches proposant une analyse générationnelle de la sexualité mettent en exergue des différences normatives, des différences de formes relationnelles vécues et de pratiques. Les attentes sociales connaissent de fortes évolutions : la sexualité ne doit plus nécessairement s'inscrire dans un cadre conjugal (ni même amoureux, en particulier au cours de la jeunesse et pour les hommes), certaines pratiques autrefois discréditées notamment pour les femmes car envisagées comme une atteinte à leur respectabilité sont désormais tolérées voire même encouragées (Bozon, 2018). Les configurations relationnelles ont en outre tendance à se diversifier. Les nouvelles générations font largement plus fréquemment l'expérience de ruptures conjugales ou de séparations amoureuses que les anciennes générations (Beltzer et Bozon, 2008). Enfin, le nombre de partenaires sexuels se rapproche entre les femmes et les hommes (Leridon, 2008) et certaines pratiques sexuelles comme la fellation ou le cunnilingus se généralisent (Bozon, 2008).

Encadré 3 – Assigner aux enquêtés une appartenance de classe

Positionner les individus dans l'espace social de classe est une opération épineuse car elle pose la question des critères utilisés pour déterminer la classe sociale et fraction de classe d'appartenance. L'opération est d'autant plus délicate qu'il existe en sociologie une pluralité d'approches possibles qui débouchent chacune sur des partitions différentes. D'abord, il existe deux façons de concevoir la structure sociale. L'approche classiste qui consiste à se représenter la structure sociale de façon discontinue, sous l'angle de fractures entre groupes sociaux et l'approche continuiste fondée sur l'établissement d'échelles de grandeur, qui se représente la structure sociale sous l'angle de la gradation entre individus. Dans cette thèse, j'opte pour une approche classiste de la structure sociale. Autrement dit, je conçois l'organisation sociale comme un ensemble de groupes sociaux clairement séparés les uns des autres et hiérarchisés. Les groupes sociaux sont envisagés comme étant le produit de rapports sociaux, lesquels sont entendus « comme une relation 1° antagoniste, 2° structurante pour l'ensemble du champ du social, 3° transversale à la totalité de ce champ du social » (Kergoat, 1992, p. 16). Ils se

définissent à la fois par les relations qu'ils entretiennent entre eux et par les caractéristiques et propriétés des individus qui les composent.

Parmi les chercheurs/euses adoptant une perspective classiste, il existe plusieurs types de critères utilisés pour classer les individus : la position dans les rapports de production (Marx, 1875 [1867]), les conditions de vie et les modes de consommation (Veblen, 1899), la détention de ressources économiques et la position dans des « groupes de statut » (Weber, 1971 [1921]) ou encore la détention de capital économique, culturel et social (Bourdieu, 1979). Depuis plusieurs décennies, les recherches tiennent souvent compte de la détention d'une combinaison de ressources socialement désirables pour positionner les individus dans l'espace social de classe : le prestige (professionnel, religieux *etc.*), les relations sociales (réseaux informels, appartenance à des clubs *etc.*), les droits civiques (Galland et Lemel, 2018).

Dans cette recherche, je m'inscris dans une perspective bourdieusienne et je m'intéresse au style de vie associé à la classe sociale d'appartenance, c'est-à-dire du « système global de pratiques et de croyances isomorphiques qui s'autoalimentent » (Vandebroeck, 2015, p. 20), et je distingue alors les classes populaires, la fraction économique des classes moyennes, la fraction culturelle des classes moyennes, la fraction économique des classes supérieures et la fraction culturelle des classes supérieures. Pour attribuer à chaque individu une classe sociale et une fraction de classe, je tiens compte de sa profession, de ses conditions de logement, de ses pratiques culturelles et pratiques de consommation, de ses sociabilités. Pour les étudiant.es, à la place de la profession exercée, je prête attention aux professions des parents et au cursus suivi. Dans les analyses, je regroupe les classes moyennes et les classes supérieures en insistant plutôt sur la structuration des capitaux car, pour la partie haute de l'espace social, la distribution des capitaux semble jouer, en matière de sexualité, un rôle plus déterminant que leur volume global sur les représentations et pratiques individuelles.

Par ailleurs, la littérature étudiant la sexualité sous le prisme de la classe a montré que les normes encadrant la sexualité ne sont pas les mêmes dans tous les milieux sociaux. Au sein des classes moyennes et supérieures, l'expérimentation sexuelle est tolérée voire même encouragée pour les femmes alors qu'elle est plus sévèrement sanctionnée au sein des classes populaires (Armstrong et al., 2014 ; Clair, 2023b). De même, les *kinksters* (« personnes s'engageant dans des conduites sexuelles jugées déviantes ») ou polyamoureuses issues des milieux favorisés sont moins stigmatisées que celles issues des milieux défavorisés (Sheff et Hammers, 2011).

Outre les normes, ce sont également les formes de sexualité vécues qui se déclinent différemment selon la position dans l'espace social de classe en raison notamment de la réalité des conditions matérielles d'existence aux différents âges de la vie. Sur les campus universitaires américains, les étudiantes appartenant à des familles privilégiées ont tendance à éviter les engagements relationnels car l'indépendance est fortement valorisée. Il est attendu d'elles qu'elles se concentrent sur leur carrière afin de pouvoir occuper une position professionnelle épanouissante. Au contraire, les étudiantes appartenant à des familles moins privilégiées ont une nette préférence pour les relations conjugales car elles sont dans l'optique

de pouvoir construire à terme une famille (Hamilton et Armstrong, 2009). Dans une logique analogue, la période de la jeunesse sexuelle, c'est-à-dire la phase d'expérimentations et de découvertes, concerne, en France, davantage les milieux aisés car elle s'inscrit dans un style de vie typique du haut de l'espace social (faire des études, vivre en ville, aller dans des soirées mélangeant plusieurs réseaux d'interconnaissances, passer du temps avec ses ami.es *etc.*) (Santelli, 2019). Au sein des classes populaires, les installations conjugales interviennent plus précocement. Dans les zones rurales les cercles de sociabilités sont de surcroît plus restreints, ce qui limite le vivier de partenaires possible (Coquard, 2019).

Enfin, les pratiques sexuelles connaissent des variations selon les classes sociales. Dans l'enquête Contexte de la sexualité en France (2006, Ined-Inserm), les femmes et les hommes diplômé.es du supérieur déclarent se masturber, réaliser des fellations ou des cunnilingus souvent ou parfois plus fréquemment que celles et ceux sans diplôme. En revanche, elles et ils déclarent moins souvent que celles et ceux non diplômé.es pratiquer la pénétration anale (Bozon, 2008).

Bien que la sociologie de la sexualité ait montré l'influence de la classe sociale sur le rapport qu'entretiennent les individus à la sexualité, la majorité des recherches porte encore principalement sur les classes moyennes et supérieures, et notamment sur la fraction culturelle de celles-ci, que ce soit par choix (du fait de l'objet investigué socialement situé) ou par contrainte méthodologique. En France en effet, à l'exception des chercheurs/euses s'intéressant spécifiquement aux classes populaires et ayant adopté pour la plupart une démarche ethnographique – comme c'est le cas de Christelle Hamel (2003) qui a enquêté auprès des descendant.es d'immigré.es du Maghreb, d'Isabelle Clair (2008, 2011) qui a rencontré des jeunes résidant dans des cités d'habitat social et dans des zones rurales ou encore de Colin Giraud (2016) qui a investigué les modes de vie homosexuels dans les espaces péri-urbains et ruraux – les sociologues de la sexualité évoquent souvent les difficultés à interroger des personnes – surtout les femmes – n'appartenant pas aux classes moyennes et supérieures. Cécile Thomé (2021) revient par exemple sur les enjeux qui se sont posés lors de son enquête doctorale consacrée à l'étude de la sexualité sous le prisme des objets, méthodes et techniques contraceptives. Malgré la pluralité de ses modes de recrutement (*via* le Planning familial, les centres de dépistage, les professionnel.le.s de santé et les forums), rares sont les femmes appartenant aux classes populaires à avoir répondu favorablement à son annonce. Pour Cécile

Thomé, si elles sont réticentes à l'idée de participer à un entretien sur la sexualité c'est entre autres parce qu'elles y voient un risque d'entacher leur respectabilité.

Ainsi, c'est également pour cette raison que j'ai choisi de recruter les enquêtés par l'intermédiaire des groupes Facebook. À la méthode « boule de neige », j'ai préféré celle qui pourrait être qualifiée de « bouteille à la mer ». Si cette technique soulève d'autres enjeux dont notamment celui de recruter des volontaires encore plus volontaristes que dans les cas où les volontaires ont tout de même été encouragés voire incités par un.e ami.e à participer (biais évoqué juste ci-dessus), elle offre en revanche la possibilité d'accéder à des populations socialement diverses (que ce soit du point de vue de leur classe sociale, de leur appartenance générationnelle, raciale²³ *etc.*). En effet, j'ai pris soin de publier l'annonce de recrutement dans des groupes variés, ciblant par exemple des professionnel.les (ouvriers du bâtiment, comptables *etc.*), les résident.es d'une même zone d'habitation (en sélectionnant des communes ou villes aisées comme Versailles, Lyon ou Paris et d'autres plus défavorisées comme Béthune ou Corbeil-Essonnes), des étudiant.es, des parents, des grands-parents ou des adeptes de sport et de jeux de société (supporters/rices de rugby, joueurs/euses de Bridge *etc.*). Au fil de l'enquête, j'ai adapté l'annonce en ajoutant des critères spécifiques afin de compléter mon échantillon de façon à respecter approximativement la répartition souhaitée. Par exemple, à un moment de la campagne de recrutement, j'ai indiqué que je cherchais à rencontrer des hommes hétérosexuels âgés de plus de quarante ans car ces derniers étaient jusqu'alors peu représentés. En recourant à ce procédé, je ne me suis pas heurtée aux mêmes difficultés de recrutement que Cécile Thomé. Je fais l'hypothèse que j'ai été confrontée à moins d'obstacles pour interroger des femmes des classes populaires pour deux raisons. D'abord, dans la mesure où certains groupes (comme par exemple ceux ciblant les habitant.es de Torcy, Béthune, Corbeil-Essonnes, Saint-Denis ou bien ceux dédiés aux mères monoparentales, célibataires ou divorcées) étaient très majoritairement composés de membres issu.es des classes populaires, le vivier de recrutement était suffisamment important pour que certaines soient intéressées. Ensuite, le recrutement sur les réseaux sociaux offre le bénéfice de la discrétion. Les femmes me contactaient en message privé ou bien directement par mail ou téléphone sans qu'aucune personne de leur entourage ne puisse soupçonner leur implication dans la recherche. En ce sens, l'utilisation des groupes réunis

²³ La race ne renvoie évidemment pas à des catégories réifiées qui seraient naturelles mais désigne un rapport social ainsi que les groupes sociaux qui en sont le produit.

autour d'un intérêt commun sur les réseaux sociaux est apparue comme une alternative utile pour diversifier les enquêtés en plus d'être matériellement et temporellement moins coûteuse.

Si j'ai commencé cette recherche avec l'objectif d'examiner les différentes manières dont se recomposent les rapports de genre et la sexualité hétérosexuelle en fonction de la classe, de l'appartenance générationnelle, de la race et de l'origine géographique, les contraintes temporelles et les attentes académiques propres à la thèse m'ont contraint de resserrer le champ de l'analyse et de me focaliser sur seulement quelques variables. J'ai choisi de me concentrer sur la classe et la génération car la littérature invite à formuler l'hypothèse de transformations du genre et de la sexualité différentes selon les milieux sociaux et selon les dates de naissance.

Finalement, la population enquêtée est relativement diverse socialement bien que subsistent tout de même certains biais. Les personnes nées depuis le début des années 1990 sont largement sur-représentées et celles nées avant les années 1980 sous-représentées. De plus, parmi les personnes appartenant à des milieux défavorisés, la plupart appartiennent aux couches inférieures des classes moyennes ou aux fractions stabilisées des classes populaires. Je n'ai pas interrogé de femmes ou d'hommes en situation précaire, ce qui était une limite de ma méthode de recrutement (pour participer, il était nécessaire de voir mon annonce et donc d'avoir à la fois accès à Internet, un compte Facebook et de consulter son fil d'actualité). Ainsi, 24 sont nés avant les années 1980, 32 dans les années 1980 et 74 depuis le début des années 1990. Par ailleurs, 37 enquêtés appartiennent à la fraction économique des classes moyennes et supérieures, 38 à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures et 55 aux couches inférieures des classes moyennes ou aux classes populaires.

Si cette stratégie s'est avérée efficace pour accéder à certains profils, elle en a toutefois laissé d'autres de côté. En particulier, elle n'a pas permis de rencontrer des hommes réservés, peu à l'aise avec la séduction, peinant à avoir des partenaires sexuelles, qui ne sont pas parvenus à surpasser ces difficultés et qui adhèrent à des représentations masculinistes : les hommes enquêtés par Mélanie Gourarier (2017) dans son enquête sur la Communauté de la séduction ou les *incels* (Halpin, 2022) par exemple. Les seuls à avoir accepté de répondre à l'entretien sont ceux qui ont finalement trouvé un mode de résolution et jouissent désormais d'un certain pouvoir de séduction ou qui sont engagés dans une relation stable avec une partenaire qu'ils valorisent et dont ils sont amoureux. Dans ces cas de figure, ils sont fiers de leur parcours de progression et n'hésitent pas à le raconter dès qu'ils en ont l'occasion.

4.1.2. Structuration du guide d'entretiens

Les 130 personnes interrogées ont participé à un entretien semi-directif composé de deux parties. La première partie, très largement plus longue, était de type biographique : les enquêté.es étaient amené.es à retracer leur parcours de vie, depuis leur petite enfance jusqu'à leur situation actuelle. La seconde, significativement plus courte, portait sur les opinions des interviewé.es. Pour commencer l'entretien, je les invitais à parler de leur situation actuelle (conjugale, professionnelle, résidentielle), l'idée étant d'obtenir quelques repères pour orienter les questions par la suite et de mettre à l'aise mon interlocuteur/rice : « *On va commencer par parler de vous en général pour que je vous connaisse un peu mieux. Est-ce que vous pourriez commencer par vous présenter/par me dire ce que vous pensez être important vous concernant ?* » (parfois en recourant au tutoiement).

D'une manière générale, l'entretien était centré sur la sexualité. Après avoir laissé la personne interrogée se présenter et après lui avoir posé quelques questions générales sur sa situation résidentielle, professionnelle et conjugale, je lui indiquais que nous allions faire un « *grand saut dans le temps pour parler de quand [elle /il] était enfant* ». J'entamais alors cette première partie de l'entretien en lui demandant comment elle avait découvert la sexualité. Les enquêté.es étaient ensuite invité.es à décrire dans un ordre chronologique les connaissances qu'elles et ils avaient, au fil du temps, acquis sur la sexualité, les contextes d'exposition au sujet (discussions, consultation de produits culturels *etc.*) ainsi que les situations sexuelles vécues que celles-ci s'inscrivent dans des relations conjugales, dans des relations type « plan cul » ou qu'il s'agisse de relations d'un soir. Chaque étape du récit était aussi l'occasion de revenir sur des aspects plus généraux de leur vie pour comprendre dans quels environnements sociaux elles et ils se situaient à ce moment-là. La seconde partie prenait quant à elle la forme d'une série de questions sur ce que pensaient les personnes interrogées de la sexualité, des inégalités entre les sexes et du féminisme. Je formulais des questions larges du type : « *qu'est-ce que ça représente pour vous, la sexualité ?* », « *le consentement ça vous fait penser à quoi ?* », « *vous pensez quoi du féminisme ?* ». Je poursuivais ensuite avec des relances en fonction des réponses que j'obtenais.

L'entretien incluait toutefois des questions plus larges qui portaient sur des sphères variées de la vie telles que les expériences scolaires, amicales, familiales, associatives et militantes ou encore professionnelles. Ainsi, après avoir interrogé les enquêté.es sur leur enfance et en particulier leurs premières découvertes de la sexualité (*via* des bribes de

conversations entendues, des livres/films contenant des scènes érotiques ou pornographiques, des cours d'éducation à la sexualité *etc.*), je les amenais à parler des différentes étapes de leur vie (collège, lycée, études supérieures ou arrivée sur le marché du travail, déménagements, entrée dans la parentalité, deuils, épisodes de maladie *etc.*) en cherchant systématiquement à réinscrire les différentes expériences amoureuses et sexuelles dans les périodes évoquées. Pour chacune d'entre elles, des questions les amenaient à préciser le profil du partenaire et le contexte de la relation dans laquelle la sexualité s'inscrivait.

Le guide d'entretiens a peu évolué au fil de l'enquête : j'ai commencé à l'utiliser pour mon mémoire de master 2 alors que je travaillais sur « les rapports de genre et la sexualité des étudiant.es dans un contexte où on parle beaucoup de consentement » et que je recrutais déjà les interviewé.es *via* des groupes Facebook (d'étudiant.es en l'occurrence). Comme la structuration et le contenu se sont avérés efficaces et que j'ai conservé le même sujet pour ma recherche doctorale en élargissant la population étudiée, je n'ai globalement pas fait évoluer mon guide.

Deux principes méthodologiques ont orienté l'élaboration du guide d'entretiens : éviter d'envisager la sexualité comme un domaine de la pratique isolé en concevant au contraire les pratiques et représentations sexuelles comme des éléments imbriqués dans les trajectoires de vie plus globales ; saisir à la fois les représentations et les pratiques (interactionnelles et psychiques). D'une part, les questions au fondement de ce travail exigeaient de pouvoir reconstituer les parcours biographiques individuels pour deux raisons. Premièrement, je cherchais à saisir la pluralité des processus de socialisation auxquels les individus ont été exposés en prenant notamment soin de les étudier sur le temps long et de mettre en relation les différents domaines de la vie afin de mettre au jour les facteurs déterminant le type de comportements et représentations sexuels adoptés. L'objectif était ensuite de comparer les trajectoires en identifiant les expériences communes vécues par celles et ceux qui partagent les mêmes conduites ou les mêmes manières de concevoir la sexualité.

Étudier la socialisation par entretien soulève toutefois un certain nombre de défis méthodologiques. Parmi eux, la déformation rétrospective liée aux affres de la mémoire, la distorsion de la réalité résultant de la pression normative et de la désirabilité sociale et l'établissement de liens de cause à effet de la part des enquêté.es qui offrent finalement directement une analyse d'apparence sociologique sans pour autant disposer des outils théoriques et grilles de lecture nécessaires pour le faire. C'est par exemple le cas lorsque les

individus imputent leur rapport à l'amour et à la sexualité à leurs lectures de jeunesse mais que leur entretien fait également émerger le potentiel rôle d'autres instances de socialisation comme les histoires racontées par leurs parents sur la formation des couples de leurs ami.es. De telles configurations suggèrent que, contrairement à ce qu'en disent les personnes interrogées, la constitution des visions de l'amour et de la sexualité procède d'un enchevêtrement plus complexe d'influences croisées. Autrement dit, si les interviewé.es disposent de véritables savoirs sur leurs propres expériences (ne serait-ce que parce que ce sont elles et eux qui les vivent) (Becker, 2002 [1988]), il est indispensable de ne pas se fier exclusivement à leurs interprétations mais de les interroger au préalable sur un vaste ensemble de sujets pour être en mesure de mettre en relation d'autres variables – et de se dégager dès lors du sens commun. Pour limiter ces trois biais, j'ai invité les enquêté.es à décrire le plus précisément possible les scènes sociales traversées en posant des questions multiples et précises car ce procédé permettait à la personne interrogée de se focaliser sur des aspects concrets et matériels et donc de se replonger dans ses souvenirs, de prendre de la distance vis-à-vis du filtre des normes et de se défaire de l'injonction à fournir à l'enquêtrice des analyses.

Deuxièmement, il m'était nécessaire d'accéder aux parcours biographiques individuels car je cherchais à comprendre la place occupée par la sexualité dans la construction identitaire. Il s'agissait pour ce faire de comparer l'importance subjective accordée à la sexualité par rapport à d'autres sphères d'activité tels que le métier exercé, les liens d'amitié, la parentalité, les opinions et activités politiques *etc.*

D'autre part, les questions au fondement de ce travail et notamment mon intérêt pour les trois niveaux des scripts sexuels (culturel, interpersonnel et psychique) impliquaient de me donner les moyens d'accéder à la fois aux représentations et aux pratiques, que celles-ci soient interactionnelles ou psychiques. Les stratégies empiriques pour obtenir des informations sur les représentations et les pratiques interactionnelles sont déjà bien documentées en sociologie. Relativement classiquement, j'ai, tout au long de l'entretien, posé des questions sur les comportements mis en œuvre dans les différentes situations sociales traversées (les rencontres sexuelles mais aussi les discussions entre ami.es, en famille, au sein du couple, dans la sphère professionnelle, associative et militante *etc.*) tout en reconstituant le plus précisément les scènes. Dans cette optique, j'ai cherché à obtenir des informations sur le contexte interactionnel et les attitudes décrites par les interlocuteurs/rices (leurs gestes, leur intonation, les paroles prononcées). Les enquêté.es étaient interrogé.es de façon systématique sur le cadre spatio-

temporel dans lequel les interactions prenaient place, sur l'enchaînement des actes, le contenu des échanges ainsi que sur les manières d'être et d'agir du ou de la partenaire. De même les interviewé.es étaient amené.es à évoquer leurs représentations du genre, de la sexualité et à exprimer leurs opinions sur le féminisme au fil de leur récit de vie. Très souvent, elles et ils mentionnaient spontanément les évolutions de leurs visions du monde. Mais dans tous les cas, des questions sur le sujet étaient prévues dans la dernière partie de l'entretien. Il s'agissait alors essentiellement de les interroger sur leur conception de la sexualité, des différences entre femmes et hommes et de les inviter à développer leur avis sur les mobilisations féministes et le mouvement MeToo.

À la différence des pratiques interactionnelles et des représentations, les pratiques psychiques sont en revanche encore peu souvent examinées en sociologie (Archer, 2003). En la matière, « il ne s'agit non pas d'adapter des méthodes éprouvées, mais d'en inventer de nouvelles » (Lahire, 2022, p. 49). Cependant, comme l'intérêt pour la vie mentale est né au fil de la recherche, au regard des matériaux collectés, je n'ai pas conçu de protocole empirique permettant de saisir les opérations psychiques dans toute leur finesse. J'ai inclus des questions dans le guide d'entretiens mais je n'ai pas mis en place de méthode complémentaire (diffusion d'un carnet quotidien par exemple). Les personnes interrogées étaient notamment encouragées à expliciter ce qu'elles « *pensaient* » des différentes situations rencontrées et comment, à quelle fréquence, dans quels contextes elles y repensaient. Elles étaient invitées à rendre compte de ce qu'« *elles se disaient* » concernant ce qu'elles avaient vécu, c'est-à-dire à retranscrire les « conversations internes » qu'elles avaient à ce sujet et à décrire les images mentales qui surgissaient alors dans leur esprit. En outre, une deuxième manière d'accéder au niveau intrapsychique a consisté à demander aux enquêté.es de parler de leurs émotions, ressentis et sensations suscitées par les événements vécus et plus généralement les situations traversées. Ces derniers/ères étaient en effet incité.es à décrire leur état d'esprit du moment.

Le choix d'intégrer de telles questions dans le guide d'entretien s'est avéré fructueux. Il a permis de collecter de riches matériaux sur les processus de relecture et les cadres interprétatifs mobilisés pour faire sens des expériences vécues et des conduites adoptées. Cependant, ce dispositif méthodologique présente tout de même deux grandes limites. D'abord, les entretiens ne permettent pas de saisir les opérations psychiques d'un point de vue dynamique, c'est-à-dire de les réinscrire dans une temporalité donnée et d'établir une chronologie des pensées. De fait, il est, je l'ai déjà dit, très difficile de se souvenir de ce qu'on

pensait à une période donnée et d'être capable de retracer comment les pensées ont évolué depuis. D'une part, parce qu'il existe une forme de circularité des pensées (on a tendance à penser à la même chose en boucle). D'autre part, parce qu'il n'existe aucun marqueur concret susceptible de produire une projection mentale et sur lequel s'appuyer pour stimuler la remémoration. La seconde grande limite est liée à la qualité très variable des informations recueillies selon la position dans l'espace social de classe et de genre. Les enjeux liés aux différences de mise en récit de soi en fonction de l'origine sociale se posent de façon récurrente dans les enquêtes reposant sur la conduite d'entretiens en raison de l'inégale distribution de la propension à « parler de soi » et des ressources disponibles pour le faire (Darmon, 2021). En effet, « 'tout le monde' ne partage pas, spontanément, le sentiment que sa vie 'mérite' d'être racontée » (Poliak, 2002, p. 7), tout le monde n'assigne pas le même sens au récit de soi et tout le monde ne maîtrise pas aussi bien les compétences linguistiques et ne fournit donc pas autant de détails. Ces décalages se trouvent toutefois exacerbés quand il ne s'agit pas de décrire des interactions auxquelles on a assisté ou pris part mais de parler de ses expériences subjectives et émotions. En effet, les femmes et les personnes issues des classes moyennes et supérieures sont plus habituées à mettre en mots leurs ressentis que les hommes et les personnes appartenant aux classes populaires pour au moins deux raisons. Au cours de leur enfance et adolescence, elles ont d'abord été davantage socialisées à l'analyse et l'expression de leurs émotions (Diter, 2020 ; Galasinski, 2004). Elles sont ensuite plus fréquemment amenées à s'engager dans des pratiques thérapeutiques favorisant l'introspection telles que des cures psychanalytiques, des consultations régulières de psychologues ou encore des séances de méditation pleine conscience (Fansten et Garnoussi, 2014 ; Pagis, 2009 ; Smaoui, 2021). Ainsi, il est empiriquement plus facile d'accéder à la vie mentale des femmes et des personnes appartenant aux classes moyennes et supérieures. C'est pourquoi, dans la suite de la thèse, les analyses sont plus poussées et plus fines pour les femmes appartenant aux milieux privilégiés que pour le reste de la population enquêtée.

4.1.3. Conditions de passation de l'entretien

Parmi les 130 entretiens réalisés, 42 ont été conduits en face-à-face entre avril et août 2019. Les 88 entretiens restants ont été menés par visioconférence entre mai 2020 et mai 2022.

Les entretiens en face-à-face ont été réalisés pour mon mémoire de master 2. Ils se sont déroulés à mon domicile, dans un appartement situé au centre de Paris. Les enquêtés.es

rencontré.es lors de la première phase de la campagne d'entretiens étaient tou.te.s inscrit.es dans une université de la région parisienne. Ainsi, la localisation géographique n'a pas été un souci. Deux grands facteurs ont motivé le choix du lieu. « Isolé.es par quatre murs des autres temps et espaces sociaux » (Vörös, 2014, p. 200) les enquêté.es étaient à l'abri des regards et des oreilles extérieures et pouvaient donc être davantage disposé.e.s à partager leur intimité. Mon domicile présentait de surcroît l'avantage du calme et de la stabilité : le cadre de l'entretien qui se caractérisait par un agencement spatial spécifique est resté identique tout au long de l'enquête car j'ai pu réitérer aisément la mise en scène. Après avoir accueilli la personne interviewée, je la dirigeais vers le canapé en face duquel se trouvait une chaise. Entre nous, une table basse sur laquelle étaient posés le dictaphone endossait un double rôle : elle permettait d'inscrire géographiquement une distance entre l'enquêtrice et l'enquêté.e, et rappelait le caractère particulier de la relation d'entretien.

Les entretiens qui se sont déroulés par visioconférence ont été réalisés *via* Messenger, Whatsapp, Zoom ou encore Skype en fonction des préférences de l'enquêté.e. J'ai commencé la campagne d'entretiens pour ma thèse en mai 2020, juste après la fin du premier confinement mis en place dans le cadre de la pandémie de la covid-19. La première personne recrutée habitait en région parisienne mais appartenait à la population jugée à risque en raison de son infarctus récent et préférait réaliser l'entretien à distance. J'ai accepté pour tester. Satisfaite du résultat, j'ai réitéré l'expérience au cours de l'été pour finalement décider de procéder uniquement par entretiens à distance. Dans un article co-écrit avec Alix Sponton et Lucie Wicky (2022), j'ai déjà eu l'occasion de discuter des avantages et des limites du distanciel par rapport au face-à-face. Sans revenir en détail sur l'ensemble de l'argumentation développée, je mentionne simplement ici les quatre principaux facteurs qui m'ont conduite à privilégier cette méthode à celle du face-à-face : la possibilité de recruter des personnes habitant sur l'ensemble du territoire français sans avoir à me déplacer (permettant des économies financières et temporelles considérables), la libération de la parole de la part des enquêté.es qui donnaient davantage accès à leur intimité du fait de la réduction du sentiment de coprésence et de l'affaiblissement du contrôle social en résultant, la mise à distance des scripts sexuels (voir plus loin) et la minimisation des risques d'agression physique.

Finalement aucune différence significative (ni en termes de contenu, ni en termes de durée) n'a été observée entre les entretiens en présentiel et en distanciel. Ceux réalisés par visioconférence étaient un peu plus longs (15 minutes de plus) mais ce différentiel peut être lié

à l'âge de la population interrogée (de 18 à 65 ans tandis que les étudiant.es rencontré.es étaient âgé.es de 18 à 24 ans) – plus l'on vieillit plus le temps requis pour rendre compte de son parcours biographique augmente – ainsi qu'à ma plus grande expérience en tant qu'enquêtrice lors de la seconde campagne d'entretiens.

4.2. Les enjeux de la relation d'enquête

Comme pour toute enquête fondée sur des entretiens, la nature de la relation qui se noue entre l'enquêteur/riche et la personne interrogée a des implications sur les matériaux récoltés et donc sur les analyses qu'il est possible d'en tirer. L'une des particularités des entretiens conduits dans le cadre de cette thèse est d'aborder frontalement la sexualité. Interroger les enquêté.es sur leurs représentations mais surtout sur leurs pratiques sexuelles soulève dès lors des enjeux spécifiques qu'il s'agit de discuter dans les pages qui suivent afin d'analyser les matériaux en connaissance de cause. L'objectif est en effet de disposer d'une vision claire et précise du type d'informations auquel il est possible d'accéder tout en étant consciente des éléments restant dans l'ombre et échappant au regard sociologique.

Ces précautions ne sont pas nouvelles pour les sociologues travaillant sur la sexualité pour qui la réflexivité est devenue, peut-être plus que dans d'autres sous-champs de la discipline, une habitude professionnelle. Ainsi, il existe désormais un corpus non négligeable d'articles dans lesquels les auteurs/riches proposent, à partir de terrains variés, des analyses fines et minutieuses des façons dont l'interaction entre leurs caractéristiques sociales et celles des enquêté.es a influé sur la relation d'enquête (voir par exemple : Braverman, 2020 ; Joël, 2015 ; Trachman, 2013 ; Vörös, 2014). De même, les thèses s'inscrivant dans le champ de la sociologie de la sexualité consacrent presque systématiquement une section à l'analyse de la relation d'enquête et les défis que celle-ci a posé (voir par exemple : Bergström, 2014 ; Maudet, 2019 ; Piluso, 2020 ; Thomé, 2019). Certain.es chercheurs/euses proposent d'ailleurs de monter en généralité en tirant des conclusions transposables à d'autres terrains d'enquête (Clair, 2016 ; Déroff, 2007 ; Joël et Tricou, 2017 ; Schlagdenhauffen, 2014). Riche, cette littérature apporte dès lors un grand nombre d'enseignements dont je me suis servie pour mener mes entretiens. Je propose d'organiser ici la discussion autour des trois principaux enjeux qui se sont posés lors de la conduite des entretiens en évoquant brièvement les partis pris méthodologiques désormais routinisés en sociologie de la sexualité et en m'attardant plus longuement sur les dimensions moins fréquemment abordées.

4.2.1. *Accéder à l'intimité*

Le premier enjeu a consisté à créer des conditions favorables au dévoilement de l'intimité, c'est-à-dire à la production d'un discours qui ne soit pas seulement le reflet des normes en vigueur dans lequel les manières de penser et d'agir correspondent systématiquement à celles qui sont socialement valorisées mais qui donne accès à la réalité des pratiques et des opinions même lorsque celles-ci sont déviantes voire honteuses. Si cet impératif est commun à tous les entretiens, il est d'autant plus crucial dans le cas de notre enquête car la sexualité est socialement perçue comme relevant du « privé du privé » (Corbin, 2000). Dans ces conditions, partager des informations sur sa sexualité implique de donner à voir ses vulnérabilités et de s'exposer à de potentiels jugements, c'est-à-dire de prendre le risque de « perdre la face » dans l'interaction et d'être déstabilisé.e dans son identité (Goffman, 1983).

L'accès à l'intimité a été, je l'ai dit plus haut, facilité par la conduite d'entretiens à distance. En effet, le recours à la visioconférence a permis de réduire le sentiment de coprésence. D'une part, parce qu'il a offert la possibilité aux enquêté.es d'éteindre la caméra ou de dévier son axe quand le sujet abordé était particulièrement sensible. Ce faisant, il semblerait que ces derniers/ères aient eu le sentiment de pouvoir se soustraire de mon regard (et donc de mes potentiels jugements). D'autre part, parce que les personnes interrogées sont ancrées dans une autre spatialité que la mienne, elles ont pu « oublier » momentanément ma présence et avoir l'impression de se retrouver seules avec elles-mêmes en évitant de regarder l'écran de leur ordinateur ou en éteignant volontairement leur caméra (Lévy-Guillain, Sponton et Wicky, 2022). Cependant si le dispositif du distanciel crée des conditions favorables au dévoilement de soi, il ne suffit pas en lui-même à garantir l'accès à l'intériorité des interviewé.es.

Afin d'instaurer une relation de confiance suffisamment robuste pour que les personnes interrogées soient capables d'aller au-delà des discours convenus et me laissent pénétrer dans leur sphère d'intimité, j'ai toujours pris soin de ne paraître choquée par rien de ce qu'elles me disaient. Plusieurs fois, les enquêté.es s'inquiétaient « *ça va te choquer* », « *j'espère ne pas vous choquer* », « *ça va être un peu brut de décoffrage* », « *ça vous choque ?* ». Je répondais systématiquement en riant que « *pas du tout* » et que « *j'avais déjà tout entendu avec mes entretiens de toute façon* ». En outre, j'ai suivi deux grandes lignes de conduite : la suspension de jugement d'une part, le partage de vulnérabilités d'autre part. Guidée par les préconisations méthodologiques de mes prédécesseurs/euses, j'ai d'abord opté pour une « posture

empathique » (Vörös, 2014) dénuée de jugements. D'un point de vue concret, cela s'est traduit par un effacement de mes propres opinions : je n'ai jamais exprimé de désaccord idéologique avec l'enquêté.e et je n'ai jamais formulé de remarques dépréciatives (du type « *vos comportements créent des inégalités* », « *sont sexistes* » etc.). En revanche, si des contradictions apparaissaient au cours de l'entretien, je n'ai pas hésité à les souligner en présentant la démarche comme une volonté de décodage et de mise en sens.

Adopter une « posture empathique » ne s'est pas apparenté à un exercice de mise en scène et de feintes. De fait, j'ai rarement eu à réprimer des jugements moraux car je me suis systématiquement placée du point de vue de la personne interrogée en envisageant toujours les pratiques et opinions exprimées comme des énigmes à résoudre (les exceptions sont discutées plus loin). Focalisée sur l'objectif de les « comprendre » en reconstituant les processus sociaux sous-jacents, j'ai fini par me défaire de tout réflexe de jugement – jusqu'à ressentir des difficultés à émettre des jugements sociaux en dehors du cadre de l'enquête. S'il est désormais recommandé d'examiner comment la vie passée et le parcours biographique des chercheurs/euses influent sur la construction de l'objet, la réalisation de l'enquête et la production d'analyses (Clair, 2022a), il serait intéressant d'examiner les influences réciproques : la mise en œuvre d'une recherche (de la formulation de la problématique à l'échafaudage des analyses en passant par son opérationnalisation empirique) est susceptible de produire des effets socialisateurs intenses et durables sur le ou la sociologue et ce, dès ses débuts. Aussi, il est tout à fait probable que la posture de recherche soit amenée à évoluer au fil du temps, engendrant par là des répercussions sur les résultats obtenus.

Par ailleurs, j'ai choisi, à l'instar de Laurine Thizy, Mélodie Gauglin et Justine Vincent (2021) de me servir du récit de soi comme une ressource méthodologique et de partager des pans de mes expériences privées avec mes enquêté.es. Il ne s'agissait évidemment pas de monologuer sur mon propre vécu mais plutôt d'évoquer par bribes certaines dimensions de ma trajectoire à des moments jugés opportuns. En particulier, j'ai confié des éléments sur moi dans deux types de contextes : lorsque les enquêté.es me posaient directement une question et quand je sentais que mon interlocuteur/rice avait honte de ses conduites, pensées ou opinions et se montrait hésitant.e à développer sa réponse. Dans le premier cas, il s'agissait souvent de questions portant sur mes expériences sexuelles (essentiellement le type de pratiques que j'avais pu expérimenter et la nature des relations que j'avais pu vivre). J'ai toujours répondu en faisant attention de me montrer à l'aise afin d'instaurer un cadre dans lequel il est possible de tout dire

et dans lequel rien n'est gênant. Dans le second cas, les thématiques ne portaient pas exclusivement sur la sexualité mais aussi sur des expériences de vie plus générale. Selon les cas, j'ai pu mentionner une rupture amoureuse douloureuse, des expériences sexuelles non désirées, mes problèmes d'anorexie, mon expérience des crises d'angoisses et mes différents suivis psychologiques. À chaque fois, les enquêté.es évoquaient rapidement le sujet avant d'enchaîner sur autre chose. C'est à ce moment-là que je parlais de moi, parfois en grossissant le trait, afin de normaliser leur vécu et de leur montrer que je ne les jugeais pas négativement partageant avec elles et eux l'expérience concernée.

4.2.2. Faire expliciter les prétendues « évidences »

Plus rarement problématisée dans les articles méthodologiques, une seconde difficulté a émergé lors de la conduite des entretiens : la récurrence des omissions ou sous-entendus liés au sentiment d'« *enfonce(r) des portes ouvertes* ». En effet, certaines questions – notamment celles portant sur le déroulement concret de l'accès à la sexualité – donnaient lieu à des réponses vagues et expéditives, parfois assorties de phrases telles que « *tu vois bien ce que je veux dire* », « *on se comprend* », « *je vais pas te faire un dessin* » ainsi que de petits rires et airs entendus. De tels propos évasifs semblent résulter de plusieurs dynamiques.

D'abord, les personnes interrogées ont tendance à passer rapidement sur les sujets évoqués lorsqu'elles ont l'impression de dire des banalités. Quand elles étaient invitées à décrire l'enchaînement des actes au cours des rapports sexuels par exemple, elles parlaient du principe que j'avais une image en tête suffisamment précise pour qu'elles n'aient pas besoin de détailler. Parce qu'elles supposent que l'enquêtrice sait exactement ce qu'elles vont dire, elles produisent un discours truffé d'implicites afin d'éviter d'être ridicules et de perdre la « face » (Goffman, 1983). Après avoir raconté son dernier rapport sexuel, Marine [21 ans, étudiante en licence d'anglais] s'arrête et s'excuse presque, en rougissant : « *enfin bon je me doute que je t'apprends rien* ». Ce phénomène survient essentiellement dans les cas où les enquêté.es se sentent illégitimes pour s'exprimer sur le sujet car se considèrent peu expérimenté.es en matière de sexualité.

Cependant, l'anticipation de savoirs partagés n'est pas le seul facteur explicatif : les réponses floues et imprécises sont également une manière efficace d'éluder un sujet dérangentant ou suscitant une forme de malaise : en présentant la réponse à la question posée comme allant de soi et relevant de l'évidence, il est possible de couper court à la discussion et d'éviter de

s'appesantir trop longuement sur un ou plusieurs aspects de la vie sociale qui perturbent. Ainsi, quand je demande pour la première fois à Paul [60 ans, cadre commercial] de décrire sa dernière expérience sexuelle, il esquive la question en s'exclamant : « *écoutez je sais que vous n'êtes pas née de la dernière pluie, on se comprend* ». Un peu plus tard dans l'entretien, après avoir pris quelques minutes pour réfléchir, il me confie entretenir une relation extra-conjugale, frustré par les refus répétés de son épouse. Lorsque je l'interroge de nouveau sur son dernier rapport sexuel, il se montre cette fois-ci largement plus loquace, précisant spontanément le contexte dans lequel celui-ci s'est déroulé et décrivant les positions érotiques réalisées. L'évolution de ses réactions suggère que le recours à l'argument du partage d'expériences communes a dans son cas une fonction instrumentale.

Enfin, la multiplication des sous-entendus offre aussi le bénéfice de l'ambiguïté. Or dans un domaine comme la sexualité, les individus ne savent pas toujours dans quelle mesure leurs manières de faire sont transgressives. De fait, si la parole s'est libérée et que les individus discutent aujourd'hui beaucoup plus de sexualité, cela ne signifie pas que les pratiques individuelles sont mieux connues. Loin de donner systématiquement lieu à des récits de pratiques, surtout chez les hommes moins habitués aux relations de confidences (Walker, 1995), la sexualité suscite davantage des discussions générales au cours desquelles l'enjeu est de montrer que l'on respecte les normes. Aussi, certains aspects ne sont jamais abordés et la confusion persiste. Dans ces conditions, parler en des termes suggestifs et succincts s'avère particulièrement utile quand subsiste une peur de déroger aux normes en vigueur.

Pour inciter les enquêté.es à expliciter leurs propos et à décrire plus précisément les scènes auxquelles elles et ils se référaient, j'ai adopté plusieurs stratégies. Outre les techniques mises en œuvre pour favoriser la production d'une parole intime précédemment détaillées, j'ai également utilisé la multiplicité de mes identités sociales de façon à éviter les sous-entendus liés à l'impression de savoirs partagés. J'ai parfois mis l'accent sur mon identité professionnelle en insistant sur le fait que je posais ces questions non pas en tant que jeune femme disposant de connaissances du fait de sa propre biographie sexuelle mais en tant que sociologue dont la seule source d'informations proviendrait de ses enquêté.es. J'ai surtout utilisé cette stratégie lorsque mes interlocuteurs/rices entretenaient un lien distant avec le monde académique, donc essentiellement lorsqu'elles et ils appartenaient aux classes populaires ou à la fraction économique des classes moyennes. Il s'agissait, à ces moments de l'entretien, de jouer sur la figure de la chercheuse située en dehors du monde social.

J : Vous vous imaginez la suite...

R : *Non allez-y, racontez-moi (rires) !*

J : Bah classique hein, rien d'extraordinaire pour le coup, du classique.

R : *Ah non mais vraiment j'imagine pas moi, en sociologie faut surtout pas imaginer (rires). Vous savez c'est vraiment le sujet de mon étude, j'essaie de récolter les descriptions les plus précises pour que je puisse ensuite les analyser, et discuter avec la littérature tu sais quand je serai à la bibli avec mes livres (rires). Du coup vraiment le plus précis le mieux c'est pour moi. Encore mieux si c'est classique, vraiment, passionnant !*

J : Ah vous voulez des détails en fait (rires). Okok, vas y c'est drôle en vrai.

(Jibril, 41 ans, en couple, ouvrier intérimaire dans le bâtiment, père : commerçant au Niger, mère : éducatrice spécialisée)

Autrement dit, j'insistais sur la dimension intellectuelle du travail (en choisissant d'invoquer l'image de la chercheuse, plongée dans ses livres et coupée de la réalité) et passais sous silence le vécu concret de la vie.

Dans d'autres cas, j'ai au contraire tiré profit de mon identité sociale – en l'occurrence le fait d'être une jeune femme²⁴ – et j'ai systématiquement répondu que je n'avais jamais fait l'expérience de la situation ou pratique évoquée (dans les limites de ce qui est socialement crédible et accepté car il ne s'agissait pas non plus de rompre la relation de confiance en ayant l'air d'être tout à fait marginale). Ce faisant, je donnais l'impression d'être très peu expérimentée et de disposer en conséquence de faibles connaissances. Cette stratégie s'est avérée efficace car les personnes interrogées se mettaient alors dans la position de celles et ceux qui détiennent le savoir et qui enseignent. Comme elles et ils avaient le sentiment d'aider leur interlocutrice, elles et ils avaient tendance à répondre aux questions avec application et fournissaient un grand nombre de détails. L'idée d'investir cette posture d'enquêté est née d'une remarque formulée par un interviewé à la fin de l'entretien :

M : Bon, à mon tour...Je peux te poser une question ?

R : *Oui, bien sûr.*

M : Tu m'as posé beaucoup de questions sur comment ça se passait, comment faire pour les fellations, comment faire pour aborder, pour draguer...Tu as quel âge ? Tu as pas beaucoup d'expériences, je me trompe ?

R : *Probablement moins que toi, c'est sûr (rires). J'ai 24 ans. Mais tu sais c'est le sujet de mon enquête toutes ces questions.*

(Mehdi, 33 ans, en couple, employé dans l'hôtellerie au chômage, père : ouvrier, mère : aide à domicile)

J'ai toutefois davantage adopté cette stratégie avec les hommes car celle-ci aurait été peu efficace voire même contre-productive avec les femmes : en performant une féminité peu sexualisée, je risquais de rappeler la norme de la réserve féminine et de mettre mes

²⁴ J'avais entre 22 et 25 ans au moment de l'enquête et « passais » pour plus jeune (plusieurs personnes m'ont demandé mon âge et ont manifesté leur surprise lorsque je leur répondais).

interlocutrices mal à l'aise en faisant peser sur elles la menace du stigmatisme de la « pute » (Clair, 2012). Plutôt que de susciter la parole, cette technique aurait plutôt accru le risque d'autocensure. Ainsi, il a été possible de jouer sur mon ignorance uniquement dans deux types de situations. Dans le premier cas, l'enquêtée était significativement plus âgée et faisait de l'âge une dimension structurante de la relation d'enquête en produisant un discours visant à éduquer une femme plus jeune grâce à leurs supposées sagesse et maturité acquises au fil de la vie. Dans le deuxième cas, l'interviewée évoluait dans des sous-cultures (polyamoureuse, « sex positive » ou libertine) et construisait une forme spécifique de féminité, entre autres fondée sur la transgression des normes dominantes dans le domaine de la sexualité. Par exemple, Virginie, très investie dans la sous-culture polyamoureuse insiste à plusieurs reprises au cours de l'entretien sur son aisance à parler mais aussi prendre des initiatives dans le domaine de la sexualité :

Je parle très facilement aux gens, même à des ami.es ou quoi, je dis "si t'as envie de faire du sexe, y a moyen, tu le sais, pas obligé quoi" mais moi je parle comme ça donc...Je suis pas dans l'implicite et j'ai pas forcément peur des râtaux. Si tu mets pas d'attente dans les choses bah t'es pas déçue donc "bah si tu me dis non c'est non, ok on passe à autre chose". Mais encore plus avec les années. Mais je sais aussi les dire, et je dis pas à n'importe qui n'importe quoi mais je suis extrêmement franche et je respecte complètement le consentement, donc j'avance d'abord des phrases de consentement, pour enlever la gêne, je borde les choses que je dis, j'explique ce que je veux dire, j'explique les mots que j'utilise pour que ce soit bien compris. "Si tu veux on fera du sexe, si tu veux pas on en fera pas, tu fais comme tu veux, mais par contre je te dis les possibilités. Comme ça c'est toi qui proposes".
(Virginie, 39 ans, relations polyamoureuses, photographe, père : commercial, mère : secrétaire)

Parce que Virginie évolue dans un groupe social valorisant l'affichage d'une sexualité libérée des normes dominantes, elle ne se sent pas menacée par le stigmatisme de la « pute » car elle n'y joue pas sa respectabilité (Wilkins, 2004). Dans ce contexte, endosser le rôle de la jeune femme inexpérimentée a été fructueux car cela a permis à Virginie de présenter sa trajectoire et ses comportements comme un modèle.

4.2.3. Dépasser les risques liés au script sexuel sous-jacent à l'enquête

Le troisième enjeu qui s'est posé lors de la conduite des entretiens a trait au risque de sexualisation de l'interaction par les enquêtés, c'est-à-dire l'introduction d'une dynamique de séduction pouvant même déboucher sur des tentatives d'approches physiques. De fait, Isabelle Clair (2016) a déjà mis en exergue plusieurs mécanismes par lesquels la situation d'entretien « mime (à bien des égards) un tête-à-tête amoureux » (p. 55). Elle évoque notamment le fort intérêt pour l'enquêtée que manifeste la sociologue lors de la phase de négociation de l'entretien ainsi que les efforts déployés pour paraître sympathique. Elle mentionne également

le cadre calme et isolé dans lequel prennent habituellement place les entretiens. Dans le cadre de ma recherche, cette difficulté s'est posée de façon accrue en raison de la conjonction entre mon objet d'étude (la sexualité) d'une part, et de mes caractéristiques sociales (jeune et femme) ainsi que de celles de la population enquêtée incluant des hommes hétérosexuels d'autre part. De fait, parler ouvertement de sexualité peut être interprété comme une disponibilité de l'enquêtrice et une forme d'invite.

Un tel script sexuel sous-jacent à la relation d'enquête nuit à la collecte des matériaux pour plusieurs raisons. Du côté de la personne interrogée d'abord, la logique de séduction peut contraindre la parole : pour plaire, certains éléments jugés peu flatteurs sont tus ou déformés tandis que d'autres perçus comme valorisants sont exagérés. L'objectif étant de véhiculer une image positive de soi à l'enquêtrice, le discours est contrôlé et ne permet donc pas d'accéder à la réalité. Du côté de l'enquêtrice ensuite, le risque de voir la situation d'entretien glisser vers une situation sexuelle est susceptible de l'empêcher de suivre son guide d'entretien et de poser les questions nécessaires à son enquête par peur d'intensifier le potentiel érotique de l'interaction. En particulier, les relances visant à saisir le déroulement concret du rapprochement entre les partenaires et les modalités d'accès à la sexualité risquent d'être plus rapidement survolées car la description d'actes sexuels est l'un des éléments les plus susceptibles d'enclencher un script sexuel. De fait, les discussions portant sur les pratiques sexuelles sont peu fréquentes dans la vie sociale et prennent essentiellement place entre partenaires sexuel.les. Aussi, la nature des questions posées au cours de l'entretien tend à exacerber la confusion que peuvent ressentir les interviewé.es quant au sens de l'interaction à laquelle elles et ils prennent part.

Dans le cas de ma recherche, les effets négatifs induits par le risque de sexualisation de l'interaction ont été limités par deux propriétés des entretiens : le recours au distancié et le caractère très intime des questions posées dès le commencement. Dans l'article co-écrit avec Alix Sponton et Lucie Wicky (2022), j'ai expliqué que le fait d'échanger avec les hommes par écrans interposés m'avait permis de faire détailler les scénarios sexuels de façon largement plus précise que si j'avais été face à eux. L'entretien avec Pietro, qu'il m'a été particulièrement difficile de cadrer, en est un exemple. Méconnaissant la discipline de la sociologie et le principe du doctorat, Pietro pense au départ – et semble d'ailleurs toujours le croire à la fin de l'entretien malgré mes démentis – que je cherche à parler à des personnes (et notamment des hommes) plus expérimentées dans l'optique de glaner des informations et de me préparer à de futures

expériences. Ainsi, il est l'un des enquêté.es à me retourner le plus fréquemment les questions que je lui pose, surtout au début de l'entretien. Si j'acceptais habituellement, comme je l'ai dit précédemment, de répondre aux quelques interrogations de mes interlocuteurs/rices (qui étaient la majorité du temps exceptionnelles et qui portaient sur une thématique précise) de façon à réduire leur sentiment de vulnérabilité, la répétition des questions a fini par me mettre mal à l'aise, complexifiant la définition de la situation comme situation d'entretien sociologique. C'est alors uniquement parce que j'étais à distance et que je ne risquais pas de vivre d'agressions sexuelles que j'ai pu poursuivre comme prévu et revenir sur ses expériences sexuelles les plus récentes, avec des femmes rencontrées dans des bars ou des boîtes de nuit :

R : Et comment vous faites pour décider des pratiques que vous allez faire ?

P : Bah franchement c'est comme tout, tu peux pas dire comme ça, c'est la gestuelle, franchement tu peux pas contrôler. Au début tu vas aller doucement, même pour la sodomie tu vois, tu proposes pas mais d'abord tu titilles un peu, tu mets un peu le doigt, tu vois si elle fait des petits bruits, si elle a envie. [...] [La dernière fois], la fille elle était pas trop chaude, elle avait jamais fait. Mais j'ai léché un peu juste pour voir tu vois, après si elle aime elle aime pas. Mais la fille elle fait "haaa" tu vois des petits bruits comme ça, bah là c'est bon j'ai vu que c'était gagné. C'est pas tu demandes, t'essaies, mais de toute façon tu sais. On t'a déjà sodomisée ?

R : Non... Je vois pas trop du coup...

P : Bah en fait tu le sais, on était en position levrette, si elle se met en position derrière bien les fesses en arrière, tu fais comprendre, tu mets ton sexe plutôt vers le haut, tu vois qu'elle comprenne un peu et puis si elle te dit rien bah vas-y voilà. Après faut pas y aller comme un fou parce que ça sert à rien aussi. Sinon elle a mal et c'est pas le but.

(Pietro, 36 ans, célibataire, gérant d'un tabac, père : ouvrier non qualifié dans le textile, mère : ouvrière non qualifiée dans le textile)

Si j'avais été en coprésence de Pietro, j'aurais survolé cette partie de l'entretien par crainte de voir le face-à-face dérapier et de perdre la maîtrise de l'interaction, ma prudence s'étant amplifiée suite à la rencontre d'un enquêté, à la fin de ma première campagne d'entretiens pour mon mémoire de master, lors de laquelle celui-ci n'avait cessé de chercher à faire dériver l'entretien vers une discussion sur mes goûts sexuels et avait fini par se caresser au niveau de l'entrejambe, avant de tenter de poser sa main sur ma cuisse.

Outre le recours au distancié qui s'est avéré être la principale ressource pour mettre à distance le script sexuel sous-jacent, la nature intime des questions posées dès le début de l'entretien (que ce soit sur les relations au sein de la famille, à l'école *etc.*) semble avoir constitué un second atout pour désamorcer la potentielle érotisation de la relation d'enquête : après avoir dévoilé certaines de leurs vulnérabilités, les hommes sont moins disposés à engager un jeu de séduction à la fois parce qu'ils ne se sentent pas dans une position de supériorité suffisante pour endosser le rôle de conquérant et parce que, dans les représentations dominantes,

la séduction ne commence pas par un récit de ses difficultés et de ses traumatismes. En témoigne par exemple le texto envoyé par Hadrien [23 ans, étudiant en master 1 de droit] après son départ : « *Merci pour l'entretien. Pour être franc, j'étais venu avec l'idée de te draguer mais maintenant que tu connais mes névroses, ça me paraît pas opportun...* ».

4.2.4. Réagir aux récits de violence

Enfin, les thématiques abordées par mes entretiens m'ont conduite à entendre des récits de violences dont notamment des récits de violences sexuelles, soulevant dès lors la question de la meilleure manière de réagir à ces récits. Les enjeux posés sont différents selon que l'enquêté.e raconte une expérience de violences qu'elle ou il a subie ou bien revient sur une expérience de violence qu'elle ou il a perpétrée.

Dans les cas où les personnes interrogées relataient des expériences de sexualité violentes au sens de Philippe Braud (2003), c'est-à-dire au cours desquelles elles se sentaient infériorisées ou se trouvaient en proie à une déstabilisation identitaire, j'ai opté dès le début de mon enquête pour une posture d'effacement – je parlais peu et intervenais le moins possible, laissant l'enquêté.e s'exprimer et choisir le cadrage qu'elle ou il souhaitait donner à la situation – et une posture de validation – je hochais la tête et renforçais l'interprétation de mon interlocuteur/rice en montrant que je comprenais et soutenais ses analyses « *bien sûr* », « *évidemment* », « *je comprends* ». Ce parti pris n'a pas fait l'objet d'hésitations. En particulier, je n'ai jamais envisagé dire moi-même à l'interviewé.e « *c'est un viol* » ou « *c'est une agression sexuelle* » car la qualification, si elle est imposée par autrui et n'émane pas de soi, peut s'apparenter à une violence épistémique (Spivak, 2009 [1985]). La personne concernée perd encore davantage la maîtrise de la situation puisqu'elle n'a même plus la possibilité de dire ce qu'elle est pourtant la seule à avoir vécu. Je souhaitais aller au rythme de mes interlocuteurs/rices, y compris si les scènes décrites correspondaient à la définition pénale du viol ou des agressions sexuelles, car mon principal objectif était d'éviter de produire de nouvelles souffrances chez mes enquêté.es. Or il me semble qu'en étant la plus discrète possible et en allant dans leur sens je minimisais le risque de les affecter davantage. En revanche, lorsque les interviewé.es se montraient incertain.es, déclaraient explicitement s'interroger sur la nature de l'expérience vécue (« *j'arrive pas à savoir si c'est du viol ou pas* » [Amel, 20 ans, étudiante en licence de droit], « *mais là en termes de consentement je sais pas, y a un truc bizarre mais en même temps, je sais pas* » [Ophélie, 24 ans, étudiante en master 2 de littérature]), je les

encourageais à suivre leurs ressentis : « *moi je pense que faut que tu te concentres sur les émotions que t'as ressenties sur le moment et après, parce que y a que toi qui sais, c'est toi qui l'as vécue, faut te faire confiance* ». De même lorsque les femmes disaient douter de leur légitimité, je répétais plusieurs fois qu'elles l'étaient tout à fait car je pense qu'il était pour elles thérapeutique de se stabiliser sur une lecture de la situation plutôt que d'alterner incessamment entre plusieurs cadres interprétatifs.

En revanche, les cas où les personnes interrogées racontaient des expériences au cours desquelles elles avaient elles-mêmes exercé de la violence sur leur partenaire sans le problématiser, voire même en tenant l'autre pour responsable, m'ont posé davantage de difficultés. Je finis d'ailleurs cette recherche sans pouvoir apporter de réponse définitive même si mon point de vue a évolué au fil de l'enquête. J'ai commencé ma recherche avec le principe de ne jamais intervenir. J'avais décidé de conserver ma posture empathique quelle que soit les propos tenus en faisant l'effort de me placer du point de vue mon interlocuteur/rice en ayant pour seul but de comprendre pourquoi elle ou il pense ce qu'elle ou il pense et pourquoi elle ou il fait ce qu'elle ou il fait. J'avais opté pour ce parti pris pour deux principales raisons. D'abord, les enquêtés ne recevant aucune rétribution financière, elles et ils me rendaient service en participant à l'entretien et je trouvais déplacé de leur reprocher leurs manières d'être, d'agir ou de penser dans ce contexte-là : je me sentais redevable de leur disponibilité et ne souhaitais pas prendre le risque de les affecter ou de les perturber individuellement. Ensuite, j'avais le sentiment que la posture empathique visant à se mettre à la place de la personne interrogée exigeait d'oublier, le temps de notre échange, mon propre point de vue, en tant que sociologue et en tant que jeune femme, au risque de nuire à la qualité des analyses que je serais en mesure d'échafauder.

J'ai commencé à m'interroger sur le bien-fondé de mon parti pris après mon entretien avec Alexis dont la culpabilité s'est trouvée allégée par l'entretien :

Je me sens beaucoup mieux. Vraiment une bonne journée commence ! Dans un sens où c'était lourd à porter (...) Par rapport à Lou, oui, je me sentais coupable, pas fier.
(Alexis, 20 ans, en couple, étudiant en P2 de médecine, père : rédacteur en chef dans une maison d'édition, mère : enseignante-chercheuse en histoire de l'art mais absente, vit avec sa belle-mère depuis plus de 15 ans, gastro-entérologue)

J'ai tout de même continué avec la même stratégie pendant encore longtemps, jusqu'à ce que j'interroge Samuel, un doctorant en géologie âgé de 28 ans. Samuel revient longuement sur sa relation avec Noémie, qui a duré 4 ans et qui s'est terminée peu de temps avant notre échange,

car celle-ci lui a récemment fait savoir qu'elle avait, surtout au cours des deux dernières années, subi des violences de sa part, à la fois psychologiques et sexuelles. Outré par ces accusations qu'il juge injustes, il détaille son propre point de vue. Mon absence de réaction normative (je formulais des relances exclusivement descriptives pour décortiquer ses processus interprétatifs) le conduit alors à penser que je partage sa grille de lecture :

Ça me rassure de voir que vous partagez mon avis, et que vous aussi vous êtes d'accord que c'est elle qui...Que c'est parce qu'elle m'a contraint à avoir un type de relation que je voulais pas avoir que...Bah qu'on a si mal vécu le truc et que ça a été compliqué. Parce qu'à force je sais pas ça...ça finit pas mettre le doute, enfin pas le doute, mais voilà ça interpelle, même si c'est pas du tout ce qu'il s'est passé.
(Samuel, 28 ans, célibataire, doctorant en géologie, père : employé à temps partiel dans un ESAT, mère : surveillante dans un collège)

Parce que Samuel est toujours en contact avec Noémie ainsi qu'avec leurs ami.es commun.es et parce qu'il s'apprête à entrer dans de nouvelles relations romantiques et sexuelles, le cas de cet enquête m'a amenée à reconsidérer ma position méthodologique. Non seulement la participation à l'entretien permet à Samuel de se donner « bonne » conscience quand il se trouve accusé par son ex-copine de ne pas toujours avoir respecté son consentement mais surtout il a pour effet de légitimer ses cadres d'analyse, risquant dès lors de l'encourager à reconduire ses comportements et par-là la domination masculine. S'il ne faut pas surestimer l'influence des sociologues sur les interviewé.es, il me semble tout de même nécessaire de tenir compte de leur rôle, quoique limité, dans la légitimation ou délégitimation de pratiques et de modes de pensées. Par ailleurs, plus avancée dans mes analyses des mécanismes sociaux à l'œuvre dans la (re)production d'inégalités, j'avais des ressources pour réagir aux interprétations formulées et exprimer des perspectives différentes. J'ai tenté d'exposer certaines analyses élaborées dans le cadre de la thèse qui mettaient l'accent sur les processus sociaux (et donc n'attribuaient pas toute la responsabilité aux individus) mais qui faisaient, dans le même temps, ressortir les inégalités. Ce procédé s'est avéré réconfortant d'un point de vue moral – j'avais moins l'impression de participer à la reproduction de l'ordre du genre – et intéressant sur le plan analytique car les discussions qui s'ensuivaient offraient de nouveaux matériaux pour approfondir notre compréhension des mécanismes en jeu.

5. Plan

Ma recherche doctorale a pour objectif d'étudier les recompositions du genre et de la sexualité dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Pour ce faire, la thèse

suit la décomposition analytique foucauldienne de la morale précédemment présentée et se divise dès lors en trois parties, chacune composée de deux chapitres.

La première partie de la thèse, **La « bonne » sexualité en mouvement**, s'intéresse au contenu formel des morales sexuelles²⁵ en vigueur dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Le premier chapitre explore l'émergence **d'une morale sexuelle égalitaire** dans l'espace public en retraçant les usages successifs du consentement dans les débats publics ; usages qui vont chacun de pair avec un modèle spécifique de « bonne » sexualité. Le deuxième chapitre **Trois morales sexuelles individuelles** se penche sur les modèles de « bonne » sexualité auxquels se réfèrent les individus et examine plus précisément les conditions auxquelles les femmes et les hommes en viennent à adhérer à la morale sexuelle égalitaire diffusée par la culture du consentement.

La seconde partie de la thèse, intitulée **L'inertie des scénarios sexuels**, se penche sur les conduites adoptées par les femmes et par les hommes lors des interactions sexuelles. Elle montre que, indépendamment de la morale sexuelle de référence, les comportements adoptés par les femmes et par les hommes sont globalement les mêmes. En revanche, celles et ceux qui adhèrent à la morale sexuelle égalitaire ont tendance à vivre des dissonances psychiques du fait de l'inadéquation de leurs pratiques avec leur idéologie. Le troisième chapitre, **Des difficultés féminines pour refuser** décrit les manières d'agir des femmes lorsqu'elles n'ont pas envie de s'engager dans un rapport sexuel et donne à voir les spirales d'autodévalorisation qui en découlent. Le quatrième chapitre, **Initier au risque de forcer ?**, est consacré à l'étude des comportements des hommes dans les cas où ils souhaitent sexualiser l'interaction. Il documente notamment les effets subjectifs que produisent les rapports sexuels initiés par eux mais non souhaités par leur partenaire.

La troisième partie, **Des pratiques de soi exigeantes**, analyse le travail que les femmes et les hommes font sur elles et eux-mêmes pour paraître, à leurs propres yeux et vis-à-vis des autres, comme des personnes morales. Le cinquième chapitre, **Pas un « forceur » mais un « gars safe »**, s'intéresse aux stratégies de présentation de soi adoptées par les hommes dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire se popularise et éclaire leurs répercussions sur les hiérarchies statutaires entre hommes. Enfin, le sixième chapitre, **S'efforcer de s'« affirmer »**,

²⁵ Dans la thèse, pour désigner l'ensemble de prescriptions et de proscriptions, en vigueur, j'utilise les expressions « morale sexuelle » et modèle de « bonne » et « mauvaise » sexualité » indifféremment car je considère que la morale définit des modèles de « bonnes » et de « mauvaises » conduites.

examine les efforts de transformation de soi déployés par les femmes lorsque celles-ci adhèrent à la morale sexuelle égalitaire avant d'interroger leurs effets.

Relativement longue, la conclusion revient de façon ramassée sur les principaux résultats de la thèse afin d'offrir une vision claire et synthétique des recompositions du genre et de la sexualité dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Elle fait ensuite ressortir plusieurs mécanismes sociaux plus généraux qui se dégagent des analyses et propose des pistes de prolongement pour explorer plus précisément ces mécanismes.

La « bonne » sexualité en mouvement.
Lunettes du genre et réalisation de soi

Première partie



Dessin de l'autrice, *After sex [2]*, inspiré de Nan Goldin, *Couple in bed*, Chicago [photographie], 1977.

Introduction

Depuis le début des années 2010 et encore davantage depuis le début du moment MeToo, la question du consentement a gagné en visibilité dans les débats publics. Elle apparaît d'abord dans des discours visant à mettre en lumière la fréquence des violences sexuelles perpétrées par les hommes et visant à dénoncer le phénomène de culpabilisation des victimes et l'impunité des agresseurs. Mais elle apparaît également dans des discours portant sur ce qui est considéré comme de la sexualité ordinaire et révélant la récurrence des expériences non souhaitées vécues par les femmes, c'est-à-dire des rapports sexuels qui ne correspondent pas à la qualification pénale du viol ou des agressions sexuelles mais lors desquels les femmes se sont senties forcées de participer. Autrement dit, la question du consentement s'accompagne d'une critique des inégalités entre les femmes et les hommes dans la sexualité. Quelles sont dès lors les implications de la popularisation de la question du consentement sur les manières plus générales de parler et de penser la sexualité ? Que révèlent ces évolutions sur les représentations de la « bonne » sexualité ? Cette première partie se propose d'examiner les recompositions des morales sexuelles à la fois au niveau macro des scénarios culturels et au niveau micro des individus.

Depuis ces dernières années, de nouvelles recherches ont investigué les effets de la popularisation de la question du consentement sur les représentations du genre et de la sexualité diffusées par les produits culturels et médiatiques. Elles montrent par exemple que, sur les réseaux sociaux, la multiplication des témoignages individuels s'adaptant au « jargon des plateformes » (Gibbs, Meese et Arnold, 2015) accroît la visibilité du phénomène des violences sexuelles et transforme les manières de les dire, d'en prendre connaissance et de les vivre. En particulier, elle permet de bouleverser les mythes du viol et de diffuser de nouvelles grilles de lecture (Mendes, 2022). La généralisation et propagation des témoignages participent aussi à une « popularisation du féminisme » en instituant la lutte contre le *continuum* des violences sexuelles en cause commune et en encourageant la solidarité féminine (Méadel et Mustar, 2022). La presse écrite nationale aborde quant à elle de façon plus détaillée, depuis l'affaire DSK et encore davantage depuis le début du moment MeToo, le sujet des violences sexuelles et propose un « traitement journalistique délibératif, mettant en perspective dossiers judiciaires et enjeux pénaux et politiques associés » (Ruffio, 2022). Un tel changement de cadrage

journalistique s'accompagne d'une évolution du langage mobilisé et d'un usage plus régulier de concepts féministes tels que celui de « féminicide », contribuant à colporter des lectures plus structurelles des violences sexuelles (Beaulieu, 2022). Parallèlement, des podcasts comme *Les Couilles sur la Table* porteurs d'une perspective féministe inspirée des sciences des sociales et de l'éducation populaire voient le jour. Ils développent des analyses constructiviste du genre et de la sexualité, y compris en cherchant à décortiquer la construction des masculinités et en donnant à voir de quelles façons les normes, sanctions et récompenses associées ainsi que les stéréotypes encadrent et régulent la sexualité (Allouch et Muller, 2021b). Les études portant sur les séries TV soulignent pour leur part l'émergence de discours inédits sur la sexualité. *Sex Education* contribue par exemple à repousser les frontières du visible et du dicible en abordant explicitement les questions de consentement, de violences et de plaisir (Biscarrat, 2019). Plus généralement, Stéfany Boisvert (2022) constate que les séries pour adolescent.es distribuées sur Netflix ou Amazon Prime diffusent désormais des représentations mettant davantage l'accent sur l'assertivité et l'agentivité sexuelles des femmes.

De même, des travaux se sont intéressés aux répercussions de la popularisation du consentement sur les systèmes de représentations des individus ordinaires. Aux Etats-Unis, Nicole Bedera (2021) observe que la plupart des étudiant.es interrogé.es déclarent adhérer à l'idéologie du « consentement affirmatif » et considèrent que le respect du consentement relève du sens commun. Elles et ils continuent tout de même de se référer à des scripts sexuels genrés : de leur point de vue, l'enjeu consiste pour les hommes d'obtenir le consentement de leur partenaire et pour les femmes de donner le leur (Hirsch et al., 2019). En France, Viviane Albenga (2022) montre que les étudiantes se sentent concernées par les violences sexuelles et sont de plus en plus nombreuses à les envisager sous l'angle de la domination masculine. Elles développent en conséquence des pratiques de résistance à la fois individuelles et collectives prenant la forme de soutien sororal pour lutter contre.

Combinant analyse de sources écrites et analyse d'entretiens biographiques individuels, cette partie s'inscrit dans le prolongement de ces études et examine les recompositions des représentations du genre et de la sexualité, et notamment de la « bonne » sexualité, qui accompagnent la diffusion à l'œuvre depuis quelques années de la question du consentement dans les débats publics.

Le premier chapitre, **L'expansion de la morale sexuelle égalitaire**, s'intéresse aux transformations successives qu'a connu, au fil du temps, la question du consentement au niveau

macro et donne ainsi à voir les évolutions des morales sexuelles circulant dans les débats publics. Désormais, la question du consentement est abordée en lien avec la diffusion d'un modèle de « bonne » sexualité égalitaire qui promeut l'émancipation féminine de façon à garantir la réalisation de chacun.e dans la sexualité et qui implique une responsabilité genrée. Pour les femmes comme pour les hommes, cette morale sexuelle définit des modèles de conduites portant aussi bien sur les comportements à adopter dans les interactions (centrés autour de l'idée de communication) que sur les opérations de pensées dans lesquelles s'engager au niveau de la vie mentale (en lien avec l'analyse émotionnelle et le rapport critique à soi).

Le deuxième chapitre, **Trois morales sexuelles individuelles**, aborde la question des rapports individuels à la question du consentement et des modèles de « bonne » sexualité associés. Selon leur sexe, leur position sociale de classe et leur appartenance générationnelle, les individus ont des conceptions différentes du consentement et adhèrent à trois types de modèles de « bonne » sexualité : un modèle dit « conservateur », un modèle dit « libéral » et un modèle dit « égalitaire ». Les femmes et les hommes se référant à une morale sexuelle égalitaire ont changé de vision de la sexualité au cours de leur vie. Elles et ils partagent le point commun d'avoir vécu des violences symboliques, d'attribuer de la légitimité aux savoirs véhiculant le modèle de « bonne » sexualité égalitaire et de se trouver dans des configurations relationnelles favorables à l'évolution des représentations. Ainsi, quand elles et ils se trouvent confronté.es à certains discours circulant dans les débats publics, elles et ils remettent en question leurs références normatives et deviennent sensibles à de nouvelles perspectives.



Dessin de l'autrice, *Une femme pensive face aux initiatives de son copain*, 2024.

Chapitre 1 – L’expansion de la morale sexuelle égalitaire.

Idées féministes et savoirs thérapeutique dans les débats publics

En novembre 2017, quelques semaines après le début du moment MeToo, une lettre ouverte est adressée au jury du concours de l’agrégation externe de Lettres modernes à propos du poème « L’Oaristys » d’André Chénier mettant en scène un berger qui passe outre les refus formulés par la bergère qu’il convoite²⁶. Les étudiant.es y voient une situation de viol et regrettent que leurs professeur.es occultent la question du consentement et de la domination masculine dans la sexualité au nom de la « convention littéraire ». Cette lettre ouverte est immédiatement suivie de réactions virulentes de la part de certain.es chercheurs/euses en études littéraires, qui dénoncent une analyse erronée du texte car fondée sur un anachronisme. Pour elles et eux, les étudiant.es mobilisent le consentement tel qu’il est pensé aujourd’hui, tandis que celui-ci n’admettait pas la même signification sociale à l’époque où a été écrit le poème. Cette querelle montre que la question du consentement est présente dans les débats publics, et que la catégorie donne lieu, au début du xxi^e siècle, à des usages différents de ceux qui en étaient faits à la fin du xix^e siècle et qui continuent de l’être aujourd’hui par certain.es, notamment par les anciennes générations. Elle offre de surcroît un aperçu des cadres de représentations en termes de domination masculine qui sous-tendent ce nouvel usage.

Ce chapitre a pour point de départ le constat d’une grande visibilité de la question du consentement dans les débats publics depuis le début du moment MeToo. En introduction, j’ai montré qu’il existe, depuis plusieurs siècles, des luttes autour de la définition de consentement dans le champ juridique et en philosophie morale. Dans les pages qui suivent, je cherche dès lors à examiner en quels termes la question du consentement est abordée dans les débats publics et quelles en sont les représentations sous-jacentes.

J’envisage ici les débats publics comme l’ensemble des discussions, des négociations et des conflits d’idées circulant dans l’espace public par l’intermédiaire de supports variés : des supports médiatiques véhiculant les discours d’une pluralité d’institutions et d’acteurs sociaux

²⁶ Anna Mantey, Fanny Portalier et Laurine Labourier, « Retour sur L’Affaire Chénier » [en ligne], [hypotheses.org, 07/05/2020](https://genrelittculture.hypotheses.org/654), disponible sur : <https://genrelittculture.hypotheses.org/654>, (page consultée le 15/01/2024).

soit directement (dans des témoignages ou prises de position individuelles) soit indirectement (*via* des points de vue rapportés, comme c'est souvent le cas dans la presse par exemple) ; des supports culturels diffusant le point de vue d'artistes ; et des supports éducatifs. Dans la suite, je désigne ces discours de discours publics.

Je m'intéresse aux usages du consentement dans les débats publics car dans la littérature émerge l'hypothèse selon laquelle de nos jours, ce ne seraient plus les institutions juridiques et pénales ou l'Église qui fonctionneraient comme les principales sources normatives en matière de sexualité. Depuis ces dernières décennies, les normes émaneraient surtout des médias (Damian-Gaillard et Vörös, 2023), d'Internet, des produits culturels, des textes de vulgarisation de savoirs académiques ou encore des campagnes de prévention et séances d'éducation sexuelle (Bozon, 2018).

En examinant les usages qui sont faits du consentement dans les débats publics en France, j'adopte une démarche proche de celle adoptée par Éric Fassin (1997) à la fin des années 1990 lorsqu'il cherche à faire sens de la polémique autour du *date rape* faisant rage aux États-Unis et qu'il distingue dans cette optique quatre figures du consentement, c'est-à-dire quatre usages de la catégorie. La figure conservatrice du « non c'est oui » repose sur l'idée d'une mise en scène – les femmes refuseraient des propositions sexuelles que pourtant elles désirent afin d'intensifier le jeu de séduction et préserver leur réputation. Avec la figure du « non c'est non », défendue par la mouvance libérale du féminisme, les femmes sont supposées accepter les rapports sexuels tant qu'elles n'expriment pas leur refus. Fondée sur le postulat que les femmes sont capables d'exprimer leurs désirs, la figure du « oui c'est oui », véhiculée par le féminisme radical, présume quant à elle que les femmes donnent leur accord seulement si elles manifestent leur envie. Enfin, la figure du « oui c'est non », émanant du féminisme culturel, considère que la domination masculine empêche les femmes de participer librement à des expériences érotiques. Autrement dit, dans les débats publics étatsuniens des années 1990, le consentement donne lieu à différentes formes d'usage juridique : il est toujours pensé comme une frontière entre violences et sexualité, seules les conditions de cette frontière varient. Éric Fassin montre toutefois que chacun de ces usages est associée à une conception spécifique de la sexualité féminine et implicitement du genre.

Dans ce chapitre, j'étudie les différentes façons dont la question du consentement a été posée dans les discours publics pour répondre à un ensemble de questions. En lien avec quels types de débats la question du consentement est-elle soulevée ? Par qui ? Pour défendre quoi ?

Ou du moins pour s'opposer à quoi ? Les discours sur le sujet ont-ils évolué ? Quelles sont les représentations du genre et de la sexualité ainsi que les modèles de « bonne » sexualité qui lui sont associés ?

Les recherches en sciences sociales et en histoire qui se sont intéressées aux représentations de la « bonne » sexualité et à leurs évolutions à travers les siècles ont essentiellement analysé des sources juridiques (comptes-rendus de procès, jurisprudence *etc.*), religieuses, littéraires et scientifiques. Elles ont choisi de prendre comme point de départ une émotion constitutive de la sexualité comme le désir (Gardey et Hasdeu, 2015), un moment particulier comme la nuit de noces (Limbada, 2023) ou une pratique comme le flirt (Casta-Rosaz, 2000) et ont alors documenté les renouvellements des enjeux associés à la sexualité ainsi que les façons dont les différences entre sexualité masculine et sexualité féminine ont été perçues et expliquées, via la mobilisation de plusieurs types de savoirs, au fil du temps. L'objectif n'est pas ici de revenir de façon détaillée sur chacun de ces travaux mais plutôt d'identifier les grandes évolutions qui se dégagent de leur lecture afin de pouvoir cerner, dans la suite du chapitre, les spécificités du modèle de « bonne » sexualité associé à l'usage actuel du consentement.

Dans l'Antiquité grecque et romaine, la philosophie stoïcienne établit que la sexualité appartient aux familles et non aux individus. La sexualité féminine doit s'inscrire dans le cadre conjugal et être à but procréatif ; tandis que celle des hommes n'est pas soumise aux mêmes contraintes mais doit tout de même satisfaire certaines conditions afin de mettre symboliquement en scène une forme de domination masculine (Veyne, 1991). À cette époque, l'égalité entre les partenaires d'un acte sexuel n'est de toute façon pas concevable car la sexualité signifie une « action sur » et exprime un privilège (celui du sujet pénétrant) (Steinberg, 2018). En Grèce classique, c'est en revanche aux femmes que revient la gestion de la sexualité dans le couple car les traités médicaux estiment que le plaisir est une condition nécessaire à la fécondation (Castelli, 2017). Avec l'influence du christianisme, la sexualité est matrimonialisée et sert avant tout à garantir la transmission du patrimoine. Elle doit être conjugale et procréative, y compris pour les hommes, bien que les relations pré-nuptiales et extraconjugales soient plus sévèrement condamnées chez les femmes (Steinberg, 2018) car leur corps et leur sexualité sont envisagées sous l'angle de la propriété (Debauche, 2011). La transition démographique du xviii^e siècle favorise ensuite la diffusion des connaissances sur la contraception et la sexualité se dissocie légèrement de la procréation mais le plaisir n'est pas perçu comme nécessaire.

Parallèlement, les savoirs biomédicaux constituent les corps masculins et féminins comme étant fondamentalement différents et un nouveau double standard sexuel apparaît qui tolère la liberté masculine. Entre 1850 et 1910, les médecins, psychiatres et criminologues envisagent le plaisir comme un « baromètre du bonheur conjugal » (Chaperon, 2012 [2007], p. 38) mais considèrent que l'appétit sexuel est moins marqué chez les femmes que chez les hommes et que celles-ci doivent d'une manière générale rester éloignées de tout ce qui touche à l'érotisme au moins jusqu'au mariage (Salmon, 2021). Il existe par ailleurs des pratiques jugées perverses féminines et d'autres masculines (Bozon, 1999). Au cours de la première moitié du xx^e siècle, c'est ensuite la psychanalyse qui gagne de l'influence. La sexualité féminine est pensée comme un « continent noir » entre autres caractérisée par la frigidité, le masochisme, l'hystérie et une envie de pénis (Gardey et Hasdeu, 2015). À partir de 1945 la sexologie se développe et prend progressivement de l'importance. Elle diffuse alors « un paradigme fonctionnaliste universalisant » selon lequel la sexualité serait une réponse physiologique comparable chez les femmes et chez les hommes (Gardey et Hasdeu, 2015, p. 88). Autrement dit, les différences sexuées sont en partie gommées. Depuis le début des années 2000 cependant, les neurosciences conduisent à se focaliser sur les dysfonctions sexuelles féminines et à renaturaliser le désir féminin.

Dans les pages qui suivent, j'examine les usages de la catégorie du consentement dans les discours publics en regardant à chaque fois les héritages et les continuités ou au contraire les points de ruptures que ces usages impliquent du point de vue des représentations et des modèles de « bonne » sexualité. En particulier, je prête attention, d'une part, aux types d'enjeux qui sont associés à la sexualité et aux types de lecture qui sont faites des différences entre sexualité masculine et sexualité féminine, et je repère, d'autre part, les normativités sexuelles dans lesquelles s'inscrivent de tels usages.

Pour ce faire, j'analyse un ensemble de discours publics. Pour retracer les évolutions des usages du consentement dans les discours publics entre le milieu du xx^e siècle et le début du moment MeToo (1), j'analyse des articles publiés dans la presse écrite, en l'occurrence dans le quotidien *Le Monde*, dans lesquels la catégorie du consentement apparaît car la presse écrite a conservé, à travers les décennies, une place non négligeable dans la mise en scène, la diffusion et la production d'informations et permet ainsi de cerner les transformations à l'œuvre sur la durée. Pour saisir les représentations et normativités sexuelles qui accompagnent les usages du consentement dans les discours publics depuis 2017 (voir encadré) (2), j'analyse un vaste

ensemble de discours publics émanant à la fois de supports médiatiques, de supports culturels et de supports éducatifs car l'objectif est d'examiner des discours touchant des individus dans tout l'espace social.

Encadré 4 – Analyse de sources écrites

Les analyses développées dans ce chapitre s'appuient sur deux ensembles de matériaux. Pour étudier la transformation des usages du consentement sur le temps long dans la première partie du chapitre, j'ai d'abord analysé de façon exhaustive l'ensemble des articles de presse publiés dans le quotidien national français *Le Monde* dans lesquels la catégorie du consentement sexuel apparaît car seule une étude systématique permet de repérer des évolutions. Mon choix s'est arrêté sur le journal du *Monde* pour des questions de disponibilité des données : sur Europresse les archives du *Monde* sont disponibles depuis 1944 tandis que les archives des autres journaux nationaux quotidiens ne sont disponibles que depuis 1996. *Le Monde* n'est pas représentatif de la presse, encore moins des médias ou des discours publics. De plus, le lectorat de ce journal est situé socialement. Je suis donc bien consciente des limitations imposées par ce choix méthodologique. Cependant, celui-ci se justifie au regard des visées de l'analyse historique que je souhaite faire ici. De fait, mon objectif est surtout de montrer que les usages du consentement dans les débats publics ont connu des déplacements au fil du temps, de dater ces transformations et de renseigner les mutations qui ont touché, dans le même temps, les représentations du genre et de la sexualité. Ce faisant, on peut supposer qu'en tant que relais du discours tenu par d'autres, les évolutions des usages du consentement dans les articles du *Monde* donnent tout de même une bonne indication des grandes dynamiques à l'œuvre. De plus, malgré les dissemblances dans les discours tenus en fonction de la place des journaux dans le champ médiatique, c'est sans doute *Le Monde* qui est le plus adapté au-delà de la raison pratique de disponibilité des données car, comme l'explique Pierre Bourdieu (1996), « *Le Monde faisait la loi* » d'une presse qui tendait à s'homogénéiser. Détenteur de capital symbolique, il exerçait d'une part de l'autorité. Le nombre de tirages était d'autre part suffisamment important pour être, du point de vue des annonceurs, influent. Ainsi, sans être représentatif, *Le Monde* était à la fois prescripteur et contraint d'éviter de défendre des positions clivantes de façon à continuer à rester central. D'ailleurs, une analyse exploratoire des usages sociaux du consentement dans les cinq journaux nationaux quotidiens (*Le Monde*, *Le Figaro*, *Libération*, *La Croix* et *L'Humanité*) entre 1996 et 2022 montre que les discours produits sur le consentement sont relativement homogènes quel que soit le journal, ce qui va dans le sens de mon hypothèse selon laquelle les articles publiés dans *Le Monde* permettent d'enregistrer les principales transformations touchant les usages de la catégorie du consentement.

J'ai alors mobilisé un corpus composé de 662 articles parus dans *Le Monde* entre le 1^{er} janvier 1944 et le 31 décembre 2022 et dans lesquels la catégorie du consentement appliquée à la sexualité apparaît. Comme aucun article n'aborde la question entre 1944 et 1962, l'étude porte en fait sur la période qui s'étend de 1962 à nos jours. Le corpus a été constitué sur Europresse en procédant par recherche de mots-clés dans l'ensemble du texte, à partir de la totalité des articles publiés en version papier au cours de cette période. Afin de travailler sur un volume d'articles relativement comparable au cours du temps²⁷, ceux uniquement disponibles en version numérique n'ont pas été conservés. Ont été retenus les articles comportant à la fois un mot commençant par « consent » (c'est-à-dire « consentement », « consentante(s) », « consenti(s) » *etc.*) et un mot commençant par « sexu » (c'est-à-dire « sexualité », « sexuel(les) »). J'ai choisi de faire une requête à partir des mots débutant par « sexu » plutôt que « sex » car il est apparu que l'immense majorité des articles comportant uniquement le terme

²⁷ Le nombre annuel d'articles parus dans la version papier du journal *Le Monde* varie entre 31 342 (2019) et 57 786 (2001) avec pour moyenne 40 555 et pour médiane 38 783.

« consentement » (ou l'un de ses dérivés) et « sexe » ne portait pas sur la catégorie de consentement sexuel (au sens de consentement à la sexualité) mais sur d'autres formes de consentement (consentement à l'interruption volontaire de grossesse, au changement de sexe *etc.*). Le corpus a ensuite été nettoyé à la main afin d'exclure les articles n'abordant pas le consentement à la sexualité.

Pour étudier dans la deuxième partie du chapitre, les usages du consentement dans la période contemporaine, depuis le début du moment MeToo, j'ai ensuite analysé un vaste ensemble de discours publics circulant dans des espaces sociaux variés. J'ai décidé d'étendre le corpus en ne me concentrant pas seulement sur les articles publiés dans le journal *Le Monde* mais en intégrant des discours publics qui n'émanent pas seulement de la presse, ni d'ailleurs des médias, mais qui incluent aussi des discours artistiques et institutionnels car le moment MeToo a commencé par la diffusion de témoignage sur Twitter et s'est ensuite caractérisé par la multiplication des espaces de prise de parole à la fois sur les réseaux sociaux, dans les médias traditionnels mais aussi dans les produits culturels, dans les discours institutionnels *etc.* (Pavard, Rochefort et Zancarini-Fournel, 2020b). J'ai estimé que, dans ces conditions, l'étude exclusive des articles publiés dans un quotidien national ne permettrait pas nécessairement de saisir les discours publics abordant le consentement dans leur finesse et leur hétérogénéité. Les discours sélectionnés ne sont ni exhaustifs, ni représentatifs, ni nécessairement ceux qui bénéficient de l'audience la plus importante. L'objectif était avant tout de sélectionner des sources variées afin de saisir les façons de parler du consentement dans leur diversité et de pouvoir ainsi mettre au jour la pluralité des représentations et des normes qui sont associées à l'usage de la notion. Mon intérêt de recherche pour la réception du consentement au niveau individuel m'a poussée à partir des sources mentionnées par les personnes interrogées. J'ai donc commencé par analyser les discours auxquels les enquêtés étaient directement confrontés avant d'enrichir les matériaux en cherchant des contenus similaires. Par exemple, si un podcast était évoqué, j'ai ensuite inclus d'autres podcasts appartenant à la même catégorie. Dans ce cas, j'ai notamment sélectionné les foyers discursifs qui avaient la plus grande visibilité en me référant au nombre de ventes pour les ouvrages, aux statistiques d'audience pour les produits audiovisuels, au nombre d'abonnés pour les réseaux sociaux, aux pages les mieux référencées sur Google, aux institutions publiques les plus connues, aux principaux titres de journaux pour ce qui est de la presse généraliste et de la presse féminine *etc.* Le tableau 1 ci-dessous récapitule l'ensemble des matériaux empiriques exploités (voir le détail en annexe).

J'ai procédé à une analyse qualitative de l'ensemble de ces matériaux. Dans cette optique, j'ai lu, visionné ou écouté les supports (en fonction de leur nature) en cherchant systématiquement à savoir qui étaient les locuteurs/rices (profil social, profession *etc.*), en quel nom s'exprimaient-ils ou elles (en tant que femme/homme, en tant que professionnel.le, en tant qu'ami.e *etc.*), quelle était la nature du discours produit (témoignage, discours de prévention, analyses *etc.*), quel était le contenu du message diffusé, à qui celui-ci s'adressait et quelles étaient les recommandations contenues dans ce message.

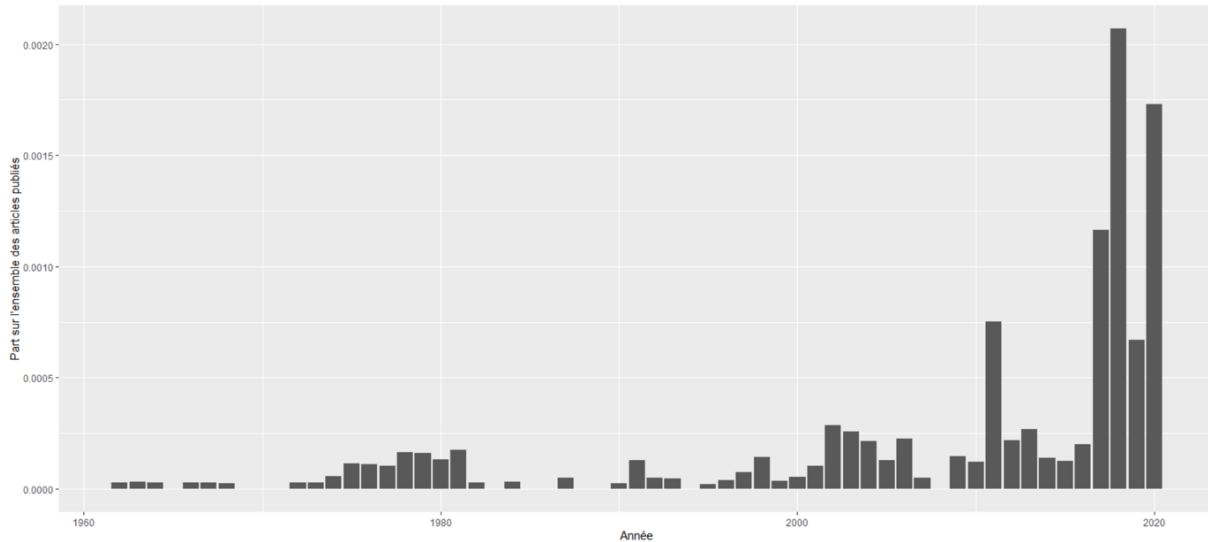
Tableau 1 – Récapitulatif des foyers discursifs

Produits médiatiques	Produits culturels	Produits éducatifs
<p>→ <i>Médias traditionnels</i></p> <p>Recensement exhaustif des articles du <i>Monde</i></p> <p>6 émissions de débats télévisés <i>Les Grandes Gueules</i></p> <p>8 reportages TV et documentaires</p> <p>47 articles de presse généraliste autre que <i>Le Monde</i></p> <p>14 articles de presse féminine</p> <p>3 émissions de radio et 15 podcasts (= 42 épisodes)</p> <p>→ <i>Réseaux sociaux</i></p> <p>5 comptes Instagram</p> <p>26 posts Facebook</p> <p>14 posts Twitter</p> <p>15 forums</p> <p>7 blogs</p> <p>18 Tumblr</p>	<p>10 Films</p> <p>5 Séries TV (= 108 épisodes)</p> <p>6 Pièces de théâtre</p> <p>6 romans</p> <p>4 Bandes dessinées</p> <p>6 essais et ouvrages académiques sociologiques</p> <p>8 pages personnelles de psychologues ou coach de développement personnel</p> <p>5 manuels de développement personnel</p>	<p>8 Manuels d'éducation sexuelle</p> <p>10 Sites web d'institutions publiques de prévention</p> <p>5 Sites web d'associations</p>

1. Une visibilité croissante du consentement entre 1944 et 2017 dans les débats publics

L'analyse des articles du *Monde* abordant la question du consentement et publiés entre 1944 et 2017 montre que, d'un point de vue quantitatif, le nombre d'articles abordant la question du consentement connaît une augmentation par palier, d'abord dans les années 1970, puis à partir des années du début des années 2000 et enfin de manière beaucoup plus marquée depuis le début du moment moment MeToo en 2017 :

Graphique 1 – Évolution du nombre d'articles parus dans *Le Monde* dans lesquels la catégorie du consentement sexuel par rapport au nombre total d'articles publiés dans apparaît entre 1944 et 2022



L'analyse qualitative du contenu des articles révèle ensuite que selon les périodes, le consentement est mobilisé dans les débats publics pour parler de différents types d'enjeux, par des acteurs sociaux divers et de plus en plus nombreux. En l'occurrence, le corpus fait émerger trois types d'usages différents du consentement qui se sont succédés au fil du temps et qui permettent de dégager trois périodes distinctes. Avant 1962, aucun article ne parle de consentement. Entre 1962 et 1970, le consentement est essentiellement utilisé par les journalistes pour parler de procès pour viol ou par des critiques littéraires et de cinéma pour évoquer des scènes de séduction dans les produits artistiques (1.1). Au cours des années 1970, le consentement devient également mobilisé par des penseuses féministes pour revendiquer une condamnation plus étendue des violences sexuelles (1.2). Entre 1990 et 2017, le consentement est surtout mobilisé par des intellectuel.les, notamment des juristes et des philosophes, pour réfléchir d'un point de vue théorique aux questions de violence, d'autonomie et de liberté et ainsi se prononcer sur le caractère moral de la sexualité (1.3). Depuis le début du moment MeToo, le consentement est utilisé par des acteurs sociaux très variés comme un outil de transformation sociale, un moyen de lutter contre les inégalités entre les femmes et les hommes dans la sexualité. Ce sera l'objet de la deuxième partie.

1.1. Déqualifier des infractions sexuelles (1962-1973)

Entre 1962 et le début des années 1970, le consentement est une catégorie peu fréquemment mobilisée dans la presse. Lorsqu'elle apparaît c'est toujours pour qualifier – en fait déqualifier le plus souvent – des agressions sexuelles ou des viols vécus par les femmes. À cette époque, le viol est défini dans la jurisprudence comme « un coït illicite avec une femme qu'on sait ne point consentir ». Aussi, parler de viol amène presque inéluctablement à parler de consentement car cette définition « invite à rechercher des éléments permettant d'attester le "défaut de consentement" » (Pérona, 2022, p. 148).

La catégorie apparaît toutefois seulement dans six articles qui se répartissent en deux types : quatre d'entre eux sont consacrés au récit de procès pour viol ou agressions sexuelles tandis que les deux autres commentent des productions artistiques (récits littéraires ou films). Dans les deux cas, les locuteurs/rices, issu.es plutôt de la fraction économique des classes supérieures et provenant du milieu littéraire, se réfèrent à la catégorie pour nier l'occurrence de violences sexuelles dans une pluralité de situations (impliquant toujours des rapports hétérosexuels) car la partenaire est considérée comme étant consentante, en dépit parfois des apparences (et des comportements de résistance adoptés) : les professionnel.les du droit parlent de « "victime" *secrètement consentante* » (01/03/1976)²⁸. Le consentement est donc envisagé comme une notion subjective relevant d'un état mental et non comme une notion objective renvoyant à des comportements. Dans un article publié le 1^{er} septembre 1966, consacré aux procédures pénales engagées suite à la multiplication des viols collectifs, la journaliste Claudine Escoffier-Lambiotte, médecin de profession et cheffe de la rubrique médicale du journal *Le Monde*, rapporte les réflexions menées par le juge en charge de ces affaires :

Selon la loi française, en effet, ne peuvent être poursuivis pour viol que "ceux qui ont imposé ou seulement tenté des rapports sexuels avec une femme ou une jeune fille sans son consentement". Ce critère écarte tous les cas où la non-acceptation de la victime ne peut être formellement établie soit par des preuves directes - médicales - de violence, soit par des preuves indirectes sérieuses telles que la recherche d'un lieu désert pour l'accomplissement du viol collectif, l'enlèvement dans une voiture, la mise en place des systèmes d'alerte ou le ramassage des complices. Si ce non-consentement paraissait autrefois l'évidence pour la totalité des jeunes filles ou des femmes surprises dans des telles conditions, il faut bien constater, souligne le juge Crespy, qu'il n'en est plus de même aujourd'hui et que le tribunal doit tenir compte d'un acquiescement possible de la victime, circonstance impensable il y a seulement vingt ou trente ans. Tel semble bien être le cas cependant des mineures en fugue, ou en rupture de famille, des très jeunes filles de douze à seize ans qui ne mesurent pas les risques et les conséquences des relations sexuelles précoces et d'un certain nombre d'adolescentes, élevées par leurs parents dans un climat de liberté sexuelle totale et pour lesquelles la défloraison ou les rapports hors mariage n'ont apparemment aucune importance. Il

²⁸ Alfred Fabre-Luce, « Le viol de Plymouth », *Le Monde*, 01/03/1976, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

est bien évident que dans de telles situations la responsabilité des garçons peut avoir été influencée ou atténuée par la provocation ou la facilité de la fille. (01/09/1966)²⁹

Cet extrait révèle qu'au milieu des années 1960, les situations autrefois considérées comme des violences sexuelles en raison des éléments contextuels ne sont plus systématiquement jugées comme telles car on assisterait à une « *dégradation des mœurs* » : les jeunes femmes respecteraient de moins en moins la norme de la pudeur (Rebreyend, 2008), auraient des rapports sexuels avant le mariage et donneraient, d'une façon générale, leur consentement beaucoup plus aisément. Dans les représentations collectives, ce changement de pratiques, associé à mai 68 et à la prétendue « révolution sexuelle », implique que, tandis qu'il était autrefois possible de supposer que, sous certaines conditions, les femmes ne voulaient pas même si elles ne l'exprimaient pas il n'en va plus de même à la fin de la décennie.

Cette présomption de consentement renoue alors avec la longue histoire des représentations de la séduction hétérosexuelle dans lesquelles l'absence de consentement féminin est pensée comme une mise en scène visant à attiser le potentiel érotique de l'interaction. Dans les textes narratifs en prose de la seconde moitié du xix^e, siècle, les protagonistes jouent la « comédie du viol » : les personnages féminins sont décrits comme de « fausses prudes » qui badinent afin de pouvoir accéder au plaisir sans compromettre leur réputation (Nizard, 2019). Inspirés par la littérature libertine du xviii^e, ces scénarios de séduction se caractérisent par une esthétique de la violence (Darlot-Harel, 2019) : les femmes sont soumises à des conventions sociales qui les somment de préserver des apparences de pudeur. Leur résistance est alors interprétée comme une feinte permettant de dissimuler leur consentement, tandis que l'insistance des hommes est perçue comme étant purement formelle et servant de moyen efficace pour satisfaire des désirs qui demeurent inexprimables autrement (Slaviero, 2019).

Dans les six articles publiés au cours de la période, la question du consentement se pose de façon unilatérale pour les femmes et seules quelques rares situations de violence physique sont présentées comme étant de potentielles entraves au consentement (impliquant par exemple un « *enlèvement dans une voiture* » dans un « *lieu désert* » (01/09/1966)³⁰. Ces deux caractéristiques sont liées à la vision dominante de l'époque qui propose une lecture

²⁹ Claudine Escoffier-Lambiotten « Un délit collectif qui illustre la dégradation des mœurs », *Le Monde*, 01/09/1966, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

³⁰ Claudine Escoffier-Lambiotten « Un délit collectif qui illustre la dégradation des mœurs », *Le Monde*, 01/09/1966, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

biologisante des différences entre sexualité féminine et sexualité masculine. Animés par des pulsions sexuelles, les hommes seraient par nature amenés à prendre les initiatives tandis que, dotées d'un faible désir, les femmes seraient biologiquement déterminées à réguler les avances masculines (Vuille, 2014). L'ensemble des articles posent par ailleurs exclusivement la question du consentement dans des situations sexuelles mettant en jeu des partenaires qui ne se connaissent pas et qui n'entretiennent dès lors aucune relation amoureuse ou conjugale : le consentement n'est pas pensé au nom du devoir conjugal. C'est ce que les féministes appellent depuis la fin xix^e siècle le « viol légal » (Salmon, 2021). Ce phénomène révèle qu'à cette époque les enjeux associés à la sexualité sont essentiellement statutaires (et non sociaux ou personnels comme ce sera le cas plus tard). Aussi, lorsque la sexualité se déroule dans la « bonne » configuration relationnelle, elle est légalement autorisée et ne suscite donc pas de questionnement. Enfin, le consentement est utilisé pour repérer les situations de violence, qui ne sont alors pas considérées comme de la sexualité. Mais ce n'est pas parce qu'il s'agit de sexualité et non de violences que l'on a à faire à de la « bonne » sexualité. Ainsi, le consentement ne définit pas en lui-même, avant le début des années 1970, les contours de la « bonne » sexualité.

La conception du consentement comme instrument de condamnation exceptionnelle des infractions sexuelles va de pair avec l'adhésion à un modèle de « bonne » sexualité que l'on peut qualifier de conservateur, au sens où celui-ci est hérité des siècles passés. Selon ce modèle, la sexualité masculine doit être conquérante tandis que la sexualité féminine doit être modérée. Il est alors déconseillé aux femmes de se montrer aguicheuses car, en cas de séduction, il existerait un droit masculin à la sexualité. Dans une critique du film *Les chiens de paille* de Sam Peckinpah publiée le 15 février 1972³¹, Jean de Baroncelli, 10^e marquis de Javon et fils du cinéaste Jacques de Baroncelli, résume le scénario en présentant l'une des protagonistes comme une jeune femme « à la beauté provocante » dont l'expérience de sexualité forcée avec un « voyou » n'est pas problématisée. Tout se passe comme si son apparence séduisante était le signe de son intérêt pour la sexualité et donc fonctionnait comme un consentement. D'ailleurs l'auteur précise que le « plaisir (...) la rend vite consentante ». L'usage dominant du consentement dans les années 1960 exprime une responsabilité genrée qui, en l'occurrence, incombe surtout aux femmes.

³¹ Jean de Baroncelli, « "Les chiens de paille", de Sam Peckinpah », *Le Monde*, 15/02/1972, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

1.2. Dénoncer le phénomène du viol (1973-1981)

Dans les années 1970, le consentement est plus fréquemment mobilisé. Entre 1973 et 1981, il apparaît dans 38 articles. Entre 1982 et 1993, il est en revanche de nouveau moins investi (il apparaît seulement dans 14 articles), probablement en raison du changement de législation en 1980 qui marque la fin de la référence au consentement dans la définition pénale du viol.

De même que dans la période précédente, le consentement est toujours pensé dans le cadre de relations hétérosexuelles, par des journalistes issues pour la majorité de la fraction économique des classes supérieures catholiques³², et la plupart des articles abordant le sujet sont consacrés au récit de procès pour viol. Parmi eux, quelques-uns retranscrivent en outre des réflexions théoriques sur « *l'hégémonie masculine* » (22/11/1974)³³ et discutent de l'éducation reçue par les garçons et par les filles reconduisant des stéréotypes sexués – celui de l'homme « *naturellement agressif* » et celui de la femme « *naturellement passi[ve]* » (30/11/1978)³⁴.

La grande différence concerne l'argument que cherchent à faire les locuteurs/rices lorsqu'elles et ils se réfèrent au consentement. Adhérant souvent aux idées féministes, ces derniers/ères ne s'y réfèrent plus pour contester l'occurrence de violences sexuelles mais au contraire pour mettre au jour et la réalité sociale du viol et des agressions sexuelles et dénoncer leur traitement pénal : les discours cherchent à montrer qu'au regard des circonstances interactionnelles (présence de plusieurs hommes, manifestation d'une forme de résistance *etc.*), il n'est pas possible, malgré ce que défend la justice, que la partenaire ait consenti. Le 7 janvier 1980 par exemple³⁵, la journaliste Josyane Savigneau, autrice de plusieurs biographies dont celle de Marguerite Yourcenar et Carson McCullers, consacre un article au documentaire réalisé par des féministes filmant en 1978 un procès pour viol au cours duquel la plaignante est jugée consentante en dépit du contexte de l'interaction sexuelle dont il est question – la jeune femme a été « *entraînée dans une maison* » par un inconnu dans laquelle trois autres hommes étaient déjà présents. L'objectif de l'article est de donner un écho à l'argumentation féministe et d'insister sur l'absurdité du plaidoyer de la défense et plus généralement la dimension

³² J'ai obtenu ces informations en consultant les pages web consacrées aux journalistes ayant écrit les 38 articles.

³³ Bertrand Poirot-Delpech, « "La Dentellière" et ses images », *Le Monde*, 22/11/1974, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

³⁴ Alice Braitberg, « Pas de pardon pour les violeurs », *Le Monde*, 30/11/1978, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

³⁵ Josyane Savigneau, « Fiorella et les hommes », *Le Monde*, 07/01/1980, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

instrumentale des opinions dominantes partagées par l'auditoire masculin selon lesquelles tant que la « *femme n'est ni morte ni gravement blessée, c'est qu'à un moment ou à un autre elle a consenti* » et « *si une femme n'est pas vierge, si elle a eu un amant, elle peut en avoir dix, c'est une putain* ». Comme en témoigne cet article, le consentement est ainsi, au cours des années 1970, majoritairement utilisé dans des rhétoriques visant à dénoncer les représentations sociales qui participent à la banalisation des violences sexuelles et qui masquent leurs effets individuels (sentiment de peur) et sociaux (contrôle des femmes). Le 23 mars 1979, la même journaliste Josyane Savigneau concluait avec ironie son article dédié au récit d'un autre procès pour viol par le constat suivant : « *Aujourd'hui (...) cela s'appelle consentir aussi si une femme accepte, par peur de mourir, de coucher avec trois hommes qu'elle n'a pas choisis...* ».

Un tel usage s'inscrit dans les revendications portées par les mouvements féministes de la seconde vague qui se concentrent sur la sphère privée et qui montrent comment le corps des femmes, la conjugalité, la reproduction, la sexualité et les violences sexuelles se situent au cœur de la domination masculine (Delage, 2017). Indissociables d'une production théorique, ces mouvements sociaux donnent lieu à des recherches qui développent des grilles de lecture pour comprendre les violences. Le viol est alors décrit comme un instrument de contrôle social (Hanmer, 1977) prenant part à un « *continuum* de la violence sexuelle » (Kelly, 2019 [1987]) qui ne renvoie pas à une échelle de gravité des actes mais qui rend compte de « l'étendue et [de] la variété » (p. 72) de ces faits dans la vie des femmes, allant des comportements masculins les plus banals telles que des insultes ou des pressions pour accéder à la sexualité au viol.

Dans les articles publiés au cours de cette décennie, c'est du consentement féminin dont il est question. Les situations décrites mettent toujours en scène des hommes ayant utilisé différents moyens pour exercer des pressions et contraindre leur interlocutrice en suscitant chez elles de la peur. Dans le deuxième article précédemment cité par exemple, les hommes accusés ont eu recours à la violence : la plaignante a notamment reçu un « *coup de tête* » de l'un d'entre eux, à l'issue duquel elle a eu « *un hématome à l'œil gauche* » (23/03/1979)³⁶. Contrairement aux articles publiés dans les années 1960 qui renvoyaient la démonstration de force à une essence masculine, ceux des années 1970 mettent plutôt l'accent sur les mécanismes sociaux qui encouragent les hommes à faire usage de violence dont en particulier la dénégarion des violences et la culpabilisation des victimes : à propos d'un procès pour viol s'étant déroulé en

³⁶ Josyane Savigneau, « Le consentement et la peur », *Le Monde*, 23/03/1979, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Italie, le journaliste Robert Solé, issu d'une famille de la bourgeoisie catholique cairote, se désole le 3 novembre 1976, dans un article intitulé « Les féministes italiennes lancent une campagne contre "la violence sexuelle" »³⁷, que les « enquêteurs semblent bien s'être acharnés à voir en la victime une partenaire consentante » et que celle-ci s'est dès lors sentie « *physiquement agressée par deux hommes (...) ensuite moralement violée par les enquêteurs* ». Un autre point commun des articles parus entre 1973 et 1981 est de rapporter les problèmes individuels de consentement à des problèmes collectifs : c'est en tant que femme ou en tant qu'homme que les questions se posent en matière de sexualité. En témoignent les extraits du plaidoyer de Gisèle Halimi élaboré à l'occasion d'un procès pour viol se déroulant à Colmar, cités par Josyane Savigneau dans un article publié le 23 septembre 1977. À certains moments, l'avocate ironise : « *mais regardez-nous, nous les femmes, nous aimons ça être violées, torturées. Nous sommes ici pour ça, pour être les masos de ces sadiques* » : à d'autres, elle dénonce « *ce comportement des hommes, le viol comme le fascisme quotidien* ». De même, Alice Braitberg échafaude des analyses concernant le groupe des femmes :

Pour nous toutes femmes, le fait de se savoir violable fait de nous des bêtes apeurées, entretient notre haine de soi, façonne notre mentalité d'esclave, cultive notre sentiment de culpabilité, nous influence corps et âme, nous ancre dans la féminité. (30/11/1978)

Pour les militantes féministes, se jouent dans la sexualité un certain type d'enjeux identitaires : les individus éprouvent leur identité sociale – en termes d'appartenance à des groupes sociaux.

Cette fois-ci, l'absence de consentement est un critère suffisant pour qualifier l'expérience de « mauvaise » sexualité comme le suggère l'analogie établie par la journaliste et chercheuse en biologie Odette Thibault entre les grossesses non désirées qui ne seraient pas une « bonne » manière de procréer d'une part et les rapports sexuels forcés d'autre part :

Il n'y a rien de commun entre l'angoisse d'une grossesse redoutée et subie et l'euphorie d'une grossesse désirée, et que le refus de l'enfant peut être aussi violent que peut l'être son désir. Il y a là un peu la même différence qu'entre l'acte sexuel consenti dans l'amour et le coït forcé. Là où il n'y a pas consentement, il y a un viol ; et le respect de la vie commence par le respect du corps où elle se développe et de l'esprit qui la consacre. (21/11/1974)

Ainsi, pour les féministes de la seconde vague, le consentement est une condition nécessaire à la « bonne » sexualité. En revanche, il n'est pas perçu, comme ce sera le cas à partir

³⁷ Robert Solé, « Les féministes italiennes lancent une campagne contre "la violence sexuelle" », *Le Monde*, 03/11/1976, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

des années 1990, comme une condition suffisante. Lucile Ruault (2019) montre entre autres l'importance accordée au plaisir dans « la rénovation des cadres des relations sexo-affectives » (p. 376). En ce sens, la sexualité consentie mais qui ne procure pas de plaisir n'est pas « bonne ».

Ces nouvelles normes restent toutefois cantonnées à des sous-espaces – les cercles intellectuels parisiens essentiellement – et ne se diffusent pas dans le reste de la société. Apparaissent seulement de nouveaux interdits qui viennent réguler les conduites sexuelles masculines en fixant certaines limites, notamment celle de ne pas recourir à la violence physique – celle-ci n'étant plus considérée comme naturelle et presque inéluctable mais comme un effet du fonctionnement de la société et donc possiblement réversible. Les hommes doivent cesser de recourir à la force et à la violence pour obtenir des rapports sexuels. Les prescriptions concernent dès lors avant tout les comportements à adopter au cours des interactions et responsabilité genrée et déplacent la responsabilité vers les hommes, qui sont accusés de faire vivre les femmes dans la peur et qui ont le pouvoir.

1.3. Définir les conditions de l'autonomie et de la sexualité légitime (1990-2017)

Après une relative disparition des débats publics dans les années 1980, le consentement réapparaît plus fréquemment dans les articles, à partir de la seconde moitié des années 1990 puis de façon encore plus marquée à partir du début des années 2010. 166 y font mention entre 1995 et octobre 2017, moment où les usages du terme se démultiplient sous l'influence du mouvement MeToo.

Au cours de cette période, le consentement est mobilisé par des acteurs sociaux beaucoup plus nombreux et plus divers. Ce ne sont plus seulement des journalistes issus de la bourgeoisie économique qui s'y réfèrent, mais aussi des journalistes appartenant à la fraction culturelle de la bourgeoisie et des universitaire (philosophes et juristes essentiellement, historiens exceptionnellement). Dans ces articles, le consentement est alors utilisé pour rendre compte des affaires de violences sexuelles portées en justice et réfléchir sur les problématiques sociales que celles-ci soulèvent ; retracer les évolutions de la législation, évoquer l'émergence des Déclarations des droits ; ou encore retranscrire les réflexions théoriques échafaudées par

des philosophes telles que Geneviève Fraisse (29/11/1991³⁸, 08/03/2000³⁹, 29/12/2007⁴⁰) et Michela Marzano (29/12/2007⁴¹, 26/11/2011⁴², 30/11/2013⁴³) ou par des juristes comme Marcela Iacub (02/02/2002⁴⁴, 09/01/2003⁴⁵, 10/03/2003⁴⁶, 17/10/2006⁴⁷, 30/05/2008⁴⁸, 13/10/2010⁴⁹, 26/11/2011⁵⁰, 13/06/2015⁵¹). Dans tous les cas, les locuteurs/rices s'interrogent surtout sur la capacité des individus à consentir dans une pluralité de situations en tenant compte des propriétés sociales de chaque partenaire (âge, situation de handicap *etc.*) et de la nature de la relation dans laquelle s'inscrit le rapport sexuel (relation marchande, relation hiérarchique, relation thérapeutique *etc.*). Pour elles et eux, l'enjeu est de déterminer si les partenaires jouissaient d'une autonomie suffisante au moment de l'interaction sexuelle pour formuler un choix libre.

Chronologiquement, le consentement est d'abord interrogé dans les rapports sexuels se déroulant dans un cadre prostitutionnel ou impliquant un.e enfant. Ces réflexions résonnent avec des débats ayant eu lieu aux États-Unis quelques années auparavant dont notamment ceux des *sex wars* (Ferguson, 1984) qui opposent les abolitionnistes envisageant la prostitution uniquement sous le prisme de la violence masculine aux libertaires pour qui la prostitution peut être un moyen pour les femmes de récupérer une forme d'*agency* sexuelle (Mathieu, 2014). On

³⁸ Alain Corbin, « L'Eve nouvelle et la madone imaginaire », *Le Monde*, 29/11/1991, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

³⁹ Nicolas Weill, « Sphère publique/sphère privée : où est la frontière ? », *Le Monde*, 08/03/2000, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁰ Patrick Kéchichian, « Voyage sur les rives du licite et de l'illicite », *Le Monde*, 29/12/2007, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴¹ Patrick Kéchichian, « Voyage sur les rives du licite et de l'illicite », *Le Monde*, 29/12/2007, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴² Anne Chemin, « La prostitution hors la loi ? », *Le Monde*, 26/12/2011, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴³ Frédéric Joignot, « Peut-on consentir à se prostituer ? », *Le Monde*, 30/11/2013, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁴ Marcela Iacub et Patrice Maniglier « Comportements sexuels : les infortunes de trop de vertu », *Le Monde*, 02/02/2002, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁵ Marcela Iacub, Catherine Millet et Catherine Robbe-Grillet, « Ni coupables ni victimes : libres de se prostituer », *Le Monde*, 09/01/2003, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁶ Mathilde Mathieu, « Marcela Iacub, unique en son genre », *Le Monde*, 10/03/2003, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁷ Marcela Iacub, « Sexe en location », *Le Monde*, 17/10/2006, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁸ Le Monde des livres, « Extraits "Par le trou de la serrure" », *Le Monde*, 30/05/2008, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁴⁹ Jean-Luc Douin, « Joséphine, victime ambiguë d'une énigme judiciaire », *Le Monde*, 13/10/2010, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁵⁰ Anne Chemin, « La pénalisation des clients de prostituées qualifiée de retour au puritanisme », *Le Monde*, 26/04/2011, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁵¹ Michel Guerrin, « Le mal dominant », *Le Monde*, 13/06/2015, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

retrouve ainsi ce conflit d'opinions dans les articles du *Monde* qui donnent aussi bien la parole à l'avocate Gisèle Halimi (premier extrait) qu'à la juriste Marcela Iacub (second extrait) :

« Faire de son sexe l'objet de l'échange argent-plaisir n'est jamais, quoi qu'on dise, librement consenti. Un rapport de forces socio-économiques qui anéantit toute liberté est omniprésent. » (31/07/2002)⁵²

« La prostituée n'aliène rien d'elle-même définitivement. De même que la personne qui invente des logiciels informatiques loue son cerveau ou vend un service intellectuel, celle qui se prostitue loue ses organes sexuels, vend un service sexuel, et non pas un organe sexuel. Elle fait un métier tout à fait comparable à celui d'un masseur. » (17/10/2006)⁵³

Le consentement est ensuite examiné dans les rapports sexuels impliquant des partenaires qui entretiennent une relation hiérarchique, dans la sphère professionnelle, dans le milieu médical, associatif ou politique). Le récit concernant le réalisateur Jean-Claude Brisseau et de jeunes actrices aspirant à jouer dans ses films en offre une illustration :

Entre 1996 et 2001, avec des périodes d'interruption, deux comédiennes ont effectué des essais érotiques en vue du tournage de *Choses secrètes* (2002), persuadées qu'elles détiendraient l'un des rôles principaux (...) Devant les juges, chacune a raconté les fameuses séances durant lesquelles elles devaient mettre « la main dans la culotte » sans simuler. Dans une chambre d'hôtel, à leur domicile, chez Brisseau ou dans un café, conformément au scénario... (...) En larmes, la troisième plaignante évoque ce « bruit, comme un halètement », qui lui a fait comprendre que M. Brisseau « se caressait à travers le pantalon », lors d'un essai. « Je ne sais pas pourquoi je n'ai pas eu le courage de dire non. » (...) Au moment des faits, y avait-il absence de consentement ? (05/11/2005)⁵⁴

Du point de vue de la journaliste Clarisse Fabre, les conditions n'étaient pas réunies pour que les actrices formulent le choix libre et volontaire de se masturber devant le réalisateur puisqu'elles agissaient sous contrainte dans l'espoir d'obtenir un emploi. Une autre illustration de ce type de questionnement en matière de consentement est le traitement médiatique de l'affaire Dominique Strauss-Kahn (DSK) en 2011. Entre mai et décembre 2011, 28 articles abordent le sujet. La majorité d'entre eux s'interrogent sur la possibilité pour Nafissatou Diallo, employée comme femme de chambre au Sofitel de New-York, de refuser des avances sexuelles émanant du directeur du Fonds Monétaire International de l'époque en raison de sa relation de subordination (il est client, elle est employée) et de leur distance sociale.

⁵² Elisabeth Badinter, « Rendons la parole aux prostituées », *Le Monde*, 31/07/2002, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁵³ Marcela Iacub, « Sexe en location », *Le Monde*, 17/10/2006, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁵⁴ Clarisse Fabre, « L'"ogre" Brisseau désorienté et confus face à ses accusatrices », *Le Monde*, 05/11/2005, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Dans les articles consacrés à des récits d'affaires sexuelles, bien que ce soit essentiellement du consentement féminin dont il est question, les débats ne se focalisent pas nécessairement sur la dimension genrée mais se penchent davantage sur d'autres aspects comme le différentiel d'âge ou les rapports hiérarchiques entre partenaires. Les réflexions théoriques s'intéressent quant à elles au consentement des individus indépendamment du sexe, dans une perspective universaliste et libérale. De tels discours véhiculent une vision de la sexualité dans laquelle les différences entre femmes et hommes sont gommées au profit de différences individuelles. Cette conception suppose que certaines personnes sont, du fait de leur tempérament, intéressées par la sexualité et prennent les initiatives tandis que d'autres ont moins de désir ou bien sont timides et optent plutôt pour des postures attentistes. Les articles abordent en outre la question du consentement sous le prisme du respect de l'individualité. Dans un article publié le 2 février 2002, la juriste Marcela Iacub et le philosophe Patrice Maniglier dénoncent la « *pénalisation toujours plus spectaculaire des comportements sexuels* » en la mettant en lien avec l'existence d'une équivalence entre consentement et intégrité sexuelle dans le dispositif juridique :

La valeur juridiquement protégée n'est pas la liberté, mais une valeur nouvelle, que la loi appelle « sexe », juridiquement instituée comme un droit à l' « intégrité sexuelle », qui ne saurait être atteinte qu'avec le consentement des personnes, consentement toujours plus problématique. Certains juristes comparent aujourd'hui ce consentement à celui que l'on demande pour la pratique des sports violents ou pour les interventions chirurgicales, toute activité sexuelle étant susceptible de porter atteinte à cette « intégrité sexuelle ». (02/02/2002)⁵⁵

Un tel usage du consentement montre que la sexualité continue d'être associée à des enjeux identitaires qui ne sont toutefois plus de nature sociale mais individuelle : comme le rappelle Marcela Iacub, « *donner son sexe, entend-on souvent, c'est se donner tout entier* » (17/10/2006)⁵⁶.

Dans les discours publics de cette période, le consentement est présenté dans les discours comme une condition nécessaire mais aussi suffisante à la « bonne » sexualité comme l'exprime explicitement la journaliste Caroline Fourest, journaliste, essayiste et réalisatrice, fille d'un père marchand de vin et d'une mère antiquaire, dans son « *Éloge du consentement* » publié le 21 mai 2011, au moment de l'affaire DSK :

⁵⁵ Marcela Iacub et Patrice Maniglier « Comportements sexuels : les infortunes de trop de vertu », *Le Monde*, 02/02/2002, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁵⁶ Marcela Iacub, « Sexe en location », *Le Monde*, 17/10/2006, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Tant qu'il s'agit de relations consenties et non d'agressions sexuelles ou de viols, la vie amoureuse d'un homme ou d'une femme publique relève du privé. (21/05/2011)⁵⁷

Le consentement légitime la sexualité et n'appelle pas davantage de considérations. En revanche, les réflexions sur les circonstances individuelles, contextuelles et relationnelles invalidant le consentement fournissent des informations relativement précises sur ce qu'est la « mauvaise » sexualité : tout rapport sexuel dans lequel la volonté d'au moins l'un.e des partenaire n'est pas respectée à cause de son âge ou de son état psychique, à cause du recours à la force physique ou de l'existence de relations asymétriques de pouvoir. L'usage du consentement comme outil de légitimation de la sexualité s'accompagne donc de transformations importantes des représentations de la « bonne » sexualité. Le modèle devient unique, c'est-à-dire identique pour les femmes et pour les hommes, et repose sur la volonté individuelle. Les rapports sexuels sont jugés « bons » dès lorsqu'ils sont souhaités et choisis pour les individus qui y prennent part. Dans cette conception, la volonté individuelle est seulement limitée par des rapports de pouvoir structurels perçus comme surplombants. Les interdits portent alors essentiellement sur le profil des partenaires avec lequel.es il est envisageable d'avoir des rapports sexuels. Pour chaque individu, il existe des catégories de personnes exclues du champ des possibles du fait de leurs propriétés intrinsèques ou de la nature de leur relation. Dans les discours théoriques abordant la question du consentement en termes abstraits, la responsabilité dans la sexualité n'est pas genrée : il incombe à chacun.e de respecter sa volonté ainsi que celle de l'interlocuteur/rice. Dans les discours abordant la question du consentement à partir de situations concrètes (dans le cadre d'affaires juridiques le plus souvent, ou de témoignages plus rarement), on retrouve tout de même une asymétrie de genre : il affère aux hommes de respecter le consentement et donc la volonté de leur partenaire, tandis qu'il échoit aux femmes de faire respecter leur propre consentement et donc leur propre volonté.

Depuis le milieu du xx^e siècle, la question du consentement apparaît de plus en plus dans les débats publics. Selon les périodes, elle est abordée par plusieurs types de locuteurs/rices, pour dire des choses différentes. Dans un premier temps, la référence au consentement sert à occulter l'occurrence de violences sexuelles puis au contraire à les dénoncer. Dans un second temps, à partir des années 1990, elle sert à réfléchir à l'autonomie des sujets et ainsi à se prononcer sur le caractère moral de la sexualité.

⁵⁷ Caroline Fourest, « Éloge du consentement », *Le Monde*, 21/05/2011, disponible sur Europepress (page consultée le 31/12/2022).

Ces transformations touchant les usages du consentement ont accompagné des changements de représentations concernant l'existence de différences entre sexualité masculine et sexualité féminine d'une part, et concernant les frontières de la « bonne » et de la « mauvaise » sexualité d'autre part. Naturalisées, les différences sexuées ont, parallèlement aux mouvements féministes de la seconde vague, été envisagées comme un produit de la société, avant d'être déniées au nom de l'universalité et du poids de l'individualité. Le modèle de la « bonne » sexualité est quant à lui passé d'une définition statutaire dans laquelle la configuration relationnelle joue un rôle déterminant à une définition libérale, centrée sur l'idée d'autonomie du sujet.

Avec MeToo et la diffusion des témoignages de violences sexuelles, l'année 2017 marque un tournant. Comme le montre le graphique 1, le consentement gagne considérablement en visibilité, apparaissant dans un nombre d'articles beaucoup plus important. Cette évolution quantitative se double de surcroît d'une mutation qualitative : le consentement est abordé par de nouvelles catégories de locuteurs/rices pour défendre de nouvelles idées. C'est l'objet de la partie suivante que l'on consacre entièrement à la période contemporaine.

2. L'omniprésence de la question du consentement depuis le début du moment MeToo et le modèle de « bonne » sexualité égalitaire

Depuis le début du moment MeToo, la question du consentement apparaît très fréquemment dans les débats publics comme en témoigne la nette augmentation du nombre d'articles publiés dans le journal *Le Monde* (voir graphique ci-dessus). Entre le 5 octobre 2017 (date de popularisation du hashtag MeToo lancé initialement par Tarana Burke) et le 31 décembre 2022 (date à laquelle j'ai arrêté l'analyse), 438 articles abordent la question du consentement sexuel.

Au-delà des articles consacrés aux récits de procès pour viol ou agression sexuelle, de ceux qui rendent compte de débats sur la législation et de ceux présentant des réflexions théoriques (non plus seulement philosophiques ou juridiques au cours de cette période mais aussi sociologiques, historiques et psychologiques), on trouve également des articles qui sont consacrés à la question de l'éducation à la sexualité, d'autres qui prennent la forme de témoignages et qui relatent des expériences individuelles, d'autres encore qui développent des analyses sur la place du consentement et sa progressive prise en compte dans une série de sphères professionnelles (monde du cinéma, du théâtre, de l'édition, du sport *etc.*). Le

consentement est dès lors mobilisé par une pluralité encore plus importante de locuteurs/rices : des journalistes, des intellectuel.les, des professionnel.les du droit mais aussi des femmes et des hommes politiques, des artistes, des professionnel.les de santé et des individus ordinaires.

Dans les articles du *Monde* publiés au cours de cette période, le consentement continue d'être majoritairement pensé dans le cadre hétérosexuel même si avec le #MeToo gay et #MeTooInceste au début de l'année 2021, il commence également à être interrogé dans le cadre de relations homosexuelles. Par ailleurs, le consentement est désormais utilisé pour se prononcer sur la sexualité « ordinaire » et « banale » au sens de ce qui fait le quotidien du rapport des individus à la sexualité (Rebreyend, 2004), y compris lorsque celle-ci se déploie dans la sphère conjugale :

Lise (les prénoms des victimes présumées ont été modifiés) raconte qu'elle a rencontré Brandon sur Instagram lorsqu'elle avait 17 ans. Après plusieurs messages, un rendez-vous, et un premier baiser au cinéma, l'adolescente a cru à une romance, dans les premiers temps. Le jeune homme a très vite réclamé des relations sexuelles, menaçant de la quitter s'il n'obtenait pas satisfaction. (...) Persuadée qu'il fallait « préserver son couple » dans un schéma idéalisé, l'adolescente s'est laissée entraîner dans la chambre de Brandon, moins de trois mois après le premier message sur Instagram, et a cédé à ses avances sexuelles, en pleurs. « Je n'avais pas envie, il avait envie, je l'ai laissé faire pour lui faire plaisir », résume l'adolescente. (12/03/2021)⁵⁸

Dans cet extrait d'article publié le 12 mars 2021, le journaliste Richard Schittly fait le récit d'un procès pour viol dans lequel un jeune homme est accusé d'avoir « *manipulé et abusé* » deux adolescentes en les « *abreuvant de messages aux connotations sentimentalo-pornographiques* » et en mimant une relation amoureuse pour obtenir des relations sexuelles. Ainsi, à la différence de la période précédente où la question du consentement était uniquement posée dans des cas spécifiques, elle concerne ici tout rapport sexuel, indépendamment de la configuration relationnelle dans laquelle il s'inscrit.

Depuis le début du moment MeToo, les discours publics sur le consentement émanent en outre de sources très diverses (médias, produits culturels, réseaux sociaux *etc.*) comme le confirme le vaste ensemble de discours publics analysés dans ce chapitre, qui abordent tous la question du consentement et qui ont été sélectionnés en raison de leur visibilité dans l'espace public. Si, selon la nature et les sources des discours produits, les registres mobilisés présentent des variations, un « fonds discursif » commun (Lahire, 2005b) se dégage et participe à l'élaboration d'un « ordre sexuel » au travers « d'une pluralité d'acteurs aux savoirs très

⁵⁸ Richard Schittly, « A Lyon, plongée dans la toile de l'emprise numérique à l'occasion d'un procès pour viol », [en ligne], *Le Monde*, 12/03/2021, disponible sur Europepress (page consultée le 31/12/2022).

divers » (Damian-Gaillard et Vörös, 2023, p. 23). Dans ces discours en effet, le consentement est, dans la majeure partie des cas, évoqué pour dénoncer le système de régulation sociale de la sexualité qui prévalait jusqu'alors et pour promouvoir un nouveau modèle de « bonne » sexualité. La façon dont les discours, plus rares, émanant des sous-espaces médiatiques réactionnaires et/ou masculinistes se réfèrent au consentement va d'ailleurs dans le même sens puisqu'ils estiment l'attention portée à la question du consentement disproportionnée : non seulement les femmes ne seraient pas victimes de la domination masculine mais seraient au contraire les détentrices du pouvoir dans le domaine de la séduction et de la sexualité et n'auraient dès lors pas besoin que l'on cherche à améliorer leurs expériences érotiques. Du point de vue de ces locuteurs, ce serait même plutôt les hommes qui auraient besoin de mesures pour défendre leurs intérêts dans la sexualité.

Dans cette partie, je me concentre sur les points de convergence des discours plutôt que sur les divergences car l'objectif de la thèse est de saisir les recompositions du genre et de la sexualité au niveau individuel dans un contexte où la question du consentement est très présente dans les débats publics. Or, comme les individus sont simultanément confrontés à une pluralité de discours, ils sont amenés à prendre connaissance de la majorité des déclinaisons possibles et leur appropriation dépend moins du contenu auquel ils ont été confrontés que de leur propre trajectoire, croyances et situations vécues. Dans cette optique, j'analyse l'ensemble des discours abordant la question du consentement afin de donner à voir les cadres de représentation et les normes qui sont véhiculés et auxquels sont exposé.es les femmes et les hommes. Je commence par mettre en exergue les représentations de la sexualité que charrient les discours abordant le consentement (2.1) avant de montrer que les références au consentement s'accompagnent de la promotion d'un modèle de « bonne » sexualité dont je présente les principales caractéristiques (2.2).

2.1. Une hybridation entre cadres de représentations féministes et thérapeutiques

Les matériaux collectés montrent que, dans la majorité des discours publics abordant la question du consentement depuis le début du moment MeToo, les différences entre les femmes et les hommes dans la sexualité sont envisagées comme le résultat de mécanismes sociaux et plus précisément comme un effet du fonctionnement inégalitaire de la société. Dans ces

discours, les expériences sexuelles sont par ailleurs analysées en détails car loin d'être anodines, elles joueraient un rôle déterminant dans les constructions identitaires individuelles.

2.1.1. Une lecture constructiviste des différences sexuées dans la sexualité

Les discours abordant la question du consentement charrient d'abord une conception constructiviste de la sexualité. Les expériences différenciées du désir et de la sexualité par les femmes et par hommes ne sont plus interprétées comme étant le résultat de différences biologiques naturelles et donc comme étant inéluctables, comme c'était le cas depuis plusieurs siècles (Vuille, 2014) : elles sont plutôt perçues comme une conséquence des rapports de genre qui structurent la société, c'est-à-dire comme le produit de constructions sociales. En ce sens, on retrouve des représentations proches de celles qui étaient véhiculées dans les discours abordant le consentement pour dénoncer l'occurrence de violences sexuelles au moment des mouvements féministes de la seconde vague dans les années 1970. Dans les discours, trois types de contenu témoignent de la diffusion d'une telle grille de lecture.

Les discours réactionnaires émanant de la manosphère, c'est-à-dire du réseau de sites web, vidéos et publications sur les réseaux sociaux plaidant pour le maintien voire le retour à un système (encore plus) patriarcal et à des rapports hétérosexuels fondés sur perspective fonctionnaliste (Morin, 2021), en sont les premiers indicateurs car ils critiquent de façon virulente les discours actuels sur le consentement en défendant la vision biologisante de la sexualité. En témoignent les commentaires publiés sur le forum *Le Monde* en réaction à un article intitulé « Neuf femmes sur 10 disent avoir subi une pression pour avoir un rapport sexuel, selon une enquête » paru le 3 mars 2020⁵⁹, au moment où les résultats de l'enquête sur le consentement réalisée par le collectif féministe #NousToutes ont été diffusés. Un internaute faisant usage du pseudonyme « Grand Enfant » insiste par exemple sur les différences hormonales entre les femmes et les hommes :

Où est le problème quand des hommes "font pression" pour obtenir un acte sexuel ? Il y a pression et pression, ce qui laisse pas mal de marge. Rappel : l'homme est un mammifère et chez les mammifères, le mâle se bat pour se réserver les femelles. Dommage que les femmes ne puissent faire un stage dans un corps d'homme bourré de testostérone.

⁵⁹ Grand Enfant. Où est le problème quand des hommes "font pression" pour obtenir un acte sexuel ? [Commentaire sur l'article « Neuf femmes sur 10 disent avoir subi une pression pour avoir un rapport sexuel, selon une enquête »], lemonde.fr, 03/03/2020, disponible sur : https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/03/une-enquete-met-en-lumiere-la-negation-du-consentement-sexuel-chez-les-jeunes-femmes_6031624_3224.html (page consultée le 22/11/2020).

Dans cet extrait, la conception du consentement dans l'enquête #JaiPasDitOui est contesté du fait des représentations erronées de la sexualité sur lesquelles celui-ci s'appuierait : à la différence des militantes du collectif féministe, l'internaute envisage les insistances masculines pour obtenir des rapports sexuels non comme un effet du privilège de genre dont bénéficieraient les hommes mais comme une conséquence de propriétés endocrinologiques innées. Ainsi, en insistant sur le poids de la biologie, ces discours contestent l'importance accordée aux dynamiques sociales dans la compréhension de la sexualité.

Un deuxième type de discours attire quant à lui l'attention sur les mécanismes d'apprentissages sociaux de la sexualité qui se déclinent différemment pour les femmes et pour les hommes et qui produiraient un rapport à la sexualité différencié selon le sexe. Du fait de l'organisation de la société et des normes en vigueur, les filles et les garçons apprendraient à endosser des rôles différents en matière de sexualité. Une telle analyse est inspirée par les analyses échafaudées par les savoirs sociologiques et confirme l'existence d'une porosité entre sphère académique et sphères non-académiques déjà suggérée par Agnès Van Zanten (2009) dans son enquête auprès de familles appartenant aux classes moyennes supérieures et résidant dans des communes urbaines de la région parisienne lorsqu'elle constate que les parents se réfèrent aux thèses de Pierre Bourdieu, de Jean-Claude Passeron et de Christian Baudelot et Roger Establet pour justifier leur choix d'établissement scolaire pour leurs enfant. La vidéo publiée par le média en ligne AJ+ le 17 mai 2019⁶⁰ sur son compte Twitter en offre une illustration. Après avoir eu recours à des arguments d'autorité en citant les analyses défendues par des autrices comme Valérie Rey-Robert, la journaliste Roxanne D'Arco interroge un professionnel de santé pour que celui-ci explique les mécanismes par lesquels les différences sexuelles en matière de sexualité se constituent et pour qu'il déconstruise ainsi l'idée selon laquelle les pulsions sexuelles masculines pousseraient, par nature, les hommes au viol.

Roxanne D'Arco : Pour l'autrice (Valérie Rey-Robert) notre société inculque l'idée aux femmes, et plus largement à toutes et à tous que les hommes ont des besoins sexuels à satisfaire et qu'ils peuvent devenir agressifs voire violents s'ils ne sont pas satisfaits. On a toujours en tête ce type de clichés (...) En France, 63% des gens pensent qu'il est plus difficile pour les hommes de maîtriser leur désir sexuel. Que ce soit oui ou non chez AJ+ on s'est posé une question : est-ce qu'il y a vraiment une spécificité aux pulsions sexuelles masculines ? (...)

Patrick Papazian (Médecin sexologue à l'hôpital Bichat) : cette ambiguïté dans la pulsion sexuelle masculine elle naît dès la petite enfance. **Quand le petit garçon, quel que soit le pays va manifester un comportement de séduction, va draguer une petite fille ou même une femme plus âgée, tout le**

⁶⁰ AJ+ français [@ajplusfrançais [Tweet], Déconstruire les mythes du viol. Twitter, 17/05/2019, disponible sur : <https://twitter.com/ajplusfrançais/status/1129267050717880320> (page consultée le 25/01/2023).

monde sourit, l'encouragement et trouve ça absolument charmant. C'est pas du tout la même histoire quand il s'agit d'une petite fille ou pire d'une jeune femme.

Roxanne D'Arco : Et c'est comme ça que petit à petit on nous a mis dans la tête que bon les filles et les garçons c'est pas pareil. Vous l'aurez compris l'éducation tient une part importante. Mais je vous vois venir, et les hormones là-dedans ? (...) Quand on nous dit que les hommes auraient plus de besoins que les femmes à cause de la testostérone ce serait faux ? D'après une étude publiée en 2012, la testostérone ne serait pas liée au désir sexuel masculin.

Dans cette vidéo, le médecin sexologue Patrick Papazian insiste sur le rôle de la valorisation, chez les petits garçons, de l'intérêt pour la sexualité et de la dévalorisation, chez les petites filles, de ce même intérêt (en gras dans le texte). C'est parce que les uns sont encouragés à investir le domaine de la séduction et de la sexualité, quand les autres sont, au contraire, dissuadés de le faire, que se construisent des rapports différenciés à la sexualité. Les discours s'intéressant aux mécanismes d'apprentissage mettent également en exergue les effets potentiellement subversifs des réapprentissages en cherchant à démontrer que la répartition rigide des rôles sexuels n'est pas inéluctable. Dans un article intitulé « J'ai appris à consentir, et gagné une vie sexuelle épanouie ! » publié le 7 juin 2018 dans le magazine féminin numérique Madmoizelle.com⁶¹, la locutrice rend compte de sa trajectoire en donnant à voir les changements qui l'ont jalonnée grâce aux enseignements qu'elle a progressivement tirés de ses expériences. Elle commence d'abord par revenir sur le début de sa vie sexuelle « *imposée et passive* » en décrivant sa posture de retrait, héritée de son éducation typiquement « féminine » :

En termes de sexe, je me retrouvais donc régulièrement dans des relations dans lesquelles je me faisais « retourner dans tous les sens » par des « gros bras », prendre à la gorge par un gars qui me disait que lui, il est « un peu dominant ». (...) Face à mes partenaires, je prenais assez naturellement la position d'une fille qui minaude, passive, qui fait ce qu'on attend d'elle, qui se laisse balloter dans tous les sens, qui ne dit rien et espère que lui, au moins, il passe un bon moment. (...) J'étais avant tout là pour satisfaire les désirs de mon partenaire, sans vraiment consentir, ni vraiment s'opposer.

Elle poursuit ensuite avec sa prise de résolution. Constatant que cette manière de vivre la sexualité n'est pas satisfaisante et entrave son épanouissement, elle décide d'« *apprendre à consentir et à dire non (...), à dire oui* », "*j'aimerais ça, ça ou ça*" » et à « *dire aux hommes ce qu'[elle] veu[t] et ce qu'[elle] aime* ». Elle conclut alors son article en mettant en exergue sa capacité à exposer ses limites et ses désirs et suggère que de telles transformations lui ont non seulement permis de sortir de son rôle genré mais ont également rendu possible un bouleversement des comportements de ses partenaires :

⁶¹ Une madmoiZelle, « J'ai appris à consentir, et gagné une vie sexuelle épanouie ! », [en ligne], madmoizelle.com, 07/06/2018, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/consentement-sexualite-dire-oui-918309> (page consultée le 02/01/2023).

J'ai l'impression qu'en sortant de mon rôle genré, j'aidais un peu ces hommes à sortir de leur rôle d'hommes responsables de tout, qui gèrent le sexe et doivent assurer.

Ainsi, le fait que les réapprentissages suffisent à impulser des changements et à rendre possible une répartition inédite des rôles sexuels attestent bien du caractère non naturel, socialement construit et appris de la sexualité.

Un troisième ensemble de discours cherchent quant à eux à montrer que l'expérience différenciée du désir chez les femmes et chez les hommes n'est pas sans lien avec l'expérience routinière, chez les premières, de la sexualité contrainte. Dans l'article intitulé « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi » et publié dans MadmoiZelle⁶², la locutrice retrace son parcours afin d'expliquer pourquoi elle n'éprouvait pas de désir pour son partenaire. Elle insiste alors sur les pressions que celui-ci exerçait pour accéder à la sexualité, malgré ses refus :

La base de tous les problèmes était l'impossibilité de pouvoir avoir réellement confiance en lui. Car il insistait pour du sexe malgré mon manque de désir. Car je le sentais essayer de me « dominer », plutôt que de se concentrer sur ce que je voulais ou non. Car il était beaucoup trop *borderline*, quand il tentait par exemple de placer ses mains sur des zones qui ne me plaisaient pas, malgré mes demandes répétées de ne pas le faire.

De son point de vue, c'est la répétition de ces situations de sexualité contrainte et dépourvue de désir et donc le souvenir de rapports sexuels désagréables, et non une propriété qui lui serait intrinsèque, qui aurait contribué à étouffer son désir.

2.1.2. Une lecture en termes de domination masculine

Si les différences entre sexualité masculine et sexualité féminine sont présentées dans les discours abordant la question du consentement comme le produit de mécanismes sociaux, ce sont essentiellement les expériences de la sexualité vécues par les femmes qui sont décrites comme résultant de processus sociaux inégalitaires. En effet, les discours mettent l'accent sur les manifestations de la domination masculine dans la sexualité de deux manières principales.

Premièrement, ils présentent les violences sexuelles et les « zones grises », c'est-à-dire l'ensemble des expériences sexuelles qui n'entrent pas dans la définition pénale du viol ou des agressions sexuelles mais qui sont non souhaitées, y compris dans les relations conjugales,

⁶² Une madmoiZelle, « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi », [en ligne], madmoizelle.com, 03/08/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/pas-envie-sexe-couple-998868> (page consultée le 25/01/2023).

comme des effets de l'exercice du pouvoir des hommes sur les femmes. Dans un article publié le 29 janvier 2018 dans *Le Monde*⁶³, la journaliste Blandine Grosjean dénonce, au nom de l'égalité, les rapports de pouvoir asymétriques qui contraignent les femmes à accepter des rapports sexuels dont elles n'ont pas envie alors même que les hommes ne sont jamais soumis à de telles pressions :

L'expression "passer à la casserole" et ce qu'elle impliquait d'acceptation sociale d'un abus, n'est plus acceptable. (...) Qu'une fille accepte une relation sexuelle sous la pression, quelle qu'elle soit, alors qu'un garçon ne se retrouve presque jamais, en tout cas dans le cas d'une relation hétéro, dans cette situation, n'est pas équitable.

En ce sens, ces discours s'inscrivent dans la lignée des analyses féministes de la seconde vague (Debauche, 2011) et, mettant au jour la récurrence et la banalisation de telle expériences, dénoncent la « culture du viol » (Hearn, 2020). Dans le documentaire *Sexe sans consentement* de Delphine Dhilly⁶⁴, plusieurs jeunes femmes sont filmées tandis qu'elles racontent une expérience de « sexe sans consentement ». Les descriptions des circonstances dans lesquelles ces interactions se sont déroulées donnent toutes à voir l'exercice de pressions masculines et les souffrances féminines que celles-ci génèrent, comme l'illustre par exemple le témoignage suivant :

Et on s'est endormi.es et là j'ai senti sa main sur mon ventre et j'ai dit "non", très clairement "non arrête" voilà et tout. Et il a insisté "c'est bon je suis ton ami, on se connaît depuis super longtemps, on s'en fout, y a pas de conséquence, on se prend pas la tête on est en vacances, voilà fais pas chier en gros". C'est un peu pourquoi tu veux pas ? Le non ne suffit pas, il faut expliquer pourquoi tu veux pas, t'as pas de raison de dire non. Il a beaucoup insisté.

Journaliste : ça a duré combien de temps à peu près ?

Euh je sais pas. Et après il s'est endormi tout de suite, moi j'étais super mal, d'être allongée à côté de lui je pouvais plus, je me suis levée, j'ai pris les couvertures, je me suis posée devant la grotte, c'était super joli parce que c'était en hauteur du coup on dominait tout le village, et j'ai essayé d'appeler ma mère plusieurs fois, bon elle me répondait pas.

Journaliste : qu'est-ce que tu voulais lui dire à ta mère ?

Je voulais qu'elle m'envoie un avion (pleure).

Dans ce récit, l'homme invoque successivement plusieurs arguments (l'argument de l'amitié, des vacances, de l'amusement) pour convaincre sa partenaire de se laisser faire en dépit de ses résistances. La narratrice, elle, fait l'expérience de violence symbolique au sens de Philippe Braud (2003). Le fait que son partenaire insiste malgré l'expression de son refus porte atteinte à son « moi identitaire » : elle a le sentiment que son identité est reniée et se sent dépréciée. En

⁶³ Blandine Grosjean, « "L'envie que ça se finisse le plus vite possible" », *Le Monde*, 29/01/2018, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁶⁴ Delphine Dhilly (réalisatrice), *Sexe sans consentement* [documentaire], Elephant Doc, 2018.

résultent des souffrances subjectives qui s'expriment dans son discours (elle déclare avoir été « *super mal* ») et dans ses émotions (elle se met à pleurer). Ainsi, dans ces produits médiatiques et culturels, la question du consentement va de pair avec une vision selon laquelle la sexualité est un lieu où s'exerce la domination masculine.

Cette conception ressort d'ailleurs également des discours réactionnaires qui prennent le contre-pied des discours dominants. De fait, ces productions discursives critiquent explicitement la lecture en termes de domination en la tournant au ridicule et en défendant au contraire une analyse en termes de compromis. Le commentaire publié sur le forum *Le Monde* en réaction à un article intitulé « Neuf femmes sur 10 disent avoir subi une pression pour avoir un rapport sexuel, selon une enquête » paru le 3 mars 2020⁶⁵ par un internaute utilisant le pseudonyme « Aissache » en est une illustration :

Je suis un homme et j'ai déjà pris sur moi pour faire plaisir à ma partenaire alors que je n'en avais pas plus envie que ça. Il me semble que ces petits efforts du quotidien sont aussi ce qui cimentent un couple.

Dans cet extrait, la participation à des expériences non désirées, au sein du couple, est décrite comme une expérience routinière, également pour les hommes, rendant ce faisant caduque la lecture en termes de domination masculine.

Deuxièmement, les discours abordant la question du consentement mettent en lumière les processus de culpabilisation auxquels sont soumis les femmes après avoir vécu des expériences non désirées et leurs effets. Ils montrent en effet que si les femmes vivent fréquemment des expériences sexuelles non consenties, elles sont en outre tenues responsables de leur occurrence. L'existence de telles dénonciations a déjà été documentée par Kaitlynn Mendes, Jessalynn Keller et Jessica Ringrose (2019) dans leur analyse de posts publiés sur le Tumblr « Who needs feminism? » et de posts mobilisant le hashtag #BeenRapedNeverReported publiés sur Twitter dans lesquels les narratrices ne relatent pas seulement le déroulement de l'incident mais dénoncent également la culpabilisation des victimes et les répercussions délétères qui en résultent (sentiment de honte, isolement *etc.*). La vidéo intitulée « Arrête ton cinéma » de Léa Massiani ayant remporté le 2^e prix lors du concours organisé par le Réseau

⁶⁵Aissache. Je suis un homme et j'ai déjà pris sur moi pour faire plaisir à ma partenaire alors que je n'en avais pas plus envie que ça. [Commentaire sur l'article « Neuf femmes sur 10 disent avoir subi une pression pour avoir un rapport sexuel, selon une enquête »], lemonde.fr, 03/03/2020, disponible sur : https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/03/une-enquete-met-en-lumiere-la-negation-du-consentement-sexuel-chez-les-jeunes-femmes_6031624_3224.html (page consultée le 22/11/2020).

Égalité de l'Alliance Sorbonne-Paris-Cité (ASPC) à l'occasion de la *Journée Internationale de Lutte contre les Violences faites aux femmes* le vendredi 25 novembre 2022⁶⁶ « met en scène les souvenirs d'une jeune étudiante ayant subi des violences sexuelles lors d'une fête organisée par ses amis » et illustre « les paroles culpabilisantes de ses amis la tenant responsable de son agression ». La vidéo commence par mettre en scène une jeune femme prenant le métro pour rejoindre des ami.es dans un bar. Sur le chemin, plusieurs éléments réactivent les souvenirs de la soirée de la veille lors de laquelle elle a été violée par l'un des convives : une affiche de Niki de Saint Phalle, de la musique, une femme se mettant du rouge à lèvres. Une fois arrivée au bar, la jeune femme s'enferme dans les toilettes tandis que ses ami.es l'assaillent de questions :

Ça va ? T'es déjà bourrée ? T'avais une meilleure descente à la soirée. Ouvre la porte, t'es pas toi-même, il s'est passé un truc ? Tu regrettes ? C'était pas un bon coup ? C'était trop sportif ? tu voulais pas ? Il t'a fait quoi ? Bah oui c'est vrai il t'a fait quoi ? T'avais sorti le grand jeu hier soir, maquillage, petite tenue, tu voulais qu'on te remarque non ? Toujours une bouteille à la main, t'as enchaîné les verres c'était limite indécent, mais bon, on s'est bien amusé.es, on a fumé, on a dansé, et puis il était là lui aussi, il t'a regardé toute la nuit, fais pas l'innocente, ce soir-là t'as de la chance il en avait que pour toi. Tu faisais la diva en mode je te calcule pas, tu me fais pas rire. Avec ton petit cinéma là laisse-moi, mais pas à nous. Tu te rappelles tu t'endormais presque sur lui quand vous vous êtes éclipsé.es ? Enfin non tu t'en rappelles pas. Autour de vous personne n'a réagi, en même temps tu veux quoi ? Qu'on sorte les éthylo-test dès qu'un mec s'approche de toi ? À la fin tu faisais moins la fière mais t'as jamais dit non.

La vidéo a clairement pour objectif de donner à voir à l'écran l'ampleur de la violence symbolique subie par la jeune femme liée à son rapport sexuel de la veille et les souffrances qui en résultent. D'abord, la séquence filmant le trajet de la jeune femme de chez elle jusqu'au bar met en scène son mal-être – les regards anxieux qu'elle jette sur les affiches du métro, sur son voisin, le verre et le rouge à lèvres suggèrent son hypervigilance et son angoisse résultant de l'expérience sexuelle en elle-même. Ensuite, le long plan dans lequel on voit la jeune femme enfermée, seule dans les toilettes, recroquevillée, écoutant les commentaires critiques de ses pairs au travers de la porte montre que la violence symbolique subie persiste au-delà de l'expérience sexuelle, du fait des jugements sociaux émis sur les conduites sexuelles féminines.

Les matériaux montrent donc que les supports dans lesquels la question du consentement est abordée véhiculent l'idée selon laquelle les manières de vivre la sexualité pourraient être différentes de ce qu'elles ont jusqu'à présent été et transmettent également l'idée selon laquelle les manières de vivre la sexualité résultent de la domination masculine et produisent des souffrances chez les femmes.

⁶⁶ Léa Massiani (réalisatrice). « Arrête ton cinéma » [vidéo], Production indépendante, 2022, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=SdpeaqIWYAQ>, (page consultée le 03/01/2023).

2.1.3. Une lecture thérapeutique de la sexualité

Parallèlement, les discours abordant la question du consentement présentent la sexualité comme un enjeu individuel crucial : l'expérience de la sexualité dépendrait directement du bien-être et, inversement, la sexualité jouerait un rôle déterminant dans la réalisation de soi. Autrement dit, la sexualité est envisagée d'un point de vue thérapeutique, sous l'angle des besoins de chacun.e et des émotions, positives ou négatives, associées. Cette façon de concevoir le consentement s'inscrit dans le prolongement direct des manières dont le consentement était pensé au cours de la période précédente, entre 1990 et 2017.

D'une part, certains discours s'intéressent aux conditions individuelles devant être réunies pour qu'il soit possible, pour un individu, d'exprimer son consentement. Ils véhiculent alors l'idée selon laquelle la manière de vivre la sexualité, et notamment la satisfaction et l'épanouissement sexuels, dépendent essentiellement du rapport que l'on entretient avec soi-même. Cette lecture partage de nombreux points communs avec les théories de développement personnel qui considèrent que la solution aux problèmes rencontrés se trouvent toujours dans les individus eux-mêmes, internalisant dès lors la responsabilité des changements désirés (Marquis, 2014). Dans l'article intitulé « Ça veut dire quoi, au juste, "être épanouie sexuellement" ? Une sexologue répond » et publié le 30 avril 2021 dans Madmoizelle⁶⁷, « la confiance en soi » est décrite comme un « ingrédient secret de l'épanouissement sexuel » et une condition au consentement :

La confiance en soi et l'estime de soi entrent en compte dans l'ensemble du sentiment d'épanouissement, que cela soit professionnel, personnel ou affectif. Pour être dans le désir, et vivre pleinement sa sexualité, il faut accepter que l'on puisse être sujet de désir ; sinon, on aura tendance à faire ce que l'autre veut, à se détacher de soi pour correspondre aux attentes de l'autre. On aura plus de mal à verbaliser ses envies, son affection, ses attentes – peur d'être rejetée, ou à cause d'un sentiment d'illégitimité de l'amour que l'autre nous porte. La confiance en soi permet non seulement d'exprimer son désir et sa sexualité propre, mais aussi de mettre des limites à l'autre.

Du point de vue de cette sexologue, avoir confiance en soi permet d'échapper au statut d'objet sexuel car cela rend plus facile la formulation de ses désirs et de ses limites, indépendamment du partenaire de l'interaction. Dans la même veine, le contenu pédagogique disponible sur le

⁶⁷Sophie Castelain-Youssouf, « Ça veut dire quoi, au juste, "être épanouie sexuellement" ? Une sexologue répond », [en ligne], madmoizelle.com, 30/04/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/ca-veut-dire-quoi-au-juste-etre-epanouie-sexuellement-une-sexologue-repond-1118974> (page consultée le 03/01/2023).

site [QuestionSexualité.fr](https://questionsexualite.fr)⁶⁸ produit par Santé Publique France insiste sur l'importance des facteurs individuels dans l'expérience de la sexualité :

Si le désir ne revient pas, il est possible d'ouvrir le dialogue autour de ce sujet : il pourrait s'agir d'un problème de libido dont vous n'êtes pas responsable. Différents éléments du quotidien peuvent être en cause : soucis au travail, naissance d'un enfant, problèmes de santé, *etc.*

D'après ce message préventif, si son ou sa partenaire refuse régulièrement de s'engager dans un rapport sexuel, ce n'est pas nécessairement un problème relationnel mais cela peut également résulter d'un souci personnel. Pour être en mesure de consentir, il faut être bien soi-même, c'est-à-dire avoir un accès direct à ses émotions et disposer d'une « bonne » connaissance de ses besoins et limites (Illouz, 2008), afin de pouvoir expliciter à soi et aux autres ses désirs et absences de désir.

D'autre part, d'autres discours abordent la question des effets qu'induisent sur les individus les situations de non-respect du consentement. Ils soulignent les répercussions néfastes de la sexualité contrainte sur le psychisme individuel. La diffusion de cette thématique est liée au développement de la psychologie féministe et de la production de savoirs sur les effets psychologiques des violences (Pache, 2019). Les associations d'aide aux victimes de violences sexuelles sont nombreuses à recenser les troubles pouvant survenir à la suite de faits de violences sexuelles. Dans un article intitulé « Les conséquences d'une agression sexuelle...un mal envahissant »⁶⁹, l'association CALACS (Centre d'Aide et de Lutte contre les Agressions à Caractère Sexuel) liste la pléthore de répercussions susceptibles d'affecter les vies individuelles :

⁶⁸<https://questionsexualite.fr/lutter-contre-les-violences-et-discriminations/le-consentement/comment-dire-non-a-une-relation-sexuelle-et-comment-accepter-le-non-de-son-partenaire> (page consultée le 03/01/2023).

⁶⁹<https://calacs-chateauguay.ca/aide/pour-les-victimes/les-consequences-dune-agression-sexuelle-un-mal-envahissant/> (page consultée le 23/01/2023).

Illustration 1 – Capture d'écran issue du site internet de l'association CALACS

Les conséquences qui suivent sont **NORMALES** et peuvent affecter le quotidien des victimes. Certaines peuvent vivre...

- ▶ des problèmes **PHYSIQUES** : maux de tête, fatigue, troubles du sommeil, cauchemars, infections transmissibles sexuellement et par le sang (ITSS), grossesse non désirée, blessures, douleurs, troubles digestifs, tremblements, hypertension, troubles respiratoires, baisse d'énergie, affaiblissement général du système immunitaire.
- ▶ des problèmes **PSYCHOLOGIQUES (syndrome post-traumatique)** : tristesse, tendance à s'isoler, nervosité, anxiété, découragement, dépression, détresse, confusion des sentiments, idées suicidaires, diverses peurs (de l'agresseur, des représailles, de la réaction des proches, etc.), honte, culpabilité, instabilité émotionnelle, hypervigilance, troubles de comportement, automutilation, sentiment d'impuissance, colère, rage, faible estime de soi, sentiment de trahison, perte de mémoire, difficulté à se concentrer et à prendre des décisions, perte d'autonomie, surprotection de ses enfants, perte de jouissance de la vie, diminution du seuil de tolérance dans des situations perçues comme une menace à sa sécurité et à son intégrité physique.
- ▶ des difficultés **RELATIONNELLES** avec : la famille, les ami-e-s, les collègues, le ou la conjoint-e, difficulté à faire confiance aux autres, sentiment de solitude, non-participation à la vie sociale et collective, peur du rejet.
- ▶ des difficultés **SEXUELLES** : peur de l'intimité, baisse du désir ou hypersexualité, douleurs lors des relations sexuelles, dégoût pour la sexualité.
- ▶ des troubles de **L'ALIMENTATION** : anorexie, boulimie.
- ▶ des problèmes de **DÉPENDANCE** : alcool, drogue, jeu, médicaments.
- ▶ des problèmes **SPIRITUELS** et **EXISTENTIELS** : bouleversement des valeurs, de la foi, perte des repères, sentiment de vide existentiel.
- ▶ des problèmes **ÉCONOMIQUES** et **SOCIAUX** : perte de revenus, coût de la médication, difficultés au travail, déménagement.
- ▶ de **L'ANXIÉTÉ** et de la **FRUSTRATION** causées par : les procédures médicales et judiciaires.

Par ailleurs, certaines conséquences sont plus spécifiques aux enfants et aux adolescent-e-s telles que :

- ▶ retard de développement;
- ▶ troubles d'attention, problèmes scolaires;
- ▶ énurésie chronique (faire pipi au lit);
- ▶ comportement sexuel inadéquat en fonction de l'âge ou du niveau de développement;
- ▶ problèmes de comportement, fugue, délinquance, prostitution;
- ▶ retrait du milieu familial, placement, perte du soutien parental;
- ▶ etc.

Le fait d'en parler et de recevoir de l'aide le plus rapidement possible après l'événement troublant permet de diminuer l'intensité des conséquences et de briser l'isolement.

« Une agression à caractère sexuel n'empêche pas la personne de continuer à vivre et ne lui enlève rien de ses forces et de ses ressources même si souvent elle a l'impression que quelque chose s'est brisé en elle. Avec l'aide, le soutien et le respect des gens qui l'aiment et qui l'entourent, elle retrouvera son énergie et son bien-être. »

Comme le donne à voir cette liste, les cas d'outrepassement du consentement sont présentés comme étant susceptibles de susciter un ensemble hétéroclite de troubles psy qui touchent aussi bien le rapport au monde, que les relations interpersonnelles et sexuelles ou les pratiques alimentaires, corporelles, de sommeil. Les témoignages individuels vont d'ailleurs dans le même sens. Lulu03 partage le 12 mars 2022 dans la rubrique « Amour et Sexualité » du forum fisantejeunes.com le récit de sa première expérience sexuelle qui, comme l'indique le titre de

la publication « Je crois qu'il m'a violée pendant ma 1^{ère} fois », rend compte de ses doutes concernant la nature de son expérience : a-t-elle consenti ou non ? Or après avoir décrit le contexte de l'interaction et les pressions exercées par son partenaire, elle évoque les émotions négatives ressenties immédiatement après :

Dans le bus j'ai écrit à une copine en lui disant que je voulais mourir. A partir de là ça a été la descente aux enfers. Je n'ai quasiment rien mangé pendant 24h, fait deux crises d'angoisse le lundi dont une qui a failli m'envoyer aux urgences, rien mangé le mardi midi (...). Je me sens tellement mal.

Si cette internaute partage publiquement sa première expérience sexuelle c'est précisément parce que celle-ci a provoqué chez elle une volonté de mourir, une perte d'appétit et des émotions d'angoisse. Autrement dit, son questionnement sur le consentement procède de la perturbation de son état psychique et confirme le lien entre sexualité et bien-être. De même, le témoignage publié le 7 avril 2020 dans la rubrique « Violence faite aux femmes » sur le forum Psychologue.net fournit une seconde illustration du mal-être suscité par l'exercice de contrainte dans la sexualité, que celle-ci émane du partenaire ou de soi-même. Une internaute raconte comment, un jour de vacances, après avoir rencontré des garçons sur la plage, deux d'entre eux la forcent à avoir des rapports sexuels. Elle évoque ensuite son état psychique profondément dégradé depuis la survenue de cet événement et, démunie, demande de l'aide⁷⁰ :

C'est devenu obsessionnel, il ne se passe pas un seul jour sans que j'y pense au moins une fois. Je l'ai vécu comme un viol, je me suis violée moi-même. C'est de ma faute j'aurais dû dire non, je n'aurais pas dû les laisser entrer chez moi. J'ai tellement honte, je culpabilise... Je peux pas raconter cette histoire, on me jugera. Tellement naïve que j'étais, je n'ai pas respecté mon propre corps. Et je ne me souviens pas de tous les détails, je ne sais que le début et la fin de chaque rapport. Et c'est ça le pire. Je l'ai vécu comme un viol, la honte et la culpabilité me ronge tout les jours au point que ça m'a plonger dans une dépression. Je suis suivis par une psy pour cette dépression mais n'ose pas parler de tout ça.

Dans cet extrait, la locutrice ne parvient pas à savoir si elle a consenti ou non mais quoi qu'il soit la discordance entre son état de volonté (elle ne souhaite pas de rapport sexuel) et ses actes (elle vit tout de même l'expérience) déclenche chez elle un ensemble de sentiments négatif (honte et culpabilité). Dans les discours abordant le consentement, la sexualité forcée ou non désirée est présentée comme une source de mal-être quand l'expérience d'une sexualité satisfaisante est, au contraire, décrite comme un moteur d'épanouissement personnel plus global.

⁷⁰1676. Je me suis faite violer et je n'ai rien dit..., *Psychologue.net*, 07/04/2020, disponible sur : <https://www.psychologue.net/questions/je-me-suis-faite-violer-et-je-nai-rien-dit> (page consultée le 04/01/2023).

Finalement, les discours abordant la question du consentement véhiculent des cadres interprétatifs de la sexualité, c'est-à-dire des « grille[s] de lecture à travers laquelle les individus observent et font sens de la vie sociale » (Small, Harding et Lamont, 2010, p. 14 [ma traduction]), qui amènent à envisager la sexualité sous un angle constructiviste, en termes de domination masculine et sous un angle thérapeutique. Mais ces discours ne diffusent pas seulement des nouvelles représentations, ils promeuvent également, comme on va le voir, un modèle de « bonne » sexualité.

2.2. Un modèle de « bonne » sexualité égalitaire

Les matériaux collectés montrent que, dans les discours produits depuis le début du moment MeToo, le consentement est associé à un modèle de « bonne » sexualité qui vise à atteindre l'égalité dans la sexualité et que je propose d'appeler un modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Ce nouveau modèle se définit essentiellement en creux, par contraste avec ce que serait une « mauvaise » sexualité – une sexualité non égalitaire – et va alors de pair avec de nombreux d'interdits.

2.2.1. Le consentement comme outil permettant de tendre vers l'égalité

Dans les discours abordant la question du consentement, le consentement est envisagé comme une voie d'action pour lutter contre l'oppression des femmes dans la sexualité et plus généralement contre les inégalités entre les sexes dans la sexualité.

Les exemples qui en attestent sont nombreux et émanent de sources très différentes, aussi bien dans leur contenu qu'en termes de public ciblé. En témoigne la place centrale accordée au consentement à la fois dans les supports d'éducation à la sexualité ciblant les enfants et dans les ouvrages philosophiques visant des adultes diplômés. Dans son manuel *Corps, amour, sexualité* destiné aux parents, Charline Vermont⁷¹ consacre un chapitre à la question du consentement car, comme elle le revendique publiquement dans des interviews ou sur les réseaux sociaux, elle pense que c'est en éduquant les enfants au consentement qu'il sera possible d'abolir ou du moins d'amoinrir la domination des femmes par les hommes dans la sexualité.

⁷¹ Charline Vermont, *Corps, amour, sexualité. Les 100 questions que vos enfants vont vous poser*, Paris, Albin Michel, 2021.

65

SI UNE PERSONNE ME DONNE SON CONSENTEMENT
POUR DES BISOUS, C'EST POUR TOUJOURS ?

ABSOLUMENT PAS ! Il existe des règles importantes à retenir sur le consentement. En voici 4 :

1. Le consentement doit être demandé régulièrement :

Quand une personne est d'accord pour recevoir un bisou le lundi, ça ne veut pas dire qu'elle est d'accord pour un bisou le mardi. Si tu veux l'embrasser, demande-lui son consentement le mardi (et les jours suivants 😊).

2. Le consentement est spécifique :

Si une personne est d'accord pour te tenir la main, cela ne veut pas dire qu'elle est d'accord pour recevoir un bisou !

3. Être en couple ne signifie pas qu'il y a consentement :

Même si c'est ton amoureux.se, tu dois lui demander avant de lui faire des bisous ou de lui tenir la main !

4. On a le droit de changer d'avis à tout moment :

On peut donner son consentement, puis le retirer !
C'est OK de changer d'avis !



Comme tu l'as compris, le consentement, c'est très important parce que c'est une question de respect. Et toutes nos relations humaines (amoureuses, amicales, scolaires, familiales...) se construisent sur du respect.

5-8 ans

Afin de garantir l'égalité, l'ouvrage encourage ainsi les enfants à demander le consentement au ou à la partenaire (« si tu veux l'embrasser, demande-lui son consentement) et à faire respecter son propre consentement (« on peut donner son consentement, puis le retirer ! »). Par ailleurs, Manon Garcia⁷² dans son essai *La conversation des sexes. Philosophie du consentement* part

⁷² Manon Garcia, *La conversation des sexes. Philosophie du consentement*, Paris, Éditions Flammarion, 2021.

du constat que le consentement sexuel est désormais envisagé comme un « sésame de l'égalité entre femmes et hommes » avant de s'intéresser aux problèmes juridique, moral et politique que celui-ci pose.

Ainsi, le consentement est pensé comme un vecteur de changement social positif : il permettrait l'émancipation des femmes dans la sexualité. Or comme l'égalité est dans ces discours l'idéal vers lequel tendre, la sexualité doit, pour être « bonne », être consentie. Autrement dit, ces discours véhiculent une idéologie féministe au sens de Marion Charpenel et Bibia Pavard (2013) : ils témoignent d'une prise de conscience des inégalités entre les sexes dans la sexualité et présentent des voies d'action pour lutter contre ces inégalités.

2.2.2. Le consentement et la définition d'un contre-modèle

Les discours abordant la question du consentement sont en outre porteurs d'une forme de binarité qui opère une partition distincte entre la « bonne » sexualité d'une part, définie comme la sexualité consentie ; et la « mauvaise » sexualité d'autre part, la sexualité non-consentie, résultant de l'exercice d'une contrainte d'un partenaire sur l'autre (issue d'une asymétrie de pouvoir), qui renvoie simultanément à la sexualité discréditée, contrainte, problématique et interdite.

Dans les discours abordant la question du consentement en effet, la « bonne » sexualité égalitaire apparaît souvent en creux, comme le produit d'une volonté conjointe, et correspond tout à la fois à la sexualité valorisée, épanouissante et autorisée. Le titre de la campagne de prévention « Ok. Pas Ok » lancée par Santé Publique France et adressée aux adolescent.es est une illustration éloquent de cette nouvelle binarité : la sexualité est « ok » ou elle ne l'est pas, il n'y pas d'entre-deux possible. Cette dichotomie s'observe notamment dans les efforts déployés par les individus pour catégoriser leurs expériences : s'agissait-il d'une expérience consentie ou non-consentie ? Cette question est certes guidée par un enjeu juridique – en droit, un rapport sexuel est soit qualifié pénalement d'infraction sexuelle, soit il ne l'est pas – (Boucherie, 2019b) mais elle résulte également d'enjeux subjectifs. Les situations intermédiaires, qualifiées de « zone grise », posent problème au niveau individuel. Dans un contexte où les individus doivent mettre en cohérence leur biographie intime (Bozon, 2004), le fait de vivre des expériences dont le statut est flou et indéterminé produit de la confusion et perturbe le processus de classification et d'ordonnement des expériences. Des expériences dans lesquelles la présence ou l'absence de consentement ne va pas de soi suscitent des doutes

et de l'incertitude et s'avèrent déstabilisantes. Dans son témoignage publié sur le fil de discussion « Culture du viol, consentement et « zone grise » » sur le forum madmoiZelle⁷³, Lilydou tente de poser des mots sur ce qu'elle a vécu et de ranger, d'un côté ou de l'autre de la frontière, les interactions sexuelles sur lesquelles elle s'interroge :

Je me demande si j'ai subi ou non une tentative de viol et un viol. Je n'arrive pas vraiment à savoir. Dans la première situation, j'étais à une soirée du grand frère d'une amie. Deux amies et moi avons monté à l'un des invités la chambre où il devait dormir. Ensuite, ce dernier a demandé à mes amies de quitter la pièce parce qu'il voulait que je lui montre ce que je savais faire en judo, j'adorais me battre pour rigoler à l'époque. Alors on s'est gentiment bagarré puis il me poussait progressivement sur le lit. Je crois avoir vaguement articulé un faible "non" (j'étais muette, je ne pouvais pas vraiment parler), je me suis battu et j'ai réussi à sortir de la chambre quand bien même il me barrait le chemin pour m'embrasser. La deuxième fois, je doute qu'on puisse dire que c'est un viol mais c'est symptomatique de la culture du viol. Je couchais avec un garçon chez, puis il a changé d'orifice sans me le demander et assez brutalement. Je n'ai rien dit mais je ne voulais pas. Je n'ai rien fait. Puis il s'est retiré et m'a attrapée pour s'approcher de ma bouche, il m'a dit "je veux terminer dans ta bouche". Je n'ai rien dit mais je me suis étouffée avec son sexe. Il m'a dit "c'est sportif hein ?". Puis il s'est lâché sur mon arrière-train parce que ça ne venait pas dans la bouche. Je suis allée me laver, je me sentais sale, une grosse envie de pleurer. C'est passé, on a recouché ensemble le lendemain. Quand j'y repense, je ne voulais pas qu'il fasse certaines choses mais je n'ai rien fait pour laisser entendre que j'étais contre.

Lilydou « *n'arrive pas vraiment à savoir* » si les expériences qu'elle a vécues entrent dans la catégorie de la « mauvaise » sexualité et cette incertitude lui pose problème. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle elle publie sur ce forum son histoire : elle souhaite obtenir une réponse de la part des autres internautes.

Cette bicatégorisation rigide des expériences sexuelles alimente une classification plus générale des relations amoureuses et des hommes : les relations « saines » et les hommes « safe » d'un côté, les relations et les hommes « toxiques » de l'autre. Dans un article intitulé « Relation toxique : 7 signes que votre partenaire est abusif » publié dans Grazia le 29 septembre 2022⁷⁴, l'expérience de relations non consenties au sein du couple, c'est-à-dire l'expérience d'une « mauvaise » sexualité, fait basculer la relation dans la catégorie des relations « toxiques » :

4. Votre partenaire se fiche de votre consentement dans l'intimité

Dans une relation toxique, la victime peut aussi subir des violences sexuelles. Il est fréquent que son partenaire cherche à obtenir des faveurs sexuelles contre sa volonté, se fichant alors éperdument du

⁷³Lilydou. Je me demande si j'ai subi ou non une tentative de viol et un viol. [Commentaire sur l'article « Culture du viol, consentement et "zone grise" »], forums.madmoizelle.com, 16/10/2014, disponible sur : <https://forums.madmoizelle.com/sujets/culture-du-viol-consentement-et-zone-grise.87604/> (page consultée le 24/10/2022).

⁷⁴Émilie Gilles Le, « Relation toxique : 7 signes que votre partenaire est abusif », [en ligne], grazia.fr, 29/09/2022, disponible sur : <https://www.grazia.fr/lifestyle/relation-toxique-7-signes-partenaire-abusif-670864.html#item=1> (page consultée le 03/01/2023).

consentement de la personne. Il peut notamment faire valoir le « *devoir conjugal* » – qui, au passage, n'existe pas. Pour rappel, vous avez TOUJOURS le droit de dire non.

De même, la participation à des expériences non-consenties conduit à étiqueter le partenaire masculin d'homme « toxique », une figure renvoyant à l'incarnation d'une forme de masculinité virile faisant intentionnellement usage de son privilège de genre pour dominer les femmes (Harrington, 2021). Le consentement est dès lors utilisé comme un indicateur de la « bonne » santé conjugale et comme un baromètre identitaire du partenaire masculin. Aussi, le déroulement concret des interactions sexuelles endosse des fonctions sociales clés car il informe sur le ou la partenaire ainsi que sur la nature de la relation entretenue avec lui ou elle.

2.2.3. Le consentement et la définition d'interdits sexuels

Les discours abordant la question du consentement définissent également des interdits sexuels relativement stricts dont notamment celui de « forcer » et de faire vivre des expériences non consenties au ou à la partenaire. Dans les différents supports d'éducation à la sexualité ayant pour objectif la sensibilisation contre les violences sexuelles par exemple, « forcer » est présenté comme une frontière infranchissable sous peine d'être pénalement sanctionné.e. Chargé de développer des politiques de prévention santé sur le territoire francilien, le Crips Île-de-France recense par exemple sur son site Internet⁷⁵ les « *diverses circonstances empêch[ant] une personne de pouvoir donner son consentement* » avant de faire un « *rappel de loi* » :

⁷⁵ <https://www.lecrips-idf.net/consentement-sexuel> (page consultée le 26/01/2023).

Illustration 3 – Capture d’écran issue du site Internet du Crips Île-de-France

RAPPEL DE LOI

Quand il n’y a pas de consentement, il y a violence sexuelle. Les violences sexuelles désignent toutes les situations dans lesquelles une personne subit un comportement ou des propos (oraux ou écrits) à caractère sexuel non désirés. Ces violences sont interdites par la loi et sanctionnées pénalement, car elles portent atteinte à l’intégrité physique et psychologique de la victime.

Ces violences peuvent prendre différentes formes : les agressions sexuelles, les viols et tentatives de viol, le harcèlement sexuel, l’exhibitionnisme, le voyeurisme, etc.

Voici un rappel de la loi. Pour plus d’informations, rendez-vous sur la [page du gouvernement dédiée aux violences sexuelles](#).

LES PRINCIPES DU CONSENTEMENT

Bien comprendre la notion de consentement peut contribuer à empêcher les violences sexuelles. Le consentement doit être :

Donné librement : la personne concernée doit être en capacité de donner son consentement sans contrainte extérieure (menaces, manipulation, pression ou peur). De plus, le consentement ne peut pas être donné par un tiers. Diverses circonstances empêchent une personne de pouvoir donner son consentement :

- être endormi ou inconscient,
- une consommation excessive d’alcool ou de stupéfiants,
- ne pas avoir la capacité mentale de consentir.

En France, l’âge légal du consentement sexuel est établi à 15 ans, et 18 ans en cas d’inceste. Toutefois, à partir de 13 ans, les mineurs peuvent consentir si l’écart d’âge avec leur partenaire est inférieur à 5 ans.

Éclairé : une relation sexuelle n’est pas consentie si l’une des personnes ment, dissimule ou omet délibérément certaines intentions. Les partenaires doivent mutuellement s’informer des pratiques (ex : enlever le préservatif, pratiquer certains actes, etc).

De même, la campagne de communication « Sans oui, c’est interdit » lancée en 2022 par le ministère de l’enseignement supérieur et de la recherche dans le cadre du Plan national de lutte contre les violences sexistes et sexuelles⁷⁶ exprime explicitement dans son intitulé l’idée d’illicéité et d’illégalité de la sexualité non consentie :

⁷⁶ <https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/fr/consentement> (page consultée le 31/03/2023).

Illustration 4 – Affiche de la campagne de communication



Ces interdits sont associés dans ces discours à une série de contraintes pesant quotidiennement sur les conduites individuelles ainsi qu'à un ensemble de sanctions en cas de transgression. En témoignent par exemple les formations « *Témoin actif* » proposées par l'association Sexe et consentement⁷⁷ aux établissements d'enseignement supérieur qui visent à apprendre aux jeunes comment intervenir lorsqu'ils et elles repèrent, lors de soirées étudiantes, des comportements problématiques qui ne respectent pas le consentement et qui laissent présager la survenue de violences sexuelles :

⁷⁷ <https://sexetconsentement.org/> (page consultée le 08/01/2023).

Illustration 5 – Captures d'écran issues du site de l'association « Sexe et consentement »

Témoign actif (1/2)



- Formation qu'est ce qu'un témoin actif ?

Sur le campus, lors de soirées étudiantes, en cours, en résidence... Est-il possible - et si oui - comment intervenir si l'on est témoin de violences sexistes et sexuelles ? Comment aider à les prévenir de manière active ? Une formation interactive pour introduire la notion de témoin actif et comment l'appliquer.

Public cible et format

Etudiant-e-s, responsables d'associations étudiantes, enseignant-e-s et membres du personnel
40 personnes maximum
Atelier interactif de 2h

Témoign actif(2/2)



- Formation comment être témoin actif-ve ?

Une formation pour apprendre à mettre en pratique des techniques d'intervention directes ou indirectes pour lutter contre les violences sexistes et sexuelles dont nous pouvons tous être témoins.

Public cible et format

Les participant-e-s seront amenés à faire des jeux de rôles. Etudiant-e-s, responsables d'associations étudiantes, enseignant-e-s, membres du personnel.
40 personnes max. 2h

Ces supports véhiculent l'idée selon laquelle insister pour continuer la sexualisation de l'interaction malgré la manifestation d'un non-consentement de la part de l'interlocuteur/rice expose à des risques sociaux importants, y compris celui d'être étiqueté.e d'agresseur/euse par

ses pairs. La visibilité de discours retranscrivant les questionnements individuels suscités par les situations d'accusations d'agression au sein des réseaux d'interconnaissance va dans le même sens. L'article intitulé « Mon meilleur pote est accusé d'agression sexuelle et ça me fout un sacré coup » publié dans MadmoiZelle le 5 octobre 2022⁷⁸ est une réponse au courrier d'une femme qui se demande si elle doit mettre un terme à la relation d'amitié qu'elle entretient de longue date avec un homme accusé « *d'avoir des gestes déplacés et insistants* ». La nature du dilemme et la conclusion qui y est finalement apportée révèlent le poids de l'interdit, l'adoption de comportements insistants étant perçu comme une raison suffisante pour déboucher sur une exclusion des sociabilités :

Si mon pote a déconné, je veux bien prendre mes distances, mais je ne veux pas me brouiller avec mon meilleur pote et mes autres potes que j'adore, qui le défendent et sont vénères contre la fille, pour des choses qui n'ont pas eu lieu, juste par principe. (...) Est-ce que ça vaut le coup de rester dans un groupe qui condamne les agressées et protège un agresseur ? Je ne pense pas, mais encore une fois, je sais à quel point il est douloureux de quitter sa bande au risque de se retrouver seule.

Enfin, les discours abordant la question du consentement cherchent à transmettre l'idée selon laquelle il est interdit de contraindre quiconque à s'engager dans un rapport sexuel quelle que soit sa nature. Au début des années 2000, Michel Bozon (2004) constatait pourtant un affaiblissement des interdits sociaux, entre autres portés par des institutions telles que l'Église ou la famille, au profit de la diffusion plus horizontale de modèles de conduites valorisées représentant des vecteurs d'accomplissement de soi ou au contraire dévalorisées fonctionnant comme des figures repoussoirs. De son point de vue, « la socialisation à la sexualité ne passe plus essentiellement par l'inculcation ou l'interdiction ». (Bozon, 2018, p. 54). Selon lui, plutôt que de se soumettre à des lois fixes préétablies et prohibant certains comportements, les individus seraient enjoins à trier eux-mêmes, parmi l'ensemble des références normatives, celles qu'ils souhaitaient suivre afin de se stabiliser sur une « orientation intime », c'est-à-dire sur un type d'association spécifique entre pratiques de la sexualité et représentations de soi, et de construire une cohérence à leurs expériences. Depuis le début du mouvement MeToo, les discours abordant la question du consentement suggèrent pourtant que, vingt ans plus tard, bien que les injonctions à la mise en cohérence individuelles des biographies intimes demeurent

⁷⁸ La Daronne, « Mon meilleur pote est accusé d'agression sexuelle, et ça me fout un sacré coup », [en ligne], madmoizelle.com, 05/10/2022, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/mon-meilleur-pote-est-accuse-dagression-sexuelle-1445353> (page consultée le 30/03/2023).

toujours d'actualité, celles-ci coexistent dans les débats publics avec des interdits, dont notamment celui de ne pas forcer son et surtout sa partenaire à avoir un rapport sexuel.

2.3. Les spécificités de la normativité associée au modèle de « bonne » sexualité égalitaire

Les discours abordant la question du consentement véhiculent dès lors un modèle de « bonne » sexualité égalitaire en définissant un contre-modèle et en diffusant des interdits. Dans ces discours, le modèle de « bonne » sexualité égalitaire est associé à une responsabilité genrée ainsi qu'à un ensemble de modèles de conduite, à la fois interactionnelle et psychique.

2.3.1. Une responsabilité genrée

Le modèle de « bonne » sexualité véhiculé dans les discours abordant la question du consentement depuis le début du moment MeToo implique une responsabilité différente pour les femmes et pour les hommes. En ce sens, la nouvelle normativité sexuelle égalitaire reconduit le double standard de sexe des anciennes normativités. « Comme toujours (...) les injonctions sont (...) très asymétriques : aux hommes de respecter, aux femmes de se faire respecter » (Olivier, 2018, p. 329). On retrouve la même répartition genrée des attentes sociales que celle qui structure les discours d'éducation à la sexualité aux États-Unis (Fenner, 2019). Ainsi, les hommes sont encouragés à adopter une série de comportements et d'attitudes pour respecter ce que veulent les femmes, tandis que les femmes sont sommées d'œuvrer pour faire respecter ce qu'elles veulent.

Dans ces discours abordant la question du consentement et véhiculant un modèle de sexualité égalitaire, les hommes sont incités, pour respecter les désirs de leurs partenaires, adopter trois types de conduites. Premièrement, ils devraient demander à leurs partenaires, verbalement ou implicitement, ce qu'elles souhaitent. Dans l'épisode 6 intitulé « Le chasseur et la proie » du podcast *Le Cœur sur la Table*⁷⁹, la journaliste Victoire Tuillon, née en 1985 et diplômée de Sciences Po Paris, commence par diffuser le témoignage d'une jeune femme qui décrit l'une de ses meilleures expériences sexuelles mettant en jeu un nouveau partenaire très à

⁷⁹ Le Cœur sur la Table est un podcast produit par Binge Audio dans lequel la journaliste Victoire Tuillon réfléchit aux différentes façons de « réinventer nos relations amoureuses, nos liens avec nos ami.e.s, nos parent.e.s et nos amant.e.s ». Il s'agit d'un podcast jouissant d'une audience relativement importante. Il figure en 14^{ème} position parmi les podcasts les plus écoutés d'après ACPM en avril 2021, en 7^{ème} position en avril 2022 et en 10^{ème} position en novembre 2022.

Victoire Tuillon, *Le Cœur sur la Table* (Épisode 6 – Le chasseur et la proie) [podcast], BingeAudio, 10/06/2021, disponible sur : <https://www.binge.audio/podcast/le-coeur-sur-la-table> (page consultée le 03/01/2024).

l'aise pour communiquer et poser des questions. Elle complète ensuite le récit en donnant des exemples de phrases à prononcer pour s'assurer du consentement de l'autre :

Lorraine nous a raconté par exemple comment elle s'était un soir retrouvée au lit avec un nouveau partenaire. Il était très clair qu'ils se plaisaient et qu'ils se désiraient mais il avait des gestes très lents, il lui a posé plein de questions sur comment elle se sentait, il lui a souvent demandé si elle était d'accord avec ce qui était en train de se passer :

"Au début j'ai trouvé ça hyper tarte et ça m'a trop fait rire de trouver ça hyper tarte parce qu'en y réfléchissant le lendemain matin je me suis dit en fait c'est probablement le truc le plus érotique que t'as jamais vécu. (...) Et lui il a osé de temps en temps me dire qu'il avait envie de certains trucs et il m'a demandé juste derrière si j'étais d'accord, et y a des trucs j'ai dit oui et y a des trucs j'ai dit non et c'était génial parce qu'il l'a vraiment bien pris. (...) c'était juste trop chouette, on a créé un espace que je connaissais pas dans la relation sexuelle hétéro et depuis cet espace-là c'est mon préféré."

Passer d'une culture de la contrainte à une culture du consentement dans nos interactions, ce n'est pas demander l'autorisation à chaque geste, ça n'est pas signer un formulaire avant de baiser, c'est trouver des moyens de rendre cool, voire excitant, de rester tout le temps connecté.e au désir de l'autre et à son propre désir. Ça peut prendre plein de formes différentes verbales ou non verbales, ça peut vouloir dire que ça devrait pas nous sembler bizarre ou dérangeant quel que soit notre genre de prononcer des phrases comme "je crois qu'on est en train de se séduire là non ? c'est ça qui est en train de se passer ?", "est-ce que je peux t'embrasser ?", "je peux te toucher là, juste ici ?", "hésite pas à me dire si je vais trop loin, hein, d'accord ?", "je te fais tout ce que tu me fais", "j'ai très envie qu'on s'embrasse, en fait", "est-ce que je peux enlever ta culotte ?", "ça te dirait de te mettre à quatre pattes là ?", "t'aimes comme ça là ou t'en veux plus ?", "est-ce que t'aimes bien qu'on te donne des fessées ?", "tu veux pas prendre un truc là et me bander les yeux ?", "est-ce que t'en aurais envie toi ?", "j'aime bien me faire insulter", "j'ai envie de toi", "tu veux pas que je te bouffe le cul ?", "en fait je pense que je veux juste que tu me serres dans tes bras".

En donnant l'exemple d'une jeune femme qui a vécu le moment « *le plus érotique* » de sa vie grâce « aux gestes très lents » et aux questions posées par son partenaire pour s'assurer « qu'elle était d'accord avec ce qui était en train de se passer », ce récit valorise la capacité des hommes à interroger leur partenaire sur le contenu de leurs désirs.

Deuxièmement, dans ces discours abordant la question du consentement, les hommes sont encouragés à développer de l'empathie pour leurs partenaires. La lettre publiée dans le journal *Libération* intitulée « J'ai violé. Vous violez. Nous violons »⁸⁰ dans laquelle un jeune homme reconnaît avoir violé son ex-copine parce qu'il manquait de « considération » pour elle révèle, en creux, ce qui est valorisé : l'attention portée aux émotions d'autrui.

Je sentais une rage profonde, rendue explicite par la violence que l'on se portait. J'ai perdu le contrôle. Pourtant calme de nature, j'ai senti une cascade de rage se déverser en moi. De plus en plus de violence. De plus en plus d'intensité. De moins en moins de considération de l'autre. Je n'ai rapidement plus existé que par les émotions extrêmes et rares que j'éprouvais. (...) Par mon histoire, sa singularité et sa complexité, je suis habité par une atmosphère informe et muette de rages, de colères, de douleurs et de souffrances.

⁸⁰ Matthieu Écoiffier, « Pourquoi "Libé " publie la lettre d'un violeur », [en ligne], liberation.fr, 07/03/2021, disponible sur : https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/pourquoi-libe-publie-la-lettre-dun-violeur-20210307_RVC6CCQM75EW7F4RDBHZG4RYOE/ (page consultée le 06/01/2023).

Dans son témoignage, le narrateur sous-entend que c'est parce qu'il est resté centré sur lui-même et parce qu'il s'est laissé envahir par ses émotions qu'il en est venu à violer sa partenaire.

Ce récit publié dans *Libération* témoigne aussi de la valorisation, dans les discours abordant la question du consentement et véhiculant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire, de l'introspection critique de soi. Le narrateur donne clairement à voir ses compétences en matière de réflexivité et c'est d'ailleurs la raison pour laquelle de nombreux internautes ont exprimé leur admiration pour cet acte d'écriture, dans les commentaires publiés à la suite de sa parution, sur le site de *Libération* ou sur les réseaux sociaux. D'autres témoignages dans lesquels les hommes admettent avoir déjà forcé leur partenaire mais présentant la capacité à se remettre en question comme un premier pas vers l'amélioration de soi et une promesse de respect futur du consentement féminin vont d'ailleurs dans le même sens. Dans le premier épisode du podcast *Unsafe space* intitulé « Consentement et pression »⁸¹, un homme raconte par exemple l'une de ses expériences sexuelles passées à propos de laquelle il a des doutes car il estime *a posteriori* que les réactions de son interlocutrice étaient ambivalentes et ne permettaient pas d'en déduire un consentement de sa part :

J'étais plus entreprenant dans les caresses (...) elle me caressait pas sous la ceinture, alors que c'est vrai que moi j'ai commencé à aller sous la ceinture, à la toucher, à toucher son clitoris (...) J'ai mis un préservatif et je suis allé pour la pénétrer. Elle avait aucune réaction, elle a juste fait l'étoile, donc j'étais sur elle et elle elle me touchait pas, elle était assez statique dans le lit, elle n'a pas bougé. C'était à moi de tout faire. J'ai trouvé que c'était un peu ennuyant. (...) en repensant à tout ça je me dis qu'elle avait clairement pas envie en fait, mais comme elle était chez moi, comme on a commencé à se caresser, se toucher, elle a peut-être pas voulu me dire non en fait.

Le fait que rétrospectivement, le locuteur soit capable de repérer dans ses comportements passés des preuves de non-respect du consentement de sa partenaire est supposé prouver qu'il sera à l'avenir plus attentif. C'est pourquoi son témoignage est diffusé en podcast en guise de modèle de conduite à suivre.

Parallèlement, dans les discours abordant la question du consentement et véhiculant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire, les femmes sont encouragées à adopter deux modèles de conduites, différents de ceux qui sont encouragés chez les hommes. D'abord, les femmes sont invitées à exprimer leurs besoins, désirs, et limites. Dans le même épisode du podcast du *Cœur sur la Table* précédemment cité⁸², Victoire Tuillon donne la parole à Clara, une jeune

⁸¹ Sexplorer (Unsafe space 1/5 Consentement et pression) [podcast], shows.acast, 03/12//2021, disponible sur : <https://shows.acast.com/sexplorer/episodes/unsafe-space-1> (page consultée le 03/04/2023).

⁸² Victoire Tuillon, Le Cœur sur la Table (Épisode 6 – Le chasseur et la proie) [podcast], BingeAudio, 10/06/2021, disponible sur : <https://www.binge.audio/podcast/le-coeur-sur-la-table> (page consultée le 03/01/2024).

femme qui prend l'initiative de « *parler de cul tout l'aprèm* » et de formuler explicitement ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas. La journaliste commente ensuite le témoignage en soulignant les avantages de tels comportements, parmi lesquels figure notamment la possibilité de faire disparaître l'exercice de domination et donc la survenue de violence dans les rapports érotiques :

"En fait j'avais rencontré un gars, je l'ai vu, je savais que j'avais envie de coucher avec lui. Très vite je lui ai dit 'j'ai envie de coucher avec toi et tout'. Clara la vingtaine. "Bon bref, on rentre chez lui, on couche ensemble, c'était nul. Parce qu'on était bourré.es, parce qu'il a fait des trucs que j'ai pas appréciés, il m'a poussé à un moment où il m'a tiré les cheveux quand j'en avais pas envie. Et du coup j'étais hyper déçue, un peu déprimée et tout. Et le lendemain on s'est revu.es dans un autre contexte où on pouvait pas coucher ensemble, on a passé toute l'après-midi ensemble et je lui ai parlé, on a parlé que de cul toute l'aprèm et je lui ai dit "tu sais franchement me pousser comme ça j'aime pas, ou alors des fois j'aime bien mais que si je te fais comprendre que j'en ai envie, pareil pour les cheveux, en vrai souvent j'aime bien qu'on me tire les cheveux mais là tu t'es permis de le faire alors que je t'ai pas fait comprendre que j'en avais envie". Et il m'écoutait religieusement quoi, je pense qu'il avait jamais entendu une meuf lui parler de cul comme ça pendant une aprèm entière et je lui dis "ensuite j'aime ça, j'aime ça, j'aime ça, j'aime ça, machin et tout." Je lui ai dit tout ce que j'aimais et lui aussi il m'a dit. Et le lendemain on est allé.es ensemble acheter des capotes, on est allé.es chez lui et j'ai eu la meilleure baise de toute ma vie. Ensuite j'ai recouché plusieurs fois avec lui et à chaque fois c'était complètement dingue, parce qu'on a eu cette putain d'après-midi où on a parlé que de cul toute l'aprèm, on s'est dit tout qu'on aimait, je lui ai dit tout ce que j'aimais et après c'était magique le sexe, c'était ouf quoi."

Moi ça me fait rêver, parce que dans cette histoire personne n'a été utilisé. Clara et son amant, parce qu'ils étaient à égalité, se sont tout simplement parlé.es de ce qu'ils aimaient, de ce qu'ils n'aimaient pas, ça demande de faire en sorte que tout le monde ait les moyens de parler, et la volonté d'écouter, de respecter le désir de l'autre. Si les rôles deviennent plus fluides, alors on peut inventer d'autres jeux, notamment dans la séduction mais dans la sexualité, en dehors de la violence. Et d'un coup de nouveaux horizons s'ouvrent, deviennent désirables, possibles, même si au début ça peut être un peu déroutant.

En mettant en avant un exemple dans lequel la verbalisation des désirs et fantasmes permet à une femme d'optimiser son expérience de la sexualité, cet épisode de podcast sous-entend que les femmes devraient suivre l'exemple de Clara et formuler explicitement leurs souhaits.

Ensuite, dans les discours abordant la question du consentement et véhiculant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire, les femmes sont incitées non pas à prêter attention aux émotions de leurs partenaires comme c'était le cas pour les hommes mais plutôt à scruter et analyser leurs propres ressentis. Dans un article intitulé « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi » publié sur MadmoiZelle le 03 août 2021⁸³, la locutrice raconte comment elle a passé dix ans de sa vie avec un homme « *gentil, attentionné* » et avec qui elle « *partagea[t] une complicité* » mais pour lequel elle n'a jamais éprouvé aucun désir. Après avoir décrit les effets délétères que cette absence de désir a eu sur elle, à la fois au niveau

⁸³Une madmoiZelle, « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi », [en ligne], madmoizelle.com, 03/08/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/pas-envie-sexe-couple-998868> (page consultée le 25/01/2023).

émotionnel (culpabilité, frustration) et expérientiel (pressions de la part de son copain), la narratrice fait le bilan de son expérience et en déduit des « *leçons* » qui concernent directement ses propres comportements. Parmi les enseignements tirés, figure notamment l'importance d'écouter ses propres désirs. Elle regrette de ne pas avoir « *plus tôt à comprendre le pourquoi de [leur] mésentente physique* » en s'interrogeant sur ses attentes personnelles dans la sexualité et en évaluant l'inadéquation des comportements de son partenaire au regard de ses aspirations. Elle tire également « *de cette histoire plusieurs leçons* » dont celle « *qu'il est vain d'essayer d'être quelqu'un que l'on n'est pas, particulièrement dans l'intimité* ». Autrement dit, ce témoignage contient l'idée selon laquelle il faudrait, en tant que femme, se connaître pour respecter qui on est.

Dans les discours abordant la question depuis le début du moment MeToo, la responsabilité est donc genrée au sens où les femmes et les hommes ne sont pas exposés aux mêmes prescriptions comportementales. Cependant, elle est également genrée car, dans les cas où la sexualité est vécue sous l'angle de la contrainte, ce sont les hommes qui en sont jugés coupables. En témoignent les réactions suscitées par le récit que fait une internaute de son viol et du sentiment de culpabilité qui la ronge sur un fil de discussion intitulé « rapport sexuel sans consentement » issu du forum MadmoiZelle⁸⁴ :

En premier lieu, tu n'as pas à avoir honte. Tu as dis non, plusieurs fois, tu lui as dis que tu ne voulais pas et il ne t'a pas écouté.

Ce n'est clairement pas toi qui a mal fait, c'est lui. Il n'avait pas à te forcer, il n'avait pas à continuer et à ne pas t'écouter.

C'est effectivement grave, juridiquement, cela peut s'appeler un viol car tu n'as pas consentis à la relation et tu lui as fait savoir. (je suis désolée, je suis peut être un peu trop franche).

Ton ressenti, celui de te sentir coupable, il est visible chez une grande partie des victimes de violences sexuelles. Pour plusieurs raisons et notamment parce que nous n'avons pas l'impression de nous être assez opposés. IL ne faut surtout pas que tu penses ça. La démarche sera longue et la reconstruction difficile mais je le redis encore une fois : Ce n'est pas de ta faute. Et je suis vraiment vraiment désolée pour toi que tu aies vécu ça.

Dans tout ton texte, tu n'arrêtes pas de lui dire non et ce que je vois c'est qu'il ne te réponds pas, évite de te répondre et continue d'agir comme lui l'entends. Tu parlais à un mur qui ne voulait qu'une chose et qui était près à tout pour que cela arrive.

Tu es tout à fait dans ton droit d'accepter de te faire embrasser mais pas de coucher. Tu n'es en rien une allumeuse si tu vas chez lui et que tu ne couches pas avec lui. Tu as le droit et surtout il faut penser à toi et à ce dont tu as vraiment envie.

Si tu veux discuter de tout ça, tu peux me contacter par messages privées, je t'aiderais autant que je le peux.

Courage à toi, vraiment. Je t'envoie plein d'amour et de soutien

⁸⁴Saf. En premier lieu, tu n'as pas à avoir honte. [Commentaire sur l'article « Rapport sexuel sans consentement »], forums.madmoizelle.com, 26/07/2018, disponible sur : <https://forums.madmoizelle.com/sujets/rapport-sexuel-sans-consentement.145625/> (page consultée le 03/04/2023).

Dans cette publication, la locutrice cherche à convaincre la jeune femme ayant subi le viol que celle-ci n'est pas responsable de ce qu'elle a vécu : de son point de vue, elle a fait tout ce qu'elle pouvait tandis que son partenaire, lui, a adopté des comportements répréhensibles, y compris celui de ne pas avoir fait preuve d'écoute et d'empathie. Ainsi, dans ces discours, si les femmes ont la responsabilité d'exprimer leurs désirs et limites, la responsabilité qu'ont les hommes de se montrer empathique est plus forte. En ce sens, la critique formulée à l'égard du processus de culpabilisation des victimes dans les discours publics abordant la question du consentement s'accompagne d'un déplacement de la responsabilité des femmes vers les hommes dans la sexualité.

2.3.2. Un encadrement étroit des conduites au niveau interactionnel et psychique

Le modèle de « bonne » sexualité égalitaire véhiculé dans les discours abordant la question du consentement va de pair avec un vaste ensemble de prescriptions comportementales pour les femmes comme pour les hommes, qui se répartissent en deux types : celles qui portent sur les interactions d'une part, celles qui portent sur la vie psychique d'autre part.

Un premier ensemble de discours abordant la question du consentement et véhiculant le modèle de « bonne » sexualité égalitaire repose sur l'idée selon laquelle la reproduction des rapports de genre dans la sexualité se joue essentiellement au niveau des interactions. Selon cette conception, ce serait les comportements adoptés lors des rencontres sexuelles qui détermineraient la distribution du pouvoir entre les partenaires et qui conduiraient *in fine* à perpétuer la domination masculine. Dans cette perspective, il serait ainsi relativement simple d'éviter les situations de sexualité contrainte : il suffirait de demander ce qui est souhaité, de respecter la réponse et de dire ce que l'on désire soi-même. La célèbre « vidéo du thé » qui établit une analogie entre le fait de consentir à un acte sexuel et celui de consentir à la consommation d'une tasse de thé en fournit une illustration⁸⁵ :

Si vous avez encore du mal avec le consentement sexuel, imaginez simplement qu'à la place d'initier une relation sexuelle, vous prépariez une tasse de thé. Vous dites : « Hey, est-ce que tu aimerais une tasse de thé ? » Et l'autre : « Oh mon Dieu, oui ! J'adorerais une tasse de thé ! Merci. » Maintenant vous savez que l'autre veut une tasse de thé. (...) Et si l'autre dit : « Non, sans-façon », alors ne lui faites pas de thé. Pas du tout. Ne lui faites pas de thé. Ne le forcez pas à boire du thé, ne soyez pas fâché qu'il ne veuille pas de thé. Il n'en veut pas, c'est tout.

⁸⁵ https://www.youtube.com/watch?v=S-50iVx_yxU (page consultée le 31/03/2023).

La vidéo met en scène le caractère ridicule et absurde qu'il y aurait à servir une tasse de thé à une personne qui ne désire pas boire de thé. Implicitement, elle repose sur l'hypothèse d'une absence de spécificité de la sexualité. En particulier, elle ne tient pas compte de la dépendance relationnelle qu'exige l'engagement dans un rapport sexuel (on a besoin de l'autre pour avoir un rapport sexuel) par rapport à la consommation de thé (il est possible de boire du thé seul.e) et qui, ce faisant, peut complexifier la situation en ajoutant, au-delà de la question de la communication d'autres dimensions à envisager telle que la peur de décevoir l'autre, la volonté de faire plaisir, l'anticipation de violences *etc.* Dans cette vision, l'enjeu consisterait uniquement à cerner ce qui est souhaité. Une telle approche rejoint la thèse de la « mauvaise communication » entre les sexes selon laquelle les partenaires ne se comprennent pas, qui a sous-tendue l'élaboration des campagnes de lutte contre les violences sexuelles à la fin des années 1990 et au début des années 2000 sur les campus universitaires américains (Frith et Kitzinger, 1997).

Puisque ces discours sont porteurs d'une interprétation selon laquelle la domination masculine serait interactionnelle, ils encouragent les individus à communiquer. Au cours des scénarios d'accès à la sexualité, femmes comme hommes sont enjoint.es à recourir à la verbalisation à la fois pour prendre connaissance des envies de l'autre et pour exprimer ce qu'elles et eux-mêmes veulent et ne veulent pas. C'est ce que montrait l'épisode 6 intitulé « Le chasseur et la proie » du podcast *Le Cœur sur la Table* dans lequel Clara et le partenaire de Lorraine sont érigé.es en modèle car elle et il rendent explicites les désirs et les limites de chacun.e. Contrairement aux discours d'éducation à la sexualité diffusés sur les campus universitaires anglo-saxons qui cadrent la communication explicite sous l'angle de l'obligation – c'est la règle du « consentement affirmatif » – (Beres, 2014 ; Willis, Jozkowski et Read, 2019) les discours publics abordant la question du consentement en France insistent plutôt sur les rétributions associées à de tels comportements : les personnes formulant des demandes explicites sont décrites comme des partenaires idéaux œuvrant pour l'égalité entre les sexes et celles exprimant clairement leurs envies comme des individus sexuellement épanouis vivant les « *meilleure[s] baise[s]* ».

Dans ces discours véhiculant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire, les individus sont également incités à communiquer *a posteriori* de leurs expériences sexuelles, pour exprimer les émotions éprouvées. Parler de ses expériences, en particulier de celles dans lesquelles la question du consentement a posé problème, est présenté comme un moyen de les

mettre à distance et donc de classer le souvenir d'une part, et comme un moyen de se sentir moins seul.e face aux émotions ressenties d'autre part. Dans un article publié dans le média numérique *Zone d'expression prioritaire* le 1^{er} janvier 2015⁸⁶, Mélissa raconte comment le partage de son expérience s'est avéré libérateur et lui a permis de limiter les effets destructeurs de son viol :

Cinq ans de silence. (...) Les cinq ans de silence que j'ai subis ont provoqué de graves lésions mentales. (...) Bref, si toi qui me lis tu as été victime de telles horreurs, il faut parler. Aussi insurmontable que ça puisse paraître il faut le faire. Parce qu'enfermée dans cette prison d'angoisse, on s'autodétruit.

Cette fonction de la parole s'inscrit dans la diffusion des techniques psy et des consultations thérapeutiques qui font de la mise en mots des émotions un moyen d'améliorer sa connaissance de soi et de progresser vers davantage d'authenticité (Spector-Mersel et Gilbar, 2021).

Dans un second ensemble de discours abordant la question du consentement et véhiculant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire, les rapports de genre dans la sexualité sont envisagés sous un angle plus complexe. Ceux-ci ne se joueraient pas uniquement au niveau interactionnel car il existerait des mécanismes pouvant empêcher les individus de s'exprimer lors des interactions sexuelles. Dans une vidéo YouTube intitulée « Violences sexuelles : la sidération psychique »⁸⁷, la journaliste Marine Perrin mobilise par exemple le concept de sidération afin de convaincre son auditoire que l'absence de résistance dans les interactions sexuelles n'est pas synonyme de volonté :

La sidération c'est un phénomène psychique qui touche les victimes de violences et particulièrement les victimes de violences sexuelles. On le compare en général à un court-circuit du cerveau parce que ça paralyse totalement la victime. Et le problème dans le cas d'une agression par exemple c'est que ça empêche de se défendre ou de fuir. (...) C'est un phénomène physique, biologique. C'est pas du tout mental ou psychologique, c'est physique. Ça a été observé à l'IRM.

La vidéo se poursuit ensuite par une interview de Muriel Salmona, psychiatre fondatrice et présidente de l'association *Mémoire traumatique et victimologie*, qui développe un raisonnement en mobilisant des catégories empruntées à la neurologie et en établissant des liens

⁸⁶ Mélissa A, « Comment j'ai appris à revivre après avoir été victime d'un viol », [en ligne], zep.media, 01/01/2015, disponible sur : <https://zep.media/textes/victime-viol-comment-revivre/> (page consultée le 09/01/2023).

⁸⁷ Marine Perrin, Marinette – Femmes et féminisme (Violences sexuelles : la sidération psychique) [vidéo], YouTube, 16/08/2016, disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=gQc5tmSP_rg (page consultée le 26/01/2023).

de causalité afin d'expliquer pourquoi les personnes vivant des situations de violence « *se retrouvent dans l'impossibilité de réagir, de parler, de bouger* » :

Le mécanisme complet c'est que la sidération est à l'origine d'un blocage des fonctions supérieures et normalement c'est les fonctions supérieures qui modulent la réaction au stress de l'organisme et quand il y a pas de contrôle et de modulation par les fonctions supérieures il va y avoir un survoltage avec une production d'hormone de stress très importante qui ne va pas être contrôlée et qui représente un risque vital pour l'organisme. La surproduction d'adrénaline va entraîner des atteintes possibles au niveau du système cardiovasculaire et au niveau du cortisol c'est le système neurologique qui va être impacté par le cortisol. Et c'est là qu'il va y avoir un mécanisme exceptionnel de sauvegarde, qui va faire en fait disjoncter le système puisqu'il faut absolument interrompre cette surproduction d'hormones de stress pour éviter un risque vital.

Dans une tribune publiée dans *Le Monde* le 23 octobre 2017⁸⁸, Muriel Salmona exprime explicitement que ce sont les pressions liées à des rapports de pouvoir asymétriques qui déclenchent les processus neuronaux et hormonaux empêchant les individus de communiquer :

Ce sont des pressions avec des paroles insistantes, des insinuations de la part d'hommes dominants qui imposent ainsi leur volonté jusqu'à ce que la femme capitule. Cela entraîne chez celle-ci une sidération qui l'empêche de réagir. Elle peut finir par céder, ce qui ne veut pas dire qu'elle était consentante.

En mobilisant des catégories d'analyse et des arguments scientifiques, ces discours insistent ainsi sur l'absence de correspondance entre conduites adoptées et état de la volonté et en déduisent une inadéquation des critères comportementaux pour repérer l'occurrence de violences.

Les discours porteurs de telles grilles de lecture diffusent alors, outre les prescriptions comportementales interactionnelles, des modèles de conduite qui concernent la vie psychique en décrivant comment les individus devraient penser. Dans ces discours en effet, les individus sont encouragés à analyser leurs propres émotions avant de s'engager dans un rapport sexuel afin d'agir en respectant leur volonté et ainsi se respecter. En particulier, l'accent est souvent mis sur le rôle du désir sexuel, qui est même parfois mis en équivalence avec le consentement comme c'est le cas dans le post Instagram publié sur le compte @gangduclito et reproduit ci-dessous⁸⁹ :

⁸⁸ Marie-France Hirigoyen, « Il faut casser cette complicité masculine », *Le Monde*, 23/10/2017, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

⁸⁹ @gangduclito, « Les femmes ont le droit de désirer », [Photo sur Instagram], Instagram, 13/11/2021, disponible sur : <https://www.instagram.com/p/CWNZFDRgNV4/> (page consultée le 03/01/2024).

Illustration 6 – Capture d’écran d’un extrait de story du compte Instagram @gangduclito



Au-delà de l’importance accordée au désir sexuel, les discours insistent aussi sur la nécessité de tenir compte de l’ensemble des émotions négatives suscitées par les expériences sexuelles vécues comme étant en partie ou complètement contraintes afin d’agir de façon à produire des émotions plus positives et à améliorer son bien-être. Le contenu produit par Anya Tsai, une coach résilience et mentor, praticienne en thérapies brèves (PNL, Hypnose, EMDR-IMO, TOS, DNR)⁹⁰ offre une illustration de l’attention accrue portée à ces émotions. Anya Tsai dispose d’un site Internet sur lequel elle partage de nombreux conseils et ressources et propose des services payants pour accompagner au développement de la « *sécurité intérieure* » et à la « *résilience* », essentiellement suite à des expériences de violences sexuelles. Dans la vidéo intitulée « 5 conseils pour se reconstruire et vivre après un viol », elle insiste notamment sur l’importance de « *se recentrer sur soi (et revenir au cœur de sa vie)* » :

Les gens peuvent nous accompagner sur un chemin de guérison, comme un thérapeute, un psy par exemple. Mais la personne ne fait pas les pas à notre place sur notre propre chemin. Donc les gens peuvent juste nous accompagner vers notre autoguérison, donc tout vient de soi, c’est-à-dire qu’on est pleinement actif dans sa guérison, on se soigne soi-même de l’intérieur. Et ça commence aussi par se recentrer sur ses propres besoins. Il y a un chemin aussi vers la connaissance de soi, l’amour de soi et se refaire aussi confiance et donc c’est important de s’autoriser, y a aussi une question de permission à soi-même. Je m’autorise à penser à moi, à faire passer mes besoins en priorité. Ça c’est pas du tout faire preuve d’égoïsme, au contraire, c’est faire preuve de bon sens en fait parce qu’on est la personne la plus importante au monde, c’est-à-dire qu’on va passer le reste de ses jours avec soi-même donc vaut mieux que ce soit en bons termes et être un bon compagnon pour soi-même.

Si l’analyse de l’intériorité et l’importance accordée aux besoins profonds figurent d’une manière générale parmi les principes fondamentaux du développement personnel (Marquis,

⁹⁰ Anya Tsai, « 5 conseils pour se reconstruire et vivre après un viol », [vidéo YouTube], YouTube ; disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=WClhrDiciQ4> (page consultée le 25/01/2023).

2014), l'injonction à la prise en compte des émotions n'est pas uniquement véhiculée par des discours thérapeutiques émanant de la sphère de la santé mentale et du bien-être. On la retrouve aussi dans d'autres types de discours abordant la question du consentement. Dans la vidéo intitulée « Et maintenant, je fais quoi ? » de Raphaëlle Camarcat ayant remporté le 3^e prix lors du concours organisé par le Réseau Égalité de l'Alliance Sorbonne-Paris-Cité (ASPC) à l'occasion de la *Journée Internationale de Lutte contre les Violences faites aux femmes* le vendredi 25 novembre 2022⁹¹, une jeune femme est mise en scène en train d'appeler une avocate pour lui demander un conseil juridique car elle « *croi[t] qu'[elle] a subi un viol* ». Après avoir pris connaissance du déroulement des faits, l'avocate l'encourage à s'interroger avant tout sur ses besoins de façon à suivre une ligne de conduite qui lui permette de se « *sentir bien* » :

Le plus important dans ces moments c'est de penser à soi et ce dont on a besoin. Souhaitez-vous qu'un juge exprime son avis, qu'il y ait une forme de justice, qu'on écrive ensemble directement une plainte au procureur, est-ce que ça vous aiderait à vous reconstruire, à vous sentir mieux ? (...) Il faut donc se demander (...) ce dont vous avez besoin maintenant pour vous sentir bien et ce dont vous aurez besoin également dans 10 ans pour ne pas regretter. (...) Pensez à vous.

À l'instar de la coach résilience et mentor, la professionnelle du droit mise en scène dans cette vidéo estime que pour dépasser les répercussions négatives de l'expérience de violence sexuelle, la priorité est de suivre ses émotions. L'importance des émotions est une idée qui se diffuse aujourd'hui de plus en plus dans les sociétés occidentales. En Australie, Jessica Kean et Denise Buiten (2024) constatent que les étudiants âgés de 18 à 23 ans critiquent de façon quasi-unanime la retenue émotionnelle imposée aux hommes, notamment lorsque des expériences douloureuses sont vécues.

Outre l'injonction à l'analyse de ses propres émotions, les discours abordant la question du consentement incitent les individus à faire preuve d'empathie en situation sexuelle, c'est-à-dire à se projeter dans les émotions des partenaires. Dans la vidéo « Comment expliquer le consentement ? » disponible sur le site Internet du CRIAVS Île-de-France (Les Centres Ressources pour les Intervenants auprès des Auteurs de Violences Sexuelles), la psychologue Chloé Teyssier-Danguy conseille en effet le jeu de société *Feelings* afin d'apprendre aux enfants l'empathie, un savoir-faire jugé indispensable pour que ces derniers/ères respectent le

⁹¹Raphaëlle Camarcati (réalisatrice). « Et maintenant, je fais quoi ? » [vidéo], Production indépendante, 2022, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=aQovk-fMUco> (page consultée le 03/01/2023).

consentement⁹². La littérature sociologique distingue le « cognitive role-taking » qui consiste à décrypter les émotions et les pensées des interlocuteurs/rices d'une part ; et l'« empathic role-taking » qui implique de ressentir les émotions que celui-ci ou celle-ci éprouve (Davis et Love, 2017) d'autre part. Dans les discours sur le consentement, le type d'empathie valorisé se rapproche davantage de la première forme : il s'agit essentiellement de décoder les ressentis du ou de la partenaire afin de pouvoir anticiper ses réactions et d'ajuster son propre comportement. Dans le module « Comprendre le consentement » du site Internet Onsexprime.fr⁹³, un site Internet développé par Santé Publique France dont la vocation « est d'aider les adolescents à faire une entrée positive dans la sexualité en les informant et en les incitant à prendre du recul et à se poser les bonnes questions. » (Santé publique France, octobre 2018, p.3-4), il est fortement déconseillé d'être autocentré et de ne « penser qu'à soi » :

Illustration 7 – Captures d'écran issues du site Onsexprime.fr

PAS OK !

Insister pour que l'autre cède, ce n'est pas du consentement !

On peut parfois avoir très envie de quelque chose, d'essayer, de découvrir et être frustré quand on a une occasion, qu'on est prêt et que l'autre ne veut pas. On veut profiter de l'occasion, on veut que l'autre cède pour pouvoir mener son expérience et suivre son envie.

Mais quand on fait ça on ne pense pas à l'autre personne en face, on agit en égoïste, comme si on était tout seul à avoir cette expérience. C'est de la violence. On traite l'autre comme un objet. Et on agit en agresseur.

On peut toujours se dire qu'on ne voulait pas faire de mal, qu'on en avait pas l'intention, mais quand on ne pense qu'à soi, qu'on ne fait pas attention à l'autre, on est quand même responsable de ses actes.

Au contraire, les discours encouragent à se mettre à la place du ou de la partenaire, comme l'exprime Victoire Tuillon dans l'épisode intitulé « Le chasseur et la proie » du podcast *Le Cœur sur la Table* cité précédemment⁹⁴ :

⁹²<https://violences-sexuelles.info/consentement-info/> (page consultée le 03/01/2023).

⁹³<https://www.onsexprime.fr/Sexe-Droits/Le-consentement/Comprendre-le-consentement> (page consultée le 04/01/2023).

⁹⁴ Victoire Tuillon, *Le Cœur sur la Table* (Épisode 6 – Le chasseur et la proie) [podcast], BingeAudio, 10/06/2021, disponible sur : <https://www.binge.audio/podcast/le-coeur-sur-la-table> (page consultée le 03/01/2024).

La révolution romantique c'est donc une **révolution de l'empathie** dans la séduction et le sexe. Et l'empathie ça s'incarne et ça s'apprend dans des pratiques concrètes. Quand on danse, au tango par exemple il arrive de plus en plus souvent dans les cours qu'on inverse les rôles parce que c'est intéressant quand t'as toujours été guidé d'apprendre à guider à son tour et vice versa, tu comprends beaucoup mieux les contraintes de ton ou ta partenaire, c'est une façon de découvrir de nouvelles choses sur soi de se mettre à la place de l'autre et je me dis que cette idée-là peut se prolonger dans le sexe très concrètement. C'est intéressant quand t'as toujours été le pénétrant de devenir le pénétré, voir ce que ça fait d'avoir un corps étranger à l'intérieur de son propre corps, constater physiquement ma vulnérabilité que ça crée.

Cet extrait donne à voir les raisons pour lesquelles l'empathie est si valorisée par le modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Dans les discours, comprendre les émotions ressenties par le ou la partenaire est présenté comme un moyen de saisir les problématiques de l'autre et ainsi d'être capable d'anticiper ses obstacles rencontrés et de respecter au mieux son consentement.

Enfin, les discours abordant la question du consentement et véhiculant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire valorisent, comme le montre la bande-dessinée d'Emma intitulée *C'est pas bien, mais...*⁹⁵, le fait d'entretenir un rapport réflexif et critique à soi, c'est-à-dire de repenser à ses comportements et attitudes passés, de chercher à les expliquer et de les remettre en question :

Illustration 8 – Planche issue de la BD *C'est pas bien, mais... d'Emma*

Donc qu'est-ce qu'on fait ?



⁹⁵ Emma, *C'est pas bien mais...* [en ligne], 27/11/2017, disponible sur : <https://emmaclit.com/2017/11/27/cest-pas-bien-mais/> (page consultée le 27/01/2023).

Après avoir représenté une série de scènes de la vie quotidienne, qui se déroulent de l'enfance à l'âge adulte, et dans lesquelles s'exprime la domination masculine, la dessinatrice présente la « *remise en cause* » de soi comme étant la première étape du chemin vers la subversion de l'ordre du genre. La valorisation d'un tel modèle de conduite ressort d'ailleurs des témoignages publiés par des femmes – comme c'était le cas de l'auteurice de l'article « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi » publié dans *MadmoiZelle*⁹⁶ qui montrait comment son introspection lui avait permis de comprendre l'origine de son rapport problématique à la sexualité et d'en tirer des enseignements – et par des hommes – comme c'était le cas de l'homme racontant dans l'épisode du podcast *Unsafe space* intitulé « Consentement et pression »⁹⁷ s'être aperçu *a posteriori* avoir insisté au cours d'une expérience sexuelle passée.

Finalement, les prescriptions associées à la morale sexuelle égalitaire sont nombreuses et exigent que les individus contrôlent à la fois leurs comportements interactionnels et leurs opérations psychiques.

Conclusion

Depuis le début du moment moment MeToo en 2017, la question du consentement est très visible dans les débats publics. Ce chapitre a montré qu'une telle visibilité est relativement récente et qu'elle va de pair avec la prise d'importance de nouveaux enjeux.

Entre le début des années 1960 et la fin des années 1980, la question du consentement est associée dans la presse à des enjeux juridiques de qualification des violences sexuelles, avant d'être essentiellement associée, à partir du début des années 1990, à des enjeux moraux – elle sert alors à réfléchir aux conditions nécessaires pour que les individus disposent d'une liberté et d'une autonomie suffisantes pour participer à un rapport sexuel. À partir de 2017, la question du consentement gagne de l'ampleur dans les débats publics – elle est plus souvent soulevée dans la presse et apparaît dans des supports discursifs très variés – allant des réseaux sociaux tels que Twitter, Instagram, Facebook ou TikTok aux produits culturels comme des films, des essais, des romans, en passant par des médias divers (presse mais aussi podcasts ou vidéos)

⁹⁶ Une *madmoiZelle*, « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi », [en ligne], *madmoizelle.com*, 03/08/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/pas-envie-sexe-couple-998868> (page consultée le 25/01/2023).

⁹⁷ *Sexplorer* (*Unsafe space* 1/5 Consentement et pression) [podcast], *shows.acast*, 03/12/2021, disponible sur : <https://shows.acast.com/sexplorer/episodes/unsafe-space-1> (page consultée le 03/04/2023).

Depuis lors, les discours abordant la question du consentement diffusent une vision de la sexualité constructiviste, sous le prisme de la domination masculine, c'est-à-dire féministe, et thérapeutique. Les différences entre sexualité féminine et sexualité masculine résulteraient de processus sociaux liés à la domination masculine et seraient en ce sens potentiellement réversibles. Ces différences seraient, de surcroît, problématiques car elles empêcheraient les femmes de s'épanouir dans la sexualité alors même que la satisfaction sexuelle serait une condition de la réalisation de soi et du bonheur. Ainsi, dans ces discours, la sexualité concentre des enjeux individuels de réalisation de soi et collectifs de lutte contre la domination masculine.

Dans le même temps, ces discours véhiculent un modèle de « bonne » sexualité qui vise à atteindre l'égalité entre les femmes et les hommes *via* la réalisation de chacun.e dans la sexualité et que j'appelle le modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Ce modèle se définit en opposition à la sexualité contrainte et s'accompagne d'un ensemble d'interdits car les situations de non-consentement regroupe un ensemble toujours plus vaste de situations, y compris celles se déroulant avec certaines catégories de personnes (dont les enfants) ou avec lesquelles sont entretenues certains types de relations (notamment de nature hiérarchiques), ou encore celles qui ne sont pas associées aux émotions jugées adéquates (absence de désir, crainte *etc.*). Ainsi, si la régulation de la sexualité passe aujourd'hui essentiellement par des efforts individuels visant à mettre en cohérence les biographies intimes à partir d'une série de conseils et de modèles de conduites valorisés émanant de sources diverses (Bozon, 2004), il semblerait que les interdits sexuels n'aient pas complètement disparu pour autant mais viennent plutôt s'ajouter aux nombreuses injonctions se diffusant par ailleurs.

Comme les autres morales sexuelles diffusées dans les débats publics au cours des périodes précédentes, le modèle de la « bonne » sexualité égalitaire implique une responsabilité genrée : les hommes devraient respecter le consentement de leurs partenaires, tandis que les femmes devraient faire respecter leur propre consentement. Cette morale égalitaire va en revanche de pair avec la définition d'une série de modèles de conduite, bien plus nombreux et précis que celles précédemment diffusées dans la presse. Ceux-ci portent aussi bien sur les comportements à adopter dans les interactions (centrés autour de l'idée de communication) que sur les opérations de pensées dans lesquelles s'engager au niveau de la vie mentale (en lien avec l'analyse émotionnelle et le rapport critique à soi). De nos jours, ce ne sont dès lors pas seulement les sources normatives qui se multiplient (Bozon, 2004) mais aussi les prescriptions véhiculées par une même source normative.

Par ailleurs, la conjonction dans le modèle de « bonne » sexualité véhiculé par les discours abordant la question du consentement entre la responsabilité genrée et l'émergence de normes qui portent sur la vie mentale induit un renouvellement de la répartition masculin-sphère publique et féminin-la sphère privée : les hommes sont encouragés à se focaliser sur les émotions de leurs partenaires et donc à regarder vers l'extérieur tandis que les femmes sont incitées à scruter leurs propres émotions, c'est-à-dire à se plonger dans elles-mêmes.

Enfin, ce chapitre a montré que dans les débats publics, les discours abordant la question du consentement sont nombreux et promeuvent un nouveau modèle de « bonne » sexualité visant l'égalité en œuvrant pour l'émancipation féminine. Cependant, ces discours demeurent socialement situés : ils sont essentiellement déployés par des femmes appartenant à la fraction culturelle des classes supérieures et continuent de faire l'objet de contestations de la part de locuteurs/rices occupant d'autres positions sociales et politiques. La suite de la thèse examine dès lors si la propagation de la culture du consentement traduit uniquement une recomposition du champ médiatique accordant une visibilité plus importante aux discours produits par les femmes et les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire ou bien si elle s'accompagne de changements au niveau individuel. La multiplication des discours abordant la question du consentement impacte-t-elle d'une manière ou d'une autre les représentations et pratiques individuelles à différents endroits de l'espace social ?

Chapitre 2 – Trois morales sexuelles individuelles.

Le poids des parcours de vie

L'épisode pilote de la série TV *I May Destroy You* réalisée en 2020 par Michaela Coel⁹⁸ met en scène une jeune femme noire écrivaine, Arabella, approchant la trentaine qui se fait droguer puis violer par un inconnu dans les toilettes d'un bar londonien. La suite de la série montre l'ébranlement psychique que vit Arabella les jours et les semaines suivantes – troubles de l'attention, angoisses, hyperactivité – ainsi que les pratiques de consommation d'alcool et de stupéfiants adoptées pour surmonter ces troubles. Dans le quatrième épisode, elle a un rapport sexuel avec un collègue, Zain, lors duquel ce dernier enlève, sans lui demander son avis, le préservatif. Bien que décontenancée, elle ne problématise pas la situation et continue de *dater* cet écrivain. Dans l'épisode suivant⁹⁹, Arabella écoute des podcasts de développement personnel dont l'un s'intitule par exemple « *dating with self trust* » (« faire des dates avec de la confiance en soi ») tandis qu'elle fait du yoga. Suivant les suggestions qui lui sont proposées par l'algorithme, Arabella se met à écouter le témoignage d'une femme dénonçant les pratiques de « *stealth* » (pratiques consistant à retirer le préservatif pendant l'acte sans consentement) qu'ont eu plusieurs de ses partenaires. La découverte de ce témoignage l'encourage alors à repenser à son expérience avec Zain, à la requalifier de « non consentie » et à approfondir ses réflexions féministes sur la sexualité.

L'enchaînement des événements représentés dans cette série donne à voir les conditions dans lesquelles les individus, une jeune femme née à la fin des années 1980 en l'occurrence, s'emparent des réflexions produites sur la sexualité qui circulent dans les débats publics. Il pointe notamment du doigt le rôle de la temporalité biographique – Arabella traverse un moment de crise – et des produits médiatiques de type témoignages dans l'appropriation de la morale sexuelle égalitaire. Le mécanisme sous-jacent qui se dégage du scénario est intéressant et appelle à être creusé.

⁹⁸ Michaela Core (réalisatrice), *Eyes Eyes Eyes Eyes* [Saison 1, Épisode 1] [Épisode de série TV], dans *I May Destroy You*, FALKNA Productions, 2020.

⁹⁹ Michaela Core (réalisatrice), *Someone is Lying* [Saison 1, Épisode 2] [Épisode de série TV], dans *I May Destroy You*, FALKNA Productions, 2020.

Ce chapitre se donne en partie pour objectif de mettre en exergue les processus sociaux qui, lorsqu'ils s'imbriquent, conduisent les individus à changer le regard qu'ils portent sur certains événements et expériences vécues du fait de leur sensibilité à la morale égalitaire. Pour ce faire, le chapitre commence par décrire les différents modèles de « bonne » sexualité auxquels se réfèrent les femmes et les hommes interrogés dans le cadre de cette recherche. Dans un second temps, il revient sur les conditions et les modalités d'appropriation de la morale égalitaire.

Je considère que les individus adhèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire s'ils envisagent les différences entre sexualité masculine et sexualité féminine comme le produit de mécanismes sociaux inégalitaires, expriment des opinions favorables à l'émancipation des femmes en tant que femmes dans la sexualité et déclarent chercher à atteindre l'égalité dans leurs propres rapports sexuels, jugeant négativement celles et ceux qui n'ont pas cette préoccupation. Dans cette perspective, l'adhésion à cette morale sexuelle renvoie à des représentations et des discours égalitaires mais ne se traduit pas nécessairement par des pratiques spécifiques dans les scénarios d'accès à la sexualité.

Lorsque les travaux en sciences sociales essaient de rendre compte des transformations historiques des normes en matière de sexualité, elles s'intéressent essentiellement à l'influence des tendances structurelles économiques, politiques et culturelles qui rendent possible l'émergence des nouveaux modèles de « bonne » sexualité. Cependant, les normes ne se diffusent pas mécaniquement dans la société. Elles s'imposent seulement si leur transgression est susceptible de donner lieu à des sanctions et orientent en conséquence les conduites individuelles. Or, de même que l'élaboration et la diffusion de politiques publiques ou de lois ne permettent pas de prédire les réceptions individuelles (Pélisse, 2005 ; Revillard, 2018), la promotion de nouvelles représentations et normes sociales dans les débats publics ne produit pas systématiquement des effets à l'échelle individuelle, ou du moins pas nécessairement ceux escomptés. Autrement dit, la diffusion dans les discours publics de la question du consentement et d'une conception féministe et thérapeutique de la sexualité ne signifie pas que les individus interprètent la sexualité sous l'angle des rapports de genre et de la réalisation de soi et se réfèrent en conséquence à de nouveaux standards concernant les lignes de conduites à suivre. Comment les individus se positionnent-ils vis-à-vis de la question du consentement ? Quels sont pour eux les enjeux associés au consentement ? Et à quels modèles de « bonne » sexualité ces différentes conceptions renvoient-elles ?

Les recherches qui ont investigué les processus par lesquels les femmes et les hommes sont amené.es à se référer à de nouvelles normes suite à l'appropriation des idées féministes ou des savoirs thérapeutiques ont mis au jour le rôle de plusieurs facteurs. Marion Charpenel (2016) donne à voir comment le partage du vécu individuel amène les femmes à repérer des récurrences dans leurs expériences intimes (comme par exemple le fait de vivre des violences conjugales) et encourage la solidarité féminine. Dans une perspective proche, Laurence Bachmann (2013) constate que pour les jeunes femmes résidant à Genève qu'elle a interrogées, l'amitié féminine offre un espace où elles peuvent prendre conscience du poids des rapports de genre dans leur vie quotidienne, concevoir des stratégies pour favoriser leur émancipation et recevoir du soutien quand elles ont effectué des changements et que ceux-ci suscitent dans leur entourage des critiques.

Dans leur enquête auprès de femmes résidant dans une ville moyenne de province et ayant participé à des groupes de femmes dans les années 1970, Catherine Achin et Delphine Naudier (2009) observent quant à elles que la confrontation à des modèles d'émancipation a tendance à susciter la remise en cause de certaines normes de genre dans la sphère domestique et la redéfinition de nouveaux modèles de conduite. Les femmes se reconnaissent dans la trajectoire de vie des démonstratrices Tupperware car elles connaissent initialement la même réalité conjugale. Ce processus d'identification leur permet alors de découvrir des alternatives et d'envisager des perspectives d'avenir jusque-là impensables (divorce, activité professionnelle *etc*). Viviane Albenga et Laurence Bachmann (2015) font ressortir l'influence des styles de vie transgressifs dans l'appropriation des cadres de représentation féministes : pour les femmes appartenant aux classes moyennes, les lectures féministes et les modèles auxquelles elles sont confrontées offrent la possibilité de légitimer des pratiques qui sont déviantes par rapport aux formes dominantes de la féminité.

Dans son enquête auprès des jeunes hommes issus de familles aisées et inscrits dans des internats thérapeutiques pour soigner leurs addictions, Jessica Pfaffendorf (2017) montre pour sa part le rôle combiné de l'influence institutionnelle et des parcours biographiques. En s'emparant des savoirs thérapeutiques véhiculés par l'établissement, les étudiants peuvent abandonner leurs conduites jugées pathologiques et en investir de nouvelles, légitimées par ces théories, qui leur permettent ainsi de conserver une bonne image d'eux-mêmes et de maintenir un certain prestige auprès de leur entourage.

Enfin, l'étude de John L. Oliffe et ses collègues (2023) met en relief le poids de certains événements. Elle montre plus précisément comment les ruptures conjugales encouragent les hommes à se saisir des savoirs thérapeutiques de façon à développer des compétences en matière de communication et de gestion émotionnelle et ainsi éviter de réitérer, dans leurs relations futures, les mêmes erreurs. Autrement dit, ces travaux laissent penser que le fait de se trouver dans une position dominé.e (du fait de son identité sociale ou de ses pratiques transgressives), le fait de vivre une rupture biographique et le fait d'être exposé.e à de nouvelles grilles de lecture jugées légitimes constituent favorables à l'appropriation de nouvelles grilles de lecture.

Comme les entretiens biographiques sur lesquels s'appuie la thèse ont été réalisés auprès de femmes et d'hommes né.es avant 2001, ce chapitre étudie les parcours de personnes qui étaient au minimum âgé.es de 16 ans au début du moment MeToo et qui ont donc vécu leur enfance et leur adolescence avant que ne se propagent les cadres interprétatifs féministes et thérapeutiques de la sexualité. En conséquence, les analyses développées dans les pages qui suivent portent sur des individus qui ont été exposés au modèle de « bonne » sexualité égalitaire plus ou moins tardivement à l'âge adulte et qui s'étaient déjà forgés une conception de la sexualité et du consentement avant. Dans les pages qui suivent, j'examine les différentes façons qu'ont les femmes et les hommes d'envisager la question du consentement et les modèles de « bonne » sexualité de référence qui vont avec, avant de mettre au jour les conditions auxquelles certain.es d'entre elles et eux en viennent au fil de leur vie à adhérer au modèle de « bonne » sexualité égalitaire.

L'étude des systèmes de représentations est intéressante car, comme l'a déjà montré Sylvie Tissot (2018) dans enquête sur la *gayfriendliness* lorsqu'elle donne à voir de quelles façons les positionnements moraux et politiques des femmes et des hommes résidant dans le quartier du Marais à Paris et dans celui de Park Slope à New-York s'incarnent dans un ensemble de pratiques de mise en scène de soi, de distinction et de réassurances symbolique, les représentations ne sont pas sans effet sur les pratiques. Dans le cas des morales sexuelles, les effets ne concernent peut-être pas les pratiques adoptées au cours des scénarios d'accès à la sexualité mais touchent en tous cas les pratiques adoptées pour se voir comme de « bonnes » personnes (je le montrerai dans les chapitres ultérieurs de la thèse). Ainsi, pour saisir les morales sexuelles de référence j'analyse les opinions exprimées (sur l'idée de différences entre les femmes et les hommes dans la sexualité, sur l'importance de la sexualité dans la vie *etc.*), les

jugements émis sur les comportements sexuels (les siens et ceux des autres) ainsi que les potentiels discours produits sur les efforts déployés pour mettre en adéquation des conduites sexuelles avec ses aspirations morales.

Dans une première partie, je rends compte des trois façons différentes d'envisager la question du consentement qui se dégagent des entretiens, je les resitue dans l'espace social en présentant à chaque fois les profils sociaux des personnes concernées, et je décris les modèles de « bonne » sexualité auxquels celles-ci sont associés. Il apparaît alors que plus d'un tiers des personnes interrogées (48 sur 130) ont fait évoluer leur manière de concevoir la question du consentement et adhèrent dorénavant à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire (1). Dans les deux parties suivantes, je me penche dès lors sur les conditions auxquelles, les femmes (2) puis les hommes (3) en viennent à changer le regard qu'elles et ils portent sur le consentement et à faire évoluer leur morale sexuelle de référence.

1. Rapports individuels à la question du consentement et modèle de « bonne » sexualité de référence

L'analyse des entretiens menés auprès des 130 femmes et hommes âgés de 18 à 65 ans fait d'abord apparaître l'existence d'un consensus : le respect du consentement est pensé comme un impératif incontournable et le non-respect du consentement est perçu comme un synonyme de viol et profondément discrédité. Cette convergence des opinions a déjà été observée dans d'autres contextes nationaux, notamment sur les campus universitaires américains (Bedera, 2021 ; Hirsch et Khan, 2019). Certes, il est possible que les personnes interrogées se soient senties contraintes d'exprimer une telle opinion en raison du contexte socioculturel d'une part – l'importance du consentement est incessamment rappelée dans les débats publics – et en raison de la situation d'entretien avec une jeune femme faisant de la sociologie du genre d'autre part – le consentement a tendance à être perçu comme un principe féministe et, du fait de mes caractéristiques sociales et de mon activité professionnelle, les enquêtés supposaient souvent que j'étais féministe et que je considérais donc le consentement comme étant crucial. Cependant, l'unanimité de cette adhésion n'en demeure pas moins intéressante car elle signifie que le contrôle social s'exerçant sur le sujet est particulièrement efficace. De fait, les interviewés n'hésitent pas à faire valoir leurs positions défavorables à l'immigration ou à l'intervention de l'État ou bien à exprimer des opinions très critiques vis-à-vis des trans' même s'ils et elles anticipent un désaccord de ma part du fait de mes

appartenances sociales. Ce contraste donne ainsi à voir le statut particulier du consentement dans le paysage moral contemporain.

Le consensus s'exprime alors sous la forme d'un « fond discursif » commun (Lahire, 2005b) qui se caractérise à la fois par une insistance sur la dimension contraignante – « *c'est une obligation* », « *une nécessité absolue* », « *indispensable* », « *impératif* », « *hyper important* » de respecter le consentement du ou de la partenaire – et par une problématisation genrée du consentement – seul celui des femmes importe. Perçu comme allant de soi, le consentement masculin est au contraire rarement questionné, comme l'illustre l'entretien de David :

R : Toi même tu te poses jamais la question de savoir si tu es consentant ou pas ?

D : Bah quand je suis pas consentant je dis non mais après moi je suis un homme donc forcément par rapport à la femme ça peut pas être forcément transposable.

R : Pourquoi ça peut pas être transposable ?

D : Parce que souvent l'homme est plus fort physiquement et peut l'imposer plus, ou les hommes sont d'une manière générale plus dans cette insistance alors que...donc les femmes sont beaucoup plus concernées parce que y a des aspects physiques et le fait que en réalité ce soit plus l'homme qui essaie de forcer, de continuer, de...Donc consentement c'est tellement évident que c'est comme si tu me demandes ce que je pense de complètement banal. Ouais bah c'est ça...J'en pense rien. C'est pas une préoccupation, c'est naturel.

(David, 25 ans, plusieurs relations plan cul, étudiant en D1 de médecine, père : laborantin, mère : famille d'accueil)

Cette régularité n'est pas étonnante dans la mesure où, si les façons de parler du consentement dans les débats publics ont évolué au fil du temps, c'est le consentement féminin qui a surtout attiré l'attention et l'absence de consentement a toujours été perçu comme problématique (illégal ou immoral).

Au-delà de ces deux invariants, les matériaux montrent toutefois que selon les individus la question du consentement ne soulève pas les mêmes enjeux. Ces différentes conceptions recourent celles qui sont succédés au fil du temps dans les débats publics et vont de pair avec l'adhésion à différents modèles de « bonne » sexualité.

1.1. Pénaliser des infractions *via* le consentement

Un premier ensemble d'enquêtés composé de 25 hommes et de sept femmes envisagent le consentement comme un outil juridique permettant de tracer la frontière entre violences et sexualité et s'y réfèrent pour balayer l'hypothèse de rapports sexuels forcés. De leur point de vue, la question des violences sexuelles se pose uniquement dans des situations très spécifiques faisant intervenir de la violence physique ou bien une asymétrie de position liée

à des rapports d'âge (enfants-adultes). On retrouve la conception du consentement présente dans les débats publics dans les années 1960. La plupart des femmes et des hommes concerné.es sont né.es avant le début des années 1980 et appartiennent aux classes populaires bien que quelques un.es soient issu.es de la fraction économique des classes moyennes et supérieures¹⁰⁰ :

Tableau 2 – Profil des enquêté.es pour lesquelles la question du consentement ne soulève que des enjeux juridiques

Classes populaires	Né.es avant 1980	7
	Né.es dans les années 1980	9
	Né.es après les années 1990	9
Fraction économique des classes moyennes-supérieures	Né.es avant 1980	2
	Né.es dans les années 1980	0
	Né.es après les années 1990	3
Fraction culturelle des classes moyennes-supérieures	Né.es avant 1980	0
	Né.es dans les années 1980	1
	Né.es après les années 1990	1

Pour elles et eux, le consentement « *est une ligne rouge à ne pas franchir* » [Olivier, 52 ans, cadre dans les assurances] associé à des enjeux juridiques :

Je comprends le sujet d'acte consenti, on rentre dans tous les sujets d'ordre juridique, l'âge du consentement, les actes interdits, soit sur des mineurs soit des choses interdites à l'intérieur d'une famille, lié à l'inceste, dans le cadre professionnel.

(Xavier, 45 ans, en couple, cadre dirigeant dans une banque, père : cadre dans les assurances, mère : employée)

D'ailleurs, l'association du consentement au langage juridique suscite dans certains cas de la peur, par anticipation de sanctions pénales toujours présentées comme injustes et résultant d'absurdités législatives :

T : J'ai eu une réflexion l'autre jour sur ça [le consentement] avec des potes. Et on s'est dit faut éviter les relations sexuelles alcoolisées.

R : Tu en as déjà eu ?

T : Bah oui forcément. J'ai risqué ma vie là, ouais ouais. Maintenant je m'en rends compte. A chaque fois que y a eu une relation sexuelle avec une fille alcoolisée en fait je risque ma vie. Même si y a aucun doute sur le consentement. (...) Le lendemain, prise de sang, on trouve de l'alcool dans son sang, ADN on trouve mon ADN sur elle. Si elle veut elle me tue. Les preuves qu'il y a eu une relation sexuelle et qu'elle était alcoolisée, à partir de ce moment-là.

(Tarik, 24 ans, en couple, étudiant en master 2 d'histoire, père : chef d'entreprise en Algérie, mère : enseignante d'anglais dans le secondaire en Algérie)

¹⁰⁰ Pour l'assignation des enquêté.es aux différents groupes sociaux « classes populaires », « fraction économique des classes moyennes-supérieures » et « fraction culturelle des classes moyennes-supérieures », se référer à l'introduction.

Cette « conscience du droit » spécifique consistant à formuler spontanément des critiques à l'égard du droit (Pélisse, 2005) et s'accompagnant d'une crainte, ressort surtout des entretiens menés auprès d'hommes racisés – sur les quatorze entretiens menés auprès d'enquêtés Noirs ou Arabes, six contiennent des traces de cette peur du droit, contre seulement deux sur les 49 autres conduits auprès d'hommes Blancs. Cette surreprésentation des enquêtés Noirs et Arabes n'est probablement pas sans lien avec les discriminations judiciaires raciales dont ils font l'objet et dont ils ont conscience (Jobard et Névanen, 2007).

Si le consentement est associé à des enjeux juridiques, il demeure, pour ces enquêtés, une question abstraite, qui ne se pose pas dans les situations sexuelles quotidiennes mais reste circonscrite à « *des cas de figure extrêmes* » [Olivier, 52 ans, cadre dans les assurances] : viol par un inconnu, inceste *etc.* Pour les huit interviewés se montrant inquiets d'être pénalement sanctionnés, la peur du droit coexiste ainsi avec une mise à distance des enjeux que posent les violences sexuelles, ce qui les conduit à déplacer la question : le problème ne résiderait pas dans le déroulement des interactions sexuelles mais dans les usages injustes du droit. Pour les autres, les problématiques soulevées se situent « *à mille lieux de [leurs] préoccupations habituelles* » et restent sans lien avec leur « *vie courante* » [Paul, 60 ans, commercial]. Selon elles et eux, le consentement ne pourrait pas, de toute façon, être un enjeu dans les interactions sexuelles ordinaires car il n'existerait pas de critères comportementaux stables permettant de repérer la présence ou l'absence de consentement. D'une part, les femmes auraient tendance à masquer leur désir afin de préserver leurs image et réputation, c'est-à-dire de tenir à distance le stigmate de la « pute » (Clair, 2012) : « *bah c'est toujours le même délire, elles veulent passer pour des meufs faciles* » [Kamel, 22 ans, gendarme]. Autrement dit, ces enquêtés adhèrent à la figure du « non c'est oui » de l'érotique conservatrice mise en exergue par Éric Fassin (1997). D'autre part, il existerait des configurations relationnelles – celle du couple ou de la relation amoureuse en particulier – dans lesquelles le consentement ne ferait pas sens, la sexualité étant envisagée comme l'une des composantes, voire l'un des devoirs, de la vie conjugale :

P : Après moi je suis en couple depuis des années, je suis avec ma femme depuis plus de 20 ans, donc c'est pas pareil. Je comprends que pour les jeunes ça soit plus (+) un sujet. Nous si vous voulez...voilà.

R : Comment ça ? Ça change quoi que vous soyez avec votre femme depuis 20 ans ?

P : Bah ça peut lui arriver de pas avoir envie mais de le faire pour me faire plaisir, et moi aussi. Mais ça a pas les mêmes implications, on le fait pour l'autre, et ça nous fait plaisir de faire plaisir donc le consentement il est là, y a une absurdité à...c'est pas un viol.

(Robert, 60 ans, en couple, masseur (anciennement cuisinier), père : inconnu, mère : ouvrière non qualifiée)

Pour Robert, une absence de consentement peut dès lors uniquement être constatée dans les situations de violence explicite impliquant un usage de la force, de la contrainte, de la menace ou de la surprise ou mettant en jeu des partenaires dont l'asymétrie des statuts est manifeste (relation hiérarchique, relation entre un.e enfant et un.e adulte *etc.*) – autrement dit dans les situations correspondent à la définition pénale du viol et des agressions sexuelles. Ces enquêtés utilisent en fait les mêmes éléments que les policiers/ères pour qualifier d'infractions les rapports sexuels relatés par les plaignantes (Pérona, 2017).

Les personnes interrogées qui voient dans la question du consentement des enjeux exclusivement juridiques adhèrent à un modèle de « bonne » sexualité fondé sur une vision biologisante et différentialiste de la sexualité, c'est-à-dire sur la croyance en l'existence de différences naturelles et innées entre le désir masculin, pulsionnel et impératif et le désir féminin, labile et peu intense. J'appelle ce modèle de « bonne » sexualité de modèle « conservateur » car ces représentations sont héritées des traditions méditerranéennes et latino-américaines, toutes religions confondues, ainsi que de certaines cultures asiatiques (Bozon, 2018) et ont successivement été nourries par différents types de savoirs (sciences médicales, sexologie et plus récemment neurosciences) (Chaperon, 2012 [2007] ; Dussauge, 2018 ; Laqueur, 1992). Ces représentations apparaissent clairement dans la deuxième partie de l'entretien quand le enquêtés étaient invité.s à donner leur avis sur l'idée d'une différence entre sexualité des femmes et sexualité des hommes : « *on est pas faits pareils* », « *comme dirait l'autre, les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus* », « *bah elles [les femmes] ont pas de bite, ça fait la diff'* » *etc.*

Très souvent, cette conception biologisante et différentialiste de la sexualité s'inscrit dans une vision plus générale selon laquelle il existerait une division relativement stricte des rôles masculins et féminins. Dans le domaine de la famille par exemple, les personnes interrogées concernées conçoivent la répartition genrée des tâches domestiques et parentales comme une évidence, les femmes étant perçues comme plus compétentes que les hommes pour prendre soin des enfants, communiquer, et pour réaliser certaines activités au sein du foyer. Parmi celles qui sont le plus fréquemment citées figure le choix des produits au (super)marché et la préparation des repas. Linda [39 ans, aide-comptable] explique sur le ton de l'évidence qu'elle a « *envie de bien manger. Et avec [s]on mari ce serait pâtes et fromage tous les soirs, si [elle] le laissai[t] faire* ». La littérature sociologique suggère que les justifications apportées par Linda pour expliquer la nécessité d'une distribution genrée des tâches domestique (la

volonté de « bien » manger en termes gustatif et sanitaire) renvoient d'ailleurs à une certaine réalité sociale. Marie Plessz et Alice Guéguen (2017) ont par exemple montré que la consommation quotidienne de légumes dépend beaucoup des femmes – elle diminue davantage pour les hommes que pour les femmes à la suite de la perte du ou de la conjoint.e. De même, les personnes interrogées qui voient dans la question du consentement des enjeux exclusivement juridiques sont nombreuses à croire en l'existence d'intérêts spécifiquement masculins et d'autres typiquement féminins. Cette opinion s'exprime surtout dans les discours portant sur les activités extrascolaires des enfants, certaines étant considérées comme étant dédiés aux garçons (comme le football), d'autres comme étant réservées aux filles (comme la danse classique ou la gymnastique), ou portant sur les occupations professionnelles. En parlant de son fils âgé de 18 ans qui vient d'opter pour une formation en boucherie, Stefan [54 ans, employé dans la fonction publique territoriale] se dit surpris par ce choix mais nuance immédiatement sa stupéfaction : « *en même temps il allait pas choisir coiffure !* ». Ces interviewé.es appartenant majoritairement aux classes populaires et aux fractions économiques des classes moyennes et supérieures, on retrouve des résultats déjà mis en évidence dans la littérature s'intéressant à la répartition du travail domestique au sein de ménages de classes supérieures davantage dotés en capital économique qu'en capital culturel et au sein de ménages appartenant aux fractions stabilisées des classes populaires (Bozouls, 2021 ; Cartier, Letrait et Sorin, 2018 ; Testenoire, 2015) ou bien s'intéressant aux pratiques éducatives des parents dans les milieux populaires et dans les classes moyennes davantage dotées en capital économique qu'en capital culturel qui soulignent la prégnance des représentations différentialistes dans ces différents espaces du monde social (Le Pape, 2009 ; Mardon, 2006).

Les individus adhérant au modèle de « bonne » sexualité conservateur pensent que les hommes doivent adopter une attitude conquérante pour se montrer « à la hauteur de leur sexe » (Clair, 2023b), c'est-à-dire apporter des preuves de leur désir débordant et incessant auprès de leurs pairs, prendre les initiatives dans leurs interactions avec les femmes et avoir des érections dès lors qu'ils se trouvent dans une situation érotique.

Un homme ça a besoin de baiser, et un homme s'il baise pas régulièrement c'est plus un homme, c'est une sorte d'ersatz d'homme. Parce qu'un homme c'est pas comme une femme ça devient vraiment un homme quand déjà il a une érection et quand ensuite il pénètre et quand il jouit. C'est comme ça. C'est universel ça et même si ça plaît pas à certains bah c'est comme ça. Après ça veut pas dire qu'on peut pas maîtriser ses pulsions quand c'est nécessaire, c'est la différence avec les animaux mais un homme ça a besoin de baiser.

(Vincent, 25 ans, célibataire, étudiant en master 1 de psychologie après une licence en STAPS, père : cadre dans la finance, mère : sans emploi après avoir été secrétaire)

De leur point de vue, les femmes doivent au contraire réguler l'accès à leur corps en acceptant ni trop ni trop rapidement les avances masculines, sous peine d'être perçues comme des « *chagasses* » pour reprendre les termes employés par Assia [48 ans, secrétaire médicale] pour qualifier la nouvelle conjointe de son ex qui a eu, selon elle, de nombreux partenaires sexuels au cours de sa vie et qui « *aime ça [le sexe]* ». Ainsi, il existe une affinité entre le modèle juridique du consentement et la conception conservatrice de la sexualité. Dans cette configuration, l'homme devrait « aller chercher » le consentement de sa partenaire (parce qu'elle aurait moins de désir et serait contrainte par des règles de pudeur). En association les situations de rupture de consentement à des cas extrêmes (de violence physique ou de sexualité avec un.e enfant), les enquêtés peuvent éviter de catégoriser comme des viols les rapports qu'ils imposent à leur partenaire sans pour autant recourir explicitement à la force, à la menace, à la surprise ou à la contrainte.

1.2. Exprimer son autonomie et sa liberté *via* le consentement

Parmi les personnes interrogées, 20 hommes et 28 femmes envisagent la question du consentement sous l'angle de l'autonomie des partenaires sexuel.les. De leur point de vue, le consentement est une condition non seulement nécessaire mais aussi suffisante pour légitimer la sexualité.

Pour elles, l'enjeu consiste alors essentiellement à déterminer si, au moment du rapport sexuel, les individus se trouvaient dans des situations qui leur laissaient suffisamment de liberté pour qu'ils puissent formuler un choix. Parmi les principaux facteurs pris en considération, figurent notamment l'âge, les capacités mentales et psychiques (pouvant être altérées par la consommation d'alcool ou de stupéfiants, un état de sommeil, une situation de handicap ou une vulnérabilité contextuelle accrue) ainsi que les rapports de pouvoir découlant de relations hiérarchiques institutionnelles ou de dépendance économique. Dans le cas où le rapport sexuel se déroule au sein d'une relation conjugale ou amoureuse jugée « *classique* » [Sarah, 22 ans, étudiante en master de lettres], c'est-à-dire entre adultes supposé.es être en « *possession de leurs moyens* » et « *avec toute leur tête* », le consentement est perçu comme allant de soi dès lors qu'aucune résistance explicite n'est manifestée. Finalement, on retrouve la figure du « non c'est non » défendue par le féminisme libérale dans les débats étatsuniens des années 1990 (Fassin, 1997) et la principale façon dont est abordée, en France, la question du consentement dans les débats publics des années 1990 et 2017. Dans mon corpus, les personnes concernées

sont d'origines sociales mixtes, bien qu'elles soient particulièrement nombreuses à appartenir à la fraction économique des classes moyennes-supérieures, et appartiennent aussi à toutes les générations.

Tableau 3 – Profil des enquêté.es pour lesquelles la question du consentement soulève aussi des enjeux de liberté

Classes populaires	Né.es avant 1980	1
	Né.es dans les années 1980	6
	Né.es après les années 1990	10
Fraction économique des classes moyennes-supérieures	Né.es avant 1980	6
	Né.es dans les années 1980	7
	Né.es après les années 1990	9
Fraction culturelle des classes moyennes-supérieures	Né.es avant 1980	3
	Né.es dans les années 1980	3
	Né.es après les années 1990	3

À la différence de celles et ceux du groupe précédent pour qui la question du consentement était déconnectée de leur vie sexuelle, les enquêté.es considèrent qu'il s'agit d'un enjeu important, qui les concerne mais qui ne soulève, la plupart du temps, aucune difficulté particulière. Comme elles et ils ne se trouvent pas engagé.es dans les configurations relationnelles problématiques précédemment citées, il leur suffirait de suivre leur volonté, c'est-à-dire de participer à l'activité sexuelle si elles et ils en ont envie ou de dire « non » si ce n'est pas le cas. Autrement dit, pour ces femmes et ces hommes, le consentement est une question personnelle qui se pose avant le début de la sexualisation de l'interaction plutôt qu'une fois celle-ci amorcée. En particulier, les hommes de ce groupe se questionnent assez peu en situations sexuelles parce qu'ils sont convaincus de savoir repérer les signes de non-consentement :

Bah moi j'ai jamais eu de problèmes, je suis quelqu'un qui, quand il se prend un bâche¹⁰¹, part tout de suite, je suis pas du tout un forceur et pour moi le consentement j'ai jamais eu de problème avec le consentement c'est pas une question que je me pose parce qu'à partir du moment où je sens que c'est pas ok bah je passe à autre chose. C'est pas une notion importante pour moi parce que elle coule de source. En fait c'est pas qu'elle est pas importante, c'est que c'est pas une notion préoccupante, c'est pas quelque chose à laquelle je pense ou même que je réfléchis parce que c'est vrai que ça coule de source. (David, 25 ans, plusieurs plans cul, étudiant en D1 de médecine, père : laborantin, mère : famille d'accueil)

¹⁰¹ « Prendre un bâche » est une expression argotique utilisée par les jeunes pour dire que la personne a fait une tentative de séduction mais qu'elle a essuyé un refus.

De même, les femmes évacuent rapidement la possibilité de zones de flou autour du consentement car elles sont d'avis que « *quand on veut dire non, on dit non, point* » :

V : Récemment j'ai un ami qui a mon âge en plus il est pas tout jeune, il a été avec une femme pendant un an. Et un jour elle lui a sorti "bah oui tu m'as violée". Et lui il a dit "mais comment ça je t'ai violé ? je me suis réveillé dans la nuit, j'avais envie, t'avais l'air de vouloir" et peut être deux mois après elle lui a dit "non mais tu m'as violée, j'avais pas envie" et c'est ça que je trouve hyper violent, donc ils sont plus ensemble depuis. Mais lui il a pris une claque, il m'a dit "mais je savais pas qu'elle voulait pas, elle m'avait pas dit qu'elle voulait pas, bien sûr que jamais je l'aurais touchée". (...)

R : *C'est quoi qui vous dérange dans cette histoire ?*

V : Mais c'est qu'elle a rien dit, la nénette elle a pas bronché, elle s'est laissée faire et après des mois après elle lui sort "tu m'as violée" ! Enfin pour moi c'est pas possible ! C'est pas possible de le faire parce que pour moi quand on a pas envie on a pas envie point barre, basta. C'est d'une telle aberrance, enfin ça n'a aucun sens. A quel moment on accepte de subir en fait ? Moi je suis désolée, mais il faut un minimum de volonté...Moi les gens qui attendent que ça se passe comme ça, je peux pas. Je veux bien être tolérante deux minutes, mais faut pas pousser. Tout le monde a ses limites

(Valérie, 46 ans, en couple, cadre de santé, père : taxi, mère : secrétaire médicale)

Cet extrait d'entretien témoigne de l'incompréhension de Valérie face aux accusations de la partenaire de son ami. Persuadée qu'il existe nécessairement une correspondance entre volonté et expression de celle-ci, elle ne peut envisager que la femme en question n'ait pas été en mesure de manifester plus explicitement son absence de désir au moment du face-à-face. Pour elle, faire valoir ses désirs et fixer ses limites relèveraient de la responsabilité individuelle.

Les personnes interrogées qui considèrent que le consentement pose essentiellement la question de la liberté et de l'autonomie des partenaires adhèrent à un modèle de « bonne » sexualité qui repose sur une vision individualisante et psychologisante de la sexualité. Dans cette perspective, les goûts et dégoûts en matière de sexualité dépendraient exclusivement d'attributs personnels, « *la personnalité* », et non d'une appartenance sociale à un groupe de sexe. La variété des intérêts et des préférences sexuels exprimerait l'unicité de chaque individu et serait dès lors une richesse appelant à être respectée. Je qualifie ce modèle de « bonne » sexualité de « libéral » car la liberté individuelle en est la pierre angulaire. Lorsque les comportements ou attitudes correspondent aux stéréotypes de genre, les enquêtés insistent sur l'aspect contingent d'une telle association. C'est une « *coïncidence, parce que bah oui ça peut arriver, comme l'inverse peut arriver aussi* » [Florence, 52 ans, agente d'entretien], un « *hasard de la vie* » :

Et c'est pas parce que je suis une fille et que lui c'est le mec, ça n'a rien à voir avec ça. C'est juste une question de personnalité, lui il est très avenant, très dans la prise d'initiative, il sait ce qu'il veut et quand il veut un truc il est du genre à tout faire pour l'obtenir. Alors que moi je suis plus timide, je suis plus une suiveuse en général. J'aime bien laisser les autres organiser pour moi. C'est aussi que j'aime pas m'imposer donc on s'est bien trouvé.es. Avec lui j'étais sûre qu'il voulait être avec moi, me voir *etc*. Il insistait tellement au début (rires). Mais c'est ce que j'ai bien aimé, honnêtement je pense que c'est ce qui

a fait que ça a fonctionné. Un mec un peu réservé, qui ose rien dire pour pas prendre trop de place, j'en connais hein des comme ça ! Le copain de Mélodie il est complètement comme ça, elle ça lui convient mais moi j'aurais pas pu. J'ai besoin de savoir que je lui plais et qu'il me veut vraiment. Mais c'est vraiment une question de personnalité, je me suis jamais dit ah c'est le mec donc ça doit être comme ça, pas du tout, on s'en fout de tout ça nous, on est pas dans les schémas classiques.

(Jade, 29 ans, en couple, chargée de communication dans une association, père : ferronnier, mère : sans emploi)

Le discours de Jade fait écho aux discours des jeunes femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures enquêtées par Ellen Lamont (2014) qui réconcilient leur adhésion au script traditionnel de la séduction (impliquant une répartition genrée et asymétrique des rôles sexuels) et leurs préférences pour les relations égalitaires en mobilisant le registre du choix individuel et en présentant les comportements adoptés (même typiquement féminins) comme étant compatibles avec la représentation qu'elles ont d'elles-mêmes de femmes indépendantes dotées d'un « fort caractère ». Les représentations biologisantes différentialistes ne sont toutefois pas complètement incompatibles avec une telle conception mettant l'accent sur la personnalité. Plusieurs interviewé.es proposent des visions de la sexualité qui les combinent : les hommes auraient globalement plus de désir que les femmes et auraient tendance à davantage prendre les initiatives mais il existerait tout de même des exceptions individuelles – ce qu'elles illustrent en citant leur propre cas ou celui de femmes qu'elles connaissent qui sont plus tournées vers la sexualité que leur partenaire masculin. Cette idée est très liée au registre de la tolérance particulièrement influent aujourd'hui dans les sociétés occidentales, en particulier au sein des classes supérieures : il existe des normes mais des écarts à la norme sont admis, toutes proportions gardées évidemment.

Celles et ceux qui nourrissent une telle vision hybride de la sexualité portent un regard relativement similaire sur d'autres domaines de la pratique dont notamment la répartition des tâches domestiques et parentales au sein du foyer, décrite comme le produit d'arrangements entre individus dotés de goûts, dégoûts et savoir-faire personnels en même temps qu'elle reste influencée par des prédéterminations biologiques :

Toutes ces analyses qui disent que c'est parce que je suis une femme et que c'est une injustice ça me fatigue en fait parce que c'est n'importe quoi. Oui là j'ai choisi un truc conforme aux stéréotypes entre guillemets mais à d'autres moments j'ai choisi des trucs à l'opposé, qu'est-ce qu'ils en font de ces choix-là ? J'ai vraiment l'impression qu'ils retiennent que ce qui les arrange. Par exemple, quand j'ai refait des murs en béton avec mon père ça on oublie, on me dit pas ah mais c'est parce que t'es une femme que...patati. C'est pour ça ça m'énerve ces discours sur les inégalités. Y a des trucs que les femmes vont plus faire c'est vrai mais c'est parce qu'elles ont en elles plus de douceur et de patience par exemple, pas parce que c'est une inégalité.

(Valérie, 46 ans, en couple, cadre de santé, père : taxi, mère : secrétaire médicale)

Valérie, qui attribue les différences de rapports à la sexualité à des questions de personnalité, présente son congé parental après la naissance de son second enfant comme un choix exclusivement individuel, certes tendanciellement plus féminin du fait de la nature plus patiente des femmes mais qui est loin de résulter de dynamiques de pouvoir. Pour expliquer ses comportements et ses choix, Valérie combine un modèle d'analyse biologique et différentialiste et un modèle d'analyse individualiste mettant l'accent sur la subjectivité. Une telle imbrication n'est pas un résultat surprenant : Sébastien Chauvin (2019) a montré comment ces deux régimes d'identification *a priori* contradictoires ont tendance aujourd'hui à se combiner : les identités sont désormais perçues comme étant ce qu'on fait, ce que l'on performe, ce que l'on choisit (la personnalité chez Valérie) mais ces identités ne disent pas ce qu'on est car l'ontologie individuelle reste tout de même déterminée par son ancrage dans la biologie et la génétique.

Le modèle de « bonne » sexualité libéral va de pair avec des attentes comportementales présentées comme universelles mais qui se déclinent dans les faits différemment pour les deux sexes. Elles rejoignent les modèles de conduite véhiculés par le modèle de « bonne » sexualité conservateur mais incluent tout de même davantage de prescriptions visant à éviter l'occurrence de violences sexuelles. Les hommes devraient se montrer à la fois entreprenants et attentionnés à l'égard de leur partenaire pour prouver qu'ils sont des hommes tout en tenant à distance le stigmatisme du « forceur » ; tandis que les femmes devraient démontrer une forme de réserve sexuelle mais faire tout de même savoir ce dont elles ont envie (du moment que leurs désirs s'inscrivent dans le cadre conjugal et que ceux-ci ne dépassent pas ceux de leur partenaire) pour ne pas paraître « soumises » aux yeux de leurs partenaires et surtout d'elles-mêmes.

À la différence des enquêtés adhérant à un modèle de « bonne » sexualité conservateur, ces normes n'apparaissent toutefois pas explicitement dans les entretiens puisque les personnes de ce groupe mettent l'accent sur les préférences individuelles et non sur les différences naturelles entre les sexes. Elles ressortent implicitement des jugements émis à l'égard de certaines catégories de comportements sexuels.

Pour les hommes, la norme de la prise d'initiative apparaît dans la forte réprobation, de la part des femmes comme des hommes, à l'égard de la « *timidité excessive* » qui perturberait voire rendrait impossible l'échange sexuel. Les hommes évoquent parfois spontanément le cas d'amis, de frères ou de connaissances qui, paralysés par la gêne, n'osent jamais faire le premier pas. Affichant un air de mépris, ils les qualifient d'« *immatures* » :

Mais lui il a une timidité excessive, il tente jamais rien de rien. Il ose jamais quoi que ce soit donc forcément il vit jamais rien. Je lui ai dit mais t'es con, tente tu t'en fous, au pire tu te prends un vent, tu passes à autre chose, y a d'autres meufs. Mais il a peur...bah c'est la peur d'être rejeté, classique. Mais je trouve ça un peu immature, enfin bon on a plus 5 ans quoi. Moi ça m'est arrivé plein de fois des râteaux, bah oui c'est gênant sur le moment mais bon ça dure 2 minutes, après c'est bon, faut pas rester bloqué quoi, t'avances.

(Mathieu, 22 ans, en couple, étudiant en licence de physique, père : cadre commercial, mère : employée commerciale)

C'est en fait l'absence de prise de risque que Mathieu reproche à son ami, dans un contexte où lui-même essuie des refus et met momentanément en péril son statut social au sein de leur groupe de pairs – les rapports aux femmes jouant un rôle structurant dans les échelles de prestige entre hommes, surtout chez les jeunes (Fishman, Nielsen et Esthappan, 2022). Les femmes disqualifient quant à elles les hommes qui ne prennent pas d'initiative car une telle passivité les contraint à prendre les devants. Or, comme le souligne Isabelle Clair (2023) dans son enquête sur les amours à l'adolescence, « retourner le script sexuel, et dès lors exprimer son désir, [peut] être coûteux pour les filles » car « leur position d'objet dans la relation hétérosexuelle (objet de désir, de convoitise, de propriété) les [entretient] dans la crainte de ne pas plaire, de ne pas être regardées, choisies » (pp. 166-167).

La norme de précaution apparaît pour sa part dans les discours faisant référence aux figures des « forceurs » ou des « gros lourds » (la version moins antipathique mais aussi plus méprisable du « forceur »), lorsque les femmes interrogées se plaignent de certains de leurs partenaires – Sandra [28 ans, contrôleuse de gestion] décrit son « *ex* » comme une « *brute* » qui « *y allait sans se poser la moindre question sur ce que [elle] pouva[i]t ressentir, c'était lui lui lui et encore lui* » – ou bien lorsque les hommes enquêtés se présentent en contraste à ceux qui incarnent ce contre-modèle, de façon à échapper à tout soupçon : quand je l'interroge sur sa réaction lorsque l'une de ses partenaires a vomi alors qu'il était déjà chez elle, David répond simplement : « *moi je suis pas comme Manuel* » (un camarade de promotion étiqueté d'« agresseur », qui a été interdit par le Bureau des élèves de participer aux soirées étudiantes et plus généralement ostracisé des sociabilités). Cette phrase signifie qu'il n'a pas poursuivi l'interaction car lui, contrairement à Manuel, n'est pas un « forceur ». Le rapport sexuel aura finalement lieu le lendemain matin, au réveil, quand il estime qu'elle a suffisamment « *cuvé* »¹⁰².

¹⁰² Dans ce contexte, « cuver » signifie « avoir évacué l'alcool qui la rendait indisponible pour la sexualité ».

Pour les femmes, l'adhésion à la norme de réserve sexuelle et à celle de l'émancipation ressort entre autres des usages du stigmatisme de la « pute » :

Et puis j'avais une copine, elle elle avait des rapports avec les garçons, moi je juge pas, moi je trouve ça normal. Bien même : elle fait ce qu'elle veut de son corps et c'est très bien si elle s'assume. Mais c'est juste que ce qui m'énervait c'est que les garçons qu'elle choisissait pour faire ça ils la respectaient pas et ça...Je sais pas si tu vois y a toujours des gens qui disent "ouais elle se respecte pas, elle se tape tant de mecs". Mais pour moi vraiment c'est une expression stupide de dire "elle s'est tapée tant de mecs c'est une salope" ça n'a rien à voir. Mais ça m'est déjà arrivé de me dire que c'est une salope mais parce que justement les gars qu'elle choisissait c'était des connards, des salauds et elle le savait. Et c'est ça en fait pour moi c'est...je sais que c'est bête une étiquette mais clairement pour moi une fille qui a des rapports avec n'importe qui sachant que le mec la respecte pas elle personnellement, pour moi c'est ça une salope : il me respecte pas tant pis, je couche avec. En fait là non toi tu te respectes pas.
(Amel, 20 ans, célibataire, étudiante en licence de droit, père : éducateur spécialisé, mère : assistante sociale)

L'étiquette n'est plus (seulement) accolée aux femmes ayant trop de partenaires d'un point de vue quantitatif mais à celles ayant les « mauvais » partenaires, c'est-à-dire ceux qui suivent exclusivement leurs propres désirs sans tenir compte des (dé)goûts érotiques de leur interlocutrice car ceux-ci sont alors suspectés ne pas leur accorder de valeur. Or pour les interviewé.es adhérant au modèle de la sexualité libérale coucher avec un homme qui ne vous estime pas revient à ne pas s'estimer soi-même.

1.3. Corriger les inégalités de genre *via* le consentement

Enfin, 32 femmes et 18 hommes interrogé.es envisagent le consentement comme un outil permettant de rééquilibrer les inégalités entre les sexes dans la sexualité et assurer l'épanouissement des femmes. Autrement dit, elles et ils parlent du consentement dans les mêmes termes que celles et ceux qui s'expriment dans les débats publics.

Pour ces personnes, la question du consentement se pose systématiquement à chaque nouveau rapport sexuel car les rapports de genre, surtout perçus sous l'angle de la domination masculine, sont permanents et risquent toujours de contraindre les femmes à céder aux désirs de leurs partenaires. Pour la majorité d'entre elles, cette compréhension du consentement est récente. Après avoir envisagé le consentement comme un moyen de repérer de rares situations de violence ou bien comme l'occasion de réfléchir à l'autonomie des individus, les enquêté.es de ce groupe ont, plus ou moins rapidement après le début du moment MeToo, c'est-à-dire à l'âge adulte, commencé à y voir un vecteur de lutte contre la domination masculine.

Encadré 5 – Saisir les changements d’usage du consentement dans les entretiens

Dans les entretiens, je m’appuie sur quatre types d’indices pour repérer, chez les individus, les transformations de leur conception du consentement et la morale à laquelle ils se réfèrent : les discours sur les changements d’opinions tenus par les individus eux-mêmes (du type « *j’ai changé d’avis* ») ; des évolutions dans les interprétations données aux expériences vécues (du types « *avant j’aurais interprété ça comme ça mais maintenant je vois plutôt ça comme...* ») ; la formation de nouveaux types de jugements sur ses propres comportements ou sur ceux des autres et enfin des modifications au niveau des pratiques, pas nécessairement au cours des scénarios d’accès à la sexualité, les mutations peuvent toucher les pratiques introspectives ou les pratiques de jugements. Autrement dit, le cas où un.e enquêté.e affirmerait concevoir différemment la sexualité sans avoir pour autant connu d’évolution au niveau de ses interprétations, jugements ou pratiques ne suffirait pas à conclure à un changement de représentations – au sein de mon corpus, ce cas ne s’est toutefois jamais présenté.

Les femmes concernées présentent deux types de profil : soit elles sont nées après les années 1990 et sont d’origines sociales mixtes, soit elles sont nées entre les années 1980 et 1990 et appartiennent aux fractions culturelles des classes moyennes et supérieures. Les hommes ont, pour leur part, entre 19 et 44 ans et appartiennent à tous les milieux sociaux : cinq aux classes populaires, six aux classes moyennes et sept aux classes supérieures (plutôt à la fraction culturelle dans les deux derniers cas).

Tableau 4 – Profil des enquêté.es pour lequel.les la question du consentement soulève aussi des enjeux de domination

Classes populaires	Né.es avant 1980	1
	Né.es dans les années 1980	2
	Né.es après les années 1990	9
Fraction économique des classes moyennes-supérieures	Né.es avant 1980	1
	Né.es dans les années 1980	1
	Né.es après les années 1990	9
Fraction culturelle des classes moyennes-supérieures	Né.es avant 1980	4
	Né.es dans les années 1980	3
	Né.es après les années 1990	20

Par rapport aux enquêté.es des groupes précédents, celles et ceux réuni.es ici présentent la particularité de concevoir le consentement comme une question « *pas simple* », « *extrêmement complexe* » voire même comme un « *casse-tête* ». Les femmes font part de leurs incertitudes sur le moment des rencontres sexuelles – elles disent ne pas toujours savoir ce qu’elles veulent – ainsi que de leurs difficultés à exprimer leurs désirs et à manifester leur refus lorsqu’elles n’ont pas envie de participer à un rapport sexuel. Les hommes évoquent quant à

eux leurs hésitations en matière de décryptage du désir de leurs partenaires qui peuvent, selon eux, émettre des signes ambigus ou qui ne reflètent pas l'état de leur intériorité. En tant que « notion subjective, qui relève d'un état mental et donc de la volonté » (Pérona, 2022, p. 147), le consentement ne renvoie pas à un ensemble stabilisé de gestes, de comportements et d'attitudes et ne s'observe dès lors pas directement dans les pratiques. La conception de ces enquêtés se rapproche en ce sens de la figure du « oui c'est non », défendue par le féminisme culturel, reposant sur l'idée d'un consentement féminin impossible du fait de la domination masculine (Fassin, 1997). Ainsi, les personnes concernées par une telle conception en viennent à engager des réflexions qui consistent, pour les unes, à s'introspecter de façon à faire sens de leur subjectivité ; et qui visent, pour les autres, à décrypter et deviner l'intériorité de leur partenaire :

Là je commence à comprendre comment je marche sexuellement, de ce que j'ai vraiment envie, vraiment moi Chloé parce que j'y ai beaucoup beaucoup réfléchi ces derniers temps. Et souvent je me rends compte que je sais pas vraiment de quoi j'ai envie, je crois que j'ai envie d'un truc et en fait non. Du coup je pense que je suis un peu en zone grise parce que je me mens à moi-même soit je veux faire plaisir à l'autre.
(Chloé, 23 ans, célibataire, étudiante en P2 de médecine, père : steward, mère : infirmière)

Moi j'ai l'impression que c'est un mot compliqué parce que bah tu vois mon expérience du consentement que j'ai eue avec cette Chilienne [une de ses (ex-)partenaires avec qui il a entretenu une relation amoureuse très tourmentée, notamment parce que celle-ci changeait fréquemment d'avis concernant leur relation et donc vis-à-vis de leur sexualité] c'est extrêmement compliqué. (...) Je pense que c'est extrêmement complexe, c'est-à-dire que je pense que...je suis pas sûr qu'il veuille toujours dire quelque chose. (...) Et même quand je reçois un non, même si c'est très longtemps avant, mais que un jour j'ai reçu un non, et que après plus tard je continue et qu'en fait ça s'est bien passé, même après je me questionne après, putain peut-être que j'aurais dû arrêter, j'ai forcé. Finalement elle a apprécié mais j'ai forcé et faut pas forcer.
(Lucas, 23 ans, célibataire, étudiant en master 1 d'économie, père : technicien de surface, mère : conseillère de vente)

Ce travail psychique de nature analytique se déploie aussi bien lors des interactions de face-à-face, en amont de leur sexualisation, qu'en aval, une fois celles-ci terminées.

Les femmes et les hommes concerné.es adhèrent à un modèle de « bonne » sexualité basée sur une vision constructiviste de la sexualité : les différences entre les femmes et les hommes ne seraient pas naturelles et innées mais résulteraient des logiques qui organisent la société. Héritée de la problématisation, par les mouvements féministes de la seconde vague, des violences sexuelles, décrites comme un produit de la domination masculine (Hanmer, 1977), et en particulier du concept de continuum des violences forgé par Liz Kelly (2019 [1987]), qui suppose l'absence de « césure nette entre les rapports sexuels consentis et le viol » (p.34), cette conception envisage la sexualité comme un espace de lutte, au sein duquel les actions

individuelles sont contraintes par les rapports sociaux et les normes en vigueur. Les individus auraient accès à des opportunités variables en fonction de leur position sociale et jouiraient dès lors de marges de manœuvre plus ou moins étendues.

La plupart du temps, les enquêtés portant un tel regard sur la sexualité mobilisent la grille de lecture du genre pour faire sens des différences entre les femmes et les hommes que ce soit en termes d'articulation vie privée-vie professionnelle, de sentiment d'insécurité dans l'espace public ou de distribution des savoir-faire par exemple en matière de tâches domestiques, comme en témoigne Bérénice :

Vivre avec un mec qui a jamais appris et qui n'a aucune bonne volonté pour progresser, merci. Le ah mais on fait comment ? Je sais pas faire, tu peux faire ? Je connais, j'ai donné, et là c'est bon. (...) En fait c'est même pas qu'il sache pas faire qui me dérange, parce que ça a la limite on peut pas leur en vouloir, personne ne leur a jamais appris, puisque dans la société patriarcale on considère que non monsieur n'a rien à faire. Ce qui me rend folle c'est comme ils se complaisent dans ça.

(Bérénice, 49 ans, célibataire, écrivaine-comédienne, père : cadre bancaire, mère : sans emploi)

Cependant, même lorsque les individus portent un regard constructiviste sur la majorité des sujets, certaines représentations biologisantes ont tendance à persister :

C : Mais du coup c'est vrai que y a des garçons qui me disent "ouais la fille elle va jamais entreprendre, du coup c'est toujours à moi de le faire mais au risque de me prendre un oui ou un non". Et moi je sais pas trop quoi répondre à ça parce que vu que physiquement on est inférieures, seulement physiquement mais vu que physiquement on l'est, pour moi on doit toujours avoir ce bouton, enfin on doit être maître de ce bouton de pouvoir dire "oui" ou "non" mais c'est vrai que techniquement c'est injuste.

R : Comment ça physiquement on est inférieures ?

C : Bah moi je pourrai jamais agresser physiquement un garçon, je pourrai jamais forcer un mec à faire quoi que ce soit parce que lui il est plus fort physiquement que moi. Et surtout dans le rapport sexuel, je pense que y a cet instinct animal où quand même on aime bien que le garçon il soit entreprenant.

R : Et toi dans tes expériences c'était le mec qui était plus entreprenant ?

C : Bah non moi j'ai toujours vachement entrepris. Et même pour être en couple c'est toujours moi qui l'ai dit sans honte. C'est juste que si un garçon me plaît et je sens que moi aussi je lui plais je vais pas du tout avoir...je vais lui montrer clairement que c'est possible, je vais pas attendre qu'il fasse le premier pas. Vraiment j'ai pas du tout honte. Après si le mec il est pas intéressé, c'est trop gênant, tu te prends un stop. Mais déjà je me suis déjà pris pas mal de stop et je l'ai accepté parce que c'est le jeu. Eux ils s'en prennent plein aussi, donc ça me paraît complètement logique. Et quand t'es attirée par qqn, c'est nul de pas essayer pour moi. Du coup je préfère me prendre un stop et dire "ok bah y a pas de souci, on reste potes" ou on reste même pas pote. Mais en tous cas ça me frustre plus de pas essayer et de rester dans le flou, d'attendre qu'il fasse le truc. Et d'ailleurs j'ai toujours dit à mes copines "mais s'il te plaît fais lui comprendre, envoie un message un peu explicite ou propose le café" ou peu importe, on s'en fout.

(Chiara, 21 ans, célibataire, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École, père : acteur, mère : chorégraphe)

Chiara continue de penser que les corps masculins et féminins présentent, par nature, des dissimilitudes irréconciliables alors même qu'elle critique la répartition genrée des rôles sexuels prescrivant à l'homme de prendre les initiatives et à la femme de réguler les propositions et qu'elle agit qui plus est conformément à cette conviction. Son cas suggère que

la conception du consentement ne s'inscrit pas toujours dans un système de représentations entièrement homogène et cohérent.

Le modèle de « bonne » sexualité égalitaire s'accompagne d'un ensemble d'attentes comportementales inédites. Pour les enquêté.es y adhérant, les hommes devraient non seulement respecter les limites établies par leurs partenaires mais aussi faire preuve d'empathie pour anticiper et faciliter l'expression du refus lors des face-à-face (puisque celui-ci est difficile à formuler) et porter un regard critique sur leurs propres comportements *a posteriori* afin d'en tirer des enseignements et d'éviter de réitérer les mêmes erreurs. Plus précisément, ils devraient se montrer attentifs aux gestes et comportements féminins afin de décoder le désir et percevoir les désaccords même si ceux-ci ne sont pas explicitement exprimés. Cette norme ressort clairement des discours que tiennent les hommes à propos de certaines de leurs propres expériences au cours desquelles ils estiment s'être montrés insuffisamment observateurs :

V : C'était chez elle, dans une résidence étudiante et on venait de s'engueuler pour une bêtise dont je me souviens plus le sujet. Et là j'ai...c'est difficile de poser un mot là-dessus et c'est très gênant, j'ai eu le sentiment qu'il y a eu une tension sexuelle dans la pièce ou en tous cas une demande de sa part, de sexe sur l'oreiller, de réconciliation sur l'oreiller pardon. Donc on a eu une relation sexuelle, plutôt...c'était pas violent parce que j'ai jamais eu de violence dans mes relations sexuelles en termes de coups, de mots, que ce soit en paroles ou en actes mais assez brut. Et j'ai pas ressenti de plaisir de sa part et je me suis pas posé plus de question que ça parce que c'est pas une époque où je me posais pas beaucoup de questions, c'est plutôt après et quand j'ai vu votre appel à témoignage, à participation, mais déjà auparavant je me suis posé la question parce que y a eu MeToo et y a eu toute cette période-là et forcément je pense qu'en tant qu'hommes on est beaucoup à avoir fait notre propre introspection. (...) *A posteriori* je pense clairement que si elle avait eu l'occasion d'exprimer verbalement, enfin si je lui avais laissé la latitude pour exprimer son consentement je pense pas que je l'aurais eu.

R : *Pourquoi vous pensez ça ?*

V : Bah y a plutôt eu une absence de gestes de sa part explicites qui explicitent le consentement avant. (Victorien, 32 ans, en couple, employé dans la communication, père : instituteur, mère : éducatrice de jeunes enfants)

Elle apparaît aussi des jugements émis par les femmes à l'égard de certains de leurs partenaires qu'elles accusent de s'être montrés autocentrés :

L : Il [un de ses ex-copains] était pas d'une grande douceur donc ça s'est vite pas continué mais globalement il me respectait, sauf quand il était pressurisant.

R : *C'est-à-dire ? Comment il était quand il était pressurisant ?*

L : Il faisait des blagues et c'est ça qui arrivait à me charmer. Il le tournait avec humour, il réussissait à me faire rire, du coup je finissais par lâcher l'affaire. Et puis lui il avait une très haute estime de lui-même et il était persuadé que s'il réussissait à me convaincre c'est que j'en avais super envie et que c'était un Dieu du sexe. Limite c'était un peu une conquête pour lui. Donc dans ces moments-là je lâchais l'affaire et je laissais faire. (...) Et vraiment ça maintenant non j'accepte plus, les mecs comme ça, qui sont hyper égoïste et qui pensent qu'à leur plaisir ça me fatigue mais bon à cette époque-là j'étais encore jeune [elle a alors 20 ans].

(Léa, 27 ans, en couple, chargée d'accompagnement au changement digital, père : restaurateur, mère : employée dans un institut de sondage)

Pour certain.es, très minoritaires du fait de l'importance de la norme de spontanéité dans la sexualité (Ford, 2018 ; Thomé, 2022), les prises d'initiative devraient passer par une formulation explicite des demandes sur le modèle du « consentement affirmatif » promu dans les groupes LGBT ou certaines sous-cultures (Lamont, Roach et Kahn, 2018 ; Nicaise, 2015 ; Wilkins, 2008).

Pour ce qui est des femmes, les normes auxquelles souscrivent les interviewé.es demeurent relativement similaires à celles qui étaient associées au modèle de la « bonne » sexualité libéral : les femmes devraient surtout éviter de paraître soumises – non plus seulement pour respecter leur individualité mais aussi pour éviter de subir la domination masculine, au nom de la lutte contre les inégalités de genre et de la subversion de l'ordre social. Les individus de ce groupe mettent toutefois l'accent, davantage que les précédents, sur la nécessité de « s'affirmer » en situation sexuelle, c'est-à-dire d'exprimer ses souhaits et de fixer des limites en refusant les propositions non souhaitées : « *faut apprendre à dire non, dire non, redire non, y a que ça qui marche de toute façon* » [Aurélie, 23 ans, étudiante en master 1 de cinéma].

L'analyse des entretiens fait donc émerger trois conceptions du consentement différentes, socialement situées, qui correspondent chacune à un usage du consentement qui a été dominant dans les débats publics à un moment entre le début des années 1960 et aujourd'hui, et qui s'accompagnent toutes de l'adhésion à une morale sexuelle spécifique, conservatrice, libérale ou égalitaire (voir le tableau récapitulatif ci-dessous). Ce résultat provient pourtant d'une démarche inductive : je n'ai pas lu et analysé les entretiens en cherchant à les classer selon ces trois catégories¹⁰³. C'est à l'issue du travail d'analyse des entretiens d'une part et des sources écrites d'autre part que j'ai remarqué le recoupement des différentes modalités identifiées dans les deux cas.

Mon corpus laisse penser qu'un nombre grandissant de femmes des nouvelles générations et de femmes un plus âgées appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures ainsi que quelques hommes envisagent le consentement, depuis le début du moment MeToo, comme un moyen de corriger les inégalités de genre et en viennent à adhérer à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Dans les deux parties suivantes, j'examine les conditions auxquelles les individus abandonnent leur morale conservatrice ou libérale pour

¹⁰³ Celles-ci n'étaient d'ailleurs pas stabilisées au moment de l'exploitation des entretiens, l'analyse des sources écrites historiques ayant été un processus long et laborieux qui s'est étalé sur les trois premières années de thèse.

adopter la morale égalitaire. Je distingue le cas des femmes et des hommes car l'analyse des trajectoires montre que tou.te.s deux ne se réapproprient pas le consentement dans les mêmes circonstances. Les morales sexuelles étant genrées – les modèles de « bonne » sexualité conservateur et libéral privilégient la satisfaction des hommes au détriment de celle des femmes tandis que le modèle de « bonne » sexualité égalitaire vise à rééquilibrer ce différentiel et à améliorer la situation des secondes – il est logique que les conditions auxquelles les femmes et les hommes soient amené.es à faire un usage féministe du consentement ne soient pas identiques.

Tableau 5 – Les enjeux associés à la question du consentement

Enjeux liés au consentement	Enjeux juridiques de qualification d'infractions	Enjeux de liberté et d'autonomie	Enjeux de domination masculine et de réalisation de soi
Modèle de « bonne » sexualité	Conservateur	Libéral	Égalitaire
Système de représentations de la sexualité	Biologisant et différentialiste	Individuel et psychologique	Constructiviste Rapports de pouvoir
Attentes comportementales	<i>Pour les hommes :</i> Prendre l'initiative	<i>Pour les hommes :</i> Prendre l'initiative Ne pas « forcer »	<i>Pour les hommes :</i> Communiquer Analyser les émotions de la partenaire – être empathiques Entretenir un rapport critique à soi
	<i>Pour les femmes :</i> Réguler l'accès à la sexualité	<i>Pour les femmes :</i> Réguler l'accès à la sexualité Ne pas être « soumises »	<i>Pour les femmes :</i> S'affirmer Analyser ses émotions et en particulier son désir
Signes de non-consentement	Violence/contrainte physique Relations avec des enfants	Négation orale explicite	Signes de réticence Interprétation attentive au contexte
Fréquence d'expression du consentement	Jamais	Occasionnelle	Systématique

2. Les conditions d'adhésion à la morale sexuelle égalitaire au prisme des trajectoires féminines

Les femmes percevant dans la question du consentement des enjeux de domination et de réalisation de soi présentent deux profils : soit elles sont nées après le début des années 1990 soit elles appartiennent à des générations plus anciennes mais sont issues de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures.

Les entretiens montrent que les femmes concernées partagent globalement la même trajectoire : après une période de crise, elles deviennent plus sensibles aux analyses de la sexualité issues des savoirs féministes ou thérapeutiques qui sont diffusées par les produits culturels et médiatiques auxquelles elles étaient pourtant déjà exposées (au moins depuis MeToo). Ce résultat rejoint ce qu'observe Constance Rimlinger (2021) dans son enquête menée auprès d'adeptes du Féminin sacré, une démarche située au croisement des spiritualités alternatives inscrites dans le sillon du Nouvel Âge et des spiritualités féministes. Les adeptes enquêtées sont nombreuses à avoir vécu une bifurcation biographique, professionnelle et/ou familiale, avant de s'engager dans l'exploration d'une « voie personnelle de recherche et de célébration d'une puissance féminine intérieure » (p. 78). La découverte de ces nouvelles perspectives suscite chez elles des réflexions, les amène à discuter du sujet avec leur entourage et les encourage à amorcer des changements au niveau de leurs pratiques. Lorsqu'elles peuvent effectivement ajuster au moins marginalement leurs comportements, elles se stabilisent progressivement sur une nouvelle conception de la sexualité influencée par leurs lectures récentes. Par rapport aux 35 autres femmes interrogées dont les représentations de la sexualité n'ont pas bougé, celles qui ont changé de vision ont en commun de problématiser leur mal-être et de commencer à questionner les normes suivies après avoir fait l'expérience de chocs émotionnels, d'attribuer de la légitimité aux analyses féministes et thérapeutiques et de disposer de marges de manœuvre pour modifier leurs manières de se comporter dans la sexualité.

L'analyse des trajectoires révèle tout de même que dans le cas des étudiantes, l'adhésion au modèle de « bonne » sexualité égalitaire peut survenir dans des conditions moins restrictives, en particulier sans que celles-ci aient vécu de chocs émotionnels mais parce qu'elles sont prises dans un « maillage » structurant le quotidien des étudiantes (Philit, 2022). De fait, il apparaît que le changement de morale sexuelle advient aussi par imprégnation, c'est-à-dire par exposition répétée (quasi-quotidienne) et durable aux visions féministe et thérapeutique de la sexualité que ce soit *via* l'exposition à des contenus médiatiques (tels que des publications sur

les réseaux sociaux, des comptes Instagram, des podcasts, des vidéos Konbini ou YouTube, des revues comme *La Déferlante*) (Albenga, 2022 ; Despoutin Lefèvre, 2020 ; Soudre, 2021) ; par le biais d'enseignements universitaires sur le genre ; par l'intermédiaire de discussions avec des interlocuteurs/rices sensibilisés à ces analyses au sein des réseaux de sociabilité (Philit, 2022) ou encore par la consommation de produits culturels défendant explicitement la remise en cause des normes sexuelles et du double standard de sexe (musiques, séries *TV*, films *etc.*) (Defay-Thibaud, 2023). Aussi, pour les étudiantes, l'évolution des représentations résulte également de l'organisation des sociabilités : il s'agit de pouvoir prendre part aux conversations, afin d'éviter de sentir exclues et de développer un sentiment d'appartenance aux groupes de pairs. Or nourrir une vision conservatrice ou même, dans une moindre mesure, libérale, a désormais tendance à être jugé négativement. Comme l'ont montré des chercheuses américaines dans le contexte des campus universitaires étatsuniens, les formes de féminités associées à un statut social élevé et garantes de prestige sont celles qui intègrent les idées féministes notamment domaine de la sexualité (Ispa-Landa et Oliver, 2020 ; Ispa-Landa et Thomas, 2023).

Dans cette partie, je n'analyse pas plus avant cette dynamique d'imprégnation car des recherches récentes ont déjà documenté cette question et j'observe, dans mes matériaux, les mêmes mécanismes. Je m'intéresse aux femmes qui ont changé de morale sexuelle de référence après avoir vécu des chocs émotionnels, c'est-à-dire essentiellement les jeunes femmes issues des classes populaires qui n'ont pas poursuivi leurs études au-delà du baccalauréat et les femmes plus âgées, de toute origine sociale, qui sont déjà entrées sur le marché du travail au moment de MeToo.

Pour illustrer en détails les manières dont ces différents éléments s'imbriquent et rendent possible l'évolution du regard porté sur la question du consentement et la sexualité, je commence par développer quatre trajectoires d'enquêtées. Je présente le cas de deux femmes (Alison et Amanda) dont les parcours de changement de représentation sont tous deux linéaires mais donnent à voir des déclinaisons différentes des expériences fonctionnant comme des chocs émotionnels. Je décris ensuite la trajectoire de Julia dont la transformation des représentations en matière de sexualité procède en deux temps et permet de mettre au jour le rôle crucial que joue la configuration relationnelle. Enfin, le cas d'Hélène qui ne change pas de représentations malgré la survenue de chocs émotionnels et une configuration relationnelle *a priori* favorable offre un cas négatif et permet de mettre en exergue l'importance de la légitimité attribuée aux nouvelles grilles de lecture. À partir de ces quatre cas présentés mais aussi des autres entretiens,

j'analyse ensuite en détail chacun des facteurs sociaux intervenant dans le changement de représentations en matière de sexualité.

2.1. Portraits

2.1.1. Alison : un changement de représentations précoce

Âgée de 23 ans, Alison est diplômée d'un bac professionnel « gestion des milieux naturels » et aspire à devenir fauconnière mais est actuellement au chômage. Elle habite avec sa mère, employée administrative, à Rambouillet. Au cours de son enfance, elle grandit dans un environnement familial au sein duquel la sexualité est « tabou » notamment pour les filles :

R : Comment tu as acquis des connaissances dans le domaine de la sexualité ?

A : Surtout pas ma famille déjà. Parce que ma mère je suis sa petite fille donc voilà. Et j'ai pas eu de père donc j'ai pas appris via ma famille en tout cas. C'était un truc très tabou, je suis une petite fille, je suis une fille on parle pas de ce genre de choses.

La thématique de l'amour est en revanche très présente : son attrait pour les films Disney et sa lecture régulière des romans sentimentaux des collections Harlequin l'amènent à se forger un idéal romantique très fort et à naturaliser les différences genrées (Damian-Gaillard, 2011). Ce faisant, elle intériorise l'idée selon laquelle l'amour serait un sentiment noble et légitime, tandis que l'intérêt pour la sexualité serait « sale » et honteux.

Loin d'être remise en question par ses sociabilités, cette conception se solidifie au fil de ses expériences juvéniles. Inscrite dans un collège agricole majoritairement fréquenté par des garçons qui l'« embêtent », entre autres du fait de sa « poitrine très développée », elle trouve sa place en construisant sa féminité en opposition à la figure de la fille « féminine » séductrice :

On avait des machines agricoles, donc la tondeuse, débroussailleuse, on avait aussi tronçonneuses *etc.* et les mecs parfois ils étaient impressionnés quand je conduisais le tracteur, que je faisais des créneaux donc ils fermaient leur clapet un peu. Mais fallait démontrer qu'on avait notre place ici tout autant que les mecs et qu'on pouvait utiliser les machines tout autant que les mecs. (...) En plus moi ils ont bien vu que j'étais pas le genre de filles qui cherche à plaire, qui drague, qui veut attirer l'attention des mecs et tout ça. Moi j'étais comme eux quoi.

En classe de Troisième, elle entame une relation conjugale avec l'un de ses camarades et reste engagée dans cette relation tout au long du lycée. Son rapport distant aux pratiques de séduction se creuse alors davantage et la conduit à être catégorisée par ses pairs de « *meuf pas fun* » :

Donc du coup j'étais la risée de tout le monde parce que je n'avais qu'un partenaire sexuel, donc c'est quelque chose qui fait jaser. Elle a qu'un copain, elle a pas connu beaucoup de choses, elle s'amuse pas.

Cette identification intensifie son désengagement de la sexualité, d'autant que son copain est entreprenant et « *a toujours envie* » alors qu'elle-même se dit très « *réservee* » sur le sujet. Or étant en couple depuis son entrée dans la sexualité, elle n'a jamais abordé ce sujet avec ses copines – elle considère que « *ça regarde que [elle] et [s]on copain* ». Elle en vient par conséquent à se voir comme une fille qui ne « *connaît rien au sexe* » et adhère à une vision biologisante et différentialiste de la sexualité, cohérente avec son faible intérêt pour l'érotisme.

Cependant, une série d'événements se déroulant au cours de l'année 2019-2020 l'amène à faire évoluer sa vision de la sexualité et à changer de morale sexuelle de référence. L'élément déclencheur c'est la découverte de l'infidélité de son partenaire après sept ans de relation :

J'ai pensé que ce serait la fin du monde le jour où il m'a dit qu'il avait couché avec une meuf, j'étais en dépression totale, j'ai appelé une amie et j'ai dit "je peux venir chez toi ? Parce que je sens que je vais faire une connerie". J'étais vraiment au fond fond fond du gouffre.

Cette nouvelle s'apparente à un « *coup de massue* ». Influencée par l'imaginaire du « prince charmant » véhiculé par les produits culturels qu'elle consomme, elle projetait de se marier avec ce premier amour et finir sa vie à ses côtés. Cette déception et la rupture qui s'en est ensuivie la plongent dans un état de dépression. Afin de mettre à distance ses émotions de tristesse et de découragement, elle repense à la relation et réfléchit à ses dysfonctionnements. Elle estime notamment qu'elle « *aimait beaucoup beaucoup trop son copain* » et que « *c'était horrible* » parce que, par peur d'être quittée, elle en venait à « *tout accepter* ». Cette phase introspective se déroule début 2020, après le début du moment MeToo. Elle tombe alors par hasard sur une vidéo Konbini parlant de consentement sexuel puis sur les prises de position publiques d'Emma Watson en la matière. Dans ces discours, l'accent est mis sur les rapports de pouvoir asymétriques entre les femmes et les hommes dans la sexualité et la priorité accordé au désir et plaisir masculins qui en découlent (Cavalin et al., 2022).

Alison discute des vidéos et des autres contenus féministes consultés sur Internet avec ses copines et relit sa trajectoire à l'aune de ces nouvelles grilles de lecture. En entretien, elle explique que les comportements insistants de son partenaire l'ont empêchée d'apprécier la sexualité. Selon elle, comme elle cherchait constamment à lui faire plaisir, elle ne tenait jamais compte de ses propres souhaits. Aspirant à une égalité dans la sexualité, elle se réjouit en revanche que son nouveau partenaire, à qui elle a immédiatement raconté son historique d'autocontrainte, se montre attentif à ses désirs et l'encourage à « *s'affirmer* » dans la sexualité.

2.1.2. *Amanda : un changement des représentations plus tardif*

Amanda est âgée de 39 ans. Elle vit avec son conjoint, éducateur spécialisé, et ses deux enfants à Nantes. Après avoir exercé comme infirmière-puéricultrice, elle est depuis une dizaine d'années directrice de crèche. Fille d'un gendarme et d'une mère au foyer, elle reçoit au cours de sa jeunesse une éducation « traditionnelle », notamment du point de vue du genre. Elle est par exemple exposée à des rôles parentaux très différenciés (son père interdit à sa mère de travailler, se montre autoritaire et ne prend jamais en charge les tâches domestiques) et suit des enseignements de catéchisme lors desquels elle apprend que les femmes sont par essence différentes des hommes. Ce faisant, elle grandit en associant féminité et soumission et s'habitue à se placer en position d'infériorité vis-à-vis des hommes :

Je pense que je me suis construite avec l'impression que c'était un homme qui dirigeait, qui décidait pour la femme. J'avais l'impression en étant une femme de pas pouvoir faire pleinement des choix pour soi. Je pense que c'est comme ça que j'ai dû imaginer que c'était comme ça que dans un couple ça devait être.

Son environnement familial est par ailleurs peu à l'aise avec les questions de sexualité, ce qui l'amène à développer une forme de réserve sexuelle et à intérioriser l'idée selon laquelle les femmes doivent satisfaire les désirs des hommes :

Je sentais que y avait une gêne et que je me disais que si ça gênait c'est que ça dérangeait donc ça devait être sale, quelque chose comme ça. (...) Enfin en tous cas que ça devait être sale chez les femmes, qu'une femme qui parlait de sexe ou qui pensait trop au sexe c'était une femme sale.

Si, à partir de l'adolescence, elle discute avec ses copines de la « première fois », des « préliminaires », de « ce qu'aiment les mecs » et parfois même de leur goût et dégoût pour les différentes positions, ces conversations durcissent encore davantage ses représentations différentielles et sa morale sexuelle conservatrice, ses amies partageant les mêmes conceptions essentialisantes. Guidée par cette lecture, elle conserve très longtemps une posture passive dans la sexualité, laissant ses partenaires prendre les initiatives et les décisions.

En 2016, à l'âge de 35 ans, Amanda fait un *burn-out* professionnel. Débordée par ses responsabilités professionnelles et familiales, elle vit d'abord dans un stress permanent, enchaîne ensuite les insomnies avant de finir dans un état d'angoisse généralisée. Cette expérience de « trop plein » la contraint de se mettre en arrêt de travail et de « prendre du temps pour [elle] ». Sa vulnérabilité et son mal-être l'encouragent à réfléchir à ses choix de vie et à aménager son quotidien de façon à s'en extraire. C'est dans ce contexte qu'elle découvre le développement personnel. L'un de ses meilleurs amis lui conseille de lire le roman

philosophique *L'homme qui voulait être heureux* de Laurent Gournelle¹⁰⁴. Cette lecture suscite chez elle un changement de perspective radical : elle se reconnaît dans les difficultés vécues par l'auteur (manque de confiance en soi, d'estime de soi et d'affirmation de soi) et semble séduite par les réponses apportées et les perspectives d'amélioration décrites. Dans cet ouvrage comme dans les autres consultés, les solutions aux problèmes rencontrés sont présentées comme se trouvant en soi. Selon ces auteurs/rices, chacun.e aurait le pouvoir d'agir pour améliorer son expérience de la vie, optimiser ses émotions positives et se réaliser (Marquis, 2014). Pour ce faire, il suffirait d'apprendre à s'écouter d'une part, c'est-à-dire à identifier ses besoins et à les respecter, et à s'aimer d'autre part, c'est-à-dire à connaître ses défauts mais aussi ses qualités et à les valoriser (Hazleden, 2003). Exposée à ces injonctions, Amanda prend la résolution de prendre soin d'elle avant de se préoccuper des autres et décide d'apprendre à dire « non ». Avec la diffusion des discours sur le consentement dans l'espace public à partir de fin 2017 et la promotion de l'épanouissement des femmes dans la sexualité, Amanda en vient à concentrer ses efforts d'« affirmation de soi » dans le domaine de la sexualité :

À partir du moment où j'ai fait un *burn-out* j'ai compris beaucoup de choses sur la femme que j'étais et pas juste la personne que j'étais au travail. Et à partir de ce moment-là je me suis dit "non mais quand c'est non je vais pas me forcer ça sert à rien, de toute façon sinon y aura que mon corps mais y aura pas ma tête donc c'est plaisant pour personne". Donc aujourd'hui je dis non, je dis "bah voilà c'est non ce soir parce que je suis fatiguée, j'ai pas envie, ça ne remet pas en cause l'amour que je te porte mais là c'est juste non". Maintenant je m'affirme en me détachant de la culpabilité, en me disant qu'une femme n'est pas que là pour répondre aux besoins d'un homme, je me suis détachée de cette image-là. (...) Un monde s'est ouvert à moi, un monde dans lequel mes désirs comptaient, dans lequel j'existais et je pouvais faire des choix.

La conjonction entre sa découverte des savoirs thérapeutiques et des idées féministes l'amène alors à remplacer sa vision biologisante de la sexualité par une lecture constructiviste mettant la focale sur la liberté individuelle. À la différence d'Alison, c'est donc une expérience *a priori* non liée à la sexualité qui déclenche le changement de perspective.

À la fois enthousiasmée et perturbée par de telles évolutions de son système de représentations, elle discute de ses réflexions avec son conjoint :

A : J'avais beaucoup de frustration, beaucoup de sentiments de se dire bah mince c'est pas que réservé aux hommes la sexualité, moi aussi j'ai le droit. (...) Donc je lui ai fait part récemment, justement du fait que si y avait des fois où moi j'avais pas envie et que je m'autorisais plus (+) à lui dire non c'est que j'avais pas forcément envie d'être toujours...de répondre à sa demande. (...) Et on a eu une discussion justement pour ça, pour faire aussi un peu le point sur notre couple et sur notre désir et il voit que je change donc je lui ai aussi dit que peut être la quarantaine faisait que j'avais envie d'être une femme épanouie, et pas que épanouie dans la vie en général dans la sexualité.

¹⁰⁴ Laurent Gournelle, *L'homme qui voulait être heureux. Ce que l'on croit peut devenir*, Paris, Pocket, 2010.

R : Et il est ouvert à la discussion quand vous lui dites ça ?

A : Oui il est compréhensif vis-à-vis de ça.

Depuis ces échanges avec son partenaire, Amanda fortifie sa nouvelle conception de la sexualité en se renseignant sur le sujet. Elle déclare par exemple avoir « profité du confinement » de mars 2020 pour lire le rapport Hite¹⁰⁵.

2.1.3. Julia : un changement de représentations en plusieurs étapes

Âgée de 45 ans, Julia est actuellement en instance de divorce. Elle a d'abord exercé en tant que comptable mais occupe depuis un an, après une reconversion professionnelle, un poste d'éducatrice de jeunes enfants en crèche. Elle est mère de deux enfants et vit à Lyon. Issue d'une famille aisée, elle a grandi dans un environnement politiquement conservateur. Son père, dentiste, consacrait la majeure partie de son temps à son activité professionnelle, tandis que sa mère, assistante dentaire à mi-temps, s'occupait d'elle et de son petit frère. Exposée à des modèles de genre rigides, elle a également reçu une socialisation « féminine » en étant inscrite à des activités extra-scolaires comme la danse classique ou la harpe et en étant identifiée comme une petite fille typique avec des goûts, des intérêts et des manières d'être « de fille » :

Moi on me voyait comme quelqu'un de très sage. Mon petit frère à l'inverse était celui qui était très casse-cou et très rebelle. Mais c'était mis sur le compte "t'es une fille, il est un garçon".

Après le baccalauréat, elle est encouragée, en tant que femme, à choisir un métier « *pas trop prenant* ». Elle se construit ainsi en envisageant le « *mariage avec la belle robe blanche* » et la maternité comme un idéal de vie.

Après quelques histoires relativement brèves avec des hommes qui finissent par décevoir ses attentes, elle rencontre celui qui deviendra son mari lors de ses études. Sérieux, poli et gentil, cet homme « *coche les cases* » du « *bon parti* ». Julia organise alors un mariage conforme à ses espérances, avant de devenir mère de deux enfants. En entretien, elle estime qu'elle n'avait, à cette époque, pas la disponibilité mentale pour se préoccuper de la sexualité et encore moins pour chercher à développer son plaisir. Disposant en conséquence de très faibles

¹⁰⁵ Il s'agit d'une étude sur la sexualité menée en 1976 par la sexologue Shere Hite qui montre notamment que les femmes parviennent plus facilement à l'orgasme seules qu'avec un partenaire. Elle encourage par conséquent les lectrices à devenir sujet de leur sexualité : Shere Hite, *The Hite Report: A Nationwide Study of Female Sexuality*, New-York, Seven Stories Press, 2003.

connaissances en la matière, elle prend l'habitude de suivre les désirs de son conjoint, ce qui contribue à fortifier la conception différentialiste de la sexualité qu'elle avait déjà intériorisée.

À l'âge de quarante ans, Julia traverse une crise existentielle car elle ne trouve pas de sens à son activité professionnelle de comptable :

J'étais en manque de reconnaissance et d'interactions. Face à un ordinateur toute la journée, même si y a des collègues dans le bureau on travaille pas vraiment ensemble, on fait chacun notre travail de notre côté, et on travaille très peu ensemble. Donc j'avais vraiment besoin de relations sociales, et je me sentais inutile aussi derrière un écran. J'avais besoin de me sentir plus utile.

Tandis que son état de mal-être empire au fil des mois, elle décide de faire un bilan de compétences. C'est à cette occasion qu'elle découvre le développement personnel, se met à réfléchir en termes d'estime de soi, de besoins individuels (Marquis, 2017) et localise la source de ses problèmes dans son incapacité à dire non et dans sa propension à faire plaisir aux autres pour être aimée. Julia s'engage donc dans un processus de transformation de soi dans l'optique de parvenir à « s'affirmer » que ce soit sur son lieu de travail, dans ses groupes de sociabilité ou encore au sein de sa famille. Ce travail de soi se solde par de véritables changements puisqu'elle entreprend une reconversion professionnelle et s'inscrit dans un CAP petite enfance.

Contrairement à Amanda toutefois, sa découverte des grilles de lecture plaçant la focale sur le respect de l'individualité ne débouche pas immédiatement sur une recomposition de ses représentations en matière de sexualité. Au moment de cette bifurcation professionnelle, elle continue de se « *forcer à faire l'amour* » par « *devoir conjugal* ». C'est seulement après le décès de son frère en 2019, au moment où Julia remet en question sa vie conjugale qu'elle commence à s'interroger sur son expérience de la sexualité. La confrontation à la mort et l'urgence d'en « *profiter tant qu'il est encore temps* » agissent chez elle comme un électrochoc. Elle décide de se séparer et de penser à elle, non pas en tant que mère ou épouse mais en tant que femme.

Après avoir recherché dans ses notes de cours prises dans le cadre de son CAP petite enfance la séance abordant la question du consentement sexuel chez les enfants et après avoir approfondi le sujet en faisant des recherches sur Internet, elle pose un nouveau regard – un regard constructiviste – sur la sexualité et en vient à adhérer à la morale sexuelle égalitaire :

Je pense qu'on a beaucoup mis des images sur la sexualité masculine mais en fait j'ai envie de dire qu'elle est la même physiologiquement. Après je pense que les images et ce que porte la société dans le sens où les hommes soi-disant auraient plus de besoins bah ça fait que les femmes inconsciemment se renferment, expriment moins leurs besoins ou leurs envies, leurs désirs.

Désormais célibataire mais n'évacuant pas la possibilité d'une remise en couple, Julia précise d'ailleurs que son épanouissement sexuel sera un critère de sélection de son futur partenaire.

2.1.4. Hélène : l'inertie des représentations

Hélène est âgée de 62 ans et mère de trois enfants. Auparavant infirmière-puéricultrice, elle est à la retraite depuis quelques mois et vit à Lille avec son nouveau conjoint. Son père était directeur commercial et sa mère employée de banque mais a cessé son activité professionnelle au moment d'avoir ses enfants. Petite, elle évolue dans un milieu conservateur dans lequel les conduites individuelles sont encadrées par des normes de genre strictes auxquelles il ne faut pas déroger sous peine d'être sévèrement punie et dans lequel la sexualité est un sujet tabou :

J'ai été élevée dans un monde très catholiques, des parents très très restrictifs, une mère pour qui la sexualité ne devait pas être abordée donc ça ça a toujours été compliqué avec elle.

Du fait de ce sentiment de malaise, Hélène intériorise depuis très jeune l'idée selon laquelle la sexualité ne doit pas être une préoccupation féminine et souscrit à la morale sexuelle conservatrice.

Cette distance vis-à-vis du corps et de l'érotisme ne procède toutefois pas seulement du style éducatif parental. Elle est également liée aux violences sexuelles subies entre l'âge de 4 et 6 ans par son grand-père qui produisent chez elle un sentiment de honte et de culpabilité et qui la conduisent à adopter une posture de retrait vis-à-vis de la sexualité. Son corps est anesthésié et elle ne ressent, depuis lors, presque aucune sensation hormis un sentiment de dégoût vis-à-vis d'elle-même, qui constitue un frein à l'apprentissage du désir (Lévy-Guillain, 2022).

Ce désintérêt est par la suite exacerbé par ses expériences sexuelles qui l'habituent à occuper une position passive et à suivre les désirs masculins. Son premier partenaire est très expérimenté. Il n'hésite pas à prendre les initiatives et à décider de la fréquence et des actes réalisés. Après leur séparation, elle rencontre ensuite un autre homme avec lequel elle restera mariée quinze ans et avec lequel la sexualité est tout aussi compliquée voire même désagréable. En effet, celui-ci exerce sur elle des violences psychologiques et l'enferme dans un état de terreur, qui contraignent sa liberté, y compris dans le domaine de la sexualité :

Mais il était malade dans sa tête très fort, mais vous savez j'avais une âme de sauveuse, donc je me suis dit "je vais le guérir" et voilà et en fait il m'a détruit plus que je ne l'ai guéri. Il avait ce qu'on appelle maintenant la bipolarité, il pouvait passer d'une exubérance à la dépression, il pouvait me dire que j'étais

une femme exceptionnelle puis une grosse vache, qui pouvait m'empêcher de dormir si je faisais pas exactement ce qu'il voulait y compris sexuellement. En plus lui disait que j'étais frigide donc en plus je me sentais anormale. Et pour moi le sommeil c'était très important, il me réveillait la nuit en me disant "je vais t'empêcher de dormir, je vais te faire mal mais personne le saura", c'était ce qu'on appelle maintenant de la violence psychologique.

Hélène est alors persuadée d'être frigide, ce qui renforce encore davantage ses croyances : de son point de vue, « *la sexualité c'était une affaire d'hommes* ». Pour les femmes il s'agissait surtout d'un compromis indispensable à la création et à l'entretien de relations conjugales.

À la mort de son père qu'elle admirait beaucoup, Hélène traverse une période marquée par une tristesse aigüe et prend conscience de la finitude de la vie. Ce deuil fonctionne comme un élément déclencheur. Elle estime que son quotidien est insoutenable : « *je me suis dit que j'allais devenir marteau* ». Hélène a alors 40 ans et prend la résolution de « *changer* » pour sauver sa vie et celle de ses enfants. Elle décide notamment de divorcer. À cette époque, elle travaille par ailleurs dans un service de Protection Maternelle et Infantile dans laquelle les enfants victimes de violences sexuelles sont adressés à des psychologues. Traversant une phase de profond mal-être, elle se dit « *prête à tout* » et s'engage dans une thérapie avec l'objectif de sortir de l'obésité qu'elle associe aux violences vécues dans son enfance. Au cours de ces séances, elle est amenée à repenser à des épisodes de sa vie passée et encouragée par la psychologue à réfléchir aux événements et fonctionnements familiaux à l'origine de ses choix contraignant sa liberté. Elle est en outre incitée à suivre ses envies de façon à être « *heureuse* ». Or, à l'inverse d'Alison, Amanda ou Julia, il se trouve qu'Hélène n'est pas réceptive à ces discours. Non seulement elle juge ces conseils contre-productifs mais aussi moralement douteux :

J'étais encore plus bouleversée quand j'en sortais, j'étais très mal. À un moment je me suis dit "bon faut que j'arrête, c'est quoi l'intérêt ? Je paye pas pour finir à l'HP". (...) Et puis honnêtement son discours me déplaisait, c'était toujours pensez à vous d'abord. Penser à soi pensez à soi, oui d'accord enfin et mes enfants et les autres...ça valorise une forme d'égoïsme, qui ne me convient pas du tout, qui est complètement contraire à mes valeurs.

Dans son enquête menée auprès de femmes résidant dans une ville industrielle du nord-ouest de l'Angleterre, Beverley Skeggs (2015 [1997]) montre qu'une telle condamnation de l'attention accordée à l'individualité est caractéristique des femmes appartenant aux classes populaires qui valorisent le *care* et les liens de solidarité tout en discréditant les pratiques jugées individualistes et égoïstes, associées aux classes supérieures blanches (et « *féministes* »). Bien qu'Hélène ne soit pas issue des classes populaires, sa profession (infirmière) et le lieu où elle

l'exerce (en Service de Protection Maternelle et Infantile) l'ont amenée à évoluer dans des milieux sociaux défavorisés et on peut supposer que cet environnement a produit chez elle des effets socialisateurs, en lui léguant des dispositions à condamner tout ce qu'elle relie à une forme d'égoïsme ou en renforçant ses dispositions préexistantes. Dans ces conditions, si Hélène fait preuve de réflexivité, elle ne s'approprie pas les grilles d'analyse mettant l'accent sur la liberté individuelle et la réalisation de soi. Ici, l'expérience thérapeutique a produit un effet socialisateur en lui transmettant des dispositions à l'introspection mais n'a pas entraîné de reconfiguration de ses schèmes de perception.

Finalement, Hélène ne change ni de vision de la sexualité ni de morale sexuelle de référence, y compris depuis le début du moment MeToo et son exposition continue aux discours abordant la question du consentement imprégnés par les savoirs thérapeutiques et féministes. Elle se montre d'ailleurs critique à l'égard du « *pataquès des féministes sur le consentement* » qui encourageraient « *l'hypersexualité* » et qui la « *dégoûte[nt]* ». Autrement dit, elle reste convaincue du caractère secondaire, pour les femmes, de la sexualité, notamment par rapport à l'amour et à la tendresse qui seraient les vraies priorités. Ce rapport distant à la sexualité ne résulte probablement pas seulement de ses convictions mais aussi de sa réalité quotidienne : son nouveau partenaire, âgé de 78 ans, rencontrant des dysfonctions érectiles, elle n'a plus de rapport sexuel depuis plusieurs années.

2.2. Trois conditions pour adhérer à la morale sexuelle égalitaire quand on est une femme

Ces quatre trajectoires font émerger des conditions sociales de possibilité à la transformation des représentations. À partir de ces portraits mais aussi de l'ensemble des entretiens réalisés, j'analyse précisément les façons dont chacun de ces facteurs sociaux *intervient*.

2.2.1. Chocs émotionnels, rupture biographique et remise en question des normes suivies

L'ensemble des cas présentés mettent d'abord en évidence le rôle des expériences de type chocs émotionnels, c'est-à-dire des expériences déclenchant chez les individus de façon brutale et intense des émotions telles que de la honte, de la culpabilité, de la tristesse ou de la colère et perturbant durablement leur quotidien (survenue de crises d'angoisse, d'états dépressifs ou d'insomnies répétées). Ces chocs émotionnels fonctionnent comme des éléments

déclencheurs et rappellent ceux à l'œuvre dans les reconversions professionnelles qui, transformant le contexte dans lequel l'individu est engagé, peut produire une véritable crise subjective (Denave, 2015). En effet, les trajectoires de Alison, Amanda, Julia et Hélène font émerger un lien entre expériences provoquant une déstabilisation psychique et remise en question des normes jusque-là suivies en matière de sexualité. Les autres entretiens confirment cette hypothèse et suggèrent en outre que de telles expériences touchent des femmes de tous les milieux sociaux.

Comme dans le cas des reconversions professionnelles dont les événements déclencheurs concernent parfois la vie conjugale ou familiale (Denave, 2015), les expériences suscitant des remises en cause des certitudes ont parfois un lien avec la sexualité mais pas toujours. Dans le cas d'Alison, ce sont les infidélités conjugales de son premier copain et la dépression qui s'en est suivie qui sont à l'origine des doutes. L'expérience inaugurale est donc de nature sexuelle. C'est également le cas d'autres enquêtées chez qui les questionnements sont provoqués par l'expérience de violences sexuelles. Amel [20 ans, étudiante en licence de droit] voit toutes ses croyances et certitudes se fissurer après avoir été violée par le garçon avec lequel elle entretient, à ce moment-là, une relation « plan cul ». Pour Amanda, Julia et Hélène en revanche, l'expérience est *a priori* déconnectée de la sexualité puisque ce sont initialement des *burn-out* professionnels, des maladies ou des deuils qui ouvrent sur une période de réflexion et une perte de repères. Au sein de mon corpus, on constate que des situations d'humiliation publique (dans la sphère professionnelle ou amicale) ou des licenciements produisent également les mêmes effets. Que les expériences soient liées à la sexualité ou non, elles partagent toutefois plusieurs points communs.

Tout d'abord, ces expériences fonctionnant comme des chocs émotionnels rendent visibles aux yeux des femmes concernées les violences symboliques vécues au sens de Philippe Braud (2003) (voir introduction), soit parce que ces expériences se caractérisent elles-mêmes par l'exercice de violences symboliques, soit parce qu'elles rendent perceptibles les violences symboliques qui se sont accumulées jusqu'alors.

Pour les enquêtées qui subissent des violences sexuelles ou une humiliation publique, l'expérience fonctionnant comme un choc émotionnel est elle-même violente : les femmes sont soumises à un processus de dépréciation. En témoignent Amel [20 ans, étudiante en licence de droit], qui, parlant de son viol, explique que « *c'est comme si j'existais pas, il faisait complètement abstraction de moi, comme si j'étais pas là* » ou encore Samia [24 ans, étudiante

en licence de sciences sociales mais actuellement en interruption d'étude et employée chez MacDonald's] qui revient sur l'humiliation publique que lui a fait subir son manager quand elle était caissière dans un supermarché, « *bah là j'étais rabaissée, plus bas que terre, comme une vaut rien, c'était horrible, tu te sens conne conne conne* ».

Dans le cas des femmes interrogées qui vivent une rupture amoureuse, une maladie, un deuil ou un *burn-out*, l'expérience fonctionnant comme un choc émotionnel révèle plutôt les violences symboliques subies jusqu'alors ; violences symboliques qui résultent parfois de mécanismes de dépréciation, parfois d'ébranlement continue des repères, parfois des deux. Lorsqu'Alison découvre les infidélités de son copain, elle prend conscience de l'asymétrie de pouvoir qui s'est cristallisée dans la relation : par peur d'être quittée, elle tolérait des situations qui ne lui convenaient pas dans une série de sphères de la vie, en particulier dans la sexualité et éprouvait par-là un sentiment d'infériorité continue. En ne décidant rien et en laissant son partenaire choisir pour elle, elle agissait comme si elle-même ne pouvait le faire, finissant par intérioriser ce sentiment d'infériorité. Un autre exemple de cette dynamique est celui d'Amanda chez qui le *burn-out* fonctionne comme un révélateur de sa position de soumission dans le monde professionnel mais aussi dans la cellule familiale et les groupes de sociabilité. Amanda interprète en effet son sentiment de « *débordement* » et de « *trop plein* » comme un effet de sa propension à « *tout accepter* » par peur de ne pas être aimée et d'être abandonnée.

Ces expériences partagent ensuite le point commun d'ouvrir sur des situations d'incertitude car elles suscitent des émotions dont l'intensité ou la nature sont inhabituelles et conduisent les enquêtées à se trouver déboussolées voire paralysées. Ne disposant pas de modèle d'action préétabli et adéquat, celles-ci ne sont pas immédiatement capables de gérer leur état psychique et ne sont dès lors pas en mesure de passer à autre chose. En fait, ces expériences produisent chez elles un désajustement dispositionnel : les dispositions intériorisées jusqu'alors ne leur permettent pas immédiatement d'agir. Face à une telle inadéquation entre leurs propres manières d'être, d'agir et de sentir et celles qui sont exigées par le contexte, les femmes concernées commencent par se refermer sur elles-mêmes avant de s'engager dans des dynamiques de transformation et de création de soi (Bourdieu et Sayad, 1964). Alison a peur de se suicider ; Amanda est désœuvrée car elle est contrainte d'arrêter de travailler ; Julia ne trouve plus de sens à sa vie et Hélène craint de devenir folle. Autrement dit, toutes ont l'impression de perdre la maîtrise d'elles-mêmes. Le sentiment d'être dépassé.e par ses propres émotions rappelle celui des vétérans de guerre souffrant de syndrome post-

traumatique qui, démunis face à l'intensité de leurs symptômes, s'engagent, malgré leurs *a priori* négatifs, dans des thérapies (Spector-Mersel et Gilbar, 2021).

Enfin, les expériences ont des répercussions qui touchent simultanément différentes sphères de vie. Suite à la découverte des infidélités de son copain, Alison connaît certes des bouleversements dans sa vie amoureuse et sexuelle mais la phase de dépression qu'elle traverse affecte aussi ses relations avec sa mère, ses amitiés et le temps qu'elle consacre à ses intérêts personnels. Pour Amanda et Julia, l'expérience fonctionnant comme un choc émotionnel concerne initialement la sphère professionnelle mais a des conséquences sur leur vie conjugale et familiale : extrêmement fatiguées, angoissées et préoccupées, toutes deux se trouvent momentanément moins disponibles pour s'occuper de leurs enfants et prêter attention à leur conjoint. En ce sens, ces expériences occasionnent des crises biographiques (Bidart, 2006).

Dans ce contexte, les enquêtées commencent à envisager les compromis réalisés comme étant trop lourds ou bien prennent conscience de la finitude de la vie et décident alors d'« *en profiter tant qu'il en est encore temps* ». Elles prennent la résolution d'effectuer un certain nombre de changements dans leur manière de mener leur vie afin de retrouver une part de liberté et *in fine* de pouvoir exister en tant que sujets. Dans cette optique, elles engagent un travail introspectif : elles réfléchissent à leurs manières d'être et d'agir passées en essayant de repérer les dimensions problématiques du point de vue de leur bien-être. Cette phase de réflexivité les encourage à prendre de la distance vis-à-vis des cadres interprétatifs habituellement mobilisés et à remettre en question les normes suivies. On retrouve finalement une dynamique analogue à la prise de distance vis-à-vis des attentes traditionnelles de la masculinité chez les hommes ayant vécu une rupture conjugale et opérant un retour sur eux-mêmes de façon à éviter de réitérer les mêmes erreurs dans leurs relations futures (Oliffe et al., 2023).

Parce qu'elles traversent une période marquée par une remise en cause de leurs certitudes, les enquêtées ayant fait l'expérience de chocs émotionnels se trouvent dès lors dans une configuration favorable à la réception des analyses circulant dans l'espace social et proposant une vision du monde différente de la leur. Cependant, il ne s'agit pas en soi d'une condition suffisante à l'appropriation de la morale sexuelle égalitaire.

2.2.2. *Légitimité des discours et appropriation de nouveaux cadres de représentations*

Les cas de Julia, Alison et Amanda suggèrent que ces femmes en viennent alors à s'approprier les nouveaux cadres de représentations présents dans l'espace public en matière de sexualité. Dans le chapitre précédent, j'ai montré que, depuis le début du moment MeToo, le consentement apparaît dans un vaste ensemble de discours (émanant à la fois de supports médiatiques, culturels et éducatifs) et qu'il s'accompagne souvent d'une vision constructiviste et thérapeutique de la sexualité ainsi que de la diffusion d'un modèle de « bonne » sexualité égalitaire (voir chapitre 1). Bien que je n'aie pas insisté, dans le chapitre précédent, sur les nuances que peuvent présenter ces discours – l'objectif consistait surtout à en saisir l'esprit général – ceux-ci ne sont pas complètement homogènes. Ils n'insistent pas tous exactement sur la même dimension : certains mettent davantage l'accent sur les inégalités entre les sexes et la domination, d'autres sur la réalisation de soi. Ainsi, certaines femmes sont majoritairement exposées à des discours véhiculant des cadres d'analyse féministes, tandis que d'autres sont surtout confrontées à des discours porteurs des grilles de lecture thérapeutiques.

En effet, un premier ensemble d'enquêtées est confronté à des discours insistant sur l'importance, en tant que femme, d'agir conformément à ses désirs sexuels. Ces discours sont influencés par les théories féministes présentant la sexualité comme un domaine de la pratique structuré par des rapports de domination et des enjeux identitaires importants (Ruault, 2019). C'est le cas d'Alison qui visionne des vidéos établissant un lien entre non-respect des besoins sexuels et troubles psychologiques (dépression, crises d'angoisse *etc.*). Un autre exemple est celui de Julia qui suit un cours en études de genre dans lequel la transgression des limites fixées par les enfants en matière de sexualité (il est essentiellement question de « bisous ») est envisagé comme une atteinte à l'intégrité et une menace à leur développement.

Un deuxième groupe d'enquêtées se trouve avant tout au contact de discours plaçant la focale sur la nécessité de se laisser guider par ses envies et de respecter ses besoins dans la vie en général. Ces discours sont imprégnés par les théories du développement personnel qui encouragent à « se connaître », c'est-à-dire à comprendre son fonctionnement, car les individus y sont pensés comme des êtres habités par une intériorité qui dit le vrai sur eux. Dans cette perspective, respecter sa volonté et ses projets personnels sont des conditions pour vivre une vie authentique (Marquis, 2014) et ainsi accéder au bonheur (Shoshana, 2020). En proie à des états de mal-être, d'épuisement et de surmenage, les femmes interrogées sont sensibles à ces

discours. D'ailleurs, Heiko Royet-Galante (2023) constate, dans son enquête menée sur l'intériorisation des normes néolibérales au cours de laquelle il a interrogé des individus évoluant dans la nébuleuse du développement personnel, que chez les femmes appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes, l'engagement dans une démarche de développement personnel est vécu comme une façon de se créer des marges de manœuvre et de prendre soin de soi dans un contexte où la position sociale occupée exige de remplir de nombreux rôles qui leur sont associés. Avec l'omniprésence de la question du consentement et des violences sexuelles dans l'espace public (Cavalin et al., 2022), les femmes concernées sont par ailleurs amenées à penser et problématiser leur sexualité. Marlène [56 ans, étudiante en licence de psychologie après avoir été très brièvement assistante administrative puis sans emploi pendant plus d'une vingtaine d'années] a vécu de façon consécutive trois événements fonctionnant comme des chocs émotionnels : d'abord le harcèlement scolaire de sa fille cadette la conduisant à consulter, sur les conseils de l'infirmière scolaire, une psychologue ; le décès soudain de sa sœur aînée déclenchant chez elle une dépression de plusieurs années ensuite ; le cancer lymphatique de son fils (désormais en rémission) enfin. Alors « *au plus mal* », la guérison de cette maladie lui redonne de l'espoir et la convainc de « *reprendre [s]a vie en main* » : elle décide de divorcer et s'inscrit en licence de psychologie dans l'idée d'ouvrir, à l'issue de sa formation, son cabinet. Principalement intéressée par la psychologie positive, elle se met progressivement à interpréter sa vie à l'aune des concepts et schèmes de pensée véhiculés. Or elle est parallèlement confrontée à de nombreux articles de journaux portant sur la sexualité et commence alors à réfléchir sur le sujet en chaussant les lunettes des besoins individuels et de l'épanouissement personnel.

Cependant, le cas d'Hélène laisse penser que l'exposition à de nouveaux cadres de perception, même lorsque celle-ci s'inscrit dans une phase de doutes, ne débouche pas systématiquement sur un changement de représentations. Bien qu'elle traverse une période de remise en question et qu'elle découvre, par l'intermédiaire de sa psychologue, des façons inédites de penser sa situation, Hélène ne s'empare pas des nouvelles perspectives qui lui sont proposées et porte au contraire sur elles un regard très critique. Ici, la résistance résulte de l'absence de légitimité attribuée, par cette enquêtée, à la professionnelle et aux savoirs dont celle-ci est porteuse. De fait, la littérature a déjà montré que les effets socialisateurs dépendent de la légitimité des instances socialisatrices (Darmon, 2016 [2006]) : les femmes s'approprient les grilles de lecture auxquelles elles sont confrontées uniquement si elles les jugent légitimes.

En l'occurrence, les entretiens montrent que les femmes interrogées perçoivent les discours féministes et thérapeutiques comme légitimes à trois conditions : parce qu'ils sont cohérents avec les catégories de jugements formées au cours de l'enfance et de l'adolescence, parce qu'ils émanent de personnes partageant un vécu similaire au leur ou encore parce qu'ils sont tenus par une personne charismatique inspirant confiance et admiration. C'est alors parce qu'elles jugent légitimes les savoirs féministes et/ou thérapeutiques et que ces savoirs véhiculent la « bonne » sexualité égalitaire que les enquêtées concernées peuvent prendre au sérieux cette nouvelle morale.

Certaines enquêtées ont immédiatement pris au sérieux les nouvelles analyses auxquelles elles ont été confrontées : leur appropriation est presque allée de soi. Issues des fractions culturelles des classes moyennes et supérieures, elles ont été socialisées dans des environnements valorisant directement les savoirs académiques, y compris ceux issus des sciences humaines telles que la sociologie ou la psychologie, ou bien présentant certaines figures à l'instar de Simone de Beauvoir, Simone Veil, Gisèle Halimi ou Sigmund Freud comme des modèles. C'est d'autant plus le cas lorsque des membres de la famille ont fait des études universitaires au cours desquelles ils ont reçu des enseignements dans ces disciplines comme Jeanne [36 ans, sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés, anciennement technicienne dans le monde du spectacle] dont les deux parents sont psychanalystes ou Amel [20 ans, étudiante en licence de droit] dont le père est éducateur spécialisé et la mère assistante sociale. En outre, ces interviewées se sont forgées des visions du monde optimistes car elles ont tôt intériorisé l'idée selon laquelle leur vie a de la valeur et qu'elles pourront « *faire de grandes choses* » [Chiara, 21 ans, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École] si elles le souhaitent. Or de telles conceptions du monde sont compatibles avec celles véhiculées par les théories féministes et thérapeutiques, qui présentent toutes deux, bien qu'adoptant des perspectives différentes (collective ou individuel), le changement social comme possible et même désirable. Elles contrastent au contraire avec la tendance plus fataliste des classes populaires, déjà mises en évidence dans des domaines variés tels que la santé (Darmon, 2021) ou l'écologie (Comby et Malier, 2022).

Un deuxième ensemble d'enquêtées, issues de milieux sociaux différents mais partageant le point commun d'être relativement jeunes (la plupart sont nées après les années 1980), attribuent de la légitimité aux théories féministes et thérapeutiques parce que celles-ci s'appuient en partie sur des témoignages individuels et abordent des thématiques qui font écho

avec leur propre réalité. Ségolène [25 ans, cadre dirigeante de la fonction publique] explique que « *ça [lui] a ouvert les yeux sur la réalité, d'un coup tout s'est éclairé* ». Les analyses paraissent d'autant plus justes que les récits raisonnent avec leur vécu et font donc appel à leur sens pratique (Polletta, 2006) ; que les interprétations tirées fournissent des explications aux souffrances endurées ; et que les perspectives offertes sont désirables. En effet, les femmes sont confrontées à des récits à la première personne qui présentent trois caractéristiques. Ils relatent d'abord des expériences cadrées sous l'angle du traumatisme (des violences sexuelles, une relation amoureuse « toxique », une relation d'emprise *etc.*) ainsi que leurs répercussions psychologiques. Ils charrient ensuite des interprétations à l'aune de la domination masculine et proposent ainsi une explication au mal-être. Enfin, ils finissent par donner à voir des « parcours de reconstruction ». Cette légitimité fondée sur le partage d'expériences vécues est aussi celle qui soutient l'adhésion aux discours véhiculés par les *coach* de vie ou les ouvrages de développement personnel (Marquis, 2014 ; Sheehan, 2022) dans lesquels se dessinent souvent des horizons séduisants. Les narrateurs/rices disent avoir surmonté ces épreuves, s'être stabilisé.es et se trouver désormais dans une situation plus favorable (épanouissement sexuel, relations « saines » avec les conjoints actuels *etc.*). C'est par exemple ce que donne à voir Carol Harrington (2019) dans son enquête portant sur les vidéos YouTube consacrées au récit de viol dans lesquelles les Youtubeuses mobilisent le langage du traumatisme et se présentent comme des survivantes ayant réussi à transformer ces expériences en ressources pour optimiser leur vie. De même, c'est ce que montre Jessica Pfaffendorf (2019) dans son enquête menée, au sein d'un internat thérapeutique, auprès de jeunes hommes issus de familles privilégiées ayant anciennement fait l'expérience d'une addiction à l'alcool ou aux stupéfiants. En expliquant que leurs troubles passés leur ont permis de gagner maturité et sagesse (dont sont nécessairement dépourvu.es celles et ceux n'ayant pas vécu de telles difficultés psy), ils exercent une véritable influence sur leurs pairs ainsi que sur les membres de sa famille.

Dans un contexte où les injonctions à la réalisation de soi et au bonheur jouent un rôle structurant dans la vie des individus, ces constructions narratives centrées sur l'idée de transformation de soi et de progression plaisent aux jeunes femmes qui y sont exposées car elles leur permettent d'espérer des futurs plus réjouissants. Cette dynamique est moins présente chez les femmes plus âgées. On peut faire l'hypothèse qu'avec l'avancée dans la vie, la croyance en la possibilité de trouver des voies d'amélioration a tendance à s'effriter à la fois parce que les personnes concernées perçoivent leur identité comme étant de moins en moins malléable – c'est

le sens des propos d'Annie [65 ans, enseignante de français dans le secondaire à la retraite] : « *je suis comme ça et c'est pas à mon âge que je vais changer* » – et parce qu'elles perçoivent le temps restant à vivre comme étant trop réduit pour que des changements valent la peine – « *pour le temps qui me reste, moi ça me sert plus à rien* ».

Enfin, dans un dernier cas, la légitimité attribuée aux grilles de lecture mettant l'accent sur les désirs individuels est proche de celle octroyée par une autorité charismatique (Weber, 1971 [1921]). Dans mon corpus, seulement quatre enquêtées sont concernées. D'origines sociales plus mixtes, ces femmes en viennent à considérer ces théories comme légitimes car elles les découvrent *via* une personne leur inspirant de l'admiration, vis-à-vis de laquelle elles se sentent inférieures ou en qui elles ont confiance. Amanda a par exemple été exposée au développement personnel par le biais de son meilleur ami qu'elle présente comme un « *intellectuel* » et Pauline a pris connaissance des analyses féministes par l'intermédiaire de son deuxième copain dont elle n'a jamais douté de l'amour qu'il lui portait ni de la bonté de ses intentions.

P : Lui [son copain] il connaissait un peu tout ce qui était féminisme, beaucoup mieux que moi d'ailleurs. C'est lui qui m'a initiée entre guillemets. Enfin il m'a dit surtout que c'était important mon plaisir aussi, qu'il fallait pas que j'accepte n'importe quoi pour faire plaisir. C'est des notions que j'avais pas du tout du tout. Mais lui oui il disait tout ça, que les femmes elles avaient tendance à dire oui alors qu'elles veulent pas mais que ça c'est le patriarcat, ce genre de choses. Pour moi c'était tout nouveau, je découvrais un monde, mais un monde trop intéressant. Et le fait que ça vienne de lui en plus ça m'a encore plus marquée.

R : Ah oui ? Pourquoi ça t'a encore plus marquée le fait que ça vienne de lui ?

P : Bah parce que je l'aimais donc il avait plus d'influence. Et aussi je sais qu'il voulait vraiment le mieux pour moi, enfin il disait ça vraiment pour moi.

(Pauline, 21 ans, célibataire, étudiante en licence d'espagnol, père : employé administratif, mère : sans emploi)

Relativement atypique – ce sont d'habitude plutôt les femmes qui socialisent leurs conjoints au féminisme (Jacquemart, 2015) – ce canal d'exposition rend suffisamment légitime les analyses féministes pour que Pauline se les approprie.

Ces trois modes de légitimation permettent de comprendre pourquoi Hélène ne prend pas au sérieux les grilles de lecture que lui fait découvrir sa psychologue. Ses parents, issu.es de la fraction économique des classes supérieures, portent un regard très critique sur les sciences humaines et encouragent leurs enfants à s'intéresser à la biologie ou à la géologie. Il n'est d'ailleurs pas anodin que son frère et elle se soient tou.tes deux engagé.es dans des carrières médicales. Hélène est, de surcroît, âgée de plus de 40 ans au moment où elle commence sa thérapie et a, jusqu'alors, vécu de nombreuses années dans un incessant état de mal-être si bien

que son rapport fataliste au monde s'est progressivement cristallisé pour finalement produire une posture d'inertie. Enfin, sa psychologue est loin d'incarner pour elle une figure charismatique. Celle-ci ne lui inspire ni confiance ni admiration mais suscite même plutôt chez elle du mépris.

Finalement, dans la majorité des cas observés, la traversée, par les enquêtées, d'une période de remise en question et l'exposition à de nouveaux cadres de perception jugés légitimes favorisent l'appropriation d'une nouvelle manière d'appréhender la sexualité – en termes de domination. Cependant, l'enquête montre qu'un nombre non négligeable d'enquêtées remplissant ces deux conditions ne changent pas (ou en tout cas pas immédiatement) de représentations de la sexualité.

2.2.3. Configuration relationnelle et disponibilité biographique

Le cas de Julia donne à voir le rôle de la configuration relationnelle : tant qu'elle est mariée, elle reste imperméable aux lectures constructivistes de la sexualité auxquelles elle est confrontée alors même qu'elle traverse une période de questionnements et de doutes. C'est seulement après avoir divorcé qu'elle se montre réceptive à ces analyses inédites. De fait, l'ensemble des entretiens fait ressortir deux types de situations favorables à l'appropriation de nouveaux cadres de représentation : le célibat d'une part, le fait d'être engagée dans une relation avec un partenaire plaçant relativement peu d'enjeux dans la sexualité (comparé aux autres hommes) d'autre part.

Parmi les femmes se saisissant de nouveaux cadres de perception, nombreuses d'entre elles sont, indépendamment de leur milieu social, célibataires au moment de le faire. L'analyse des difficultés rencontrées par les femmes en couple au moment où elles découvrent les grilles de lecture mettant l'accent sur le respect des besoins individuels dans le domaine de la sexualité dessine des pistes pour comprendre pourquoi le célibat offre des conditions favorables au changement de perspective.

Dans certains cas, les enquêtées prennent la décision d'orienter leurs conduites de façon à mettre en adéquation leurs pratiques avec leur système de représentations. Elles essaient alors de dire « non » aux propositions de leur partenaire lorsqu'elles n'ont pas envie de s'engager dans un rapport sexuel. Or les réactions des conjoints sont variables. Si certains se montrent compréhensifs, d'autres se vexent ou se mettent en colère complexifiant dès lors l'expression

du refus. Marlène décrit par exemple l'hostilité de son ex-mari les rares fois où elle déclinait ses avances sexuelles :

Bah j'avais bien essayé oui mais c'était terrible, il se vexait comme un pou et après il me parlait plus pendant des jours. (...) C'est invivable, essayez de vivre avec quelqu'un qui boude et qui vous adresse plus la parole, bah c'est pas drôle, je vous le dis.

(Marlène, 56 ans, célibataire, étudiante en psychologie après avoir été très brièvement assistante administrative puis sans emploi pendant plus d'une vingtaine d'années, père : absent, mère : infirmière)

On comprend alors que changer de vision de la sexualité aurait, pour Marlène, été coûteux à l'époque où elle était mariée car pour agir de façon cohérente à ses convictions elle aurait été contrainte d'accepter de vivre des périodes de conflits conjugaux particulièrement intenses.

Dans d'autres cas, les enquêtées anticipent des réactions négatives voire violentes de la part de leur conjoint et optent pour des stratégies d'évitement. Malgré leur nouvelle vision de la sexualité, elles continuent de céder aux propositions de leurs partenaires sans en avoir envie. De telles configurations ouvrent alors sur des situations de dissonances entre pratiques et représentations, qui produisent des effets très négatifs sur l'estime que les femmes ont d'elles-mêmes. À cet égard le témoignage de Julia est particulièrement révélateur :

Je savais au fond qu'il fallait que je dise non, que je lui tiens tête mais j'étais faible... C'était plus facile dans un sens, il était content, on en parlait plus, c'était un problème en moins. Donc c'est pareil c'était plus facile de pas ouvrir cette boîte, et de la laisser Très honnêtement j'avais pas le courage.

Dans cet extrait, Julia explique avoir, pendant un temps, fermé les yeux presque consciemment sur la question de la sexualité car un changement de représentations aurait impliqué de faire évoluer ses comportements (au prix d'efforts importants) ou de conserver ses anciennes conduites mais de se percevoir alors négativement, comme un être « *faible* » (je développerai ce point de façon détaillée dans le chapitre 3). De même que les femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures qui rationalisent leur sexualité dans le but de tomber enceintes alors même qu'elles défendent une approche récréative et romantique de la sexualité (Brown, 2022) et qui se dévalorisent du fait de la discordance entre leur idéologie et leurs pratiques, les enquêtées qui acceptent des rapports sexuels sans en avoir envie voient leur estime d'elles-mêmes s'effriter.

Ainsi, les raisons pour lesquelles le célibat est une situation relativement propice à l'appropriation de nouvelles grilles de lecture apparaissent en creux. Un tel statut conjugal permet en effet d'adopter des comportements cohérents avec ces représentations ou de prévoir

d'en adopter dans le futur en sélectionnant des partenaires avec lesquels il est ou sera possible de dire « non ».

Quelques enquêtées sont toutefois engagées dans une relation conjugale au moment où elles s'approprient de nouveaux cadres de représentations en matière de sexualité. Au sein de mon corpus, cette configuration est plus fréquente chez les jeunes. À la différence de Marlène ou de Julia, celles-ci ont en commun d'avoir des partenaires qui se montrent tolérants lorsqu'elles refusent leurs propositions sexuelles. C'est le cas de Camilla qui s'est emparée de la grille de lecture féministe alors qu'elle était en couple avec Boubacar [21 ans, étudiant en licence d'économie] :

Il [Boubacar] m'a vachement soutenue, à me dire de toujours lui dire si j'avais pas envie, que y avait aucun souci, que c'était pas un chien et que faire des câlins ça lui allait aussi très bien.
(Camilla, 21 ans, en couple, étudiante salariée en licence sciences du langage, père : musicien, mère : musicienne)

Encouragée par son partenaire à mettre en adéquation ses conduites avec ses croyances, Camilla peut changer de représentations sans avoir à affronter conflit conjugal ou dissonance psychique. La propension à s'approprier des représentations féministes ou thérapeutiques en matière de sexualité dépend en fait des attitudes du partenaire. Or cette bienveillance n'est pas un trait de personnalité purement individuel : elle est liée au sens assigné à la sexualité. Boubacar (également interrogé en entretien) envisage essentiellement la sexualité comme une activité agréable et source de plaisir. Autrement dit, la sexualité ne représente pour lui ni un enjeu identitaire crucial – il se rassure sur sa masculinité, c'est-à-dire sur son appartenance au groupe des hommes, en investissant d'autres éléments tels que le sport ou les positions politiques (antiracistes) – ni un enjeu relationnel – il considère que l'intimité qu'il partage avec sa partenaire résulte principalement de leur discussions et points communs. Les refus de Camilla ne suscitant chez son partenaire ni remise en cause identitaire ni sentiment de rejet, ils ne sont pas interprétés comme un danger et se trouvent dès lors plus faciles à accepter.

L'analyse des trajectoires de ces femmes met dès lors en exergue le poids de trois variables dans le changement individuel de morale sexuelle de référence dans le cas où le nouveau modèle de « bonne » sexualité offre une plus grande latitude d'action que le précédent. La première variable est le fait d'avoir vécu une expérience fonctionnant comme un choc émotionnel et rendant insoutenables les violences symboliques vécues (soit parce qu'elles les visibilisent soit parce qu'elles les transforment en violences injustifiées). La seconde variable

est le fait d'accorder de la légitimité aux entités sociales porteuses de la nouvelle normativité. Enfin, la troisième variable est le fait de détenir des ressources (relationnelles, matérielles, culturelles) rendant possible l'adoption des conduites valorisées par la nouvelle morale de référence. La mise en lumière de ces trois facteurs permet de mieux cerner le mécanisme à l'origine de la plus grande adhésion à la morale sexuelle égalitaire de la part des femmes appartenant aux nouvelles générations, y compris celles issues des classes populaires. Si les femmes nées au cours des quatre dernières décennies ne sont pas plus exposées aux violences symboliques que leurs aînées, elles sont en revanche plus nombreuses à accorder de la légitimité aux produits culturels et médiatiques porteurs de l'idéal égalitaire. En effet, la légitimité ne procède pas uniquement d'affinités culturelles mais aussi de la valorisation, dans le cadre de la popularisation et de la démocratisation de la culture thérapeutique (Illouz, 2008 ; Schwartz, 2011), de la « résilience » et des parcours de progression (Marquis, 2018). Or les jeunes femmes issues des classes populaires peuvent, tout comme leurs homologues appartenant aux classes moyennes et supérieures, percevoir les femmes déclarant avoir enduré des souffrances et s'être extirpées après avoir changé leur rapport au monde et s'être recentrées sur elles-mêmes comme des *role models*.

3. Les conditions d'adhésion à la morale sexuelle égalitaire au prisme des trajectoires masculines

Les 18 hommes interrogés qui adhèrent désormais à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire présentent des profils sociaux variés. Ils sont âgés de 19 à 44 ans mais parmi eux seize ont moins de 35 ans et onze moins de 30 ans. Environ un tiers appartient aux classes populaires, un tiers aux classes moyennes et un tiers aux classes supérieures. L'analyse de leur trajectoire révèle que ces hommes connaissent deux types de parcours différents.

Sept d'entre eux transgressent, depuis leur adolescence ou plus récemment, au fil de leur avancée en âge, l'une des normes traditionnelles de la masculinité en matière de sexualité (incapacité à prendre l'initiative, dysfonctions érectiles ou encore difficultés à décoder les implicites et multiplication des « faux pas » dans les situations de séduction) et vivent, du fait de ces déviances, des violences symboliques qui prennent surtout la forme de dépréciation de la part de leurs pairs ou de leurs partenaires sexuelles. Lorsqu'ils découvrent les théories féministes ou thérapeutiques de la sexualité insistant sur le poids des normes sociales et la

spécificité individuelle, ils sont immédiatement intéressés par ces visions alternatives de la sexualité car celles-ci leur permettent de porter un regard plus positif sur eux-mêmes.

Les onze autres hommes concernés par ce changement de morale sexuelle ne dérogent pas aux attentes classiques de la masculinité en matière de sexualité mais ont vécu au cours de leur enfance ou plus récemment dans leur trajectoire des violences symboliques qui ont produit des effets durables. La confrontation aux récits de victimes de violences sexuelles réveille alors leur empathie car ceux-ci résonnent avec leur propre vécu. Ils deviennent dès lors sensibles aux expériences de violence que subissent les femmes et commencent à se questionner sur leurs propres conduites.

Dans les deux cas (transgression des attentes traditionnelles en matière de sexualité ou expérience de violences symboliques), les hommes en viennent à se renseigner sur les idées féministes concernant la sexualité et, s'ils jugent les analyses suffisamment sérieuses, ils commencent à promouvoir un modèle de « bonne » sexualité égalitaire au sein de leur réseau de sociabilité. S'ils ne reçoivent ni rappels à l'ordre continus et répétés ni sanctions durables et coûteuses au sein de leurs groupes de pairs masculins, ils continuent leur promotion de la morale sexuelle égalitaire.

Par rapport aux 45 hommes qui adhèrent toujours au modèle de « bonne » sexualité conservateur ou libéral, ces hommes présentent trois spécificités : ils attribuent de la légitimité aux analyses féministes auxquelles ils se trouvent exposés, ils sont insérés dans des réseaux de sociabilité qui ne témoignent pas d'hostilité vis-à-vis de la morale sexuelle égalitaire et ils ont vécu des violences symboliques qui ont produit des effets durables et intenses.

De même que pour les femmes, je commence par présenter quatre portraits d'enquêtés pour illustrer les façons dont ces différentes trajectoires s'incarnent. Les cas de Maxime et de Luc qui connaissent tous deux une entrée dans la sexualité et un début de parcours difficiles donnent à voir deux variantes de la première trajectoire, tandis que les parcours de Victorien et de Bastien fournissent deux exemples de violences symbolique subies à des moments différents de la vie mais produisant d'importantes répercussions subjectives et constituent en ce sens des exemples du second type de trajectoire.

3.1. Portraits

3.1.1. *Maxime et la posture attentiste dans la sexualité*

Âgé de 26 ans, Maxime vient de finir ses études de pharmacie et va commencer à exercer en officine à la rentrée. Il est actuellement célibataire et vit en colocation à Bagneux avec l'un de ses meilleurs amis.

Au cours de son enfance et de son adolescence, Maxime connaît une socialisation de genre atypique dans le sens où il n'acquiert pas de dispositions à l'affirmation de soi, dispositions typiquement « masculines » que les garçons ont tendance à se forger dès leur enfance du fait de l'éducation reçue et des comportements des adultes qui valorisent chez eux l'expression de colère ainsi que la formulation explicite de leurs goûts et dégoûts (Lignier, 2023). L'étude de sa trajectoire fait ressortir au moins deux éléments susceptibles d'expliquer la composition inhabituelle de son patrimoine dispositionnel.

Troisième enfant d'une fratrie de quatre, Maxime grandit dans un petit village situé à 50 km de Beauvais. Ses parents, originaires du Togo et du Bénin, ont migré en France avant sa naissance et sont catholiques pratiquant.es. Tout comme ses frères et sa sœur, Maxime est, très jeune, sensibilisé aux débats post-coloniaux et au racisme par son père qui enseigne l'histoire-géographie dans le secondaire, et prend dès lors l'habitude de raisonner en termes de rapports sociaux. En revanche, lorsqu'il fait l'expérience de minorisation, du fait de sa couleur de peau, ses parents l'encouragent à « *faire profil bas* ». Guidé.es par une logique d'intégration, son père et sa mère l'incitent en effet à développer une « *armure contre le racisme* » de façon à y devenir insensible. Par exemple, à l'âge de 7 ans, Maxime leur raconte que l'une de ses camarades de classe lui a demandé de jouer le rôle du « *méchant* » dans leur jeu d'imagination à la récréation parce que sa mère lui a dit que « *les Noirs ça sent bizarre* ». Ses parents lui conseillent de « *jouer à Tournesol* » et de « *faire comme s'[il] n'entendait pas* » ces stéréotypes racistes.

Au sein de sa famille, il est par ailleurs exposé à des modèles de genre atypiques. Il décrit sa mère comme une « *femme forte* » qui « *mène [s]on père par le bout du nez* ». S'il ne découvre pas les théories féministes au sein de sa famille, il estime avoir reçu en pratique une éducation féministe du fait des comportements de ses parents : son père lui apprend le repassage ; sa mère la couture et n'hésite pas par ailleurs à exprimer son mépris face aux tromperies et trahisons des personnages masculins dans l'émission « Les Feux de l'amour » :

« elle disait que c'était des nuls, et mon père disait rien donc implicitement c'est comme s'il la soutenait ».

Quelle que soit l'origine de cette faible propension à s'affirmer, Maxime se montre peu entreprenant dans le domaine de la sexualité. Pensionnaire dans un internat au lycée, il commence à sortir, à la fin de la seconde, avec une camarade de classe, peu avant qu'elle ne déménage à Paris pour poursuivre en CAP bijouterie. Il entame alors une « *relation sexuelle à distance par le biais du téléphone* » faite d'échanges de paroles, de pratiques masturbatoires simultanées et de *sextos*. Bien qu'il aurait souhaité avoir des rapports sexuels pénétratifs dès le début de la relation, il ne parvient pas à l'exprimer à sa partenaire et attend finalement que ce soit elle qui l'initie l'été après la terminale. Après cette première expérience « *ratée* » et « *décevante aussi bien pour elle que pour [lui]* », il n'ose pas prendre d'initiative et, alors que tou.te.s deux vivent désormais à Paris, il ne vit pas de nouvelle relation sexuelle avec elle.

Deux ans plus tard, Maxime s'engage dans une nouvelle relation conjugale avec une jeune femme inscrite en études vétérinaire qui lui reproche continuellement le fait qu'il ne soit pas suffisamment entreprenant en matière de sexualité :

M : C'était une source de disputes importantes, enfin pas de disputes mais plutôt de mécontentement de sa part.

R : *Mais elle te disait quoi du coup ?*

M : Bah je sais pas, que j'étais pas doué, que elle ça la mettait mal à l'aise, que ça la faisait douter sur son désir parce qu'elle avait moins de libido. Mais je comprends en fait elle ça la mettait mal après, elle avait l'impression que y avait un truc qui allait pas chez elle, ça a fragilisé sa sexualité alors qu'elle avait jamais eu de problème jusque-là. D'ailleurs ça elle me disait et c'était aussi une des pires sources de fragilisation. (...) Elle avait eu un mec avant avec qui elle était restée 6 ans et avait qui sexuellement c'était ouf, elle était hyper épanouie.

Maxime vit très difficilement cette expérience. Il se sent « *immature* » et développe un fort complexe d'infériorité : « *je me sentais clairement pas à la hauteur* ». Cette impression d'être déficient, « *pas assez bien* », est renforcée par une série de caractéristiques de sa partenaire qui l'impressionnent. Outre le fait qu'elle sorte d'une relation de six ans qui était sexuellement très épanouissante alors que lui-même a eu une expérience « *chaotique niveau sexe* », elle est de deux ans son aînée, fait la même taille que lui voire même le dépasse très légèrement – écart d'âge et de taille atypiques dans l'appariement hétérosexuel (Bozon et Héran, 2006) – et a déjà beaucoup voyagé. Ce sentiment d'infériorité le « *paralyse* » et « *bloque [s]on désir* » si bien qu'il fait, à plusieurs reprises, l'expérience de « *pannes sexuelle* » : « *Dans une relation hommes-femmes souvent ils disent qu'un mec dès qu'il voit une femme nue ça l'excite alors que*

moi pas du tout. » Cette période est pour lui profondément déstabilisante car il ne se sent pas « à la hauteur de son sexe » (Clair, 2023b) et n'en parle à personne, ne disposant d'aucun interlocuteur pour aborder un tel sujet qui « *touche à l'égo viriliste complètement* ». Il reste toutefois pendant un an et demi dans cette relation car il jouit d'une faible estime de lui et « *par peur de pas pouvoir retourner dans une relation pendant longtemps* ».

La fin de la relation concorde avec le début du moment MeToo et la vague de témoignages sur les réseaux sociaux. Maxime est alors tout de suite intéressé par les analyses féministes qu'il découvre d'abord sur Facebook et Twitter car celles-ci résonnent immédiatement en lui. Il est, en particulier, interpellé par les discours mettant l'accent sur les normes qui encadrent les comportements masculins et féminins en matière de sexualité. Comme son expérience personnelle contredit les croyances biologisantes, il se trouve enclin à envisager les représentations des comportements sexuels jugés « normaux » pour les hommes et pour les femmes comme le produit d'une construction sociale. Enthousiasmé par ces nouvelles perspectives, il approfondit ses recherches et se renseigne notamment sur la « culture du viol » et le *slut shaming* (« tendance à étiqueter une femme de « pute » pour la disqualifier socialement »). Il parle à son frère de ses découvertes ainsi qu'à ses amis proches, dont certains ont, selon Maxime, « *un temps d'avance* ». Ces derniers l'encouragent à poursuivre ses recherches et son « *éducation féministe* ». D'autres sont plus éloignés de ces analyses mais se montrent curieux et intéressés (parfois parce qu'ils rencontrent des difficultés en matière de séduction et de sexualité similaires à celles de Maxime).

Au moment de l'entretien, Maxime adhère au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire. Au-delà des propos qu'il tient sur le sujet et de son identification au féminisme, ce sont aussi les jugements qu'il émet sur les autres hommes, y compris sur ses amis, qui en témoignent. Il critique en effet les comportements « *trop dominants* » qui sont de son point de vue insuffisamment tournés vers le désir et le plaisir des femmes. Pour lui, ces hommes sont « *toxiques* » et contribuent à perpétrer la domination masculine. Lorsque je l'interroge, il est d'ailleurs engagé avec son colocataire dans un projet associatif dont le but serait de protéger les étudiantes des « *relations toxiques* » et des « *viols conjugaux* ».

3.1.2. Luc et le malaise interactionnel

Luc est un informaticien âgé de 44 ans et engagé dans des relations polyamoureuses au moment où je le rencontre. Il vit seul à Dunkerque dans un appartement situé au centre-ville.

Comme Maxime, Luc connaît, au cours de son enfance et de son adolescence, une socialisation de genre atypique au sens où il n'intériorise pas de dispositions à l'aisance sociale ; dispositions qui sont, de même que les dispositions à l'affirmation de soi, également perçues comme typiquement « masculines ». Son parcours suggère que cette absence d'aisance sociale prend entre autres racine dans son expérience familiale. Il grandit avec sa sœur de 5 ans sa cadette et ses parents, respectivement gendarme et institutrice, dans un environnement dans lequel « *on ne se parle pas* ». Son père et sa mère s'entendent mal et communiquent très peu :

Ils se parlaient jamais, et les seules fois où ils le faisaient on aurait préféré qu'ils le fassent pas parce que c'était toujours vachement hargneux, y avait une agressivité latente permanente.

Ce climat ne l'encourage pas à prendre part aux interactions auxquelles il est confronté ou à y prêter attention. Au contraire, il développe en réaction à cette « *atmosphère pesante* » des stratégies pour faire abstraction de ce qui se passe à l'extérieur et se plonger dans son imagination. Ce recentrement sur lui le détourne alors des autres individus et le conduit progressivement à se sentir « *étranger* » au monde social : il se dit incapable d'anticiper les réactions de ses parents, ne comprend absolument pas sa sœur et son mode de pensée. En entretien, il déclare d'ailleurs avoir cessé de s'interroger depuis longtemps sur les raisons poussant sa sœur à faire ce qu'elle fait :

Mais après elle elle est vraiment folle, enfin au sens de la folie. Elle a un passif très lourd, avec des TOC, des tentatives de suicides, des passages à l'HP [Hôpital Psychiatrique], donc très compliqué.

Au fil du temps, son incompréhension s'étend à ses autres interlocuteurs/rices si bien qu'il finit par se sentir hermétique à l'ensemble de ses pairs.

Du fait de son imperméabilité aux pensées et émotions que vivent les autres, Luc rencontre notamment des difficultés pour décoder les implicites. Or cette inaptitude s'avère handicapant en matière de séduction. Au lycée, au cours de ses études supérieures et même après son entrée dans la vie active, Luc se dit très embarrassé et maladroit avec les femmes. Bien qu'il tente de « *faire le caméléon* » et de mimer les comportements de ses copains, il multiplie les « *faux pas* » et enchaîne par conséquent les « *râteaux* ». Entraîné par son groupe de pairs, il essaie de draguer en boîtes de nuit et dans les bars. Il essuie alors des refus en public et fait l'objet de stigmatisations. Après avoir longtemps subi des moqueries pour son manque d'expérience sexuelle – au sein de son groupe de sociabilité, il était « *le dernier à rester puceau* » – il est ensuite étiqueté de « *gros lourd* ». Luc vit globalement mal toute cette période

et conserve des souvenirs amers de ses perpétuels efforts pour parvenir à copier les manières de faire de ses camarades.

Après une relation de dix ans avec une femme qui a déjà deux enfants, une séparation douloureuse et une période de dépression et d'« *errance identitaire* » – il ne sait plus qui il est – il découvre à l'âge de 36 ans, par l'intermédiaire de l'un de ses amis rencontré dans le cadre de l'association Mensa (qui s'adresse aux personnes à haut potentiel intellectuel), la communauté polyamoureuse et *sex positive*. Il s'y plaît immédiatement en raison de l'accent mis sur la communication explicite et commence à s'intéresser à ce qu'il appelle lui-même la « culture du consentement ».

Quand je l'interroge, Luc est investi depuis huit ans dans la communauté poly. Désormais, cette communauté constitue d'ailleurs son principal réseau de sociabilités, si bien que ses fréquentations véhiculent pour l'immense majorité d'entre elles un modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Une telle homogénéité des systèmes de représentations et de valeurs contribue sans doute à expliquer pourquoi Luc est l'un des enquêtés à avoir le plus insisté sur la nécessité d'obtenir et de respecter le consentement des femmes dans la sexualité : il fait de son appartenance à la communauté poly et de son rapport au consentement un enjeu identitaire crucial, en particulier quand il est amené à échanger avec des personnes étrangères à son groupe.

3.1.3. Victorien et les souffrances familiales

Âgé de 32 ans, Victorien est employé dans le secteur de la communication et père d'une petite fille de 2 ans. Il vit avec sa future femme, infirmière spécialisée en oncologie, à Marseille.

Victorien vit une enfance qu'il qualifie *a posteriori* de malheureuse. Ses parents divorcent lorsqu'il a quatre ans, au moment où son père, qui entretient depuis plusieurs mois une liaison extraconjugale, décide de s'installer avec son amante. Il vit alors jusqu'à ses 15 ans avec sa mère, éducatrice de jeunes enfants, et son frère cadet. Les relations familiales sont toutefois extrêmement tendues. En outre, il estime avoir grandi dans un environnement profondément « *insécurisant* » entre autres parce qu'il s'est constamment senti « *rejeté* » par sa mère, qui ne cessait de lui reprocher sa ressemblance avec son ex-mari :

Elle me disait aaaah je crois voir ton père, je supporte pas. T'es en train de devenir un vrai salaud, comme lui. Mais pourquoi je m'étonne ? Sandrine elle me le dit tous les jours tel père tel fils, y a pas de surprise.

Le degré de conflictualité atteint son paroxysme lorsqu'il entre au lycée et il emménage alors chez son père, instituteur. Cependant, son état de bien-être ne s'améliore pas durablement car son père est très souvent absent. Il passe la majorité de la semaine chez sa nouvelle compagne et le laisse « *livré à [lui]-même* ». Après s'être senti rejeté, Victorien a l'impression d'être abandonné. Des années durant, il souffre de solitude.

Quand je l'interroge, Victorien considère que cette expérience subjective d'isolement a fragilisé son estime de lui. D'une part, le fait de ne pas avoir eu l'occasion d'échanger sur ses insécurités et incertitudes avec des interlocuteurs/rices alors même qu'il traversait une période de questionnement identitaire et qu'il avait honte de plusieurs aspects de lui a empêché de désamorcer le processus de repli sur soi. En particulier, il développe au cours de cette période un dégoût envers son corps du fait de son surpoids et de son visage couvert d'acné, qui se généralise progressivement en dégoût général vis-à-vis de lui-même. En conséquence, il se « *referme sur lui* » et tente de dissimuler au maximum qui il est. D'autre part, ces expériences subjectives de rejet et d'abandon le conduisent à porter un regard négatif sur lui-même. Il en vient à se percevoir comme une personne dépourvue de valeur, qui « *ne vaut pas le coup qu'on s'intéresse à elle* » et dont les comportements et attitudes sont inadaptés, « *pas assez bien* ».

À l'âge de 28 ans, alors qu'il a pour projet de devenir père, Victorien consulte une psychologue afin de « *régler [s]es traumas d'enfance* » et de renouer avec ses parents. Cette thérapie le replonge dans le passé et ravive des souvenirs qui étaient restés enfouis dans sa mémoire. Perturbé, il commence à faire des insomnies et se dit un peu angoissé. Il met finalement un terme à ce suivi psychologique au moment où sa conjointe tombe enceinte, mais entame une nouvelle thérapie un an plus tard (fin 2019) pour gérer une situation qu'il qualifie de « *harcèlement au travail* ». Le « *favoritisme* » de son manager pour sa collègue suscite chez lui un sentiment d'exclusion et un profond mal-être le conduisant au bord du *burn-out*. Comme Victorien essaie de comprendre pourquoi cette situation le met en crise, il intensifie ses pratiques d'introspection et établit des liens toujours plus nombreux entre affects et expériences vécues :

C'était mieux, plus profond, moi j'avais déjà fait un travail sur moi donc j'avais plus de recul, plus la capacité à faire ce travail. J'ai toujours été assez réflexif comme je vous disais mais on le devient de plus en plus avec l'expérience de la réflexion sur soi. (...) J'ai reparlé de pas mal de trucs, de mon problème d'estime de moi et de mon rapport avec les filles quand j'étais jeune, de tout ça.

Autrement dit, il aborde, lors de ses consultations hebdomadaires, de nouveaux pans de son intériorité, incluant son rapport contrarié à la séduction et à la sexualité au cours de son adolescence.

C'est dans ce contexte qu'il tombe par hasard sur la lettre ouverte intitulée « J'ai violé. Vous violez. Nous violons » publiée 7 mars 2021 dans le quotidien *Libération*¹⁰⁶ dans laquelle un étudiant de l'Institut d'études politiques de Bordeaux reconnaît avoir violé son ex-copine et décrit le contexte dans lequel l'événement s'est déroulé :

Y a un étudiant, je crois de Sciences Po, qui a écrit une lettre en disant que c'était un violeur en puissance. Et je me souviens de cette lettre et je me souviens qu'elle a fait écho en moi, je me suis dit "tiens son propos il raisonne en moi particulièrement" et très rapidement, en quelques minutes cet épisode est revenu, et un autre qui est revenu après. Du coup j'en ai discuté avec Émilie, ma compagne actuelle, parce qu'on est assez transparents là-dessus, en lui disant "regarde ça, moi je me retrouve vachement là-dedans" et j'avais besoin d'en parler, de verbaliser ça, donc on a verbalisé ça ensemble.

La confrontation à ce discours dénonçant la dimension systémique de la domination masculine dans la sexualité déclenche chez lui une relecture critique de ses expériences sexuelles et le sensibilise plus généralement aux analyses en termes de genre et à l'idéal égalitaire en matière de sexualité. Il s'intéresse alors au mouvement MeToo, se renseigne sur le sujet des rapports de pouvoir dans la sexualité et en vient à questionner sa vision biologisante et différentialiste de la sexualité acquise dans sa jeunesse sous l'influence des multiples socialisations homogènes en la matière. Résultant entre autres de ses déménagements successifs à travers la France et de l'expérience de repli conjugal suite à la naissance de sa fille, Victorien dispose d'un faible réseau de sociabilités et voit très rarement ses ami.es seul, c'est-à-dire sans Émilie (il fréquente surtout d'autres couples à l'occasion de dîners à domicile ou au restaurant). Il ne discute donc jamais de sexualité avec des pairs masculins mais déclare avoir des « *modèles de substitution* » grâce aux figures médiatiques.

Au cours de l'entretien, Victorien affiche son adhésion au modèle de « bonne » sexualité égalitaire, comme l'indiquent plusieurs éléments. Depuis qu'il a fait part à sa conjointe de ses doutes concernant le consentement de deux de ses anciennes partenaires, tou.te.s deux discutent régulièrement de la question du désir féminin ainsi que des stéréotypes relatifs aux prétendues pulsions sexuelles masculines. Victorien se dit de surcroît largement plus attentif aux attitudes

¹⁰⁶ Matthieu Écoiffier, « Pourquoi "Libé " publie la lettre d'un violeur », [en ligne], liberation.fr, 07/03/2021, disponible sur : https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/pourquoi-libe-publie-la-lettre-dun-violeur-20210307_RVC6CCQM75EW7F4RDBHZG4RYOE/ (page consultée le 06/01/2023).

et moues de sa partenaire avant et pendant les rapports sexuels car il cherche à s'assurer qu'elle en est aussi satisfaite que lui.

3.1.4. Bastien et la rupture amoureuse

Bastien est âgé de 34 ans et exerce comme ouvrier non qualifié dans une usine agroalimentaire depuis trois ans. Célibataire, il vit actuellement chez ses parents dans un village de Haute-Marne de 40 habitants dans lequel il est né et a passé toute sa jeunesse. Son père est cantonnier et sa mère agente d'entretien.

Au cours de son enfance et de son adolescence, Bastien construit une forme de masculinité typique des classes populaires (Coquart, 2019), notamment en matière de sexualité (Avarguez et Harlé, 2007 ; Clair, 2023b ; Dafflon, 2015). Il obtient d'abord des informations au collège *via* les discussions entre copains et la circulation de bandes-dessinées érotiques, volées dans les bibliothèques des pères (l'accès à Internet est encore limité au début des années 2000, en particulier dans les zones rurales), puis reçoit ses premières fellations, avant de se mettre en couple avec une fille de son lycée, inscrite dans la filière professionnelle « Accompagnement Soins et Services à la Personne », Kelly, au milieu de son année de seconde. Au cours de cette première relation, Bastien prend les initiatives dans la sexualité, convainc sa partenaire de réaliser ses fantasmes – pratiquer la sodomie, recevoir une fellation pendant qu'il joue à des jeux vidéo – et refuse les cunnilingus. Après le bac, tou.te.s deux déménagent à Dijon car Bastien est diplômé en hôtellerie/restauration et cherche une position de serveur. Embauché dans un bar-brasserie, il fait alors l'expérience presque quotidienne de soirées festives très alcoolisées au cours desquelles des concours et paris sexuels sont organisés : « *c'était à celui qui allait se taper la stagiaire, ou l'apprentie en premier qui gagnait* ». Si « *en théorie [il] participe pas* », il lui arrive plusieurs fois d'avoir des relations d'un soir avec des serveuses ou des clientes. Malgré ses écarts, il se dit très attaché à Kelly et projette de fonder une famille avec elle – il a notamment prévu de se marier et d'acheter un logement.

Après cinq ans de relation, Kelly le quitte pour un autre homme. Bastien se sent « *trahi* » et traverse, pendant une demi-décennie, une « *sale période* » : ses troubles d'usage de l'alcool s'intensifient, il fait une « *grosse dépression* » et n'a plus de rapport sexuel. Pour lui, cette rupture est difficile à double titre. Il est non seulement privé de la personne aimée mais vit aussi un ébranlement identitaire. D'un point de vue personnel, ses projections dans le futur sont

remises en question et ses perspectives d'avenir s'effondrent. D'un point de vue relationnel, son positionnement au sein de sa famille est bouleversé car l'image que ses parents se faisait de lui est contredite par sa nouvelle réalité :

Mes parents avaient été appelés par les urgences parce qu'on m'avait retrouvé complètement ivre sur la voie publique. Donc bon après discussion avec les parents, et puis bon ils sont quand même âgés donc faire le trajet jusqu'à Dijon, tout ça pour vous dire "votre fils est aux urgences", on sait pas dans quel état il est. A côté j'avais mon frère, lui qui faisait sa vie tranquille. C'est pas qu'on est les opposés mais c'est vrai que lui la première femme qu'il a eu ben il en est marié maintenant, il a deux enfants, moi je suis loin du compte. Donc on se ressemble pas beaucoup là-dessus. Donc je m'étais dit "fais chier, tu fais encore tes conneries", je voulais me ranger.

Bastien a le sentiment d'être aux yeux de ses parents comme le « mauvais » fils, par contraste avec son frère qui, lui, incarne la « bonne » masculinité. Après cet épisode qui agit pour lui comme une « *sonnette d'alarme* », il décide de « *changer de vie* », déménage, commence à travailler dans un nouveau restaurant et retrouve une sexualité active suivant le même modèle androcentré que précédemment : « *j'étais beaucoup influencé par le porno, je pensais que l'acte s'arrêtait quand l'homme avait fini.* »

Après quelques temps, il fait la rencontre, sur son lieu de travail, d'une étudiante en psychologie âgée de 19 ans et issue des classes moyennes, Juliette, avec laquelle il entame une relation conjugale. Avec elle, il découvre un « *nouveau monde* » : il l'aide à réviser en l'interrogeant sur ses fiches bien qu'il n'en comprenne pas le contenu, découvre des « *types de filles qu'[il] connaissai[t] pas* » et prend part à de nouvelles formes de sociabilités, qui se structurent moins autour de l'alcool que de la parole. C'est au cours de cette relation qu'il prend connaissance des réflexions sur le consentement et plus généralement des perspectives inspirées par les savoirs féministes et thérapeutiques de la sexualité. Sa copine revendique un droit au plaisir, refuse de faire des fellations, demande des cunnilingus et critique ses manières de faire qu'elle juge trop brusques :

B : Moi déjà avant les fellations pour moi c'était quasi obligatoire et je me suis rendu compte que non parce que j'avais une copine qui en faisait pas. Au début je l'ai pris contre moi et après j'ai compris que non c'est pas son envie. Moi j'ai des envies, elle aussi elle a des envies. C'est là que je me suis dit "attends mets-toi à sa place et essaie de comprendre pourquoi elle réagit comme ça". Et ouais je me suis dit "bah ouais y a des trucs qu'elles peuvent faire mais elles physiquement elles prennent pas plus de satisfaction que ça" et c'est là où je me suis mis à me poser ces questions-là.

R : *Et pour le cunni comment vous avez changé d'avis ?*

B : Bah parce qu'elle elle était demandeuse. Mais moi je savais que je manquais d'expérience et à l'époque passer pour un imbécile ça me bottait pas plus que ça. Mais après je me suis dit "c'est bon on sera que deux, essaie et tu verras bien". (...) Elle avait des attentes quoi. Elle trouvait que je faisais comme une brute, enfin pas une brute mais que j'étais nerveux alors que non même pas mais elle fallait les formes, être bien dans sa tête, du temps pour se préparer psychologiquement, des trucs jamais une fille m'avait dit.

Pour le convaincre de changer ses opinions et ses pratiques, Juliette lui montre en autres des témoignages de femmes racontant leurs expériences de violences sexuelles et rapportant les répercussions néfastes sur leur sexualité et plus généralement sur leur état de santé mentale. Confronté à ces récits, Bastien se « *sen[t] mal pour elles* » :

J'ai vu qu'elles étaient pas bien, et moi je veux pas ça. J'avais jamais pensé que..que ça faisait des gros problèmes, ça a l'air de pas rigoler. Elle m'a montré des trucs j'avais jamais pensé. Mais la dépression tout ça c'est pas drôle, tu fais rien c'est pas bien, c'est pas... ouais c'est un trou. Donc si on peut éviter faut éviter. Et voilà c'est pas difficile, faut juste faire plus attention.

À cette époque, il fréquente, outre les autres serveurs/euses de la brasserie avec lesquel.le.s il partage surtout des activités centrées sur la consommation d'alcool, nombre des amies de Juliette. Convié aux dîners que celle-ci organise, il prend part à des formes de sociabilités qui lui étaient jusqu'à présent inconnues mais qu'il valorise, jugeant ces types de rencontres plus « *matures* ».

Trois ans avant que ne se déroule notre entretien, Bastien et Juliette ont rompu, suite au déménagement de cette dernière dans le sud de la France. Elle souhaitait se rapprocher de sa famille et lui n'a pas voulu la suivre, conscient de la distance de classe qui les séparait et craignant de ressentir un décalage trop important dans un environnement qui lui était étranger. À l'issue de leur séparation, Bastien a réemménagé chez ses parents et a trouvé un poste dans une usine de la région. Malgré cette mobilité professionnelle et géographique ainsi que son nouveau statut de célibataire, Bastien a conservé son adhésion à la morale sexuelle égalitaire. Il continue de défendre la réciprocité et dit concevoir la sexualité « *comme un vrai échange* ».

3.2. Trois conditions pour adhérer à la morale sexuelle égalitaire quand on est un homme

Ces quatre trajectoires mettent en avant les conditions sociales rendant possible l'adhésion à une morale sexuelle égalitaire chez les hommes. Celles-ci partagent certains points communs avec celles en vigueur chez les femmes mais n'interviennent ni dans le même ordre ni exactement de la même manière. À partir de ces quatre cas mais aussi des quatorze autres hommes concernés par le changement de modèle de « bonne » sexualité, j'analyse comme chacun de ces facteurs intervient.

3.2.1. Une exposition à des grilles de lecture féministes jugées légitimes

À la différence des femmes, ce n'est pas l'expérience d'un choc émotionnel dans un contexte d'imprégnation par des nouveaux cadres de représentation qui déclenche le changement de morale sexuelle de référence mais l'exposition à des grilles de lecture inédites, féministes, de la sexualité, qui apparaissent suffisamment légitimes aux yeux des hommes concernés. Au sein de mon corpus, l'exposition à des cadres de perception uniquement thérapeutiques ne suffit pas à impulser un changement de morale sexuelle de référence. On peut faire l'hypothèse, dans la lignée de ce qu'observait Viviane Albenga (2009) dans son enquête menée auprès de femmes et d'hommes participant à des cercles de lecture, que les ouvrages associés au développement personnel continuent d'être perçus comme « féminins » et donc illégitimes alors que les écrits féministes parviennent à contrecarrer le stigmate du « féminin » grâce à la reconnaissance intellectuelle, médiatique, académique, les rendant ce faisant plus légitimes aux yeux de certains hommes. Dans ces conditions, seuls des sujets perçus comme légitimes (comme les projets professionnels) pourraient justifier le recours à des analyses, outils ou concepts issus de la nébuleuse du développement personnel (Royet-Galante, 2023).

Dans les récits collectés, la confrontation à des témoignages de femmes ou d'hommes parlant de violences sexuelles est souvent décrite comme un moment clé car c'est elle qui amène les hommes à découvrir des analyses présentant les normes sexuelles existantes comme des constructions sociales au service des dominants, à savoir au service de certains hommes qui cumulent plusieurs privilèges (de genre mais aussi de classe, de handicap *etc.*). Le système de représentations de Maxime se trouve ébranlé au moment où il découvre, sur Internet, des témoignages dans lesquels des jeunes femmes racontent des expériences de sexe non consenti ainsi que des analyses de ces récits proposant des montées en généralité dans *MadmoiZelle*. Victorien remet quant à lui en question sa vision de la sexualité après avoir lu dans le journal le *mea culpa* d'un étudiant reconnaissant avoir violé son ex-copine et expliquant cet acte par les rapports de genre structurant la société. Bastien est, pour sa part, influencé par sa deuxième copine quand celle-ci lui montre des témoignages de femmes revenant sur leurs expériences violentes de la sexualité.

Comme dans le cas des femmes, les hommes s'emparent des nouveaux cadres de représentation féministes seulement dans les cas où ils leur attribuent de la légitimité. Globalement, on retrouve les trois modes de légitimation mis en évidence pour les femmes. Certains hommes issus de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures ont grandi

dans une famille valorisant les sciences sociales en général ou les idées féministes en particulier. Comme on l'a vu, Maxime a par exemple été sensibilisé aux analyses en termes de rapports sociaux et de domination depuis très jeune par son père, d'abord à propos des questions de racisme. Dans ce cas, la légitimation procède alors des catégories de jugement formées au cours des premières socialisations.

D'autres hommes, comme Victorien ou Antoine [28 ans, photographe-vidéaste], appartenant cette fois aux classes moyennes et supérieures quelle que soit la répartition de leurs différents capitaux, octroient de la légitimité aux analyses mobilisant les lunettes du genre car celles-ci sont portées par des individus avec lesquels ils partagent un certain vécu, qui sont dotés d'un statut social valorisé et dont la trajectoire, après changement de perspective, paraît séduisante aux yeux de l'individu concerné. Accoutumé au retour sur soi, Victorien repère immédiatement dans le témoignage publié par l'étudiant de l'IEP de Bordeaux des points communs avec son propre vécu. Or le narrateur représente pour lui un modèle : il est étudiant dans un institut d'études politiques tandis que lui-même regrette de ne pas « *avoir été plus sérieux à l'école* » ; il sait manier le langage et a publié un article dans l'un des quotidiens français les plus prestigieux quand lui-même écrit des petites nouvelles et rêve de les publier un jour ; il fait preuve de réflexivité, ce que Victorien valorise fortement depuis qu'il suit des thérapies (Spector-Mersel et Gilbar, 2021) ; et enfin il transforme « ses erreurs passées » en ressource pour l'avenir puisqu'il en tire, conformément à l'idéal contemporain de développement personnel (Marquis, 2014 ; Nizard, 2023), des enseignements afin d'assurer sa « progression ».

Enfin, un dernier ensemble d'enquêtés prennent au sérieux les analyses parce qu'ils y sont confrontés par l'intermédiaire d'une personne avec laquelle ils entretiennent un lien intense – souvent l'une de leurs partenaires, une amie ou l'une de leurs sœurs. Ce constat rejoint les résultats de recherches menées dans le contexte étatsunien qui montrent que l'engagement des hommes dans la lutte contre les violences sexuelles est lié à leur proximité affective avec des femmes qu'ils savent avoir été victimes de viols ou d'agressions sexuelles (mères, épouses, partenaires amoureuses ou conjugales, filles *etc.*) (Messner, Greenberg et Peretz, 2015).

Cependant, les matériaux collectés dans le cadre de cette enquête suggèrent ce n'est pas seulement parce qu'ils entretiennent un lien affectif fort avec ces femmes que les hommes s'intéressent aux grilles de lecture féministes mais aussi parce que celles-ci exercent sur eux une forte influence. Dans mon corpus, cette configuration concerne les hommes appartenant

aux classes populaires ou en situation de mobilité sociale. Bastien admire la partenaire qui lui a parlé des analyses féministes de la sexualité à plus d'un titre : celle-ci est issue des classes moyennes, étudiante en psychologie et détentrice de savoirs qui demeurent à ses yeux hermétiques. Soufiane, un ingénieur informatique de 30 ans dont le père est marchand dans un souk au Maroc et la mère inactive, découvre la vision de la sexualité au prisme de la domination masculine par le biais de son ex-copine lorsque celle-ci l'accuse de l'avoir violée au cours de leur relation. Bien qu'il éprouve pour elle, depuis la rupture, des sentiments ambivalents (de l'inimitié mêlée à du dégoût, de la rancœur, de l'amour et de la fascination), celle-ci conserve sur lui un pouvoir non négligeable, entre autres parce qu'il s'agit de la première personne (et jusqu'à présent unique) auprès de laquelle il s'est confié, partageant avec elle des expériences difficiles vécues au cours de sa jeunesse et exprimant les émotions qu'il a ressenties et dont il a, pour certaines, honte (peur, désespoir, colère *etc.*). Comme Soufiane n'a pas connu d'autres relations sérieuses depuis leur séparation et comme le niveau d'intimité qu'il avait atteint avec elle est, pour lui comme pour de nombreux hommes, réservé aux relations amoureuses, il continue d'accorder un statut particulier à cette ancienne partenaire. Aussi, lorsque celle-ci lui reproche d'avoir exercé sur elle, dans la sexualité, de la domination en usant de son privilège masculin, il ne reste pas imperméable à ces perspectives. En fait, la visibilité des inégalités à un niveau individuel les encourage à interroger les normes de genre car une remise en cause de certaines des attentes sociales semble être, d'une manière ou d'une autre, dans leur intérêt (Messner, 2004). Dans le cas de Soufiane en effet, la remise en cause des normes dans la sexualité rend possible une remise en cause plus générale des normes de virilité (en dehors de la sexualité), que lui-même n'est pas toujours parvenu à respecter, en particulier au cours de sa jeunesse.

Cependant, tous les hommes confrontés à des témoignages de violences sexuelles, quand bien même ils seraient susceptibles de leur accorder de la légitimité, ne se saisissent pas des analyses féministes de la sexualité. En atteste le cas de Hadrien, un étudiant en master 1 de droit de 23 ans dont le père est enseignant en vente dans un lycée professionnel et la mère directrice de ressources humaines. Inscrit dans une université parisienne mais originaire de Dijon, il retourne pendant toutes les vacances scolaires chez ses parents et retrouve à cette occasion ses ami.es du secondaire. Au cours de l'année précédente, sa meilleure amie « *va très mal* » et lui apprend qu'elle a été violée par un garçon rencontré dans un bar lors d'une soirée alcoolisée. Hadrien donne du crédit à la parole de cette jeune femme qu'il estime et pour

laquelle il a beaucoup d'affection. Il se dit « *désolé pour elle* » et juge « *injuste* » ce qui lui arrive. Toutefois, il continue de se référer à une morale sexuelle conservatrice et ne décèle pas, dans la sexualité, de rapports de domination. Il classe plutôt cette expérience dans la catégorie des « *accidents* », insistant sur la responsabilité individuelle de l'homme en question et pathologisant son comportement, à l'image des descriptions médiatiques des hommes commettant des agressions sexuelles qui se trouvent être dominantes depuis le xix^e siècle (Ambroise-Rendu, 2010) : c'est un « *taré* » mais « *heureusement tous les hommes sont pas comme ça* ». Hadrien est un jeune homme adoptant des pratiques « masculines » qui sont pour la majorité d'entre elles socialement valorisées car conformes aux normes en vigueur. De fait, son entretien ne fait pas ressortir d'expérience transgressive durable et Hadrien ne semble pas avoir connu de sentiment de décalage durable et marquant. Cette tendance à l'adéquation aux codes sociaux régissant les situations traversées ne l'incite pas à problématiser les phénomènes observés. Au cours de l'entretien, il se montre ainsi peu réflexif et présente ses intérêts, choix et comportements comme allant de soi.

Le contraste entre la trajectoire d'Hadrien d'une part, et celles de Maxime, Luc, Victorien et Bastien d'autre part laisse penser que c'est aussi parce que les hommes ont vécu, à un moment de leur vie et de façon plus ou moins prolongée, des violences symboliques que la découverte des analyses féministes de la sexualité a résonné en eux et a rendu possible une reconfiguration de leur référentiel normatif.

3.2.2. L'expérience de violences symboliques

L'analyse des récits collectés auprès des 18 hommes adhérant à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire met en lumière le rôle des violences symboliques dans le changement de morale sexuelle de référence. Comme je l'ai précisé en introduction, je définis la violence en suivant Philippe Braud (2003), c'est-à-dire en m'intéressant aux souffrances vécues et perçues par les personnes qui en sont victimes et en repérant les cas où ces souffrances résultent d'un sentiment de vulnérabilité et d'infériorité provoqué par une atteinte au « moi identitaire ». Pour rappel, je parle alors de violence symbolique dans la mesure où celle-ci « opère dans l'ordre des représentations » (p.33). Je précise à nouveau que toute situations de violence (y compris les situations où s'exercent des violences physiques comme des coups) inclut de la violence symbolique : les atteintes corporelles provoquées par des bagarres, des viols, des attentats s'accompagnent toujours d'émotions à l'origine de souffrances comme de l'humiliation, de

l'insécurité, de la honte. En ce sens, les violences subies peuvent être physiques ou non-physiques mais dans les deux cas il s'agit de violence symbolique.

Au sein de mon corpus, deux types de configurations se distinguent alors. Dans la première, les enquêtés ont vécu des violences symboliques dans le domaine de la sexualité résultant de l'occupation d'une position dominée dans les rapports de genre. Dans la seconde, les enquêtés ont vécu des violences symboliques dans d'autres sphères de la vie qui résultent parfois de l'occupation d'une position dominée dans les rapports de genre mais qui peuvent aussi découler de l'occupation d'une position dominée dans d'autres rapports sociaux (rapports de classe, de race, d'âge...). Ces violences symboliques vécues présentent la particularité d'avoir produit des effets sur les hommes concernés qui subsistent encore au moment où ces derniers prennent connaissance des grilles de lecture féministe. Selon les cas, la persistance de ces effets s'explique soit par le fait que ces violences se soient exercées de façon durable dès l'enfance, soit par le fait que ces violences soient relativement récentes. C'est alors par l'intermédiaire d'un raisonnement par analogie et d'un sentiment d'empathie que ces hommes acquièrent une conscience des inégalités de genre dans la sexualité et en viennent à adhérer à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire.

À l'instar de Maxime ou de Luc, cinq autres hommes de mon corpus transgressent depuis plus ou moins longtemps l'une des attentes traditionnelles de la masculinité en matière de sexualité. Maxime, Antoine [28 ans, photographe-vidéaste], Lucas [23 ans, étudiant en master 1 d'économie] ou Yohan [31 ans, chauffeur semi-poids-lourds] adoptent une posture attentiste dans la sexualité et transgressent ce faisant la norme de la prise d'initiative masculine. Luc, Pierre [35 ans, enseignant-chercheur en informatique] et Sébastien [36 ans, ingénieur en informatique] recourent pour leur part à la verbalisation et à la communication explicite et dérogent ainsi à la norme de spontanéité (Thomé, 2022). Ces déviances résultent soit d'une socialisation de genre atypique, à l'œuvre dès l'enfance, qui ne transmet pas de disposition à l'assurance ou à l'aisance sociale, comme dans le cas de Maxime et de Luc ; soit de l'effet socialisateur d'événements survenus plus tardivement. Yohan [31 ans, chauffeur semi-poids-lourds] a été agressé sexuellement par un homme durant son sommeil il y a trois ans et rencontre depuis lors des difficultés érectiles. Il se montre dorénavant très peu entreprenant car il anticipe des « *pannes sexuelles* » et craint de perdre encore davantage la face s'il a lui-même fait le premier pas.

Quelle que soit la nature de la transgression, ces déviances aux attentes traditionnelles de la masculinité exposent les enquêtés à des dépréciations de la part de leurs pairs ou de leurs partenaires sexuelles. Or ces dépréciations affectent l'image qu'ils se font d'eux-mêmes. Ils se sentent « *extraterrestre[s]* » pour reprendre les termes de Sébastien [36 ans, ingénieur en informatique], différents et surtout « *moins bien* » que les autres hommes. Quand Maxime est critiqué par sa partenaire parce qu'il ne parvient pas à remplir ses attentes sexuelles, il développe un sentiment d'infériorité, se comparant dans un premier temps à son ex-copain avant de se comparer à l'ensemble des hommes. Une telle autodépréciation confirme l'importance du regard des femmes dans l'image que les hommes se font d'eux-mêmes mise en évidence par Beth Montemurro (2021) dans son enquête conduite auprès d'hommes hétérosexuels âgés de 20 à 68 ans. De même, les moqueries répétées vécues par Luc au sein de son groupe d'amis érodent progressivement la valeur qu'il s'attribue. Autrement dit, l'impression d'être anormal dans le domaine sexuel entache durablement l'estime que ces interviewés ont d'eux-mêmes et affecte l'ensemble de leur vie sociale. En témoigne le récit que fait Antoine des conséquences, sur le long terme, de son absence d'érection lors de sa première expérience et de sa posture attentiste dans ses expériences ultérieures :

A : Or il s'avère que ma première fois je ne l'avais pas prévue comme beaucoup de gens, c'est-à-dire que c'était avec ma meilleure amie, toujours ma meilleure amie actuelle d'ailleurs, c'est-à-dire qu'elle était en train de rompre avec son copain, elle me propose de venir chez elle pour regarder des DVD. On n'était pas en couple ou quoi que ce soit, y avait rien qui pouvait indiquer qu'il allait se passer un truc, et j'étais pas complètement désintéressé non plus mais je crois que ce jour-là j'avais pas forcément envie. En fait elle m'a sauté dessus.

R : *Ça s'est passé comment en fait ?*

A : Je suis arrivé, on a discuté et tout, elle allait pas super bien, on a regardé quelques DVD et puis à un moment donné, bon on était quand même tactiles mais comme on peut l'être avec son ou sa meilleur.e ami.e donc rien d'innocent mais bref. Et en fait elle m'a dessus à un moment donné, ça lui a pris, elle m'a sauté dessus, hop sur les genoux. Elle s'est mise sur mes genoux, elle m'a mordillé l'oreille, bah là j'ai compris que j'allais passer à la casserole. Je lui ai pas dit non parce que je me suis senti obligé. Bien entendu mon corps n'a pas fonctionné ce jour-là. (...) Ça a soulevé quand même beaucoup de questionnements et beaucoup d'angoisse. Je comprenais vraiment pas... Je veux dire quand t'es un mec de 19 presque 20 ans t'attends qu'une chose c'est de plus être puceau. Et après en plus ça m'a... bloqué, j'étais bloqué, j'initiais jamais trop rien, je sais pas ça m'avait encore plus bloqué cette histoire, impossible d'initier quoi que ce soit, de témoigner un intérêt à une fille. Et pendant toutes les expériences suivantes ça m'a suivi. Donc mon estime de moi elle a chuté... Pendant des années j'étais persuadé d'avoir plein de défauts que j'avais pas forcément.

(Antoine, 28 ans, célibataire, photographe-vidéaste, père : ingénieur chimiste, mère : ingénieure chimiste)

Toute transgression normative ne produit toutefois pas des effets aussi drastiques. Les individus évoluant désormais dans une pluralité de sphères sociales, ils sont soumis à une multiplicité de processus de socialisation qui sont parfois contradictoires (Lahire, 1998). Dans ce contexte, ne pas respecter des attentes sociales est une expérience routinière qui est, dans bien des cas, sans

conséquence sur l'image de soi. On peut faire l'hypothèse que l'ampleur des répercussions générées par une transgression dans le domaine sexuel est liée au rôle central de la sexualité dans la construction identitaire (Foucault, 1997 [1984]), en particulier chez les jeunes (Hirsch et Khan, 2019).

Parce que la sexualité est pour ces sept enquêtés source de détresse, la découverte des grilles de lecture féministes de la sexualité, qui présentent les attentes comportementales comme des constructions sociales néfastes participant à la domination masculine, est vécue comme un soulagement : elles leur offrent l'opportunité de changer le regard qu'ils portent sur eux-mêmes. Tandis qu'ils se percevaient jusque-là comme des hommes déficients et inférieurs aux autres, ils peuvent désormais envisager leurs absence de prise d'initiative ou leurs pratiques de communication explicite positivement :

C'est là que j'ai compris que tout ce temps non c'était pas moi qui avait un problème, c'est cette société pourrie qui a pour principe la domination. Et moi mon problème c'est que j'ai jamais voulu rentrer là-dedans. Moi dominer les autres ça a jamais été ma came, je suis un mec calme, *peace and love*, moi le faut écraser son voisin pour survivre, très peu pour moi.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Luc voit dans les analyses féministes une justification à ses expériences antérieures de décalage et se met à valoriser des comportements qui suscitaient autrefois chez lui de la honte. D'ailleurs, il les présente dorénavant sous l'angle du choix et de l'intentionnalité plutôt que sous le prisme de la contrainte et de l'absence de certaines compétences (et donc de dispositions). Cette dynamique consistant à recycler des cadres interprétatifs à des fins de revalorisation personnelle rappelle celle observée par Jessica Pfaffendorf (2019) dans son enquête auprès de jeunes hommes issus de familles favorisées et inscrits dans des internats thérapeutiques pour soigner leurs addictions qui réussissent, après avoir mobilisé les savoirs thérapeutiques diffusés par l'institution, à rehausser leur estime d'eux-mêmes. Pour le dire autrement, en adhérant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire, les enquêtés ayant pour habitude de vivre des violences symboliques du fait de leur transgression aux attentes traditionnelles de la masculinité en matière de sexualité peuvent restaurer, au moins subjectivement, leur identité stigmatisée.

Les onze autres hommes interrogés qui adhèrent, depuis le début du moment MeToo, au modèle de « bonne » sexualité égalitaire présentent un profil un peu différent : dans le domaine érotique, ils respectent les principales attentes de la masculinité et ne rencontrent pas de difficultés particulières pour avoir des partenaires romantiques ou sexuelles. En revanche, ils ont vécu des violences symboliques dans d'autres sphères de la vie sociale qui se sont avérées

dévastatrice en raison de leur vulnérabilité sur le moment. Ces violences symboliques revêtent deux formes.

Chez certains enquêtés, ces violences résultent d'une dépréciation continue qui s'est déroulée au cours de l'enfance sur le temps long et ont dès lors joué un rôle central dans leur construction identitaire, les conduisant à intérioriser l'idée d'une infériorité quasi intrinsèque à eux. Pour Mehdi et Soufiane, le sentiment de dépréciation résulte essentiellement des violences physiques exercées par leurs pères respectifs ainsi que des nombreuses situations d'humiliation vécues, comme l'illustrent, parmi d'autres exemples possibles, les deux extraits d'entretien suivants :

Y a des petits épisodes qui m'ont marqué, y a pire que ça hein mais c'est une fois y a un gars qui m'a dit "y a pas de place dans un taxi, tu vas monter dans le coffre", donc du coup je suis allé jusqu'au coffre et le mec a voulu voir jusqu'où j'allais aller, du coup j'obéis moi et le mec il lui [son père] a dit "t'as vraiment pas de chance, tes enfants sont vraiment trop débiles", il a commencé à rigoler. Et moi je croyais que mon père il allait quand même me défendre, je trouvais ça vexant, je devais avoir 8 ans et il a commencé à rigoler avec lui et à dire "oui t'as complètement raison".
(Soufiane, 30 ans, célibataire, ingénieur informatique, père : commerçant dans un souk au Maroc, mère : inactive)

Mon père il avait un putain de délire avec l'orthographe, et moi j'étais nul en orthographe donc je devais écrire, recopier pendant des heures. Et quand t'es assis avec tes mains éclatées, rouges parce que tu t'es fait défoncer avec la règle en métal, à recopier des mots jusqu'à ce que tes doigts n'en peuvent plus et continuer à écrire. Tu savais que t'allais te prendre ta roustie mais tu savais pas avec quel outil tu allais te prendre ta roustie. Comment tu peux brûler la plante des pieds de ton gamin ? Comment tu peux taper ton gamin avec un câble ? C'est que des trucs à chaque fois qui étaient tellement chelous que tu te dis quel est l'intérêt d'augmenter le niveau de violence ?
(Mehdi, 33 ans, en couple, employé dans l'hôtellerie au chômage, père : ouvrier non qualifié, mère : aide à domicile)

Pour Quentin et Victorien, les violences symboliques procèdent plutôt de situations d'exclusion, de rejet ou d'indifférence durables.

Chez les autres enquêtés, les violences symboliques résultent d'un ébranlement de leurs repères identitaires liée à la remise en question des catégories de classement leur ayant jusque-là servi à se situer dans le monde. Cette remise en question découle soit, comme pour Bastien, d'une rupture amoureuse ; soit d'un changement de milieu social provoquant un désajustement voire un conflit des valeurs de référence. Boubacar [21 ans, étudiant en licence d'économie] se souvient avoir été profondément bouleversé lorsqu'il est entré au collège car ses catégories de jugement habituelles ont brusquement été invalidées par son entourage. Né au Sénégal, il est arrivé en France à l'âge de quatre ans avec ses parents et son petit frère. Jusqu'à ses 16 ans, sa famille a très fréquemment déménagé mais a toujours été hébergée dans des foyers situés dans

des quartiers de l'Est parisien. Tandis qu'il vivait au quotidien avec « *des renois, des rebeus qui étaient comme [lui]* », c'est-à-dire sans papiers, pauvres et émigrés, il a fréquenté, à partir du collège, des établissements scolaires publics dans lesquels étaient inscrites des « *bobos un peu gauchistes* ». Il dit avoir ressenti une « *pression sociale* » importante et avoir été contraint d'abandonner rapidement ses anciennes catégories de pensée pour ajuster sa manière d'être en fonction des environnements dans lesquels il était inséré, nouer des relations d'amitié et éviter de vivre des situations d'exclusion – les réputations et hiérarchies de statut locales étant des enjeux centraux dans la vie des collégiens (Déage, 2023).

En dépit de l'hétérogénéité des parcours et de la diversité des contextes et des formes prises par les violences symboliques, le changement de morale sexuelle s'opère de la même façon pour ces onze enquêtés : confrontés à un récit de violence sexuelle vécue par une femme, ils ressentent une forte empathie pour la victime et en viennent à porter un regard critique sur les comportements de l'homme concerné. Les entretiens révèlent que c'est parce que les émotions décrites par la narratrice font écho avec le sentiment d'infériorité et les souffrances qu'eux-mêmes ont vécues par le passé qu'émerge chez eux une forte empathie. Soufiane se dit « *détruit* » au moment où il apprend que son ex-copine estime avoir été violée par lui car la projection dans le vécu d'une personne transformée en objet l'épouvante. Violée au cours de son adolescence, son ex-partenaire lui avait déjà parlé des souffrances générées par le fait de se sentir « *objet* » et dépourvue de pouvoir. Elle lui avait aussi décrit les sentiments et émotions entremêlés de dégoût, de fascination et de peur qu'elle continuait d'éprouver lors des rapports sexuels. Or, certains des états psychiques raisonnent avec ceux que lui-même a connu quand, enfant, il subissait les violences de la part de son père :

Moi dans ma vie je me suis toujours construit en mode "mon père est violent, ma mère a subi donc je vais tout faire pour être tout sauf mon père". (...) Parce que déjà que moi j'aime pas la violence, je veux surtout pas produire un truc que je détestais chez mon père. C'est pour ça que pour moi c'est vraiment très dur et que quand elle m'a dit [qu'il l'avait violée], ça a été comme une claque. Parce que moi je sais ce que ça fait, pas quand on est violée mais de se sentir comme un objet, je sais à cause de mon père et j'ai imaginé, et pour ça, ça m'a rendu fou.

(Soufiane, 30 ans, célibataire, ingénieur informatique, père : commerçant dans un souk au Maroc, mère : sans emploi)

Une dynamique similaire se dégage des propos de Bastien qui a été touché par l'argument des conséquences psychologiques avancé par sa copine alors que celle-ci cherchait à le convaincre de l'importance, pour les femmes, de s'engager dans des rapports sexuels uniquement lorsqu'elles en avaient envie. Lui-même ayant traversé une période de dépression pendant

plusieurs années et gardant un « *très mauvais souvenir* » de cette période, il est horrifié à l'idée de provoquer chez une autre personne cet état.

À partir des résultats de son enquête sur l'amour à l'adolescence, Isabelle Clair (2023) déduit que le fait d'occuper une position marginale dans les groupes d'hommes et d'incarner une masculinité à distance des formes hégémoniques favorise la réflexivité, et même plus généralement la réflexion. Le cas des hommes interrogés ayant subi des violences symboliques suggère que c'est parce qu'elle suscite un sentiment d'infériorité que la marginalité encourage l'analyse des situations sociales traversées et l'introspection. L'impression d'être « moins bien », « pas assez » par rapport aux autres pousse à s'interroger sur l'origine des décalages vécus et stimule la remise en question. Bien que les travaux existants n'établissent pas directement de lien entre faible estime de soi et introspection, les matériaux sur lesquels ceux-ci s'appuient pourraient corroborer cette hypothèse et suggérer que la relation de corrélation s'observe aussi dans d'autres contextes. Par exemple, l'étude dirigée par John L. Oliffe (2022) auprès d'hommes australiens et canadiens ayant vécu une rupture conjugale initiée par leur partenaire montre qu'à la différence de ceux qui envisagent la séparation comme le produit d'un mauvais concours de circonstances, de la vulnérabilité féminine ou d'un déficit d'amour de la part de leur ex-conjointe (notamment vis-à-vis de celui qu'eux-mêmes leur portent), certains se montrent réflexifs et réfléchissent aux différents éléments qui ont conduit à la rupture. Ils considèrent avoir une part de responsabilité dans l'échec de la relation et cherchent alors à se transformer pour devenir une meilleure version d'eux-mêmes. Or il apparaît, dans les discours collectés, que ces enquêtés ont vécu une enfance marquée par expériences transgressant les normes dominantes et exposant à la marginalisation : l'un d'entre eux a vécu des violences intrafamiliales, un autre a grandi avec un frère en situation de schizophrénie...

Tableau 6 – Récapitulatif des enquêtés adhérant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire en fonction du type de violences symboliques subies

Violences symboliques vécues dans le domaine de la sexualité		Violences symboliques vécues dans d'autres sphères de la vie sociale	
Posture attentiste	Faux pas	Dépréciations durables et répétées au cours de l'enfance	Ébranlement identitaire
Antoine Kévin Maxime Yohan	Luc Pierre Sébastien	Mehdi Quentin Soufiane Victorien	Alexis Bastien Boubacar Esteban Lucas Marc Tom

Cependant, tous les hommes ayant vécu des violences symboliques au cours de leur jeunesse et se trouvant exposés à des témoignages de violences sexuelles auxquels ils attribuent de la légitimité ne changent pas de morale sexuelle de référence. Ceux qui en viennent à adhérer au modèle de « bonne » sexualité égalitaire ont un troisième point commun : Les matériaux collectés font émerger le rôle d'un troisième facteur social : celui d'être insérés dans au moins un réseau de sociabilité au sein duquel ce nouveau modèle de « bonne » sexualité est valorisé – en tous cas non discrédité.

3.2.3. La validation par l'entourage

Les dix-huit enquêtés concernés évoluent en effet dans des cercles sociaux sensibles à l'idéal égalitaire. On retrouve le rôle crucial de l'environnement déjà mis en avant par Vivianne Albenga et Alban Jacquemart (2015) et confirmé par une étude récente portant sur la sexualité d'hommes hétérosexuels âgés de 24 à 34 ans occupant une profession intermédiaire ou intellectuelle supérieure ou exerçant une fonction de cadre. Cependant, pour Emmanuelle Santelli et Barbara Blum (2023) ce seraient les femmes (les amies et les partenaires) qui exerceraient l'influence la plus importante. Or dans mon propre corpus, si la fréquentation de femmes promouvant les analyses féministes et thérapeutiques de la sexualité semble nécessaire, elle ne paraît pas suffisante. Pour que les enquêtés adhèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire, il semble indispensable qu'ils reçoivent également une forme de validation de la part d'une figure masculine. Après s'être renseigné sur les analyses féministes de la sexualité, Maxime en parle à son frère et ses amis, qui sont pour certains plus informés que lui sur le sujet

et adhèrent déjà à la morale égalitaire ; au moment de découvrir les perspectives égalitaires, Bastien côtoie les ami.es de sa copine de l'époque, qui sont étudiant.es et qui sont sensibilisé.es pour la plupart aux idées féministes ; Luc évolue pour sa part dans les communautés polyamoureuses et fréquente des hommes faisant du « *consentement affirmatif* » une « *philosophie de vie* » ; et Victorien accorde une grande importance aux opinions défendues publiquement par des figures médiatiques incarnant une masculinité égalitaire. Dans ces quatre cas les hommes reçoivent une forme de validation de la part de figures masculines pour lesquelles ils ont de la considération – des personnes de leur entourage ou bien, lorsqu'ils n'entretiennent pas de lien significatif avec d'autres hommes, des personnalités publiques qu'ils admirent. Le fait de recueillir des avis positifs ou des marques d'intérêt quand ils parlent de leurs réflexions récentes à propos de la « bonne » sexualité et évoquent la grille de lecture constructiviste les conforte dans leur choix de s'interroger et les encourage à poursuivre dans cette voie.

L'importance de la validation par des pairs de même sexe apparaît de façon particulièrement flagrante dans le cas de Dylan, un homme âgé de 23 ans, résidant dans un petit village situé en Charente-Maritime et surveillant dans un établissement scolaire. Petit, mince et timide depuis sa petite enfance, Dylan a grandi en incarnant une forme de masculinité en décalage avec le modèle viril valorisé par son père, chauffeur poids lourds, ainsi que par ses camarades issus des classes populaires rurales pour qui la force physique et l'assertivité constituent des qualités clés. Tout au long de son enfance et de son adolescence, Dylan fait alors l'objet de moqueries et de petites exclusions des groupes de sociabilités qu'il vit comme des violences symboliques. De fait, l'accumulation de ces expériences le conduit à développer un sentiment d'infériorité vis-à-vis des autres hommes de son entourage. À l'âge de 16 ans, il a sa première expérience sexuelle avec une fille qu'il ne connaît pas, dans le cadre d'une soirée organisée par des jeunes fréquentant le lycée agricole voisin. À partir de cette date, il a des relations d'un soir avec plusieurs autres partenaires qu'il rencontre toujours dans le contexte de soirées festives alcoolisées – dans des bars ou des boîtes de nuit. Au cours de cette période, l'accès à la sexualité fonctionne pour lui comme un gage de sa valeur en tant qu'homme : les conquêtes sexuelles lui permettent de se « *sentir normal* » et « *aussi capable que les potes* ». À l'âge de 21 ans, il apprend que sa sœur, alors âgée de 16 ans a été violée lors d'un festival et a développé depuis des troubles du comportement alimentaire. Il dit avoir été sidéré des répercussions d'actes sexuels non consentis : « *franchement je pensais pas du tout que ça*

pouvait détruire quelqu'un à ce point, mais là ma sœur je l'ai vue elle était complètement fucked up ». Intrigué et contrarié, il cherche des informations sur Internet et lit plusieurs articles sur les violences sexuelles. Ces découvertes l'interpellent et l'encouragent à remettre en question le double standard de sexe dans la sexualité. Cependant, de telles réflexions ne sont pas durables – au moment de l'entretien, Dylan en parle au passé et présente ses interrogations comme appartenant à une période révolue :

J'étais pas bien, honnêtement hein, je me suis posé vachement de question, parce que moi je suis pas un mec comme ça, le viol pour moi c'est une ligne rouge mais vraiment, pour moi c'est sacré, peut-être j'en fais trop, je sais pas. (...) J'en ai parlé à mes potes, tous les soirs presque je les bassinai avec ça, ils se foutaient de ma gueule hein, à me dire que je me prenais trop la tête, que j'étais pas ce genre de mecs donc que j'avais pas à m'en faire. Je pense que je suis quand même resté bloqué dessus quelques temps, je revenais dessus à leur dire que finalement je sais pas si moi aussi j'ai pas... pas violé hein évidemment, je suis pas comme le fils de pute de ma sœur mais... je sais pas si j'ai toujours été 100% réglo non plus. Bref. Mais après avec le temps, grâce à mes potes ça a fini par me sortir de la tête et voilà.
(Dylan, 23 ans, en couple, surveillant dans un collège-lycée, père : chauffeur poids-lourds, mère : aide-soignante)

Alors que Dylan commence à s'interroger sur les « bonnes » manières de se comporter dans la sexualité, ses amis le dissuadent de poursuivre sa remise en question en suggérant qu'il exagère l'ampleur de la problématique des violences sexuelles et en se moquant de lui. Cette citation met clairement en exergue l'influence des pairs, et plus précisément du rapport que ceux-ci entretiennent avec la sexualité, sur les représentations et sur la morale sexuelle de référence. Le rôle crucial des visions de la sexualité véhiculées par les groupes de pairs a déjà souligné dans d'autres recherches. Dans son enquête menée auprès de femmes se définissant comme « gouines » au sein d'un groupe militant transpédégouine, Sarah Nicaise (2023) observe par exemple que s'opère une reconfiguration des rapports à la sexualité à mesure que les jeunes femmes passent du temps avec le collectif et se trouvent exposées aux cadres de représentations et jugements dominants dans le collectif. Bien que les groupes de pairs validant le modèle de « bonne » sexualité égalitaire se caractérisent, pour les hommes interrogés dans le cadre ma recherche, par une dimension matérielle et spatiale moins formalisée, ils produisent un effet comparable. Pour adhérer durablement à la morale sexuelle égalitaire, les hommes doivent avoir pour figures de référence des hommes ouverts aux analyses féministes.

Ainsi, l'analyse des trajectoires des hommes s'appropriant la morale sexuelle égalitaire suggère qu'au moins trois facteurs interviennent dans le changement individuel des représentations quand le nouveau système de représentations a théoriquement pour objectif d'améliorer la position d'un groupe de personnes auquel on n'appartient pas : la légitimité

accordée aux entités sociales porteuses de la nouvelle normativité ; l'expérience de violences symboliques dans le domaine sexuel ou non dont les effets durables les amènent à développer par analogie de l'empathie pour les femmes ; l'insertion dans des réseaux de sociabilité au sein desquels les pairs (surtout des hommes) valident l'adhésion à la morale sexuelle égalitaire. La mise en lumière de ces trois facteurs permet de mieux cerner le mécanisme à l'origine de la plus grande adhésion à la morale sexuelle égalitaire de la part des hommes appartenant aux nouvelles générations, y compris ceux issus des classes populaires. De même que les femmes, les hommes nés au cours des quatre dernières décennies ne sont pas plus exposés aux violences symboliques que leurs aînés mais sont en revanche plus nombreux à accorder de la légitimité aux produits culturels et médiatiques porteurs des idées féministes.

Conclusion

Les femmes et les hommes enquêtés né.es entre 1954 et 2001 envisagent la question du consentement de trois façons différentes. Les hommes (ainsi que quelques femmes) né.es avant le début des années 1980, en particulier celles et ceux issu.es des classes populaires ou de la fraction économique des classes moyennes et supérieures, ont tendance à considérer le consentement comme un outil juridique permettant de tracer la frontière entre violence (cas exceptionnels) et sexualité. Ces personnes sont en fait celles qui adhèrent à la morale sexuelle conservatrice fondée sur une vision biologisante et différentialiste de la sexualité et véhiculant les normes traditionnelles de réserve féminine et de prise d'initiative masculine.

Les individus nés après le début des années 1980 ont plutôt tendance à envisager la question du consentement sous l'angle de l'autonomie et à considérer que le consentement est une condition nécessaire et suffisante pour légitimer la sexualité. Ce sont eux qui souscrivent à la morale sexuelle libérale reposant sur une vision psychologique et individuelle de la sexualité. Le plus souvent, les personnes concernées pensent tout de même que certaines personnalités se retrouvent plus fréquemment chez les femmes tandis que d'autres concernent davantage les hommes si bien que les normes sexuelles présentées comme neutres se déclinent dans les faits différemment selon les sexes : aux hommes de respecter le consentement leurs partenaires, aux femmes de respecter leur propre consentement.

Depuis ces dernières décennies et notamment depuis le début du moment MeToo, les femmes appartenant à des générations plus anciennes issues de la fraction culturelle des classes

moyennes et supérieures ainsi que les femmes nées depuis les années 1990 issues de tous les milieux sociaux, de même que quelques hommes dont la majorité sont nés après 1985 et même 1990, en viennent à porter un nouveau regard sur le consentement et à le concevoir comme un outil permettant de rééquilibrer les inégalités entre les sexes dans la sexualité. Elles et ils adhèrent alors à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire fondé sur une vision constructiviste et critique mettant l'accent sur les rapports de domination structurant la sexualité. L'acquisition d'une telle grille de lecture en termes de genre s'accompagne alors d'une adhésion à de nouvelles normes dont l'objectif est de promouvoir l'émancipation féminine. Pour respecter le consentement de leur partenaire, les hommes doivent communiquer, faire preuve d'empathie en prêtant attention aux émotions de leurs interlocutrices et entretenir un rapport critique à eux-mêmes. Pour respecter leur propre consentement, les femmes doivent se montrer attentives à leur propre désir et s'affirmer en situation sexuelle, c'est-à-dire exprimer leurs envies et leurs limites.

Au niveau individuel, l'adhésion à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire est loin d'être systématiques. L'analyse des trajectoires individuelles montre que ce changement de morale sexuelle de référence n'opère pas dans les mêmes conditions pour les femmes et pour les hommes (ce qui est lié au fait que, dans l'ancien comme dans le nouveau modèle, les attentes sociales diffèrent selon le sexe). Cependant, l'analyse montre tout de même que les processus sociaux en jeu ont des points communs, parmi lesquels le fait d'avoir vécu des violences symboliques, le fait d'attribuer de la légitimité aux produits culturels et médiatiques véhiculant les nouveaux repères normatifs, le fait que des autres significatifs masculins valident la morale sexuelle égalitaire – ou du moins ne la critiquent pas.

Le premier point commun est le fait d'avoir vécu au cours de sa trajectoire des violences symboliques. Les entretiens montrent en effet que ce sont les *souffrances endurées* qui se situent au cœur du changement de représentations. Dans les modèles de « bonne » sexualité conservateur et libéral, les femmes détiennent de fait une faible latitude d'action dans la sexualité et sont dès lors amenées à vivre de nombreux rapports sexuels contraints (par le partenaire, par les normes en vigueur etc.), tandis qu'au contraire le modèle de « bonne » sexualité égalitaire leur confère davantage de pouvoir. Dans leur cas, la survenue d'un choc émotionnel rendant visible la violence symbolique vécue jusqu'alors déclenche la remise en cause des normes suivies et les encourage à changer de morale sexuelle de référence : les contraintes vécues apparaissent brusquement injustifiées et il devient dès lors insupportable de

continuer à subir la sexualité. La situation est différente pour les hommes pour qui le modèle de « bonne » sexualité égalitaire, par rapport aux modèles de « bonne » sexualité conservateur et libéral, implique une limitation de leur pouvoir – hormis pour ceux qui ne parvenaient pas à respecter les attentes traditionnelles de la masculinité. Les violences symboliques subies interviennent alors de deux manières. Dans un premier cas, elles sont liées à une transgression de la norme d’initiative ou de la norme de spontanéité qui sont associées aux morales sexuelles conservatrice et libérale. En envisageant le consentement, les enquêtés concernés en viennent à adhérer à de nouveaux standards, ce qui leur permet de mettre un terme ou du moins d’atténuer les souffrances endurées jusqu’alors. Dans le deuxième cas, les violences symboliques n’ont pas de lien avec la sexualité mais suscitent, chez les hommes concernés, de l’empathie à l’égard des femmes car ceux-ci établissent une analogie entre leurs propres souffrances et celles vécues par les femmes, jusqu’à présent dominées dans la sexualité en raison des normes en vigueur. Ces deux configurations conduisent ainsi les hommes à adhérer au modèle de « bonne » sexualité égalitaire.

Le deuxième point commun concerne la légitimité accordée par les individus aux nouvelles perspectives découvertes. En l’occurrence, trois modes de légitimation de la morale sexuelle égalitaire se dégagent de l’enquête : la détention de catégories de jugements, acquises au cours des processus de socialisation primaire, qui conduisent à prendre au sérieux les savoirs féministes et thérapeutiques dont est issue la morale égalitaire ; la fréquentation d’une personne charismatique inspirant admiration ou confiance et promouvant ce modèle de « bonne » sexualité ; le contact avec des personnes confiant avoir longtemps entretenu un rapport problématique à la sexualité et au consentement (le leur ou celui de leur partenaire) mais déclarant s’être affranchi.es de leurs difficultés depuis qu’elles placent au centre le respect des besoins et limites et adhèrent à la morale sexuelle égalitaire.

Le troisième point commun a trait au rapport à la sexualité des autres significatifs fréquentés. Pour être durable, l’adhésion à la morale sexuelle égalitaire des individus doit être validée par des personnes de leur entourage jouissant à leurs yeux d’une forme de prestige – des hommes la majeure partie du temps (partenaires sexuels pour les femmes, amis pour les hommes) qui entretiennent une forme de distance vis-à-vis des modèles traditionnels de masculinité hégémonique (Kimmel, 1996) et valorisent la communication et l’attention aux émotions davantage que la performance et l’accumulation des conquêtes sexuelles. Finalement,

les modalités de l'adhésion des hommes à la morale égalitaire illustrent le maintien d'une forme d'autorité masculine sur la définition de ce qui est « bien » et « juste ».

La mise au jour des conditions sociales rendant possible l'appropriation d'un modèle de « bonne » sexualité égalitaire permet d'apporter des pistes pour comprendre la distribution sociale de la nouvelle morale sexuelle. D'abord, le rôle que jouent les expériences faisant intervenir de la violence symbolique permet de mieux saisir pourquoi les femmes sont plus concernées que les hommes. De fait, ces expériences peuvent recouvrir une grande diversité de situations pour les premières tandis qu'elles doivent, pour les seconds, entretenir un lien avec la sexualité ou faire émerger des émotions favorisant les raisonnements par analogie.

Deuxièmement, ce chapitre met en avant le caractère processuel de l'adhésion à la morale égalitaire en soulignant l'importance des violences symboliques, des chocs émotionnels, des ruptures biographiques, des rencontres et des expériences de déplacement social. Ces résultats viennent alors nuancer les approches ayant tendance à attribuer l'appropriation de l'idéal égalitaire à la détention d'un fort capital culturel. Cependant, bien que, dans mon corpus, aucune fracture de classe nette ne se dessine, la classe apparaît tout de même, sans jouer de rôle structurant, à plusieurs moments de l'analyse. Si l'expérience de violences symboliques fonctionnant comme des chocs émotionnels touche les individus indépendamment de leur appartenance sociale de classe en raison de la multiplicité des appartenances sociales et des interactions auxquelles ils prennent part¹⁰⁷, la capacité à les percevoir, à les décrire et, plus encore, à les nommer est inégalement distribuée. Au-delà des ressources que peut apporter la détention de capital culturel – par les lectures et plus généralement la consommation de produits culturels contenant des récits de parcours de vie et fournissant des outils pour penser les violences – ainsi que par la sollicitation de personnes tierces comme des thérapeutes, des professionnels du droit, des membres d'associations...), des conditions matérielles relativement stables et confortables que procure la détention de ressources économiques semblent également être un facteur non-négligeable. L'appartenance de classe intervient par ailleurs au moment de la validation par l'entourage, les savoirs féministes et thérapeutiques étant plus souvent perçus comme légitimes par les personnes en haut (et à gauche) de l'espace

¹⁰⁷ En effet, les représentant.es des classes supérieures ne sont pas positionné.es favorablement sur tous les rapports sociaux – elles et ils peuvent par exemple vivre des violences symboliques procédant de rapports d'âge (notamment dans l'enfance, au sein de la famille) ou de handicap (en particulier à l'école). De plus, elles et ils prennent part à maintes interactions sociales et sont parfois confronté.es à des personnes détenant davantage de ressources utiles à la situation concernée qui sont dès lors susceptibles de produire de la violence symbolique.

social. *In fine*, ce chapitre offre des pistes pour comprendre pourquoi il existe des différences de représentations en matière de sexualité entre les classes sociales mais des différences qui ne sont pas autant prononcées qu'on aurait pu l'imaginer.

Enfin, les modes d'attribution de légitimité aux produits culturels et médiatiques porteurs du modèle de « bonne » sexualité égalitaire ainsi que la condition de validation par l'entourage éclairent la polarisation des partisan.es de la morale dans les nouvelles générations. D'une part, avec l'intensification de la popularisation de la culture thérapeutique au cours de ces dernières décennies, les personnes faisant valoir leur soutien à la morale sexuelle égalitaire et rendant compte, dans leurs témoignages, de leur cheminement pour surmonter leurs difficultés en lien avec la sexualité et pour progresser jouissent de prestige aux yeux des jeunes (Harrington, 2019 ; Sheehan, 2022). Aussi, ces derniers/ères ont d'autant plus d'estime pour les produits culturels et médiatiques porteurs de la morale sexuelle égalitaire, qui se trouvent imprégnés par une hybridation entre savoirs féministes et thérapeutiques. D'autre part, la diffusion de nouveaux modèles de masculinité mettant entre autres l'accent sur les compétences émotionnelles et communicationnelles ainsi que la sensibilité à l'égalité (Bridges, 2021 ; Eisen et Yamashita, 2019 ; Oliffe et al., 2023) conduit les hommes appartenant aux nouvelles générations à apprendre les manières d'être et d'agir valorisées alors qu'elles et ils sont encore jeunes (Court, 2023 ; Diter, 2020) et ce faisant à ajuster leurs manières de construire leur masculinité.



Dessin de l'autrice, *Je te crois*, 2024.

Conclusion de la première partie

Quelles sont les implications de la diffusion et de la popularisation de la question du consentement ? Jusqu'à présent, la littérature a surtout mis en exergue les répercussions concernant les violences sexuelles en soulignant notamment la prise de conscience de leur banalité qui accompagne la visibilité de leur fréquence ainsi que la diffusion d'une nouvelle compréhension, en termes de domination masculine et plus généralement de rapports sociaux asymétriques, du viol et des agressions sexuelles. La présente recherche invite à déplacer le regard des violences sexuelles vers la sexualité.

Les deux chapitres ont montré que la popularisation de la question du consentement correspond également à un changement de morale sexuelle, avec la prise d'importance de la morale que j'ai qualifiée d'égalitaire. Cette morale sexuelle égalitaire est adossée à une lecture constructiviste de la sexualité qui attribue les différences entre sexualité masculine et sexualité féminine à des rapports de pouvoir asymétriques entre les femmes et les hommes. Selon cette perspective en effet, les conduites sexuelles ne sont pas naturelles et donc inéluctables mais déterminées par l'organisation de la société qui agit en définissant les processus d'apprentissage et en exerçant un contrôle social. Ainsi, aspirant à la réalisation de chacun.e, la morale sexuelle égalitaire promeut l'émancipation féminine et la neutralisation de la domination masculine car elle aspire à l'égalité entre les sexes.

Pour ce faire, elle attribue une responsabilité genrée : aux hommes de respecter le consentement de leur partenaire et d'éviter de les forcer, aux femmes de respecter leur propre consentement et de ne pas se forcer. Dans cette optique, la morale sexuelle égalitaire s'accompagne d'un ensemble d'interdits car les situations de non-consentement regroupe un ensemble toujours plus vaste de situations, y compris celles se déroulant avec des personnes vulnérables (du fait de leur âge, de leur état psychique ou de leur consommation de produits altérant la conscience) ou bien celles mettant en jeu des partenaires entretenant par ailleurs une relation hiérarchique (dans le cadre professionnel, médical, associatif, politique *etc.*) , ou encore celles qui ne sont pas associées aux émotions jugées adéquates (absence de désir, crainte *etc.*). Dans le même temps, elle véhicule des modèles de conduites qui portent aussi bien sur les comportements à adopter dans les interactions (centrés autour de l'idée de communication) que sur les opérations de pensées dans lesquelles s'engager au niveau de la vie psychique (en lien avec l'analyse émotionnelle et le rapport critique à soi). Les hommes sont encouragés à prêter

attention aux émotions de leurs interlocutrices, c'est-à-dire à se projeter dans autrui ; les femmes sont incitées à se focaliser sur leurs propres émotions, c'est-à-dire à s'autoanalyser ; et tou.te.s sont enjoint.es à opérer régulièrement des retours sur soi afin de repérer leurs comportements antérieurs problématiques au regard des attentes sociales et ainsi de pouvoir s'améliorer.

Ainsi, transmutation des grilles de lecture de la sexualité ne signifie pas subversion des représentations du genre. Les hommes continuent d'être perçus comme étant, par rapport aux femmes, les principaux intéressés par la sexualité – la sexualité se trouve donc toujours associée à la masculinité (Bozon, 2018). C'est par ailleurs le consentement féminin qui est scruté, ce qui témoigne de la persistance du rapprochement de la vulnérabilité à la féminité (Gallioz, 2007 ; Lieber, 2008a) et des difficultés à penser le pouvoir que peuvent potentiellement exercer les femmes au cours des interactions sexuelles (Ford et Maggio, 2020). Enfin, la conjonction entre la responsabilité genrée et la focalisation des prescriptions sur les opérations psychiques participe à la reconduction de l'assignation des femmes à la sphère privée et des hommes à la sphère publique. De fait, il est attendu des premières qu'elles se regardent vers l'intérieur d'elles-mêmes, quand il est au contraire attendu des seconds qu'ils se tournent vers l'extérieur en se montrant attentifs aux autres. On retrouve finalement la tendance féminine au repli sur soi et la tendance masculine à l'expansion vers l'extérieur formées au cours de la socialisation primaire, notamment par les types de jeux différenciés auxquels les filles et les garçons prennent part (Millepied, 2018).

Dans quelle mesure cette morale sexuelle égalitaire se propage-t-elle dans l'espace social et devient-elle influente ? L'objectif de cette partie n'était pas seulement de mettre en lumière la reconfiguration des représentations accompagnant le mouvement de popularisation de la question du consentement mais aussi de fournir des informations sur son ampleur. En l'occurrence, les deux chapitres ont donné à voir une diffusion progressive mais notable de ce nouveau modèle de « bonne » sexualité. Au niveau macro, on assiste à une multiplication et à une diversification des produits culturels et médiatiques véhiculant la vision constructiviste de la sexualité ainsi que les prescriptions interactionnelles et psychiques supposées permettre de tendre vers l'idéal d'égalité. Au niveau individuel, les hommes et encore davantage les femmes sont de plus en plus nombreux/ses à s'approprier la morale sexuelle égalitaire, en particulier chez les nouvelles générations parmi lesquelles ce ne sont plus uniquement les personnes

évoluant dans la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures qui sont concernées par une telle conversion.

Pour les personnes qui n'ont pas été étudiantes depuis le début du moment MeToo et qui n'ont dès lors pas été prises dans un maillage d'idées féministes favorisant l'appropriation de cadres de représentations égalitaires (Albenga, 2022 ; Albenga et Dagorn, 2019 ; Blum, 2021 ; Philit, 2022 ; Soudre, 2021), le deuxième chapitre a fait émerger le rôle de trois facteurs sociaux dans le changement de morale sexuelle : le fait d'avoir vécu des expériences de violences symboliques génératrices d'émotions de honte, de culpabilité, de tristesse ou d'angoisse à un moment de leur parcours de vie ; le fait d'accorder de la légitimité aux produits culturels ou médiatiques porteurs du modèle de « bonne » sexualité égalitaire et le fait que la transformation de la morale de référence soit validée et encouragée par des autres significatifs masculins (partenaires sexuels pour les femmes, groupes de pairs pour les hommes). Or si les personnes appartenant aux nouvelles générations ne sont pas plus susceptibles d'avoir vécu des violences symboliques que les anciennes générations, elles octroient en revanche plus fréquemment de la légitimité aux discours véhiculant la morale sexuelle égalitaire (ce qui par capillarité rend également plus probable la fréquentation d'hommes validant ces représentations). En effet, avec la diffusion de la culture thérapeutique et la valorisation de la « résilience », autrement dit la capacité à surmonter des traumatismes et plus généralement des épreuves de vie difficiles (Marquis, 2018), les personnes faisant le récit de violences sexuelles ou confiant avoir longtemps entretenu un rapport compliqué à la sexualité mais déclarant être depuis parvenues à dépasser ce stade jouissent de prestige aux yeux des jeunes.

Finalement, il semblerait qu'à mesure que se renouvellent les générations, un nombre grandissant d'hommes et encore plus de femmes souscrivent à une morale sexuelle égalitaire, adhérant ce faisant à une vision constructiviste de la sexualité et accordant une importance inédite à la structure de la vie psychique. Cette évolution des « bons » modèles de sexualité de référence entraîne-t-elle un aménagement des conduites adoptées au cours des scénarios d'accès à la sexualité ? En d'autres termes, transforme-t-elle les façons de s'engager dans des activités sexuelles ? C'est à cette question que tente de répondre la partie suivante.



Dessin de l'autrice, *After sex [1]*, 2024, inspiré de Nan Goldin, *Couple in bed*, Chicago [photographie], 1977.

L'inertie des scénarios sexuels.
Comportements et dissonances psychiques genrés

Deuxième partie



Dessin de l'autrice, *Prise de tête et culpabilisation*, 2024.

Introduction

Après avoir mis au jour les conditions auxquelles les individus en viennent à s'approprier ce modèle de « bonne » sexualité enjoignant aux hommes de respecter leurs partenaires et aux femmes de se respecter, cette thèse se penche sur les comportements adoptés au cours des scénarios d'accès à la sexualité. Autrement dit, elle cherche à saisir les transformations touchant les pratiques en situation sexuelle dans un contexte de changement culturel marqué par la diffusion d'une grille de lecture en termes de genre.

L'une des hypothèses initiales de ma recherche était que la prise d'importance de l'idéal égalitaire dans la sexualité et des nouvelles règles de conduites associées mettant l'accent sur le respect du désir des femmes induisait une recomposition des scénarios d'accès à la sexualité. Pour mettre à l'épreuve empirique cette hypothèse, le guide d'entretiens prévoyait de nombreuses descriptions de situations sexuelles. De fait, les personnes interrogées étaient invitées à revenir sur le déroulement d'un certain nombre d'expériences sexuelles vécues (la dernière en date, la première avec chaque nouveau partenaire, les « *plus marquantes* », un « *bon souvenir* », « *la pire expérience* », celles qui sont perçues comme « *problématiques* », celles dans lesquelles elles se sont trouvées confrontées à des discordances de désir, celles auxquelles elles ont participé alors qu'elles n'en avaient pas envie *etc.*). J'ai ensuite analysé les récits recueillis en me demandant si je repérais des évolutions par rapport aux résultats déjà établis par la littérature s'étant intéressée aux pratiques adoptées lors des rapports sexuels (Bergström, 2019 ; Bozon, 2018 ; Gagnon et Simon, 2005 ; Gavey, 2005 ; Maudet, 2019 ; Thomé, 2019) d'une part et en me demandant si je distinguais des différences de comportement entre les personnes adhérant à la morale sexuelle égalitaire et les autres d'autre part. Or les matériaux collectés ont fait apparaître une certaine inertie en termes de conduites individuelles adoptées au cours des interactions sexuelles, aussi bien pour les personnes se référant à la morale sexuelle conservatrice ou libérale que pour les personnes adhérant à la morale égalitaire.

D'abord, les entretiens ont fait émerger une répartition genrée des rôles sexuels. Dans les entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche, les hommes prennent les initiatives et les femmes endossent le rôle de « gardiennes de la sexualité » en régulant l'accès à leur corps (Bozon, 2012). Cette répartition n'est pas inédite mais a, au contraire, déjà été largement documentée par les recherches en histoire et en sociologie de la sexualité (Gagnon et Simon, 2005 ; Salmon, 2021 ; Steinberg, 2018) et s'inscrit dans la longue histoire des pratiques de

séduction (Bailey, 1989) et de la division genrée plus générale des rôles que ce soit en termes d'organisation des *dates* ou de gestion ultérieure de la relation – en particulier, les hommes décident du rythme de sa progression (Lamont, 2020 ; Sassler et Miller, 2011) et sont chargés des demandes en mariage (Maillochon, 2016). Quelle que soit la configuration relationnelle (relation conjugale, « hookup », rencontres en ligne *etc.*), les études ont en effet montré que les hommes endossent le rôle de l'initiateur et les femmes régulent en acceptant ou refusant les propositions (Bergström, 2019 ; England, Fitzgibbons et Fogarty, 2012). Cette distribution des rôles sexuels s'accompagne d'un script androcentré orienté vers le plaisir de l'homme, qui commence par du sexe oral – des fellations plus que des cunnilingus (Chambers, 2007) – se poursuit par une pénétration vaginale et s'achève avec l'éjaculation masculine (Backstrom, Armstrong et Puentes, 2012). Elle débouche ainsi sur des inégalités en termes d'orgasmes (Andrejek, Fetner et Heath, 2022 ; Armstrong, England et Fogarty, 2012 ; Fahs, 2014). D'autre part, cette distribution des rôles sexuels va de pair avec un impératif de spontanéité qui se traduit, lors des face-à-face, par un recours minimal à la parole (Ford, 2021). En conséquence, la passation des accords sexuels est manifestée par des signes indirects (gestes, regards, gémissements *etc.*) (Hickman et Muehlenhard, 1999 ; Hust, Rodgers et Bayly, 2017 ; Jozkowski, Marcantonio et Hunt, 2017) qui peuvent donner lieu à des interprétations variables (Hirsch et al., 2019). Les recherches montrent ainsi que les hommes prennent des initiatives sans formuler de proposition verbale et privilégient les rapprochements physiques progressifs. L'ambiguïté des réactions féminines est alors parfois utilisée par les hommes pour poursuivre la sexualisation de l'interaction malgré la manifestation de résistances (Bedera, 2021).

Ensuite, l'analyse des entretiens a révélé que les femmes se heurtent à des difficultés pour interrompre la sexualisation des interactions amorcées par leurs partenaires dans les cas où elles n'en ont pas envie. Ces difficultés ne sont pas nouvelles et ont été observées aussi bien dans des recherches quantitatives que qualitatives (Boucherie, 2019 ; Ford, 2017 ; Sprecher et al., 1994). Elles ne concernent pas seulement les situations dans lesquelles les hommes exercent de la violence physique, de la contrainte, agissent par surprise ou *via* l'usage de menaces – autrement dit les situations juridiquement qualifiées de viol ou d'agression sexuelle dans le Code pénal français (Brown et al., 2021) – mais aussi des interactions au cours desquelles le partenaire n'adopte pas, sur le moment, de comportements ou d'attitudes directement coercitives. Parfois désignées de « zones grises » (Lejbowicz, 2022), ces rapports sexuels correspondent à des situations dans lesquelles les femmes concernées ont moins le sentiment

d'avoir été forcées que de s'être elles-mêmes forcées. Autrement dit, la contrainte est, de leur point de vue, interne. L'enquête Contexte de la sexualité en France (Ined-Inserm, 2006) constate par exemple que les femmes sont largement plus nombreuses que les hommes (51,5% des femmes âgées de 18 à 69 ans contre 24,6% des hommes du même âge) à accepter souvent ou parfois des rapports sexuels pour faire plaisir à leur partenaire sans en avoir vraiment envie (Ferrand, Bajos et Andro, 2008). Les travaux fondés sur des entretiens donnent pour leur part à voir le faible pouvoir de décision dont disposent les femmes indépendamment des manières d'être et d'agir de leur interlocuteur. Celles-ci ont peu de prise sur la signification de la sexualité en termes d'engagement relationnel (Wade, 2017), et ne sont pas toujours en mesure de décider du recours au préservatif. Elles disposent par ailleurs d'un pouvoir de négociation souvent plus limité en ce qui concerne la durée du rapport ou les pratiques qui y sont effectuées (Fahs et Swank, 2021), ce qui les amène parfois à tolérer la douleur suscitée par certains actes (Fahs et Swank, 2016).

Si les entretiens montrent que les conduites adoptées par les femmes et par les hommes lors des interactions sexuelles ne sont pas bouleversées par la diffusion de la morale sexuelle égalitaire, ils font en revanche ressortir la survenue de *dissonances psychiques* d'une ampleur relativement inédite. Par *dissonances psychiques*¹⁰⁸, je désigne les discours internes suscités par les cas de discordances entre aspirations morales et pratiques qui génèrent chez les individus concernés des émotions négatives telles que de la honte, de la culpabilité, de l'angoisse *etc.* En sociologie, les recherches s'intéressant aux opérations de pensées engendrées par des situations de désajustement sont rares mais existent tout de même. Elles connaissent de surcroît une expansion au cours de ces dernières années en raison des efforts déployés par certains individus, en particulier parmi les classes moyennes et supérieures, pour paraître cohérents aux yeux des autres et d'eux-mêmes. Dans la plupart d'entre elles, la focale est mise sur les modes de résolution de ces dissonances psychiques, c'est-à-dire sur les façons qu'ont les individus de mettre un terme à ces discours internes et ainsi de dissiper les perturbations provoquées par les discordances. Trois possibilités sont alors mises au jour (Festinger, 1957 ; Harmon-Jones, Harmon-Jones et Levy, 2015). La première possibilité est de transformer ses croyances pour les mettre en adéquation avec ses pratiques. C'est le cas par exemple des femmes chez qui le

¹⁰⁸ La littérature américaine parle de dissonances cognitives (« cognitive dissonance ») pour désigner ce type d'expériences mais je décide de parler de dissonances psychiques car le terme français « cognitif » renvoie à l'acquisition de connaissances tandis que le terme « psychique » concerne plus généralement ce qui relève de l'esprit et de la pensée.

passage à la parentalité est associé à un glissement des représentations en matière de répartition des tâches domestiques (Katz-Wise, Priess et Hyde, 2010). Une deuxième alternative est de modifier ses comportements pour les rendre compatibles avec ses croyances. Les couples cherchant activement à ajuster la répartition des tâches domestiques en sont une illustration (Mannino et Deutsch, 2007). Enfin, la troisième voie envisageable est de recadrer la situation de façon à déplacer le regard et ainsi amoindrir voire faire disparaître le conflit entre pratiques et représentations. Dans son enquête auprès de femmes appartenant aux classes moyennes mais d'origines sociales diverses qui souscrivent à l'idéal égalitaire, y compris au sein du couple, Ellen Lamont (2014) observe par exemple que celles-ci présentent leurs préférences pour les pratiques conventionnelles de galanterie lors de leurs *dates* comme un choix personnel émanant de leur propre personnalité plutôt que des normes de genre. Dans la même logique, Allison Daminger (2020) constate que les personnes aspirant à l'égalité mais étant engagées dans des couples au sein desquels la répartition des tâches domestiques est inégalitaire apportent une justification pragmatique : elles décrivent le déséquilibre comme étant le produit fortuit d'une allocation efficace et optimale (étant donné les compétences des deux partenaires). Les femmes appartenant aux classes supérieures très diplômées interrogées par Helene K. Lee (2023) s'engagent quant à elles dans ce que la sociologue appelle des « pratiques d'alignement » pour faire correspondre leurs réalités quotidiennes professionnelle et conjugale structurées par des inégalités avec leurs croyances postféministes, c'est-à-dire leurs croyances en l'existence d'un monde égalitaire dans lequel les individus ne sont plus contraints par le genre mais peuvent faire des choix autonomes. Elles tiennent des discours d'euphémisation des actes sexistes et mobilisent des arguments faisant référence à des arrangements futurs pour rationaliser leur rôle de premier pourvoyeur de soin au sein de la famille. En dépensant de l'énergie et du temps à occulter les marques d'inégalités, les enquêtées font rentrer leurs expériences de vie dans leur cadre d'analyse.

Dans mon enquête, ce sont les femmes et les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire qui connaissent des dissonances psychiques. Celles-ci résultent de la discordance entre d'un côté leurs aspirations égalitaires supposant une importance équivalente au désir de chacun.e des partenaires ; et de l'autre leurs conduites exprimant la persistance d'inégalités (les hommes décidant de l'accès à la sexualité et les femmes s'y conformant.) Pour les individus se référant à la morale sexuelle conservatrice ou libérale, la posture entreprenante des hommes et la posture conciliante des femmes sont compatibles avec leurs représentations, que celles-ci

soient psychologisantes et individualisantes ou biologisante et différentialiste. Dans le premier cas, les conduites sexuelles individuelles sont perçues comme le produit de choix personnels exprimant la singularité des sujets. Dans le deuxième cas, les conduites sexuelles seraient liées aux différences innées de désir. Les hommes auraient par nature un appétit sexuel débordant et seraient en partie guidés par leurs pulsions tandis qu'à l'inverse les femmes seraient peu désirantes et davantage intéressées par la sentimentalité et les relations (Bozon, 2012). Dans ces conditions, celles-ci ne se montreraient pas entreprenantes car elles auraient elles-mêmes rarement envie, en tous cas moins souvent envie que leur partenaire, de s'engager dans un rapport sexuel. De même, étant donné le différentiel naturel de désir, elles seraient amenées à accepter de sexualiser des interactions même quand elles n'en éprouvent pas l'envie, en guise de compromis conjugal.

Les femmes et les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire vivent des dissonances psychiques dans certains cas bien spécifiques. Les femmes sont concernées quand elles s'aperçoivent qu'elles ont participé à une ou plusieurs interaction(s) sexuelle(s) alors qu'elles n'en avaient pas envie : elles ont le sentiment de ne pas s'être « affirmées » et donc de ne pas s'être respectées – ce qui est contraire à leur idéal d'émancipation. Les hommes sont concernés quand ils s'aperçoivent qu'ils ont poursuivi la sexualisation d'une ou de plusieurs interaction(s) sexuelle(s) malgré l'absence d'envie de leur partenaire : ils ont le sentiment d'avoir « forcé » et donc de ne pas avoir respecté leur interlocutrice – ce qui signifie à leurs yeux qu'ils ont participé à la reproduction de la domination masculine. Les situations de survenue de dissonances psychiques sont donc genrées. Ce phénomène résulte d'une part de l'existence de modèles de « bonne » sexualité différents pour les femmes et pour les hommes (la « bonne » sexualité féminine est celle qui est désirée, la « bonne » sexualité masculine est celle qui respecte le désir des partenaires). Il procède d'autre part des questions que se posent ou au contraire ne se posent pas les individus. De fait, il apparaît que les femmes ne se demandent pas si elles ont forcé leurs partenaires car cela leur semble impossible – ce qui n'est pas sans lien avec la difficulté à « penser la violence des femmes » (Cardi et Pruvost, 2012) – et les hommes ne s'interrogent pas sur leur propre envie, ces derniers pensant pouvoir toujours tirer des bénéfices de leurs expériences sexuelles avec des femmes et trouvant absurde l'éventualité d'être contraints par elles (Ford et Maggio, 2020).

Plutôt que de rendre compte des conduites adoptées par les individus dans toutes les situations sexuelles, je me concentre dans cette partie sur celles qui suscitent des dissonances

psychiques chez les femmes et les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire car ce sont celles qui font émerger des processus sociaux encore peu interrogés par la littérature et qui ouvrent ce faisant de nouvelles perspectives de recherche. Dans le troisième chapitre, **Des difficultés féminines pour refuser**, je m'intéresse aux conduites que les femmes adoptent lorsqu'elles n'ont pas envie de s'engager dans un rapport sexuel. Dans le quatrième chapitre, **Initier au risque de forcer ?**, je me penche sur les conduites que les hommes adoptent lorsqu'ils ont envie de s'engager dans un rapport sexuel. Dans chaque cas, je commence par décrire les comportements dans lesquels s'engagent les personnes enquêtées et je montre que ceux-ci ne varient pas avec la morale sexuelle de référence malgré les changements auxquels aspirent les femmes et les hommes adhérant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Je développe alors des pistes explicatives pour rendre compte de cette permanence, avant de m'intéresser aux dissonances psychiques produites chez les individus qui défendent l'idéologie égalitaire.

Chapitre 3 – Des difficultés féminines pour refuser. La force des dispositions et de l'autodévalorisation

« Il m'attrapa par la taille et, dans un élan, me força à me tourner. Il me poussa face contre le dossier du canapé-lit, descendit mon collant sous mes fesses et me pénétra à sec en une dizaine de coups. De vrais coups de reins. Francs, entiers, profonds. Sa bite sortait intégralement de mon vagin à chacun d'eux. Il reprit ensuite son souffle et enfonça sa bite jusqu'aux couilles. Elle était dure comme une barre de fer. Il la ressortait, reprenait son souffle, l'enfonçait à nouveau jusqu'aux couilles, et répéta la procédure jusqu'à ce qu'il décharge. (...) J'avais tellement honte. Honte de penser que Johann avait fait quelque chose de mal. (...) Honte d'avoir été docile et de m'être laissée faire. Honte d'être incapable de dire *non*. J'avais tellement, tellement honte... ».
Alexandra de Taddeo, *L'Amour*, Paris, Éditions Privé, 2023, pp. 78-80

Dans son roman *L'Amour*¹⁰⁹, Alexandra de Taddeo ausculte sa biographie sexuelle et revient successivement sur chacun de ses partenaires, depuis son entrée dans la sexualité jusqu'à sa rencontre avec Piotr, qu'elle présente comme son grand amour. Dans le chapitre consacré à son expérience de la sexualité avec Johann, un agent de mannequin, l'autrice dépeint des rapports sexuels auxquels elle participe bien qu'elle n'en ait pas envie. La description qu'elle en fait laisse apparaître deux phénomènes intéressants. Il en ressort d'abord qu'Alexandra exerce une faible maîtrise sur l'accès à la sexualité et son déroulement. Son récit montre ensuite que cette passivité suscite chez elle une forte émotion de honte.

Publié en 2023 et abordant des expériences vécues au cours des années 2010 par une jeune femme issue des classes supérieures née en 1991, ce témoignage donne à la fois à voir l'adoption, par une étudiante évoluant pourtant dans une époque où l'émancipation féminine est fortement encouragée, de comportements passifs dans la sexualité ; et les émotions qu'une telle position dans les scénarios érotiques génère. Autrement dit, il suggère que les femmes appartenant aux nouvelles générations et aux classes supérieures sont amenées, au moins pour certaines d'entre elles et dans certaines situations sexuelles, à se conformer aux désirs de leurs partenaires mais qu'elles se heurtent ce faisant à un ensemble de répercussions négatives, y compris des répercussions émotionnelles et psychiques. Ce constat montre que la mise en œuvre de conduites passives par les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire est un cas de

¹⁰⁹Alexandra Taddeo, *L'Amour*, Paris, Éditions Privé, 2023.

décalage entre pratiques et représentations spécifique en ce qu'il pose problème aux personnes concernées – ce qui n'est pas nécessairement le cas pour d'autres types de décalages (par exemple certaines femmes des classes supérieures peuvent tenir des discours critiques sur les inégalités de salaires mais avoir des employées domestiques et les exploiter économiquement sans pour autant problématiser cette discordance).

Afin d'examiner plus avant ce phénomène, ce chapitre s'intéresse aux situations dans lesquelles les femmes n'ont pas envie de s'engager dans un rapport sexuel. Ce choix ne signifie évidemment pas que les femmes n'ont jamais envie de sexualiser les interactions auxquelles elles prennent part, loin de là. Si je décide de me concentrer sur ces situations c'est parce que ce sont dans les cas où les femmes n'ont pas envie que l'on peut observer des différences entre celles qui adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et celles qui adhèrent à la morale libérale ou conservatrice – ce qui, je le rappelle, est mon objectif puisque je cherche à repérer les évolutions qui accompagnent la diffusion du modèle de « bonne » sexualité au sein de la société. Quand les enquêtées souhaitent participer au rapport sexuel, elles agissent et pensent de la même façon indépendamment du modèle de « bonne » sexualité auquel elles se réfèrent. Parfois, elles prennent l'initiative ou du moins expriment, avant leur partenaire, leur désir sexuel. D'un point de vue empirique, je dispose en outre de matériaux riches sur les situations d'absence d'envie pour plusieurs raisons. D'abord, le contexte de visibilité accrue du consentement dans l'espace public encourage les femmes à relire leur biographie sexuelle en mobilisant la grille de lecture de l'envie. Ensuite, mon guide d'entretien prévoyait plusieurs questions amenant les personnes interrogées à rendre compte de telles situations. Dans la partie consacrée aux récits d'expériences, je leur demandais en effet si elles avaient déjà vécu « *des situations de discordance de désir avec leurs partenaires* », si elles avaient « *tout le temps envie en même temps* » que leurs partenaires ou encore si elles avaient déjà vécu des expériences qu'elles jugeaient « *problématiques* ». Dans la partie visant à interroger les opinions, la question ouverte « *si je te/vous dis consentement ça te/vous fait penser à quoi ?* » conduisait également parfois les interviewées à revenir sur des interactions sexuelles lors desquelles elles avaient le sentiment de ne pas avoir véritablement consenti car elles n'avaient pas envie d'y participer.

Ainsi, j'examine dans ce chapitre les différentes modalités que prennent les conduites des femmes lorsque celles-ci n'ont pas envie d'avoir de rapport sexuel. Je montre que, dans la majorité des cas, les femmes, quelle que soit leur morale sexuelle de référence, peinent à interrompre la sexualisation de l'interaction. Parmi elles, les 32 qui adhèrent au modèle de

« bonne » sexualité égalitaire ont alors l'impression de ne pas être capables de « s'affirmer » et se heurtent par conséquent à des dissonances psychiques : face aux discordances entre leurs aspirations morales et leurs pratiques, elles s'engagent dans des discours internes qui génèrent chez elles des émotions vécues négativement telles que de la honte, de la culpabilité et de l'angoisse. Issue des discours thérapeutiques, « l'affirmation de soi » est une catégorie désormais vulgarisée, qui désigne la capacité à exprimer ses souhaits et à fixer des limites en refusant les propositions non souhaitées. Elle est ainsi fréquemment mobilisée par les enquêtées. Dans la suite de la thèse, je me sers de l'expression lorsque les femmes interrogées s'y réfèrent elles-mêmes. Autrement dit, je mobilise la catégorie pour rendre compte de leur vécu subjectif car c'est quand elles ont l'impression de ne pas s'être « affirmées » qu'elles font l'expérience de dissonances psychiques et d'émotions négatives.

Dans la littérature, la subjectivité des individus connaissant des dissonances psychiques du fait de l'inadéquation de leurs comportements avec leur idéologie égalitaire et occupant une position minorisée dans le rapport social concerné par les aspirations égalitaires a rarement été investiguée. Les quelques travaux existants mettent principalement en exergue la honte ressentie par les individus quand ils s'aperçoivent que leurs comportements participent à la reconduction de leur propre domination. Les personnes consommatrices de drogues (Jauffret-Roustide, 2009) ou en situation d'obésité (Carof, 2015) qui, après avoir été exposées aux discours des professionnel.le.s de santé, ont le sentiment de connaître les déterminants de leur addiction ou de leur surcharge pondérale, se jugent responsables de leur sort et voient alors leur estime d'eux-mêmes s'effriter car elles développent un sentiment d'infériorité vis-à-vis des autres qui, elles et eux, parviennent à ne pas s'engager dans les pratiques jugées problématiques. En matière de sexualité notamment, les femmes éprouvent d'intenses émotions de honte et de culpabilité si elles ont l'impression de participer activement à leur propre soumission. Dans sa thèse portant sur les trajectoires de femmes victimes de violences sexuelles, Tania Lejbowicz (2022) observe par exemple que les femmes font l'expérience d'un sentiment de culpabilité qui a même tendance à s'amplifier au fil du temps quand elles estiment avoir participé à un acte sexuel alors qu'il leur aurait été possible de refuser. Aussi, des recherches récentes ont montré que, de façon à éviter de se percevoir comme une femme dominée par les hommes, les étudiantes cherchent à se constituer des manières d'être et de penser « masculines » en disant par exemple aux autres et à elles-mêmes préférer les relations sexuelles dépourvues d'attachement affectif (Wade, 2021). Une autre stratégie consiste à sélectionner des partenaires

en excluant certaines catégories d'hommes – en particulier ceux qui considèrent les femmes ayant des « plans culs » comme des « salopes » (Sobocinska, 2023). Ce chapitre prolonge dès lors ces questionnements à partir du cas des femmes ayant l'impression de participer, en raison de leur soumission aux désirs masculins dans la sexualité, à la reconduction de leur domination.

Dans une première partie, je présente les façons qu'ont l'ensemble des femmes de mon corpus de réagir quand elles n'ont pas envie, sur le moment, de poursuivre la sexualisation de l'interaction amorcée par le partenaire et je mets au jour le rôle des dispositions pour rendre compte de la faible occurrence de l'expression explicite du refus (1). Dans une seconde partie, j'examine ce que les dissonances psychiques produisent en termes de contraintes et coûts chez les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire (2).

1. Des difficultés pour interrompre la sexualisation des interactions en cas d'absence d'envie

L'analyse des conduites adoptées par les femmes lorsqu'elles n'ont pas envie, sur le moment, de s'engager dans un rapport sexuel montre que celles-ci rencontrent, pour la plupart, et indépendamment du modèle de « bonne » sexualité (conservateur, libéral ou égalitaire) auquel elles se réfèrent, des difficultés pour interrompre frontalement la sexualisation de l'interaction. Elles sont en conséquence souvent confrontées au sentiment de ne pas parvenir à « s'affirmer » face à leur partenaire en situation sexuelle. Cela ne signifie pas que les enquêtées ne réussissent jamais à éviter de participer à des expériences non souhaitées mais plutôt qu'elles rencontrent, au moins à certains moments de leur trajectoire sexuelle, des obstacles pour le faire. Pour certaines d'entre elles, ces situations sont très fréquentes, pour d'autres elles sont plus rares ou en tous cas moins routinières. Dans cette partie, je présente les différentes manières qu'ont les femmes de réagir quand elles n'ont pas envie, contrairement à leur partenaire, de sexualiser l'interaction et je précise pour chacune de ces modalités d'action dans quelle mesure les femmes ont le sentiment de « s'affirmer » ou non (1.1). Je m'intéresse ensuite au rôle des dispositions incorporées par les enquêtées au cours des processus de socialisation successifs qui complexifient l'interruption frontale de la sexualisation des interactions amorcée par le partenaire et qui contribuent à expliquer pourquoi celles-ci ont régulièrement l'impression de ne pas « s'affirmer » en situation sexuelle (1.2).

1.1. Quatre types de conduites dans les situations sexuelles sans envie

Les matériaux collectés révèlent que, sans surprise au regard des normes enjoignant les hommes à se montrer entreprenants (Bozon, 2012 ; Gagnon et Simon, 2005), les femmes se trouvent souvent confrontées à des prises d'initiatives masculines avec lesquelles il leur faut composer. Quand elles ont, elles aussi, envie de s'engager dans un rapport sexuel, elles se laissent guider par leur partenaire et suivent leurs gestes et mouvements, tout en participant également à la progression du rapprochement physique (en caressant leur partenaire, en ajustant leur position selon les actes sexuels envisagés *etc.*) (voir encadré). Quand elles n'en ont pas envie en revanche, l'enjeu est d'éviter de prendre part à l'interaction sexuelle. Les récits recueillis font émerger quatre formes de conduites (voir ci-dessous). Il apparaît que le type de comportement ne dépend pas tellement de la personne (et donc de ses propriétés sociales) mais plutôt du contexte interactionnel. En outre, si certaines enquêtées sont plus régulièrement amenées à prendre part à des interactions dont elles n'ont pas envie que d'autres (à de nombreuses reprises, elles « cèdent » ou « se laissent faire »), les entretiens ne permettent pas de dégager de différence nette de classe ou de génération.

Tableau 7 – Récapitulatif des réactions des femmes en cas d'absence d'envie

Type de conduites	Apparition dans...
Refuser frontalement	11 entretiens
Se laisser faire	52 entretiens
Céder	31 entretiens
Adopter des stratégies d'évitement	16 entretiens

Encadré 6 – Les conduites féminines dans les situations sexuelles auxquelles elles ont envie de participer

Ce chapitre est consacré à l'étude des situations sexuelles marquées par des discordances d'envie entre les partenaires : contrairement à son interlocuteur, la femme interrogée ne souhaite pas s'engager dans le rapport sexuel. Afin de souligner la spécificité des conduites adoptées par les enquêtées dans les cas où celles-ci préféreraient refuser, je présente brièvement les caractéristiques de ce que serait, à l'inverse, un « bon » script sexuel pour les femmes, c'est-à-dire le déroulement d'une rencontre sexuelle à laquelle elles souhaitent participer et qui se passe, selon elles, « bien ». Dans cette optique, je donne à voir le récit que fait Amel de l'un de ses « meilleurs souvenirs » d'expérience sexuelle car celui-ci présente des caractéristiques typiques des rapports sexuels qui ont tendance à être présentés comme positifs par les femmes interrogées. La situation décrite se déroule dans le cadre de sa

première relation sérieuse, alors qu'elle est au lycée ; relation qu'elle juge rétrospectivement très épanouissante du point de vue de la sexualité :

Sur le plan sexuel ça allait super bien mais vraiment pour moi c'était génial, on se comprenait, on s'écoutait et puis si y avait quelque chose qui était pas bien fait, y avait pas de gêne, on pouvait se dire "je sais pas essaie comme ça ou essaie comme ci", c'était bien, c'était avec du respect.

(Amel, 20 ans, célibataire, étudiante en licence de droit, père : éducateur spécialisé, mère : assistante sociale)

Si Amel garde un souvenir positif de l'ensemble de ses rapports sexuels avec ce partenaire, elle estime tout de même que l'un d'entre eux est plus mémorable que les autres :

J'étais à un bal avec mon copain qui était militaire et j'avais bu pas mal de champagne et c'est moi qui avais réservé la chambre et j'arrivais pas, j'étais comme ça [montre qu'elle est affalée] sur le comptoir et j'en pouvais plus. Donc on monte dans la chambre, et là j'avais tellement envie de coucher avec lui que je commence à enlever les bretelles de ma robe, c'était une robe longue j'arrive pas à l'enlever, je lui dis "ouais enlève la moi" et là je me couche sur le lit et je commence à me toucher en lui disant de venir quoi et lui il avait pas autant bu que moi et il arrivait pas à enlever son putain de nœud papillon, j'arrivais pas à lui enlever non plus, "j'étais nan mais dépêche toi" donc il vient avec moi, il m'embrase et là je lui dis "nan nan", il me dit "mais tu veux pas de préliminaire ?", je lui dis "nan nan mais nan là j'en veux pas". Donc là on commence la pénétration et là vraiment c'était génial. En plus moi je sais ce que j'aime mais j'aime pas trop le dire, je préfère quand ça se fait naturellement ou quand le garçon prend l'initiative mais j'ai remarqué que les garçons au début de leur sexualité en tout cas ils osent pas trop prendre les initiatives, ils nous laissent faire les positions tout ça. Et là c'est lui qui a géré et franchement c'était très bien géré et pour ça je lui mets vraiment un pouce bleu. Et je me souviens c'était vraiment trop bien.

(Amel, 20 ans, célibataire, étudiante en licence de droit, père : éducateur spécialisé, mère : assistante sociale)

Dans ce récit de rapport sexuel « réussi », Amel ne traverse pas de phase d'hésitation – elle n'a aucun doute sur son désir et ne se trouve pas en proie à des injonctions contradictoires. Elle s'engage en outre dans des gestes explicites et prend des initiatives. Une telle posture entreprenante est relativement rare dans les entretiens, y compris dans les récits que font les femmes interrogées d'expériences sexuelles auxquelles elles avaient très envie de participer. Elle est facilitée ici par l'état d'ébriété dans lequel se trouve Amel au moment d'agir. Enfin, bien qu'Amel adopte un rôle actif, c'est son copain qui a finalement « géré » l'interaction – l'une des raisons d'ailleurs pour lesquelles elle a particulièrement apprécié l'expérience. Ainsi, dans les cas où elles ont envie, les interviewées consacrent peu de temps à la réflexion et trouvent des moyens de manifester leurs intentions tout en se laissant guider par leur partenaire.

1.1.1. Refuser frontalement

Lors des entretiens, onze enquêtées ont rapporté avoir déjà refusé frontalement de poursuivre la sexualisation de l'interaction malgré la volonté contraire de leur partenaire. Pour la majorité d'entre elles, ces situations sont exceptionnelles et restent particulièrement mémorables du fait de leur caractère atypique. Seules cinq femmes interrogées déclarent avoir désormais pour habitude de dire « non » ou de quitter ostensiblement les interactions sexuelles lorsqu'elles n'ont pas envie d'y participer. Pour ces enquêtées, il s'agit d'ailleurs d'une évolution plus ou moins récente de leurs conduites – toutes déclarent ne pas avoir adopté ce comportement dès le début de leur vie sexuelle – et ce, en dépit de leur tendance à être de « grande[s] gueule[s] » [Chiara, 21 ans, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans

une Grande École] et à dire ce qu'elles pensent dans les autres sphères de la vie sociale – mais avoir appris à le faire au fil du temps et à mesure qu'elle s'intégrait dans des groupes de sociabilité valorisant l'« affirmation de soi » et diffusant des techniques issues du développement personnel ou des savoirs féministes pour acquérir des savoir-faire en la matière (Marquis, 2014 ; Millepied, 2017). Pour les six autres, les souvenirs qu'elles gardent de ces situations sont précis parce qu'elles sont fières de leurs comportements. De fait, quand elles refusent frontalement, les femmes interrogées ont le sentiment de « s'affirmer ».

Dans les récits que font les interviewées de ces situations, deux cas de figure apparaissent. Dans le premier, elles expriment leur absence d'envie dès qu'elles comprennent les intentions de sexualisation de leur partenaire. Que celui-ci formule une proposition verbale ou engage un rapprochement physique, les femmes concernées disent « non ». Dans le second, elles sortent de l'interaction alors que la sexualisation a déjà été amorcée, comme c'est le cas de Marine qui interrompt le face-à-face en s'apercevant qu'elle n'a en vérité pas envie d'avoir un rapport sexuel avec cet homme qu'elle vient de rencontrer :

C'était avec ma copine dépravée, c'était une période où on était complètement inconscientes, on est rentrées chez deux gars qui étaient en coloc', chacune avec un des deux gars et le gars on s'était chauffé toute la soirée, vraiment toute la soirée et on s'est retrouvés dans son lit et au tout dernier moment j'ai eu une espèce de "ohhh en fait non". Mais vraiment j'ai eu une espèce de prise de conscience "nan nan nan nan en fait j'ai pas envie". Du coup on était déjà déshabillés et tout et j'ai dit "en fait je suis désolée, en fait non j'ai pas envie". Du coup le gars il a rien compris, je me suis rhabillée et j'ai dit "Yasmine on y va". C'était horrible pour lui mais j'allais pas me forcer. Lui il était juste trop choqué, il était là "nan mais tranquille et tout", j'étais "je m'en vais".

(Marine, 21 ans, célibataire, étudiante en licence d'anglais, père : commercial, mère : sans emploi)

Dans la situation relatée dans cet extrait, l'interruption de sexualisation de l'interaction est explicite et justifiée par l'absence d'envie qu'éprouve la jeune femme en situation. Ce que Marine dit de la réaction de son partenaire « *il était juste trop choqué* » confirme la rareté de ce type de conduite.

Les cas où les enquêtées refusent frontalement sont largement minoritaires parmi l'ensemble des situations sans envie rencontrées et concernent de surcroît des types de situations bien spécifiques. En effet, il s'agit la grande majorité du temps d'interactions avec de nouveaux partenaires, c'est-à-dire qui se déroulent en dehors de la sphère conjugale et qui ne s'inscrivent donc pas dans un lien affectif préexistant :

C : J'étais pas du tout gênée, je me suis dit "ah bah oui je peux faire n'importe quoi, je m'en fous", c'est-à-dire même lui dire "ouais j'ai plus envie, dégage", ça me posait pas problème. (...)

R : Ah mais ça t'est déjà arrivé de dire ça "dégage" à un mec ? (rires)

C : Bah ouais j'ai interrompu le truc au milieu parce que...bref parce qu'on s'en fout mais ouais j'ai interrompu le truc et j'ai fait "ouais non salut" et je me suis barrée. Et vraiment j'en avais rien à faire, parce que comme j'ai pas d'attache émotionnelle avec le mec j'étais en mode "pff balec [bats les couilles]". J'avais envie, j'ai plus envie, y a que ça qui compte, le reste on s'en fout.
(Chiara, 21 ans, célibataire, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École, père : acteur, mère : chorégraphe)

Pour Chiara, il est d'autant plus facile de prioriser ses propres désirs qu'elle se trouve dans une situation de sexualité occasionnelle cadrée comme étant dénuée d'importance et dans laquelle il est même attendu d'elle qu'elle fasse preuve de détachement – c'est la règle du *who cares less* (« celui qui s'en fiche le plus ») (Wade, 2021). On peut supposer qu'elle se sent alors légitime à se soucier peu des émotions de son interlocuteur et à se montrer peu empathique.

1.1.2. Se laisser faire

À l'inverse du refus frontal, minoritaire dans les entretiens, interprété par les femmes comme une forme d'« affirmation de soi », le comportement consistant à se « laisser faire » apparaît quant à lui très régulièrement dans les récits collectés mais est vécu comme une incapacité à « s'affirmer ». On peut en repérer des traces dans 52 entretiens (sur les 67 réalisés avec des femmes).

D'après les situations sexuelles sans envie relatées, les femmes interrogées auraient souvent tendance à suivre les mouvements de leurs partenaires sans nécessairement participer activement aux actes entrepris mais sans non plus poser de limite. Cette manière d'être et d'agir (ou plutôt de ne pas agir) ressort particulièrement clairement de la manière qu'ont les enquêtées de raconter le déroulement de leur accès à la sexualité. Dans leurs narrations, le pronom personnel « je » est très peu présent. Elles décrivent plutôt les comportements et attitudes de leur interlocuteur, jusqu'à devenir parfois absentes de leur propre narration. De plus, elles utilisent des verbes d'action à la voix active pour parler de leur partenaire tandis qu'elles ont recours à la voix passive pour évoquer leurs propres conduites. Les propos tenus par Mona lorsque je lui demande de raconter comment elle et son ex-copain en venaient à avoir un rapport sexuel offrent une illustration éloquente :

M : Pff avec lui c'était la même chose tout le temps. Il venait, il m'embrassait mais il m'embrassait avec insistance hein pas un petit bisou comme ça, avec la langue et tout. Il respirait fort aussi et il me touchait les fesses, tout ça. Et là je savais que c'était parti.

R : *D'accord. Et toi tu réagissais comment dans ces moments-là ?*

M : Je l'ai souvent fait par force, enfin pas par force, parce que je sais qu'il avait envie donc je me suis un peu laissée entraîner mais par moi-même y avait pas beaucoup d'envie.

R : *Et parfois il te demandait de faire des trucs particuliers ? De lui faire une fellation par exemple ?*

M : Oui oui et je le faisais. Quand il me demandait quelque chose je m'exécutais mais après je faisais rien de moi-même, je m'impliquais pas.

(Mona, 21 ans, en couple, étudiante en licence de langues étrangères appliquées anglais/espagnol, père : artisan-décorateur, mère : sans emploi)

Tout se passe comme si le scénario se déroulait tout seul. Mona est presque spectatrice de la scène sexuelle : elle reste inanimée ou bien met en application les demandes masculines de façon quasi-mécanique. En ce sens, la formule s'« *obtempérer sans broncher* » employée par Jessica, une assistante administrative âgée de 42 ans, pour rendre compte de sa vie sexuelle à la fin de sa relation avec son ex-mari est parlante. Alors expatriée au Venezuela, étrangère dans un pays dont elle maîtrisait mal la langue, employée dans l'entreprise de son ex-époux et coupée de son réseau amical, elle se trouvait dans une telle situation de dépendance financière et affective que l'adoption d'une posture conciliante apparaissent à ses yeux comme la meilleure alternative possible. Un tel phénomène est également saillant dans les récits que font les enquêtées des rapports sexuels initiés par leur partenaire alors que tou.te.s sont allongé.es dans un lit et qu'elles-mêmes sont prêtes à s'endormir voire ont même déjà sombré dans le sommeil :

Je pense aussi que je suis en pré-ménopause, et je vais vous dire j'ai jamais été portée sur le sexe, j'aime bien mais j'ai pas eu une sexualité hyper...Je suis pas une chaudasse, j'aime mais à petite dose. Et lui ça posait souci, excusez-moi mais lui il a besoin de baiser. Donc y a plein de fois où moi j'ai fait pour lui faire plaisir, vraiment je le dis ! Et aussi pour pas qu'il aille voir ailleurs. Comme j'ai compris que c'était un hyper quetard et qu'il fallait que j'évite qu'il ait les patates au fond du sac, je faisais en sorte qu'il les ait pas. (...) Donc le soir... dès qu'il allait se coucher à 9h30-10h, je savais que c'était pour le petit crunch du soir. Et moi j'avais clairement pas la tête à ça. Donc j'avais deux options. Soit je disais "bah non je vais regarder la télé, tu comprends, moi j'ai encore la frite, j'ai pas bossé". Soit j'allais me coucher parce que j'étais fatiguée et là bah écoutez s'il commençait à faire le petit cinéma, à me toucher, tout le tintouin, bah je le dis moi je le laissais faire ses petites affaires, y avait pas forcément besoin que je sois super active. C'est pas des soirs où j'allais m'occuper de sa lune, c'est tout.

(Assia, 48 ans, célibataire, secrétaire médicale, père : chauffeur poids-lourd, mère : sans emploi)

De même que Mona déclarait ne pas faire d'effort particulier lors des initiatives sexuelles de son partenaire mais expliquait se contenter de se « laisser porter », Assia opte parfois pour l'option de la passivité en laissant son conjoint disposer de son corps pour jouir.

Les matériaux collectés montrent que cette posture de spectatrice s'observe dans la quasi-totalité des entretiens réalisés (de façon répétée voire presque systématiquement dans certains, plus exceptionnellement dans d'autres), aussi bien auprès des femmes adhérant à la morale sexuelle conservatrice ou libérale que de celles souscrivant au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire. On peut toutefois noter que les secondes font part de ces expériences avec plus de réserve, probablement parce qu'elles ont honte de leurs comportements et ne veulent

pas paraître comme des femmes « soumises » aux yeux de l'enquêtrice. En revanche, si on rencontre cette posture dans toutes les configurations relationnelles, on constate que les routines conjugales s'avèrent particulièrement favorables à la modalité « se laisser faire », ce qui va dans le sens que ce qu'observait Emmanuelle Santelli (2018) dans son enquête auprès de « jeunes couples » dans laquelle les conjoint.es confronté.es à des discordances de désir négociaient pour trouver un terrain d'entente, ce qui conduisait les femmes à accepter de se « laisser faire » de temps en temps pour avoir l'impression d'être dans la norme et pour limiter les frustrations masculines. Les femmes ayant connaissance de ce qu'il va se passer, elles sont d'autant plus enclines à laisser le script s'enclencher sans s'impliquer davantage. Dans un premier temps, quand elles évoquent leurs accès à la sexualité, elles en parlent en termes de compromis et présentent leurs réactions sous l'angle de l'arrangement relationnel. D'une part, elles évoquent les « besoins naturels » masculins qu'elles opposent à leur propre désir plus difficile à susciter – des représentations genrées du désir largement prégnantes au sein de la société (Thomé, 2022) – et déclarent avoir besoin que l'interaction soit déjà entamée pour avoir envie de participer à un rapport sexuel :

Moi je le laisse faire. Quand il a envie il sait ce qu'il a à faire. Moi honnêtement je suis pas difficile sur ça, la plupart du temps ça me dérange pas, je suis assez flexible, mais par contre il sait que s'il attend que ce soit moi qui initie il risque d'attendre longtemps. (...) Ça m'arrive aussi de pas en avoir envie mais ça veut pas dire que je vais lui mettre un stop pour autant. C'est aussi le compromis est-ce que je vais dire non à chaque fois ? Est-ce qu'il faut que je fasse ce compromis ? C'est comme ton copain te dit "accompagne moi à ma compétition de danse" et toi tu lui dis non. On peut avoir cette douleur-là, comme si on refusait quelque chose d'important pour l'autre. Et quelque part si on refuse trop souvent quelque chose d'important pour l'autre c'est qu'il y a une incompatibilité quelque part. Tout dépend de l'importance que donne l'autre à cette chose.

(Manon, 19 ans, en couple, étudiante en licence d'histoire, père : gardien de la paix, mère : sans emploi)

D'autre part, plusieurs enquêtées soulignent la moindre expertise qu'elles détiendraient en matière de sexualité comparé aux hommes fréquentés. Qu'elles évoquent leur nombre plus restreint de partenaires ou le temps plus réduit qu'elles consacrent à nourrir leur imaginaire érotique par rapport à leur interlocuteur, elles considèrent que leurs compétences ne sont pas suffisantes pour maîtriser le déroulement du scénario sexuel. Autrement dit, les femmes interrogées envisagent le fait de se « laisser faire » comme l'option appelant, de leur part, le moins d'efforts : elles préservent la « bonne » santé relationnelle et limitent la gestion émotionnelle du mécontentement et de la colère de leur partenaire.

1.1.3. Céder

Si les femmes interrogées « se laissent faire » dans un ensemble de situations sexuelles auxquelles elles n'ont pourtant pas envie de participer, il arrive aussi que certaines d'entre elles commencent par exprimer leurs réticences lorsque leur partenaire commence à instiguer le rapport sexuel non souhaité mais finissent par « se laisser faire » suite à la manifestation d'une forme d'insistance de la part de celui-ci. Ce type de comportement est alors vécu par les personnes concernées comme une marque d'absence d'« affirmation de soi ». Parmi les interviewées, 31 décrivent au moins situation dans laquelle elles ont « cédé ».

Dans ce cas de figure, les enquêtées expriment initialement leur désaccord gestuellement, soit en feignant de ne pas remarquer le rapprochement physique que leur partenaire tente d'impulser, soit en s'écartant, soit en repoussant les mains et plus généralement le corps de leur interlocuteur. Malgré la manifestation de leur absence de motivation, la sexualisation de l'interaction se poursuit car leur partenaire continue ses caresses et ses baisers. Face à une telle insistance, les enquêtées finissent par arrêter de témoigner de la résistance et par se laisser faire. Elles « cèdent ». De même que l'expression « se laisser faire » se retrouvait dans les récits collectés, le terme « céder » est mobilisé par les personnes concernées pour désigner leurs attitudes et partis pris. Leur modalité d'action n'est donc pas radicalement différente de celle présentée dans la partie précédente mais diffère tout de même du point de vue de la temporalité des actes effectués : l'accès à la sexualité s'allonge davantage dans la durée car un laps de temps s'intercale entre l'amorce de la sexualisation et les premières pratiques érotiques réalisées. Dans le cadre de sa relation avec son premier copain, Alison vit de manière répétée ce type de situation :

R : Et quand tu disais qu'il avait tout le temps envie, comment il le manifestait en fait ?

A : Bah il commençait à me caresser, à essayer de me toucher, sauf que bah non je trouvais ça trop grossier on va dire, y avait plus de tendresse, c'était plus direct. C'est là où j'ai commencé à avoir moins envie parce que c'était trop grossier, c'était trop mec en chien. De loin je sentais qu'il avait envie, c'était pas romantique, c'était pas doux. Tout de suite je sentais qu'il avait envie, même dans ses baisers, je le sentais. Donc dans ses bisous c'était pas tendre. T'as toujours une partie où tu commences à embrasser tendre et après ça augmente. Mais on passait pas par cette transition. Tout son être me disait qu'il avait envie de moi et c'était très grossier on va dire comme chose. Et du coup ça me donnait pas envie du tout.

R : Et comment tu faisais pour te débrouiller avec cette situation ?

A : Bah j'avais des rires nerveux, j'essayais de rigoler en fait de ça. (...) Je disais "nan attends pas maintenant et tout" enfin sur la rigolade, sauf que dans ma tête c'était clairement non j'ai pas envie. Mais y avait beaucoup de fois où je laissais faire et j'attendais juste que ça se termine, clairement.

(Alison, 23 ans, en couple, fauconnière au chômage, mère : employée administrative, père : pompier volontaire (absent))

Lorsqu'elle comprend les intentions de son partenaire, elle manifeste dans un premier temps son indisponibilité en riant puis en ayant recours à la parole. Elle se heurte cependant aux insistances de son copain et se résigne dans un second temps à se laisser faire.

Dans les récits que font les femmes interrogées de leurs scénarios d'accès à la sexualité, il apparaît que céder est une manière de se comporter concernant aussi bien les relations suivies, amoureuses ou conjugales que les relations d'un soir faisant intervenir un inconnu. Dans le premier cas, les enquêtées, à l'instar d'Alison, déclarent avoir tendance à céder car elles connaissent les réactions de leur partenaire et anticipent l'expression de leur colère ou frustration. Elles préfèrent éviter de perdre leur temps avec des conflits interminables ou des atmosphères pesantes provoquées par la rancœur ressentie par leur interlocuteur. Ainsi, c'est, de leur point de vue, la répétition de l'expérience qui encourage cette modalité d'action qu'elles jugent pourtant négativement, surtout quand elles adhèrent à la morale sexuelle égalitaire. Dans le cas des relations avec des nouveaux partenaires, les femmes cadrent leurs attitudes conciliantes sous l'angle d'un ajustement interactionnel, une interprétation déjà observée chez les hommes qui en viennent à avoir des rapports sexuels afin d'éviter de casser le script et de susciter une forme de gêne (Ford, 2018). C'est le cas de Samia qui, à la fin d'une soirée alcoolisée, se rapproche physiquement de son colocataire : tou.te.s deux se font des câlins et se prennent dans les bras. Fatiguée et n'éprouvant pas d'attirance envers cet homme, elle souhaite profiter de ce moment de tendresse mais ne ressent pas de désir sexuel :

Au début j'essayais juste de lui faire comprendre en deuspi¹¹⁰ que non non j'étais pas dans le délire, style je bougeais pas trop, je fermais les yeux pour lui montrer "ouais je dors" mais après comme je voyais il comprenait pas trop, et que bon on était quand même tous les deux serrés sur le canap', que j'avais la main dans ses cheveux, lui je crois qu'il avait presque la main sous mon tee-shirt donc après je me suis un peu dit bon vas-y flemme en vrai de le stopper et après d'être dans le malaise.
(Samia, 24 ans, célibataire, étudiante en licence de communication mais actuellement interruption et employée chez MacDonald's, père : photographe, mère : employée)

Elle essaie d'abord de manifester son absence d'enthousiasme puis « laisse tomber » et accepte de suivre son partenaire dans son entreprise de sexualisation de l'interaction car, « engagée » dans le face-à-face, elle prévoit de créer une situation d'embarras (Goffman, 1974) et estime ne pas avoir suffisamment d'énergie pour gérer le malaise résultant.

¹¹⁰ Verlan du mot anglais « speed », « deuspi » signifie rapidement.

1.1.4. Adopter des stratégies d'évitement

Sur les 67 enquêtées, seize ont également fait le récit d'expériences au cours desquelles elles sont parvenues, sans avoir à refuser explicitement, à échapper à des rapports sexuels dont elles n'avaient pas envie en anticipant la sexualisation de l'interaction et en trouvant des stratagèmes pour éviter de prendre part à l'interaction ou pour s'en extirper. En agissant de la sorte, les femmes n'ont pas le sentiment de s'être « affirmées » mais estiment tout de même s'être « débrouillées » pour ne pas se soumettre aux (désirs des) hommes. Elles considèrent dès lors cette modalité d'action comme étant certes moins positive que celle consistant à refuser frontalement mais comme étant tout de même moins négative que celles consistant à « se laisser faire » ou à « céder ». En fonction de la situation traversée, les stratégies d'évitement peuvent alors prendre plusieurs formes.

Dans certains cas, les femmes interrogées anticipent, largement en amont, la survenue potentielle de rapports sexuels et mettent en place une organisation telle que la sexualité devient impossible. Parmi les différentes alternatives évoquées, figurent les rencontres en extérieur ou dans des lieux incompatibles avec la sexualité. Cohabitant avec ses parents, Mona [21 ans, étudiante en licence de langues étrangères appliquées anglais/espagnol] invite par exemple son copain à des moments où sa mère est présente dans l'appartement. Dans les cas où la sexualité est perçue comme étant indissociable des circonstances de la rencontre (parce que le partenaire est un « plan cul » avec lequel seule la sexualité est partagée ou parce qu'elles ont déjà parlé avec leur interlocuteur, par exemple par *sextos* interposés, du scénario sexuel envisagé pour le rendez-vous planifié), les enquêtées peuvent annuler l'entrevue et ainsi éviter de s'engager dans des expériences non souhaitées. Parce que de telles stratégies impliquent que les femmes s'interrogent préalablement sur leur envie, la trame de l'interaction à venir doit être structurée par une organisation planifiée et déterminée à l'avance. Aussi, ces tactiques sont essentiellement mobilisées dans le cadre de relations suivies quand les interactions sexuelles sont routinisées ou dans les situations très scriptées (comme le sont par exemple les rencontres suivant une première prise de contact dans une boîte de nuit).

Les situations sexuelles ne peuvent néanmoins pas toujours être devancées et esquivées. Quand l'accès à la sexualité est imminent, les enquêtées donnent parfois des excuses, invoquant des maux de tête ou de ventre, un état de fatigue, ou encore la période des menstruations :

Après la maternité, quand y a un enfant, la vie sexuelle c'est plus la priorité parce qu'on est fatiguées et autre. J'entends beaucoup ça, ils ont deux enfants, ils sont crevés, ils sont à fond dans la vie où c'est "bon bah voilà il va avoir ce qu'il veut comme ça après je suis tranquille pour quinze jours". Mes copines, elles se donnent même des conseils sur comment les meilleures excuses, alors y en a une récemment elle nous a dit que la technique des crampe ça marchait, en gros elle commence et elle fait semblant d'avoir une crampe à la jambe, au bras... Apparemment ça marche, c'est moins connu que le mal de tête, donc mieux pris.

(Alizée, 37 ans, en couple, tapissière-décoratrice, père : cuisinier, mère : auxiliaire de puéricultrice)

Quel que soit l'argument mobilisé, l'objectif est toujours le même et consiste à trouver une porte de sortie. Ce procédé rappelle celui mis en œuvre par les utilisatrices d'applications de rencontres qui, lorsqu'elles s'appêtent à rencontrer de nouveaux hommes avec lesquels elles ont « *matché* », préparent, en amont de leur *date*, des mises en scène pour sortir de l'interaction si nécessaire (l'une des enquêtées rapportait par exemple demander à une amie de lui téléphoner pour lui annoncer une prétendue inondation requérant une intervention immédiate de sa part) (Bergström, 2021).

Enfin, il peut arriver aux femmes interrogées d'accepter de réaliser des actes sexuels pour en éviter d'autres dans une logique de moindre mal. Pauline [21 ans, étudiante en licence d'espagnol] se rappelle par exemple avoir pris l'habitude de s'engager immédiatement dans de longues fellations quand elle voyait son ex-copain et qu'elle-même n'était pas disposée à s'engager dans un rapport sexuel afin de le faire jouir rapidement et ainsi de réduire le temps consacré aux activités érotiques en évitant de s'engager dans une pénétration vaginale. Dans la même logique, Ophélie évoque son recours à la fellation pour échapper à la position de la levrette en fin de rapport sexuel :

En fait, lui, il a toujours eu du mal à finir, c'était assez laborieux, et il y arrivait pas toujours. Mais du coup, le problème, c'est que ça pouvait durer des heures, moi ça me dérange pas en règle générale là où ça commence à coincer c'est si ça me fait mal. Là j'ai un seuil de tolérance bas parce que j'aime pas du tout avoir mal. Et comme je sais pas si c'est l'influence du porno ou pas, mais il aimait bien la levrette, et surtout il y allait super fort. Et moi ça ça me faisait vraiment mal, je m'étais un peu renseignée et apparemment c'est que ça tape contre mon ovaire, bref tu dois savoir. Mais du coup quand c'est bon on avait fait les positions classiques et que je sentais que là ça allait passer à la levrette, vite je lui proposais de le sucer et dans la majorité des cas c'était gagnant-gagnant parce que lui il finissait.

(Ophélie, 24 ans, en couple, étudiante en master 2 de littérature, père : chaudronnier, mère : aide-soignante mais décédée à sa naissance)

Si, dans mon échantillon, cette tactique concerne surtout les rapports sexuels s'inscrivant dans des relations conjugales, c'est-à-dire impliquant un partenaire dont les préférences érotiques sont connues, cette stratégie d'évitement a déjà été observée, dans le contexte étatsunien, chez les étudiantes engagées dans des pratiques de « *hookup* », qui acceptent parfois de s'engager dans du sexe oral pour échapper à d'autres types de pratiques jugées plus engageantes (Wade,

2017). Imprégnées par des représentations spécifiant les préférences sexuelles des hommes, les femmes s'appuient en fait sur ces classifications pour agir et se prémunir de scénarios sexuels déplaisants.

Finalement, l'analyse des conduites adoptées par les femmes quand elles n'ont pas envie, contrairement à leur partenaire, de sexualiser l'interaction montre qu'il n'est pas si fréquent, indépendamment de leur morale sexuelle de référence, qu'elles refusent frontalement de s'y engager – il leur arrive souvent de « se laisser faire », de « céder » ou encore d'adopter des stratégies d'évitement. Pourtant, un grand nombre d'enquêtées souhaitent activement « s'affirmer » dans la sexualité pour (se) prouver qu'elles sont des femmes émancipées (cette volonté d'exister en tant que sujet autonome concerne non seulement celles qui se réfèrent à la morale sexuelle égalitaire mais aussi celles qui adhèrent à la morale libérale). La partie suivante a dès lors pour objectif de comprendre pourquoi les femmes ne refusent pas frontalement alors même qu'elles aimeraient le faire quelle que soit leur appartenance de classe et de génération.

1.2. Le poids des « dispositions freins »

La question des difficultés féminines pour refuser les propositions sexuelles quand elles n'en ont pas envie a déjà été abondamment investiguée dans la littérature car les enquêtes quantitatives ont constaté que les femmes sont largement plus nombreuses que les hommes à accepter souvent ou parfois des rapports sexuels pour faire plaisir à leur partenaire sans en avoir vraiment envie (Ferrand, Bajos et Andro, 2008). Les recherches qualitatives mettent alors en avant une série de facteurs explicatifs pour rendre compte de cette tendance qu'ont les femmes à s'engager dans des relations sexuelles ou à réaliser certains actes tels que du sexe anal ou du sexe oral bien qu'elles n'en aient pas envie (Fahs et Swank, 2021). Parmi les variables identifiées, figurent notamment le sentiment d'illégitimité à s'intéresser à la sexualité et donc de développer une sexualité pour soi (Santelli, 2018) ; la volonté de faire plaisir au partenaire ou du moins d'éviter de le blesser (Fahs, Swank et Shambe, 2020) ; l'anticipation de violences ou d'un malaise interactionnel en cas de refus et le choix stratégique d'opter pour la solution la moins pire (Carbajal, Colombo et Tadorian, 2019 ; Ford, 2021 ; Gavey, 2005) ; la peur d'être quittées lorsque le rapport sexuel s'inscrit dans une relation amoureuse ou conjugale (Santelli, 2018) et enfin le souhait de se conformer à des attentes sociales, soit pour se sentir « normales » et vivre les expériences perçues comme étant constitutives des différents âges de la vie – entrée dans la sexualité pénétrative pas trop tardive au regard de la moyenne (un peu plus de 17 ans

en moyenne), sexualité récréative avant 25 ans impliquant entre autres une multiplication des partenaires (Hirsch et Khan, 2019 ; Wade, 2017) – soit pour préserver une « bonne » santé relationnelle, la sexualité étant, au sein du couple, supposée exprimer les sentiments partagés et entretenir l'intimité (Boucherie, 2017).

Je propose de compléter ces analyses en m'intéressant à un autre type de facteur explicatif : les dispositions incorporées au cours des processus de socialisation successifs et détenues par les femmes qui complexifient l'interruption de la sexualisation des interactions, que j'appelle « dispositions freins ». Je choisis de mobiliser une grille de lecture dispositionnelle plutôt qu'une grille de lecture interactionniste pour plusieurs raisons. D'abord, si les enquêtées adoptent différents modèles de conduites selon les situations rencontrées, on peut tout de même repérer l'existence de tendances. Certaines femmes interrogées ont plutôt pour habitude de « se laisser faire » mais essaient parfois d'exprimer des réticences car elles se sentent en confiance avec leur partenaire ou donnent des excuses parce qu'elles se sentent particulièrement indisponibles pour s'engager dans la sexualité. D'autres expriment souvent frontalement leur refus en cas de désaccord mais « se laissent faire » ou « cèdent » dans certaines circonstances parce qu'elles sont impressionnées par leur interlocuteur ou parce qu'elles connaissent un épisode de détresse psychologique par exemple. Ensuite, les matériaux collectés révèlent que les enquêtées sont très nombreuses à se heurter relativement régulièrement à des difficultés pour refuser des propositions sexuelles non souhaitées et que les contextes dans lesquels surviennent ces difficultés sont variés. Enfin, la littérature en sociologie de la sexualité a plutôt privilégié l'analyse interactionniste – entre autres du fait de l'influence notable de la théorie des scripts sexuels de John Gagnon et William Simon (2005 [1973]).

D'un point de vue méthodologique, j'ai analysé mes matériaux en quatre temps. Je suis d'abord partie des descriptions faites par les enquêtées des situations dans lesquelles elles n'avaient pas envie de rapport sexuels et dans lesquelles elles n'ont pas exprimé frontalement de refus. J'ai alors cherché à repérer les manières d'être, d'agir et de penser qui ont paru complexifier la manifestation explicite d'un désaccord. Dans un second temps, j'ai analysé l'ensemble des trajectoires des femmes n'exprimant pas frontalement de refus et adoptant ces manières d'être, d'agir et de penser en situation sexuelle en cherchant à identifier les similitudes en termes d'expériences vécues entretenant potentiellement un lien avec l'incapacité à refuser. J'ai ensuite émis l'hypothèse qu'il existait un lien entre ces expériences communes et les manières d'être, d'agir et de penser en situation sexuelle. Autrement dit, j'ai envisagé ces

expériences vécues comme des contextes socialisateurs dans lesquels ont été acquis des dispositions complexifiant l'expression frontale du refus (les dispositions freins). Enfin, j'ai de nouveau analysé les situations sexuelles en prêtant cette fois attention aux caractéristiques qui seraient susceptibles d'activer les dispositions supposément intériorisées lors des expériences vécues antérieurement. *In fine*, cette analyse a fait émerger le rôle de trois dispositions : les dispositions à désirer, les dispositions à s'oublier et les dispositions à éviter le conflit.

1.2.1. De faibles dispositions à désirer

Dans les récits que font 37 enquêtées de leurs rencontres sexuelles et notamment de celles auxquelles elles ont participé sans en avoir envie, apparaît d'abord une tendance féminine à ressentir une forme de confusion au moment où leur partenaire amorce un rapprochement physique. En effet, les femmes sont nombreuses à se trouver embarrassées quand il s'agit de savoir ce qu'elles veulent (ou ne veulent pas). En attendant de clarifier leur position, elles adoptent une posture passive, c'est-à-dire suivent les mouvements de leur partenaire et n'interrompent pas frontalement la sexualisation de l'interaction. Cette incertitude est en partie liée à des difficultés en termes de décodage de leur désir sexuel. Dans cette thèse, je définis le désir sexuel¹¹¹ comme une expérience corporelle, contextuelle et relationnelle, associée à des projections mentales érotiques organisées sous forme de scripts, c'est-à-dire des scénarios symboliquement encodés comme sexuels. Or, aujourd'hui, avec la popularisation des savoirs psychanalytiques faisant du désir sexuel l'expression de la vraie personnalité (Thomé, 2019, p. 501), le désir est perçu comme un critère essentiel de l'accès à la sexualité. Aussi, les individus sont encouragés à conditionner leurs activités érotiques au surgissement de leur désir. Dans ces conditions, l'incapacité à identifier clairement son désir laisse les femmes dans un état d'indécision qui complexifie la manifestation de limites.

Les entretiens donnent à voir deux types de dynamiques, qui parfois se combinent et agissent ensemble, à l'origine de la confusion. Dans le premier cas de figure, les enquêtées ressentent peu de sensations somatiques constitutives du désir (à la fois en termes de fréquence et d'intensité). Certaines parlent même d'un corps « verrouillé », « endormi », « paresseux » ou juste « un peu endolori », « peu sensible ». Dans le deuxième cas, les enquêtées ressentent des sensations proches de celles perçues comme étant symptomatiques de l'excitation physique

¹¹¹Comme je fais uniquement référence au désir sexuel, je parlerai par la suite de désir afin d'éviter d'alourdir le texte.

mais disposent de repères confus pour faire sens de leur désir et hésitent parfois quant au cadre interprétatif à mobiliser lorsqu'elles ressentent des sensations. Contrairement aux hommes qui utilisent l'érection comme marque de leur désir et qui ne se posent dès lors que très rarement la question de savoir s'ils désirent ou non, les femmes ne bénéficient pas d'indices physiques aussi clairs et univoques mais s'appuient sur des repères flous et relativement variables d'une personne à l'autre :

Je pense que c'est quand j'embrasse la personne et que je sens un truc en moi, comme dans ma poitrine, qui monte en toi, que je sais que je désire tu vois. Genre faut laisser le corps s'exprimer, se libérer un peu, on a ça en nous. Je peux pas juste désirer une personne comme ça. Donc généralement je sens le truc monter dans ma poitrine et là je me dis " ah tiens, pourquoi pas".

(Alexia, 29 ans, en couple, employée dans la logistique au chômage, père : militaire du rang, mère : employée commerciale)

A : Je sentais que c'était pas une envie franche donc je me disais "attention ça va un peu vite" et du coup je me disais "qu'est-ce que j'ai envie de faire là pour moi tout de suite ?" De revenir à cette question-là assez souvent ça aide, enfin moi ça m'aide.

R : *Mais comment tu sentais que c'était pas une envie franche ?*

Je fais beaucoup attention à mon corps, parce que le corps exprime beaucoup de choses. Donc je sais pas je fais attention à ma respiration, si elle s'accélère mais après ça dépend de l'accélération aussi, parce que par exemple la première fois dont j'ai parlé tout à l'heure, quand j'avais fait une petite crise d'angoisse, ma respiration s'était accélérée aussi mais c'était différent. Donc oui la respiration, les battements de cœur, le ventre aussi, je le sens dans mon ventre, enfin plein de choses ensemble.

(Alice, 21 ans, relations polyamoureuses, étudiante en école d'orthophonie, père : ingénieur, mère : enseignante de français dans le secondaire)

Dans ces deux extraits, Alice comme Alexia déploient une forme de réflexivité incorporée (*embodied reflexivity*) : elles analysent leurs sensations corporelles de façon à s'en servir comme des étalons de mesure de l'état psychique (Pagis, 2009) et à choisir le schème émotionnel jugé adapté. Or, ce travail de décryptage se trouve parfois complexifié par la coexistence de plusieurs cadres interprétatifs concurrents. Selon les cas, des sensations de palpitations cardiaques peuvent être perçues comme des signes de désir, d'euphorie ou d'angoisse. De même, des sensations de chaleur ou de brûlure peuvent être assimilées à du désir ou appréhendées comme les marques d'un malaise annonçant un danger

Largement inspirées des savoirs et techniques psy qui encouragent la connaissance et la conscience de soi (*self-knowledge* et *self-awareness*), les pratiques de décodage émotionnel sont d'autant mieux maîtrisées par les interviewées qui entretiennent soit un lien étroit avec les ouvrages de développement personnel, les consultations thérapeutiques ou les séances de coaching collectives visant à l'optimisation du bien-être (Garnoussi, 2011 ; Marquis, 2014 ; Shoshana, 2020) d'une part, ou ayant l'habitude de prendre part à d'autres types d'activités qui

mettent l'accent sur l'importance de la connaissance de soi *via* l'analyse du langage corporel – comme c'est le cas par exemple du yoga (Brunaux et al., 2022) ou des pratiques d'auto-observation qui se développent autour des régimes sans gluten (Wolff, 2019) – d'autre part. Dans certains cas toutefois, ces nouvelles préoccupations autour du corps complexifient le travail d'interprétation car les individus disposant d'un large stock de références dans lequel puiser, ils se trouvent débordés par la disponibilité d'une pluralité d'interprétations alternatives et peinent à démêler leurs sensations corporelles. En ce sens, le fait de se sonder ferait disparaître les sensations somatiques. Les situations rencontrées par Alice donnent à voir les dynamiques à l'œuvre. Issue d'une famille dans laquelle la consultation de psychologue est largement valorisée, Alice a suivi au cours de sa vie plusieurs thérapies et a été imprégnée, dès sa jeunesse, par les théories de développement personnel. Elle pratique de surcroît depuis peu la sophrologie et la méditation. Habituee à prêter attention à son corps, elle fait preuve d'une conscience aigüe de ses sensations au cours de ses scénarios d'accès à la sexualité.

Là au début j'ai eu du mal, j'étais complètement perdue. Et du coup ça m'a un peu donné le sentiment que j'étais submergée parce que je savais pas comment interpréter ça [le rythme de ses battements de cœur] : est-ce que c'était un signe d'angoisse ou juste d'excitation ? Mais en même temps c'était plus que juste excitation. Peut-être aussi l'attachement que j'avais pour lui qui décuplait tout, encore à l'heure d'aujourd'hui je sais pas, je pense un mélange d'excitation et d'intensité émotionnelle. Mais du coup j'avais envie de faire pause : attends attends attends je ressens quoi ? Mais on peut pas évidemment, donc faut trouver des astuces.

(Alice, 21 ans, relations polyamoureuses, étudiante en école d'orthophonie, père : ingénieur, mère : enseignante de français dans le secondaire)

Comme l'illustre cet extrait d'entretien, les difficultés rencontrées pour interpréter les manifestations somatiques et ainsi se stabiliser sur une interprétation produit une forme de confusion qui complexifie l'expression de limites.

L'analyse des trajectoires des enquêtées ayant tendance à éprouver de la confusion lors de leurs interactions sexuelles en raison d'un rapport ambivalent au désir montre que celles-ci partagent plusieurs points communs en termes d'expériences socialisatrices¹¹². Un premier ensemble de femmes interrogées ont pris part à des expériences qui les ont conduites à se constituer un corps peu sensible aux sensations d'excitation physique. Certaines, en particulier celles issues des classes moyennes et supérieures, ont intériorisé, au cours de leur enfance, des dispositions à l'autocontrainte en participant à des activités sportives (telles que la danse classique ou la gymnastique) et en s'engageant dans des pratiques alimentaires et esthétiques

¹¹² Pour une analyse plus détaillée des processus de socialisation au désir, voir (Lévy-Guillain, 2022). Je reviens ici sur les principaux résultats sans entrer dans le détail de l'analyse.

favorisant le dressage du corps (Laillier, 2016 ; Mennesson, Visentin et Clément, 2012). D'autres, d'origines sociales plus mixtes, ont subi des violences mettant en jeu le corps (violences sexuelles, épisodes d'humiliation liée à des formes de déviance corporelle) qui les ont amenées à se forger un « corps anesthésié ». Un second ensemble d'interviewées, appartenant notamment à la fraction économique des classes moyennes et supérieures, ayant plus souvent reçu une éducation catholique, ainsi qu'à certaines catégories des classes populaires, sont pour leur part restées éloignées des images érotiques au cours de leur adolescence ou bien ont été exposées à des représentations diabolisant ou pathologisant la sexualité. Elles se sont alors peu habituées à projeter mentalement des scénarios sexuels, c'est-à-dire à produire des rêveries éveillées érotiques. Que les femmes interrogées aient développé une faible sensibilité corporelle ou un sentiment d'illégitimité vis-à-vis de la sexualité, elles détiennent de faibles dispositions au désir au sens où elles ont peu tendance à opérer un couplage entre sensations somatiques d'excitation physique et imaginaire sexuel

Les entretiens révèlent en outre que les situations sexuelles s'avèrent peu favorables à l'activation des dispositions au désir car elles exigent de la part des femmes un travail mental important et chronophage. De fait, celles-ci ont un certain nombre de vérifications à faire avant de s'engager dans un rapport sexuel, ce qui, d'après les récits collectés, les amènent à se déconnecter de leur corps (et donc à devenir insensibles aux sensations éprouvées) et les empêche de se plonger dans des scénarios érotiques. D'une part, la sexualité féminine étant étroitement encadrée par une série de règles, plusieurs enquêtés vérifient qu'elles les remplissent bien toutes avant de décider si elles souhaitent s'engager dans la sexualité ou non. Parmi ces règles, figurent des exigences morales qu'il est parfois difficile de tenir ensemble. La morale héritée des siècles passés continue d'imposer aux femmes une norme de « réserve sexuelle » : il s'agit de ne pas avoir trop de rapports sexuels, et surtout ni avec n'importe qui ni dans n'importe quelle condition sous peine d'être étiquetée comme « pute » (Bergström, 2014 ; Clair, 2023b ; Rebreyend, 2008). Une telle attente de modération sexuelle complique le processus de décision quelle que soit la configuration relationnelle. Maryam, une étudiante en droit de 20 ans se plaint des « *dilemmes* » fréquents auxquels elle se heurte actuellement lorsque son copain cherche à engager un rapport sexuel car elle ne veut pas que la relation « *tourne qu'autour de ça [la sexualité]* ». Cette préoccupation est liée à la responsabilité qui incombe aux femmes d'assurer le bien-être des relations conjugales en prêtant attention au maintien de la connexion émotionnelle et plus généralement de l'intimité sur la durée (Andrejek, Fetner et

Heath, 2022 ; Elliott et Umberson, 2008). La pression est toutefois accrue dans les cas où la sexualité ne s'inscrit pas une relation amoureuse ou conjugale :

Je pourrais pas dire c'est facile de prendre une décision, je dis pas non d'un coup, ça me prend une bonne demi-heure, je me cache dans les toilettes, je disparaissais de la soirée pour réfléchir et me dire « est-ce que j'en ai vraiment envie ? » « oui bon bah c'est bon alors on y va » mais sauf que ça ça me prend plus de temps parce que je suis une personne lente. Mais quand on choisit de rentrer avec quelqu'un y a toujours le moment humiliant où on part ensemble et les gens ils sont là « ahah regardez ils vont coucher ensemble », ils s'en vont pour ça. Moi je sais que je déteste ces moments« quand c'est des soirées qui sont pas avec mes amis, parce que mes amis ils peuvent se moquer de moi et je peux me moquer d'eux en retour, mais les autres j'ai pas envie, c'est une question de respect. Donc quand j'ai un doute, en général, je préfère éviter pour limiter les pots cassés.

(Coline, 19 ans, célibataire, étudiante en licence de sciences du langage, père : photographe au chômage, mère : régisseuse)

Avec la diffusion des idées féministes et de l'idéal de l'émancipation féminine, les femmes doivent tout de même concilier les attentes de modération sexuelle avec celles d'épanouissement sexuel. Désormais, il ne s'agit pas seulement de limiter leur fréquence d'accès à la sexualité mais de « bien doser » en choisissant de participer à des expériences jugées « positives » – qui impliquent un partenaire respectueux (Sobocinska, 2023) et qui sont garantes d'expérimentations et de découvertes (Santelli, 2018) – s'intégrant ce faisant dans un projet de réalisation de soi. En situations sexuelles, l'enjeu est dès lors de maintenir un équilibre afin d'éviter d'être perçues ou de se percevoir soi-même comme des « prudes frigides » (Pickens et Braun, 2018), des « femmes soumises » (Bay-Cheng, 2015) ou des « putes ». La description que fait Ségolène de ses hésitations lorsqu'elle rencontre un homme à l'occasion d'une soirée organisée par une amie donne à voir le poids de ces exigences morales et des enjeux identitaires qui en découlent dans le processus de réflexion :

Donc ce mec je l'avais rencontré chez Lola, et je lui avais pas mal parlé pendant la soirée, il était assez mignon, il dansait bien donc j'étais pas mal attirée. Lui il avait pas mal bu donc je savais qu'il était bourré. Et moi j'avais vraiment pas bu d'alcool du tout à cause des concours et tout, enfin le lendemain je devais absolument réviser, bref. Du coup j'étais pas sûre, et pendant toute la soirée en fait j'ai hésité. D'un côté je me disais, en vrai ça peut être un moment sympa, en plus avec les concours ça faisait longtemps que j'avais rien eu, donc y avait peut-être un peu un côté pour me rassurer. Mais en même temps c'était un mec *random*, que j'allais jamais revoir, je le savais d'avance, le mec était en médecine et ça avait pas l'air d'être le mec à vouloir un truc plus sérieux qu'un soir, en plus il était bourré donc est-ce que je lui plais vraiment, même pas sûr. Bref...je sais pas je crois que c'était tellement éloigné de l'image que j'avais de moi à cette époque. Je me disais non mais ça me ressemble pas.

(Ségolène, 25 ans, relation plan cul, cadre dirigeante de la fonction publique, père : cadre bancaire, mère : cadre dans les assurances)

Pour Ségolène la prise de décision est épineuse. D'un côté, participer à un rapport sexuel avec cet homme lui permet de se prouver à elle-même qu'elle « profite de sa jeunesse (sexuelle) » (Santelli, 2019) et donc d'avoir l'impression de satisfaire l'exigence de réalisation de soi. De

l'autre, cette expérience sexuelle présente l'inconvénient de mettre en jeu un partenaire ayant consommé une grande quantité d'alcool qui l'empêche, selon elle, de la désirer pour elle-même, en tant que personne et non uniquement parce qu'elle est une femme. Aussi, elle craint de déroger à l'attente de modération sexuelle et d'entacher l'image qu'elle se fait d'elle-même. Lors des face-à-face avec de potentiels partenaires, la conjonction de ces différentes exigences morales contraint donc les femmes à tenir simultanément compte d'une pluralité d'éléments dont certains sont contradictoires et les éloignent du désir.

D'autre part, les exigences esthétiques qui pèsent sur les femmes complexifient également l'activation des dispositions au désir. C'est ce que laisse penser l'entretien de Laura qui revient sur sa « *check list* » visant à vérifier que l'ensemble des prérequis esthétiques sont bien réunis avant de s'engager dans un rapport sexuel :

L : Ah ouais moi j'épile tout normalement, parce qu'on sait jamais, j'ai entendu trop d'histoires sur des mecs qui faisaient des remarques et moi, j'ai pas envie d'être traumatisée. Et y a certains trucs aussi... Attends c'est quoi les impératifs ? (réfléchit) Bon y a le déo, le parfum bien sûr je veux sentir bon. J'essaie de me laver les cheveux le matin aussi, bon après si je peux pas ça à la limite tant pis. Après je mets la crème pour le corps, j'en mets une à la cerise en plus qui sent trop bon, je pourrai te donner la marque d'ailleurs si tu veux, elle est vraiment tip-top ! Et quoi d'autre ? Le vernis sur les pieds mais ça ça tient longtemps donc c'est pratique, j'ai des pieds hyper moches donc je suis obligée. Je sais pas si y a autre chose...

R : *C'est déjà pas mal (rires) ! C'est une préparation digne d'un entraînement Olympique (rires) !*

L : Grave (rires). C'est vrai que tu te dis qu'on se prend beaucoup plus la tête que les mecs (rires). C'est à peine si eux ils ont pensé à se doucher alors que toi t'as passé 10 ans dans ta salle de bain à vérifier que tout était nickel chrome. Mais après moi je préfère, je me sens mieux sinon je suis pas... je sais pas je suis pas sereine et ça me gâche le moment. J'ai des amies, enfin des amies, des copines de ma promo de master qui me disent que je devrais pas faire ça, que je me soumetts aux normes du patriarcat mais moi je leur dis que c'est aussi pour moi que je le fais. Si je le fais pas je me sens mal.

R : *Qu'est-ce que tu veux dire par tu te sens mal ? Tu te sens comment ?*

L : Bah regarde une fois, ah je t'en ai pas parlé, on s'en fout mais en fait une fois avec Nils on s'était revus mais j'avais pas prévu, et truc du moment bref, mais j'étais pas épilée, enfin j'étais épilée mais de plusieurs jours ça avait repoussé, et j'ai pensé à ça pendant tout le truc. J'arrivais pas trop à rentrer dedans et à me laisser aller parce que j'avais ce truc dans la tête. Trop bizarre mais je sais même plus si j'avais envie de lui.

(Laura, 22 ans, en couple, étudiante en master 1 professionnel de l'écrit, père : conducteur poids lourds, mère : assistante maternelle)

Ce témoignage met en exergue le « travail esthétique » (*aesthetic labor*), c'est-à-dire l'ensemble des pratiques corporelles mises en œuvre pour faire bonne figure (Warhurst et Nickson, 2009). Comme Laura se concentre sur d'autres dimensions de son corps, elle ne peut pas se focaliser sur ses sensations d'excitation, et doit en conséquence déployer davantage d'efforts analytiques pour décrypter son désir. Ainsi, les pratiques « d'embellissement du corps » ne sont pas seulement chronophages et physiquement contraignantes mais aussi envahissantes d'un point de vue mental.

1.2.2. Des dispositions à s'oublier

Outre le rôle des dispositions à désirer, les descriptions que font 26 des femmes interrogées des situations dans lesquelles elles n'ont pas frontalement exprimé leur souhait d'interrompre la sexualisation de l'interaction contiennent des indices laissant supposer que c'est entre autres le fait de « s'oublier » qui complexifie la manifestation des refus lors des prises d'initiative masculines. Dans la suite, j'utilise l'expression « s'oublier » pour désigner le fait de faire abstraction de ses sensations corporelles et de ses pensées.

Dans les récits de ces expériences, apparaît en effet une tendance féminine à se décentrer de soi. Ainsi, les enquêtées concernées vivent au travers de l'interlocuteur et ne prêtent plus attention, le temps que dure le face-à-face, aux indices de leur absence de volonté (auxquels elles étaient pourtant sensibles en amont de la rencontre et qui redeviennent perceptibles une fois l'expérience achevée). Les entretiens mettent en exergue deux configurations situationnelles dans lesquelles les femmes sont amenées à connaître un décentrement de soi.

Dans la première, elles peinent à comprendre les logiques de pensée, raisonnements et émotions de leur partenaire et concentrent dès lors leur attention sur leurs moindres faits et gestes de façon à réduire l'incertitude. L'enjeu est à la fois d'éviter de déclencher une « crise », c'est-à-dire une explosion de colère, et d'anticiper leurs désirs pour leur plaire et les satisfaire, deux logiques d'action d'ailleurs déjà identifiées dans la littérature (par exemple : Boucherie, 2019 ; Fahs, Swank et Shambe, 2020). Dans ce cas, le décentrement de soi procède des efforts déployés pour accéder à l'intériorité du partenaire et de la projection jusqu'à la fusion dans l'autre. À propos de ses rapports sexuels avec l'un de ses anciens « plan cul », Alice [21 ans, étudiante en école d'orthophonie] déclare avoir fait l'expérience récurrente d'une « *déconnexion* » de soi qui découlait selon elle de la confusion qu'introduisait son partenaire en raison de sa propre incapacité à savoir ce qu'il ressentait et pensait.

Dans la seconde configuration, les interviewées en viennent à faire abstraction de leurs sensations corporelles et de leurs pensées non parce qu'elles s'efforcent de se conformer aux attentes de leur partenaire mais parce qu'elles cherchent à éviter de faire des « faux pas » dans la sexualité et se concentrent donc sur le déroulement de l'interaction pour être en mesure de s'ajuster. Le récit que fait Clarisse de son entrée dans la sexualité en fournit un exemple. Issue d'une famille catholique pratiquante régulière appartenant à la fraction économique des classes supérieures, Clarisse a grandi dans un environnement au sein duquel la sexualité est taboue et

nécessairement conditionnée à l'amour. Comme elle n'est par ailleurs « *pas hyper incluse socialement que ce soit au collège ou au lycée* », elle n'évolue pas parmi les groupes de pairs au sein desquels la sexualité fait l'objet de conversations et acquiert dès lors peu d'informations sur le sujet. Aussi, elle se considère longtemps comme « *à côté de la plaque* ». Au moment de son entrée dans les études supérieures elle souffre d'un « *complexe d'infériorité* » à la fois parce qu'elle se sent comme un « bébé », la sexualité constituant l'un des principaux marqueurs de maturité à l'adolescence et au début de l'âge adulte (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2020), parce qu'elle ne veut pas être associée à la figure de la « *catho prude* », la sexualité étant une façon de se positionner sur l'axe conservateur-progressisme (Maudet, 2019), et parce qu'elle doute de sa féminité, la désirabilité érotique étant, comme l'ont montré plusieurs études, un enjeu central dans la construction du genre, notamment à la fin de l'adolescence et au début de l'âge adulte. Dans leur enquête conduite auprès d'étudiantes inscrites dans une université du sud des États-Unis et impliquées dans des sororités, Rachel Allison et ses collègues (2024) montrent par exemple que celles-ci cherchent à incarner une féminité qui plaît aux hommes investis dans des fraternités car leur avis exerce une forte influence sur le statut social qu'elles peuvent atteindre. Elle cherche par conséquent activement un partenaire sexuel. Au cours de sa première année de Licence, elle rencontre, dans le cadre d'un accueil en *couchsurfing*, un homme de dix ans son aîné avec qui elle a sa première relation sexuelle :

C : Il s'est passé des trucs mais c'était à sens unique, je lui ai fait une fellation pendant super longtemps, j'avais mal à la bouche et après il m'a sodomisé contre un placard. (...) Et je savais pas du tout comme ça se passait, j'avais toujours ce truc-là de honte, d'être toujours vierge, donc bien sûr que je l'ai pas dit, bien sûr que j'ai fait genre que c'était pas la première fois. Mais du coup j'essayais vraiment de deviner ce qu'il attendait, genre comment je devais me comporter pour que ça paraisse normal. Et du coup je pense que je me posais pas trop de questions, je suivais juste le mouvement, pour être une partenaire sexuelle cool. Je pense que ça se voyait à mille lieux mais bon...(...)

R : *Mais du coup la sodomie directement comme ça, ça vous a pas fait mal ?*

C : Alors ouais ça, c'est le grand mystère. Je pense que j'ai pas trop capté que j'avais mal, parce que je me souviens pas m'être dit sur le moment j'ai mal mais par contre en partant j'avais hyper mal...Même le lendemain j'avais mal donc oui je pense que ça a dû me faire très mal pour que ça reste quelques jours, je pouvais pas marcher vite, et pas du tout courir par exemple.

(Clarisse, 29 ans, en couple, post-doctorante en psychologie, père : anesthésiste-réanimateur, mère : infirmière)

Clarisse se décentre d'elle-même pour se focaliser sur son partenaire, jusqu'à devenir imperméable, le temps de l'interaction, aux douleurs suscitées par les actes réalisés. Dans son cas, l'attention accrue portée aux gestes de son partenaire résulte de l'ampleur de ses efforts pour paraître aux yeux de son interlocuteur comme une « bonne » partenaire sexuelle, dans un contexte où lui « sait » faire du sexe tandis qu'elle ne « sait pas » et où, ignorant tout des actes

sexuels, elle est prête à accepter beaucoup de choses, y compris une sodomie qui n'est pourtant pas une pratique courante (Bozon, 2008) et encore plus lors du premier rapport. Bien que les ressorts sociaux du décentrement soient différents, la focalisation sur un objet externe à soi produit des effets similaires : en amenant les femmes à méconnaître leurs propres envies, cette tendance au décentrement complexifie l'expression frontale du refus.

L'influence de l'oubli de soi apparaît également en creux dans les récits d'expérience au cours desquelles les femmes interrogées ont exprimé frontalement leur refus car ces derniers montrent comment, à l'inverse, la tendance à s'analyser en démêlant ses pensées et en décodant ses émotions, c'est-à-dire précisément à rester centrées sur soi, favorise l'expression de ses envies et de ses limites. C'est le cas par exemple des situations sexuelles sans envie décrites par Virginie qui ne détient pas de dispositions à l'oubli de soi. Âgée de 39 ans, Virginie estime avoir vécu ses premières années dans la sexualité comme « *n'importe quelle fille* » en suivant les désirs masculins et en étant « *complètement passive* », vivant de nombreuses expériences sans en avoir personnellement envie mais parce qu'elle ne pensait pas avoir le choix. Comme elle grandit dans une famille au sein de laquelle le sujet de la sexualité était complètement absent, elle a essentiellement glané des informations *via* ses « *lectures à l'eau de rose* » dans lesquelles les scènes érotiques reconduisaient les scripts sexuels et les normes de genre dominants (Damian-Gaillard, 2011 ; Hache-Bissette, 2012) puis par le biais des cassettes pornographiques qu'elle visionnait avec ses copains et copines et qui consignaient également les femmes à une position de soumission (Bridges et al., 2010). Parce qu'elle a « *vachement envie d'être aimée, d'être désirée* », elle se met en couple très jeune et a son premier enfant à 18 ans, avant de se marier et d'en avoir trois autres. Cependant, après un accident sur la voie publique (un échafaudage s'effondre sur elle) et une prise de conscience « *assez radicale et angoissante* » de la finitude de la vie, elle décide de divorcer à l'âge de 34 ans et de vivre pour elle-même. Au cours de cette période, elle élargit ses cercles de sociabilité et découvre par l'intermédiaire d'une de ses connaissances le polyamour et la communauté *sex positive*, qu'elle rejoint alors très rapidement. Progressivement, elle adhère aux normes féministes véhiculées au sein de cette sous-culture et, s'appuyant sur des manières d'être qu'elle a par ailleurs, transforme ses pratiques en suivant le modèle proposé par ses différent.es partenaires sexuel.les. En particulier, excepté dans le domaine de la sexualité, elle considère s'être toujours arrangée pour faire ce qu'elle voulait en dépit des oppositions ou résistances de ses parents puis de ses conjoints et se définit d'ailleurs comme une personne avec un « *fort caractère* ». Aussi, quand

elle prend connaissance de théories légitimant la sexualité féminine et qu'elle s'aperçoit que ses partenaires cherchent à lui faire exprimer ses envies et limites, elle dit suivre « *tout un programme* » pour changer de perspective et penser avant tout à elle :

Au tout début de mon divorce, j'y allais vachement, sans forcément m'écouter. (...) Ça [le polyamour] m'a fait faire un virage à 180 degrés, comme je devais vachement être à l'écoute du corps des autres, bah ça fait miroir. Les autres étaient à l'écoute de mon corps et me posaient plein de questions et je me suis dit "mais en fait tu peux poser tes propres limites" et c'est comme ça que j'ai posé mes propres limites et exploré beaucoup mon corps et ma sexualité n'est plus tout la même. En quelques années c'est plus du tout la même chose. Au début c'était presque un travail avec un programme et des étapes. Quand je rencontrais un homme, la première chose c'était de me centrer sur moi, de faire le vide autour de moi et de rentrer en connexion avec moi. J'avais déjà une série de question à me poser, pareil quand on allait chez lui ou chez moi, nouvelle salve de questions puis quand on commençait à se toucher *etc.* C'est vraiment un apprentissage, y a tout un travail de reconnexion avec son corps à faire. (...) Et maintenant je suis une femme qui s'assume complètement sexuellement, qui est très libre, qui sait ce qu'elle veut, qui sait guider, qui sait dire "non".

(Virginie, 39 ans, en relations polyamoureuses, photographe, père : absent, mère : secrétaire)

Le discours produit dans cet extrait d'entretien est clairement guidé par une logique de distinction car Virginie cherche à se présenter à l'enquêtrice et à elle-même comme une femme émancipée, qui a su, au terme d'un parcours d'amélioration de soi, s'affranchir de la domination masculine dans la sexualité, une forme de féminité fortement valorisée dans les milieux progressistes fréquentés par cette interviewée (Ispa-Landa et Oliver, 2020 ; Wilkins, 2004). Bien qu'il existe sans doute un écart entre les pratiques effectives et les discours sur ces pratiques (Jerolmack et Khan, 2014), ce récit est instructif car il montre que l'enjeu consiste à se focaliser sur soi-même pour parvenir à poser explicitement ses limites en refusant frontalement les propositions sexuelles non souhaitées.

L'analyse des trajectoires des enquêtées qui ont tendance à se décentrer d'elles-mêmes lors de leurs interactions sexuelles fait émerger deux ensembles d'expériences vécues susceptibles de fonctionner comme des contextes socialisateurs transmettant, au cours de la jeunesse, des dispositions à s'oublier. La première se caractérise par une multiplication, au cours de l'enfance, de rappels à l'ordre, émanant de leur famille mais provenant parfois également d'autres figures d'autorité à l'instar d'enseignant.es, d'animateurs/rices périscolaires ou plus généralement de professionnel.les de l'éducation, lorsque les femmes tentaient de suivre ou suivaient leurs propres désirs. Clarisse [29 ans, postdoctorante en psychologie] et Maryam [20 ans, étudiante en licence de droit] ont par exemple grandi avec des parents qu'elles qualifient toutes deux d'« *humanistes* » et qui mobilisaient fréquemment l'argument de valeurs morales (entre autres héritées de la religion catholique pour la première et de la religion

musulmane pour la seconde) pour justifier certaines conduites et en discréditer d'autres. Elles et ils condamnaient sévèrement l'égoïsme, prônaient l'altruisme et donnaient aussi l'exemple dans leurs pratiques en étant « *serviables* », « *toujours à aider les autres même quand c'était à leur détriment* ». Clarisse et Maryam se rappellent ainsi toutes deux avoir constamment eu peur, au cours de leur enfance et de leur adolescence, d'être égoïstes et de ne penser qu'à elles quand elles avaient le sentiment d'agir dans leur intérêt. Or, comme en atteste le cas de Karine, la peur d'être égoïste habitue progressivement les femmes à passer outre leurs envies et à y devenir à termes insensibles. De fait, son entretien fait apparaître un phénomène récurrent de *gaslighting*¹¹³ lui ayant transmis, au fil du temps, une incapacité à décoder ses propres envies. Son entretien regorge de situations en témoignant. Par exemple, Karine se souvient que sa mère rendait souvent visite à ses copines et qu'elle détestait ces soirées. Sa mère fumait des cigarettes et buvait de l'alcool jusqu'à atteindre un état d'ivresse pendant qu'elle-même regardait des émissions à la télévision. Rétrospectivement Karine dit avoir vécu ces moments dans l'angoisse mais à l'époque elle ne codait pas la situation en ces termes et exprimait son mécontentement en disant n'aimer ni le lieu, ni les émissions et en répétant qu'elle se sentait malade : « *j'avais tout le temps mal au ventre, mal à la tête, j'étais pas bien.* » Sa mère décrédibilisait alors ses propos :

Elle m'écoutait pas du tout, enfin elle elle pensait que c'était un caprice je pense, et du coup elle me prenait pas du tout au sérieux, mais parce qu'elle me comprenait pas en fait. Elle me disait ouais c'est bon frites-bonbons, ah oui parce qu'en fait chez Sabrina on mangeait tout le temps MacDo, frites-bonbons devant la télé et tu te plains ? C'est le rêve de toutes les petites filles et toi tu fais des histoires ? Mais moi c'était pas un caprice, je me sentais pas bien du tout, j'aimais pas. Mais après ça me mettait le doute, je me posais des questions, je me disais mais en fait je suis pas normale, pourquoi j'aime pas ? surtout que mes copines elles étaient super jalouses. C'était comme ça sur plein de choses, pareil pour le shopping, ou quand elle me maquillait, ça me donnait mal à la tête, bon bref. Mais le truc c'est que quand t'es petite tu te dis que c'est ta mère qui a raison et du coup après... je sais pas je finissais par lui dire que oui en fait j'étais contente mais presque moi je me le disais à moi-même aussi. J'étais là Karine, c'est vrai que tu es contente. Mais après ça embrouille parce que t'as plus trop de repères, finalement des trucs que tu pensais pas aimer t'aimes donc du coup comment savoir ce que tu aimes pas ? Voilà c'est un exemple parmi d'autres, mais j'en ai des centaines.

(Karine, 35 ans, célibataire, institutrice, père : sans emploi mais perçoit l'allocation adultes handicapés, mère : sans emploi)

De même que les femmes ayant été exposées à des pratiques de *gaslighting* au sein de la sphère conjugale suite à la mise en œuvre d'une série de comportements de la part de leur partenaire, y compris des micro-régulations de la féminité et des décalages entre discours et pratiques

¹¹³Le phénomène du *gaslighting* désigne une forme de violence psychologique ayant pour effet de donner l'impression à la victime elle-même et à son entourage que celle-ci est folle, instituant ce faisant un environnement interpersonnel « *surréal* ».

produisant *in fine* de la confusion (Sweet, 2019), Karine est touchée par des pratiques de *gaslighting* au sein de la cellule familiale. Dans son cas, c'est sa mère qui contrôle ses conduites en mobilisant les représentations de ce que serait la « bonne » manière d'être une petite fille et niant son vécu. Au fil du temps, avec l'accumulation des situations dans lesquelles ses émotions sont remises en cause (ses sensations somatiques sont présentées comme irréelles) et ses envies ou limites délégitimées car décrites comme anormales, Karine en vient à mettre perpétuellement en doute ce qu'elle pense et ressent et finit ainsi par se focaliser sur les envies de ses interlocuteurs/rices, qui présentent, par rapport aux siennes, l'avantage d'être claires.

La seconde configuration qui se dégage des entretiens ne met pas en jeu de rappels à l'ordre : les enquêtées concernées intériorisent des dispositions à l'oubli de soi avant même d'avoir acquis des dispositions à exprimer leurs envies ou limites. Elles partagent en effet le point commun d'avoir passé leur enfance à apprendre à décoder les signes de mauvaise humeur des personnes de leur entourage afin de s'y ajuster en contrôlant leurs mouvements et en restant les plus silencieuses possibles indépendamment de leur propre état sur le moment. C'est le cas de Laurine, une étudiante âgée de 26 ans préparant le concours pour devenir enseignante de français dans le secondaire qui a grandi avec le sentiment diffus et abstrait qu'elle « *devai[t] prendre le moins de place possible* », « *pas faire de bruit* » pour éviter que « *tout explose* ». Sa mère, issue d'une famille très fortunée, propriétaire d'écuries, d'un cinéma et de plusieurs hôtels et magasins d'une grande ville de région « *a pété les plombs* » à la suite de son déclassement social soudain et radical (provoqué par un enchaînement de maladies et d'escroqueries). Comme sa mère a quitté le lycée sans obtenir le baccalauréat, celle-ci passe du jour au lendemain, « *de très très très riche à très très pauvre* » et vit « *sans électricité, sans chauffage en plein cœur des Pyrénées* » avec son conjoint, un homme non diplômé, sans emploi, auteur de violences conjugales, et leurs deux enfants. Pendant les premières années de sa vie, Laurine essaie « *d'arrondir les angles* » et de « *faire en sorte que tout le monde soit à peu près content* ». Quand elle a dix ans, son père essaie de les tuer et se fait incarcérer. Elle vit, à partir de ce moment-là, avec sa mère, qu'elle considère « *psychologiquement très instable* » et son frère cadet dans un climat de violences. Terrifiée par les réactions imprévisibles de sa mère, elle cherche continuellement à adapter ses comportements et attitudes de façon à satisfaire aux mieux les attentes maternelles. Ce faisant, ce quotidien l'habitue à se focaliser sur les autres et sur son environnement extérieur. Elle ne s'interroge jamais ni ne s'intéresse à ce qu'elle-même pense ou ressent.

Les femmes interrogées dont les récits d'expériences sexuelles laissent penser qu'elles détiennent des dispositions à s'oublier ont connu l'une ou l'autre de ces configurations socialisatrices. Dans plusieurs cas toutefois, les deux configurations socialisatrices se combinent et s'auto-alimentent : les dispositions à l'oubli de soi incorporées par le fait d'être identifiée et de s'identifier soi-même à une variable d'ajustement sont renforcées par des rappels à l'ordre les rares fois où les femmes sortent momentanément de leur rôle et expriment une envie ou une limite. Or, les propriétés des contextes amoureux et sexuels s'avèrent particulièrement propices à l'activation, chez ces enquêtées, des dispositions à l'oubli de soi.

D'une part, la communication représente de nos jours un enjeu central des relations amoureuses. Les partenaires, surtout les femmes qui sont en charge du bien-être relationnel (Jonas, 2006b), sont supposés constamment exprimer leurs besoins et limites individuels ainsi que leur état de satisfaction et leurs attentes vis-à-vis de la relation afin de se comprendre mutuellement (Eldén, 2011). Aussi, les femmes ayant incorporé des dispositions à l'oubli de soi ont tendance à se focaliser sur leurs partenaires pour comprendre ce qu'ils pensent et ressentent, notamment dans les cas (fréquents au sein de mon corpus) où ceux-ci peinent à communiquer parce qu'ils demeurent étrangers à leur propre intériorité – ils éprouvent fréquemment des difficultés pour décoder leurs émotions car s'ils ont, pour la majorité, été socialisés à coupler leurs projections mentales érotiques et leurs sensations somatiques d'excitation (et donc tendant à savoir ce qu'ils désirent), ils ont *a contrario* peu été socialisés à opérer pareil couplage concernant d'autres types de projections mentales et de sensations corporelles (et donc rencontrent des difficultés pour identifier leurs émotions dire ce qu'ils ressentent, au-delà désir).

D'autre part, les situations sexuelles sont, au sein des relations de couple, encore plus propices à l'activation, chez les femmes, des dispositions à l'oubli de soi en raison des représentations dominantes qui conduisent à délégitimer la sexualité féminine (Santelli, 2018). Ainsi, même les enquêtées qui ont moins été socialisées à l'oubli de soi ont tendance à privilégier dans le domaine érotique les souhaits de leurs partenaires car elles ont peur d'apparaître comme des « putes » aux yeux de leur interlocuteur si elles suivent trop activement leurs désirs et préfèrent alors les faire passer au second plan pour préserver leur image.

1.2.3. Des dispositions à éviter le conflit

Si certaines descriptions de situations sans envie font ressortir le rôle des dispositions à s'oublier, d'autres donnent plutôt à voir l'influence de la peur du conflit. En effet, dans 42 entretiens (sur les 67 menés auprès de femmes) apparaît la volonté d'éviter de voir son partenaire manifester une forme de désaccord, de mécontentement ou de colère.

Le plus souvent, les enquêtées expliquent ne pas être en mesure d'exprimer frontalement leur souhait d'interrompre la sexualisation de l'interaction en raison de la peur paralysante que survienne un conflit. Dans le récit que fait Mona de ses rapports sexuels avec son ex-copain, la volonté d'éviter le conflit est directement liée au fait que toute conflictualité est, au sein de sa relation conjugale, synonyme de violence, son copain ayant déjà fait preuve de nombreuses reprises d'agressivité :

M : Des fois je l'ai fait par force, enfin pas par force, parce que je sais qu'il avait envie donc je me suis un peu laissée entraîner mais pas... Par moi-même y avait pas beaucoup d'envie. (...) Mais j'avais peur de lui. (...)

R : *Quand tu dis que tu avais peur c'est dans quel sens ?*

M : Bah j'avais peur parce que je sais qu'il criait fort, il avait un tempérament assez violent, et parfois dans la rue il m'insultait devant tous les passants. Il avait vraiment un tempérament fort, violent. Moi je suis pas très forte physiquement donc il peut me casser en deux comme il veut.

R : *Un tempérament violent ?*

M : Il criait fort, il tapait les poings sur la table, c'était pas la même personne, il devenait fou. J'avais peur qu'il se passe quelque chose ou...Donc quand il me demandait un truc je le faisais. (...)

R : *Il te demandait quoi par exemple ?*

M : Bah le sucer hein. Il me prenait les cheveux ou n'importe. C'était vraiment lui qui dominait.

(Mona, 21 ans, en couple, étudiante en licence de langues étrangères appliquées anglais/espagnol, père : artisan-décorateur, mère : sans emploi)

Dans d'autres entretiens, la peur du conflit résulte des conduites menaçantes d'un ancien partenaire et de l'association, par extension, des comportements de l'interlocuteur à ceux, violents, gardés en mémoire ; ou encore découle de la peur diffuse qu'inspirent les comportements masculins. De fait, la « violence masculine envers les femmes (...) est une expérience constitutive de la condition des femmes dont la crainte n'affecte pas seulement celles qui ont vécu des agressions » (Bergström, 2019, p. 197). Aussi, les enquêtées sont habituées à prendre des précautions qui incluent la participation à des expériences non souhaitées pour se prémunir de la violence et se protéger. Le témoignage de Maryam en fournit une illustration au moment où elle revient sur la peur incorporée qui a considérablement complexifié l'interruption de la sexualisation de l'interaction amorcée par son copain alors même que celui-ci a pour habitude d'exprimer sa frustration de façon euphémisée :

M : En fait quand il a commencé à m'envoyer des signes comme quoi il a envie, bah la dernière fois qu'on s'est vu.es d'ailleurs. Il a commencé à m'envoyer des signes, moi je les ai vus, mais là à ce moment-là j'avais pas forcément envie, mais j'ai pas osé dire non à ce moment-là, du coup j'ai laissé aller et petit à petit quand ça a évolué, on a fait les préliminaires, quand je sentais qu'il se sentait prêt à passer à l'acte, en fait c'est là que j'ai dit non. C'est peut être pas le bon moment mais en fait là je sentais le truc arriver et je me suis dit, et c'était horrible hein parce que j'arrivais pas, ça sortait pas, j'avais trop peur de le dire, vraiment une terreur, je voulais absolument pas le dire et je me suis vraiment forcée, je me suis dit "allez dis non, dis non, dis le juste" et du coup je lui ai dit "je n'ai pas envie qu'on aille jusqu'au bout aujourd'hui". (...)

R : *Et tu sais pourquoi tu avais une terreur de lui dire ?*

M : (...) Je supporte pas qu'il soit en colère, je sais pas ça me met juste trop mal.

(Maryam, 20 ans, en couple, étudiante en licence de droit, père : médecin généraliste, mère : médecin généraliste)

Dans le cas de Maryam, c'est la peur que son partenaire *soit* en colère et non la peur que son partenaire *exprime* sa colère qui freine chez elle la manifestation de son désaccord.

Dans sa recherche s'intéressant aux façons dont les étudiant.es s'identifiant comme hétérosexuel.les ou *queer* rendent compte de leurs expériences sexuelles non souhaitées mais non qualifiées de violences sexuelles, Jessie V. Ford (2021) insiste sur le rôle des pressions interactionnelles. Du fait de l'existence de scripts sexuels, il existerait une trame attendue du déroulement de l'accès à la sexualité et en particulier un moment à partir duquel les individus se sentiraient engagés. Ils poursuivraient la sexualisation de l'interaction en dépit de leurs réticences pour « garder la face » (Goffman, 1974) ainsi que celle de leur partenaire. La sociologue explique ces efforts entre autres par des enjeux de réputation. Les enquêté.es tenteraient de préserver aux yeux de leur interlocuteur/rice une identité valorisée. En particulier, les femmes chercheraient à éviter le stigmate de la « pute » et les hommes celui du « pédé » (Clair, 2012). Le « bon » script sexuel impliquerait dès lors que les partenaires ne changent pas d'avis. Il est socialement plus acceptable de participer à un rapport sexuel sans en avoir envie que de poser une limite une fois que des éléments codés comme sexuels aient été réunis. Cependant, l'existence d'un fort contraste entre les entretiens réalisés auprès de femmes indiquant être lourdement contraintes par la crainte de créer des « malaises » d'une part, et ceux conduits auprès de femmes déclarant n'avoir pour leur part aucun problème pour susciter des situations d'embarras m'invite à prolonger l'analyse interactionniste. En ce sens, la confrontation du cas d'Anna et de Chiara, deux étudiantes racontant chacune une expérience avec un nouveau partenaire rencontré par l'intermédiaire de l'application Tinder au cours de laquelle elles s'aperçoivent avoir envie de partir mais réagissant différemment, est éloquent. Dans le cas d'Anna, la prise de contact suivant le « match » et les premières discussions sur l'application se soldent, après quelques heures, par la décision de se rencontrer en face-à-face. Elle se rend alors chez lui pour faire connaissance. Si elle le trouve sympathique et estime qu'il

s'agit d'un « *bon gars* », elle constate toutefois qu'elle partage avec lui très peu de points communs et déclare ne pas avoir « *accroché au personnage* ». Quand son interlocuteur engage un rapprochement physique et commence à lui caresser le dos, elle n'est pas sûre de savoir ce qu'elle souhaite : d'un côté, il ne lui plaît pas mais de l'autre elle a fait le déplacement et elle pense que cette expérience l'aidera à oublier une rupture amoureuse douloureuse. Lorsqu'elle s'aperçoit qu'elle n'en a vraiment pas envie car elle n'apprécie pas son odeur, il a déjà enlevé son pantalon et son tee-shirt et elle juge alors moins coûteux de laisser l'interaction se poursuivre que d'y mettre un terme à ce stade :

R : Et toi tu faisais des trucs ou tu te laissais juste faire ?

A : Bah disons que comme j'étais pas vraiment sûre au début, je répondais quoi, je prenais pas vraiment l'initiative mais je répondais. Et après bah quand je me suis aperçue que bon vraiment ça allait pas le faire, même son corps m'attirait pas, bah c'était un peu tard. Enfin il était à poil quoi donc un peu tard.

R : Pourquoi tu trouvais que c'était un peu tard ?

A : Bah non mais c'est grave gênant cette situation, je me voyais pas lui dire j'ai changé d'avis, rhabille toi, c'est le malaise absolu. Enfin j'avais pas envie de gérer cette situation, ça me semblait plus compliqué que de juste laisser couler.

(Anna, 21 ans, célibataire, étudiante en licence de langues étrangères appliquées anglais/espagnol, père : technicien de laboratoire, mère : technicienne de laboratoire)

Un peu plus tard dans l'entretien, Anna expliquera ne pas « *aime[r] [les conflits]* » et « *préfère[r] tout à ça, même si ça veut dire qu'[elle] [s]e tai[t] alors qu'[elle est] radicalement pas d'accord dans la réalité* ». La situation de Cassandra [25 ans, éducatrice spécialisée] est bien différente puisque dès l'âge de 15 ans, elle n'hésite pas à interrompre les interactions quand elle réalise ne pas avoir envie de participer à un rapport sexuel, y compris quand la sexualisation est déjà bien avancée et que son partenaire et elle-même sont en partie déshabillés. Cassandra justifie sa facilité à agir de la sorte par son tempérament. Elle pense être, d'une manière générale, une « *grande gueule* » qui n'hésite pas, quand elle est confrontée à des personnes défendant des opinions différentes des siennes à « *leur rentre[r] dedans* » car elle n'a pas peur des conflits et les considère plutôt avec amusement. Ainsi, afin d'expliquer l'inégale distribution sociale de cette peur du malaise interactionnel, je formule l'hypothèse que derrière la crainte de l'embarras se cache en fait une peur latente du conflit.

L'analyse des trajectoires des femmes interrogées qui ont tendance à avoir peur du conflit en situation sexuelle fait émerger, là encore, deux contextes socialisateurs favorisant l'acquisition de dispositions à éviter le conflit. Dans le premier cas, les enquêtées ont connu, au cours de leur jeunesse, des situations répétées de confrontation desquelles elles sont sorties humiliées ou du moins « perdantes » au sens où elles ne sont pas parvenues à faire apparaître

leur opinion comme légitime aux yeux des autres. C'est le cas par exemple de Cindy. Âgée de 39 ans lors de notre entretien, Cindy est sans emploi mais perçoit depuis peu l'allocation adulte handicapé en raison d'une maladie des os qui lui impose un certain nombre de limitations physiques et d'un trouble de bipolarité qui la plonge régulièrement dans un état de dépression sévère l'ayant déjà amenée à faire quatre tentatives de suicide. Habitée depuis des années aux consultations thérapeutiques aussi bien avec des psychiatres que des psychologues, Cindy a déjà beaucoup réfléchi à ses expériences de vie, notamment au sein de sa famille, et offre un récit riche et détaillé concernant sa jeunesse. Fille d'un couple d'artistes – ses parents font essentiellement de l'illustration – elle grandit dans un petit village dans la région de Nice en faisant l'école à la maison. Au cours de son enfance et de son adolescence, elle évolue donc dans un environnement peuplé d'adultes, composé de son père, de sa mère et de quelques ami.es de ses parents qui viennent loger dans leur maison plusieurs jours et semaines avant de repartir. Elle a peu de contact avec d'autres jeunes. Tandis que Cindy retrace son parcours amoureux et sexuel et décrit les différentes relations conjugales qu'elle a pu nouer au fil du temps avec ses partenaires, elle avoue avoir globalement toujours été « *soumise* » et établit elle-même un lien avec sa construction identitaire. Pour l'illustrer, elle évoque les nombreuses fois où elle a été ridiculisée par les ami.es de ses parents :

J'étais un peu la tête de turc, ou plutôt la petite qui connaît rien à la vie et du coup qui peut pas participer aux discussions parce que tu comprends moi qui ai beaucoup vécu je sais mieux que toi qui a 13 ans et qui est jamais sorti de son bled. Je tire le trait, c'était pas aussi explicite mais en gros c'était quand même ça. Moi du coup j'ai rapidement fui, j'essayais plus du tout de rentrer dans les discussions et même quand je me retrouvais dans une je faisais en sorte de dire "ouais ouais t'as raison tchao", parce que bon toujours être prise pour la gourde de service merci, ça va deux minutes mais c'est chiant.
(Cindy, 39 ans, en couple, sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés, père : illustrateur, mère : illustratrice)

Cette citation montre clairement comment l'expérience routinière d'une infériorisation au nom d'un manque de maturité, c'est-à-dire résultant de rapports d'âge, lui laisse un souvenir amer des antagonismes et l'encourage à s'extraire des situations conflictuelles. Si Cindy subit les situations de conflit au sein de la cellule familiale, plusieurs autres enquêtées disent avoir difficilement vécu les disputes entre enfants et adolescent.es qui se déroulent à l'école. La peur de ces luttes symboliques est évoquée par un grand nombre de personnes, y compris par celles qui déclarent être parvenues à rejoindre le groupe de jeunes jouissant d'une popularité auprès des autres et bénéficiant ainsi d'un statut social valorisé dans la hiérarchie de prestige locale mais qui occupaient, au sein de ces groupes, une place marginalisée. Conscientes de la fragilité

de leur position, celles-ci évitent en effet de prendre part aux confrontations et esquivent toute situation susceptible de générer un conflit avec un.e camarade car elles ont le sentiment que leurs ressources individuelles comme relationnelles sont trop faibles pour leur permettre de sortir de telles interactions sans être humiliées.

Dans le deuxième cas, les femmes interrogées n'ont pas nécessairement participé de façon directe à des interactions de confrontation mais ont plutôt assisté à des interactions d'antagonismes dont les répercussions ont été vécues comme dramatiques. L'influence socialisatrice des situations d'observation d'interactions au cours desquelles s'exercent des violences symboliques a déjà été soulignée dans les études portant sur les réputations de « pute » et de « pédé » au lycée ou à l'université : femmes comme hommes intériorisent des normes de genre et orientent leurs conduites en conséquence en étant témoins des opérations d'étiquetage et des rappels à l'ordre auxquels sont soumis.es leurs camarades (Armstrong et al., 2014 ; Clair, 2008 ; Pascoe, 2007). C'est le cas d'Estelle qui rapporte avoir « cédé » aux demandes de nombre de ses différents partenaires par peur de les mettre en colère et d'avoir à gérer une situation conflictuelle et qui a, dans son enfance, régulièrement assisté à des « *psychodrames familiaux* ». Ses parents divorcent avant qu'elle n'ait 2 ans. Elle grandit alors en famille recomposée : elle vit avec sa mère, qui se remarie rapidement, son beau-père, sa demi-sœur et son demi-frère, et rend visite à son père un week-end sur deux, également en couple peu de temps après la séparation et qui a aussi deux autres enfants. Les relations avec sa belle-mère sont extrêmement tendues si bien qu'elle rentre fréquemment de chez son père contrariée, voire malade. Sa mère, qui ne supporte pas de voir sa fille affectée par ces visites, reproche à son ex-conjoint de mal s'occuper de sa fille. Aussi, le dimanche soir devient synonyme de conflit et d'angoisse :

C'était horrible, j'ai des souvenirs de portes qui claquent, de hurlements. Y avait mon beau-père qui était là et lui c'est quelqu'un d'assez calme, du coup il essayait d'intervenir pour calmer le jeu mais c'était pire que tout, mon père il supportait pas, concurrence virile je suppose. Il l'insultait, enfin ça pouvait vraiment partir très loin, "ouais fils de pute, tu restes en dehors de ça, tu t'en mêles pas, c'est pas ta fille, tu me dis pas comment être père". Même ça pouvait devenir méchant "quand je vois tes enfants"... , sous-entendu tu les élèves mal, enfin voilà vous voyez un peu le tableau. Moi j'étais recroquevillée dans un coin, je priais pour que ça se termine le plus vite possible, et généralement mon père partait en claquant la porte et après c'était une atmosphère pesante toute la soirée parce que ça avait énervé ma mère. Et rebelotte tous les quinze jours...Après mon père a déménagé à l'étranger pendant plusieurs années et ça a mis un terme parce que maintenant il est revenu mais j'étais déjà plus âgée donc l'organisation ne se posait plus. (Estelle, 31 ans, gynécologue-obstétricienne, père : directeur général d'une PME, mère : directrice financière)

Bien qu'Estelle ne rapproche pas elle-même ces scènes de dispute de sa peur intense et persistante du conflit, je fais l'hypothèse que ces expériences, lors desquelles elle souhaitait disparaître pour se soustraire de l'interaction, lui ont transmis des dispositions durables en inscrivant chez elle une terreur des antagonismes. En fait, les deux types d'expériences vécues qui ressortent des trajectoires suggèrent que la peur du conflit est en fait liée à la peur d'être confrontée à de la violence symbolique et de ne disposer d'aucune ressource pour y faire face.

Les trajectoires des femmes interrogées qui relatent des expériences répétées de situations sexuelles lors desquelles elles ont explicitement exprimé leur refus sont au contraire dépourvues de ces deux configurations socialisatrices. Cassandre, qui explique apprécier le conflit et parfois même le rechercher activement, n'évoque pas d'interactions d'antagonismes auxquelles elle aurait assisté sans pouvoir agir et mentionne plutôt des interactions de confrontation desquelles elle est sortie vainqueur ou du moins lors desquelles elle est parvenue à faire entendre son point de vue :

R : Et t'as pas eu peur qu'il réagisse mal ? Enfin je sais pas qu'il se mette en colère ou...

C : Non pas du tout, j'étais là "en fait j'ai pas envie, donc non", après si le mec il est pas content c'est son problème j'ai envie de dire, il peut s'énerver je m'en fiche. De toute façon moi le conflit ça me fait pas peur. Ce qui est assez rare pour une fille je sais. Pour en avoir discuté avec des potes elles me demandent souvent comment je fais. Mais moi j'ai jamais eu de problème trop avec le conflit justement que ce soit avec mes parents, avec mes ami.es. Mais même petite mes parents, ils m'ont toujours décrite comme conflictuelle, tout simplement. Quand j'étais jeune, je sais que ça m'amusait pas mal en fait, d'être en désaccord avec mes parents, même des fois, je pense que je pouvais même lancer des petits trucs juste pour faire une petite confrontation. Je sais que j'ai déjà fait ça et avec mes ami.es, notamment quand j'étais avec David et que y avait Arthur [l'un de ses amis] à la maison et des ami.es à moi. Voilà, j'ai passé de très bonnes soirées à être en désaccord sur des trucs, que ce soit un niveau de conflit et avoir apprécié en fait cet échange, même si c'est un conflit.

(Cassandre, 25 ans, célibataire, éducatrice spécialisée, père : musicien, mère : psychiatre)

Inserée dans des sociabilités féministes, Cassandre discute régulièrement de la question du consentement dans la sexualité avec ses amies et établit par conséquent elle-même un lien entre sa capacité à dire non et son appétence, depuis très jeune, pour les conflits. Son cas, comme celui de Chiara [21 ans, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École] ou de Chloé [23 ans, étudiante en P2 de médecine] corroborent l'hypothèse selon laquelle c'est entre autres *via* la participation (en tant que protagoniste ou que spectatrice) à des scènes de conflit au cours desquelles s'exerce de la violence que sont intériorisées les dispositions à l'évitement du conflit.

Pour les femmes ayant acquis des dispositions à l'évitement du conflit, les situations sexuelles sont l'un des contextes dans lesquels celles-ci sont amenées à s'activer parce que les

rapports sexuels hétérosexuels impliquent un face-à-face avec un homme. Or les hommes étant dépeints comme des êtres animés par des pulsions sexuelles (Bozon, 2012 ; Connell, 1995), naturellement agressifs et forts physiquement (Gallioz, 2006), les enquêtées anticipent l'explosion de colère si elles ne se conforment pas aux désirs de leurs interlocuteurs. Autrement dit, la potentialité d'un degré élevé de conflictualité en cas de refus de leur part active leurs dispositions et inhibe leur affirmation d'elles-mêmes :

Moi j'aime pas quand les gens s'énervent, je suis quelqu'un de calme d'une façon générale. Mais en plus là je sais que le sexe c'est un truc qui leur tient à cœur aux mecs donc je préfère pas jouer avec le feu entre guillemets. Si c'est pour coucher avec lui je préfère autant que ce soit dans de bonnes conditions, et pas le saouler, parce que les mecs quand ils sont contrariés...(rires).

(Mona, 21 ans, en couple, étudiante en licence de langues étrangères appliquées anglais/espagnol, père : artisan-décorateur, mère : sans emploi)

D'ailleurs, cette dynamique est renforcée par la conscience du risque des violences sexuelles (Lieber, 2008a), souvent interprétées comme une manifestation de la frustration masculine.

Les matériaux collectés montrent que les situations dans lesquelles les femmes n'ont pas envie, sur le moment, et contrairement à leur partenaire, de s'engager dans un rapport sexuel sont relativement fréquentes. De fait, la quasi-totalité des enquêtées y font référence et disent même y avoir été confrontées à plusieurs reprises alors même que l'annonce de recrutement était très large et indiquait ma volonté de rencontrer des personnes pour réaliser des entretiens sur la sexualité. Aussi, il n'y a pas de raison de penser que l'omniprésence de ces récits soit uniquement le produit d'un biais de recrutement. Les matériaux révèlent de surcroît que, lorsqu'elles n'ont pas envie de participer, les enquêtées sont loin de systématiquement interrompre la sexualisation de l'interaction, quand bien même celles-ci adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et cherchent activement à « s'affirmer ». Afin d'expliquer pourquoi les femmes ne parviennent pas à dire non, malgré leur volonté et leurs efforts conscients pour refuser les propositions sexuelles non souhaitées, j'ai insisté sur le rôle de trois ensembles de dispositions incorporées au cours des processus de socialisation antérieurs. Si j'ai mis l'accent sur les expériences socialisatrices prenant place au cours de l'enfance et de l'adolescence, cela ne signifie pas que les expériences ultérieures – en particulier la participation à des expériences sexuelles non souhaitées – n'ont pas d'influence : elles viennent souvent renforcer des dispositions déjà présentes. En ce sens, ce cas fournit une illustration éloquentes des limites de la volonté individuelle : parce qu'elles ont incorporé des manières d'agir, de sentir et de penser inhibant l'expression de leurs limites en matière de sexualité, les femmes interrogées sont

nombreuses à ne pas aligner leurs conduites avec leurs aspirations morales. Elles se heurtent en conséquence à ce que j'appelle des dissonances psychiques : ces discordances entre pratiques et exigences morales suscitent chez elles des discours internes qui produisent des émotions négatives.

2. Des dissonances psychiques contraignantes et persistantes

Les femmes adhérant à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire problématissent de façon quasi-systématique leurs conduites sexuelles qui se trouvent en inadéquation avec leurs aspirations morales. Au cours des entretiens, dès que les enquêtées évoquent un rapport sexuel au cours duquel elles considèrent *a posteriori* ne pas s'être « affirmées », elles expriment des regrets et formulent des critiques à l'égard de leurs propres comportements qu'elles perçoivent comme un indicateur de leur soumission.

Dans cette partie, je commence d'abord par monter que les situations dans lesquelles les femmes sont amenées à détecter des discordances entre leurs pratiques et leur idéologie sont très nombreuses car elles sont constamment encouragées à se montrer réflexives sur leur sexualité. Aussi, les situations sexuelles jugées problématiques car fonctionnant, de leur point de vue, comme des preuves de leur manque d'affirmation d'elles-mêmes ne correspondent pas uniquement aux interactions de face-à-face au cours desquelles elles ont eu le sentiment, sur le moment, de se « laisser faire » ou de « céder ». Elles regroupent aussi les interactions au cours desquelles elles n'ont pas immédiatement posé de diagnostic mais à propos desquelles elles ont réfléchi plus tard pour finalement en conclure à un manque d'affirmation d'elles-mêmes (2.1). J'examine ensuite les effets de ces relectures sur l'image que les femmes ont d'elles-mêmes en mettant en exergue les façons dont la participation à des expériences non souhaitées impacte négativement la valeur qu'elles s'attribuent (2.2).

2.1. Se voir comme une femme « soumise »

Les dissonances psychiques sont routinières chez les femmes. De fait, elles émergent presque systématiquement quand les femmes adhèrent au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire car celles-ci se trouvent très régulièrement dans des situations les encourageant à faire preuve de réflexivité et à relire leur biographie sexuelle en s'interrogeant sur leur envie et leur désir. Prenant conscience qu'elles ont participé à des expériences dont elles n'avaient pas envie ou qu'elles ne désiraient pas, les enquêtées se heurtent à leurs contradictions.

2.1.1. Une injonction permanente à la réflexivité sexuelle

En tant qu'espace de mise en discours dans lequel il s'agit de verbaliser son histoire personnelle, d'exprimer des sentiments et des ressentis et d'explicitier ce qui a été vécu jusqu'alors (Trachman, 2018), l'entretien sociologique encourage les enquêtées à déployer une forme de réflexivité. Ainsi, lorsqu'elles participent à un entretien sur la sexualité, les personnes interrogées sont amenées à repenser à leurs différentes relations et expériences sexuelles vécues afin d'en rendre compte à l'enquêtrice. Cependant, pour la majorité des femmes interrogées, ce n'est pas l'entretien qui a déclenché l'identification de discordances entre leurs conduites et leurs aspirations morales : toutes y avaient déjà réfléchi auparavant et ont seulement restitué leurs réflexions et conclusions tirées lors de notre échange. Ce constat n'est pas surprenant dans la mesure où il existe dans le monde social une pluralité de contextes, en particulier des conversations, dans lesquels les femmes codifient et typifient les relations amoureuses et sexuelles afin de les rendre intelligibles (Giraud, 2017). En l'occurrence, trois configurations sociales favorables à la réflexivité sexuelle se dégagent des entretiens.

Premièrement, les enquêtées sont incitées à repenser à leurs expériences sexuelles antérieures lorsqu'elles sont exposées à des témoignages de femmes parlant de leur sexualité. Depuis le début du moment MeToo, ces témoignages prennent très souvent la forme de récits de violences sexuelles ou de rapports sexuels non souhaités auxquels les narratrices disent avoir participé parce qu'elles n'accordaient pas d'attention à leurs propres désir et plaisir (Keller, Mendes et Ringrose, 2018 ; Mendes, Keller et Ringrose, 2019 ; Mendes, Ringrose et Keller, 2018). Ces témoignages sont par ailleurs omniprésents car véhiculés par une diversité de sources, parmi lesquelles figurent entre autres les supports médiatiques (journaux traditionnels, magazines féminins, podcasts, vidéos Konbini, comptes Instagram, publications sur Twitter *etc.*), les produits culturels (séries TV, films, pièces de théâtre, ouvrages de développement personnel, romans, essais féministes), les campagnes de prévention, les conseils prodigués par des professionnel.les de santé, de l'éducation et de l'accompagnement social (psychologues, *coach*, intervenant.es en éducation sexuelle *etc.*) (Biscarrat, 2019 ; Harrington, 2010 ; Marignier, 2023). La confrontation à ces discours circulant dans l'espace public ne débouche toutefois pas automatiquement sur une relecture critique de sa propre biographie.

Elle produit un tel effet chez les femmes détenant des dispositions à la réflexivité, c'est-à-dire chez celles ayant pris l'habitude au cours de leur jeunesse ou parfois plus tardivement dans leur vie de penser à leurs expériences, à leurs comportements et à leurs manières de penser

pour faire sens de ce qu'elles vivent. Cette tendance se retrouve de façon prononcée chez les femmes issues de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures. C'est le cas par exemple de Megan, une étudiante en sciences sociales âgée de 23 ans, fille d'un père chef d'une petite entreprise de logiciels informatiques et d'une mère thérapeute qui a d'abord pratiqué l'art thérapie avant de reprendre récemment ses études pour devenir psychologue. Megan déclare avoir toujours eu des « *problèmes avec les émotions* » : elle peine à les décoder et vit donc sans savoir ce qu'elle ressent. Lorsqu'elle est enfant puis adolescente, elle est souvent affectée par des manifestations corporelles perturbant son quotidien (douleurs intercostales aiguës, gonflement des chevilles, crises d'urticaires). Lors de ces épisodes, sa mère lui apprend à interpréter ces réactions somatiques en l'interrogeant sur les événements de la journée (interactions auxquelles elle a pris part ou assisté, perspectives des jours à venir...) afin de l'aider à repérer ce qui peut la contrarier. Autrement dit, Megan grandit dans un environnement familial au sein duquel la réflexivité est à la fois valorisée et pratiquée. Aussi, elle est, au moment de son entrée dans l'âge adulte, accoutumée aux pratiques introspectives. À l'âge de 18 ans, Megan a sa première expérience sexuelle qui prend la forme d'une relation d'un soir avec un collègue de travail rencontré dans le cadre de son emploi chez MacDonald's. Quelques mois plus tard, elle visionne une vidéo disponible sur les réseaux sociaux dans laquelle une jeune femme parle des évolutions de son rapport à la sexualité au fil des années : après avoir commencé par se soumettre aux désirs de ses partenaires en satisfaisant tous leurs fantasmes, elle a « *repris sa sexualité en main* » et cherche dorénavant avant tout à se « *sentir bien dans son corps et dans sa tête* ». Intéressée par ce récit, Megan se met immédiatement à réfléchir à ses propres expériences et repense à son entrée dans la sexualité, qu'elle juge *a posteriori* contrainte, en partie par la pression des normes sociales et en partie par les comportements de son partenaire qui percevait l'accès à la sexualité comme allant de soi. Si le parcours de Megan constitue un cas limite du fait de la pratique professionnelle de sa mère, plusieurs enquêtées ont développé leur réflexivité au cours de leur jeunesse, influencées par les manières de faire de certaines personnes de leur entourage – des femmes la plupart du temps (mère, grand-mère, sœur, tantes).

Deuxièmement, il apparaît que les enquêtées, surtout celles qui sont nées après 1985 et qui sont encore adolescentes ou jeunes adultes dans les années 2010, sont amenées à repenser à leurs expériences sexuelles lors de discussions entre pairs. Dans son enquête menée auprès d'étudiant.es à l'Institut d'études politiques de Lyon, Romain Philit (2023) constate que les

femmes ont souvent des conversations sur la sexualité entre copines au cours desquelles sont abordés des sujets comme la pornographie, le consentement, le plaisir ou le désir. À cette occasion, les jeunes femmes partagent parfois leur vécu dans l'optique de recueillir l'avis de leurs amies et d'affiner leur compréhension des événements, notamment lorsqu'elles trouvent leur expérience « *bizarre* », « *chelou* », « *peut-être un peu problématique* » ou bien dans les cas où elles en ressortent « *chamboulé[es]* », c'est-à-dire angoissées, tristes, honteuses ou coupables. Les interlocuteurs/rices réagissent à ces témoignages et posent des questions. Enjointes à fournir davantage de détails et exposées à des émotions non anticipées de la part de leurs pairs telles que de la stupéfaction ou de l'effroi, les enquêtées en viennent à se plonger dans leurs souvenirs et développent ainsi leur réflexivité. Clarisse raconte par exemple à l'une de ses camarades de promotion une soirée passée avec un homme au cours de laquelle « *il s'est passé des trucs mais c'était à sens unique* » et à propos de laquelle elle ne sait pas quoi penser :

C : Et après j'en ai parlé, à une pote de qui j'étais proche, et elle m'a dit "mais c'est pas normal". (...)

R : *Et du coup comment vous en avez parlé à votre amie ?*

C : Bah oui je lui en avais parlé parce qu'elle était au courant que je le voyais. Elle elle était un peu fleur bleue donc elle m'avait un peu encouragée aussi parce qu'au début il m'avait dit « bah on peut se retrouver à Monceau, prendre une bouteille de rosé et boire dans le parc à Monceau », et elle me disait « ah c'est trop romantique ». Donc quand elle m'avait demandé comment ça s'était passé je lui avais dit en filigrane ça. Mais parce qu'elle m'avait déjà parlé de sodomie. Et puis on était assez proches. Et je captais pas...Moi ça me paraissait normal, je lui ai raconté comment s'est passée la soirée quoi.

R : *Et elle avait réagi comment ?*

C : Elle avait dit "wow c'est chaud, c'est pas normal". Mais elle m'avait fait un peu redescendre en mode "c'est pas comme ça que ça se passe normalement".

R : *Et vous, vous avez reçu comment sa réaction ?*

C : Bah je pense que ça m'a aidée de plus y voir clair dans ce truc de normal/pas normal, que j'arrivais pas à identifier. Et après j'y ai repensé, mais plus tard, et là le souvenir de mon amie qui me disait c'est pas normal est revenu, et j'ai commencé à me poser des questions.

(Clarisse, 29 ans, en couple, postdoctorante en psychologie, père : anesthésiste-réanimateur, mère : infirmière)

Dans cet extrait d'entretien, le mouvement de relecture est spontané (Clarisse raconte d'elle-même son expérience) mais il est intensifié par l'échange que Clarisse a avec son amie. Parfois, la réflexivité est même directement provoquée par le contexte interactionnel dans lequel les enquêtées sont engagées. C'est le cas de Marine [21 ans, étudiante en licence d'anglais] qui a grandi dans un environnement au sein duquel le sujet de la sexualité n'est jamais abordé car perçu comme tabou – sa famille est catholique pratiquante et elle a fait toute sa scolarité dans des établissements privés. En entrant en classes préparatoires littéraires, elle rencontre Lola, « *une fille géniale complètement délurée* » qui parle presque quotidiennement de sexualité : elle raconte de façon détaillée ses expériences et n'hésite pas à interroger ses copines sur les

leurs. Ce sont alors les questions qui lui sont posées qui déclenchent chez Marine un mouvement introspectif en lien avec la sexualité.

Troisièmement, les femmes interrogées sont également encouragées à opérer un retour sur leur sexualité dans le cadre de leurs consultations thérapeutiques. En essayant de faire sens de certains épisodes de mal-être (dépressions, *burn-out*, angoisses, insomnies *etc.*) ou de rendre compte de certains comportements et attitudes jugés à risques (addictions, conduite en état d'ivresse, sexe non protégé *etc.*) ou de manières de réagir perçues comme problématiques (susceptibilité, explosion de colère, rancœur *etc.*), les enquêtées concernées repensent aux différentes périodes de leur vie et cherchent, avec l'aide du ou de la professionnel.le, les événements ayant pu contribuer à les déstabiliser ou à les fragiliser et pouvant ce faisant partiellement expliquer les perturbations de leur équilibre psychique. Or dans un contexte où la sexualité en général, et la sexualité non désirée en particulier, est perçue comme le foyer potentiel d'un vaste ensemble de traumatismes (Breitenbecher, 2006 ; Offman et Matheson, 2004), les femmes sont souvent amenées, sous l'impulsion de la thérapeute mais aussi parfois d'elles-mêmes (après avoir consulté des produits culturels, médiatiques ou institutionnels abordant le sujet ou bien après avoir assisté à des discussions portant sur cette question), à réfléchir sur leur rapport à la sexualité et à établir des liens de causalité avec d'autres dimensions de leur vie. Tandis que Karine cherche les racines de ses troubles du comportement alimentaire et s'engage dans un suivi en kinésiologie, elle en vient à se remémorer sa biographie sexuelle et à repérer en son sein des expériences dont elle n'avait pas envie ou qu'elle ne désirait pas :

R : Et c'est quand du coup que vous avez un peu re-réfléchi à tout ça ?

K : C'était y a peut-être 5 ans. J'avais fait une séance de kinésiologie. Moi j'ai des problèmes de poids depuis l'âge de 16 ans...Voilà j'ai un rapport à la nourriture très compliqué, je peux faire des crises, pas boulimiques mais des crises d'hyperphagie ou des choses comme ça et donc je voyais une kinésio pour justement travailler là-dessus, et quand on fait une séance de kinésiologie, on va travailler sur des choses anciennes qui nous polluent encore dans le présent, et en fait ce qui est ressorti, c'était le fait que je m'accordais pas de valeur, et ce qui est ressorti c'est ces moments-là où j'ai fait des choses avec des garçons, qui ne venaient pas forcément de moi, que j'avais pas véritablement voulues.

(Karine, 35 ans, célibataire, institutrice, père : sans emploi mais perçoit l'allocation adultes handicapés, mère : sans emploi)

Ainsi, même quand les femmes ne s'interrogent pas *a priori* sur leur sexualité, elles sont incitées à y penser car leurs expériences antérieures sont présentées dans les savoirs psy et dans la société comme étant cruciales pour comprendre comment elles se sont construites et qui elles sont aujourd'hui.

2.1.2. *Se poser la question du choix, de l'envie et du désir*

Les femmes interrogées se trouvent dès lors régulièrement dans des situations dans lesquelles elles sont incitées à repenser à leurs expériences sexuelles passées. Or pour celles qui adhèrent à la morale sexuelle égalitaire, la principale préoccupation est de lutter contre la domination masculine et d'œuvrer pour l'émancipation féminine. Aussi, elles ont tendance à relire leur biographie sexuelle en se posant la question des rapports de pouvoir à l'œuvre dans leurs différentes expériences et plus précisément en se demandant si elles étaient soumises ou non. C'est pourquoi, certains rapports sexuels vis-à-vis desquels elles ne s'étaient posées aucune question en amont, les percevant souvent comme allant de soi et ne pensant pas avoir d'autres possibilités que d'y participer, sont réexaminés ultérieurement, lors des phases de réflexivité.

Dans cette partie, je me focalise sur le cas des 32 enquêtées adhérant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire et je montre que ces enquêtées se réfèrent, parfois alternativement, parfois simultanément, à trois critères lors de leurs relectures : celui du choix, celui de l'envie et celui du désir. Quand elles mobilisent le critère de l'envie, elles sont amenées à réfléchir à leur « projet sexuel ». Forgé par Shamus Khan et Jennifer Hirsh (2019) à partir de leur enquête sur la sexualité et les violences sexuelles sur deux campus universitaires américains, le concept de « projet sexuel », proche du concept d'« orientations intimes » de Michel Bozon (2001), sert à rendre compte des différents usages de la sexualité (« *what is sex for* ») et de la place que chacun.e lui accorde dans sa vie¹¹⁴. En l'occurrence, les auteur.es distinguent cinq projets sexuels : se définir par ses pratiques érotiques, devenir un.e partenaire compétent.e, chercher à ressentir du plaisir, se connecter émotionnellement avec autrui ou impressionner les autres. Dans cette partie, j'utilise le concept car il me semble éclairant pour comprendre comment les femmes interprètent leurs expériences sexuelles antérieures, en fonction de ce qui se joue pour elles dans la sexualité. Cependant, je l'opérationnalise un peu différemment en proposant une typologie alternative des projets sexuels car les cinq projets identifiés ne se situent pas sur le même niveau : acquérir des compétences, entretenir un lien émotionnel ou encore accéder au plaisir sont des objectifs concrets qui relèvent de l'expérience ; tandis que se définir ou impressionner les autres sont des buts davantage subjectifs qui relèvent

¹¹⁴ Le terme de « projet » est ambigu car il suggère implicitement une forme d'intentionnalité. Pourtant, ces projets sont rarement conscients. Ils sont mis en exergue par le travail d'analyse sociologique consistant à reconstituer les trajectoires des enquêtés à les confronter avec les façons qu'elles et ils ont de les raconter.

de la construction identitaire. Aussi, les entrées ne permettent pas toujours de saisir les raisons différenciées qui amènent les femmes à considérer qu'elles n'avaient pas envie d'une expérience. Comme je cherche à comprendre les conditions dans lesquelles les enquêtées repèrent, lors de leurs relectures, les rapports sexuels dont elles n'avaient pas envie, je dégage quatre projets sexuels qui amènent chacun les femmes à catégoriser différemment les expériences constitutives de leur biographie sexuelle.

Dans le premier projet, les enquêtées cherchent à se sentir désirées : la sexualité est étroitement associée à des enjeux de reconnaissance et le fait d'être désirée est perçu comme une manière de faire valider son individualité (Illouz, 2012). Dans le second, l'objectif est d'entretenir un lien d'intimité : associée à des enjeux de création et de maintien de liens sociaux, la sexualité est envisagée comme un moyen de renforcer la connexion émotionnelle lorsqu'il s'agit d'un partenaire avec lequel elles entretiennent une relation suivie (Elliott et Umberson, 2008) ou comme une manière de lutter contre la solitude en se sentant subjectivement proche de quelqu'un le temps de l'interaction dans les cas où l'interlocuteur est un inconnu amené à le rester. Dans le troisième, le but est d'expérimenter sensoriellement, c'est-à-dire de tester les différentes façons de ressentir du désir et du plaisir, le plus souvent dans une logique de découverte et d'appropriation de son corps. Enfin, dans le quatrième projet, la finalité est d'accumuler les expériences soit pour paraître aux yeux de leur entourage et d'elles-mêmes comme des femmes « libérées », progressistes, transgressives, soit pour avoir le sentiment de vivre pleinement. En fonction de la grille de lecture mobilisée – celle du choix, celle de l'envie ou celle du désir – les femmes interrogées aboutissent donc à des catégorisations légèrement différentes de leurs expériences sexuelles.

Lorsque les enquêtées relisent leur biographie sexuelle à l'aune de la question du choix, elles se demandent *a posteriori* si leur partenaire leur a imposé le rapport sexuel. Dans ce cas, l'enjeu consiste surtout à repérer l'exercice d'une forme de contrainte masculine. Pour ce faire, les femmes évaluent les conduites de leur interlocuteur en cherchant à décider si celui-ci a poursuivi l'interaction malgré leur manifestation de résistance ou non. Par exemple, Clémence dit avoir récemment pris conscience de la difficulté à vivre une sexualité épanouissante en tant que femme et repense à une expérience au cours de laquelle elle se rappelle avoir plusieurs fois exprimé ses réticences avant de finir par céder face à l'obstination :

C : Je me souviens d'un, une fois, où j'avais l'impression que j'étais pas là. Genre j'avais clairement essayé de faire comprendre, et honnêtement je suis pas dans la subtilité, c'était assez clair mais rien à faire. Il a tout fait de manière presque automatique, presque sans regarder, allez je fais ci, je vais ça, je me dépêche de faire ci, et hop c'est fini, c'est réglé, au revoir.

R : *Ça veut dire quoi que vous faisiez pas dans la subtilité ?*

C : Ah non mais je veux dire, faut être bouché pour pas comprendre, enfin faut le faire exprès. Déjà je le repoussais et même je disais "non attends, pas maintenant", "non non". Mais lui en fait comme il était super centré sur lui, franchement hein, c'est comme s'il était seul. Ouais c'est pas top, j'en suis pas forcément fière. Je vois vraiment le sexe comme quelque chose qui permet de passer un moment avec une personne, de partager quelque chose et quand tu partages rien du tout, même sur quelqu'un d'un soir tu peux avoir quelque chose qui se passe. Mais lui c'était froid de chez froid.

(Clémence, 32 ans, célibataire, pâtissière au chômage, père : commercial dans le bâtiment, mère : secrétaire dans le bâtiment)

Clémence dit ne pas être « fière » de ce rapport sexuel car elle estime avoir participé à une expérience dont elle n'avait pas envie, en partie à cause des comportements de son partenaire.

Dans les cas où les femmes interrogées relisent leur biographie sexuelle en se servant du critère de l'envie, elles se demandent plutôt s'il était possible qu'elles aient eu envie de s'engager dans le rapport sexuel en question, étant donné leur « projet sexuel ». Par exemple, les enquêtées souhaitant se sentir désirées s'interrogent sur leur envie lorsqu'elles ont l'impression de ne pas avoir été reconnues, dans les situations de face-à-face, dans leur individualité. C'est le cas de celles qui pensent avoir été instrumentalisées par certains de leurs partenaires, c'est-à-dire désirées non du fait de leur singularité mais en raison de leurs attributs corporels faisant d'elles des vecteurs efficaces pour accéder au plaisir. Dans les cas où, à l'instar d'Amel [20 ans, étudiante en licence de droit], les enquêtées envisagent la sexualité comme un moyen d'entretenir un lien d'intimité, elles se questionnent sur leur envie quand le rapport sexuel ne s'inscrit pas dans une relation conjugale ou amoureuse : « *ça n'avait aucun sens, je m'en fichais de ce mec, et moi j'ai vraiment besoin d'avoir des sentiments en fait pour avoir envie d'un rapport* ». Si les interviewées n'attendent pas toujours la même chose de la sexualité et interprètent dès lors différemment l'affirmation de soi, elles relisent leur biographie en suivant une logique commune : leur était-il possible d'avoir envie des expériences auxquelles elles ont participé ?

Enfin, quand les femmes interrogées mobilisent le critère du désir, elles se questionnent sur leur vécu émotionnel au cours de la sexualisation de l'interaction et notamment sur leur expérience du désir. Pour les enquêtées qui investissent la sexualité d'une fonction d'expérimentation et qui cherchent plus précisément à découvrir leur désir, le critère de l'envie recoupe celui du désir : elles considèrent avoir envie d'un rapport sexuel seulement si elles éprouvent du désir en amont. Pour les autres, les deux critères ne se recouvrent pas

nécessairement. Les femmes peuvent avoir envie d'un rapport sexuel parce que celui-ci leur permet de se sentir désirée ou d'entretenir une relation amoureuse ou conjugale sans éprouver pour autant du désir pour leur interlocuteur. C'est le cas de Jessica qui est, depuis une dizaine d'années, dans une logique d'accumulation des expériences et qui se remémore une expérience sexuelle dans laquelle elle s'est engagée alors qu'elle ne ressentait sur le moment du face-à-face aucun désir pour son partenaire :

Il était hyper tard donc y avait plus de transport en commun, mais j'avais vachement bu et sur le moment je me suis dit pourquoi pas ? Ça peut être cool. Je me suis retrouvée chez lui, c'était loin de là où j'habitais et ça sentait pas bon, et le mec il avait des très grosses lèvres et comme y avait qu'un seul lit, et j'avais un peu bu, je pense que je me suis dit...enfin il a essayé de m'embrasser et je l'ai laissé m'embrasser et me toucher. Et il m'avait super bien caressé, c'était pas trop mal sur le moment, au début. Mais j'étais pas du tout excitée, genre vraiment pas du tout. Et le lendemain je me suis sentie tellement mal et je me rappelle encore de la sensation dans le bus, où je rentrais chez moi et j'étais complètement dégoûtée de moi-même parce qu'en fait j'avais pas vraiment eu envie de coucher avec lui, jusqu'à qu'il me caresse, j'avais pas du tout mouillé par exemple et je m'étais un peu forcée et ça m'avait dégoûtée.

(Jessica, 42 ans, célibataire, assistante administrative, père : ouvrier non qualifié, mère : ouvrière non qualifiée)

La sexualité sans désir provoque chez Jessica non seulement du dégoût pour son partenaire – comme le suggère son insistance sur les attributs physiques de celui-ci, présentés comme repoussants – mais aussi du dégoût envers elle-même, j'y reviendrai, montrant par-là que les sources productrices d'émotions ont tendance à se juxtaposer et se confondre.

Ainsi, quand les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire s'engagent dans des phases d'introspection et cherchent à repérer les expériences sexuelles lors desquelles elles estiment avoir subi de la domination masculine, le processus de catégorisation est complexe. D'abord, comme on vient de le voir, le critère de l'envie et du désir ne se rejoignent pas toujours. Dans ce cas, les femmes se trouvent fréquemment submergées par une émotion de confusion et parviennent difficilement à trancher la question de leur potentielle soumission puisqu'elles avaient envie mais ne désiraient pas ou à l'inverse puisqu'elles désiraient mais n'avaient pas envie. Âgée de 45 ans et en instance de divorce, Julia évoque par exemple l'ambivalence qu'elle ressent vis-à-vis des nombreux rapports sexuels qu'elle a eu dans le cadre de son mariage alors qu'elle n'avait pas de « *libido* » mais qu'elle acceptait dans le but de « *calmer [s]on conjoint* » et ainsi préserver l'atmosphère familiale. La sexualité s'intégrait dans son projet sexuel mais elle n'éprouvait pas de désir. Maryam se heurte à la même ambiguïté dans une situation inverse : alors qu'elle est en couple, elle rencontre lors de vacances en croisière un homme pour qui elle ressent une « *attraction sexuelle hyper forte* » et avec lequel elle finit, après de

nombreuses hésitations de sa part et le recours à plusieurs techniques de persuasion de la part de son partenaire, par avoir un rapport sexuel :

C'est très compliqué, parce qu'en fait même maintenant je sais pas, en même temps je voulais pas parce que je voulais pas tromper mon copain, mais en même temps je voulais parce que j'étais très très attirée par lui. Je lui ai dit que j'avais un copain et tout et il a insisté et en fait il a vraiment joué avec mes sentiments parce qu'il a dit "mais on s'en fout de ton copain, t'as qu'à le quitter, tu seras avec moi". Là moi j'étais vraiment une pompe à bullshit, tout ce qu'on me disait j'allais le croire, donc j'étais "oh c'est le prince charmant voilà" et donc avant qu'on passe à l'acte il me parlait mais d'une manière mais tellement belle, mais déjà plein de compliments "t'es belle, t'es magnifique, t'es trop gentille, t'es je sais pas quoi". Après il me disait, enfin il parlait de choses intéressantes avec moi, donc intellectuellement j'avais l'impression de lui plaire aussi. Et il me disait qu'il m'adorait et je sais plus ce qu'il m'a dit à un moment "faut absolument que tu viennes me voir en Irlande". Oui quand il m'a dit "oui tu t'en fiches de ton copain et tout, tu seras avec moi" je lui ai dit "mais on va pas être ensemble, tu vas pas faire une relation à distance avec une fille qui est en France". Et il m'a dit "si je serai prêt à tout pour toi, tu le mérites, c'est possible" bon il m'a pas dit "je t'aime" mais il m'a dit "ouais ça en vaut le coup". En une soirée. Et après, je pense que l'alcool a beaucoup joué et on l'a fait. En fait moi clairement à la base je voulais pas, mais j'étais tellement dans un état atroce. Il insistait beaucoup.

(Maryam, 20 ans, en couple, étudiante en licence de droit, père : médecin généraliste, mère : médecin généraliste)

Dans le cas de Maryam, l'expérience sexuelle est désirée mais elle dissone avec son projet sexuel. Fille de parents musulman.es pratiquant.es, émigré.es de Syrie, qui accordent une importance capitale au principe de virginité jusqu'au mariage, Maryam est en proie à des injonctions contradictoires (Hamel, 2006) et entretient un rapport très compliqué avec la sexualité : après chaque acte érotique, elle culpabilise beaucoup. Si elle tolère d'être active sexuellement avant le mariage, il est pour elle inenvisageable de dissocier amour et sexualité. En ce sens, suivre son désir n'est pas une finalité en soi.

Au-delà des situations de discordance entre désir et envie, ce sont les évolutions des interprétations au fil du temps qui complexifient la relecture. Tout d'abord, les entretiens montrent que les femmes interrogées sont parfois amenées à changer de projet sexuel avec leur avancée en âge. Cette dynamique s'inscrit dans les reconfigurations du sens donné par les individus à la sexualité à mesure que ceux-ci vivent des périodes de transition comme des mariages ou des divorces (Montemurro, 2014, 2021b). Au moment de l'adolescence et de l'entrée dans l'âge adulte par exemple, la sexualité est un enjeu de maturité (Amsellem-Mainguy et Vuattoux, 2020 ; Dalessandro, 2019). L'accumulation des expériences peut dès lors être une finalité en soi. Quelques années plus tard, quand la majorité des femmes et des hommes ont déjà eu des rapports sexuels, la sexualité ne permet plus de (se) prouver sa maturité. Au contraire même, avoir de nombreux partenaires ou faire l'expérience de sexualité sans sentiments peut être perçu comme un manque de sérieux car la maturité devient ensuite associée

à la capacité d'entretenir une relation conjugale sérieuse et de longue durée (Dalessandro, 2019). Dans ces conditions, certains rapports sexuels n'ayant procuré aucune satisfaction sensorielle, ne s'inscrivant pas dans un cadre relationnel et impliquant un partenaire suspecté d'instrumentaliser les femmes, apparaissent dès lors comme étant dénués de sens et requalifiés de non souhaités :

J : Et une fois que je l'ai fait, j'ai commencé à le faire avec pas mal de garçons, entre 14 et 16 ans, j'ai dû avoir 6 ou 7 relations sans qu'on sorte ensemble, c'était juste du cul.

R : *Et est-ce que vous savez ce qui vous plaisait là-dedans ?*

J : J'avais l'impression d'être plus adulte. (...) Mais j'étais incapable d'identifier ce qui était important de ce qui l'était pas. Se faire dégligner tous les soirs par des inconnus bah non Jeanne c'est pas la priorité. Si j'avais eu un peu plus de jugeote j'aurais peut-être fait moins de conneries.

(Jeanne, 36 ans, en couple non exclusif, sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés (anciennement technicienne dans le monde du spectacle), père : psychanalyste, mère : psychanalyste)

La réponse de Jeanne fait émerger une opposition nette entre l'interprétation positive qu'elle donnait à ses relations sexuelles non sérieuses avec des partenaires multiples quand elle était jeune et les jugements négatifs qu'elle émet désormais dessus en tant qu'adulte ; jugements qui s'inscrivent dans une évaluation plus générale de qui elle était, à l'époque, comme personne. L'entrée dans la conjugalité ou dans la maternité, la progression dans la carrière professionnelle ou encore la multiplication des responsabilités associatives, politiques, militantes ont par ailleurs tendance à venir progressivement amoindrir la place accordée à la séduction et à la désirabilité pour donner plus d'importance à l'expérience sensorielle ou bien à l'intimité partagée avec le partenaire. Aussi, avec l'avancée en âge, les enquêtées en viennent parfois à poser un nouveau regard sur certaines de leurs expériences et estiment s'y être engagées pour de « mauvaises » raisons. Jusqu'à la fin du lycée, Daphné reste éloignée des questions de romance et de sexualité, d'abord parce qu'elle s'y intéresse peu, ensuite parce qu'elle craint de ne pas maîtriser les codes en raison du retard qu'elle a le sentiment d'avoir accumulé. À l'âge de 18 ans, elle cherche activement à perdre sa virginité puis après une entrée dans la sexualité dans le cadre d'une relation d'un soir, elle accumule les expériences dans une logique d'expérimentations et de découvertes. Grande lectrice et cinéphile, elle explique avoir été « nourrie » par des personnages féminins tels que Catherine dans *Jules et Jim* de François Truffaut ou Lola dans le film éponyme de Jacques Demy et s'efforce de se conformer à son idéal de « femme déglurée ». Entre ses 20 et ses 25 ans, Daphné ne refuse aucune proposition sexuelle. La suite de sa trajectoire la conduit toutefois à changer de projet sexuel et à privilégier la logique de l'exploration sensorielle à celle de l'accumulation. En particulier, l'expérience de

plusieurs chocs émotionnels successifs (dont une rupture amoureuse, une période de dépression et des idées suicidaires), l'engagement dans une thérapie psychanalytique et la prise de connaissance des analyses féministes de la sexualité mettant l'accent sur le consentement et le désir sont moteurs de son évolution. Dans ce contexte, elle réinterprète les expériences s'étant déroulées au cours de sa jeunesse sous l'angle d'une quête de « *légitimation sociale* » :

À l'époque c'était une manière de pouvoir frimer, de pouvoir dire avec mes copines eh ouais moi j'ai fait l'amour à plusieurs. Alors que moi au fond j'ai pas pris plus de plaisir que ça mais j'étais contente de le dire. Y avait une forme de valorisation qui était en jeu et qui comptait beaucoup plus que mon propre plaisir. Je pense que j'étais dans une phase où je savais absolument pas ce que j'aimais, ce dont j'avais envie. Mais en tous cas pour le coup c'était un peu comme des trophées, qu'on aime bien accrocher sur son mur et montrer fièrement aux gens qu'on reçoit : moi je suis une fille délurée, qui n'a pas d'entrave sexuelle. (...) Y avait une forme d'absurdité là-dedans, parce que finalement aujourd'hui je pourrais même pas vous dire si j'en avais envie ou non, j'en avais envie dans le sens où j'y trouvais une forme de valorisation mais est-ce que ça c'est une vraie envie ? C'est une question, je me suis beaucoup interrogée sur tout ça. Parce que maintenant je ferais plus ça du tout, je pense beaucoup plus à moi, à mon plaisir. (Daphné, 43 ans, en couple, bibliothécaire, père : technicien dans le secteur public, mère : institutrice)

Cette citation donne clairement à voir la confusion que produisent les revirements de sens assignés à la sexualité. Puisque les enjeux associés à la sexualité ne sont plus les mêmes lors de l'entretien que ce qu'ils étaient au moment où l'expérience a été vécue, la question de l'envie se pose en de nouveaux termes et devient donc pertinente pour des situations qui étaient jusque-là restées en dehors du champ considéré.

Si les interprétations évoluent parfois au fil du temps car les femmes ont changé de projet sexuel, elles connaissent aussi des transformations dans les cas où les enquêtées conservent le même projet sexuel mais acquièrent de nouvelles grilles de lecture les conduisant à reconsidérer certaines de leurs expériences passées. C'est le cas de Karine qui porte un nouveau regard sur des expériences vécues quand elle était adolescente car elle s'est aperçue que les hommes voulaient « *coucher à tout prix, peu importe qui y a en face* » parce que « *ça les flatte dans leur égo* » :

K : Je me retrouve à partir avec un homme parce que j'étais quand même jeune et lui il avait au moins 30 ans, et je pars en voiture avec lui alors que je ne le connais pas, pour coucher avec lui. Quand j'y repense je me dis c'est de la folie de faire des choses comme ça, il aurait pu me faire du mal, mes parents ne savaient pas que j'étais partie.

R : Et sur le moment qu'est-ce que vous vous êtes dit quand il vous a ramené cet homme ?

K : J'ai un peu honte...Je me suis dit "ah bah ça va, c'est que je suis un bon coup". Mais c'est après que j'ai capté que nan ça avait aucun rapport avec moi, il voulait juste tirer son coup, je sais même pas s'il a vu ma tête ou quoi. Donc ça a été très difficile pour moi parce que j'ai eu un peu l'impression d'avoir été souillée vous voyez, utilisée.

(Karine, 35 ans, célibataire, institutrice, père : sans emploi mais perçoit l'allocation adultes handicapés, mère : sans emploi)

Au moment du face-à-face, Karine a 16 ans et pense que son partenaire la désire pour sa singularité et les émotions qu'elle croit susciter chez lui. Quand je la rencontre en entretien, presque 20 ans plus tard, Karine a entendu de nombreux récits d'expériences de la part de ses copines, qui s'échangent, outre les « bons plans » en matière de contraception (Amsellem-Mainguy, 2011), des conseils et mises en garde sur le rapport des hommes à la sexualité. À l'effet d'âge se combine un effet de génération qui a trait au renouvellement des cadres analytiques disponibles dans l'espace public. De plus, elle a été confrontée, à l'occasion de discussions avec ses amis hommes, aux points de vue masculins et dit dès lors savoir « *comment sont les hommes* ». En conséquence, elle est dorénavant convaincue qu'elle existait aux yeux de son partenaire uniquement en tant que potentiel objet sexuel, utile pour optimiser son plaisir et préserver ou améliorer son statut social. C'est pourquoi, elle estime, au regard du sens que revêtait pour son interlocuteur la sexualité, ne pas avoir eu envie de cette expérience. Elle ne s'est pas « affirmée », ce qui pour elle a un sens social très fort puisqu'elle se sent « *souillée* ».

Enfin, la classification des expériences antérieures est d'autant plus nébuleuse qu'elle est prise dans des contradictions internes. En effet, les femmes ne sont pas toujours stables quant à leur projet sexuel car les préoccupations évoluent au fil des âgées de la vie. Hésitant entre plusieurs lignes de conduite qui sont parfois incompatibles, elles ne savent pas, même *a posteriori*, si elles avaient envie ou non de certains rapports sexuels. Agathe est issue d'une famille catholique conservatrice qu'elle qualifie de « *traditionnelle* » et a été scolarisée dans un lycée privé catholique situé dans le 16^e arrondissement de Paris. Elle a longtemps suivi des cours de catéchisme et a grandi dans un environnement au sein duquel la sexualité est taboue – elle entendait régulièrement des adultes étiqueter certaines femmes de leur entourage de « *putes* » – et exclusivement réservée à l'amour. Ainsi, elle considère sa virginité comme « *un peu sacrée* » et attend d'être amoureuse pour commencer sa vie sexuelle à l'âge de 20 ans. Lorsque son copain la quitte pour se mettre avec une camarade de promotion commune, elle traverse une période de grande tristesse de laquelle elle peine à sortir. Lors d'une soirée étudiante, elle rencontre quelques mois plus tard un interne en médecine vivant à Lyon qui devient une « *sorte de sex friend* ». C'est alors l'intégralité des rapports sexuels vécus avec ce partenaire qui l'interpellent. D'un côté, elle n'éprouve pas de sentiments amoureux à son égard. De l'autre, elle cherche à atténuer les émotions négatives provoquées par sa rupture et se trouve encouragée par ses pairs à expérimenter sexuellement pour oublier Gabriel, son premier amour :

Mais en fait toutes les fois où j'ai couché avec Florent ça a jamais vraiment été pour moi en me disant "bon allez je me fais kiffer, ça va être trop cool", mais ça a plus été du sexe post-rupture, j'essaie de m'en remettre. Du coup je pense que j'ai pas vraiment d'avis dessus parce que j'ai jamais couché pour moi, en mode j'en ai envie. Donc je suis pas sûre de pouvoir dire que c'était voulu, enfin si il m'a pas forcé ni rien mais est-ce que je voulais ? (...) quand je couchais avec lui j'allais pas lui mettre...j'aurais pu, vraiment j'aurais pu et je pense qu'il aurait arrêté direct mais j'allais pas lui mettre un holà, bon maintenant qu'il y est je vais pas lui dire non. Mais comme on était pas ensemble ni rien, que je le connaissais pas, bah t'es juste en mode "est-ce que tout ça a un sens ?". En mode éclair de lucidité en plein milieu mais en même temps je m'en fous donc...

(Agathe, 21 ans, célibataire, étudiante en D2 de médecine, père : gérant dans un fonds d'investissement, mère : conseillère bancaire)

Agathe rencontre des difficultés pour classer ces relations sexuelles car elle hésite entre deux projets : un projet relationnel forgé au cours de son enfance et adolescence et un projet récemment envisagé, consistant à accumuler les expériences.

Encouragées à faire preuve de réflexivité vis-à-vis de leur sexualité dans de nombreux contextes, les femmes repensent fréquemment à leurs expériences en se posant plusieurs questions. Ont-elles choisi d'y participer ? En avaient-elles envie ? Éprouvaient-elles du désir ? Dans tous les cas, elles estiment de pas s'être « affirmées » et ont le sentiment d'être des femmes « soumises ». Cependant, toutes ces expériences ne produisent pas les mêmes effets subjectifs. Quand elles ont l'impression d'avoir été contraintes par leur partenaire car celui-ci a insisté ou a eu recours à la force physique, elles ont tendance à attribuer une part de responsabilité à leur interlocuteur ou bien à la structure patriarcale de la société. Une telle interprétation est liée à la popularisation depuis ces dernières années de la grille de lecture du genre pour faire sens des violences sexuelles. Dans leur enquête menée auprès d'étudiantes engagées dans des sororités sur leur campus universitaire, Simone Ispa-Landa et Sara E. Thomas (2023) font d'ailleurs un constat similaire : les femmes interrogées sont conscientes de la fréquence des violences sexuelles lors des soirées organisées par les fraternités et en attribuent la responsabilité aux institutions telles que le droit ou l'université régulant l'organisation des soirées ainsi qu'aux hommes connus pour se montrer peu respectueux vis-à-vis du consentement. En revanche, lorsque les enquêtées n'identifient pas de contrainte émanant de leur partenaire mais estiment s'être elles-mêmes forcées pour s'engager dans un rapport sexuel alors que celui-ci dissonait avec leur projet sexuel ou bien alors qu'elles n'éprouvaient pas de désir, elles se trouvent davantage perturbées pour qualifier ces expériences :

Mais à la limite...enfin moi je trouve ça plus compliqué les situations où c'est pas clair que les situations comme ça où je sais que c'est un connard. Parce que ma responsabilité là-dedans je pense que je suis pas au clair avec ça. Par exemple une autre fois où (...) j'avais pas du tout envie mais le mec il y est allé direct, alors que j'avais pas envie et ça se voyait très bien mais pareil là je me suis dit "bon bah ça va

passer et c'est comme ça". Et c'est plus l'énerverment envers moi-même de j'aurais pu faire quelque chose et je l'ai pas fait.

(Clarisse, 29 ans, en couple, postdoctorante en psychologie, père : anesthésiste-réanimateur, mère : infirmière)

Clarisse comme les autres femmes concernées, se jugent responsables. Or avoir le sentiment que l'expérience s'est produite par leur « faute » a des répercussions psychiques importantes.

Dans la suite de la thèse, je désigne ces rapports sexuels d'« expériences non souhaitées » et non de « viols » ou d'« agressions sexuelles » pour deux raisons. D'abord, parce que les situations sexuelles que recouvrent ces expériences ne correspondent pas toujours, d'après les descriptions qui en sont faites, aux définitions pénales des infractions sexuelles mais sont pourtant vécues comme violentes par les enquêtées, ou du moins suscitent chez elles des souffrances. Ces expériences renvoient plutôt à ce que la littérature a parfois désigné comme étant une « zone grise » (Lejbowicz, 2022). Ensuite, parce que les femmes utilisent seulement très exceptionnellement les catégories de « viols » ou d'« agressions sexuelles » pour parler de leurs expériences, y compris dans les cas où les descriptions qui en sont faites permettraient, au regard de la loi, de les catégoriser comme telles. En fait, elles y recourent uniquement lorsqu'elles évoquent des situations dans lesquelles elles se sont débattues physiquement et ont le sentiment d'avoir été contraintes par la force, c'est-à-dire de ne pas avoir eu d'autres choix que de s'engager dans le rapport sexuel. Dans ce cas, elles attribuent davantage la responsabilité au partenaire qu'à elles-mêmes. Or comme je m'intéresse dans cette partie aux effets sociaux de l'impression, pour les femmes interrogées, de ne pas avoir su « s'affirmer », j'opte pour une définition subjective des violences sexuelles. Plus généralement, je me place du point de vue des enquêtées pour saisir le sens qu'elles-mêmes donnent à leurs pratiques. Ainsi, j'investigue, dans la prochaine partie, l'analyse des dissonances psychiques provoquées, chez les enquêtées, par l'identification de telles expériences non souhaitées lors de leurs phases d'introspection.

2.2. Se dévaloriser

Lorsque les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire recensent en entretien les expériences non souhaitées auxquelles elles ont participé, elles ne se contentent pas de décrire leur contexte et leur déroulement mais développent également des discours visant à expliquer leur occurrence. Comme elles considèrent s'être elles-mêmes forcées à poursuivre la sexualisation de l'interaction alors même que leur partenaire n'a pas exercé de pression, elles cherchent la cause de la survenue de telles expériences en elles-mêmes. Comment se fait-il

qu'elles ne se soient pas affirmées ? se demandent-elles. Elles s'engagent alors dans une autoanalyse qui débouche sur des conclusions identitaires suscitant de la honte et de la culpabilité et qui les amène souvent à s'engouffrer dans des spirales d'autodévalorisation.

2.2.1. Faire des expériences non souhaitées des baromètres identitaires

Au cours des entretiens, quand les femmes interrogées analysent leurs expériences sexuelles non souhaitées, elles commencent souvent par poser un diagnostic général : « *je me suis pas respectée* », ce qui montre que la sexualité est investie d'une fonction symbolique très forte. Les femmes jouent dans la sexualité, plus largement que leur identité sexuelle, leur identité sociale. Elles poursuivent ensuite en énonçant, soit spontanément soit parce que je les invite à expliciter leurs propos, ce que cet irrespect de soi dit, de leur point de vue, d'elles. Contrairement aux hommes auteurs de violences conjugales qui insistent sur la nécessité de ne pas confondre des comportements qu'ils ont pu adopter dans le passé, dans un contexte individuel et relationnel particulier, et la personne qu'ils sont en vérité (Ólafsdóttir et Rúdólfssdóttir, 2023), les femmes interrogées n'opèrent pas cette distinction. Elles mettent au contraire en équivalence leur absence d'affirmation de soi dans la sexualité et des aspects de ce qui serait leur identité. Les enquêtées sont probablement d'autant plus incitées à établir ce lien qu'il est habituel que l'identité sociale d'une femme soit déduite de ses conduites sexuelles. Depuis des siècles, la manifestation d'un intérêt pour la sexualité, le fait d'avoir des partenaires hors mariage puis hors d'une relation amoureuse ou encore la mise en œuvre de certaines pratiques sexuelles à l'instar de la fellation ou de la sodomie sont susceptibles de donner lieu à l'attribution d'une identité de « pute » à la femme concernée (Clair, 2012 ; Hamel, 2002 ; Rebreyend, 2008). Plus récemment, une étude conduite aux États-Unis auprès de jeunes filles âgées de 14 à 22 ans montre que les femmes suspectées de choisir des partenaires méprisants, celles qui sont jugées faussement à l'aise avec leur sexualité ou encore celles qui sont perçues comme ayant des rapports sexuels pour attirer l'attention ou pour être aimées risquent de se voir accoler le stigmate d'« *insecure girls* » et d'être perçues comme des filles souffrant d'un manque d'estime d'elles-mêmes (Wilkins et Miller, 2017).

Ainsi, les femmes voient dans leur absence d'affirmation d'elles-mêmes un indice qu'elles ne se « respectent » pas. Selon les cas, elles donnent alors des significations différentes à cet irrespect de soi, pouvant l'attribuer à trois traits de personnalité. Un premier ensemble d'enquêtées envisagent leur manque de respect envers elles-mêmes comme un effet de leur

tendance générale, qui dépasse largement la sphère de la sexualité, à faire passer les autres avant elles-mêmes, ce qu'elles expliquent comme un indicateur de la faible estime qu'elles ont pour elles-mêmes et sur laquelle elles portent un regard très critique. Globalement, ce diagnostic identitaire concerne plutôt les femmes âgées de plus de 30 ans qui relatent des expériences non souhaitées se déroulant au sein de relations conjugales (mais des femmes plus jeunes qui sont ou ont été longtemps en couple en viennent également à cette conclusion). C'est par exemple le cas de Mathilde qui est en couple depuis trois ans avec son copain et qui parvient encore rarement, en dépit de sa proximité aux idées féministes, à refuser les propositions érotiques de son partenaire. Pourtant, elle est fréquemment exposée à l'injonction de s'affirmer dans la sexualité, que ce soit dans le cadre de ses études qui incluent des enseignements sur le genre ou bien dans son groupe de sociabilités au sein duquel le principe égalitaire est prégnant. Aussi, elle se dit convaincue de l'importance d'exprimer ses désirs et ses limites afin d'éviter de « *renier qui on est* » et désapprouve en conséquence largement sa propension à céder car elle y voit la preuve qu'elle « ne se respecte pas » :

D'une certaine manière, dire non c'est aussi une manière de montrer que tu te respectes, que tu vas pas à l'encontre de ce que tu veux. C'est une image bien sûr mais pour moi céder je le vois comme fermer son cercueil, tirer une croix sur qui on est. On fait quelque chose contre ce qu'on veut, qui est pas dans notre intérêt sur le moment donc on se renie, on renie qui on est. Après, on peut pas demander aux autres de nous respecter si nous-mêmes on se respecte pas, c'est pas honnête.

(Mathilde, 23 ans, en couple, étudiante en master 1 de communication, père : absent, mère : opératrice de saisie)

Cet extrait suggère que l'aptitude à se valoriser constitue désormais une composante essentielle des formes valorisées de féminité, ce qui a aussi été constaté par Simone Ispa-Landa et Mariana Oliver (2020) dans leur enquête menée auprès d'étudiantes sur des campus universitaires qui déclarent recruter dans leurs sororités des jeunes femmes jouissant d'une bonne estime de soi afin de créer un environnement favorable au développement d'un « *girl power* ».

Un deuxième groupe d'enquêtées conçoit leurs rapports sexuels non souhaités s'inscrivant dans des relations amoureuses ou conjugales comme une répercussion de leur émotivité, présentée comme disproportionnée. Cette fois-ci elles ne pensent pas nécessairement souffrir d'un problème général d'estime d'elles-mêmes. Parfois, elles énumèrent même au cours de l'entretien certains traits de leur personnalité qu'elles codent comme des qualités. En revanche, elles déclarent être trop attachées à leur partenaire et agir en étant guidées par la peur d'être quittées. Tout se passe comme si toutes les certitudes qu'elles avaient sur leur propre valeur disparaissaient dans le cadre relationnel : elles oublient ou abandonnent leurs attentes et

espérances face aux souhaits de leur compagnon, et ce quand bien même elles sont par ailleurs convaincues d'avoir le droit d'exister telles qu'elles sont car elles se considèrent comme intelligentes, drôles, sociables, attentionnées, gentilles... Dans ce cas, les femmes attribuent alors leurs comportements et attitudes à une dépendance affective dont elles déduisent une instabilité émotionnelle, un manque d'autonomie et *in fine* une forme de vulnérabilité. Habituee à suivre les désirs de son copain dans le cadre de sa première relation sérieuse (de ses 14 à 21 ans) et désormais imprégnée par les discours féministes *mainstream* (essentiellement par l'intermédiaire de vidéos YouTube et Konbini sur Internet), Alison, relie rétrospectivement sa passivité (et donc son absence d'« affirmation de soi ») aux sentiments qu'elle portait à son égard ; elle « *aimait beaucoup beaucoup trop son copain* » et en devenait « *complètement neuneu* » :

Et lui vu que c'était ma première relation, mon premier copain, vu que je l'aimais énormément, mais vraiment énormément, c'était horrible. Maintenant je dis que c'était horrible parce que j'arrivais pas à me détacher de lui, j'étais vraiment dépendante de lui. Et vu qu'il était très dragueur et qu'il pouvait sûrement aller chercher du sexe ailleurs, j'acceptais, je me forçais clairement à dire oui alors qu'en fait c'était non. Je voulais pas qu'il parte et je voulais pas qu'il dise "bah tu me saoules à pas vouloir, du coup je me barre". (...) Je m'en suis rendue compte après, que c'était aussi ça. Lui il était beaucoup plus sûr de lui, beaucoup plus indépendant en fait. Moi j'étais vraiment dans la demande d'amour, j'étais pas sûre de mes bases, pas sûre de moi en fait tout simplement. (...) j'étais une faible quoi.
(Alison, 23 ans, en couple, fauconnière au chômage, père : pompier volontaire (absent), mère : employée administrative)

À l'instar d'Alison, les enquêtées qui mettent en lien leurs difficultés à s'affirmer avec leur quête affective considèrent être faibles, ce qui déroge, tout comme le supposé manque d'estime de soi, aux principales composantes des formes valorisées de la féminité (Nielsen, 2004).

Enfin, lorsque les rapports sexuels non souhaités se déroulent dans des relations non-suivies, souvent au cours de la jeunesse, les femmes interrogées sont nombreuses à déduire de leur non-affirmation de soi une forme de naïveté. Contrairement aux hommes qui placent certaines de leurs expériences antérieures dans une catégorie à part, détachées de leur identité actuelle (Ólafsdóttir et Rúðólfadóttir, 2023), les femmes ne considèrent pas que leur naïveté appartient à une période révolue. Ce diagnostic identitaire continue de les faire douter sur les personnes qu'elles sont aujourd'hui car elles soupçonnent cette naïveté d'avoir persisté dans le temps. De leur point de vue, elles ont accepté de participer car elles ont fait, sur le moment, une lecture erronée de la situation et perçoivent *a posteriori* leur croyance de l'époque comme une preuve de bêtise. Ce type de déductions identitaires concerne surtout les femmes âgées de moins de 30 ans ou bien faisant référence à des expériences qui ont eu lieu à la fin de leur adolescence

et au début de l'âge adulte. C'est le cas de Karine, qui a longuement et intensément été sensibilisée aux cadres interprétatifs de la sexualité hybridant savoirs féministes et thérapeutiques par l'intermédiaire de sa kinésiologue. Considérant désormais s'être engagée dans des rapports sexuels en raison de sa mésinterprétation de la situation sur le moment du face-à-face et jugeant alors avoir participé à des expériences non souhaitées (car elle n'aurait pas eu envie d'y prendre part si elle avait disposé de plus de connaissances et avait compris ce que l'expérience signifiait pour son partenaire), Karine critique sa propre crédulité :

Sur le moment je trouvais ça gratifiant parce que forcément j'étais la seule à faire des choses comme ça donc forcément que les garçons ils venaient vers moi, pour eux c'était du pain béni, après ils pouvaient en ajouter une à leur liste. Mais moi je le voyais pas comme ça. Moi j'étais fleur bleue et je pensais que c'est parce qu'ils m'aimaient, qu'ils me trouvaient spéciale. J'avais trop lu de romans à l'eau de rose je crois, j'étais conne.

(Karine, 35 ans, célibataire, institutrice, père : sans emploi mais perçoit l'allocation adultes handicapés, mère : sans emploi)

Les propos de cette enquêtée suggèrent que celle-ci attribue sa naïveté à un manque de maturité de sa part : le qualificatif « *fleur bleue* » renvoie à la jeunesse et Karine achèvera d'ailleurs son récit par le verdict : « *j'étais encore un bébé* ». Cette logique interprétative consistant à percevoir ses comportements et attitudes sous l'angle du développement fait écho à la recherche de Cristen Dalessandro et Amy C. Wilkins (2017) dans laquelle les jeunes femmes expliquent leurs relations amoureuses ratées ou douloureuses par leur prétendue immaturité, ce qui est une fois encore socialement peu valorisé. Toutefois, si Karine envisage sa naïveté sous le prisme de l'âge, d'autres femmes interrogées, à l'instar de Clarisse, optent pour une interprétation mêlant analyse en termes d'âge et analyse générationnelle. Lorsque son premier partenaire, à l'âge de 19 ans, instiguit une pénétration anale, elle ne réalise pas que ce type d'acte ne figure pas parmi les pratiques du scénario sexuel classique (voir partie 1). Bien que la pratique lui inspire de la peur, elle coopère en supposant qu'il s'agit là d'un compromis nécessaire si elle veut avoir un petit ami. Si elle ne considère pas d'emblée l'expérience comme problématique, sa grille de lecture se modifie par la suite, au contact des analyses féministes de la sexualité qu'elle découvre par le biais de ses copines et de leurs conseils de lecture (magazines et forums), quand elle réalise que son partenaire ne compte pas la revoir – il ne la recontacte pas et ignore ses messages – et que ses amies attirent son attention sur l'anormalité d'une telle entrée dans la sexualité. Ce changement de cadre de représentations s'accompagne alors d'une prise de conscience identitaire :

Mais là j'ai capté que j'étais complètement à côté de la plaque, je sais pas à quel siècle je vivais mais clairement pas dans le même que les autres. Même la fellation moi je savais pas trop ce que c'était, 'fin j'avais entendu que y avait des filles qui suçaient les mecs dans les toilettes, mais je sais pas j'avais pas d'image en tête en fait. Du coup c'est vrai que quand il m'avait appuyé sur la tête j'avais pas vraiment compris...la nunuche ! Vous pouvez le dire hein (rires). J'étais vraiment la petite vierge effarouchée...une vraie mamy quoi !

(Clarisse, 29 ans, en couple, postdoctorante en psychologie, père : anesthésiste-réanimateur, mère : infirmière)

La méconnaissance des choses de la sexualité étant associée aux « oies blanches » vivant aux siècles derniers (Salmon, 2021), Clarisse vit cette première expérience de fellation et de sodomie comme le fruit de son désajustement social et plus précisément de son archaïsme – elle se perçoit comme « *une vraie mamy !* ».

2.2.2. Éprouver de la honte et de la culpabilité

De même que les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire étaient amenés à porter un regard négatif sur eux-mêmes après avoir tiré des conclusions identitaires de leur participation à des expériences non souhaitées par leur partenaire (voir chapitre 3), les femmes se référant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire ressentent de la honte et de la culpabilité à l'idée de ne pas s'être « respectées » par le passé et d'avoir fait preuve d'un manque d'estime de soi, d'une forme d'émotivité ou de naïveté.

Ce sont à la fois la structuration et le contenu des entretiens qui mettent en relief la honte éprouvée par les femmes à l'issue de leur phase de réflexivité. L'entretien conduit auprès d'Élodie en fournit une illustration éloquent. Âgée de 20 ans, Élodie annonce immédiatement avoir eu treize partenaires sexuels et prévient que l'entretien « *va être long* ». Volubile, elle revient successivement sur chacun d'entre eux, fournissant spontanément quelques informations sur le garçon concerné et présentant le contexte relationnel : elle renseigne par exemple la nature et la durée de la relation et donne également des éléments sur son vécu subjectif. À propos du partenaire avec lequel elle est restée 4 ans, elle se montre relativement floue, évoquant la dimension fusionnelle de leur relation et tente de balayer rapidement le sujet : « *c'était cool parce que c'était une vraie relation donc on faisait tous les trucs de couple sympas (...) et la confiance était là* ». Elle indique tout de même avoir rencontré des difficultés dans la sexualité qui ont fini par déboucher sur des infidélités de part et d'autre. Tandis que je l'interroge sur ce « *problème du sexe* », elle se montre initialement réticente à répondre, formulant des phrases succinctes, saturées de sous-entendus normatifs et ne permettant pas de comprendre son vécu subjectif. Une heure plus tard, après avoir abordé de multiples autres

sujets, je la questionne de nouveau sur cette relation. Davantage à son aise, Élodie en parle cette fois-ci plus longuement et donne des détails sur les obstacles qui se sont posés ainsi que sur leurs répercussions sur l'image qu'elle a d'elle-même :

E : Plus la relation avançait moins j'en avais envie [du sexe]. Ça devient la routine, y a plus l'excitation de te dire j'ai couché avec mon mec, la journée vient de passer, fatiguée, la flemme, il vient vers toi, j'étais "nan j'ai pas trop envie", au final je le faisais un peu par dépit histoire de lui faire plaisir. Ce qui avec le recul je trouve assez grave.

R : *Pourquoi tu trouves ça assez grave ?*

E : Bah parce que je me forçais en fait, je me forçais un peu des fois à le faire alors que ouais non j'avais pas envie, mais pour lui faire plaisir, machin. Je suis pas très fière, quand on entend ses copines dire ça on est là "ah ouais j'aimerais pas que ça m'arrive, c'est grave de se forcer pour un mec, faut avoir un minimum de *self-esteem*, respecte-toi un peu" mais après ça t'arrives et là t'es moins à parler sur le dos de ta pote. Ça empêche pas que j'ai un peu honte de ça, parce que voilà ça reste quand même que j'ai pas envie d'être cette meuf-là, qui se plie au désir de son mec mais au final c'est un peu ce qui s'est passé, un peu pas totalement non plus, des fois j'avais envie aussi hein, mais sur les deux dernières années clairement moins, je vais pas mentir.

(Élodie, 20 ans, en couple, étudiante en licence de psychologie, père : sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés, mère : vendeuse)

Les hésitations que connaît Élodie au moment de dire à l'enquêtrice qu'elle avait, avec son ex-copain, l'habitude de vivre une sexualité sans désir, tout comme ses commentaires sur le sujet, montrent que cette expérience produit chez elle un sentiment d'infériorité. Elle ne veut pas être « *cette meuf-là* ». Tandis que, historiquement, cette expression était utilisée pour désigner les femmes considérées comme des « putes » (Clair, 2012 ; Rebreyend, 2008 ; Skeggs, 2015 [1997]), elle renvoie, dans la bouche d'Élodie, aux femmes envisagées comme des « soumises ». Ce glissement sémantique traduit un changement normatif significatif en matière d'encadrement de la sexualité des femmes. Elle a l'impression que cette expérience révèle son manque d'estime d'elle-même et sa dépendance affective. Dans son cas, le sentiment d'infériorité ne résulte pas d'un processus de comparaison avec les autres à l'issue duquel elle jugerait être « moins bien » que la moyenne mais d'une confrontation à l'idéal qu'elle avait pour elle-même. Elle souhaite en effet être une femme capable de conditionner sa sexualité à son propre désir car cela représente pour elle l'un des principaux critères de l'autonomie, qui est à ses yeux très importante. Le poids accordé à l'autonomie est dans son cas non seulement lié à l'influence des idées féministes promouvant l'émancipation féminine mais aussi au quotidien très contraint de son père, en situation de handicap physique qui lui donne une image très négative de la dépendance. Ce qu'elle perçoit comme un manque d'affirmation de soi – qu'elle attribue à une forme dépendance – provoque chez elle du dégoût envers elle-même.

Au-delà du sentiment de honte, certaines femmes – celles qui sont le plus sensibilisées aux idées féministes – rapportent également ressentir de la culpabilité à l'idée de ne pas pouvoir « se respecter » en situation sexuelle pour cause de manque d'estime de soi, d'émotivité ou de naïveté. Actuellement célibataire, Bérénice a connu plusieurs relations sérieuses successives et raconte comment elle a été amenée, dans certaines d'entre elles, à céder aux demandes de ses conjoints quand bien même elle n'éprouvait pas de désir au moment où s'est déroulée l'interaction. Elle revient notamment sur l'une de ses dernières relations conjugales au cours de laquelle elle a fréquemment fait l'expérience d'une sexualité non désirée alors même qu'elle avait déjà par le passé réussi à suivre ses désirs – elle évoque par exemple fièrement la fois où, quinze ans auparavant, elle était parvenue à imposer à son partenaire de l'époque une relation sans sexualité pendant plus de six mois en raison d'une disparition momentanée de sa libido. Ce retour en arrière fait naître chez elle un profond malaise car elle a le sentiment d'avoir commis une faute vis-à-vis des exigences morales qu'elle s'impose mais aussi au regard de ses aspirations féministes :

Je me suis dit "nan mais ça va pas, même à mon âge, j'en ai rien à foutre de rien, je peux faire ce que je veux, je suis libre et je suis pas capable de dire non à un mec, ça va pas hein, c'est pas possible". (...) à 45 ans, 20 ans de travail personnel sur moi, féministe jusqu'au bout des ongles, finalement même pas être capable de dire non qu'est-ce que c'est ? Ça m'a interpellée aussi c'est pour les jeunes filles aujourd'hui. Moi j'ai 45 balais, et je suis même pas fichue de dire non, si même nous on donne pas l'exemple, quid de femmes dépendantes affectivement, financièrement, des jeunettes de 20 ans ?

(Bérénice, 49 ans, célibataire, écrivaine-comédienne, père : cadre bancaire, mère : sans emploi)

Pour impulser un changement social et tendre vers l'égalité, elle juge nécessaire de mettre en cohérence ses pratiques avec ses croyances et estime avoir en la matière une responsabilité d'autant plus importante qu'elle est âgée de 45 ans et supposée avoir acquis, au fil des années, une certaine maturité lui permettant de montrer l'exemple aux femmes plus jeunes afin de leur servir de modèle.

2.2.3. S'engager dans des spirales d'autodévalorisation

Les émotions de honte et de culpabilité éprouvées par les femmes à la suite de leurs diagnostics identitaires affectent intensément et durablement l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes. De fait, les entretiens montrent que leurs dissonances psychiques sont persistantes et que les enquêtées concernées continuent de ressentir honte et culpabilité. Au moment où je les interroge, elles ne parlent pas au passé de leurs traits de personnalité déduits de leur participation à des expériences non souhaitées mais les présentent comme une actualité. Les

récits collectés suggèrent plutôt qu'elles s'engagent dans ce que je propose d'appeler des *spirales d'autodévalorisation* : lorsqu'elles repensent à leur biographie sexuelle, elles ne se contentent pas de tirer des conclusions identitaires négatives une fois mais ressassent leurs diagnostics et se répètent en boucle qu'elles sont « *nulle[s]* », si bien que l'ampleur des conséquences subjectives s'intensifie au fil du temps.

On peut apporter deux pistes d'explication pour rendre compte de cette tendance féminine à s'engager dans de telles spirales. Premièrement, bien qu'elles mobilisent des analyses féministes constructivistes et parlent de « *système patriarcal* », les femmes ont tendance à utiliser, pour faire sens de leurs propres expériences, des cadres interprétatifs les conduisant à s'attribuer une responsabilité individuelle plutôt qu'à faire usage de grilles de lecture mettant l'accent sur la responsabilité collective ou reportant la faute sur les interlocuteurs/rices. Aussi, elles disposent de moins de ressources pour atténuer leurs émotions de honte et de culpabilité. Cette différence concernant l'attribution de responsabilité en cas de transgressions normatives a déjà été observée dans plusieurs études qui mettent par exemple en exergue l'existence d'un « écart de culpabilité » entre femmes et hommes en matière de respect des attentes de la « bonne » parentalité (Hays, 1996). Tandis que les mères ont tendance à se sentir responsables des difficultés rencontrées lors de la naissance de leur premier enfant du fait de leurs faibles compétences et de leur manque d'intuition, les pères mobilisent surtout des justifications structurelles en développant notamment une critique des institutions, décrites comme étant défailtantes et offrant de mauvaises conditions d'accueil des nourrissons (Miller, 2010 ; Sponton, 2023).

Deuxièmement, les femmes semblent avoir, dans l'ensemble, plus souvent intériorisé au cours de leurs socialisations antérieures des dispositions à la problématisation : elles se stabilisent rarement sur des systèmes de justification leur permettant de résoudre subjectivement le décalage entre réalité des pratiques et idéal auquel elles aspirent mais réexaminent sans cesse les situations problématiques afin d'affiner au maximum leur compréhension des discordances et ainsi concevoir un mode d'action pour surmonter le désajustement.

Toutes les femmes interrogées ne connaissent toutefois pas des spirales d'autodévalorisation d'une intensité égale : certaines formulent des jugements envers elles-mêmes en utilisant des termes particulièrement forts appartenant au lexique de la « détestation » et du « dégoût » de soi et déclarent en outre être très fréquemment amenées à réfléchir à leurs

conduites sexuelles, se répétant en boucle les diagnostics identitaires négatifs tirés de leur manque d'affirmation d'elles-mêmes, sans parvenir à trouver de voie de sortie. D'autres émettent des critiques vis-à-vis d'elles-mêmes en mobilisant des mots plus mesurés et disent penser régulièrement (mais non constamment) à la question de leur participation à des expériences sans envie. L'analyse des matériaux et en particulier la confrontation des trajectoires de celles qui connaissent un effritement particulièrement sévère de leur estime de soi laisse penser que l'acuité de ces spirales dépend de deux ensembles de facteurs : des facteurs contextuels d'une part et des facteurs individuels d'autre part.

Premièrement, les matériaux laissent penser que les enquêtées se montrent d'autant plus intransigeantes avec elles-mêmes qu'elles estiment avoir vécu des expériences non souhaitées alors qu'elles avaient déjà procédé à une relecture de leur biographie sexuelle en se posant la question de leur envie et de leur désir et qu'elles avaient déjà eu l'occasion de repérer des situations où elles ne s'étaient pas affirmées, tirant alors de celles-ci des conclusions identitaires défavorables. Cette situation est particulièrement fréquente dans les cas où les femmes adhèrent à la morale sexuelle égalitaire mais se trouvent engagées dans des relations conjugales ou amoureuses auxquelles elles sont attachées et qu'elles veulent conserver mais dans lesquelles elles sont amenées à participer régulièrement à des activités sexuelles non souhaitées (soit parce qu'elles éprouvent moins de désir que leur partenaire, soit parce que certaines pratiques les rebutent). Cette configuration relationnelle les amène à interpréter leur manque d'affirmation de soi comme un produit de la domination masculine non seulement *a posteriori* mais aussi au moment même de vivre l'interaction de face-à-face et de céder à leur partenaire. Aussi, en réalisant que, même clefs en main, elles restent empêtrées dans les mêmes schémas, elles se montrent impitoyables envers elles-mêmes. Cette conception suppose implicitement que la seule prise de conscience des mécanismes en jeu a le pouvoir de démanteler tous les rouages genrés, indépendamment des manières d'être et d'agir que les femmes se sont forgées au fil de leur vie et indépendamment de la personne en face et de la dynamique relationnelle.

Si cette conception est largement répandue dans l'espace social du fait de l'influence du développement personnel et de la thèse d'un pouvoir individuel de transformation de soi (Marquis, 2014), elle donne lieu à des appropriations genrées. Tandis que les enquêtés masculins adhérant à la morale sexuelle égalitaire ont tendance à concevoir leurs efforts de transformation individuelle comme des signes qu'ils sont mieux que la majorité des hommes, les femmes interrogées, elles, jugent leurs tentatives insuffisantes et en dessous des attentes. La

sévérité des jugements émis par Ségolène et Victoria à propos de leurs comportements respectifs est révélatrice des boucles de dévalorisation dans lesquelles celles-ci sont empêtrées. Officiellement célibataire, Ségolène fréquente un jeune homme depuis quelques mois qui lui a immédiatement annoncé ne pas être « *fait pour le couple* » mais avec lequel elle entretient toutefois une relation qui s'en rapproche à plusieurs égards : elle et il se voient plusieurs fois par semaine, se confient l'un.e à l'autre sur leurs problèmes de la vie quotidienne (parmi lesquels figurent les difficultés liées au travail et aux relations familiales), connaissent leurs ami.es respectifs/ves et sont d'ailleurs convié.es aux événements organisés dans les différents cercles de sociabilité. Leur relation n'est en revanche pas définie comme exclusive et ne repose sur aucun engagement ni aucune projection dans le futur. Cependant, étant donné que le début des relations amoureuses est fréquemment marqué, au cours de la jeunesse, par une asymétrie – les femmes ont, plus que les hommes, tendance à souhaiter construire une relation conjugale – et que les jeunes femmes en ont bien souvent conscience (Hamilton et Armstrong, 2009 ; Santelli, 2019), Ségolène aspire à transformer cette relation « sans prise de tête » en relation sérieuse (Giraud, 2017). En attendant, elle vit dans la peur qu'il ne mette un terme à la relation et, dans ce contexte, ne refuse jamais aucune de ses propositions sexuelles car elle ne veut pas le décevoir et souhaite paraître à ses yeux comme la « *filles parfaite* ». Cependant, Ségolène a été sensibilisée aux idées féministes d'abord par le biais d'enseignements sur le genre dans le cadre de ses études, puis par des discussions sur la domination masculine avec ses copines et enfin par l'écoute de podcasts comme *Les Couilles sur la Table* et *Le Cœur sur la Table* de Victoire Tuillon. Elle envisage en conséquence la sexualité non désirée comme le symptôme d'une asymétrie qu'elle réinscrit dans des rapports de domination plus structurels et éprouve de puissantes émotions de honte et de culpabilité à l'idée de participer elle-même à ce type d'expériences :

Je me déteste, je te jure je me déteste. Ça me rend folle. Le pire c'est que je sais exactement ce qu'il se passe, j'ai complètement conscience de ce qui se passe, c'est vraiment ça le pire. (...) Ce qui est désolant c'est que je sais que moi je m'attache et que je veux pas qu'il parte et comme je sais qu'en plus il a tendance à pas être très stable relationnellement parlant, je veux minimiser les risques (rires). Je veux qu'il tombe amoureux de moi en fait. Et du coup c'est pour ça hein que je dis jamais non, parce que j'ai envie qu'il se dise ah Ségo elle est cool, elle est drôle et elle est pas coincée, elle est toujours partante, elle est parfaite quoi (rire)... La conne quand même ! Quelle conne... euh ouais je sais que c'est l'horreur cette façon de voir les trucs ! Ohlala. Clairement c'est tellement généré, cette...cette demande affective. Mais en même temps qu'est-ce que tu veux ? Je l'aime, bon je vais pas lui dire hein (rires), mais c'est la vérité. Et donc toutes mes grandes théories, toutes mes lectures, hop elles disparaissent en un claquement doigt, évaporées !

(Ségolène, 25 ans, relation plan cul, cadre dirigeante de la fonction publique, père : cadre bancaire, mère : cadre dans les assurances)

Le témoignage de Ségolène donne à voir l'imbrication, chez les femmes, de normes contradictoires, ou du moins difficilement conciliables, en matière de sexualité : il faut avoir une sexualité active sans pour autant participer à des expériences non souhaitées et inscrire cette sexualité dans un cadre conjugal. Ces normes exercent de surcroît un fort contrôle social puisque leurs transgressions donnent lieu à d'importantes dynamiques d'autodévalorisation.

Deuxièmement, il apparaît que les femmes interrogées qui expriment une détestation de soi particulièrement forte du fait de leur sentiment de ne pas s'affirmer partagent le point commun d'avoir vécu des violences symboliques dans l'enfance ou l'adolescence, c'est-à-dire des expériences pouvant comporter une dimension physique ou non et suscitant des sentiments de vulnérabilité et d'infériorité générateurs de souffrances (Braud, 2003). En effet, l'analyse des trajectoires montre que les enquêtées concernées ont connu, au cours de leur enfance ou de leur adolescence, des violences de nature diverse. L'influence des violences sur l'ampleur de l'autodévalorisation découlant du constat d'un manque d'affirmation de soi s'illustre par exemple dans les cas d'Anaïs, de Marlène et d'Aurélië, qui donnent à voir deux types de mécanismes par lesquels l'expérience, au début de la vie, de violences intensifie l'intransigeance envers soi. Anaïs rapproche elle-même le fait d'avoir subi des viols et sa perte d'estime d'elle-même quand elle réalise avoir participé à des expériences sans en avoir envie. À partir de l'âge de cinq ans et demi, Anaïs est violée de façon répétée par son grand frère de sept ans son aîné. Alors qu'elle rencontre au moment de l'adolescence des troubles de santé mentale contraignant sa vie quotidienne (scarifications, comportements alimentaires boulimiques, phases dépressives), elle consulte une psychologue qui la conduit à qualifier les faits de violence et l'encourage à établir un lien entre les viols perpétrés par son frère et sa tendance à la détestation de soi. À la suite de cette prise de conscience, elle prend la résolution d'organiser sa vie en se fondant exclusivement sur ses désirs dans tous les domaines et en particulier en matière de sexualité :

C'est très difficile quand ça arrive [ne pas dire non alors qu'elle n'a pas envie]. Je pense que c'est difficile pour tout le monde parce que personne n'apprécie se faire rouler dessus. Mais pour moi ça l'est encore plus vu mon passif. Après tout ça, je me suis vraiment dit "plus jamais", plus jamais je subi. Quand ça arrive c'est horrible, je suis extrêmement mal parce que je me retrouve dans la peau de cette petite fille sans défense, hyper vulnérable, qui a même pas les outils pour comprendre ce qui lui arrive, qui est... dépassée. Et je supporte pas, rapidement ça me redonne des crises d'angoisse et j'ai une colère envers moi qui est ingérable, j'ai ces vieilles pulsions d'autodestruction qui reviennent. Et là c'est compliqué. Très compliqué.

(Anaïs, 29 ans, célibataire, informaticienne, père : informaticien, mère : agente de recouvrement)

De son point de vue, le fait d'avoir pu observer l'ampleur des dommages provoqués par une situation dans laquelle elle a eu le sentiment que son existence était niée devrait suffire à ce qu'elle n'hésite plus à exprimer et à faire respecter ses limites, maintenant qu'elle n'est plus dans les mêmes conditions de vulnérabilité que lorsqu'elle était enfant. Parce que ce phénomène n'est pas isolé mais se retrouve dans d'autres entretiens, je formule l'hypothèse selon laquelle le fait d'avoir vécu des violences sexuelles dans l'enfance exacerbe la propension à se dévaloriser en cas d'expériences non souhaitées entre autres du fait des savoirs expérimentiels qui sont supposés avoir été acquis.

Les trajectoires de Marlène et d'Aurélié suggèrent pour leur part que l'expérience répétée de violences symboliques au fil de la jeunesse favorise l'intériorisation de la violence et se traduit dès lors par une tendance générale à se dévaloriser. Marlène a vécu de nombreuses violences psychologiques au sein de la cellule familiale, entre autres perpétrées par le biais de discours dépréciatifs et de scènes d'humiliation. Après le divorce de ses parents lorsqu'elle avait huit ans, Marlène habite avec sa mère, infirmière et dépressive, qui lui délègue les tâches domestiques ainsi que la responsabilité de s'occuper de ses cadet.tes mais qui lui reprochait incessamment ses insuffisances :

C'était jamais assez bien. Par exemple, je faisais à manger et ça allait jamais, c'était pas équilibré, pas bon, elle me disait que j'allais rendre malade mon frère et ma sœur, qu'ils allaient avoir des carences à cause de moi. Pendant des heures, elle me critiquait, elle critiquait tout ce que je faisais, elle disait que j'étais une empotée, que j'irais pas loin dans la vie. Elle était couchée et elle disait mais qu'est-ce que j'ai fait pour avoir une fille pareille ? C'est de ta faute si ton père nous a quitté, il te supportait plus. D'ailleurs il l'a senti tout de suite, à ta naissance il a dit t'as pondu un bébé hideux, ça laisse rien présager de bon. (Marlène, 56 ans, célibataire, étudiante en psychologie après avoir été très brièvement assistante administrative puis sans emploi pendant plus d'une vingtaine d'années, père : absent, mère : infirmière)

Lors de notre entretien, Marlène dit avoir été influencée par les opinions exprimées par sa mère à son égard et s'être par conséquent convaincue être, par essence, « *moins bien* » que les autres. Aussi, lorsqu'elle réalise s'être conformée, de ses 19 à ses 51 ans, aux désirs de son époux dans la sexualité, Marlène tire de ces expériences des conclusions identitaires très négatives :

J'ai réalisé avec tout ça que j'avais plutôt tendance à être docile et à me laisser faire, à pas forcément m'opposer ou revendiquer quoi que ce soit. Je suis d'un tempérament mou. Je vois mes copines et l'énergie qu'elles mettent pour se faire entendre et honnêtement je les admire, je critique pas du tout. Mais juste moi j'ai pas cette force, cette envie... Je suis fatiguée. Rapidement je vais juste... attendre, voilà. (...) Donc après moi ce que je dis c'est que c'est important de le savoir. Je suis comme ça, j'ai 56 ans, je vais pas changer du tout au tout. J'essaie bien sûr. (Marlène, 56 ans, célibataire, étudiante en psychologie après avoir été très brièvement assistante administrative puis sans emploi pendant plus d'une vingtaine d'années, père : absent, mère : infirmière)

Elle en déduit notamment un manque de dynamisme et d'énergie et se sert ensuite de ces prétendus enseignements généraux sur sa personnalité pour orienter ses prises de décisions futures et sa façon de vivre. Aurélie a quant à elle vécu des situations de violence plus insidieuses qui résultent d'un ébranlement des repères identitaires servant à la construction de soi. Au cours de son enfance, elle a été soumise à des influences socialisatrices paradoxales dont les contradictions ont exercé sur elle une forme de violence symbolique et semblent lui avoir transmis une faible estime d'elle-même. Ses parents se sont rencontrés à HEC et ont commencé par exercer comme cadres du privé dans le secteur bancaire. Enfant, elle a dès lors évolué dans un environnement socialement homogène valorisant la prise d'initiatives, le succès, le mérite individuel et l'effort. Alors qu'elle était adolescente, son père et sa mère ont effectué une reconversion professionnelle qui s'est accompagnée d'un revirement idéologique (de la droite vers la gauche) et d'un bouleversement de leur style de vie (la famille a déménagé dans un quartier moins huppé, les fréquentations de ses parents se sont transformées *etc.*). Aurélie a été perturbée par ce renversement de valeurs, en particulier parce qu'elle a eu le sentiment que certains traits de sa personnalité auparavant fortement valorisés ont « *du jour au lendemain* » ont été sévèrement critiqués. De même que certains individus peuvent « détester la part populaire » d'eux-mêmes (Lahire, 2005c) et disqualifier les manières d'être et d'agir qui s'y rattachent, les parents d'Aurélie ont commencé, suite à leur rupture biographique, à éprouver une forme de dégoût envers certaines conduites et opinions désormais codées comme « bourgeoises » et « conservatrices », rejetant alors certains traits de personnalité développés par leur fille dans le cadre de leur éducation. Dans ces conditions, Aurélie s'est habituée à évaluer ses propres comportements et pensées à l'aune d'une pluralité de critères, parfois incompatibles, se forgeant ainsi un rapport critique vis-à-vis d'elle-même. Or son entretien montre qu'il s'agit de l'une des enquêtées s'engageant dans des spirales d'autodévalorisation les plus fortes. Elle juge entre autres très négativement les difficultés qu'elle rencontre pour décliner les avances sexuelles de ses copains car elle est paralysée par la crainte que ces derniers ne la quittent :

Dans les relations, j'ai pas confiance, du coup c'est très bizarre, j'ai toujours peur que si j'engueule ou que je dis quelque chose que j'aime pas, le copain il va me dire "bah en fait tu dégages", bien sûr ce serait un connard s'il ferait ça mais le fait est là. Et comme je l'aime et que je veux pas qu'il me quitte, bah du coup sexuellement j'ai toujours été plutôt soumise. J'ai grave honte de dire ça, parce que ça fait vraiment la petite meuf qui dépend de son mec pour exister alors que je sais que pas du tout, c'est super con. Mais je suis un peu débile sur ça et je pense aussi que j'ai toujours l'angoisse d'être une mauvaise copine entre guillemets, parce que y a des trucs de filles que je fais pas très... Je suis pas hyper maniaque par exemple, ou je sais pas je suis assez gourmande et je vais avoir tendance à choisir l'option raclette plutôt que

l'option radis-chou-fleur. Enfin plein de trucs comme ça, où voilà moi je m'en fous, et Luc je me souviens quand je voyais ses potes à chaque fois je culpabilisais.

(Aurélie, 23 ans, en couple, étudiante en master 1 de cinéma, père : coach professionnel (reconversion professionnelle après analyste financier), mère : Gestalt Thérapeute (reconversion après cadre dans l'audit))

Cet extrait fait ressortir la tendance générale d'Aurélie à se déprécier en montrant que celle-ci se concentre sur les vertus dont elle est dépourvue plutôt que sur les qualités qu'elle détient. Elle pourrait voir le fait de ne pas être « *maniaque* » comme une marque de flexibilité plutôt que comme un défaut d'organisation ou de féminité. Tout se passe comme si le fait qu'elle ne fasse pas certaines pratiques typiquement « féminines » (faire le ménage, garder la ligne) l'encourage, pour compenser, à être « plus fille » dans d'autres domaines (comme par exemple coucher avec son copain). Cette propension à l'autodévalorisation ne concerne d'ailleurs pas seulement la sphère amoureuse et sexuelle mais se retrouve également dans les autres domaines, y compris scolaire. Inscrite en master de cinéma à l'université et major de sa promotion, Aurélie fait toutefois part de ses incertitudes professionnelles car ses bons résultats procèderaient, selon elle, uniquement de sa maîtrise des attentes académiques mais elle manquerait, à la différence de ses camarades, de créativité et d'originalité : elle juge les histoires qu'elle invente « *terriblement plates et banales* » ou très enfantines.

Ainsi, il semblerait que l'expérience de souffrances subjectives précoces ait tendance à intensifier la propension ultérieure des femmes à se déprécier. Ces dernières auraient le sentiment d'avoir mérité la violence subie et donc de jouir d'une faible valeur. De plus, conservant le souvenir des expériences antérieures, elles attribueraient encore plus d'importance au fait de s'affirmer dans la sexualité (comme parfois dans n'importe quelle sphère de la vie) afin d'éviter de réitérer les situations de dépossession de pouvoir. Parce que la survenue de violences symboliques concerne tout l'espace social, la probabilité de s'engager dans des spirales d'autodévalorisation ne dépend pas directement de la classe sociale. En revanche, les entretiens suggèrent que les enquêtées s'appropriant les savoirs thérapeutiques s'extirpent plus fréquemment de ces spirales. Or sans surprise au regard des résultats déjà mis en avant dans la littérature (Marquis, 2016a), ce sont, parmi les femmes interrogées, celles qui sont issues des classes moyennes et supérieures ou bien celles ayant connu une trajectoire d'ascension sociale qui s'emparent des savoirs thérapeutiques. Amanda qui adhère, depuis son *burn-out* professionnel, au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire et qui est une grande adepte du développement personnel depuis sa lecture de l'ouvrage *L'homme qui voulait être heureux* de Laurent Gounelle, en est une illustration :

Y a une toute une période assez difficile où je pouvais être très dure envers moi-même, où je pouvais même me détester, avoir une forme de dégoût de moi, où je m'en suis beaucoup voulue. Je me disais en fait c'est à moi de prendre ma vie en main et d'arrêter d'attendre que les autres le fassent pour moi. Parce que personne ne peut le faire et de toute façon c'est pas leur rôle. C'est trop facile de toujours reprocher aux autres, je me disais ça même vis-à-vis de mon conjoint. Tant que je ne lui ai pas dit clairement que moi non parfois j'ai pas envie, pas ce soir, lui il n'y peut rien. Donc oui j'ai eu une grande phase de culpabilité. Mais ensuite je me suis dit "bon, j'ai jamais dit jusqu'à maintenant mais c'est pas uniquement de ma faute, on m'avait pas appris, j'ai pas toujours été dans une situation où je pouvais dire non plus, petite dans ma famille y avait pas forcément la place. Et puis je savais pas que c'était possible de faire différemment. Je sais plus j'avais lu à un moment cette phrase "accepte ce qui ne peut être changé". C'est maintenant que je sais que je deviens responsable, c'est maintenant que je dois dire non ou en tous cas que je dois essayer. Je fais bien attention à me dire que c'est pas grave non plus si j'y arrive pas à chaque fois, je fais ce que je peux et c'est déjà pas mal.

(Amanda, 39 ans, en couple, directrice de crèche, père : gendarme, mère : sans emploi)

Si Amanda dit avoir, pendant un temps, culpabilisé et s'être autoflagellée pour ce qu'elle interprète comme un manque d'affirmation de soi face à son conjoint, dans la sexualité, elle explique ensuite comment la prise de conscience des contraintes extérieures et la réallocation des responsabilités d'une part ; l'acceptation du passé et l'optimisme d'autre part lui ont permis d'adoucir le regard porté sur elle-même. Ce raisonnement est imprégné par les cadres interprétatifs véhiculés par les théories de développement personnel par lesquelles elle est d'ailleurs fascinée. Selon ces théories en effet, les individus auraient la possibilité, en puisant dans leurs ressources internes riches et souvent inexploitées, d'agir sur les situations insatisfaisantes traversées, indépendamment des contraintes en jeu, en reconnaissant avoir une part de responsabilité, en acceptant les données structurelles qui leur sont imposées et en changeant, si ce n'est toujours leurs comportements, du moins leurs perceptions de façon à se sentir maîtres de soi (Marquis, 2014).

Le fait que les femmes plus que les hommes, et que certaines femmes plus que d'autres, aient tendance à s'engager dans des spirales d'autodévalorisation est générateur d'inégalités. De fait, les enquêtées faisant preuve d'une grande intransigeance envers elles-mêmes et exprimant une forme de détestation de soi (passée ou toujours en vigueur au moment de l'entretien) sont prises dans deux grands types de mécanismes sociaux limitant considérablement leur latitude d'action. Premièrement, les femmes jouissant d'une faible estime d'elles-mêmes se heurtent à davantage d'obstacles pour parler de leurs expériences non souhaitées et de leurs difficultés pour s'affirmer car elles sont paralysées par la honte qu'elles éprouvent vis-à-vis de leurs manières d'être et d'agir et deviennent mutiques. Après avoir évoqué les rapports sexuels non souhaités auxquels elle a participé au cours de sa relation émotionnellement éprouvante et après avoir insisté sur l'image très négative qu'elle avait d'elle-même à cette période, Victoria explique avoir été d'autant plus affectée par la

situation qu'elle était incapable de partager son vécu avec ses amies, ce qui distendait ses liens sociaux :

J'ai accepté des choses qui sont dingues, dont j'ai terriblement honte. Pendant longtemps j'ai même eu honte d'en parler. Même à mes copines les plus proches je leur en parlais pas, j'avais trop peur qu'elles me jugent, j'avais trop peur de ce qu'elles allaient me dire et comme en plus j'étais d'accord avec elles, enfin vu que moi je me jugeais moi-même c'était encore pire.

(Victoria, 27 ans, en couple, chargée de produit en marketing, père : chauffeur-routier, mère : sans emploi)

Parce qu'elles inhibent le dévoilement d'intimité – l'un des moyens de créer et d'entretenir des relations d'amitié, en particulier chez les femmes (Walker, 1994) – les spirales d'autodévalorisation exacerbent les sentiments de solitude et produisent un effet d'isolation sociale.

Deuxièmement, les enquêtées concernées par de telles spirales ont tendance à perdre leur capacité à agir : elles posent de moins en moins de limites aux personnes de leur entourage, acceptent les situations dans lesquelles elles sont prises telles qu'elles existent sans chercher à intervenir et sombrent dans une forme d'apathie. Comme elles s'attribuent peu de valeur, elles accordent peu de légitimité à ce qu'elles pensent et ressentent et ne jugent dès lors pas nécessaire d'exprimer leur point de vue ou préférences. À l'âge de 28 ans, Daphné entame une relation extraconjugale de deux ans avec un homme évoluant dans des cercles intellectuels parisiens qui la subjugue et vis-à-vis duquel elle se sent inférieure. Elle ne comprend pas « *ce qu'il [lui] trouve* », craint qu'il ne soit « *frustré intellectuellement* » et décide de « *compenser par le sexe* » afin d'éviter qu'il ne s'aperçoive de son « *erreur de casting* ». De fait, elle envisage sa riche biographie sexuelle comme son seul atout car, plus expérimentée que lui, elle peut lui faire découvrir des pratiques, optimiser son plaisir et ainsi enrichir son imaginaire fantasmagorique. Aussi, elle n' imagine pas qu'il soit possible de le voir et de refuser de s'engager dans un rapport sexuel. Sa docilité érotique n'étant qu'une facette de sa disponibilité permanente, elle voit son estime d'elle-même s'effriter au fil de la relation et devient progressivement de plus en plus « *transparente* » allant même jusqu'à penser se suicider :

J'étais très dépendante de ce garçon émotionnellement, j'étais vraiment sous influence. Enfin je pense qu'on peut parler d'une relation sous influence. J'étais prête à tout. En gros, il aurait pu me demander n'importe quoi, je le faisais même si j'aurais pas voulu qu'il le sache, mais c'est clair que j'étais sous son emprise. Et moi savoir que j'étais à ce point sa chose, que j'avais aucune volonté propre, ça me mettait vraiment dans une position de haine de moi-même. Une fois je l'ai vu et en gros il m'a dit que sa copine vient de faire une fausse-couche, qu'elle est pas bien et que ça lui ferait du bien de passer la nuit avec moi, que ça lui changerait les idées. Et moi j'ai dit oui. De toute façon s'il m'avait demandé à ce moment-là de me prostituer dans la rue, je l'aurais fait. Et c'est là que je crois que... Enfin ça n'allait pas du tout déjà avant mais là j'ai eu des envies de suicide. Ça faisait quelques temps que je me réveillais en pleine

nuit en hurlant avec des crises d'angoisse, j'étais incapable d'aller travailler, j'étais capable de physiquement me faire du mal, je me cognais la tête contre les murs, je buvais énormément d'alcool. Et évidemment ça faisait cercle vicieux. J'avais l'impression de devenir folle du coup je prenais plus aucune décision, mais avec personne, même mon copain me demandait "tiens t'aurais envie de manger quoi ce soir ?" je pouvais pas lui répondre, j'avais plus aucune maîtrise de moi.

(Daphné, 43 ans, en couple, bibliothécaire, père : technicien dans le secteur public, mère : institutrice)

Autrement dit, tout se passe comme si son absence d'estime de soi paralysait Daphné et l'empêchait de prendre part aux activités ordinaires de la vie sociale. Finalement, les spirales d'autodévalorisation dans lesquelles s'engagent certaines femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire lorsqu'elles font le constat qu'elles se sont trouvées dans une situation de soumission s'avèrent particulièrement coûteuses : les enquêtées portent un regard négatif sur elles-mêmes et semblent même encore davantage susceptibles de vivre de nouvelles situations dans lesquelles et reçoivent de la violence et sont, dans l'interaction, dominées.

Conclusion

Les entretiens réalisés dans le cadre de cette recherche contiennent de nombreux récits de rapports sexuels auxquels les enquêtées ont participé alors qu'elles n'en avaient pas envie. L'omniprésence de telles situations alors que les entretiens ont été menés auprès de femmes qui n'ont, au regard de la méthode de recrutement, *a priori* aucune raison de vivre de façon spécifique leur sexualité suggère que la sexualité sans envie est, pour les femmes, relativement ordinaire. Il apparaît de fait que les femmes interrogées manifestent rarement explicitement leurs refus et sont au contraire souvent amenées à « se laisser faire » ou à « céder » alors même qu'environ la moitié d'entre elles adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et souhaitent faire respecter leurs limites. Ce constat invite à compléter la thèse selon laquelle les femmes adopteraient une posture passive dans la sexualité du fait de la prégnance des représentations genrées du désir et de leur sentiment d'illégitimité à l'égard de l'érotisme (Santelli, 2018). Même lorsque celles-ci sont convaincues avoir non seulement le droit mais aussi le devoir (moral) de « s'affirmer » face à leur partenaire, elles sont loin de parvenir à le faire systématiquement. Tout se passe comme si elles étaient bloquées dans leur corps. L'intériorisation de dispositions, au cours de processus de socialisation successifs, contraignent désormais leurs pratiques en situation sexuelle. En particulier, c'est l'acquisition de faibles dispositions au désir et de fortes dispositions à l'oubli de soi et à l'évitement du conflit qui inhibe chez elles l'expression de limites lors de leurs rencontres sexuelles. Comme ces

dispositions sont incorporées, depuis l'enfance, dans un vaste ensemble de situations sociales qui ne sont pas toujours liées à la sexualité, elles se transfèrent d'une sphère à l'autre de l'existence et jouent un rôle d'autant plus structurant dans l'adoption des comportements et résistent aux efforts individuels déployés pour modifier les conduites.

Si les entretiens donnent à voir la récurrence des situations dans lesquelles les femmes en viennent à s'engager dans la sexualité en sachant sur le moment ne pas en avoir envie, ils mettent également en lumière l'existence d'un grand nombre de rapports sexuels auxquels les femmes participent sans se poser de question mais qui sont, lors des processus de relecture, qualifiés de non souhaités, notamment chez les enquêtées qui adhèrent à la morale sexuelle égalitaire. Dans un contexte où les discours sur le consentement gagnent en visibilité dans les débats publics, les femmes interrogées se trouvent fréquemment exposées à des injonctions à la réflexivité en matière de sexualité. Elles sont alors amenées à opérer régulièrement des retours sur elles-mêmes afin de réfléchir aux significations de leurs expériences et d'obtenir des informations sur qui elles sont. En particulier, les expériences lors desquelles elles ont le sentiment de ne pas s'être affirmées sont en envisagées comme des baromètres identitaires par les enquêtées souscrivant au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire. De celles-ci, elles déduisent un manque d'estime d'elles-mêmes, une émotivité jugée excessive (et donc implicitement un déficit de rationalité) et une forme de naïveté. Le fait de se voir comme une femme qui ne « s'affirme » pas suscite en outre des émotions de honte et de culpabilité. De telles interprétations révèlent dès lors que se jouent aujourd'hui dans la sexualité des enjeux symboliques très forts.

Chez les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire, le décalage entre leurs aspirations à l'émancipation impliquant de « s'affirmer » dans la sexualité et la réalité de leurs conduites qu'elles interprètent comme des marques de soumission leur fait vivre des dissonances psychiques. Par rapport aux dissonances psychiques déjà observées chez les femmes égalitaires appréciant les pratiques de *dating* traditionnelles (Lamont, 2020) ou bien prenant en charge plus de tâches domestiques que leur conjoint (Damingier, 2020), les dissonances psychiques résultant de la participation à des expériences sexuelles non souhaitées sont durables et demeurent irrésolues. Les enquêtées n'abandonnent pas leur morale sexuelle de référence, ne changent pas de pratiques et ne mobilisent pas non plus de système de justification permettant de dissiper les contradictions. On peut faire l'hypothèse que, dans le cas de la sexualité, les femmes ne trouvent pas de justification parce qu'elles voient dans la

sexualité une mise en jeu de leur personne et de leur identité (entre autres du fait que les pratiques érotiques engagent le corps, envisagé aujourd'hui comme un élément constitutif de l'existence individuelle) tandis qu'elles ne perçoivent pas les mêmes enjeux dans les travaux domestiques. Dans ces conditions, il est plus facile pour elles de justifier, par des arguments rationnels, des déséquilibres concernant la gestion matérielle du foyer car ceux-ci sont finalement vécus comme secondaires.

Puisqu'elles ne parviennent pas à faire cesser leurs dissonances psychiques, elles s'engagent à la place dans des spirales d'autodévalorisation, ressentant toujours plus de honte et de culpabilité, ce qui complexifie chez elles, en particulier chez celles qui ont subi des violences de façon répétée ou intense au cours de leur vie, la création de liens sociaux et limite leur latitude d'action. Autrement dit, l'appropriation du modèle égalitaire de « bonne » sexualité n'est pas systématiquement un vecteur d'émancipation pour des femmes ayant peu été socialisées au désir mais ayant au contraire fortement été socialisées à l'oubli de soi et à l'évitement du conflit, d'autant plus quand elles ont l'habitude de vivre des violences.

Tout se passe comme si la morale égalitaire tendait aux femmes un miroir, les confrontant brutalement aux inégalités de genre dans lesquelles elles se trouvent prises, les sommant de s'extirper d'une telle position néfaste à leur épanouissement personnel, sans pour autant leur fournir les outils, les pratiques et les démarches qui leur permettraient effectivement de s'en extraire. On peut supposer que ce phénomène est en partie lié aux discours véhiculant la culture du consentement qui sont nourris par une hybridation entre des savoirs sociologiques d'une part et des savoirs thérapeutiques d'autre part, lesquels reposent sur la croyance d'une forte capacité individuelle à agir. Ainsi, ces discours ne retiennent de l'expression sociologique « c'est socialement construit » uniquement la moitié de sa signification. En sociologie, dire qu'une manière de faire, de sentir ou de penser est socialement construite indique en effet que celle-ci n'est pas inéluctable (idée bien importée dans les discours publics) mais indique aussi que celle-ci est incorporée (idée peu voire pas importée dans les discours publics). Or les processus de socialisation produisent des effets durables. La culture du consentement repose sur l'idée que les inégalités de genre dans la sexualité peuvent changer. C'est vrai. Cependant, ce n'est pas parce que ces inégalités sont d'origine sociales et non biologiques qu'elles peuvent changer facilement : le social n'est pas une couche superficielle, il est profondément enraciné. Il ne suffit pas que les femmes veuillent agir différemment pour qu'elles soient en mesure de le faire. Impulser des transformations est un véritable chantier. La culture du consentement repose

sur l'idée que les individus eux-mêmes peuvent faire changer ces inégalités. Je ne remets pas en cause cette approche. Si je pense que des mutations institutionnelles sont nécessaires (au niveau juridique, en termes financement des produits culturels, d'organisation et de la scolarité *etc.*), je suis également convaincue que celles-ci doivent s'accompagner de réformes individuelles des comportements et que de telles évolutions ont, elles aussi, un pouvoir de subversion des rapports de genre, au moins à l'échelle de leur propre vie. Mais encore faut-il savoir comment.



Dessin de l'autrice, *Je m'en veux, je me suis pas respectée*, 2024.

Chapitre 4 – Initier au risque de forcer ?

Une remise en question masculine limitée

La mini-série TV tchèque *Five years* réalisée en 2022 par Sára Zeithammerová¹¹⁵ s'intéresse entre autres aux processus de relecture *a posteriori* des expériences sexuelles vécues et aux effets à la fois subjectifs et sociaux de la requalification de certaines d'entre elles comme viol. Si elle est avant tout centrée sur le point de vue féminin, elle offre également des éléments sur le vécu subjectif du partenaire masculin impliqué. Cinq ans après la fin du lycée, Tereza croise de façon contingente David, un ancien camarade avec lequel elle a eu un rapport sexuel lors d'une soirée festive. Dès le premier épisode, celui-ci est explicitement présenté comme étant en faveur des idées féministes et de la morale égalitaire. Le déroulement de l'interaction en revanche est dévoilé au fil des épisodes aux spectateurs/rices, qui finissent par comprendre que Tereza, après avoir passé une partie de la soirée à danser et consommer de l'alcool avec David, a accepté de rentrer avec lui. Arrivé.es dans la chambre, tou.te.s deux s'embrassent sur le lit, mais elle est très saoule et après s'être rapidement éloignée pour vomir, exprime son souhait de dormir. En dépit de ses gestes de recul et de sa formulation explicite de refus, David continue de la caresser et engage ensuite une pénétration vaginale. Quand Tereza explique à David qu'il l'a violée ce soir-là, celui-ci passe par plusieurs phases. Après une première réaction de colère, il repense dans un deuxième temps à son comportement en portant un regard critique et ressent honte et culpabilité. Cependant, si son image de lui-même se trouve d'abord entachée, elle ne le reste pas durablement. David restaure bientôt son estime de lui-même et « classe » l'affaire, après s'être excusé, pour poursuivre sa vie.

Cette production télévisuelle met en relief plusieurs questionnements. D'une part, elle représente à l'écran un scénario d'accès à la sexualité au cours duquel l'homme initie le rapprochement physique puis guide l'interaction en choisissant l'enchaînement des actes réalisés. D'autre part, elle donne à voir les répercussions que provoquent, chez les hommes sensibilisés aux idées féministes et à la morale sexuelle égalitaire, la prise de conscience d'avoir bafoué le consentement féminin au cours de l'une de ses phases alors même qu'ils envisagent le respect de celui-ci comme une exigence morale.

¹¹⁵ Sára Zeithammerová (réalisatrice), *Five years* [Série TV], Czech Television, 2023.

Consacré à l'analyse des situations dans lesquelles les hommes souhaitent sexualiser l'interaction, ce chapitre cherche précisément à approfondir ces interrogations en s'intéressant aux façons qu'ont les hommes de prendre les initiatives. Ce choix ne signifie pas que les hommes entreprennent toujours la sexualisation des interactions – il arrive parfois, bien que cela soit moins fréquent, que leurs partenaires amorcent le rapprochement physique ou instiguent leur interlocuteur à le faire. Je me focalise sur les cas où ce sont les hommes qui se montrent entreprenants pour trois raisons.

D'abord, les entretiens montrent que les situations dans lesquelles les hommes prennent les initiatives et les femmes se laissent guider sont les plus fréquentes et cette récurrence invite donc à penser que cette configuration interactionnelle mérite d'être investiguée plus en profondeur. D'un point de vue de la logique argumentative de la thèse ensuite, ce chapitre répond au précédent. En effet, j'ai donné à voir la persistance de la passivité féminine dans la sexualité. Or comme la sexualité est relationnelle, cette passivité ne résulte pas seulement de logiques individuelles féminines mais est entretenue par les comportements et attitudes masculins. Afin d'obtenir une image complète, il s'agit dès lors d'examiner comment agissent les hommes face à des partenaires qui ont tendance à « se laisser faire », à « céder » ou à opter pour des stratégies d'évitement. Enfin, c'est dans les cas où les hommes souhaitent sexualiser l'interaction que l'on peut observer des différences entre ceux qui adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et ceux qui adhèrent à la morale libérale ou conservatrice. Si tous les enquêtés défendent l'idée selon laquelle il est interdit de violer, seuls les hommes se référant au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire pensent que la question du consentement se pose dans les interactions sexuelles du quotidien, c'est-à-dire dans la sexualité « banale » au sens de « banalité des faits » (Pollak, 1981, p. 142), de ce qui fait l'ordinaire des expériences de vie individuelles. C'est d'ailleurs l'un des critères que j'ai utilisés pour considérer que les enquêtés adhèrent à la morale sexuelle égalitaire – ils ne disent pas seulement que la sexualité et les désirs des femmes sont aussi importants que la sexualité et les désirs des hommes mais interprètent aussi les rencontres sexuelles (au moins celles des autres) différemment en mobilisant la grille de lecture du consentement. Ainsi, à la différence des autres hommes, ils repèrent, dans leur biographie sexuelle, certaines expériences qu'ils jugent rétrospectivement problématiques du point de vue du consentement, ce qui suscite chez eux des conflits moraux. Comment est-il possible que, eux qui se considèrent comme « égalitaires », aient pourtant contribué eux-mêmes à exercer de la domination masculine ?

Dans ce chapitre, je me penche dès lors sur les différentes modalités que prennent les conduites des hommes lorsque ceux-ci souhaitent s'engager dans un rapport sexuel. Je montre que les hommes, quelle que soit leur morale sexuelle de référence, ont tendance à prendre les initiatives pour amorcer et poursuivre la sexualisation de l'interaction. Parmi eux, les 18 qui adhèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire ont parfois le sentiment d'avoir « forcé » une ou plusieurs anciennes partenaires sexuelles et se heurtent dès lors à des dissonances psychiques. Ils s'engagent dans des discours internes qui génèrent chez eux des émotions vécues négativement telles que de la honte, de la culpabilité, de l'angoisse *etc.* Le terme « forcer » est celui qui est préférentiellement mobilisé par les hommes – peu d'hommes qualifient leurs actes de « viols ».

Dans la littérature, plusieurs recherches portant sur des enjeux variés se sont intéressées à la subjectivité des individus qui connaissent des dissonances psychiques du fait de l'inadéquation de leurs comportements avec leur idéologie égalitaire et qui occupent une position de domination dans le rapport social concerné par les aspirations égalitaires. Ces études montrent que, quel que soit le domaine de la vie sociale sujet aux dissonances, ces derniers ont tendance à résoudre ces contradictions internes en mobilisant des systèmes justificatifs permettant de tenir ensemble leurs pratiques et leurs idéaux moraux. La plupart du temps, il s'agit pour eux de recadrer la situation afin d'aboutir à une interprétation compatible avec leurs attentes morales. Dans le cas des couples hétérosexuels au sein desquels la répartition des rôles est genrée et inégale aussi bien en termes de pratiques de séduction que de tâches domestiques, l'adoption de conduites différenciées est présentée par les hommes comme le produit d'un choix purement personnel (préférences de leur partenaire) ou conjugal (allocation optimale des ressources en fonction des savoir-faire), qui échappe en ce sens aux mécanismes sociaux (Daminger, 2020 ; Lamont, 2014). Les membres de la fraction économique des classes supérieures insistent quant à elles et eux sur leur impuissance ainsi que sur leur engagement individuel dans des stratégies compensatoires. D'une part, elles et ils n'auraient à leur échelle aucune influence sur les enjeux d'égalité (Le Renard, 2017 ; Sherman, 2017). D'autre part, leurs comportements participant à la reproduction des inégalités (telle que leurs pratiques de consommation luxueuses ou leurs choix résidentiels entretenant un entre-soi bourgeois) seraient endigués par le reste de leurs conduites qui œuvreraient pour l'égalité. En ce sens, elles et ils insistent surtout sur leur charité (dons à des associations d'aide aux plus démunies) (Bozouls, 2020) et plus généralement sur leur altruisme (rémunérations jugées généreuses de leur

personnel de maison, temps de travail allégé *etc.*) (Delpierre, 2022 ; Le Renard, 2017). Ce chapitre s'inscrit dans le prolongement de ces recherches en investiguant les justifications apportées lorsque les inadéquations entre pratiques et aspirations concernent la sexualité.

Dans un premier temps, je décris les façons qu'ont les hommes de mon corpus d'agir dans les situations où ils ont envie de sexualiser l'interaction et je mets en exergue le rôle de plusieurs logiques interactionnelles afin d'expliquer la récurrence de leurs prises d'initiatives (1). Dans un deuxième temps, je montre que les dissonances psychiques que connaissent les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire sont peu durables car, après un premier moment de tensions, ces derniers se stabilisent sur certains cadrages interprétatifs qui leur permettent de réduire leurs émotions de honte et de culpabilité (2).

1. Des prises d'initiative pour amorcer et poursuivre la sexualisation des interactions

Lors des entretiens, les enquêté.es étaient invité.es à décrire une pluralité de situations sexuelles auxquelles ils avaient pris part (y compris la dernière en date, la première avec chaque partenaire, leur meilleur et pire souvenir, une qu'il percevait comme étant problématique *etc.*). Dans ce cadre, elles et ils étaient amené.es à revenir sur le contexte d'occurrence de ces rapports sexuels, le type de configuration relationnelle en jeu, et étaient encouragé.es à retracer précisément le déroulement de l'interaction. L'analyse des scénarios d'accès à la sexualité issus des entretiens menés à la fois auprès des femmes et des hommes révèle que les hommes sont, dans l'écrasante majorité des cas, ceux qui ont la maîtrise du scénario sexuel. En effet, ce sont les principaux décisionnaires des moments d'accès à la sexualité, des types d'actes réalisés, de leur enchaînement et de leur rythme. S'il existe, malgré cette dynamique commune, plusieurs variantes en matière de conduites sexuelles, la comparaison entre, d'un côté, les entretiens réalisés avec des hommes souscrivant à la morale sexuelle égalitaire et, de l'autre, ceux menés auprès des hommes se référant à la morale sexuelle libérale ou conservatrice ne fait émerger aucune différence spécifique. Les formes de prises d'initiative ne sont pas associées à des morales particulières mais dépendent plutôt de deux ensembles dispositionnels incorporés au cours des processus de socialisation antérieurs : des dispositions à l'aisance sociale d'une part et des dispositions à se sentir rejeté d'autre part. Dans les pages qui suivent, je commence par présenter les différentes modalités par lesquelles les hommes exercent une maîtrise sur le scénario sexuel en fonction du patrimoine dispositionnel détenu (1.1) puis je me penche sur les

dynamiques sociales qui contribuent à expliquer pourquoi les hommes ont tendance à prendre les initiatives (1.2).

1.1. Une maîtrise de l'accès à la sexualité

Conformément aux normes enjoignant les hommes à se montrer entreprenants dans la sexualité (England et Bearak, 2014 ; Gagnon et Simon, 2005), les enquêtés sont souvent à l'initiative des rapports sexuels et des actes effectués. Indépendamment de la morale à laquelle ils se rapportent, la plupart prennent les initiatives de façon implicite, en laissant deviner à leurs partenaires leurs intentions. Quelques-uns parviennent difficilement à décoder les sous-entendus et formulent donc explicitement, *via* un recours à la parole, leurs propositions érotiques ; tandis que d'autres, paralysés par la peur d'être rejetés, attendent que leurs partenaires manifestent leur intérêt avant de reprendre la main.

1.1.1. Initier en laissant deviner l'intention

Dans la majorité des entretiens menés auprès des femmes et des hommes, les récits des scénarios d'accès à la sexualité mettent en exergue la tendance qu'ont les hommes, qu'ils adhèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire ou non, à tenter de s'engager dans les pratiques érotiques de leur choix : lorsqu'ils souhaitent prendre part à un rapport sexuel ou réaliser un acte sexuel spécifique, ils trouvent une manière de le faire savoir à leur partenaire. Il apparaît plus précisément qu'ils prennent les initiatives en laissant deviner leur intention. Les enquêtés évoquent les mouvements, gestes et attitudes qu'ils mettent en œuvre pour exprimer leurs désirs et expliquent que les réponses apportées par leur partenaire se situent sur le même registre. Ce motif ressort par exemple de la description que fait Benjamin de ses comportements et attitudes lorsqu'il souhaite introduire la pratique du cunnilingus avec une nouvelle partenaire dont il ne connaît pas encore les goûts et préférences sexuelles :

Dans l'action si j'ai envie de donner ça [un cunnilingus] à ma partenaire, c'est assez simple. Je veux dire on s'embrasse, on se caresse, et puis je descends doucement en lui embrassant le corps, je lui fais comprendre vers où je me dirige, si elle veut pas elle va pas se mettre à hurler en disant "quoi comment tu as voulu me faire...Mais même pas en rêve !" Elle va juste je sais pas retenir ma tête, ou me tirer vers elle, les choses vont se faire d'une manière extrêmement simple et naturelle.

(Benjamin, 55 ans, en couple, cadre dans la communication, père : représentant de commerce, mère : secrétaire administrative)

Comme dans cet extrait, c'est donc par le corps que les hommes font comprendre à l'autre ce qu'ils envisagent d'entreprendre. Benjamin se réfère à une morale sexuelle libérale : persuadé

que le rapport à la sexualité est un enjeu purement individuel, il déclare être soucieux de respecter le consentement de ses partenaires afin de les reconnaître dans leur singularité. Cependant, on retrouve des manières de faire similaires chez les enquêtés adhérant à la morale sexualité égalitaire :

C'était une fois où j'avais invité une fille à Disneyland pendant toute une journée, du coup on a passé toute la journée ensemble, le soir on mange ensemble. (...) Elle m'a proposé de dormir chez elle, parce que je crois y avait pas ses parents parce que je crois ils étaient partis en voyage, donc elle m'a proposé de dormir chez elle et puis voilà c'est parti comme ça. Quand elle m'a proposé de rentrer chez elle je me suis dit que bon y avait la probabilité qu'il se passe quelque chose parce que voilà on se plaisait beaucoup physiquement, on s'était déjà embrassé.es pendant la journée, donc voilà c'était fort probable que si on dort dans le même lit, que ça parte en cacahuète. On avait regardé un film, on s'était posé.es, popcorn, on a pris...Moi j'avais pris une petite bière, elle aussi, on a regardé *Mrs et M Smith* à l'époque, c'était ça qu'on a regardé. Et puis je la prenais dans mes bras, on s'est embrassé et puis c'est parti comme ça. (...) c'est question de gestes, tu touches un peu. Et tu comprends si elle veut pas, des fois elle va être fatiguée, elle va me stopper, t'sais elle va prendre ma main pour la décaler, pour me faire par le non-verbal que je suis un peu fatiguée voilà.

(Kévin, 31 ans, célibataire, conducteur de bus, père : vendeur à la sauvette, mère : assistante maternelle)

De même que Benjamin, Kévin « *touche un peu* » le corps de sa partenaire avant d'effectuer l'acte sexuel auquel il aspire dans l'optique d'évaluer son état d'esprit et de s'ajuster en conséquence. Les discours des enquêtés laissent penser qu'une telle technique présente plusieurs avantages. D'abord, elle permet d'échapper au ridicule et d'éviter d'être perçu par son interlocutrice comme un « *gros lourd* » qui « *ne sait pas draguer* » [Laura, 22 ans, étudiante en master 1 professionnel de l'écrit], la norme de spontanéité interdisant le recours à la parole et le regard des femmes jouant un rôle majeur dans l'autoappréciation des hommes (Ford, 2018 ; Montemurro, 2021b). Ensuite, elle est présentée comme une option efficace pour « sauver la face » (Goffman, 1983) car elle permet de prévenir la formulation verbale et sans équivoque de refus, jugés brutaux, qui viendraient perturber le cours de l'interaction et qui les mettraient mal à l'aise :

Le "non" ou le "stop" peut se faire d'une manière extrêmement simple et naturelle sans que ça génère un moindre conflit ou une moindre gêne. (...) [avec la verbalisation], il risque d'y avoir un moment "ouuh" qui va briser la féerie.

(Benjamin, 55 ans, en couple, cadre dans la communication, père : représentant de commerce, mère : secrétaire administrative)

Enfin, la prise d'initiative consistant à laisser deviner l'intention est aussi décrite comme un moyen permettant de se prémunir des situations d'embarras qui résulteraient de la verbalisation de sujets tabous. Pietro [36 ans, gérant de tabac] rencontre fréquemment de nouvelles partenaires sexuelles dans un cadre festif, lors de soirées en boîtes de nuit ou dans des bars. S'il

raccompagne systématiquement les femmes qui lui plaisent jusqu'à leur domicile, il ne formule jamais aucune proposition verbale : il ne veut pas contraindre ses interlocutrices à s'exprimer dans le cas où celles-ci seraient intéressées mais auraient « *oublié de s'épiler* » et préféreraient en conséquence différer la relation sexuelle. Dans la même veine, Jibril évoque le risque d'amener ses partenaires à parler de leurs menstruations :

J : Tu dis pas "viens on va, je vais te faire l'amour" c'est pas des choses qu'on dit. (...)

R : *Ah d'accord...Mais parce que c'est quoi le problème de poser la question comme ça "viens on va faire l'amour" ?*

J : Non pour moi ce sont des questions qui ne se posent pas, en fait quand tu dragues quelqu'un tu lui demandes pas "est-ce que t'as envie de faire l'amour avec moi ?". Pour moi psychologiquement c'est comme une marque de...c'est comme un manque de confiance, ça doit se faire à l'intuition et instinctivement. C'est plus dans les gestes et le regard, dans le toucher que par la parole.

R : *Mais c'est quoi le problème en fait avec la parole ?*

J : Ben je sais pas, la première fois notamment, dire "j'ai envie de toi" ou "j'ai envie de coucher avec toi", pour moi c'est indélicat. C'est pas une question qui se pose. (...) Imaginons que la nana a ses règles par exemple bah ça pose un problème, donc pour éviter ces genres d'incident je pense qu'il faut éviter de poser la question.

(Jibril, 41 ans, en couple, ouvrier intérimaire dans le bâtiment et saisonnier, père : commerçant au Niger, mère : éducatrice spécialisée)

Le recours au gestuel permet d'éviter d'aborder des sujets qui dépasseraient les frontières du dicible. Les deux exemples cités montrent que ces thématiques ont souvent trait au corps féminin et sont liées au dégoût que celui-ci suscite en cas de transgression des règles esthétiques et sanitaires qui l'encadrent (Braun et Wilkinson, 2001 ; Mardon, 2011).

Ainsi, dans l'immense majorité des cas, les hommes se montrent entreprenants mais demeurent discrets dans la manifestation de leur désir et cherchent plutôt à émettre des signes, visibles mais pouvant être ignorés ou subtilement laissés de côté. Néanmoins, bien qu'il existe une trame commune, les gestes mis en œuvre tout comme le rythme impulsé connaissent des variations. En particulier, ils se déclinent différemment en fonction du type d'acte en jeu et de la configuration relationnelle dans laquelle s'inscrit l'interaction sexuelle. D'une part, les hommes prennent d'autant plus de précautions que la pratique est jugée intime, atypique et/ou convoquant une symbolique de domination. Ainsi, les gestes sont par exemple plus nombreux et plus lents pour la sodomie que pour la pénétration vaginale, la première restant encore aujourd'hui moins pratiquée (Bozon, 2008), plus fréquemment considérée comme tabou et surtout associée à la pornographie (Bridges et al., 2010) et au plaisir masculin (Pinkerton et al., 2003). D'autre part, lorsque les rapports sexuels se déroulent dans le cadre d'une relation suivie, le rythme est souvent plus rapide car l'intention est supposée être immédiatement identifiée par

la partenaire, les mouvements et attitudes mis en œuvre faisant partie d'une chorégraphie routinière.

Initier en laissant deviner l'intention se décline par ailleurs légèrement différemment en fonction de l'origine sociale de classe de l'homme concerné. La confrontation des récits collectés suggère en effet que les enquêtés appartenant aux classes populaires optent pour des gestes plus rapides et plus explicitement codés comme sexuels. En témoigne par exemple le récit que fait Pietro de sa rencontre avec une nouvelle partenaire lors d'une soirée en boîte de nuit, à l'occasion de laquelle il souhaite instiguer une pénétration anale :

P : Pour la sodomie tu vois, tu proposes pas mais d'abord tu titilles un peu, tu mets un peu le doigt, tu vois si elle fait des petits bruits, si elle a envie.

R : *Tu te souviens de la dernière fois où ça s'est passé par exemple ?*

P : Ouais bah ouais, samedi dernier j'étais chez un pote, et il avait ramené des copines à lui. Et une on s'était bien chauffé.es pendant la soirée. Je la ramène chez moi, et on a commencé, on a commencé à faire, on a un peu fait. Elle a commencé à jouer avec mon sexe, moi j'ai joué avec le sien. Donc après quand je vais commencer à pénétrer, y a certaines positions où tu peux toucher ses fesses plus facilement, là j'ai peut-être mis un petit doigt, si elle a pas envie, elle a pas envie. Et là la fille elle était pas trop chaude, elle avait jamais fait. Mais j'ai léché un peu juste pour voir tu vois, si elle aime ou elle aime pas. Mais la fille elle fait "haaa" tu vois des petits bruits comme ça, bah là c'est bon j'ai vu que c'était gagné. C'est pas tu demandes, t'essaies. Mais de toute façon tu sais. (...) Bah en fait tu le sais, on était en position levrette, si elle se met en position derrière bien les fesses en arrière, tu fais comprendre, tu mets ton sexe plutôt vers le haut, tu vois qu'elle comprenne un peu et puis si elle te dit rien bah vas-y voilà.

(Pietro, 36 ans, célibataire, gérant de tabac, père : ouvrier non qualifié dans le textile, mère : ouvrière non qualifiée dans le textile)

Pietro souhaite pratiquer la sodomie avec sa partenaire. Pour lui faire comprendre, il lui touche les fesses puis lui insère un doigt dans l'anus. Par la stimulation de certaines zones corporelles, il lui laisse donc deviner son intention. Néanmoins, ses gestes annonciateurs sont déjà codés comme sexuels et très intimes et ne consistent pas seulement à montrer par des mouvements du corps, comme c'est plus fréquemment le cas chez les personnes issues des classes moyennes et supérieures. Il est toutefois difficile de démêler l'effet pratique de l'effet discours et ainsi de décider si les nuances observées expriment des différences dans les conduites sexuelles ou reflètent simplement un usage différencié du langage, davantage métaphorique et indirect dans les classes moyennes et supérieures que dans les classes populaires (Bernstein, 1975).

Si la grande majorité des hommes interrogés prennent des initiatives en laissant deviner leur intention et exercent donc une maîtrise sur le déroulement du scénario sexuel, certains enquêtés ont tout de même tendance à opter pour des modèles de conduite différents. Parmi les 63 hommes interrogés, cinq prennent des initiatives en formulant verbalement des demandes et onze attendent la manifestation d'un signe de leur partenaire avant de reprendre la main – ils

attendent d'être sûrs de l'intérêt de leur interlocutrice puis, lorsqu'ils en ont la certitude, ils commencent à effectuer les actes dont ils ont envie. Sur ces seize hommes, neuf se réfèrent à la morale sexuelle égalitaire et sept adhèrent au modèle de « bonne » sexualité libérale ou conservatrice. En effet, les entretiens révèlent que ce n'est pas l'idéologie qui détermine les comportements mais plutôt certaines dispositions acquises au cours des processus de socialisation. Les hommes qui recourent à la parole partagent le point commun d'être dépourvus d'aisance sociale tandis que ceux adoptant dans un premier temps une posture attentiste présentent la particularité d'avoir intériorisé une peur du rejet et sont timides au sens où ils manquent d'assurance dans leurs rapports avec autrui. Cependant, comme ces manières d'être dérogent aux attentes traditionnelles de la masculinité, elles exposent les hommes à de la violence symbolique, si bien que ces derniers, dès lors qu'ils attribuent de la légitimité aux analyses féministes de la sexualité, ont tendance à changer de morale sexuelle pour adhérer à la morale égalitaire. C'est pourquoi l'usage féministe du consentement et le modèle de « bonne » sexualité égalitaire sont particulièrement présents chez les enquêtés qui n'ont pas pour habitude de prendre les initiatives en laissant deviner l'intention.

1.1.2. Initier verbalement

Pour les cinq enquêtés mal à l'aise socialement, la prise d'initiative en matière de sexualité est explicite. Ces hommes ont la spécificité de se présenter, souvent dès le début de l'entretien, en ayant recours à des catégories telles que celle de « Haut Potentiel Intellectuel » (HPI) ou celle d'« Asperger ». Ils établissent notamment un lien entre leur parcours diagnostic ou d'autodiagnostic et leur sentiment persistant de décalage vis-à-vis des autres. De leur point de vue, ils rencontreraient, dans toutes les sphères de la vie sociale, des difficultés pour s'ajuster aux attentes de leurs interlocuteurs/rices à cause de leur incapacité à faire sens des implicites. Leurs conduites dans la sexualité ne seraient dès lors pas surprenantes mais s'inscriraient dans leur manière plus générale d'être au monde. En l'occurrence, leurs récits montrent qu'ils recourent à la parole et posent oralement des questions à leur partenaire avant d'entreprendre les gestes ou les actes envisagés :

Je rencontre quelqu'un, y a des affinités qui se créent, une harmonie, quelque chose qui se fait que j'ai envie de connaître cette personne plus intimement, je lui dis tout simplement. Ça va donner : "ce que je découvre de toi me plaît, j'ai envie de te connaître plus intimement, y a différentes façons de mieux se connaître intimement, l'une d'entre elles c'est le sexe, est-ce que tu aurais envie de partager du sexe avec moi ?"

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Luc demande directement les intérêts et intentions de ses partenaires afin de dissiper toute ambiguïté, réduire l'incertitude, éviter les malentendus liés aux usages de l'implicite et ainsi anticiper ce qui va se passer pour s'y préparer et s'ajuster à la situation. D'habitude, ce sont surtout les membres de communautés LGBT qui ont recours à la verbalisation car leurs scripts sexuels sont moins routinisés que ceux qui sous-tendent la séduction hétérosexuelle. Aussi, elles et ils disposent de peu de repères stables sur lesquels s'appuyer pour faire sens de la situation et pour décrypter les désirs du ou de la partenaire (Lamont, Roach et Kahn, 2018). Or les hommes hétérosexuels qui peinent à décoder les émotions ressenties par les autres font une expérience relativement analogue : comme ils bénéficient de peu de points de référence pour assigner un sens à la situation traversée, ils ont besoin d'obtenir des réponses orales, c'est-à-dire des accords formels.

Si les hommes concernés par la verbalisation soutiennent qu'il s'agit là du meilleur moyen pour assurer le respect des désirs et limites de chacun.e et instaurer ce faisant une relation égalitaire, les témoignages des femmes ayant participé à des rapports sexuels avec de tels partenaires suggèrent que le recours à la parole est loin de s'accompagner systématiquement d'un déplacement du pouvoir de décision de l'homme vers la femme :

S : Mais après c'est assez compliqué je trouve, parce que même les fois où j'ai pu avoir des partenaires qui étaient beaucoup dans l'échange, la communication, qui demandaient vraiment, j'ai pas forcément plus dit. En fait c'est même assez pervers cette situation, genre au contraire moi je crois que ça me bloque, je sais pas trop quoi dire. Genre ah ouais ok euh...mais je sais même pas comment répondre à ça moi, j'ai pas l'habitude.

R : *Comment ça ? Ça te bloque dans quel sens ? Je sais pas si je vois...Tu te souviens une fois en particulier où c'est arrivé ?*

S : Ouais bah ouais, ça m'avait marqué ça. J'ai le souvenir d'un mec par exemple que j'avais rencontré sur Tinder pendant ma période applis, et le mec était vraiment très sympa, très féministe pour le coup y avait vraiment aucun problème là-dessus. Mais limite un peu trop (rires), c'est-à-dire que première fois qu'on se voit, dans un café genre il m'a carrément expliqué que lui il aimait bien parler de sexe avec ses copines ou même plan cul, enfin que lui il discutait vraiment ouvertement, qu'il avait pas de tabou, qu'il voulait vraiment rien imposer, donc que fallait se sentir libre de dire quoi. Mais moi j'étais ah ok, euh...C'est très sympa mais le problème c'est que moi je sais pas faire. Donc comme il m'avait dit ça c'était encore pire après, j'avais pas... comme si j'allais avoir l'air un peu nunuche, genre je suis pas une petite fille ça va je peux parler. Mais pfff c'est compliqué...Enfin pour moi, je sais pas peut être que c'est moi qui suis pas normale, et je dis pas du tout que c'est pas bien, mais pour moi c'était pas top finalement toutes ces discussions.

(Ségoène, 25 ans, relation plan cul, cadre dirigeante de la fonction publique, père : cadre bancaire, mère : cadre dans les assurances)

Dans cet extrait, Ségoène en vient à accepter des propositions qu'elle aurait peut-être refusées dans le cadre d'un autre style interactionnel car elle se trouve contrainte par le contrôle social qui encourage les femmes à se montrer réservée vis-à-vis de la sexualité et par les jugements sociaux associés en cas de transgression (Klein et al., 2019). En particulier, ses comportements

sont régulés par la norme de la « réserve féminine » (Bergström, 2014) qui limite la manifestation explicite des désirs et la prise de position sur des sujets érotiques. Comme elle se sent peu à l'aise pour discuter de sexualité, elle est déstabilisée par l'approche frontale de son partenaire. La citation montre en outre que son incapacité à se placer sur le même registre que son interlocuteur produit chez elle, au-delà de la restriction des comportements qu'elle peut adopter, un sentiment de honte, qui intensifie son illégitimité à s'exprimer. Interprétées comme un signe d'immaturation de sa part, ces difficultés contribuent ainsi encore davantage à la destituer de pouvoir décisionnel dans de telles situations sexuelles.

Finalement, l'expérience vécue par Ségolène montre que même lorsque les hommes n'initient pas en laissant deviner l'intention mais en formulant explicitement leurs envies, ils peuvent conserver leur pouvoir décisionnel, en raison notamment de la socialisation féminine et de la gêne qu'ont les femmes à parler de sexualité quand leurs discours traduisent un intérêt pour le sujet.

1.1.3. Attendre un signe avant de reprendre la main

En ce qui concerne les onze enquêtés timides, la prise d'initiative est différée dans le temps : elle intervient seulement après que leur partenaire ait manifesté un intérêt clair à leur égard. Les comportements et attitudes adoptés par la suite ne divergent pas tellement de ceux qui prennent immédiatement des initiatives en laissant deviner l'intention quand ils souhaitent sexualiser l'interaction. La seule différence marquante concerne la temporalité. Les hommes interrogés attendent considérablement plus longtemps avant d'engager une sexualisation de l'interaction : les scripts sont relativement difficiles à enclencher et les périodes préparant les expériences sexuelles s'étalent sur la durée. En témoigne par exemple le récit que fait Maxime de la complexité de son accès à la sexualité avec l'une de ses anciennes partenaires. Maxime rencontre Ismène lors d'une fête organisée par son frère aîné et passe presque la totalité de la soirée à discuter avec elle. Au moment de partir, elle lui donne son numéro de portable et lui demande de l'aider à réviser ses examens. Elle est à l'époque étudiante en psychologie – lui étudiant en pharmacie – et dit avoir des difficultés à comprendre ses cours de biologie. Après des premières séances de travail, elle lui envoie régulièrement des messages pour lui poser des questions techniques mais aussi pour prendre de ses nouvelles. Elle finit par l'inviter à passer une soirée chez elle. Comme elle habite à deux heures de trajet de son lieu d'habitation, il y passe la nuit mais, encore incertain à ce stade, il va se coucher dans la chambre d'amis.

Finalement, c'est lorsque la situation se reproduit une nouvelle fois et qu'elle l'invite directement à dormir dans son lit, qu'il finit par engager un rapprochement physique :

Puis après du coup pareil je redors chez elle, je vais dans la chambre d'amis, je commence à me coucher et j'étais sur mon téléphone et sans faire gaffe à un moment j'ai mis une vidéo qui fait un petit bruit, donc elle me demande "est-ce que tu dors ?", je dis "non désolé je dors pas". Et là elle me fait "ça te dirait de dormir avec moi ?", j'étais "euh bah ouais si tu veux" (rires) et j'étais tellement gêné. Et en fait je savais pas quoi faire, j'étais dans le lit d'une meuf, qu'est ce qui faut faire ? Et j'étais là "comment faire pour draguer une meuf dans un lit ?", j'étais bloqué. Et à un moment j'ai mis mon bras sur elle pour voir ce qu'elle allait en faire, pour voir si elle allait l'enlever ou pas, et elle l'a pas enlevé, donc j'ai resserré mon étreinte, elle s'est collé à moi, ce qui fait qu'après je l'ai fait se retourner face à moi, je l'ai embrassée. (...) Je l'embrasse et là ça part. Ça part en baisers, caresses *etc.*, on se met tous les deux nu.e.s. Et ça part encore à nouveau en sexe oral.

(Maxime, 26 ans, célibataire, pharmacien, père : enseignant d'histoire-géographie dans le secondaire, mère : enseignante d'anglais dans le secondaire)

Bien qu'hésitant, Maxime finit tout de même par amorcer un rapport. Ses propos laissent penser qu'une fois la barrière de la peur du rejet franchie, il reprend le « *lead* » de l'interaction, choisissant les actes réalisés et leur enchaînement. C'est d'ailleurs ce qu'exprime Robin lorsque je lui demande, après qu'il m'ait fait part de ses réticences à « *faire le premier pas* » par « *peur de se prendre un râteau* », s'il laisse ses partenaires guider le déroulement des rapports sexuels :

Ah non mais moi je suis timide avant mais après dès que je sais que c'est bon, on est d'accord, là je suis plus timide du tout, même au contraire, je suis assez à l'aise, je sais pas, c'est mon instinct animal qui reprend le dessus mais après quand c'est parti c'est parti.

(Robin, 24 ans, étudiant en licence d'espagnol, célibataire, père : gardien d'immeuble retraité, mère : sans emploi)

Comme Robin, les enquêtés adoptant des postures attentistes dans la sexualité continuent tout de même d'exercer une forme de maîtrise sur le scénario sexuel puisque dès qu'ils sont assurés de plaire à leur interlocutrice, ils reprennent la main.

Bien que ces enquêtés décrivent leurs partenaires comme les véritables détentrices du pouvoir décisionnel dans la sexualité – eux ne feraient que suivre leurs désirs – il apparaît que les femmes ne jouissent pas, en réalité, d'une si grande liberté. D'une part, les hommes timides laissent leur partenaire aux commandes de la sexualité quand ils ont peur d'être rejetés, c'est-à-dire surtout avec de nouvelles partenaires et avant le début de la sexualisation de l'interaction. Aussitôt les premiers gestes sexuels effectués, les femmes se retrouvent de nouveau cantonnées à la passivité. D'ailleurs, on peut même interpréter cette posture attentiste comme une façon de reprendre le pouvoir car, au niveau interpersonnel, si eux veulent accéder à la sexualité, ils ont besoin que leur partenaire accepte de coopérer pour prendre part à l'activité. Or dans le cas où celles-ci refuseraient, ils se heurteraient à la limite de leur propre pouvoir. En laissant leur

interlocutrice montrer leur intérêt, ils ont et donnent l'impression de conserver la maîtrise de leur vie : personne ne les empêche de faire ce qu'ils veulent. D'autre part, les femmes se sentent parfois contraintes de prendre les initiatives et engagent des rapports sexuels alors qu'elles-mêmes n'en ont pour autant pas envie. C'est notamment le cas lorsque les hommes timides sont engagés dans des relations conjugales, que leur partenaire a connaissance de leur posture attentiste et qu'elle sait être en charge du calendrier érotique. À cet égard, l'expérience d'autocontrainte que fait Clarisse avec l'un de ses anciens partenaires est éloquent. Au cours de son année en master 2 en psychologie, elle fait la rencontre, dans l'un de ses TD, de Zachary dont elle tombe presque immédiatement amoureuse et avec lequel elle entame une relation. Ce partenaire est toutefois très « *insecure* » : il est « *facilement vexable* », craint constamment « *qu'on se foute de sa gueule* » et interprète un grand nombre de situations comme la preuve que « *les gens le rejettent et l'aiment pas* ». Clarisse se dit pourtant « *envoutée* » par cet homme et oriente l'intégralité de ses actions de façon à lui plaire : elle le trouve « *trop beau* », « *vachement intelligent* », « *super séduisant* » et « *grave attendrissant* ». Or il se trouve que la sexualité a, très tôt dans leur relation, été source de tensions et de crises émotionnelles. Zachary est « *hyper porté sur le sexe* » au sens où il perçoit la sexualité comme un moyen de connecter avec les femmes et la clef de voûte de la conjugalité. Clarisse a quant à elle, entre autres du fait de son éducation parentale et de son entrée violente dans la sexualité, un rapport compliqué à son corps et à certaines pratiques érotiques. En particulier, elle ne supporte pas de souffrir pendant les rapports car les douleurs ravivent le souvenir traumatique de sa première fellation et sodomie forcées. Après avoir longtemps refusé de pratiquer la position de la levrette, elle finit par accepter d'essayer mais lui demande ensuite d'arrêter car elle a mal. Zachary se retire, vexé, et décide que dorénavant ce sera à Clarisse de lui faire savoir quand elle a envie « *car c'est pas agréable de se prendre des refus* ». Cette responsabilité conduit alors Clarisse à se montrer entreprenante indépendamment de son propre désir, tentant avant tout de satisfaire son partenaire et de lui faire plaisir :

Bah du coup ça m'a mis dans un truc où j'étais plus trop...en fait c'était un peu vicieux parce que comme je savais que lui tenterait rien, fallait que j'anticipe, que je devine quand lui il aurait voulu s'il avait pu initier. Et à l'époque je me sentais assez coupable, enfin j'avais l'impression que c'était de ma faute ce qui s'était passé, que je l'avais bridé. Et comme en plus j'étais vraiment dans l'angoisse de la rupture, ça m'a plus jamais fait ça après mais dans cette relation je sais pas pourquoi mais j'avais tout le temps peur qu'il me quitte (...). Donc j'essayais d'être la copine parfaite, c'est bête, et je me mettais beaucoup la pression pour la régularité enfin la fréquence à laquelle on avait des rapports.
(Clarisse, 29 ans, en couple, postdoctorante en psychologie, père : anesthésiste-réanimateur, mère : infirmière)

À partir des entretiens menés dans le cadre de son enquête sur les pratiques de contraception dans la sexualité ordinaire, Cécile Thomé (2022) a documenté le travail sur la sexualité mis en œuvre par les femmes ; travail sur la sexualité qui implique la production d'une disponibilité corporelle, de conditions spatio-temporelles favorables à la spontanéité sexuelle ainsi qu'une mise en adéquation des émotions de chacun.e des partenaires. L'entretien de Clarisse montre que, dans les cas où les partenaires ne prennent pas les initiatives, le travail sur la sexualité inclut également une gestion de la temporalité : il s'agit de se montrer entreprenante au « bon » moment. Ainsi, les postures attentistes masculines ne s'accompagnent pas nécessairement d'un transfert du pouvoir décisionnel vers les femmes. Dans une étude portant sur les façons qu'ont les jeunes hommes de percevoir et de jouer avec le pouvoir dans leurs relations intimes hétérosexuelles, des chercheurs/euses avaient d'ailleurs déjà fait ce constat lorsque certains jeunes hommes enquêtés avaient reconnu déployer des stratégies consistant à refuser dans un premier temps les propositions sexuelles de leurs partenaires avant de les accepter, mais seulement sous certaines conditions, afin de conserver leur pouvoir et voire même de l'augmenter (Doull et al., 2013).

Finalement, les matériaux montrent que les hommes ayant abandonné leur ancien modèle de « bonne » sexualité conservateur ou libéral pour adhérer à une morale sexuelle égalitaire n'adoptent pas, lors de leurs scénarios d'accès à la sexualité, de comportements différents des autres hommes : ils font peu évoluer leurs pratiques. Certains continuent de prendre les initiatives en laissant deviner l'intention, tandis que d'autres ont recours à la parole et d'autres encore commencent par adopter une posture attentiste – ils n'adoptent pas les mêmes pratiques vis-à-vis d'une des formes d'initiative (ils ne font plus le premier pas) mais conservent les mêmes pratiques vis-à-vis de l'autre (ils font toujours progresser le script sexuel en décidant le rythme et les actes effectués). Dans tous les cas toutefois, ils ont tendance à conserver leur pouvoir décisionnel en dépit de leurs aspirations égalitaires. Dans la section suivante, on cherche dès lors à mettre au jour certains mécanismes sociaux contribuant à expliquer l'inertie de ces conduites.

1.2. Le poids des normes structurant les interactions

Pour rendre compte de la permanence de la maîtrise masculine dans la sexualité en dépit des critiques féministes formulées à leur encontre, c'est souvent une explication en termes de privilège qui est mise en avant : en l'absence de mesure contraignante, les hommes n'auraient

aucun avantage à adapter leurs manières d'être et d'agir car celles-ci leur permettant de suivre leur désir et d'optimiser leur plaisir, aucune alternative ne serait pour eux préférable. Ainsi, les recherches montrent par exemple comment les hommes se servent de l'ambiguïté des signes émis par leurs partenaires pour les interpréter comme des marques de consentement et ainsi accéder à la sexualité dès lors qu'ils en ont envie (Bedera, 2021). Cette explication en termes de privilège n'est pas spécifique à la sexualité. Elle est très souvent mobilisée pour faire sens de la persistance de certaines pratiques inégalitaires, dont notamment la répartition des tâches domestiques au sein des couples hétérosexuels (Hochschild et Machung, 1989). Cependant, les entretiens menés dans le cadre de cette enquête suggèrent que cette explication n'épuise pas la question de l'inertie. Si elle permet en effet de faire sens des conduites de certains hommes, elle semble inadéquate ou du moins insuffisante pour rendre compte de celles de *tous* les hommes. De fait, certains enquêtés ont dit être angoissés, voire perdre leurs moyens, lorsqu'ils doivent prendre des initiatives. Qu'ils aient l'impression de ne pas savoir faire et de paraître ridicules, qu'ils aient peur d'être rejetés ou bien qu'ils craignent de mettre mal à l'aise leur partenaire, les hommes concernés décrivent leurs comportements entreprenants comme étant, à leurs yeux, une source de préoccupation majeure.

Dans cette partie, je prends le parti de ne pas seulement considérer l'expression de ces souffrances comme une stratégie visant à masquer une situation privilégiée sous un masque de difficultés. Au contraire, je prends au sérieux le vécu subjectif de ces hommes afin de le comprendre. Plus précisément, l'objectif est de décortiquer les mécanismes sociaux qui ne sont pas conscients ou rationnels et qui complexifient la transformation des conduites individuelles. Pour ce faire, je pars des discours que tiennent les hommes à propos des souffrances en lien avec la répartition genrée des rôles au cours des scénarios d'accès à la sexualité. Ces discours partagent une trame commune : les enquêtés y expliquent qu'ils préféreraient ne pas prendre les initiatives mais qu'ils n'ont pas le choix pour deux raisons. De leur point de vue, s'ils ne se montraient pas entreprenants, il ne se passerait rien et ils se retrouveraient en outre exposés à de forts jugements de la part de leur partenaire. Dans les pages qui suivent, j'analyse les ressorts sociaux de ces impressions en prêtant notamment attention aux normes structurant les interactions, c'est-à-dire à la fois aux attentes et aux jugements.

Afin de rendre compte de la persistance de la maîtrise masculine dans la sexualité, je choisis de mobiliser une grille de lecture interactionnelle plutôt qu'une grille de lecture dispositionnelle (ce que j'avais fait dans le chapitre précédent pour expliquer les difficultés

rencontrées par les femmes pour interrompre frontalement la sexualisation des interactions) parce que les hommes mettent davantage l'accent sur les contraintes interactionnelles auxquelles ils sont confrontés lors de leurs scénarios d'accès à la sexualité que sur celles imposées par leurs propensions à agir, penser et sentir. Cela ne signifie pas que les conduites masculines s'expliquent uniquement par des mécanismes interactionnels (et les conduites féminines uniquement par des mécanismes dispositionnels). Au contraire, on peut même faire l'hypothèse que cette insistance différenciée selon le sexe est liée, plus généralement, à la tendance qu'ont les femmes à chercher l'origine des phénomènes en elles-mêmes (en particulier quand ceux-ci sont problématiques) quand les hommes sont pour leur part habitués à rapporter les phénomènes à des causes externes. Ces choix analytiques résultent donc en partie de contraintes empiriques – il n'est possible d'échafauder des analyses que si des matériaux sont disponibles. Cependant, comme on peut supposer qu'une compréhension fine impliquerait de combiner analyse dispositionnelle et analyse interactionnelle, se focaliser sur l'une ou l'autre des dimensions est, de toute façon, instructif.

1.2.1. Des hommes pragmatiques face à l'absence d'initiative féminine

Tandis que certains hommes se plaignaient d'être toujours en charge de la prise d'initiative et que je leur demandais pourquoi ils continuaient d'endosser ce rôle si celui-ci ne leur convenait pas, plusieurs d'entre eux ont mobilisé un argument que l'on peut qualifier de pragmatique. Selon eux, ils n'auraient pas le choix : s'ils n'engagent pas de rapport sexuel, « *il ne se passe rien* » [Sébastien, 36 ans, ingénieur informatique]. Joris [36 ans, animateur éducatif accompagnement périscolaire] se dit déçu que ce soit « *toujours aux mecs de prendre le truc en main* » mais se force à faire le premier pas quand les situations se présentent car il estime être « *au pied du mur* » et Thomas [23 ans, opticien] « *aimerait bien que les filles, elles soient un peu plus chaudes parce qu'on dirait elles ont jamais trop envie* » mais « *fai[t] avec* ». L'analyse des récits collectés laisse penser que cette impression, très prégnante parmi les hommes, procède souvent d'expériences concrètes de situations lors desquelles ils n'ont pas pris d'initiative et qui n'ont *in fine* pas été sexualisées malgré leur volonté. Philippe garde par exemple un souvenir amer d'une expérience « *avortée* » en raison de sa timidité :

J'ai toujours été extrêmement timide donc pareil au lycée j'étais amoureux d'une fille de ma classe mais j'ai jamais osé lui avouer. J'ai toujours été très timide avec les filles parce que les filles m'impressionnaient et m'impressionnent encore, hein, d'ailleurs. (...) Je savais pas comment elles fonctionnaient et du coup je ne savais absolument pas quoi leur dire et donc encore plus avec Marthe, je perdais mes moyens. Enfin je lui avais quand même envoyé une vingtaine de roses chez elle et elle avait

pas dit non, ni non ni oui. Et ce qui fait que pendant quelques mois, j'ai jamais trop su, après j'ai su que je lui plaisais aussi, mais à l'époque j'ai jamais été sûr. On avait fait un voyage aux États-Unis, j'avais acheté des boucles d'oreilles pour elle, j'en ai perdu une, j'en ai quand même offerte une et elle l'avait mise. Pour moi, c'était des signes que...pour autant rien s'est jamais passé et après je suis jamais allé non plus au point d'aller vraiment vers elle en disant "voilà, j'aimerais sortir avec toi, enfin je te trouve magnifique". Elle attendait que je joue mon rôle d'homme, et j'ai pas été à la hauteur, un peu comme d'habitude, pas à la hauteur de ce que les autres attendent.

(Philippe, 48 ans, en couple, juriste, père : enseignant de philosophie dans le secondaire, mère : pharmacienne)

À la suite de cette expérience et de la frustration de ne pas avoir pu vivre de relation sexuelle et sentimentale avec cette partenaire alors même qu'il est convaincu que tou.te.s deux en avaient envie, il en vient à la conclusion qu'il doit absolument apprendre à entreprendre et réfléchit à la meilleure manière de procéder, compte tenu de sa timidité.

Dans d'autres cas, cette impression semble essentiellement nourrie par des rumeurs ou récits entendus dans la bouche de leurs pairs. C'est le cas de Jean, un étudiant en médecine âgé de 23 ans, qui dit avoir pris conscience de la nécessité pour les hommes de se montrer entreprenant avant même d'être lui-même concerné par le sujet parce qu'il fréquentait, dans le cadre de ses cours de judo extrascolaires, des garçons plus âgés. Or ces derniers racontaient, dans les vestiaires, leurs *dates* :

Dans les vestiaires, ça parle, ça charrie, ça fait des blagues. Et c'est qu'une anecdote mais je me souviens très bien d'une fois où, Gauthier il s'appelait, où Gauthier avait raconté qu'il voyait une fille et qu'ils avaient déjà fait plusieurs sorties, je sais plus trop mais il avait dû l'emmener au cinéma, ils étaient allés dans un parc, manger une glace et il se passait toujours rien. Et y a Jules qui s'était foutu de sa gueule en lui disant qu'il avait pas de couille, que fallait pas s'étonner qu'il se passe rien, que y avait pas de problème particulier, juste que c'était lui le mec et qu'il fallait être plus couillu parce que la fille elle ferait jamais rien.

(Jean, 23 ans, célibataire, étudiant en D3 de médecine, père : ingénieur agronome, mère : avocate)

En prenant part aux interactions entre hommes et en assistant à la fois aux récits d'expériences vécues par d'autres et aux réactions que celles-ci suscitent, Jean apprend les conséquences d'un manque de prise d'initiative : une absence de sexualisation de l'interaction. Or la sexualité étant dans les représentations dominantes l'un des principaux moyens d'exister en tant qu'homme (Connell, 1995), toute occasion ratée est vécue comme désastreuse. Comme le résume Franck [27 ans, cadre dans une association], « *avoir du sexe* » est le « *meilleur usage* » qu'il peut faire de son « *temps* ».

1.2.2. La conscience des jugements sociaux structurant les interactions

Parmi les hommes se sentant contraints de prendre l'initiative dans la sexualité alors qu'eux-mêmes aimeraient, selon leurs dires, que ce soient les femmes, certains évoquent, comme on vient de le voir, une motivation pragmatique. D'autres font plutôt référence à la « *pression sociale* ». De fait, les entretiens menés auprès des femmes comme des hommes donnent à voir l'influence des normes et des jugements sociaux qui prédominent dans la société et qui structurent les interactions conduisant les hommes à guider et les femmes à se laisser guider dans les scénarios d'accès à la sexualité.

D'abord, les enquêté.es sont nombreux/ses à dire qu'elles et ils se conforment aux rôles sexuels genrés de façon à pouvoir se coordonner avec leur partenaire. Ce constat montre que la sexualité renvoie à des réalités différentes alors même que les domaines de la vie sociale dans lesquels les individus se réfèrent explicitement à leur « place » en tant femmes et hommes sont rares. Ainsi, le champ des possibles en matière de conduites sexuelles serait, selon elles et eux, fortement limité par les attentes de leurs interlocuteurs/rices. Cette dynamique est d'autant plus prononcée dans les cas de nouvelles rencontres parce que les partenaires ne se connaissent pas et détiennent ainsi peu d'information sur l'autre d'une part, et parce que les règles organisant les pratiques de séduction exigent une absence de communication explicite d'autre part. Les ressources disponibles pour décrypter le sens de la situation étant très restreintes, les individus puisent dans des stocks de références communes – des conduites stéréotypées – pour dissiper le flou contextuel et se repérer. Comme l'a souligné Cecilia Ridgeway (2011), c'est lors des périodes de transformations sociales quand les interactions comportent le plus de risques sociaux et d'incertitude que les individus sont particulièrement incités à se comporter selon les règles culturelles car il s'agit pour eux d'agir d'une manière qui soit intelligible pour l'entourage. Aussi, les personnes interrogées déclarent adopter les comportements « *standards* » par défaut, pensant qu'il s'agit de la meilleure solution pour réduire l'incertitude de l'échange. De même que les jeunes femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures enquêtées par Ellen Lamont (2014) apprécient les rituels formels de *dating* telles que les invitations au restaurant ou les cadeaux car ceux-ci leur permettent d'évaluer l'engagement de leur partenaire vis-à-vis d'elles, plusieurs femmes interviewées ont expliqué attendre que leurs interlocuteurs fassent le premier pas et amorcent la sexualisation de l'interaction afin d'éprouver l'intérêt de ces derniers à leur égard. D'ailleurs, les hommes mobilisent le même argument :

Bah après d'expérience si je tente rien, il se passe rien. Les filles elles initient pas trop, elles pensent souvent que c'est le rôle du mec d'initier. Faut pas généraliser mais en tous cas moi les meufs sur lesquelles je suis tombé c'était comme ça. Donc globalement c'est toujours moi qui étais à l'origine du rapprochement physique initial mais après je savais qu'elles étaient ok, mais implicitement on savait tous les deux, un peu comme un commun accord que fallait que je lance le truc et que ça dépendait de moi et que si je tente rien c'est que je suis pas intéressé en quelque sorte. C'est sûr qu'en tant qu'homme ça met une certaine pression mais c'est le jeu j'ai envie de dire.

(Hugo, 22 ans, célibataire, étudiant en licence de communication, père : directeur commercial, mère : pédiatre)

Cette citation suggère qu'Hugo serait forcé de se montrer entreprenant car autrement ses partenaires en déduiraient une absence d'intérêt sexuel de sa part à leur égard. Autrement dit, une posture attentiste produirait un malentendu. Une telle lecture des situations de séduction hétérosexuelle, qualifiée de « *If I don't, we won't* » (qui signifie « si je ne fais rien, il ne se passera rien ») a aussi été mise au jour dans une étude étatsunienne portant sur les comportements adoptés par les hommes de différentes générations lors de leur entrée dans la sexualité (Montemurro et Riehm-Murphy, 2019). La mise en œuvre de telles conduites sexuelles s'inscrit dans la même logique que celle qui amène les étudiants à accepter de participer à des rapports sexuels non souhaités en raison de l'exercice de pressions interactionnelles et de l'anticipation de situations d'embarras (Ford, 2021).

Outre la volonté de se coordonner avec son partenaire et donc les efforts déployés pour faciliter les interprétations des comportements de chacun.e, c'est aussi l'anticipation des potentielles stigmatisations qui dissuade les femmes d'initier et les hommes d'adopter une posture plus attentiste. Les femmes craignent, si elles se montrent entreprenantes, de « *faire peur* » aux hommes en les empêchant de se montrer à la hauteur de leur sexe, d'être étiquetées comme des « *femmes désespérées* » car si peu désirables qu'elles ne trouveraient aucun partenaire sexuel, ou encore d'être perçues comme « *trop en chien* » [Élodie, 20 ans, étudiante en licence de psychologie], c'est-à-dire comme des « *putes* » qui seraient démesurément portées sur le sexe. Les hommes redoutent quant à eux de passer pour des « *mec[s] inexpérimenté[s]* » qui « *galère[nt] avec les femmes* » [Thomas, 23 ans, opticien] et donc de ne pas être de « *vrais* » hommes aux yeux de leurs partenaires (et de se trouver dès lors exclus du marché de la séduction). C'est la même dynamique que celle qui pousse les étudiantes à déclarer ne pas chercher de relation sérieuse lorsqu'elles rencontrent un nouveau partenaire parce qu'elles prévoient que c'est ce que celui-ci annoncera et qu'elles souhaitent éviter d'être perçues comme des filles ayant des besoins affectifs démesurés (Wade, 2017).

Ces anxiétés ne résultent pas seulement de situations fantasmées dans lesquelles les partenaires émettraient des jugements sévères mais qui seraient déconnectées de la réalité. Elles sont aussi ancrées dans des expériences concrètes antérieures au cours desquelles les individus ont subi des rappels à l'ordre du genre et ont vu leurs conduites déviantes être sanctionnées. Dans son enquête menée auprès d'utilisateurs/rices de sites et d'applications de rencontres, Marie Bergström (2019) constate que si certaines femmes prennent l'initiative sur Internet et se montrent entreprenantes sexuellement, une telle posture « déroge au script qui organise la séduction hétérosexuelle » rendant ainsi la femme « suspecte » et empêchant souvent la relation de se poursuivre car les hommes ont « du mal à gérer » pour reprendre les termes de l'un de ses interviewés (p. 193). Dans ce cas, les femmes s'aperçoivent surtout que leurs prises d'initiatives perturbent le rapprochement des partenaires. Dans mon étude, Chloé arrive par exemple à la même conclusion :

Et maintenant j'ai aucun tabou je vais pouvoir demander des trucs, prendre des initiatives de ouf, parfois les mecs ça leur plaît même pas tellement c'est d'initiatives ça doit brimer leur virilité. Je suis plus dans le cliché alors qu'à l'époque je cochais toutes les cases. Mais d'ailleurs c'est drôle parce que ça marche pas forcément, j'ai l'impression qu'au contraire même c'est un peu quitte ou double.
(Chloé, 23 ans, célibataire, étudiante en P2 médecine, père : steward, mère : infirmière)

Cependant, la prise d'initiative n'expose pas uniquement les femmes au risque de casser la trame de la rencontre mais les conduit aussi parfois à vivre des situations d'humiliation. C'est le cas d'Ophélie dont le premier copain a critiqué son comportement actif dans la sexualité, exerçant ce faisant sur elle de fortes violences symboliques :

Dans ma première relation après qu'on l'ait fait la première fois j'avais tout le temps envie de réessayer en fait et je sais pas si c'est ça qui m'avait créé un blocage mais mon ex m'avait sorti "nan mais c'est parce qu'on l'a fait qu'on va le faire tous les jours, t'es accro au sexe c'est pas possible, intéresse toi à autre chose, t'es obsédée, tu fais peur". Et ce qui fait que par la suite dans mes autres relations j'ai jamais été entreprenante, mais genre jamais jamais, j'avais un blocage, je sais pas d'où il sortait.
(Ophélie, 24 ans, en couple, étudiante en master 2 de littérature, père : chaudronnier, mère : aide-soignante mais décédée à sa naissance)

Depuis cette expérience, Ophélie reste cantonnée à une position passive dans la sexualité. Autrement dit, son copain l'a remise à sa place dans l'ordre du genre.

Pour les hommes, l'anticipation de jugements négatifs de la part de leurs partenaires en cas de manque d'initiative se nourrit également d'expériences antérieures de stigmatisation. Si Maxime se fait désormais violence pour se montrer un minimum entreprenant alors qu'il a commencé sa vie sexuelle sans prendre trop d'initiatives, en attendant plutôt que les filles

fassent le premier pas, c'est entre autres parce qu'il a été durablement déstabilisé par les critiques émises par sa deuxième copine qui lui reprochait d'être « *mou du genou* » et qui le comparait aux performances de son ex (voir chapitre 2). De même, Yohan, un chauffeur semi poids lourds âgé de 31 ans, se force à être plus actif depuis qu'une de ses dernières partenaires sexuelles a jugé qu'il était « *trop lent à la détente* » et qu'il avait « *du mal à démarrer* ». Après avoir subi, deux ans auparavant, une expérience de fellation forcée par son chef de salle alors qu'il est saisonnier, Yohan commence à rencontrer des dysfonctions érectiles et doit adapter ses modes de rencontres. Pour éviter de « perdre la face », il évite de sexualiser immédiatement l'interaction lorsqu'il fait la connaissance de nouvelles femmes, à l'occasion de sorties en boîtes de nuit. Il préfère planifier un second voire un troisième rendez-vous afin de se sentir plus en confiance et minimiser les risques de perdre son érection au cours de l'acte sexuel. Néanmoins, il est peu satisfait de cette technique et cherche au moment où je l'interroge d'autres alternatives (il envisage notamment de prendre du Viagra en début de soirée) car une jeune femme a récemment ouvertement réprouvé son style de séduction : « *elle m'a dit ouais on se fait chier, je suis pas venu pour jouer aux échecs, faut prendre tes couilles en main* ». Profondément bouleversé, Yohan s'efforce dorénavant de se montrer, en dépit de ses inquiétudes, plus entreprenant car l'assurance sexuelle est une compétence constitutive de la masculinité (Seal et Ehrhardt, 2003). De fait, les entretiens réalisés auprès de femmes montrent qu'il existe bien, chez certaines enquêtées, en particulier celles qui sont nées avant 1985 et celles qui appartiennent aux classes populaires ou à la fraction économique des classes moyennes et supérieures, des attentes fortes en matière de prises d'initiative masculine et qu'une attitude trop peu active donne lieu à des jugements sévères :

Un petit jeunot, un petit beau gosse, tout jeune, 29 ans, un peu racaille, que j'avais rencontré en bas de chez moi, on s'était laissé nos numéros de téléphone et puis on parlait et il savait que j'étais mère célibataire. Lui c'était juste un soir, on se croise, je suis allée chez lui. Mais sexuellement c'était pas ça, je sais pas si c'est avec l'âge, pourtant j'ai fait des rééducations du périnée, mais j'ai rien senti au niveau de son sexe. Et même il était pas très entreprenant, genre on dirait qu'il attendait que je fasse pour... Il était timide, il osait pas. Moi j'ai besoin d'un homme, lui il était trop jeune peut-être, je sais pas... Non pas trop jeune parce que j'en ai eu des plus jeunes, non mais juste pas assez homme, moi j'aime bien les mecs virils qui te prennent mais qui te prennent vraiment quoi ! Lui il voulait qu'on se revoie et j'ai pas osé lui dire c'était nul.

(Nazifa, 41 ans, en couple, employée administrative, père : employé dans une association, mère : sans emploi)

Dans cet extrait, Nazifa relate une expérience sexuelle avec un homme qu'elle a peu appréciée car celui-ci n'a pas joué le rôle de « l'homme » : il ne s'est pas montré suffisamment assuré. Ces jugements négatifs ne sont sans doute pas déconnectés des difficultés qu'ont les femmes à

prendre elles-mêmes en charge le déroulement de l'interaction sexuelle : peu équipées pour prendre part à une expérience qui n'est pas guidée par leur partenaire, elles se sentent mal à l'aise en cas d'absence de prise d'initiatives masculines et en viennent en conséquence à formuler des reproches à leur interlocuteur, une réaction alternative à la remise en cause de ses propres comportements.

Si les scénarios d'accès à la sexualité continuent d'être structurés par une norme de réserve féminine et par une répartition genrée des rôles sexuels qui fait peser sur les hommes la responsabilité d'initier, c'est peut-être parce que les hommes ne sont pas suffisamment contraints pour abandonner leur privilège mais c'est aussi parce que les représentations sont inscrites jusque dans les corps et les esprits, ce qui limite l'éventail des comportements possibles au niveau individuel. Le fait que la circulation de stéréotypes contraigne l'action dans les relations interpersonnelles en raison de l'anticipation des interprétations produites par l'interlocuteur/rice n'est pas spécifique à la sexualité, loin de là. En revanche, on peut faire l'hypothèse que le poids des stéréotypes est d'autant plus lourd lors des scénarios d'accès à la sexualité qu'il est peu fréquent de parler dans les moments sexuels. Parce qu'on discute peu et que l'on ne se coordonne pas par la verbalisation de ses intentions et de ses espérances, le recours à des schèmes de perception communs est nécessaire pour ajuster ses propres conduites à celles du ou de la partenaire. Produit des rapports de genre, la prise d'initiative masculine n'est pas seulement dictée par les hommes aux femmes mais est aussi imposée aux hommes eux-mêmes. Finalement, la répartition rigide des rôles sexuels est une illustration parmi d'autres du fait que les attentes associées à la masculinité hégémonique exercent de la domination non seulement sur les femmes mais aussi sur les hommes (et sur certains plus que d'autres) (Connell, 1995). Or, dans un contexte de changement de modèle de « bonne » sexualité de référence et d'appropriation des normes égalitaires, une telle inertie des conduites masculines est susceptible de produire, chez les hommes, des dissonances psychiques.

2. Des dissonances psychiques qui finissent par se dissiper

Les matériaux empiriques révèlent que les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire ne problématisent pas le fait d'être toujours celui qui prend des initiatives lorsqu'ils racontent le déroulement concret de leurs scénarios d'accès à la sexualité actuel et ce, quand bien même, d'un point de vue théorique, ils voient dans ce type de posture entreprenante le risque d'insister et de reconduire la domination masculine. En effet, la description, au cours des

entretiens, de leurs attitudes et comportements traduisant une maîtrise de l'interaction sexuelle est dénuée de commentaires ou de remarques : leurs propres manières d'être et d'agir sont présentées comme allant de soi.

Il apparaît que les hommes interrogés nourrissant des aspirations égalitaires problématifient leurs conduites sexuelles dans des circonstances très spécifiques. Ils expriment des regrets et formulent des critiques à l'égard de leurs propres comportements uniquement dans les cas où ils suspectent ou savent avoir fait vivre à l'une ou plusieurs de leurs partenaires des « expériences non souhaitées ». J'utilise le même terme que pour les femmes et parle d'« expériences non souhaitées » plutôt que de viols ou d'agressions sexuelles car les hommes interrogés ne se réfèrent jamais au lexique pénal quand ils parlent de leurs conduites et expériences sexuelles. De fait, ils ne disent jamais s'être aperçu d'avoir « violé » leur partenaire » mais avoir « *forcé* ».

L'analyse des entretiens menés auprès des dix-huit enquêtés se référant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire montre que la survenue de dissonances psychiques, au sens de discours internes suscités par les cas de discordances entre aspirations morales et pratiques et générant des émotions négatives est loin d'être systématique – elle concerne en l'occurrence seulement huit des dix-huit hommes interrogés. Cette faible fréquence est liée au fait que la problématifiation advient dans des circonstances bien précises : soit la partenaire concernée leur reproche *a posteriori* (parfois plusieurs mois voire années après) de ne pas avoir respecté leur consentement, soit ils repensent d'eux-mêmes à leurs anciennes expériences, dans un contexte de relecture biographique, après avoir été confrontés à des témoignages d'hommes reconnaissant avoir violé ou agressé sexuellement une ou plusieurs femmes, à l'occasion de discussions conjugales consistant en un échange de « remise de soi » et « d'emprise sur l'autre » (Bozon, 2016) ou lors de consultations thérapeutiques visant à les accompagner dans leur réforme d'eux-mêmes.

Lors des entretiens, les huit enquêtés connaissant des dissonances psychiques retranscrivent des réflexions qui partagent de nombreux points communs. Autrement dit, les discours recueillis auprès des hommes repérant des discordances entre leurs conduites sexuelles et leurs aspirations égalitaires et faisant, en conséquence, l'expérience d'émotions négatives, présentent peu de variation. Ces discours semblent, de surcroît, rendre compte de réflexions déjà échafaudées auparavant (et donc présentées de façon organisée et calme, avec une forme d'impassibilité, et non d'analyses produites sur le moment). Ainsi, bien que la situation

d'entretien favorise la réflexivité et encourage les individus à opérer un retour sur eux-mêmes, elle ne suffit pas à déclencher, chez les hommes, d'introspection débouchant sur l'identification d'expériences au cours desquelles ils auraient « forcé ». Ceux qui repèrent de telles configurations interactionnelles l'ont fait par le passé, avant le début de l'entretien.

Les analyses développées dans la suite du chapitre sont donc d'abord fondées sur les huit entretiens desquels émergent des dissonances psychiques vécues par les hommes. En raison du faible nombre de cas et de la trame commune que partagent les relectures développées par les enquêtés concernés, j'ai souhaité accéder à d'autres récits afin d'enrichir les matériaux et de pouvoir saisir de façon plus approfondie les mécanismes à l'œuvre. C'est dans cette optique que j'ai mobilisé un corpus de récits écrits produits par des hommes relatant certaines de leurs expériences sexuelles passées, qu'ils jugent *a posteriori* « problématiques en termes de consentement » à cause de leurs propres comportements : ils ont le sentiment d'avoir forcé leur partenaire.

Auditrice du podcast *Les Couilles du la Table* réalisé par Victoire Tuillon¹¹⁶, un podcast « sur les masculinités » diffusé sur la plateforme Binge Audio depuis le 5 septembre 2017, j'avais entendu la journaliste inviter à plusieurs reprises ses auditeurs/rices à réagir par mail aux épisodes et notamment à « se raconter », c'est-à-dire à partager leur intimité. Dans les épisodes suivants, elle avait dit recevoir un grand nombre de témoignages « passionnants » et remerciait ses auditeurs/rices pour leur confiance. J'ai alors décidé de contacter Victoire Tuillon en récupérant son adresse mail sur Internet pour lui demander si elle accepterait de me partager ces courriels dans le cadre d'une thèse de sociologie portant sur le consentement. Ancienne étudiante à Sciences Po Paris, Victoire Tuillon est en outre souvent amenée, dans le cadre de son podcast, à échanger avec des chercheurs/euses en sciences sociales (elle les invite et lit, synthétise et commente leurs travaux). Sa familiarité avec mon institution de rattachement d'une part et ma démarche sociologique¹¹⁷ d'autre part ont sans doute contribué à la convaincre de me donner accès aux matériaux. Après avoir obtenu son accord et avoir reçu l'ensemble des mails sur un cloud le 12 novembre 2020 (plusieurs centaines), j'ai sélectionné, en les parcourant

¹¹⁶ Les « Couilles sur la Table » est un podcast composé, à la date du 23 octobre 2023, de 83 épisodes, portant sur les masculinités. Chaque épisode interroge « l'un des aspects des masculinités contemporaines avec un.e invité.e » en mobilisant une approche féministe inspirée des sciences sociales et de l'éducation populaire (Allouch et Muller, 2021b) (voir sur le site de Binge Audio : <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table>).

¹¹⁷ Victoire Tuillon a d'ailleurs accordé un entretien à la sociologue Annabelle Allouch et à l'historienne Caroline Muller pour la revue *Le Temps des Médias*. Elle a également donné accès à certains mails à partir desquels a été rédigé un article dans le même numéro du Temps des Médias (Allouch et Muller, 2021b, 2021a).

un à un, ceux qui comportaient le récit d'un rapport sexuel qualifié de viol, d'agression sexuelle ou d'expérience non souhaitée. Dans ce cas, les hommes réagissaient souvent explicitement à l'un des trois épisodes du podcast abordant directement la question du viol et du consentement respectivement intitulés « Sexe sans consentement : le rôle des hommes » (01/03/2018), « Qui sont les violeurs ? » (10/05/2018) et « Les vrais hommes ne violent pas » (14/03/2019). Soit ils mentionnaient les avoir écoutés et remerciaient la journaliste pour leur qualité ou bien faisaient explicitement référence à leur contenu, exprimaient leur avis dessus et réagissaient. Au total, j'ai récupéré quatorze mails envoyés par des hommes faisant le récit d'expériences sexuelles lors desquelles ils ont le sentiment d'avoir forcé leur partenaire. Selon les cas, les récits figurent directement dans le corps du mail ou sont relatés dans un document de traitement de texte, le plus souvent sous format Word et ajouté en pièce-jointe. Ces mails sont de longueur variable (d'une demi-page à huit pages, bien qu'ils tiennent pour la plupart en une ou deux pages) mais présentent une structure relativement similaire. J'ai alors commencé par copier chaque récit anonymisé sur un document Word séparé. À l'issue de cette mise en forme des matériaux, j'ai procédé à une analyse qualitative des récits. D'une part, j'ai reconstitué les trajectoires biographiques des auditeurs en prêtant notamment attention aux conditions dans lesquelles les narrateurs en viennent à repenser à leurs expériences passées et à identifier des expériences non souhaitées. J'ai également examiné le déroulement concret de ces expériences ainsi que les conséquences subjectives de ces relectures. D'autre part, je me suis intéressée au type de vocabulaire employé pour exprimer les émotions suscitées par la prise de conscience de ces expériences.

Les récits que font les auditeurs de ces expériences non souhaitées ont été produits dans des conditions différentes de ceux faits par les hommes interrogés pour une pluralité de raisons, parmi lesquelles figure notamment la liberté du contenu et le fait qu'il s'agisse d'un compte-rendu écrit. En effet, contrairement aux discours produits en entretien qui sont suscités par les questions de l'enquêtrice, les histoires relatées dans les mails ne résultent d'aucune consigne précise : leur forme et contenu dépendent avant tout de ce que veut dire le locuteur. En outre, les auditeurs consignent leurs récits d'expériences à l'écrit. En conséquence, les discours ont le temps d'être réfléchis et stabilisés avant d'être diffusés. À l'inverse, les enquêtés font part de leurs expériences à l'oral et sont donc davantage soumis à l'imprévisibilité : entraînés par le flux de paroles qu'ils sont amenés à prononcer, ils disent parfois des choses qu'ils n'avaient pas prévu de dire.

Cependant, malgré le statut contrasté de ces discours, les analyses tirées rétrospectivement des expériences non souhaitées qu'ils ont fait vivre à leur partenaire sont finalement très similaires. La différence la plus importante concerne l'usage de la catégorie « viol ». Tandis qu'aucun des hommes interrogés ne déclare en entretien avoir « violé » une ou plusieurs de ses partenaires, certains auditeurs mobilisent directement le terme pour qualifier leurs actes (par peur du risque pénal auquel ils pensent se heurter peut-être ou parce qu'il est plus difficile d'assumer oralement et face à la sociologue de tels agissements que de le reconnaître à l'écrit, de façon anonyme et dans un contexte d'absence de coprésence). Outre cette nuance, importante mais qui n'empêche pas, par ailleurs, une mise en mots relativement analogue du processus de relecture, les deux corpus ne présentent pas de différence notable. C'est pourquoi, je décide, dans ce chapitre, d'échafauder des analyses en combinant les entretiens biographiques et les courriels des auditeurs.

Encadré 7 – Analyser la correspondance de Victoire Tuillon et de ses auditeurs

Afin de donner à voir les façons dont s'organisent les récits produits dans les mails et de fournir un exemple des différentes thématiques abordées, je reproduis ci-dessous un mail relativement court (sans corriger les fautes d'orthographe et sans effectuer aucune modification sur la mise en page) :

Bonjour à vous !

Je viens tout juste de découvrir vos podcast et viens déjà d'en avaler trois. Me sentant vraiment féministe (et homme), ils sont pour moi une source importante de savoir, de pensées et porteurs d'un message que j'aime à entendre et que j'essaie de partager au sein de mes cercles d'ami.e.s, souvent peu initié.e.s... Vos podcasts, vos interviews, vos questions et vos invités sont vraiment d'une très grande qualité, et merci pour ça !

Je vous écris également pour réagir au podcast "Sexe sans consentement : le rôle des hommes" du 1er mars 2018 (réaction un peu tardive je l'admets) et notamment à la partie où vous vous demandez si les agresseurs s'en rendent compte ou non.

J'ai aujourd'hui 22 ans et ai commencé à vraiment m'intéresser aux questions féministes (vraiment féministes, comme le rapport à la sexualité, la culture du viol, les rapports aux corps (summer body, épilation..) etc, et pas seulement l'égalité des salaires comme l'égalité femme-homme est très souvent et malheureusement résumée), j'ai donc commencé à vraiment m'y intéresser l'année dernière. C'est cependant une question à laquelle j'ai toujours pensé mais je n'en avais pas alors mesuré l'ampleur et surtout la profondeur avec laquelle elle est ancrée dans tous nos comportements.

Il y a donc quelques années, j'ai eu un rapport non-consenti avec une ex. J'ai du mal à le dire tant ces mots me paraissent violent et tant ils représentent une chose à laquelle je ne veux m'associer, mais je l'ai violée.

Notre relation fonctionnait bien, on s'entendait bien, on aimait se voir et faire des choses ensemble. Et je suis et j'ai toujours été quelqu'un d'attentionné, dans la vie mais aussi au lit. Je prends le temps d'écouter, je regarde les réactions du corps, je m'adapte à ce que je crois déchiffrer des mouvements, de la respiration etc. Je suis à l'écoute pour que nous prenions du plaisir à deux.

J'étais sa première fois. Et elle avait vraiment du mal à parler de sexe, de sexualité. Elle ne m'a par exemple jamais confirmé si elle avait eu un orgasme, par honte peut-être..

Elle était de ces filles qui trouvent grossier de se toucher avant leur première fois, de celles qui ne connaissent donc pas leur corps et qui se livrent à tort entièrement à leur partenaire pour découvrir leur sexualité.

Un soir, peut-être saoul (je ne me souviens plus bien mais je crois et j'espère que je l'étais pour rejeter vainement une partie de la responsabilité sur la boisson), nous nous embrassons et commençons à entreprendre quelque chose. Avant que ça ne commence vraiment, elle me dit qu'elle est fatiguée et qu'elle n'a pas envie. Nous nous allongeons donc côte à côte.

Moi, j'en ai vraiment envie. Et dans ma tête circule l'idée qu'elle ne connaît pas vraiment son corps, qu'elle ne sait pas si elle en a vraiment envie ou non et que comme elle n'est pas à l'aise avec ça, elle n'ose pas dire ce dont elle veut.

Je remonte donc sur elle et commence à l'embrasser, la toucher et après avoir mis un préservatif, le rapport commence. Je ne me souviens plus bien, mais ses réactions ne me semblent pas changer de d'habitude, elle ne montre quasiment jamais rien et là non plus. Mais je crois que je pensais alors beaucoup plus à moi qu'à elle et je n'ai probablement pas su voir ses réactions..

Elle ne m'a rien dit après. Et on est resté ensemble encore plusieurs mois après ça, sans que rien ne se passe vraiment mal, en ayant des rapports sexuels sains, consentis et entrepris par elle à de nombreuses reprises. Pour moi tout allait bien.

C'est au moment de la rupture qu'elle m'envoie ce message parmi les autres qui dit que je l'ai violée, ou qu'elle a l'impression que je l'ai violée. C'est une claque pour moi. Je ne m'en étais pas rendu compte et jamais je ne pensais que j'aurais été capable d'aller aussi loin.

Je suis aussi un agresseur. Moi qui me pensais à l'écoute des femmes, des corps, moi qui me pensais sensible, doux et attentionné..

Et aujourd'hui, à force de me renseigner, je comprends tout de la culture du viol, de cette incompréhension que nous avons, nous les hommes conformés, face au "non". Et je comprends qu'effectivement, je l'ai violée.

Alors je m'en veux aujourd'hui et je sais que jamais ça ne se reproduira et que je suis bien plus conscient de cette problématique et de à quel point elle est ancrée profondément, parfois cachée derrière nos bons sentiments.

Et cette conscience provient de médias comme le vôtre. Alors merci, infiniment.

Ainsi, à partir des quatorze mails envoyés par les auditeurs ainsi que des huit entretiens menés auprès d'enquêtés ayant le sentiment d'avoir « forcé » une ou plusieurs de leurs partenaires, je montre qu'au moment où les hommes défendant un modèle de « bonne » sexualité égalitaire s'aperçoivent qu'ils ont, par le passé, adopté des conduites sexuelles qu'eux-mêmes jugent moralement répréhensibles, ils commencent par ressentir de la honte et de la culpabilité, fragilisant ce faisant l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes (2.1). Autrement dit, je montre qu'ils font, par définition, l'expérience de dissonances psychiques au sens où ils se trouvent en proie à des discours internes qui sont suscités par des situations de discordances entre aspirations morales et pratiques et qui génèrent des émotions négatives. Je donne ensuite à voir les systèmes

justificatifs auxquels parviennent les hommes pour dépasser ces tensions et amoindrir les effets négatifs provoqués par leurs dissonances psychiques (2.2.).

2.1. Se voir comme un « forceur »

En repensant à leur biographie sexuelle, les 8 enquêtés et 14 auditeurs ont en commun de se focaliser sur la ou les quelques expériences sexuelles passées au cours desquelles ils ont le sentiment ou la certitude de ne pas avoir respecté le consentement de leur partenaire et donc d'avoir eux-mêmes reproduit la domination masculine dans leurs propres interactions. Tous tirent de ces expériences des conclusions identitaires auto-dépréciatives sur qui ils sont et disent qu'ils ont, dans la foulée, ressenti des émotions négatives qui affectent l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes et qui limitent leur latitude d'action. Parmi les hommes interrogés se référant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire et les auditeurs, aucun n'a fait le récit d'expériences de sexualité sans consentement féminin qui seraient productrices de fierté, d'enthousiasme ou de désir sexuel. Pour le dire autrement, tous les hommes qui ont déclaré avec « forcé » une ou plusieurs de leurs partenaires vivent des dissonances psychiques ; les autres n'identifient pas de telles expériences dans leur biographie. Cela ne signifie pas que, dorénavant, plus aucun homme ne tire de satisfaction de conduites sexuelles consistant à « forcer » ses partenaires. Cela suggère simplement que les hommes nourrissant un idéal égalitaire et interprétant la sexualité à l'aune de principes tels que le respect, la mutualité et la réciprocité n'éprouvent pas d'émotion positive lorsqu'ils réalisent avoir bafoué le consentement d'une ou plusieurs femmes – ou s'ils ressentent des émotions positives, ils n'osent pas les exprimer à l'enquêtrice ou à Victoire Tuillon, deux figures associées au féminisme.

2.1.1. Faire des expériences non souhaitées par leur partenaire des baromètres identitaires

De même que les hommes auteurs de violences conjugales et engagés dans des programmes d'intervention déduisent de leurs pratiques et des émotions que celles-ci ont suscité chez leur(s) partenaire(s) des informations sur qui ils sont (Gottzén, 2019a), les hommes interrogés interprètent leurs comportements lors des expériences non souhaitées comme des révélateurs de leur personnalité. Les entretiens montrent que les conclusions varient selon l'appartenance sociale des enquêtés car celles-ci sont étroitement liées aux anticipations que ces hommes ont des perceptions des autres (Gottzén, 2016a). Aussi, les enquêtés appartenant aux classes populaires et évoluant dans des environnements imprégnés par des systèmes de

valeurs traditionnels ne tirent pas exactement les mêmes enseignements identitaires de leurs expériences non souhaitées que ceux appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures qui sont davantage influencés par les valeurs progressistes et féministes.

Bastien [34 ans, ouvrier non qualifié dans l'industrie agroalimentaire], Mehdi [33 ans, employé dans l'hôtellerie au chômage] et Soufiane [30 ans, ingénieur informatique], qui sont tous trois issus des classes populaires et qui continuent de progresser dans cet espace social (du fait de leur profession pour Bastien et Mehdi, en raison de son immigration en France récente pour Soufiane) tirent de leur participation à des expériences non souhaitées deux conclusions : d'une part ils seraient des personnes n'hésitant pas à faire usage de violence contre les plus faibles, d'autre part ils ne seraient pas attirants.

Lorsque Soufiane réfléchit à ses propres conduites sexuelles, il se rappelle immédiatement d'un rapport sexuel impliquant son ex-copine avec laquelle il est resté quatre ans et lors duquel il n'a pas respecté le non-consentement de sa partenaire. Ce souvenir le conduit à se poser des questions sur qui il est. Dans son cas, les questionnements sont directement suscités par sa partenaire qui l'accuse un peu plus d'un an après la fin de leur relation de l'avoir violée. À l'époque où se passe l'expérience, Soufiane et Mélissa sont engagés dans une relation conjugale très conflictuelle que Soufiane vit comme étant profondément asymétrique. Il est persuadé que Mélissa « *s'amuse* » avec ses copines et lui est infidèle pendant que lui se « *tue au travail* » et prend en charge l'intégralité de leur vie matérielle et administrative. En particulier, il évoque avoir mal vécu l'absence de gratitude de sa partenaire et son « *chantage au sexe* ». Après deux ans et demi de relation, le beau-père de Mélissa tue sa mère avant de se suicider. Soufiane dit avoir alors géré, outre l'accompagnement émotionnel, les aspects financiers et logistiques des funérailles et de la succession. Cependant, il a le sentiment d'être, malgré son « *dévouement total* », son « *honnêteté* » et ses « *sacrifices* », « *pris pour un con* ». C'est dans ce contexte que s'inscrit l'expérience à l'origine de ses remises en question :

J'étais arrivé, il faisait noir, la lumière dans cette chambre était un peu nulle, c'était sombre et elle avait fait à manger, on a mangé et à la fin elle s'est mise sur le lit. C'est un lit une place sur lequel on dormait pendant 2 ans. Du coup j'étais à côté d'elle, j'avais envie et je me souvenais de tout ce qu'elle avait dit, qu'elle avait envie d'un sexe rose gonflé, de son ex qui était sado, sado-maso, et moi je suis hyper jaloux donc quand je lui dis "pourquoi t'as pas envie de moi ?" je sais que ça marche pas, j'avais tout épuisé. Ça faisait peut-être 3 semaines ou 4 semaines alors qu'avant on le faisait peut-être 6 fois par jour. Je me suis dit peut-être que je suis pas assez....C'est vraiment ce qu'il se passait dans ma tête même si ça peut paraître comme une excuse. Mais ce qu'il se passait dans ma tête c'est "peut-être que je suis pas assez créatif pour trouver ce qu'elle veut en gros" et vu que je vois pas d'autres choses que je peux dire de plus, tout ce que

j'ai fait je vois pas d'autres choses que je peux d'autre que je peux faire plus. (...) Du coup je l'ai fait. Du coup c'était nul mais... J'avais honteusement réussi à faire ce que je voulais. J'avais réussi par la violence alors que ça avait toujours été un principe de pas s'en prendre aux femmes, de pas s'en prendre aux faibles, aux enfants.

(Soufiane, 30 ans, célibataire, ingénieur informatique, père : vendeur dans un souk au Maroc, mère : sans emploi)

En repensant à la situation, Soufiane considère avoir recouru à la violence car il se sentait démuni et ne disposait d'aucune autre ressource pour exercer du pouvoir sur sa partenaire et la convaincre de s'engager dans un rapport sexuel. Mais si l'usage de violence est perçu comme légitime voire même est valorisé quand il vise les hommes, il est en revanche fortement discrédité quand il est dirigé vers les femmes, perçues comme trop vulnérables (Stokoe, 2010). Soufiane porte donc un regard désapprobateur sur lui-même car il estime avoir été, au moment des faits, un homme archaïque, trop proche de la bestialité et insuffisamment civilisé. On retrouve un raisonnement proche dans le cas de Mehdi, quand il se souvient d'une expérience vécue avec « *l'amie d'un pote* » dont il a fait la connaissance, au début de sa vingtaine, en boîte de nuit. Rétrospectivement, il considère avoir profité de son état physique : l'état de fatigue dans lequel celle-ci se trouvait, couplé au volume d'alcool qu'elle avait ingéré l'auraient dissuadée de rentrer dans une véritable confrontation et l'auraient donc convaincue, après les nombreuses insistances de sa part, de céder :

M : On s'est embrassé.es, on avait un peu bu, on avait fait un peu la fête, je la raccompagnais chez elle, elle m'a invité à dormir chez elle, on s'est embrassé.es, elle m'a dit "écoute je suis fatiguée je veux pas aller plus loin". J'ai été un peu plus insistant, et un peu plus insistant et un peu plus insistant. Et finalement on a fait du sexe ensemble. (...)

R : *Ça a pris quelles formes ton insistance ?*

M : Par les caresses. Elle me disait qu'elle voulait dormir et moi j'essayais de réveiller son désir, forcément son corps réagissait mais sa tête ne voulait pas. Et le truc c'est que des fois le corps réagit mais la tête ne veut pas et c'est difficile de dire "non" à son corps quand sa tête impose... Mais en fait moi je voulais mon truc sur le moment, et y avait que ça qui comptait. À ce moment-là t'es con et t'as le projet de consommation, t'as tes propres mécanismes de défense, tes mécanismes de ton égo, à vouloir te la péter devant tes potes et dire "ah bah je l'ai ken" et tu le fais sans te poser de question, tu réfléchis pas... C'est presque consciemment que tu réfléchis pas et que tu restes dans ton truc, dans ton délire. Et elle bah forcément, elle me dit non une fois, deux fois, mais à force d'insistances elle laisse tomber l'affaire et je la comprends : elle est fatiguée, elle est bourrée. Elle a la flemme de se prendre la tête. Et toi t'en profites comme un chien.

(Mehdi, 33 ans, en couple, employé dans l'hôtellerie au chômage, père : ouvrier, mère : aide à domicile)

Comme Soufiane, Mehdi a l'impression d'avoir tiré parti de la vulnérabilité, attribuée ici au contexte, de sa partenaire.

Au-delà du souvenir de cette expérience, c'est surtout le souvenir des rapports sexuels répétés qu'il a eu avec la mère de sa fille quand tou.te.s deux étaient encore en couple qui attire

son attention et produit chez lui un trouble identitaire, ne se reconnaissant pas dans la figure du « forceur ». Dans ce cas, les perturbations durables sont associées à des questionnements concernant sa propre désirabilité érotique, et donc son pouvoir de séduction.

Salomé voulait plus coucher avec moi, chaque fois j'allais vers elle et j'insistais "quoi je te séduis plus ? je te plaît plus ?" C'était...forcé en fait. Et toi quand tu réalises ça, toi en fait ça te détruit, ça détruit ton ego, ça veut dire que je suis plus séduisant ? Ce te fait te poser plein de questions. Les filles veulent plus de moi, pourquoi ? qu'est-ce qui va pas ? qu'est-ce qui a changé ? est-ce que c'est moi, physiquement, ou ma démarche ? Tu te poses plein de questions. Je me suis remis au sport, je vais à la salle, j'essaie de bien manger...

(Mehdi, 33 ans, en couple, employé dans l'hôtellerie au chômage, père : ouvrier, mère : aide à domicile)

Le fait de s'apercevoir que sa partenaire a probablement eu des rapports sexuels avec lui alors qu'elle n'en avait pas envie le conduit à la conclusion plus générale qu'il ne plaît plus aux femmes. Or la capacité à attirer l'attention et à recevoir des sollicitations de la part des femmes est l'un des éléments sur lesquels s'appuient les hommes pour évaluer leurs compétences sexuelles et pour construire une image valorisée d'eux-mêmes (Montemurro, 2021b). Du point de vue de Mehdi, les « vrais » hommes n'auraient pas besoin de contraindre leurs partenaires car ils recevraient de nombreuses sollicitations et auraient le loisir de choisir parmi leurs conquêtes (Pascoe et Hollander, 2016). Aussi, en s'interrogeant sur sa désirabilité érotique, Mehdi en vient à questionner sa désirabilité sociale.

Finalement, pour les hommes des classes populaires adhérant à la morale sexuelle égalitaire, les discours internes suscités par l'identification de cas de discordances entre aspirations morales et pratiques prennent la forme de questionnements identitaires qui sont étroitement imbriqués à la valeur sociale et morale.

Alexis [20 ans, étudiant en P2 de médecine], Boubacar [21 ans, étudiant en licence d'économie], Lucas [23 ans, étudiant en master 1 d'économie], Luc [44 ans, informaticien] et Victorien [32 ans, employé dans la communication] qui sont d'origines sociales diverses mais qui évoluent désormais au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures du fait de leurs études, de leur profession ou de leurs sociabilités (c'est surtout le cas de Luc qui appartient à la communauté polyamoureuse) voient dans leur participation à des expériences non souhaitées une preuve qu'ils sont autocentrés et qu'ils ne savent pas communiquer.

Dans le cas de Victorien ce sont deux expériences différentes qui déclenchent des interrogations et réflexions : la première s'est déroulée au cours de ses années étudiantes, dans un contexte festif, avec une femme rencontrée au cours de la soirée ; la seconde concerne l'une de

ses ex-partenaires, une « *filles ultra importante dans [s]a vie* » avec laquelle il est a été couple deux ans. La problématisation de ces relations sexuelles succède à sa lecture du témoignage de l'étudiant de l'IEP de Bordeaux, publié dans le quotidien national *Libération*, qui reconnaît avoir violé son ex-copine (voir chapitre 2). À la suite de cette découverte, il a des « *flashes* » et repense immédiatement à ces deux situations. La réminiscence de ces deux rapports sexuels conduit Victorien à la conclusion qu'il est autocentré et qu'il a des « *problèmes de communication* ». Plus précisément, il détecte dans sa première expérience une preuve d'égoïsme :

V : Alors ça c'était un contexte d'alcoolisation, on était à une soirée, elle me plaisait bien, on s'embrasse à la soirée et après j'insiste. Et en fait c'est à force d'alcool, enfin j'ai pas eu de démarche délibérée de faire boire cette fille, mais après la soirée on est rentré.es chez elle parce que je sais plus j'habitais loin, j'ai trouvé un prétexte enfin voilà. Et j'ai eu le sentiment qu'on a eu une relation, où après coup j'ai eu l'impression que c'est à force d'insistance qu'au bout d'un moment elle s'est dit "ouais bon c'est bon, c'est un moment à passer, j'en ai pas forcément envie, enfin j'en ai pas envie" mais j'étais tellement lourd que ça s'est passé.

R : Vous étiez lourd ?

V : Bah vous savez ce que c'est, y a les potes derrière, on veut montrer que nous aussi on est un mec quoi. Après j'ai pas le souvenir d'avoir beaucoup insisté pour rentrer avec elle mais je pense avoir beaucoup insisté pour coucher avec elle mais l'alcool biaise un peu tout puisque j'ai pas vraiment un souvenir très précis de ce qui s'est passé. Enfin je sais ce qui s'est passé, j'ai pas de black out, mais j'ai pas un souvenir très précis des gestes ou des mots que j'ai pu employer mais j'ai le souvenir d'avoir été particulièrement insistant, pas pour rentrer avec elle mais après pour avoir une relation avec elle oui.

R : Comment elle manifestait qu'elle avait pas envie ?

V : "Nan je suis fatiguée", elle me repoussait un peu, "laisse moi dormir". Mais pour être honnête, et c'est bien ça le problème, je m'en foutais en fait. Je me souviens plus mais je sais même pas si j'ai su un jour. On était dans le même lit donc pour moi je l'ai vécu comme une ambiguïté, et après j'ai pas regardé plus que ça. J'étais pas tellement intéressé par ça.

(Victorien, 32 ans, en couple, employé dans la communication, père : instituteur, mère : éducatrice de jeunes enfants)

Guidé par son « projet sexuel » (Hirsch et Khan, 2019) consistant à prouver à ses pairs que lui aussi peut avoir des relations d'un soir et qu'il est un « mec », Victorien reste focalisé, au cours de l'interaction, sur ses propres intérêts et sur ses propres désirs. Il confie ne pas avoir prêté attention à la manière d'agir et de réagir de son interlocutrice. Aussi, il conserve un souvenir très flou du déroulement concret de l'interaction sexuelle et ne parvient pas à se représenter mentalement les comportements et attitudes décrits par sa partenaire. Sur le moment l'absence de considération pour les gestes corporels et les formulations verbales émises par la partenaire l'amène à poursuivre le scénario sexuel sans se questionner. En relisant cette expérience en revanche, le vague souvenir qu'il a de la scène l'interpelle et le pousse alors à requalifier son comportement d'égoïste et à en déduire un manque de respect vis-à-vis de sa partenaire. Un tel diagnostic le rapproche de la masculinité « toxique », un label utilisé d'abord par les féministes

puis popularisé pour désigner les hommes tenant des propos homophobes et misogynes (Harrington, 2021), car il met en lumière une entrave à l'attente sociale de réciprocité désormais bien admise dans les sociétés occidentales, en particulier parmi les jeunes générations et au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures (Blum et Santelli, 2023 ; Ólafsdottir et Kjaran, 2019) : Victorien ne s'étant montré ni attentionné ni empathique (Bachmann, 2014 ; Eisen et Yamashita, 2019), il été un « mauvais » sujet sexuel, c'est-à-dire un homme moralement répréhensible (Gottzén, 2016a).

Si, quand l'expérience concerne une femme qu'il ne connaît pas et dont il a oublié le prénom, Victorien interprète ses comportements comme la preuve d'un déficit d'altruisme, dans le cas où le rapport sexuel s'inscrit dans une relation conjugale, il perçoit plutôt ses conduites comme un effet de ses difficultés à dévoiler ses vulnérabilités et plus généralement à donner accès à son intimité. Ce différentiel de lecture est sans doute lié aux coûts associés à une interprétation en termes de déficit d'empathie quand la relation concerne sa petite amie : il est d'autant plus difficile d'admettre une indifférence aux ressentis de sa partenaire que l'on est supposé entretenir avec elle une forte relation affective.

V : C'était chez elle, dans une résidence étudiante et on venait de s'engueuler pour une bêtise dont je me souviens plus le sujet. Et là j'ai...c'est difficile de poser un mot là-dessus et c'est très gênant, j'ai eu le sentiment qu'il y a eu une tension sexuelle dans la pièce ou en tout cas une demande de sa part, de sexe sur l'oreiller, de réconciliation sur l'oreiller pardon. Donc on a eu une relation sexuelle, plutôt...c'était pas violent parce que j'ai jamais eu de violence dans mes relations sexuelles en termes de coups, de mots, que ce soit en paroles ou en actes mais assez bruts. Mais ça maintenant je pense que ça venait surtout de moi cette demande de réconciliation, c'est lié à plein d'insécurités que j'avais vis-à-vis d'elle, de la relation. Et à l'époque j'avais de grosses difficultés à dire des trucs de moi, à la laisser rentrer dans mon intimité, du coup je compensais avec les moyens du bord. Mais de sa part, je pense que c'était pas sa problématique du tout. (...) Y avait plutôt eu une absence de gestes de sa part explicites qui explicitent le consentement avant. Après ça s'est terminé, je suis rentré, elle avait pas l'air très satisfaite, elle était dans ses pensées je me souviens, en tout cas j'ai pas eu l'instant de tendresse après une relation sexuelle classique. (...) y avait une approbation différente dans nos relations habituelles.

R : *Comment ça ?*

V : Par des gestes, par une présence, des regards, des choses comme ça. Même...c'est très intime mais une participation plus active. Elle a pas exprimé de refus catégorique mais elle s'est laissée faire. (...) J'ai tout fait quoi, je l'ai déshabillée elle, moi.

(Victorien, 32 ans, en couple, employé dans la communication, père : instituteur, mère : éducatrice de jeunes enfants)

Pour Victorien, cette situation est symptomatique de ses déficiences en tant que partenaire conjugal : c'est parce qu'il ne parvenait pas à exprimer ses émotions, notamment ses inquiétudes et frustrations qu'il aurait cherché à avoir un rapport sexuel avec Garance, indépendamment de ce que celle-ci semblait souhaiter, pour reconnecter avec elle. Cette lecture rejoint celle d'hommes australiens engagés dans des programmes destinés aux hommes auteurs

de violences intrafamiliales qui envisagent leur recours à la violence comme une conséquence de leur colère résultant en partie de leurs difficultés interpersonnelles et de leurs incapacités à communiquer (Seymour, Natalier et Wendt, 2021). Elle rappelle également la perspective développée par des hommes suédois ayant agressé physiquement leurs conjointes qui expliquent leurs comportements violents par leurs inaptitudes à parler avec celles-ci de leurs problèmes de couple (Gottzén, 2016a). En effet, avec la diffusion de la culture thérapeutique et des principes de connaissance de soi, de « self-care », de communication ouverte et d'expression émotionnelle (Illouz, 2008), Victorien comme les autres enquêtés ont tendance à percevoir la publicisation de leurs émotions et la communication comme des savoir-faire cruciaux pour construire des relations amoureuses et conjugales « saines ». Dans ces conditions, les difficultés émotionnelles et communicationnelles sont envisagées comme des défaillances et l'indicateur d'une infériorité morale (Olliffe et al., 2023).

Autrement dit, pour les hommes évoluant parmi la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures et adhérant à la morale sexuelle égalitaire, les discours internes suscités par l'identification de cas de discordances entre aspirations morales et pratiques prennent une forme analogue à celles que connaissent les hommes issus des classes populaires. Dans les deux cas, les enquêtés tirent des conclusions identitaires de leur participation à des expériences non souhaitées – l'unique différence concerne les diagnostics posés qui dépendent des éléments constitutifs de la « bonne » masculinité auxquels les individus se réfèrent. Dans les deux toutefois, ils n'établissent pas eux-mêmes de lien entre ces conclusions identitaires et leur « projet sexuel » (Hirsch et Khan, 2019). Il est bien sûr possible, en tant que sociologue, de reconstituer le « projet sexuel » de chacun d'entre eux, c'est-à-dire d'évaluer si l'homme concerné cherche avant tout dans la sexualité à se sentir désiré, à entretenir un lien d'intimité, à expérimenter sensoriellement ou à accumuler les expériences ; puis de mettre en perspective le sens donné à la sexualité avec le type de diagnostic identitaire. Cependant, contrairement aux femmes qui exprimaient explicitement en entretien leur « projet sexuel », appréciaient leurs expériences à l'aune de celui-ci et en déduisaient des informations sur leur identité, les hommes, eux, ne semblent pas conscients de leur « projet sexuel », ou bien en tous cas n'en parlent pas directement. De fait, ils n'y font référence à aucun moment dans leurs discours, y compris lorsqu'ils tirent de leurs expériences non souhaitées des informations sur qui ils sont.

2.1.2. *Du surgissement de la honte et de la culpabilité à l'étiollement de l'estime de soi*

Peu séduisants, violents envers les faibles, autocentrés, incapables de communiquer... les diagnostics sont peu flatteurs. De telles conclusions identitaires affectent, dans un premier temps, l'image que les individus ont d'eux-mêmes car ces derniers se voient désormais comme des hommes dépourvus de qualités qu'ils jugent pourtant primordiales. Au moment où ils se remémorent leurs expériences antérieures, ils portent alors un regard négatif sur eux-mêmes, ce qui suscite immédiatement chez eux des émotions de honte et de culpabilité.

Suite à la relecture de leurs expériences, les auditeurs du podcast *Les Couilles sur la Table* comme les enquêtés sont en effet nombreux à se dire paralysés par la honte :

Cela me demande beaucoup d'effort de vous écrire. J'ai un sentiment de honte, de culpabilité.
(Homme auditeur, vingtenaire, en couple, classes moyennes)

C'était une expérience très très compliquée. Moi dans ma vie je me suis toujours construit en mode "mon père est violent, ma mère a subi donc je vais tout faire pour être tout sauf mon père". (...) Et donc moi je tenais toujours à ne pas lui faire mal, mon but c'était vraiment, tout ce qui m'intéressait c'était que elle elle ait du plaisir. Parce que déjà que moi j'aime pas la violence, je veux surtout pas produire un truc que je détestais chez mon père. C'est pour ça que pour moi c'est vraiment très dur et que quand elle m'a dit ça a été comme une claque. Je pouvais plus me regarder dans une glace.
(Soufiane, 30 ans, célibataire, ingénieur informatique, père : vendeur dans un souk au Maroc, mère : sans profession)

Soufiane éprouve une émotion de honte particulièrement intense car les conclusions identitaires qu'il tire de son expérience sexuelle non souhaitée par sa partenaire lui font craindre de ressembler à son père, qui représente pour lui un contre-modèle. Violent physiquement et psychologiquement envers son épouse et ses enfants (il les frappe et les humilie), celui-ci incarne, aux yeux de Soufiane, une masculinité repoussoir. Ce phénomène rappelle le rôle de la figure paternelle dans la remise en cause, par les hommes auteurs de violences conjugales, de leurs comportements violents (Gondolf et Hanneken, 1987 ; Pandya et Gingerich, 2002 ; Silvergleid et Mankowski, 2006). Ainsi, Soufiane comme les autres hommes concernés se sentent, du fait de leurs comportements sexuels antérieurs, inférieurs aux autres, ce qui se traduit par une impulsion au repli sur soi : Alexis [20 ans, étudiant en P2 de médecine] « *n'osai[t] plus soutenir le regard des autres* » et « *aurai[t] voulu disparaître* », Lucas [23 ans, étudiant en master 1 d'économie] s'est « *recroquevillé* » sur lui-même.

Outre la honte, les enquêtés expliquent avoir également été atteints voire même parfois submergés par une forte émotion de culpabilité :

Moi qui me pensais à l'écoute des femmes, des corps, moi qui me pensais sensible, doux et attentionné.
Alors je m'en veux aujourd'hui.
(Homme auditeur, 22 ans, classes moyennes/supérieures)

Mais ouais on se sent pas très bien, au départ on se sent assez coupables.
(Victorien, 32 ans, en couple, employé dans la communication, père : instituteur, mère : éducatrice de jeunes enfants)

Les hommes concernés jugent en effet les expériences provoquant chez eux des dissonances psychiques comme étant moralement discréditables et imputent l'origine du rapport sexuel problématique à leurs propres comportements, eux-mêmes interprétés comme une conséquence de leur personnalité déficiente. S'estimant responsables des émotions négatives éprouvées par leur partenaire, ils ressentent un fort malaise qui se traduit par des boucles de pensées (« *c'est pas bien ce que j'ai fait* », « *j'avais pas le droit* ») et par une impulsion à se punir. Pour eux, « *tout est de [leur] faute* » et ils doivent s'attribuer des sanctions pour compenser leurs « mauvaises » conduites.

Les récits collectés montrent que les émotions de honte et de culpabilité affectent l'estime que les hommes interrogés ont d'eux-mêmes, ce qui avait déjà été observé dans des études documentant les reconfigurations des représentations de soi suscitées par la honte (Scheff, 2003). Les enquêtés concernés constatent en effet être moins fiers d'eux et avoir au contraire tendance à douter de leurs conduites, notamment dans le domaine de la sexualité. Certains, à l'instar d'Alexis [20 ans, étudiant en P2 de médecine] se trouvent même « *nul[s]* ». Autrement dit, ils se sentent moins sûrs d'eux.

Or l'affaiblissement de l'estime de soi se traduit dans les interactions par un effritement de l'assurance sociale. Dans leurs groupes de sociabilité, les hommes concernés cessent de présenter favorablement et de défendre leurs manières d'être et d'agir auprès de leurs de pairs : « *Je vais peut-être moins me vanter qu'avant* » [Victorien, 32 ans, employé dans la communication], « *j'ai fait profil bas* », « *j'ai essayé de moins la ramener, pas que j'étais un mec qui la ramenait particulièrement mais en tous cas encore moins, parce que bon voilà, j'avais pas vraiment de quoi être fier* » [Lucas, 23 ans, étudiant en master 1 d'économie]. D'une manière générale, ils osent moins prendre la parole pour donner leur avis au sein de leur groupe de sociabilité et ont, par conséquent, l'impression de perdre du prestige et de voir leur pouvoir de décision diminuer. En matière de séduction, ils disent se montrer plus incertains soucieux, d'éviter de perpétuer la domination masculine en reproduisant leurs comportements passés qu'ils perçoivent désormais négativement. Mehdi [33 ans, employé dans l'hôtellerie au

chômage] confie être « *un peu perdu* » en raison des incertitudes qu'a fait naître sa relecture critique de sa biographie sexuelle. Si le contexte de la covid ne favorise pas les occasions de rencontres, il dit être « *beaucoup moins dragueur* » et avoir récemment « *laissé de côté un peu tout ça* ».

La littérature a déjà monté de longue date que le fait de bénéficier de reconnaissance sociale favorise l'estime de soi – la *certitudo sui* pour reprendre les mots de Pierre Bourdieu (1966) (voir par exemple : Lamont, 2018). Or les entretiens menés auprès d'hommes adhérant au modèle de la « bonne » sexualité égalitaire invitent à formuler l'hypothèse inverse selon laquelle le fait de jouir d'une « mauvaise » estime de soi affecterait le niveau d'assurance dans les interactions et menacerait ce faisant la reconnaissance sociale – y compris dans les cas où les conduites transgressives ne sont pas de notoriété publique (les hommes ayant une mauvaise estime d'eux-mêmes se montrent hésitants, bafouillent, parlent moins et perdent dès lors du charisme). À l'inverse jouir d'une « bonne » estime de soi améliorerait la reconnaissance sociale, c'est-à-dire le fait de se voir attribuer de la valeur par ses interlocuteurs/rices. Plusieurs recherches existantes sur des sujets variés vont d'ailleurs dans ce sens. Pascale Jamouille (2000) met par exemple en lumière les façons dont les regains d'estime de soi permettent aux usagers/ères de drogues dans les quartiers socialement et économiquement relégués de normaliser leur relations sociales. En fait, des sociologues ont défendu l'idée selon laquelle l'estime de soi permettrait d'augmenter son sentiment de légitimité à exister et à agir, élargissant par là le champ d'actions possibles (Ervin et Stryker, 2001).

Finalement, au moment de repérer dans leur biographie sexuelle des expériences qu'ils savent ou suspectent ne pas avoir été souhaitées par leur partenaire, les enquêtés et les auditeurs tirent des conclusions identitaires négatives vis-à-vis d'eux-mêmes et éprouvent, dans un premier temps, de la honte et de la culpabilité. Autrement dit, ils font l'expérience de dissonances psychiques. Ces émotions fragilisent l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes et détériorent, par ricochet, leur statut social, induisant en conséquence une réduction de leur latitude d'action. Cependant, les hommes concernés par de telles trajectoires émotionnelles ont tendance à parler de leur honte et de leur culpabilité à des personnes choisies de leur entourage (leur conjointe ou leurs amis les plus proches selon les cas), surtout quand ils évoluent dans un environnement au sein duquel il est socialement valorisé de dévoiler son intimité (Bidart, 1997). Dans les milieux appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures, le fait de révéler ses comportements passés et ses pensées moralement répréhensibles semble en effet

avoir tendance à être interprété comme un gage de confiance et un révélateur de l'intensité du lien unissant ses membres. Aussi, plusieurs enquêtés dont la partenaire ou le groupe de pairs sont influencés par les idées progressistes mettent des mots sur les émotions provoquées par l'identification, lors de la relecture de leur biographie sexuelle, d'expériences non souhaitées. Or les récits qui sont faits de ces confidences suggèrent que les personnes de leurs interconnaissances auxquelles ils s'adressent se montrent compréhensives et encourageantes. Ce constat rejoint des résultats mis en évidence dans d'autres contextes nationaux. Dans ses enquêtes menées auprès d'hommes suédois engagés dans des programmes d'intervention destinés aux auteurs de violences conjugales d'une part et d'hommes sensibilisés aux questions des violences sexuelles (qui font parvenir leur témoignage de rédemption dans le cadre d'une campagne de prévention féministe) d'autre part, Lucas Gottzén (2019a, 2019b) observe que les personnes auxquelles ses enquêtés ont parlé des violences ont, dans l'ensemble, fait preuve de sollicitude : en reconnaissant leurs actes, les hommes peuvent simultanément se distinguer des hommes qui seraient intrinsèquement violents et ainsi améliorer l'identité véhiculée à leur entourage, regagnant ce faisant du prestige. Face aux réactions positives et aux compliments qu'ils reçoivent, les hommes interrogés dans le cadre de mon enquête semblent atténuer les jugements négatifs qu'ils portent sur eux-mêmes et ajustent leurs façons de se percevoir et d'agir. Que deviennent dès lors les dissonances psychiques provoquées par l'identification d'expériences lors desquelles ils ont « forcé » ? Dans la section suivante, on examine plus avant les effets à plus long terme des relectures sexuelles en s'intéressant notamment aux éléments sur lesquels s'appuient les enquêtés, au moment de l'entretien, pour tempérer la vision négative qu'ils se sont forgés d'eux-mêmes à la suite de leur introspection et atténuer les émotions de honte et de culpabilité.

2.2. Dissiper les émotions négatives et atténuer les perturbations identitaires

Les huit enquêtés concernés par les dissonances psychiques et les auditeurs du podcast *Les Couilles sur la Table* ont en commun de mettre en œuvre un « travail émotionnel » de nature cognitive (Hochschild, 1983) pour affaiblir leurs émotions de honte et de culpabilité : ils déploient des efforts pour recoder le sens des expériences vécues afin de changer leurs idées et leurs pensées. D'une part, ils assignent une nouvelle signification aux expériences non souhaitées en elles-mêmes en cherchant à nuancer leur responsabilité individuelle. D'autre part,

ils reconsidèrent les comportements et attitudes adoptés depuis en s’efforçant de trouver des sources de valorisation.

2.2.1. Nuancer la responsabilité individuelle

Si, dans un premier temps, les enquêtés ont honte et se sentent coupables c’est entre autres parce qu’ils ont l’impression d’être responsables et attribuent la faute à leur « mauvaise » personnalité. Toutefois, lorsque je les interroge, les hommes ne mobilisent plus uniquement cette grille de lecture mais recourent aussi à un cadre interprétatif constructiviste mettant l’accent sur les mécanismes sociaux. De leur point de vue, les expériences au cours desquelles ils ont « forcé » ne sont pas seulement le produit de leur propre personnalité mais résultent directement de l’éducation qu’ils ont reçue et qui ne leur apprenait pas à faire attention aux femmes dans la sexualité. Il est d’ailleurs intéressant de noter que ce qui compte dans les représentations n’est pas tant qui on est actuellement que qui on était *originellement* (leur vraie nature). Les enquêtés comme les auditeurs du podcast *Les Couilles sur la Table* insistent notamment sur le rôle qu’a joué la pornographie dans leur apprentissage de la sexualité, c’est-à-dire dans leur apprentissage des types de pratiques, comportements et attitudes envisageables, et estiment que celle-ci les a « *matrixé* » [Victorien, 32 ans, employé dans la communication] et les a fait devenir des « *monstres d’égoïsme* », uniquement préoccupés par leurs propres désir et plaisir :

Je me considérais pas comme un « macho », plutôt comme un gars « bien », je suis d’ailleurs un gars « bien », mais il me manquait des données, des infos. (...) Mamamia ! Saleté de société !
(Homme auditeur, 44 ans, séparé, classes populaires)

Elevé à la culture pornographique, j’avais un rapport très sauvage à la sexualité.
(Homme auditeur, 22 ans, classes moyennes/supérieures)

Cet aveu, nous sommes nombreux à avoir la possibilité de le faire (autrement dit je suis un cas ultra banal). (...) Cet aveu fait d’autant plus mal à l’individu qu’il devrait être fait par et au nom de la communauté, et pas seulement par l’individu. Je n’ai pas envie de dire pardon. (...) Je n’ai pas envie aujourd’hui de porter la faute de celui que j’étais par ignorance.
(Homme auditeur, trentaine, classes moyennes/supérieures)

L’appropriation, par les hommes, d’une telle interprétation est facilitée par la diffusion de l’usage féministe du consentement (voir chapitre 1) – et plus généralement par la popularisation de la vision constructiviste de la sexualité dans les débats publics, qui expliquent les différences entre les femmes et les hommes par le fonctionnement de la société et l’existence de rapports de pouvoir asymétrique (voir par exemple : Biscarrat, 2015 ; Morin, 2014 ; Santelli, 2022 ;

Soudre, 2021). La focalisation sur la pornographie plutôt que sur d'autres sources d'influence possibles comme les films et séries TV ou les romans est un effet de la « panique morale » que suscitent aujourd'hui les vidéos pornographiques disponibles gratuitement sur des sites Internet. Dans les médias, celles-ci sont en effet décrites comme étant en grande partie responsables des violences sexuelles car elles entraîneraient « des pulsions d'imitation, de terribles complexe, une perte du sens de la réalité, des comportements violents » (Bozon, 2012, p. 131).

En mettant en l'accent sur l'influence de la pornographie et des mécanismes sociaux, les hommes vivant des dissonances psychiques rappellent le poids des dynamiques structurelles et atténuent ce faisant celui de leur personnalité. De leur point de vue, leurs conduites résulteraient de causes externes et non internes à eux. Ils ne seraient donc pas réellement des « forceurs » mais auraient tendance à « forcer » à cause du fonctionnement de la société. Comme cette lecture transfère la charge de la responsabilité de l'individu vers le collectif, elle affaiblit les émotions de honte et de culpabilité. Le témoignage de Luc donne à voir certains mécanismes par lesquels s'opère ce travail émotionnel :

Après moi je me suis pas non plus tapé dessus, j'ai pas voulu rentrer dans cette logique de surculpabilisation qui, entre nous, est complètement vaine. Assez vite, j'ai voulu remettre chaque chose à sa place. Comme on dit faut appeler un chat un chat mais faut pas non plus en faire un tigre si c'est qu'un chat. Ce que je veux dire c'est que oui j'ai eu des comportements pas cools pour mes partenaires dans le passé, je prends ma part de responsabilité mais après je me flagelle pas non plus parce que je suis pas responsable de l'éducation que j'ai reçue, de mes parents mais surtout de l'éducation qu'on reçoit par la télé, le porno. Y a des institutions qui sont pas toutes blanches et je pense que c'est aussi aux politiques de prendre leur responsabilité et à un moment de dire stop.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Cette phase consistant à relativiser sa propre responsabilité dans la survenue d'événements problématiques a déjà été observée à plusieurs reprises chez les hommes. Les étudiants privilégiés ayant vécu des épisodes d'addiction et inscrits dans des internats thérapeutiques tout comme les hommes s'identifiant dépendants affectifs et fréquentant des groupes de soutien imputent leurs troubles à l'environnement dans lequel ils ont grandi et plus spécifiquement leur structure familiale (Irvine, 2000 ; Pfaffendorf, 2019). Cristen Dalessandro et Amy C. Wilkins (2017) constatent qu'à la différence des femmes qui cherchent à faire sens des échecs de leurs relations amoureuses antérieures en s'engageant dans une introspection et en identifiant des justifications intrinsèques à elles-mêmes, les hommes ont tendance à privilégier des facteurs explicatifs extérieurs à eux comme leur entrée à l'université ou des déménagements et les présentent comme inéluctables. Dans une logique analogue, Alix Sponton (2023) remarque que

les pères traversant des périodes difficiles au moment de la naissance de leur enfant expriment peu de culpabilité vis-à-vis de leurs émotions négatives (frustration, épuisement, absence de joie *etc.*) car ils attribuent ces inadéquations à des dysfonctionnements structurels tels que le manque de soutien institutionnel ou la diffusion de discours trompeurs sur les réseaux sociaux ou par les professionnel.les de santé.

Finalement, les hommes atténuent leurs émotions de honte et de culpabilité en s'engageant dans un travail émotionnel cognitif qui consiste à mobiliser une analyse en termes de genre : ils auraient fait vivre des expériences non souhaitées à leur partenaire car ils seraient dépourvus de libre-arbitre et la société les aurait conditionnés à agir de la sorte¹¹⁸. De fait, si les conduites individuelles résultent directement du contexte social et de son fonctionnement, la valeur des hommes en tant qu'individu n'est pas en jeu et les coûts émotionnels engendrés par des comportements jugés néfastes pour les autres se trouvent dès lors considérablement amoindris.

2.2.2. Valoriser ses comportements ultérieurs

Pour affaiblir leurs émotions de honte et de culpabilité et regagner de l'estime de soi, les enquêtés et les auditeurs concernés par les dissonances psychiques déploient en outre un autre type de raisonnement : ils compensent les conclusions identitaires négatives tirées de leurs expériences non souhaitées par la mise en avant d'aspects positifs d'eux-mêmes.

D'abord, ils insistent sur certaines de leurs attitudes qu'ils estiment positives et qui viennent relativiser les conclusions identitaires tirées des expériences non souhaitées. Par exemple, ils sont plusieurs à se présenter comme des hommes « attentionnés », soucieux des émotions, besoins et envies de leurs partenaires, qui ne sont pas exclusivement centrés sur eux-mêmes :

Et je suis et j'ai toujours été quelqu'un d'attentionné, dans la vie mais aussi au lit. Je prends le temps d'écouter, je regarde les réactions du corps, je m'adapte à ce que je crois déchiffrer des mouvements, de la respiration etc. Je suis à l'écoute pour que nous prenions du plaisir à deux.
(Homme auditeur, 22 ans, classes moyennes/supérieures)

¹¹⁸ Sur la tendance des hommes s'identifiant comme féministes à attribuer la responsabilité de leurs conduites sexistes à la « société » et le rôle d'une telle interprétation dans la reproduction des rapports de genre, voir la vidéo de Grégoire Simon (réalisateur). « BEN NEVERT est-il vraiment FÉMINISTE ? (Léo Thiers-Vidal et la sociologie du proféminisme) » [vidéo], Production indépendante, 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=CbnYwB8sU0I> (page consultée le 24/10/2023).

Cet auditeur incarne, en déployant un tel discours, une masculinité proche des formes socialement valorisées en particulier chez les jeunes (Aho et Peltola, 2023 ; Ólafsdottir et Kjaran, 2019). Mais en se donnant à voir comme « *quelqu'un d'attentionné* » aussi bien dans le domaine de la sexualité que dans la vie en général, et ce alors qu'il vient d'annoncer qu'il a « *eu un rapport non-consenti avec une ex* » car il « *pensai[t] alors beaucoup plus à [lui] qu'à elle* », cet auditeur fait en outre de son expérience une exception, une erreur de parcours, qu'il impute d'ailleurs partiellement à sa consommation d'alcool : il était « *saoul* ». Plusieurs hommes en proie à des dissonances psychiques soulignent par ailleurs leur investissement personnel dans la lutte contre le sexisme et le patriarcat. Ils évoquent notamment le travail éducatif entrepris auprès de leurs pairs (amis, frères, collègues de travail *etc.*) pour leur « *apprendre la culture du consentement* » et les habituer à prendre au sérieux le désir des femmes.

Aujourd'hui, j'ai la sensation d'être un nouveau converti : je vois le sexisme partout où il se trouve, et il est absolument partout. J'essaye d'être vigilant sur mes propres remarques, attitudes et sur celles des amis. En écoutant et lisant, j'ai l'impression d'avancer : Plusieurs de mes collègues m'ont d'ailleurs félicité d'être un allié anti-sexiste sur le lieu de travail (j'étais commercial en start-up IT). (...) Je discute aussi de cela avec, d'autres amis hommes, qui eux également se posent des questions sur leurs comportements passés et se demandent également comment ils ont pu aller jusqu'à telle ou telle extrémité.
(Homme auditeur, 27 ans, classes moyennes/supérieures)

Si cet auditeur reconnaît avoir, au cours de sa jeunesse, contraint l'une de ses camarades de classe à l'embrasser et à lui faire une fellation, il revendique désormais une identité exemplaire non seulement en tant que partenaire sexuel mais aussi comme sujet politique. Ce faisant, il se construit non seulement une masculinité progressiste, consciente des inégalités de genre mais performe aussi une masculinité active, qui œuvre pour subvertir la domination masculine et participe ainsi au changement social. Or la sensibilité aux inégalités de genre tout comme l'investissement dans la sphère publique pour prendre part aux luttes sociales sont des éléments constitutifs des formes valorisées de masculinité, en particulier parmi les jeunes génération et au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures (Lamont, 2015 ; Pascoe et Hollander, 2016).

Au-delà de l'évocation d'attitudes jugées positives, les hommes mentionnent aussi leurs comportements actuels en situations sexuelles pour compenser les conclusions identitaires négatives tirées de leurs expériences non souhaitées. Dans les récits collectés, deux types de conduites sont fréquemment cités : les conduites attentistes d'une part, la communication

verbale d'autre part. Au cours des entretiens, plusieurs enquêtés ont en effet expliqué être eux-mêmes inoffensifs du fait de leur tendance à adopter des postures attentistes dans la sexualité. Ce phénomène rappelle le cas des hommes pro-féministes états-uniens qui reconnaissent l'existence d'un privilège masculin mais qui se « désidentifient » du groupe des hommes et considèrent ne pas bénéficier de tels avantages du fait de leur caractéristiques individuelles (telles que leur morphologie, leur apparence physique ou leur sensibilité émotionnelle) qui les rapprochent du groupe des femmes (Bridges, 2021). Pour Maxime, un pharmacien âgé de 26 ans, par exemple, qui se décrit comme une « *proie plutôt qu'un chasseur* », les risques encourus par ses partenaires sont minimes puisqu'il attend que celles-ci lui manifestent explicitement un intérêt sexuel avant d'engager un rapprochement physique. L'absence de danger est aussi mentionnée par les hommes expliquant (im)poser des barrières lorsqu'ils pensent impossible que leur partenaire soit véritablement consentante. C'est le cas de Marc qui refuse d'avoir des rapports sexuels avec sa copine quand celle-ci a consommé de l'alcool (quand bien même la situation inverse ne lui pose en revanche pas de problème) :

Mais après si elle est alcoolisée et qu'elle a envie, je dis "non", c'est déjà arrivé plusieurs fois. J'avais pas envie parce que même si elle me disait oui, même si elle me suppliait, on va dire ça comme ça, je disais "non" parce que...Je sais qu'elle me dirait "oui", elle me l'a dit, après je veux dire, même elle m'a dit que ça la saoulait un peu ma réaction. Mais tant pis je préfère quand même parce que si je sais pas qu'elle est complètement d'accord à 100%, j'ai pas envie. Je veux pas qu'elle regrette après. Dans ces moments-là elle est pas responsable donc, c'est à moi d'être responsable pour deux.

(Marc, 20 ans, en couple, étudiant en licence langues étrangères appliquées anglais/néerlandais, père : technicien, mère : bibliothécaire)

C'est également le cas d'Alexis qui juge préférable de temporiser l'accès à la sexualité dans les relations de séduction car « *pour les filles faut plus de temps [pour être prête]* ». Ainsi, tandis qu'il s'est récemment rapproché d'une étudiante en médecine d'un an sa cadette avec laquelle il envisage de s'engager dans une relation conjugale, il raconte lui avoir « *mis un stop* », quelques jours avant l'entretien, pour « *ralentir la cadence* ». Alors que tou.te.s deux étaient en train de se « *câliner* » dans le lit et que sa partenaire semblait s'apprêter à lui caresser le sexe au travers de son jean, Alexis s'est rapidement dégagé de son étreinte et lui a proposé de sortir manger une glace pour « *faire diversion* » :

Je me dis c'est un peu tôt au bout d'une semaine qu'elle sente un sexe en érection proche d'elle, je pense que c'est...J'ai pas envie de la brusquer ou de lui imposer un rythme trop rapide parce que j'ai envie de baiser. Et si elle m'avait touché bah c'est dur à cacher le truc de la ceinture ou de j'ai un truc dans ma poche ça marche pas tout le temps.

(Alexis, 20 ans, en couple, étudiant en P2 de médecine, père : rédacteur en chef dans une maison d'édition, mère : enseignante-chercheuse en histoire de l'art mais absente, vit avec sa belle-mère gastro-entérologue depuis plus de 15 ans)

Parce qu'ils se présentent comme des hommes dorénavant peu entreprenants ou du moins comme des hommes évitant désormais de prendre les initiatives dans certaines circonstances, Maxime, Marc ou Alexis véhiculent dès lors l'image de « gars *safe* », ce qui leur permet de minimiser l'importance des expériences non souhaitées dans leur construction identitaire. De leur point de vue, les traits de personnalité négatifs qu'ils déduisaient de leur biographie sexuelle ne sont plus valables aujourd'hui car ils adoptent des comportements précautionneux. D'ailleurs, aucun ne problématise les inégalités de genre qui découlent de leurs nouvelles manières d'agir. D'abord, le fait de bloquer l'accès à la sexualité au nom du bien-être de la partenaire alors même que celle-ci ne partage pas cet avis reconduit le contrôle de la sexualité féminine. Autrement dit, ces enquêtés présentent leur logique d'action comme féministe alors que cette attitude pourrait être interprétée comme paternaliste, celle-ci reposant implicitement sur l'idée d'une sagesse « masculine » et consistant ce faisant à décider ce qui est bon pour les femmes. De plus, l'absence de prise d'initiative masculine ne signifie pas nécessairement que les partenaires s'engagent dans des rapports sexuels dont elles ont envie. De fait, les femmes peuvent se sentir en « dette de sexe » pour différentes raisons (Carbajal, Colombo et Tadorian, 2019), anticiper l'occurrence de violences (Boucherie, 2019a) ou bien l'émergence, chez les hommes, d'émotions de frustrations et mécontentements (Santelli, 2018) et instiguer en conséquence un rapport sexuel préventif. Ainsi, les hommes ne mentionnent pas et masquent les effets contrastés de leurs conduites attentistes de façon à s'en servir uniquement comme des marques de leur engagement dans la lutte contre les inégalités de genre.

À l'instar de Luc [44 ans, informaticien] ou de Mehdi [33 ans, employé dans l'hôtellerie au chômage], d'autres enquêtés ont plutôt insisté sur les efforts déployés pour instaurer une « bonne » communication avec leur partenaire. À leurs yeux, leurs manières de faire permettent d'éviter les usages opportunistes de malentendus. En ce sens, Luc explique :

Moi y a pas de "ah mais t'as cligné de l'œil, tu t'es touché les cheveux, du coup j'ai cru que..." La mauvaise foi masculine qu'on connaît tous. Avec moi y a pas de ça c'est "tu veux ?" c'est cool on va apprendre continuons à se connaître, "tu veux pas ?" pas de souci. Y a même aucun malaise, on peut tout à fait continuer la soirée ensemble si on a des atomes crochus par ailleurs et être ami.es. C'est déjà arrivé, et y a zéro souci.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Une telle lecture rejoint la perspective développée par certaines recherches suggérant que les individus ont tendance à jouer de l'ambiguïté et interprètent les situations ambivalentes à leur avantage. À partir d'une enquête menée sur un campus universitaire situé dans le sud des États-

Unis auprès d'étudiant.es hétérosexuel.les, Danielle M. Currier (2013) constate que femmes comme hommes utilisent le terme de « hookup » pour qualifier leurs expériences sexuelles car le caractère vague de l'expression permet de laisser entendre, pour les premières, qu'il n'y a pas nécessairement eu de pénétration vaginale quand bien même celle-ci a effectivement eu lieu, et pour les seconds, qu'il y a eu des pratiques sexuelles alors que les partenaires se sont uniquement embrassé.es. En matière de sexualité plus spécifiquement, Nicole Bedera (2021) constate que les hommes comprennent les gestes de leurs partenaires (par exemple le fait qu'elles se laissent embrasser) comme des signes d'assentiment alors mêmes que celles-ci expriment selon les cas aussi bien un consentement qu'une absence de consentement. Ainsi, en déclarant dissiper toute forme d'ambiguïté de leurs rapports sexuels, les enquêtés en proie à des dissonances psychiques se présentent comme des « gars *safe* » qui ne risquent pas de profiter du flou de la situation pour suivre leurs désirs. De même que les hommes mettant en avant leur absence de prise d'initiative, ces derniers ne réfléchissent pas aux inégalités de genre susceptibles d'accompagner leurs pratiques d'explicitation. Or, le recours à la communication verbale ne garantit pas nécessairement l'épanouissement sexuel des femmes. D'abord, parce que, comme on l'a déjà vu dans la première partie de ce chapitre avec le cas de Ségolène, l'explicitation des désirs contrevient à la norme de la réserve féminine et peut ainsi complexifier l'expression, chez les femmes, de leurs envies et limites. Ensuite, parce que même si les femmes expriment leurs envies, cela ne signifie pas que ce sont ces envies qui guideront le cours de l'interaction. De fait, si les deux partenaires formulent des souhaits divergents, un compromis doit être trouvé. Or si ce compromis dépend des rapports de force au sein de couple, il a tendance à pencher dans le sens de l'homme même lorsque la femme détient globalement davantage de pouvoir dans la relation car la sexualité étant codée comme un domaine d'activité « masculin », les hommes sont supposés détenir une forme d'expertise, ce qui confère une plus grande légitimité à leur volonté. De plus, lorsque les rapports sexuels s'inscrivent dans des relations conjugales, les hommes ont parfois le sentiment, sous prétexte de leur « bonne » communication de « *connaître comme le fonds de [leur] poche* » [Jean, 23 ans, étudiant en D3 de médecine] leur partenaire et de deviner leurs envies et limites, parfois même mieux ou avant elles.

Les enquêtés comme les auditeurs du podcast valorisent d'autant plus leurs attitudes égalitaires et leurs comportements sexuels qu'ils les comparent aux conduites décrites par les autres hommes ainsi qu'à celles qu'eux-mêmes avaient pour habitude d'adopter par le passé.

D'un côté, le contraste entre leurs manières d'être et d'agir et celles des autres les amène à se percevoir comme des hommes présentant un caractère d'exception :

Mais aussi soulagé de poser des mots sur une situation, qui était restée inconsciemment dans un coin. Soulagé, pas forcément de l'acte mais assez content de poser des mots et assez content de pouvoir passer ce cap-là en me disant "bon ok j'ai fait une connerie, j'ai fait quelque chose qui me semble borderline" donc déjà j'ai fait le premier pas de me poser la question de... (...) Et déjà ça je pense qu'on est pas beaucoup de mecs à le faire donc de manière assez égocentrée je me dit déjà c'est cool.
(Victorien, 32 ans, en couple, employé dans la communication, père : instituteur, mère : éducatrice de jeunes enfants)

Comme la plupart des hommes concernés par les dissonances psychiques, Victorien mobilise un cadre interprétatif constructiviste pour faire sens des expériences non souhaitées qu'il a fait vivre à sa partenaire. De son point de vue il ne serait « *pas non plus un monstre* » mais « *juste un mec* » qui a été « *élevé dans une société patriarcale* » et qui en a en conséquence incorporé les valeurs. Aussi, il serait loin d'être le seul à avoir eu des « *mésaventures avec la question du consentement* ». En revanche, il pense être l'un des rares à en prendre conscience et à s'interroger, ce qui est « *déjà cool* ». Autrement dit, il se montre capable de réflexivité, ce qui témoigne de son aptitude à se distancier des comportements majoritaires et à prendre du recul vis-à-vis des normes. Or, dans le contexte socioculturel actuel valorisant l'accomplissement de soi dans une conscience réflexive (Dagiral, 2019), de telles compétences sont perçues comme une preuve d'intelligence. D'ailleurs, cette tendance à envisager les conduites progressistes que l'on adopte comme étant atypiques n'est pas spécifique aux hommes en proie à des dissonances psychiques. On retrouve une logique analogue dans d'autres situations chez de nombreux hommes, d'âge et d'origine sociale variés. En fonction de leur trajectoire, ceux-ci mettent l'accent sur différentes dimensions de leur vie pour prouver leur statut particulier et leur capacité à s'engager dans des pratiques présentées comme peu banales (communication, gestion des émotions éprouvées par leur entourage, écoute *etc.*) : certaines expériences de vie socialement perçues comme difficiles ou transgressives telles que des troubles d'addiction, des ruptures amoureuses émotionnellement éprouvantes, des paternité précoces, une marginalité liée à l'appartenance à des sous-cultures Gothiques, la participation à des programmes d'intervention auprès d'auteurs de violences conjugales *etc.* (par exemple : Gottzén, 2019a ; Oliffe et al., 2023 ; Pfaffendorf, 2017 ; Wilkins, 2008).

D'un autre côté, en soulignant le contraste entre leurs anciennes et leurs nouvelles conduites, les hommes concernés par les dissonances psychiques se donnent à voir comme des personnes capables d'intégrer les critiques et de s'ajuster en conséquence, autrement dit de

progresser. En entretiens, ils insistent en effet sur leur métamorphose et sur sa matérialisation concrète, à savoir l'acquisition de compétences et de manières de penser inédites, en adéquation avec l'« éthos égalitaire » : « *j'ai beaucoup évolué là-dessus* », « *j'ai la sensation d'être un nouveau converti* », « *je suis plus du tout le même* »... Pour ce faire, ils décrivent avec précision le fossé qui sépare la personne qu'ils étaient autrefois de celle qu'ils sont à présent, comme en attestent les marqueurs temporels (« *avant* », « *quand j'étais jeune* », « *adolescent* », « *aujourd'hui* », « *maintenant* » etc.) émaillant les entretiens. À l'instar de la stratégie consistant à se distinguer de la majorité des hommes, ce « narratif de réforme de soi » (« reform narratives ») (Presser, 2008) distinguant la forme actuelle du soi à des versions précédentes semble également être relativement courante, en particulier en ce qui concerne les comportements adoptés dans le domaine de la sexualité et de la vie affective. Interrogés par Cristen Dalessandro et Amy C. Wilkins (2017), les jeunes hommes hétérosexuels âgés de 22 à 32 ans opposent leurs anciennes relations amoureuses qui se sont soldées par des échecs à leur relation actuelle en insistant sur leurs propres transformations. Avec le temps, ils disent avoir appris à abandonner une part de leur autonomie et à tenir compte des émotions de leurs partenaires : plus matures, ils seraient devenus de meilleurs partenaires. De la même manière, Lucas Gottzén (2019b) repère de nombreux indicateurs de honte dans les récits de conduites sexistes produits par des hommes suédois et envoyés à une campagne de prévention féministe anti-violence. Il montre alors que les narrateurs tentent d'atténuer leurs émotions négatives par la mobilisation d'un argument de progression : leurs comportements sexuels antérieurs de « forceurs » auraient résulté de l'influence des structures patriarcales et de leur ignorance des effets engendrés par une telle organisation sociale. Conscient des mécanismes à l'œuvre, ils seraient dorénavant de nouveaux hommes, empathiques et œuvrant pour l'égalité. Des narratifs similaires se retrouvent aussi dans la recherche menée par Linn Sandberg (2011) en Suède auprès d'hommes hétérosexuels qui décrivent un processus de maturation sexuelle au cours duquel ils sont passés d'une attitude autocentrée à un rapport plus attentionné à leurs partenaires, davantage soucieux de leur satisfaction.

Encadré 8 – Faire le récit d’expériences non souhaitées en entretien : un levier de revalorisation

Prendre part à un entretien sociologique sur la sexualité et partager avec l’enquêtrice ces récits de rapports sexuels non souhaités a parfois été vécu comme une expérience participant pleinement au processus de revalorisation de soi.

D’abord, les interviewés sont plusieurs à être revenus sur le caractère hors du commun de leur démarche. Si la relecture critique de sa biographie sexuelle est considérée comme un acte d’exception, la publicisation de celle-ci auprès d’une sociologue du genre et de la sexualité, en l’occurrence une jeune femme associée au féminisme, l’est encore davantage. Rare, cette pratique sociale est alors supposée témoigner de leur unicité. Mehdi le formule d’ailleurs assez explicitement :

C'est pas une expérience qui me hante ce qui s'est passé à l'université, la dernière fois où j'y ai repensé c'est quand j'ai vu ton message à toi, donc je me suis dit que peut-être le fait de t'en parler aussi c'était...et le fait de l'avouer...Qui est prêt à avouer des choses comme ça ? Qui t'a envoyé un message pour te raconter "oui moi j'ai quelque chose à te raconter de quelque chose que j'ai fait". Tout le monde le fait pas, moi oui.

(Mehdi, 33 ans, en couple, employé dans l’hôtellerie au chômage, père : ouvrier non qualifié, mère : aide à domicile)

Le fait de dévoiler sa vie intime et surtout les erreurs qui l’ont ponctuée constitue ainsi un moyen d’améliorer l’image que les enquêtés ont d’eux-mêmes.

Mais le regain d’estime de soi ne résulte pas seulement de la décision de participer au dispositif d’enquête, il découle également du rôle endossé par l’enquêtrice. Comme j’ai pris le parti d’adopter une posture empathique et comme j’ai toujours cherché à me placer du point de vue de l’enquêté pour comprendre dans un sens wébérien son parcours, je suis systématiquement allée dans son sens, hochant la tête, l’encourageant, manifestant des signes d’approbation. Aussi, mes réactions ont pu être interprétées comme une forme d’assentiment aux propos tenus. Dans certains cas, il semblerait même que la posture compréhensive adoptée ait été perçue par l’interviewé comme une forme d’excuse de ses conduites passées et de félicitations pour son introspection. C’est en tous cas ce que laisse penser l’entretien mené auprès d’Alexis, qui m’a confié en partant :

Je me sens beaucoup mieux. Vraiment une bonne journée commence ! Dans un sens où c’était lourd à porter (...) Par rapport à Lou, oui, je me sentais coupable, pas fier.

(Alexis, 20 ans, en couple, étudiant en P2 de médecine, père : rédacteur en chef dans une maison d’édition, mère : enseignante-chercheuse en histoire de l’art mais absente, vit avec sa belle-mère gastro-entérologue depuis plus de 15 ans)

Parce que ces hommes ont l’impression de recevoir l’aval de la sociologue, ils se sentent valorisés par autrui. Ce phénomène pose d’ailleurs des questions éthiques et rejoint les questionnements de Florian Vörös (2014) lorsqu’il s’interroge sur les implications de la complicité hégémonique qui s’est parfois installée au cours de ses entretiens sur les usages pornographiques qu’il a réalisés avec des hommes. Par complicité hégémonique, il entend la « production d’un espace conversationnel où s’articulent des affects et des discours orientés vers le maintien d’un ordre du genre hiérarchisant et excluant » (paragraphe 31). À certains égards, les entretiens réalisés dans le cadre de cette enquête mettent aussi en jeu une complicité hégémonique dans la mesure où des hommes regagnent de l’estime d’eux-mêmes après avoir rapporté des expériences non souhaitées, tandis que le même processus ne s’enclenche pas chez les femmes (comme on le verra dans le chapitre suivant).

Ainsi, une partie des hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire sont amenés à vivre, du fait de leurs comportements sexuels, des dissonances psychiques. Identifiant dans leur biographie intime certaines expériences qu'ils savent ou devinent ne pas avoir été souhaitées par leur partenaire, ils tirent des conclusions identitaires négatives vis-à-vis d'eux-mêmes et ressentent de la honte et de la culpabilité, ce qui fragilise l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Cependant, ces dissonances psychiques sont rapidement atténuées par le recours à des constructions mentales permettant de tempérer la honte et la culpabilité. Ces constructions mentales consistent essentiellement à trouver des systèmes explicatifs affaiblissant leur responsabilité individuelle et à repérer dans leurs manières d'être et d'agir des comportements et attitudes pouvant être valorisés. En se stabilisant sur de tels systèmes justificatifs, les hommes arrêtent de se répéter qu'ils sont « *nuls* », « *horribles* », « *fondamentalement mauvais* », et ainsi sortent des processus d'autodévalorisation. Ce constat m'invite à formuler l'hypothèse de la détention par les hommes de dispositions à la *résolution des dissonances* alimentant leur faible propension à la *problématisation*.

Je désigne par problématisation l'acte consistant à repérer une tension, un décalage ou une inadéquation entre les situations sociales vécues (c'est-à-dire les pratiques, comportements et attitudes adoptés) et les situations sociales désirées (c'est-à-dire les aspirations morales). De fait, il apparaît que les hommes problématisent peu leurs conduites sexuelles et que, lorsqu'ils se trouvent dans une configuration telle qu'ils sont contraints de le faire, la problématisation est de courte durée. Dès qu'ils parviennent à un système justificatif qu'ils jugent suffisamment satisfaisant pour faire sens de la dissonance – à un mode de résolution du problème pour le dire autrement – ils se stabilisent dessus et ont peu le réflexe de revenir dessus. Les enquêtés concernés et les auditeurs ne semblent pas réfléchir de nouveau à la question et remettent rarement en cause leurs analyse (en termes de construction sociale) et leurs interprétations pour envisager de nouvelles grilles de lecture possible et tenter d'affiner leur compréhension du phénomène. Honte et culpabilité dissipées, le sujet de préoccupation est balayé.

Conclusion

Dans les récits collectés dans le cadre de cette recherche, les hommes exercent la majeure partie du temps une forme de maîtrise sur le scénario sexuel et ce, indépendamment de leur morale sexuelle de référence. Dans la plupart des cas, ils sont aux commandes de

l'interaction sexuelle dès le départ parce qu'ils font le « premier pas », c'est-à-dire engagent la sexualisation de l'interaction. Certains – ceux qui sont incapables de décoder les implicites ou qui sont timides (donc indépendamment une fois encore de la morale sexuelle de référence) – adoptent toutefois dans un premier temps une posture attentiste, avant de prendre l'initiative des actes constitutifs du script sexuel et d'impulser le rythme de sa progression. Dans la littérature, cette inertie des pratiques a souvent été expliquée par un argument en termes de privilège : les hommes continueraient d'agir ainsi car de tels modèles de conduites leur seraient favorables, leur permettant de suivre leurs désirs et d'optimiser leur plaisir. Cependant, adopter cette unique perspective pour rendre compte de la permanence de la répartition genrée des rôles sexuels présente deux écueils. D'une part, elle ne tient pas compte du vécu subjectif de certains hommes, qui se plaignent de devoir être entreprenants et disent même parfois en souffrir. D'autre part, elle suppose que les hommes soient des individus rationnels guidés par des raisonnements de type calcul coûts/bénéfices qui donnent en outre la priorité aux effets de court terme (les hommes préféreraient satisfaire immédiatement leurs désirs quitte à prendre le risque de se faire, plus tard, quitter par leur partenaire frustrée voire exténuée par leur absence d'épanouissement sexuel). En mettant en exergue le rôle des normes qui structurent les interactions et des stéréotypes qui en résultent, les matériaux empiriques composant cette enquête invitent alors à apporter au moins une explication complémentaire à la piste du privilège. Les individus orientent leurs actions en fonction des anticipations qu'ils font des conduites et interprétations de leur partenaire à la fois pour pouvoir se coordonner et pour éviter de « perdre la face ». Or, en cas d'incertitude, c'est-à-dire en particulier lorsque le rapport sexuel ne s'inscrit pas dans une relation préexistante, femmes comme hommes se réfèrent à des figures et des scénarios culturels circulant largement dans la société.

Si les récits collectés donnent à voir la récurrence des situations dans lesquelles les hommes sont aux commandes du déroulement de l'interaction sexuelle, ils montrent que les enquêtés et les auditeurs, quand bien même ces derniers se réfèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire et voient dans la sexualité masculine le risque d'insister, sont loin de systématiquement repérer dans leur propre biographie sexuelle des expériences au cours desquelles ils auraient eux-mêmes passé outre le non-consentement de leur partenaire. Ils le font seulement lorsqu'ils sont directement confrontés à des récits de violences sexuelles (relatés par l'une de leurs anciennes partenaires qui les accuse directement ou bien véhiculés par des supports médiatiques qui proposent un scénario similaire à l'un ou plusieurs de leurs rapports

sexuels). Dans ce cas, ils se concentrent sur un nombre réduit d'expériences (et ne considèrent pas qu'il s'agit là de l'ordinaire de leur sexualité).

Dans un premier temps, les hommes ayant le sentiment d'avoir « forcé » une ou plusieurs femmes par le passé vivent des dissonances psychiques : ils tirent des conclusions identitaires négatives vis-à-vis d'eux-mêmes et ressentent alors de la honte et de la culpabilité. Tout comme les femmes, ils se trouvent donc en proie à des discours internes suscités par des discordances entre aspirations morales et pratiques. Ces émotions fragilisant l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes, elles limitent dans un premier temps leur latitude d'action aussi bien sur le marché de la séduction que dans leurs groupes de sociabilité. Cependant, à la différence des femmes qui étaient nombreuses à s'engager dans des spirales d'autodévalorisation, ils se trouvent affectés par de telles dissonances de façon passagère. Les hommes mobilisent en effet relativement rapidement des systèmes justificatifs qui leur permettent de nuancer les enseignements identitaires défavorables tirés de ces expériences non souhaitées par leur partenaire. D'une part, ils mobilisent des cadres interprétatifs constructivistes qui atténuent leur responsabilité individuelle. D'autre part, ils repèrent dans leurs manières d'être et d'agir certaines dimensions qu'ils peuvent juger positivement et ainsi améliorent l'image qu'ils ont d'eux-mêmes. Une fois ces grilles de lecture mobilisées, les hommes ne problématissent plus le désajustement de leurs conduites antérieures vis-à-vis de leurs aspirations morales. Tout se passe comme s'ils classaient la question, si ce n'est de façon définitive – les matériaux ne permettent pas de le dire – au moins pour un certain temps.



Dessin de l'autrice, *Engouffrée dans une spirale d'autodévalorisation*, 2024.

Conclusion de la deuxième partie

Que se passe-t-il au niveau des scénarios sexuels lorsque les individus changent de morale sexuelle et se réfèrent à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire visant à lutter contre la domination masculine et promouvant l'émancipation féminine ? On pourrait penser que la contestation des représentations biologisantes de la sexualité et l'adhésion à l'idéal de réciprocité, ainsi que la conviction résultante selon laquelle la répartition genrée des rôles sexuels n'est non seulement pas inéluctable mais en plus non souhaitable, amènent les hommes et les femmes à modifier leurs conduites en situation sexuelle. Les premiers arrêteraient d'être aux commandes des interactions sexuelles en prenant les initiatives tandis que les secondes abandonneraient leur posture passive. Autrement dit, on pourrait s'attendre à ce que les femmes gagnent en pouvoir de décision en situation sexuelle débouchant ainsi sur une réduction des inégalités de genre. On observerait en conséquence des différences de comportements entre les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire et les autres (se référant à la morale sexuelle libérale ou conservatrice) d'une part ; et entre les hommes adhérant à la morale sexuelle égalitaire et les autres (se référant à la morale sexuelle libérale ou conservatrice) d'autre part. L'enquête sur les usages féministes du consentement et la diffusion d'une morale sexuelle égalitaire montre toutefois que la situation est toute autre : les comportements érotiques adoptés sont relativement stables quelle que soit la morale sexuelle de référence. Ce phénomène donne lieu à de nouvelles formes d'inégalités de genre, qui procèdent notamment des dissonances psychiques générées par le décalage entre la réalité des pratiques et les fortes aspirations morales. En décentrant le regard du seul niveau interactionnel pour tenir compte du niveau psychique, cette deuxième partie a ainsi permis de compléter et d'approfondir la compréhension des mécanismes à l'œuvre dans le déroulement concret de la sexualité relationnelles qui, articulés les uns aux autres, produisent les inégalités.

Les deux chapitres ont d'abord montré que la maîtrise de la sexualité est toujours, dans la majorité des cas, aux mains des hommes. Les femmes interrogées participent souvent à des rapports sexuels alors qu'elles n'en ont pas envie tandis que les hommes enquêtés sont habitués à prendre les initiatives. Pour rendre compte de cette inertie des conduites malgré la volonté des individus à mettre en conformité leur sexualité avec leur idéologie égalitaire, les deux chapitres ont mis en évidence le poids des dispositions et des normes sociales structurant les interactions. Intériorisées au cours de processus de socialisation antérieurs, dans des contextes variés, qui ne

sont pas toujours en lien avec la sexualité, les dispositions contraignent les actions en situation sexuelle. Les stéréotypes influencent quant à eux le type de contrôle social régissant les rencontres sexuelles. Les femmes se trouvent cantonnées à une posture relativement passive dans la sexualité car elles ont souvent incorporé, au cours de leur jeunesse, de faibles dispositions au désir et de fortes dispositions à l'oubli de soi et à l'évitement du conflit qui complexifient, lors des face-à-face, l'interruption frontale de la sexualisation de l'interaction. Face à la relative passivité de leurs partenaires, les hommes prennent les initiatives parce que les femmes sont peu équipées pour ressentir et identifier le surgissement de leur désir sexuel et donc pour savoir ce qu'elles veulent et agir, et parce qu'ils se heurtent ou craignent de se heurter aux jugements de leurs partenaires s'ils ne se montrent pas suffisamment entreprenants. Habituellement, l'inertie des conduites individuelles est expliquée par un calcul rationnel de type coûts-bénéfices : les hommes seraient guidés par une logique de préservation de leur privilège et les femmes par un raisonnement prenant la forme d'une optimisation sous contrainte (au regard du double standard de sexe, elles choisiraient l'option la moins astreignante). Ainsi, cette partie a fait émerger une piste explicative complémentaire à celle implicitement mise en avant par la littérature, offrant ce faisant la possibilité d'affiner l'analyse des facteurs sociaux impliqués dans la production d'inégalités au cours des interactions sexuelles.

Au-delà de la mise au jour de ces deux variables, les deux chapitres ont également donné à voir l'importance du niveau psychique dans la fabrique des inégalités sociales. De fait, les situations de décalages entre comportements sexuels effectivement adoptés et exigences morales produisent dans certains cas des dissonances psychiques car en prenant conscience qu'ils transgressent les attentes normatives auxquelles pourtant ils se réfèrent, les individus tirent des conclusions identitaires négatives. En effet, comme ils interprètent leurs conduites comme des révélateurs de qui ils sont et comme ils repèrent une distance vis-à-vis des modèles de masculinité et de féminité hégémoniques, ils éprouvent des émotions de honte et de culpabilité qui enclenchent des dynamiques d'autodévalorisation. Cet affaiblissement de l'estime de soi provoque alors des effets sociaux importants dont notamment une perte d'assurance sociale à l'origine d'une dégradation de son prestige au sein des sociabilités, un étiolement de son pouvoir de séduction et plus généralement une tendance à la paralysie et une contraction de la latitude d'action. Or tout le monde ne vit pas les mêmes dissonances psychiques.

D'une part, les hommes sont largement moins nombreux à connaître des dissonances psychiques que les femmes. De telles dissonances ne surviennent chez les premiers que lorsqu'ils repèrent dans leur biographie sexuelle, après avoir été confrontés à des témoignages ou à des reproches de la part de leur(s) ex- partenaire(s), des expériences qui étaient non souhaitées par leur partenaire. À l'inverse, elles apparaissent très fréquemment chez les secondes, dès lors que celles-ci déploient une forme de réflexivité et s'aperçoivent ne pas s'être affirmées au cours d'un face-à-face.

D'autre part, les dissonances psychiques ont tendance à être durables pour les femmes, quand elles sont, au contraire, évanescentes pour les hommes. Les premières s'engagent dans des spirales d'autodévalorisation et problématissent de façon répétée les décalages entre pratiques et idéologie, s'enfonçant plus ou moins dans des mécaniques d'autoflagellation. Chez les seconds, l'expérience de la honte et de la culpabilité donne rapidement place à une phase au cours de laquelle sont échafaudés des systèmes justificatifs pour surmonter ces dissonances, c'est-à-dire pour dissiper les émotions négatives et restaurer l'image qu'ils ont d'eux-mêmes.

Au sein du groupe des femmes, de telles dissonances psychiques sont en outre plus intenses chez certaines que chez d'autres – celles qui ont vécu, au cours de leur enfance et de leur adolescence, des violences symboliques et qui n'entretiennent pas de lien de proximité avec les outils et techniques psy. Or, bien que la culture thérapeutique ait tendance à se diffuser dans l'ensemble de l'espace social, elle demeure tout de même l'apanage des classes moyennes et supérieures. En conséquence, les femmes appartenant aux classes populaires se trouvent, dans l'ensemble, davantage susceptibles de s'engouffrer dans des spirales d'autodévalorisation.

Si la répartition genrée des rôles sexuels présentent, en dépit de la diffusion de la morale sexuelle égalitaire, une certaine inertie, les manières d'être, d'agir et de penser des femmes et des hommes ne se trouvent tout de même pas exemptes de tout changement. En particulier, de nouvelles opérations psychiques voient le jour, traduisant une intériorisation des contrôles. Autrement dit, quelles que soient les transformations effectives de leurs conduites sexuelles, les individus ne sont pas indifférents aux jugements sociaux. Ce sont alors les ajustements dans lesquels ils s'engagent pour échapper aux rappels à l'ordre et aux sanctions qui font l'objet de la partie suivante.



Dessin de l'autrice, *Regarde ce gros forceur !*, 2024.

Des pratiques de soi exigeantes.

Jouer sur les émotions pour déjouer les jugements

Troisième partie



Dessin de l'autrice, *C'est ma meuf qui décide*, 2024.

Introduction

Les deux chapitres de la partie précédente ont montré que, si le changement de modèle de « bonne » sexualité de référence n'induit pas de nettes transformations au niveau des pratiques adoptées au cours des scénarios sexuels, il produit en revanche des répercussions en termes de dissonances psychiques : lorsque les femmes et, bien que dans une moindre mesure, les hommes s'aperçoivent qu'elles et ils ont transgressé les attentes normatives découlant de la morale égalitaire, elles et ils sanctionnent, plus ou moins intensément et plus ou moins durablement, leurs déviances en s'autoflagellant et en se dévalorisant. Autrement dit, les analyses développées jusqu'ici montrent que la morale sexuelle égalitaire donne lieu à des jugements sociaux qui valident ou au contraire disqualifient les comportements de chacun.e en se fondant sur le critère du respect dans sa version genrée. Les hommes sont évalués en fonction de leurs supposées capacités à respecter leurs partenaires tandis que l'appréciation sociale des femmes dépend de leurs aptitudes à se respecter. Les analyses montrent de surcroît que ces jugements sociaux sont au moins en partie internalisés : se heurtant à leurs propres contradictions, les individus émettent eux-mêmes des critiques à leur égard.

La littérature s'est surtout intéressée aux jugements sociaux associés au degré d'engagement dans la sexualité, c'est-à-dire à la fréquence de l'activité sexuelle et à la diversité des partenaires, et ont davantage exploré les sanctions externes auxquelles ceux-ci donnent lieu. Des comportements sexuels perçus comme étant insuffisamment virils (manque d'assertivité, timidité, sensibilité *etc.*) font courir aux hommes le risque de se voir accoler le stigmate du « pédé » et ainsi d'être exclus des cercles de sociabilité, marginalisés dans les pratiques de séduction, d'être parfois mêmes insultés ou de subir des violences homophobes (Clair, 2008 ; Pascoe, 2007). Dans une logique analogue, les femmes adoptant des conduites qui semblent déroger à la norme de la réserve sexuelle (manifestation du désir sexuel ou d'un intérêt pour la sexualité) sont menacées d'être étiquetées de « pute » et de subir moqueries, infériorisations répétées, complexifications d'accès à certaines activités et difficultés à trouver un partenaire stable (Armstrong et al., 2014 ; Clair, 2005 ; Sweeney, 2014). Ainsi, je fais l'hypothèse qu'avec la diffusion de la morale sexuelle égalitaire, les jugements sociaux en matière de sexualité sont amenés à se reconfigurer – de nouvelles figures repoussoirs, celle du « forceur » et de la « soumise », s'ajoutent à celles préexistantes – et font l'objet d'un processus d'intériorisation.

Cependant, le regard sur soi n'est pas une donnée purement individuelle, qui résulterait uniquement d'un mode de construction idiosyncrasique mais entretient au contraire un lien étroit avec la vision que la diversité des agent.es socialisateurs/rices ont des manières que l'on a d'être, d'agir et de penser. De fait, il existe une relation étroite entre « l'identité sociale virtuelle » (ou identité pour autrui), c'est-à-dire la perception que les autres ont de l'individu ; et « l'identité sociale réelle » (ou identité pour soi), c'est-à-dire la manière dont l'individu s'identifie lui-même (Goffman, 1975) : identité assignée et identité choisie s'influencent en effet réciproquement (Dubar, 2015). Aussi, l'existence de jugements internes traduit nécessairement l'existence, dans le même temps, de jugements externes.

Cette troisième partie est donc fondée sur l'hypothèse selon laquelle les individus, conscients des risques (internes et externes) que charrient les jugements sexuels, ajustent leurs conduites de façon à esquiver les accusations découlant de l'usage féministe du consentement et de la morale sexuelle égalitaire. Plus précisément, je suppose que les hommes cherchent à éviter d'avoir l'air de ne pas respecter leurs partenaires et que les femmes tentent de se prémunir contre la critique de ne pas se respecter. Dans cette perspective, pour échapper aux situations d'infériorisation et de stigmatisation d'une part, et pour occuper une position favorable au sein des hiérarchies structurant les sociabilités d'autre part, les femmes et les hommes développeraient des « pratiques de soi » (Foucault, 1997 [1984]) qui ne seraient pas confinées aux moments sexuels.

Cette dernière partie est dès lors consacrée à l'étude des « pratiques de soi » mises en œuvre par les femmes et les hommes dans un contexte de diffusion de la morale sexuelle égalitaire pour se constituer en « bons » sujets sexuels, c'est-à-dire pour montrer aux autres et se percevoir elles et eux-mêmes comme des personnes qui respectent la morale. Si les femmes et les hommes s'efforcent de s'ériger en « bons » sujets sexuels en effectuant un travail sur eux-mêmes qui « procède entre assujettissement et subjectivation, entre imposition de l'extérieur et transformations de l'intérieur » (Foucault, 2013, p. 66), c'est parce que ce faisant elles et ils échappent aux jugements et sécurisent leur statut social, accédant dès lors à davantage d'opportunités pour agir et exercer du pouvoir.

Les recherches existantes ont mis au jour deux grands ensemble de « pratiques de soi » déployées en réaction au contrôle social, pour s'ériger en « bons » sujets : des pratiques de *présentation de soi* d'un côté, des pratiques de *transformation de soi* de l'autre.

Un ensemble foisonnant de recherches explore les façons qu'ont les individus de véhiculer une image positive et morale d'eux-mêmes en traçant des frontières symboliques entre eux (qui seraient de « bonnes » personnes) et d'autres (qui seraient de « mauvaises » personnes) (Lamont et Molnár, 2002). Ils opèrent des distinctions et des classifications fondées sur des pratiques, des goûts et des opinions appartenant à des domaines aussi variés que les pratiques de consommation (alimentaires, vestimentaires, mobilières *etc.*), les goûts culturels, l'éducation des enfants, les émotions éprouvées et exprimées telles que la colère ou la tristesse, les manières d'être (recours à la violence, tolérance *etc.*) (Jarness et Friedman, 2017 ; Pascoe et Hollander, 2016 ; Sherman, 2018, 2020 ; Warde, Wright et Gayo-Cal, 2007 ; Yalvaç et Karademir Hazir, 2021) et développent ensuite des discours pour se distancier des pôles repoussoirs et se rapprocher des figures attractives.

Plusieurs études ont par exemple montré qu'en matière de sexualité les hommes mobilisent une variété d'arguments pour se distancier des hommes violents et prouver qu'ils ne risquent pas d'agresser leurs partenaires (Aho et Peltola, 2023 ; Ólafsdóttir et Rúdólfssdóttir, 2023 ; Pascoe et Hollander, 2016). Les femmes se définissent quant à elles par contraste avec les « insecure girls » qui ne se respecteraient pas, les femmes qui seraient « soumises » à leurs partenaires ou encore celles qui auraient une activité sexuelle débordante et irraisonnée (Armstrong et al., 2014 ; Bay-Cheng, 2015 ; Miller, 2016). Outre le recours aux frontières symboliques, les individus adoptent parallèlement un autre procédé pour se constituer aux yeux des autres comme des personnes morales : ils parlent de certains de leurs comportements et attitudes en montrant que ces derniers correspondent aux attentes sociales en vigueur, quand bien même celles-ci seraient contraires aux normes sociales. C'est le cas par exemple des hommes déclarant explicitement avoir des pratiques typiquement « féminines » ou habituellement discréditées car attribuées à des catégories d'hommes socialement dépréciées (manières d'être et d'agir « gays », « arabes » ou « populaires » par exemple) (Arxer, 2011 ; Bridges, 2014 ; Clair, 2021) – ce que Tristan Bridges désigne de *strategic borrowing* (« emprunts stratégiques »). En matière de sexualité, les hommes engagés dans des communautés pansexuelles BDSM déclarent interrompre parfois les rapports sexuels ou refuser de donner leur consentement (allant ce faisant contre la représentation décrivant les hommes comme des prédateurs sexuels) pour assurer le bien-être de leurs partenaires (Sorin, 2022).

Au-delà de ces efforts de présentation de soi, les individus s'engagent, pour se constituer en sujet moral, dans des « techniques de soi », c'est-à-dire des « pratiques réfléchies et

volontaires par lesquelles les hommes [et les femmes], non seulement se fixent des règles de conduite, mais cherchent à se transformer eux [et elles]-mêmes, à se modifier dans leur être singulier » (Foucault, 1997 [1984], p. 16). Les travaux montrent que les individus peuvent être amenés à mettre en œuvre un travail de soi pour mettre en cohérence leurs conduites avec leurs aspirations morales que celles-ci répondent à des logiques de classe, écologiques, religieuses ou féministes (Angey, Fer et Vildard, 2021 ; Beuscart, Pharabod et Peugeot, 2023 ; Darmon, 2008). La transformation de soi résulte alors d'une « entreprise de rupture, planifiée et systématique, qui requiert des efforts et des techniques spécifiques » (Darmon, 2016, p. 50).

Pour ce qui relève plus spécifiquement des efforts déployés pour s'émanciper de la domination masculine et se défaire des normes de genre, les recherches font ressortir les opérations à la fois psychiques, corporelles et émotionnelles constitutives du travail de soi. À l'exception du travail de Laurence Bachmann (2014) qui s'intéresse aux tentatives des hommes appartenant aux classes moyennes et supérieures de la Baie de San Francisco pour devenir moins rigides et autoritaires, plus à l'écoute, empathique et flexibles, les différentes formes de travail de transformation de soi visant à subvertir le genre investiguées concernent les femmes. Dans une autre recherche, Laurence Bachmann (2009) constate que les femmes genevoises appartenant aux classes moyennes et supérieures interrogées essaient de passer du statut d'objet au statut de sujet et de sortir de leur position secondaire et subordonnée aux hommes à travers leur usage de l'argent au sein du couple. Elles s'efforcent notamment de rester autonomes financièrement de façon à éviter de se trouver dans une situation de dépendance et d'être instrumentalisées. Les féministes de la seconde vague enquêtées par Camille Masclet (2017) s'attachent pour leur part, suite à leur participation aux configurations militantes locales, à modifier « une partie de leur socialisation de genre antérieure et des injonctions et normes de féminité qui en découlent et qui ont été intériorisées » (p. 469). Dans leur cas, le travail de soi repose essentiellement sur une formation théorique et un partage d'expérience qui produisent alors une désingularisation des vécus individuels et débouchent sur ce que Camille Masclet appelle, reprenant une expression de Caroline Martinez (2006), une « requalification de soi » favorisant le développement du sentiment d'exister en tant que sujet autonome. Les femmes participant à des stages d'autodéfense féministe cherchent quant à elles à acquérir des moyens physiques, émotionnels et mentaux de se défendre pour contrecarrer les violences masculines (Millepied, 2017). Pour ce faire, elles apprennent entre autres à écouter leurs ressentis, à prendre

confiance en leur propre jugement et à changer la perception de leur corps pour l'envisager comme un instrument de combat.

En s'appuyant sur les entretiens conduits auprès de femmes et d'hommes dont certains adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et d'autres non, cette dernière partie examine les pratiques de soi engagées par les femmes et par les hommes pour se voir et être vu.es comme de « bonnes » personnes dans un contexte où le modèle de « bonne » sexualité égalitaire gagne en visibilité dans les débats publics et prend de l'importance au sein de l'espace social. Je ne m'attarde pas sur les mêmes types de pratiques dans le cas des femmes et dans le cas des hommes pour deux raisons : parce qu'elles et ils n'insistent pas sur les mêmes éléments au cours des entretiens d'une part ; et parce que ce ne sont pas les mêmes catégories de pratiques de soi qui produisent les effets sociaux les plus significatifs d'autre part. En effet, les hommes parlent essentiellement de leurs manières d'être et de se comporter en montrant que celles-ci sont en adéquation avec les attentes sociales véhiculées par la morale sexuelle égalitaire. En un sens, ils disent avoir déjà atteint l'idéal. Les femmes insistent quant à elles davantage sur les *efforts* déployés pour parvenir à adopter des conduites conformes avec les idéaux, c'est-à-dire sur le travail qu'elles mettent en œuvre sans nécessairement dire que ce travail est efficace. Autrement dit, les premiers mettent l'accent sur le résultat – leur conformité aux prescriptions associées à la morale sexuelle égalitaire – tandis que les secondes se concentrent sur les processus mis en œuvre pour tendre vers la conformité. En ce sens, leurs discours prennent davantage la forme de récits de pratiques que ceux des hommes.

Par ailleurs, si les discours masculins de présentation de soi en lien avec le consentement octroient du prestige à de nouvelles catégories d'hommes, induisant parfois un bouleversement des hiérarchies de statut au sein des groupes de sociabilité, ceux adoptés par les femmes semblent plutôt reproduire les inégalités sociales de classe existantes. En revanche, les matériaux empiriques suggèrent que les pratiques de transformation de soi adoptées pour modifier leurs manières d'agir, de sentir et de penser ont des effets sociaux notables. C'est pourquoi, je traite dans la suite séparément les « pratiques de soi » adoptées par les hommes et celles adoptées par les femmes, en m'intéressant respectivement à leurs pratiques de présentation de soi et de transformation de soi.

Le cinquième chapitre, **Pas un « forceur » mais un « gars safe »**, s'intéresse aux stratégies de présentation de soi adoptées par les hommes dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire se popularise et s'accompagne de jugements accrus en matière de respect du

consentement. Les hommes adhérant à la morale conservatrice ou libérale cherchent à mettre à distance la figure repoussoir du « forceur » car ils sentent peser sur eux des soupçons. Parce que le « forceur » est associé à certaines formes de masculinités (populaires, racisées, archaïques et dégénérées) ce mode de présentation de soi participe à la diffusion de stéréotypes et à la reconduction des rapports sociaux d'âge, de classe et de race. Les hommes adhérant à la morale égalitaire s'efforcent quant à eux d'incarner la figure attractive de l'« expert émotionnel ». Ces modes de présentation de soi débouchent sur une amélioration générale, parmi les classes moyennes et supérieures, du statut social des hommes progressistes par rapport aux hommes conservateurs. Elles permettent plus spécifiquement aux hommes incarnant une masculinité subordonnée du fait de leur timidité ou de leur malaise interactionnel de « recycler » leur stigmatisme en restaurant leur identité (Pfaffendorf, 2019) et ce faisant de récupérer du prestige.

Le sixième chapitre, **S'efforcer de s'« affirmer »**, examine les efforts de transformation de soi déployés par les femmes lorsque celles-ci adhèrent à la morale sexuelle égalitaire. Confrontées de manière quotidienne et durable à une pluralité de sources diffusant des analyses hybrides, croisant grilles de lecture féministes et cadres de représentation thérapeutiques de la sexualité, ces femmes se trouvent « enveloppées » (Darmon, 2015) par les injonctions à « s'affirmer » et s'engagent en conséquence dans un travail de soi à la fois émotionnel, cognitif et interactionnel visant s'émanciper de la domination masculine. À l'issue de ces entreprises de transformation de soi, les femmes concernées exercent une nouvelle forme de contrôle sur leur sexualité. Certaines se servent néanmoins de leurs efforts déployés pour élaborer des discours sur elles-mêmes et se distinguer.

Chapitre 5 – Pas un « forceur » mais un « gars safe ».

Des présentations de soi pourvoyeuses de prestige

Lauréat du Prix Un Certain Regard au Festival de Cannes 2023, le film *How to Have Sex* de Molly Manning Walker¹¹⁹ met en scène trois lycéennes appartenant aux classes populaires anglaises qui passent des vacances à faire la fête dans une station balnéaire méditerranéenne. Sur place, celles-ci rencontrent d'autres jeunes, britanniques également, avec lesquelles elles sortent plusieurs soirs de suite en boîte de nuit. Parmi eux, Baddy est un homme incarnant une forme de masculinité « virile » qui fait preuve d'assurance, recourt à des techniques explicites de séduction, se montre entreprenant voire même insistant. Tandis qu'il flirte avec Tara, il poursuit son objectif de sexualiser l'interaction en dépit des réticences que celle-ci manifeste et la viole. Badger, au contraire, est plus timide et déploie une masculinité moins conquérante : il reste davantage en retrait, prend moins d'initiative et se montre soucieux du désir et plus généralement des émotions de Tara qui lui plaît. Au sein de son groupe de pairs, Baddy s'avère largement plus influent que Badger : c'est lui qui décide des horaires, des lieux de sortie et des activités. En revanche, Badger semble avoir plus de succès auprès des filles. Alors que Baddy force Tara à avoir un rapport sexuel avec lui, la réalisatrice cherche, par son choix des scènes filmées et ses mouvements de caméra, à montrer que Tara aurait aimé perdre sa virginité avec Badger. Par ailleurs, les plans centrés sur les personnages de Skye, l'une des deux amies de Tara, et de Badger montrent clairement les nombreuses tentatives de séduction de la première auprès du second.

Acclamé par la critique pour son réalisme et sa dimension « *quasi documentaire* »¹²⁰, le film met à l'écran un groupe de jeunes appartenant aux classes populaires au sein duquel les hommes investissent des formes de présentation de soi impliquant différents rapports au consentement. Il donne en outre à voir les rétributions sociales associées à chacune d'entre elles et suggère que, si, auprès des hommes et dans les groupes de sociabilité, c'est toujours l'attitude masculine conquérante qui est valorisée, la démonstration de virilité semble moins payante

¹¹⁹ Molly Manning Walker (réalisatrice), *How to Have Sex* [film], Film4, BFI, MK2 Films, Head Gear Films, Metro Technology, Umedia, Wild Swim Film, Heretic, 2023.

¹²⁰ Amande Dionne. « Analyse d'une intimité sous pression », [en ligne], abusdecine.com, article disponible sur : <https://www.abusdecine.com/critique/how-to-have-sex/> (page consultée le 22/09/2023).

auprès des femmes, plus sensibles au respect et la considération pour autrui, notamment en matière de sexualité.

Cet exemple donne à voir comment de mêmes comportements masculins en matière de séduction et de sexualité peuvent recevoir des jugements très différents selon les publics. Mais, dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire se diffuse, comment les principaux intéressés conçoivent-ils eux-mêmes les modèles de sexualité masculine socialement valorisés (ou au contraire socialement décriés) ? Ces modèles sont-ils identiques à travers l'espace social ? Les hommes cherchent-ils à convaincre leur auditoire qu'ils correspondent aux normes qu'ils identifient ? Le cas échéant, comment procèdent-ils ? Ce chapitre examine, dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire se diffuse, les modes de présentation de soi mis en œuvre par les hommes et interroge les effets sociaux qui en découlent.

Les entretiens montrent que les hommes mettent en œuvre des stratégies¹²¹ de présentation de soi en lien avec le consentement. La distribution de ces stratégies ne recouvre pas complètement la répartition tripartite égalitaire, libérale et conservatrice des morales sexuelles de référence. En fait, tous les hommes adhérant à la morale libérale ne développent pas les mêmes discours. Je catégorise alors les hommes en deux groupes : ceux qui tiennent des discours « progressistes » d'un côté (32 hommes), ceux qui ne tiennent pas de discours progressistes mais déploient des discours « conservateurs » de l'autre (31 hommes). J'appelle « discours progressistes » les discours favorables aux réformes portées par les mouvements féministes promouvant l'égalité que ceux-ci comportent une critique sociale et défendent des solutions collectives et structurelles, ou qu'ils promeuvent une réponse individuelle en enjoignant chacun.e à se libérer des normes de genre. J'appelle « discours conservateurs » les discours promouvant la préservation de l'ordre du genre existant et notamment la stricte séparation des rôles sexuels entre les femmes (attitudes témoignant d'une forme de réserve) et les hommes (attitudes conquérantes). Parmi les 32 hommes déployant des rhétoriques « progressistes », 18 adhèrent à la morale sexuelle égalitaire, quatorze se réfèrent à la morale sexuelle libérale – dans ce dernier cas, ils croient en l'existence de différences naturelles entre les sexes mais mettent l'accent sur le pouvoir de la volonté, au sein du cadre imposé par la biologie, des femmes et des hommes. Parmi les 31 hommes déployant des rhétoriques

¹²¹ Je parle de « stratégie » de présentation de soi car les hommes déploient un ensemble de discours produisant une image cohérente d'eux-mêmes. Cela ne signifie toutefois pas nécessairement que les hommes parlent de leur sexualité en cherchant consciemment à optimiser leur statut social – leurs pratiques sont prises dans un ensemble de logiques sociales, complexes et parfois contradictoires dont ils n'ont pas toujours connaissance.

« conservatrices », 25 adhèrent à la morale sexuelle conservatrice et six à la morale sexuelle libérale. Ces deux stratégies de présentation de soi sont mobilisées en entretien : les hommes interrogés parlent d’eux-mêmes en mettant en avant leurs attitudes et comportements en faveur de l’égalité femmes-hommes ou bien insistent plutôt sur leur respect, en tant qu’hommes, des femmes, perçues comme des êtres vulnérables qui ont besoin de protection. Mais les récits collectés montrent que ces stratégies de présentation de soi ne sont pas seulement utilisées face à la sociologue : les enquêtés y ont également recours dans d’autres contextes, y compris au sein des groupes de pairs et dans les situations de séduction.

Le fait que les hommes aient tendance à mettre en scène leur sexualité pour incarner une forme de masculinité socialement valorisée, prouver leur appartenance au groupe des hommes et sécuriser leur statut social auprès de leur entourage est un résultat bien connu et déjà amplement documenté par la littérature. De nombreuses études conduites, depuis les années 1990, dans plusieurs pays Occidentaux (Nouvelle-Zélande, Australie, États-Unis, Canada, France, Suisse...) ont montré que, lorsqu’ils sont entre eux, les hommes parlent de leurs conquêtes sexuelles et de la facilité avec laquelle ils séduisent les femmes tout en insistant sur leur détachement, leur insensibilité émotionnelle et leur désintérêt pour la romance et l’amour. C’est notamment le cas quand ils sont dans la période charnière entre l’adolescence et l’âge adulte (entre 16 et 25 ans globalement) (Allen, 2003 ; Flood, 2008 ; Kalish et Kimmel, 2011) – que Michael Kimmel (2008) appelle le *Guyland*. Cette dynamique a toutefois aussi été observée chez les plus jeunes (Wight, 1994) ainsi que chez les plus âgés, par exemple au moment des enterrements de vie de garçon (Thurnell-Read, 2012). Dans son enquête sur la vie nocturne des étudiants inscrits à l’Université de Pennsylvanie, David Grazian (2007) constate que les hommes cherchent aussi à donner à voir leur capacité à accéder à la sexualité en montrant qu’ils peuvent obtenir des numéros de téléphone, danser avec des femmes et rentrer avec elles. En apparaissant aux yeux de leurs camarades comme de « bons » séducteurs, les hommes jouissent de prestige et sont bien positionnés dans la hiérarchie structurant leur groupe de sociabilité. Des recherches portant aussi bien sur les jeunes en milieu rural (Dafflon, 2015) que sur ceux inscrits à l’université (Wade, 2017) montrent qu’au contraire ceux qui sont perçus comme étant peu adroits avec les femmes et la séduction sont souvent moqués et infériorisés, exerçant en conséquence peu d’influence dans leur réseau d’interconnaissances.

Depuis le début des années 2010 et encore davantage depuis le début du moment MeToo, plusieurs études ont toutefois noté des efforts inédits de la part des hommes pour se

présenter certes comme des séducteurs mais des séducteurs respectueux, attentifs à leurs partenaires. Par exemple, à partir de l'analyse des discussions se déployant dans le cadre de *focus groups* organisés avec des étudiants en *bachelor* de l'Université de Melbourne, Steven Roberts et ses collègues (2021) observent que si les hommes enquêtés continuent de se vanter d'avoir reçu des *nudes* (« photographies prises nues ou en tenue de lingerie »), ils condamnent dans le même temps ceux qui partagent les photos sans avoir au préalable obtenu le consentement de la personne concernée. Plus généralement, ils expliquent œuvrer pour développer des compétences en matière de *sexting* (« envoi de textos à caractère sexuel »), notamment pour rester modérés (ni « trop » souvent ni de façon « trop crue »), car s'ils apprécient la pratique, ils craignent de paraître *creepy* (« personne qui donne la chair de poule ») ou *pushy* (« forceurs ») (Roberts et Ravn, 2020). De même, les jeunes âgés de 14 à 18 ans de milieux sociaux différents résidant dans l'Est de l'Angleterre interrogés par Emily Setty (2020) s'arrangent pour laisser entendre qu'ils échangent des *sextos* mais s'appliquent à performer une forme de nonchalance et d'indifférence à l'égard de ces pratiques : ils sont loin de les rechercher activement. Les Islandais issus des classes moyennes âgés de 18 ans enquêtés par Katrin Ólafsdóttir et Jón Ingvar Kjarran (2019) s'attachent aussi à souligner l'importance qu'ils accordent au consentement, à la réciprocité, à la confiance dans leurs relations hétérosexuelles. Dans la même veine, les Finlandais âgés de 15 à 20 ans appartenant aux classes populaires et aux couches inférieures des classes moyennes rencontrés par Timo Aho et Marja Peltola (2023) déclarent ne pas chercher à coucher à tout prix mais privilégier des relations dans lesquelles l'attirance est mutuelle et le plaisir partagé.

Des études récentes suggèrent que ces nouvelles stratégies de présentation de soi alliant démonstration de son intérêt pour la sexualité et performance d'une forme de respect sont liées à la diffusion de nouveaux critères de jugements et à une recomposition partielle des hiérarchies statutaires entre hommes. Désormais le risque d'être labellisé d'« agresseur sexuel » vient s'ajouter à celui d'être étiqueté de « pédé ». Deux enquêtes menées sur les campus universitaires étatsuniens montrent que le fait d'être socialement perçu comme un homme peu soucieux du consentement féminin peut empêcher le recrutement au sein de fraternités (Fishman, Nielsen et Esthappan, 2022) ou bien, si la réputation se forme alors que l'étudiant en est déjà membre, celui-ci peut être blacklisté et interdit d'entrer dans des soirées organisées par les sororités (Ispa-Landa et Thomas, 2023). Sur les applications de rencontres, la figure du « charo » ou du « chien de la casse » renvoyant à l'image du prédateur qui accorde peu de

considération à sa partenaire fonctionne comme un repoussoir (Sobocinska, 2023). Aussi, il s'agit pour les utilisateurs de donner des gages de son respect du consentement afin d'espérer obtenir des *matches*.

Ces recherches suggèrent dès lors que, dans les sociétés occidentales contemporaines, les hommes tendent à développer des discours en lien avec la sexualité en investissant de nouveaux éléments pour construire leur masculinité et sécuriser leur statut social. Si ces travaux portent principalement sur des hommes appartenant aux classes moyennes et supérieures, certains d'entre eux incluent tout de même des populations plus mixtes socialement. En revanche, ils s'intéressent presque systématiquement à des hommes jeunes, qui sont nés après le début des années 1990, voire dans les années 2000, et qui sont donc lycéens, étudiants ou jeunes adultes depuis le début du moment MeToo. Fondé sur les entretiens biographiques, ce chapitre prolonge et approfondit ces travaux en examinant les pratiques de présentation de soi en lien avec le consentement qu'adoptent les hommes appartenant à différentes générations et issus de milieux sociaux variés. La morale sexuelle égalitaire devenant particulièrement prégnante en France, elle influence d'une manière ou d'une autre les façons qu'ont les hommes de parler de leur sexualité pour véhiculer une image positive d'eux-mêmes que ces derniers adhèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire, libéral ou conservateur.

Dans la première partie, j'étudie les usages de la figure repoussoir du « forceur » par les hommes mobilisant des discours conservateurs tout en examinant leurs implications sociales (1). Dans la seconde partie, j'examine les procédés auxquels les hommes mobilisant des discours progressistes ont recours pour performer la figure attractive du « gars *safe* » et je donne à voir les répercussions de ces modes de présentation de soi (2).

1. Les usages de la figure repoussoir du « forceur »

Au cours des entretiens, les enquêtés aux discours « conservateurs » ont eu tendance à mobiliser, parfois de façon répétée, la figure du « forceur » pour véhiculer une « bonne » image d'eux-mêmes. Dans l'ensemble, ce sont surtout les hommes nés avant les années 1980 et ceux appartenant aux classes populaires ou à la fraction économique des classes moyennes et supérieures qui ont fait allusion à ce pôle répulsif. À chaque fois, il s'agissait pour eux de s'en distinguer en avançant plusieurs types d'arguments pour étayer leurs propos. Ils cherchaient à convaincre la sociologue qu'ils ne partageaient aucun point commun avec les hommes qu'eux-mêmes labellisaient de « forceurs ». Dans cette partie, je commence par décrire les pratiques de

présentation de soi adoptées par les enquêtés « conservateurs » (1.1.) avant de revenir sur leurs effets sociaux (1.2).

1.1. Des pratiques de présentation de soi par la négative

Pour véhiculer une « bonne » image d’eux-mêmes dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire se diffuse, les hommes aux discours « conservateurs » se définissent par contraste avec le modèle de masculinité le plus stigmatisé, notamment dans les moments où ils sentent des soupçons peser sur leurs conduites sexuelles.

1.1.1. Une stratégie de distanciation

Les récits collectés font émerger deux configurations dans lesquelles les enquêtés ont tenu à préciser qu’ils n’étaient pas des « forceurs » : quand je les interrogeais sur leurs réaction et comportements en cas de refus de leur partenaire lors d’un face-à-face d’une part, et lorsque je leur demandais ce qu’ils pensaient des enjeux autour du consentement en fin d’entretien d’autre part. Dans les deux cas, les hommes commençaient par répondre sur le ton de l’évidence – ils disaient accepter l’absence d’envie de leur interlocutrice et interrompre l’interaction ou expliquaient avec ardeur concevoir le consentement comme « *primordial* », « *crucial* » ou encore « *incontournable* » – puis concluaient par l’affirmation « *je suis pas un forceur* » de façon à se prémunir des éventuels soupçons que la sociologue pourrait avoir les concernant.

Dans les discours, la catégorie du « forceur » est mobilisée pour désigner les hommes qui insistent pour sexualiser l’interaction ou pour réaliser certains types de pratiques sexuelles telles que la fellation ou la sodomie en dépit des réticences exprimées par la partenaire. Elle est aussi utilisée pour caractériser les hommes autocentrés, qui se montrent insensibles aux émotions des femmes et privilégient leurs propres désirs. Or des études menées dans différents contextes nationaux (en Finlande, en Islande, en Australie...) et auprès de jeunes hommes appartenant à des milieux sociaux diversifiés ont déjà montré que de tels comportements et attitudes renvoient à un ensemble de manière d’être et d’agir socialement et moralement discréditées (Aho et Peltola, 2023 ; Ólafsdóttir et Kjaran, 2019 ; Roberts et Ravn, 2020). Ces perceptions négatives ressortent particulièrement des discours des hommes suédois et islandais auteurs de violences conjugales qui associent explicitement la violence masculine à la bestialité, aux troubles psy et à la vulgarité (Gottzén, 2016b ; Ólafsdóttir et Rúdólfadóttir, 2023). En ce sens, les hommes adoptant des comportements d’insistance ou décrivant des attitudes égoïstes

personnifient une masculinité repoussoir car ces conduites vont à l'encontre des attentes contemporaines de la « bonne » masculinité. Un vaste ensemble de recherches récentes conduites dans les pays occidentaux converge en effet pour dire que les formes hégémoniques de masculinité impliquent désormais, dans des endroits de plus en plus nombreux de l'espace social, non seulement de faire preuve de maîtrise de soi mais aussi de se montrer empathique et de témoigner de respect envers les femmes (Aho et Peltola, 2023 ; Bridges, 2010 ; Eisen et Yamashita, 2019 ; Elliott, 2016 ; Gottzén, 2019 ; Lamont, 2015 ; Messner, 1993).

Si les hommes interrogés affirment frontalement qu'ils ne sont pas des « forceurs », ils ne se contentent pas de le dire mais cherchent également à en apporter des preuves pour convaincre l'enquêtrice que les femmes sont, avec eux, en sécurité. D'abord, ils déclarent être précautionneux et réactifs. Benjamin, un cadre en communication âgé de 55 ans annonce par exemple : « *un signe d'hésitation et j'arrête immédiatement, je veux pas prendre le risque de faire vivre quoi que ce soit de non désiré à une femme* ». Ils se dépeignent aussi comme des personnes attentives aux gestes et moues de leurs partenaires, attentionnées et douces d'une manière générale :

Ah mais c'est primordial ça [le consentement], j'y accorde une très grande importance. Moi je suis un homme doux Rébecca, vous souriez mais je vous assure, je suis un homme très attentionné, dans la vie et au lit. Je prends le temps d'écouter, de vérifier plusieurs fois que c'est d'accord. Je regarde les réactions du corps, les petits tremblements, les mouvements de recul, ceux au contraire qui suggèrent de l'excitation. Je m'adapte à ce que je crois déchiffrer des mouvements, de la respiration *etc.* Je suis au service de madame pour que nous prenions du plaisir à deux.

(Raphaël, 43 ans, célibataire, restaurateur, père : commerçant, mère : commerçante)

Ce travail de présentation de soi s'inscrit dans le mouvement d'« hybridation » (Bridges et Pascoe, 2014) des modèles hégémoniques de masculinité à l'œuvre dans un nombre grandissant de pays, qui consiste à faire de certaines dispositions « féminines » telles que l'empathie (Eisen et Yamashita, 2019), la sensibilité émotionnelle (Pfaffendorf, 2017), le *care* (Olivier, 2018) ou encore l'altruisme (Elliott, 2019), à condition que celles-ci se combinent à des pratiques « viriles », c'est-à-dire révélant force et puissance, des manières d'être et d'agir socialement valorisées pour les hommes.

Outre ces gages de « bonne » conduite, les hommes cherchent aussi, pour montrer qu'ils ne sont pas des « forceurs », à requalifier des pratiques qui pourraient attirer les suspicions, en particulier dans les cas où ils en ont fait mention, dans la première partie de l'entretien, au moment de relater certaines de leurs expériences sexuelles. Par exemple, lorsqu'ils ont relaté

des scénarios d'accès à la sexualité dans lesquels ils ont pu paraître insistants, ils reviennent souvent dessus en insistant sur le caractère exceptionnel de telles conduites et/ou en expliquant que, dans le contexte de l'interaction décrite, l'insistance était dans l'intérêt de leur partenaire.

Les discours se déclinent différemment selon la configuration relationnelle. Dans le cadre des rencontres d'un soir, on retrouve souvent l'argument typique de l'« érotique conservatrice » du « non c'est oui » (Fassin, 1997) selon lequel les femmes auraient tendance à feindre le refus quand elles auraient en réalité envie d'accepter. Alors qu'il a raconté l'une de ses dernières expériences sexuelles, avec une femme rencontrée sur la piste de danse qui lui a « *pas mal résisté* » et qui « *a failli [le] rendre fou* », Vincent s'attache à rassurer l'enquêtrice : en insistant il n'aurait pas « forcé » mais permis à sa partenaire de réaliser ses fantasmes et de s'abandonner à son désir :

Y a beaucoup de filles qui disent non pas ce soir, non je sais pas, peut-être... Et en fait c'est juste une stratégie pour pas être catégorisées comme la « meuf facile ». Donc dans ce cas, j'insiste un peu, je redemande plusieurs fois, je titille un peu, je caresse... Mais après je suis pas débile, j'ai un certain discernement quand même, je sais distinguer ce qui relève du jeu du chat et de la souris de ce qui est de l'ordre du non franc. Si je vois que la fille elle est pas intéressée, j'insiste pas. Des filles qui veulent baiser, excuse-moi mais aujourd'hui c'est pas ça qui manque. Si mademoiselle veut pas, sa voisine voudra. Quoi qu'il en soit je sais faire la différence.

(Vincent, 25 ans, célibataire, étudiant en master 1 de psychologie après une licence en STAPS, père : cadre dans la finance, mère : sans emploi après avoir été secrétaire)

Vincent justifie ses pratiques d'insistance en mobilisant une rhétorique héritée de la littérature classique du xviii^e et xix^e siècle et des représentations diffusées plus largement dans les produits culturels (Darlot-Harel, 2019 ; Nizard, 2019). En l'occurrence, il légitime ses comportements par le désir non assumé de ses partenaires qui joueraient parfois la comédie pour préserver les apparences. De son point de vue, au regard des conditions de la rencontre – une danse impliquant une proximité corporelle très forte dans une boîte de nuit – la femme rencontrée souhaitait clairement avoir un rapport sexuel avec lui (c'était même la raison de sa présence dans le lieu festif) mais simulait l'hésitation et la résistance pour éviter de paraître comme une « fille facile ». Aussi, il estime que la réitération de ses propositions malgré les refus formulés de façon répétée par son interlocutrice était presque un « *service* ». Tandis que lui aurait pu se tourner vers d'autres femmes présentes à la soirée, elle était en revanche contrainte par sa peur d'« *assumer* » son intérêt pour la sexualité et avait selon lui besoin d'un partenaire assuré suffisamment confiant pour ne pas craindre le rejet.

Si l'insistance masculine est parfois présentée par les hommes aux discours « conservateurs » comme bénéfique pour les femmes nouvellement rencontrées, elle est également valorisée dans le cadre de relations conjugales. Xavier justifie son « *insistance légère* » et « *exceptionnelle* » pour avoir des rapports sexuels avec son épouse, Thérèse, par le souci qu'il a d'assurer son bien-être. Assistante sociale pour la protection de la jeunesse et mère de trois enfants, celle-ci se laisserait prendre par ses responsabilités familiales et professionnelles au détriment de son propre épanouissement personnel. De « *nature dévouée* », Thérèse aurait tendance à privilégier les autres et à s'oublier. Autrement dit, Xavier interprète ses refus d'accéder à la sexualité non comme le produit d'une absence de désir ou d'un manque d'envie mais plutôt comme le résultat d'une autoprivation. Dans cette perspective, il cadre son obstination sexuelle comme un geste altruiste :

X : Le désir n'est pas le même d'une personne à une autre, d'une femme à un homme, c'est pas le même timing, c'est pas le même cycle, c'est pas les mêmes besoins, c'est pas les mêmes attentions donc forcément il peut naître de la frustration, il peut naître tout ça. *In fine* la question c'est est-ce qu'un équilibre se trouve quand même ? Mais non c'est jamais simple, bien sûr que non, la vie de couple est bien sûr faite de concessions donc de la concession c'est jamais simple. On abandonne une part de terrain.

R : *Et du coup ça arrive que vous engagiez quelque chose et que votre femme vous dise non ?*

X : Bien sûr ça arrive, mais dans ce cas-là j'arrête parce que c'est une question de respect. Je m'interromps pas non plus toujours immédiatement, parfois je persiste un peu mais parce que je sais que ce n'est pas parce qu'elle n'a pas envie mais...que c'est par devoir.

R : *Comment ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire par "c'est par devoir" ?*

X : Je veux dire que ma femme est quelqu'un qui a tendance à se sacrifier pour les autres, ou plus que se sacrifier, en tous cas à faire passer les autres avant, notamment ses enfants, mais parfois son travail également. Et donc elle va toujours préférer faire autre chose que se faire plaisir. Donc quand j'insiste c'est que je le sens et que je sais qu'au fond ça lui ferait plaisir mais qu'elle se l'autorise pas.

(Xavier, 45 ans, en couple, cadre dirigeant dans une banque, père : cadre bancaire, mère : assistante de direction)

Implicitement, Xavier estime détenir une meilleure connaissance des véritables désirs et besoins de son épouse que celle-ci et c'est au nom de ce prétendu savoir qu'il agit en situation sexuelle et poursuit, en l'occurrence, l'interaction sexuelle malgré les premières manifestations de désintérêt de la part de Thérèse. La croyance masculine d'une meilleure connaissance des besoins féminins que leurs partenaires elles-mêmes n'est pas spécifique aux hommes interrogés dans le cadre de cette enquête mais a déjà été observé dans plusieurs autres études. Par exemple, dans la recherche menée par Marion Doull et ses collègues (2013) auprès de jeunes hommes canadiens âgés de 17 à 22 ans, certains participants sont persuadés que les partenaires avec lesquelles ils ont eu une relation d'un soir désiraient entamer une relation amoureuse suivie bien qu'elles aient dit être satisfaites de la nature prise par la relation. Selon, il s'agissait juste d'un subterfuge pour garder la « face » et ne pas paraître *needy* (« en maque affectif »).

1.1.2. Les contextes défensifs de recours à la figure du « forceur »

Si les hommes aux discours « conservateurs » ont tendance à mobiliser la figure du « forceur » pour se définir en opposition à celle-ci, ils n’y recourent toutefois pas systématiquement lorsqu’ils parlent de sexualité ni même quand ils sont interrogés sur leur rapport au consentement. Les entretiens montrent en effet que les enquêtés adoptent cette stratégie de distanciation dans les cas où ils ont le sentiment de devoir rendre des comptes (West et Zimmerman, 1987), c’est-à-dire dans les moments où, conscients des normes dominantes, ils ont l’impression que leurs comportements sont suspectés d’être déviants. Ce sentiment de devoir se justifier est largement contextuel et dépend des interlocuteurs/rices ainsi que de la régulation sociale en vigueur dans les interactions auxquelles les individus prennent part. Par exemple, Naomi Darom (2023) observe que les femmes résidant dans une région progressiste des États-Unis et étant mères d’adolescent.es, cherchent à donner des gages de leur maîtrise de la conception du genre comme une structure fluide et non binaire car elles ont conscience des risques de stigmatisation et de rappels à l’ordre, notamment de la part de leurs enfants pour qui elles ont de la considération, si elles mégenrent une personne ou tiennent des propos transphobes. Si ces femmes n’auraient sans doute pas le sentiment de devoir rendre des comptes dans un environnement où la vision binaire du genre est dominante, le fait qu’elles évoluent au sein d’un réseau d’interconnaissances sensible aux enjeux de diversité de genre les contraint à prendre des précautions discursives.

Ainsi, les hommes aux discours « conservateurs » qui s’opposent le plus explicitement à la figure du « forceur » sont ceux qui, du fait de leur propre identité sociale et de la mienne, anticipent la formation de jugements négatifs à leur égard au cours de l’entretien et qui y accordent en outre une certaine importance. Le fait que je sois une femme, née dans les années 1990 et réalisant une thèse en sociologie du genre a pu être interprété comme une marque de proximité et d’allégeance aux idées féministes. Dans l’article que j’ai co-écrit avec Alix Sponton et Lucie Wicky ayant toutes deux réalisé des entretiens auprès d’hommes sur des sujets relevant de la sociologie du genre (la paternité pour la première, les violences sexuelles vécues par les hommes pour la seconde), nous avons en effet constaté que les enquêtés avaient tendance à nous associer au féminisme et à anticiper nos réactions – certains l’exprimant même explicitement (Lévy-Guillain, Sponton et Wicky, 2022). Or, confrontés aux stéréotypes circulant dans les sociétés occidentales en général et en France en particulier, qui associent certains profils sociaux – les hommes d’une soixantaine d’années (Beaulieu, 2023), ceux

occupant des positions de pouvoir (Harrington, 2021 ; Matonti, 2012), les « Arabes » (Cosquer, 2016 ; Guénif-Souilama et Macé, 2004) – à la masculinité « toxique » – une qualification utilisée, comme je l’ai déjà évoqué dans le chapitre 2, pour désigner les hommes tenant des propos homophobes et misogynes – les enquêtés appartenant aux anciennes générations, votant à droite de l’échiquier politique ou bien issus de l’immigration maghrébine m’ont souvent soupçonnée de les considérer comme des « forceurs ». Cependant, tous n’ont pas cherché aussi activement à me prouver le contraire. Certains ont témoigné de l’indifférence voire même de l’amusement vis-à-vis de l’antagonisme sous-jacent qui structurerait le déroulement de l’entretien.

Ceux qui ont semblé être affectés par de potentielles suspicions sont ceux qui ont déjà été explicitement critiqués par des femmes de leur entourage partageant des caractéristiques communes avec l’enquêtrice et auxquelles ils attribuent de la légitimité. Paul [60 ans, cadre commercial, père : ingénieur, mère : sans emploi] par exemple, qui développe un long discours visant à se distinguer des « forceurs », établit un parallèle entre la sociologue et sa fille, comme en témoigne l’échange qui précède le début de l’entretien :

Journal de terrain (10/02/2021).

Alors que Paul vient de rejoindre la salle de réunion Zoom pour réaliser l’entretien et que nous échangeons à peine depuis quelques minutes à peine, il poursuit la discussion en m’expliquant (sans que je lui demande) pourquoi il a accepté de répondre favorablement à ma « *requête d’interview* ». S’il précise qu’il y a plusieurs raisons dont certaines sont relatives à sa vie personnelle et que nous serons peut-être amené.es à en parler par la suite, il affirme que c’est surtout parce qu’il « *sai(t) ce qu’une jeune femme comme (m)oi peut penser d’un type comme lui, plus tout jeune, plutôt confortable matériellement* » :

« *J’ai une fille qui a à peu près votre âge donc on me la fait pas. Je sais que ce que vous pensez maintenant, quels sont vos a priori, un vieux réac’ point barre. Mais vous verrez on est pas tous aussi cons, vous me direz ce que vous en pensez à la fin de l’interview, si je vous ai pas convaincue que finalement c’est pas parce qu’on est libéral, qu’on vote Macron ou même Fillon et qu’on est né avant 80 qu’on est forcément un gros macho, et même je vais vous dire c’est rarement le cas, de mon expérience c’est rarement le cas.* »¹²²

Cet extrait du journal de terrain laisse penser que Paul craint d’être perçu comme un « forceur » parce que, en partie influencé par les opinions de sa fille qui a, selon ses approximations, plus ou moins le même âge que moi, il pense que les nouvelles générations considèrent les hommes âgés de plus d’une cinquantaine d’années comme des « *dinosaures archaïques* » (une expression qu’il utilisera plus tard dans l’entretien). La sociologue le percevrait dès lors comme le représentant d’une période révolue, ayant vécu sa jeunesse dans les années 1980 et 1990 et

¹²² Cette tirade intervient avant que le dictaphone ait été lancé. Aussi, à la différence des extraits d’entretien cités, les propos rapportés ne sont peut-être pas exacts, ils résultent de la prise de notes sur le moment d’expressions et mots clés et de la mise au propre du journal de terrain une fois l’entretien achevé.

ayant grandi dans un contexte marqué par des us et coutumes en matière de sexualité encore plus inégalitaires. Conscient que son appartenance générationnelle peut attirer les soupçons et soucieux de véhiculer une « bonne » image de lui auprès d'une jeune femme qu'il identifie à sa fille, il s'attache à apporter des preuves de son respect du consentement et plus généralement de sa sensibilité aux enjeux de genre. Un autre exemple est celui de Nahel, d'origine algérienne, qui a immigré en France quelques mois avant l'entretien par la procédure de regroupement familial – son épouse, juriste, est enceinte et a la nationalité française. Sans emploi depuis son arrivée, Nahel a peu de liens sociaux et fréquente surtout le cercle amical de sa conjointe. Il rejoint entre autres Bettina et ses collègues, tous les vendredis, dans un bar et passe la soirée avec elles et eux. Il dit apprécier ces nouvelles connaissances et ces moments de convivialité mais se heurte parfois à des remarques racistes qui le mettent en colère. Nahel raconte avoir récemment été blessé par une remarque de Sophie, responsable de ressources humaines dans la même entreprise que Bettina, qui a sous-entendu que les Arabes avaient tendance à « forcer » dans la sexualité :

J'ai halluciné. Je sais plus comment mais elle me sort oui vous les Algériens vous avez le sang chaud ou je sais pas quoi. Euh pardon ? Comment ça le sang chaud ? Pfff... Ah parce qu'elle parlait d'un ex à elle, voilà c'est ça, un Marocain en plus même pas un Algérien, et je crois qu'elle a eu une mauvaise expérience avec lui. Je suis désolé pour elle si elle a eu une mauvaise expérience, mais y a des cons partout, ça arrive, c'est pas t'en déduis tous les Arabes ils sont comme ça, j'aime pas les gens qui généralisent, pfff... Honnêtement, elle m'a énervé, je bouillais à l'intérieur mais comme en plus c'est la collègue de ma femme, je peux pas non plus dire n'importe quoi, faut que je me contrôle, faut pas que je commence à l'allumer, mais je te jure j'étais à ça. Moi je suis pas comme son ex, je vais pas forcer forcer même si j'ai envie tu vois, je suis pas comme ça.

(Nahel, 31 ans, en couple, employé dans la logistique au chômage, père : commerçant en Algérie, mère : sans emploi)

Parce que la sociologue présente plusieurs similarités avec Sophie – elle est blanche, d'origine française, appartient à la même classe d'âge et à la même classe sociale – il semblerait que Nahel anticipe chez elle des représentations analogues consistant à associer les hommes arabes avec une forme de masculinité virile et reconduisant de façon manifeste la domination masculine. Méfiant, Nahel adopte, surtout au début de l'entretien, une posture défensive qui se traduit par des réponses courtes, abruptes et la revendication du respect d'un vaste ensemble de normes sociales dans le domaine de la sexualité mais aussi de la conjugalité, de la parentalité et du travail. C'est dans ce contexte qu'il répète plusieurs fois au cours de l'entretien et en particulier lors de ses récits de rencontres sexuelles (avant même que je ne l'interroge, dans la dernière partie de l'entretien, sur ses opinions sur le genre, le féminisme et la sexualité) ne pas être un « forceur ».

En entretien, quand ils sentent que pèsent sur eux des stigmates sexuels, les hommes « conservateurs » développent des discours dans lesquels ils cherchent à se tenir à distance de la figure repoussoir du « forceur », personnification d'une forme de masculinité virile perpétuant explicitement la domination masculine. Ce faisant, la référence à ce contre-modèle permet à ceux qui le mobilise de sécuriser leur statut. Cependant, les répercussions de telles rhétoriques ne sont pas seulement individuelles. Au-delà des effets protecteurs, ces discours réprobateurs ont aussi des implications sociales. Associée à des attributs sociaux, la figure du « forceur » reconduit des rapports de domination et des luttes déjà existants entre plusieurs groupes sociaux.

1.2. Diffusion de stéréotypes et reconduction des rapports sociaux

Quand elle est mobilisée dans les discours, la figure repoussoir du « forceur » n'exprime pas uniquement des interdits sociaux mais véhicule aussi un ensemble de représentations sociales. De fait, le « forceur » n'est pas, dans les imaginaires, n'importe quel type d'homme : il est souvent associé à une classe d'âge, une origine sociale de classe et de race. En déployant de telles rhétoriques, les hommes ne tiennent dès lors pas seulement à distance un ensemble de comportements et d'attitudes discrédités, ils réaffirment aussi leur distance vis-à-vis de certains groupes sociaux dont ils reconduisent la dévalorisation symbolique.

1.2.1. Reconduction des luttes entre le groupe social des « jeunes » et des « vieux »

Chez les enquêtés aux discours « conservateurs » âgés de moins de 45 ans, la figure du « forceur » est associée à des hommes nés avant eux, souvent ceux appartenant à la génération des « babyboomers ». Alors que je l'interroge sur ce qu'il pense du consentement et de MeToo, Thibault commence par répondre que le respect des femmes, de leur désir et de leur plaisir, va de soi, pour lui comme pour les autres membres de sa classe d'âge, avant de renvoyer la problématique à la génération de ses grands-parents dans une argumentation imbriquant effet d'âge et effet de génération :

Bah non mais pour moi c'est vraiment évident quoi, mais genre bien sûr que... Dans le sens où pour moi la question elle devrait même pas se poser en fait. Mais après je pense que c'est vraiment une question de génération pour le coup. Moi dans ma génération bah on a vraiment été élevés là-dedans, j'ai jamais pensé oui "elle dit non mais en fait c'est oui", ça c'était plus avant je dirais. Donc même là actuellement les hommes de peut-être 45-50 ans... Non et encore je dis ça mais ça c'est l'âge de nos parents, donc même pas. Mon père il forcerait jamais une femme. Non plus 60 ans et plus, plus la génération de nos grands-parents peut-être, où là je vois plus qu'on est assez éloignés dans nos idées, on a pas la même lecture du monde. Et c'est un peu normal j'ai envie de dire, enfin quand t'as vécu 60 ans dans un monde qui fonctionne d'une certaine manière bah c'est pas simple de tirer un trait dessus du jour au lendemain. Et

en plus t'es plus tout jeune non plus donc c'est encore plus dur, bref. Je sais plus quelle était ta question mais ouais ouais moi non pour moi y devrait même pas y avoir besoin de devoir en parler.
(Thibault, 21 ans, en couple, étudiant en troisième année de gestion dans une Grande École, père : enseignant de mathématiques dans le secondaire, mère : enseignante de mathématiques dans le secondaire)

Du point de vue de Thibault comme de celui des autres hommes aux discours « conservateurs » de son âge, les comportements d'insistance et la tendance à se montrer autocentrés sont l'apanage des « vieux ». Dans son discours, deux arguments sont mobilisés de façon imbriquée. L'analyse conjointe des autres entretiens permet de les dissocier analytiquement car tous les hommes n'évoquent pas systématiquement les deux à la fois mais se servent parfois seulement de l'un ou de l'autre.

Le premier argument est générationnel : les hommes appartenant à la « *génération de [ses] grands-parents* » – les « vieux » – auraient grandi, fait leur entrée dans la sexualité et vécu la majorité de leurs expériences à un moment historique où les représentations de genre, biologisantes et différentialistes, légitimaient le double standard de sexe en matière de sexualité et les conduites masculines viriles. Selon les jeunes interviewés en effet, le fait que la sexualité masculine était perçue, à cette époque, comme naturellement pulsionnelle tandis que la sexualité féminine était envisagée par essence modérée et tournée vers l'affectivité conduisait alors automatiquement les hommes à agir selon leurs propres envies sans autres préoccupations : « *pour eux [la génération de son père qui a 60 ans au moment de l'entretien] c'était pas du tout pareil, ils se posaient pas de question et on peut pas leur en vouloir c'était une autre époque* » [David, 24 ans, étudiant en D1 de médecine]. Aussi, à la différence des « jeunes » qui auraient profité du « *progrès social* » et des « *nouvelles mentalités* » et qui seraient en conséquence plus à l'écoute, les « babyboomers » ne bénéficieraient pas de cet apprentissage, étroitement imbriqué à la marche de l'Histoire.

Le second argument n'est pas lié à la génération mais à l'âge en tant que position au sein du parcours de vie, à laquelle sont associés des pratiques, activités, manières d'être et de penser spécifiques (Rennes, 2021). Lorsque Thibault déclare qu'à l'âge de ses grands-parents, « *quand t'as vécu 60 ans dans un monde qui fonctionne d'une certaine manière* », que « *t'es plus tout jeune non plus donc c'est encore plus dur [de changer]* », il exprime l'idée selon laquelle les difficultés pour se remettre en question et impulser des changements dans ses pratiques ou ses schèmes de perception s'accroissent à mesure du vieillissement. On retrouve d'ailleurs le champ lexical de l'inertie dans les discours des jeunes hommes interrogés : les

« vieux » seraient « *plus bornés* », « *têtus* », « *campés sur leurs positions* » etc. Certains étudiants ou jeunes diplômés, notamment parmi ceux qui ont suivi à un moment de leur cursus universitaire des cours de science politique comme c'est le cas de Hadrien, un étudiant en master 1 de droit âgé de 23 ans, citent même, pour étayer leurs propos, des travaux académiques, comme l'article de Mariette Sineau (2007) portant sur les effets de genre et de génération sur le vote à l'élection présidentielle de 2007. Ils se réfèrent alors souvent à des travaux issus de la sociologie électorale, qui ont établi la plus grande probabilité d'adhérer à des valeurs traditionnelles lorsque l'on appartient aux générations âgées. Cette circulation et appropriation des savoirs savants s'inscrit dans le mouvement d'emprise croissante des raisonnements et des connaissances scientifiques sur le monde social. Elle fait écho aux parents appartenant aux classes moyennes qui développent des analyses sur l'école en intégrant certains résultats obtenus par les sociologues et les psychologues (Van Zanten, 2009a).

Si dans les discours des jeunes enquêtés, le « forceur » est un vieil homme, il est au contraire associé à la jeunesse dans ceux des interviewés âgés de plus de 45 ans. On retrouve, de même que dans les entretiens réalisés avec les hommes plus jeunes, l'argument générationnel et l'argument qui convoque la position dans le parcours de vie mais déclinés cette fois différemment. D'une part, les « jeunes » sont suspectés d'adopter des comportements mettant explicitement en scène la domination masculine et sont soupçonnés d'insister même lorsque leurs partenaires manifestent des résistances à cause des modèles virils « toxiques » auxquels ils auraient été exposés en visionnant des vidéos pornographiques, désormais disponibles gratuitement et aisément sur Internet :

La pornographie à mon époque, c'est pas du tout comme maintenant. On a pas du tout accès à Internet, évidemment ça n'existe pas, on a accès à rien. Tout ce qui touche à la sensualité, même pas la pornographie, s'arrête à un bout de poitrine de Brigitte Fossey dans un film qui s'appelle *Le mauvais fils* où à un moment elle retire sa chemise et elle est torse nue, et on voit ses seins, pour moi c'est wow, évidemment en noir et blanc. Et puis bien sûr le fameux catalogue de La Redoute, l' incontournable catalogue de La Redoute avec chaque trimestre un nouveau catalogue, avec l'espoir que celui-ci présenterait des dessous féminins transparents parce que c'était whouu là c'était le top du top. Vous riez mais oui je vous assure. C'était un autre temps. Maintenant pour que ça fasse rêver faut une double pénétration-éjaculation faciale-gorge profonde. Vous saisissez un peu le décalage ? Maintenant les gamins ils fantasment de faire des trucs *hardcore*, qui auraient été impensables de faire à mon époque, impensables. Je vous dis nous voir un sein nu c'était la fête. Y avait une forme d'admiration, de respect pour le corps féminin, pour la femme généralement.
(Benjamin, 55 ans, en couple, cadre dans la communication, père : représentant de commerce, mère : secrétaire administrative)

À l'instar de Benjamin, les enquêtés âgés sont en effet nombreux à mentionner l'influence qu'aurait la consommation de pornographie au cours de l'enfance et de l'adolescence ;

influence à laquelle eux-mêmes auraient échappé en raison des conditions matérielles et techniques de leur époque qui complexifiaient l'accès aux contenus pornographiques. Selon eux, les jeunes découvrirait la sexualité et apprendraient les manières de se comporter *via* la confrontation répétée à certaines pratiques érotiques jugées dégradantes pour les femmes ainsi que par une imprégnation par des scénarios de viol et dans lesquels le consentement n'est pas respecté. Ils en viendraient par conséquent à normaliser des conduites violentes et irrespectueuses, sans parvenir à discerner imaginaire fantasmatique et réalité, à l'inverse des hommes de leur propre génération qui seraient capables d'opérer cette distinction sans difficulté. Cet argument reposant sur la capacité à différencier univers fantasmatiques et pratiques réelles est d'ailleurs également mobilisé par les hommes hétérosexuels, gays et bisexuels âgés de 24 à 62 ans interrogés par Florian Vörös (2020) dans son enquête portant sur les navigations sexuelles en ligne, suggérant qu'il s'agit là d'un critère de distinction fréquemment utilisé. En l'occurrence, l'association entre jeunesse et confusion entre pornographie et réalité s'inscrit dans la « panique morale » que suscitent, chez les adultes, les usages contemporains de la pornographie par les adolescent.es (Bozon, 2012).

D'autre part, les « jeunes » sont soupçonnés d'être autocentrés et de rester focalisés sur leur propre désir du fait de leur entrée relativement récente dans la sexualité et du peu d'expériences accumulées en résultant. C'est ce que suggère l'entretien de Paul qui combine l'argument de l'éducation sexuelle par la pornographie à l'argument biologique de l'éveil du désir :

J'ai jamais entendu ça quand j'étais plus jeune. Aujourd'hui ça s'est banalisé et avec une forme d'éducation sexuelle des jeunes qui passe par YouPorn et compagnie, y a une image de la sexualité qui est pas une image de sexe partagé entre deux individus mais de rapport de force entre un homme et une femme, ou plutôt d'un homme sur une femme, où elle dit non mais en fait elle dit oui et au passage vous lui filez une patate dans la gueule parce que ça va mieux et ça montre une virilité de l'homme. Et le fait que les gamins soient formés à la sexualité par l'intermédiaire de ça... Voilà le jeune garçon il a de la pression qui lui vient du bas et il a envie de l'exprimer et comme ils se montent le bourrichon à plusieurs dans la cours de récréation, sur des jeunes qui sont pas éduqués, pas ouverts, ça donne certainement beaucoup plus de capacité à des actions qui devraient pas se faire que dans mon époque où on apprenait un peu sur le tas et qu'on était pas bourrés à des tas de conneries comme ils peuvent l'être maintenant.

(Paul, 60 ans, en couple, cadre commercial, père : ingénieur, mère : sans emploi)

La croyance selon laquelle le respect, l'attention portée à la partenaire et l'empathie seraient le produit d'une « maturité sexuelle » acquise au fil des expériences vécues n'est pas spécifique aux hommes conservateurs âgés de plus de 45 ans interrogés. Dans son enquête portant sur les manières dont les hommes suédois hétérosexuels âgés (nés entre 1922 et 1942) vivent la sexualité, Linn Sandberg (2011) repère également l'évocation, dans les récits analysés, d'un

processus de maturation sexuelle au cours duquel les hommes auraient abandonné leur égocentrisme et leur ignorance pour devenir sensibles et attentionnés en matière de sexualité. De même, Lucas Gottzén (2019) constate, dans son analyse des textes anonymes envoyés à une association féministe suédoise dans le cadre d'une campagne développée dans l'espoir de faire adopter des lois plus strictes en matière de violences sexuelles, que les hommes insistent sur leur évolution à mesure de leur avancée en âge : tandis qu'il leur serait arrivé, dans leur jeunesse, d'être irrespectueux envers certaines de leurs partenaires, ils auraient aujourd'hui changé et feraient preuve d'empathie. Dans cette perspective, les hommes seraient animés par des pulsions sexuelles au début de leur vie érotique puis apprendraient à les domestiquer en maîtrisant leurs émotions. Autrement dit, la sexualité serait, pour les hommes, naturellement égoïste et agressive mais pourrait, à la suite d'un ensemble de « bons » apprentissages – un processus de civilisation – devenir altruiste et calme.

Ainsi, selon l'âge des hommes qui la mobilisent, la figure du « forceur » est alternativement associée au groupe social des « vieux » ou des « jeunes ». Dans les deux cas, la logique est la même : il s'agit de dire « c'est pas nous, c'est eux ». Dans le même temps, ces usages de la figure du « forceur » participent à la reproduction des luttes et conflits sociaux qui organisent la société.

1.2.2. Reconstitution des rapports sociaux de classe et de race

Au-delà de l'assignation d'un âge au « forceur », les hommes aux discours « conservateurs » associent également la figure repoussoir à une origine sociale de classe et de race. Indépendamment de leur âge, ils font le portrait d'un homme appartenant aux classes populaires et issu de l'immigration, maghrébine ou africaine dans la majeure partie des cas – même si parfois les hommes d'origine portugaise ou de l'Europe de l'Est peuvent également être dépeints comme des « machos » au « *sang chaud* » [Hadrien, 23 ans, étudiant en master 1 de droit] et ayant dès lors davantage tendance à insister pour obtenir les faveurs sexuelles auxquelles ils aspirent. La diffusion de tels stéréotypes s'inscrit dans le mouvement d'« altérisation du sexisme » consistant à faire du sexisme l'apanage des hommes populaires et plus encore des hommes racisés (Guénif-Souilama et Macé, 2004 ; Le Renard et Marteu, 2014). Pour Paul, tous les « jeunes » ne sont en réalité pas susceptibles de « forcer » avec la même probabilité. De son point de vue, ce sont surtout ceux qui viennent d'une « *famille immigrée* », et implicitement qui vivent dans les « *quartiers* », des cités d'habitat social dans des zones

défavorisées qui se montrent peu respectueux envers les femmes et transgressent leur consentement. Cette amalgame entre immigration, délinquance et pauvreté est liée l'arrivée massive dans les années 1950 et 1960 d'immigrés.es d'Afrique et du Maghreb et à leur concentration territoriale dans des territoires pauvres, du fait de leur relégation dans les quartiers périphériques (Brun et Galonnier, 2016) :

P : Pour moi c'est le respect de l'autre, le respect de sa personne, le respect de sa parole. En tout cas moi, j'ai jamais forcé et je connais pas de gens qui ont forcé des filles. (...) Mais oui j'en conviens y a beaucoup de forceurs. Aujourd'hui ces mêmes où y a toutes ces histoires avec les filles, des viols *etc.*, je pense que y a un aspect éducatif aussi, le parent a raté quelque part son rôle d'éducateur en transmettant des valeurs de respect de l'autre à ses enfants et en surveillant ce qu'il fait.

R : *Mais vous entendez quoi par aspect éducatif exactement ?*

P : J'aurais tendance à faire des caricatures sur les milieux sociaux, à dire que dans les familles favorisées y a moins le problème. Je pense que des hommes particulièrement mis en groupes sont absolument capables de choses extraordinaires et pas forcément dans un sens positif. J'avais jamais eu d'exemples quand j'avais 20-30 ans de filles qui ont été enlevées avec de la drogue, de nanas qui ont fini dans une cave, de trucs comme ça... (...) Et puis là je vais faire du racisme primaire, y avait beaucoup moins de famille un peu immigrée où le garçon est mis sur un piédestal, et considéré comme un petit roi et à qui ont refusé pas forcément grand'chose ou en tous cas on l'incite à s'affirmer en tant qu'homme parce que c'est l'homme qui dirige tout. Donc tout ça additionné ça donne pas forcément que des trucs positifs. Vous pouvez me dire que c'est un peu raciste j'en conviens mais j'assume.

(Paul, 60 ans, en couple, cadre commercial, père : ingénieur, mère : sans emploi)

Dans cet extrait d'entretien, les jeunes issus de l'émigration sont suspectés de « forcer » et d'instrumentaliser les femmes, c'est-à-dire de les transformer en objets pour satisfaire leurs désir et plaisir, à cause de l'éducation reçue au sein de leur cellule familiale qui serait imprégnée par une culture sexiste. Dans la culture « Arabe » (renvoyant dans les esprits de façon entremêlée à la fois à la culture musulmane, maghrébine et africaine), les garçons seraient le centre de l'attention, fortement valorisés par tou.tes et auraient l'habitude de voir leurs caprices se réaliser. Ils deviendraient par conséquent égoïstes, impatients et violents. Dans le domaine de la sexualité notamment, ils auraient ainsi tendance à outrepasser le consentement de leur partenaire. Ces représentations d'une culture Arabe machiste valorisant la domination masculine sont largement répandues au sein de l'espace social (Brun et Galonnier, 2016), entre autres alimentées par les discours médiatiques et artistiques (Cosquer, 2016 ; Hamel, 2003b), et influencent les façons de penser d'un vaste ensemble d'individus que ces derniers vivent au contact des populations ciblées par ces stéréotypes (Le Renard, 2019) ou qu'ils en soient très éloignés.

Si certains mobilisent l'argument de l'éducation parentale, d'autres recourent plutôt à celui de l'éducation scolaire. Dans cette perspective, les hommes des classes populaires issus de l'immigration auraient tendance à « forcer » les femmes parce qu'ils seraient incapables de

réfléchir à leurs pratiques. Ils agiraient en répondant à des stimuli physiques, en l'occurrence ceux associés à l'excitation sexuelle, et seraient en ce sens proches de la nature et de la bestialité. On retrouve une fois de plus l'idée d'une nature masculine sexuelle – envisagée comme étant encore plus violente lorsqu'elle concerne les groupes socialement défavorisés et faisant l'objet de processus de racialisation comme l'ont déjà montré de nombreux travaux dans des contextes nationaux variés incluant par exemple la Suède ou les États-Unis (Gottzén, 2017 ; Lamont, 2015 ; Roberts et Elliott, 2020 ; Wilkins, 2008) – appelant à être civilisée. Plus précisément, cette impulsivité est attribuée ici aux études courtes et professionnalisantes. Les hommes peu diplômés disposeraient d'une culture générale limitée et seraient alors dépourvus de « pensée pensante » (Mauger, 2009). Le lien entre études courtes, manque de formation de l'esprit, quartiers socialement relégués et expérience migratoire, ressort par exemple de l'entretien de Martin :

Je veux pas faire de la sociologie de comptoir hein, mais est-ce que dans une université où c'est des gens diplômés, d'une certaine catégorie sociale et tout, est-ce que vraiment c'est une problématique ? En fait est ce que ces messages-là ils seraient pas plus pertinents ailleurs où le consentement pose peut-être plus de problèmes, où y a moins eu d'éducation préalable. Dans les bacs pros par exemple, ou les formations professionnelles. Ce que je me dis c'est que je vois bien le milieu que je fréquente et j'ai pas l'impression que cette question du non-respect de consentement se pose vraiment. Alors que c'est vrai des mecs qui traînent dans les cités, les petites racailles (...) dans leur culture éduquer au consentement ça peut avoir un intérêt, d'accord. Là ce genre d'affiches oui.

(Martin, 24 ans, en couple, étudiant en MEEF lettres modernes, père : informaticien, mère : institutrice)

Pour cet étudiant aspirant à devenir enseignant, le non-respect du consentement concerne les hommes qui ne poursuivent pas leurs études au-delà du baccalauréat ; hommes qu'il associe d'abord aux classes populaires puis à une partie spécifique, la plus visible médiatiquement (Clair, 2023b), de celles-ci : les classes populaires immigrées.

Dans les entretiens de Paul et de Martin, la figure du « forceur » est toujours vague et lointaine, incarnée par les représentants de groupes génériques auxquels eux-mêmes n'appartiennent pas. Cette logique consistant à se représenter les « forceurs » comme des hommes pourvus de caractéristiques sociales étrangères aux siennes est récurrente chez les enquêtés. De fait, lorsque ces derniers évoluent parmi les classes populaires mais sont blancs ou bien dans les cas où ils sont issus de l'immigration et racisés mais diplômés de l'enseignement supérieur (ou amenés à le devenir car inscrits dans une filière), ils présentent les « forceurs » respectivement comme étant Arabes ou Noirs et comme des hommes peu « éduqués », qui ont arrêté jeunes l'école et sont entrés rapidement sur le marché du travail pour occuper des positions subalternes et dont les fréquentations (ami.es et collègues) partagent pour

la majorité un parcours similaire. Dylan, un homme blanc âgé de 23 ans, surveillant dans un internat scolaire et résidant dans le petit village de Charente-Maritime dans lequel il est né, d'un père chauffeur poids-lourds et d'une mère aide-soignante, en fournit une illustration éloquente. Tandis que Dylan a déjà expliqué un peu plus tôt dans l'entretien s'être interrogé sur ses propres conduites sexuelles à la suite du viol de sa sœur à un festival avant d'avoir finalement été rassuré par ses pairs qui étaient convaincus que d'autres hommes devraient se remettre en question avant lui, il fait de nouveau référence à ces « autres » quand je l'interroge plus frontalement sur ce qu'il pense de la question du consentement. À propos de l'établissement dans lequel il travaille, il déclare être contraint de remarquer qu'effectivement, comme l'avaient suggéré ses amis, « *les mecs qui touchent les fesses des filles ou qui essaient de dégrafer les soutien-gorge c'est pas Michel, Paul ou Jean c'est plutôt Mohammed, Moussa et Amadou* ». En recourant à des prénoms marqués racialement, Dylan réaffirme l'association des « forceurs » à certaines nationalités et à l'expérience migratoire. À l'inverse, Castellot, un homme noir âgé de 28 ans originaire de la République du Congo, inscrit en master 1 de sciences de l'éducation et projetant de poursuivre en doctorat, commence l'entretien en expliquant ce qui l'a motivé à participer (« *faire avancer la science* ») et développe un long discours sur les apports bénéfiques multiples de l'éducation. Lors de la suite de notre échange, il revient à plusieurs reprises sur le sujet, y compris quand je lui demande ses opinions sur le consentement. Selon lui, « *l'école permet de dompter la force et l'énergie sexuelles de l'homme* ». Aussi, ceux qui ne reçoivent pas « *d'instruction* » demeurent proches de la bestialité. Incapables de se maîtriser, ils seraient amenés à « forcer » dès lors que leurs partenaires résistent à leur désir. Finalement, Dylan comme Castellot dépeignent les traits des « forceurs » en puisant dans les stéréotypes disponibles dans l'espace social et en insistant sur l'identité sociale qui ne les concerne pas.

Pour les enquêtés appartenant aux classes populaires et racisés comme Jibril [41 ans, ouvrier intérimaire dans le bâtiment et saisonnier, ascendance migratoire du Niger] ou Nadjim [43 ans, agent de sécurité, originaire de Tunisie], le « forceur » est incarné dans les discours par des hommes de leur réseau d'interconnaissances (amis, collègues, voisins, cousins...). Dans ce cas et, plus largement, dans le cas où les hommes identifient que les comportements décriés correspondent à ceux de leur entourage (et donc peinant à s'en distancier), la figure mobilisée est plus souvent celle du « gros lourd » que celle du « forceur ». Elle renvoie davantage à l'homme qui insiste parce qu'il ne sait pas séduire, ridicule car incompetent et socialement décalé, plutôt qu'à celui qui insiste par égoïsme, parce qu'il ne respecte pas le consentement.

On retrouve l'image de l'homme balourd, déjà mise en exergue dans plusieurs études. Par exemple, les hommes finlandais âgés de 15 à 19 ans enquêtés par Païvi Honkatukia et ses collègues (2022) envisagent la frontière entre séduction et harcèlement sexuel non comme un effet de la présence ou de l'absence de violence mais comme le fruit d'une plus ou moins grande maîtrise interactionnelle : de leur point de vue, les approches masculines relèvent de la séduction si elles parviennent à conserver une certaine *situational smoothness* (« souplesse situationnelle ») c'est-à-dire si elles ne créent pas de malaise et permettent aux événements de s'enchaîner de façon fluide. À la différence du « forceur » qui suscite de l'horreur et de l'effroi, le « gros lourd », proche du « beauf » (Mauger, 2019), attire du mépris et de la pitié car son aspect grotesque masque la violence exercée et les souffrances potentiellement générées chez les femmes.

Participant à des entretiens sur la sexualité avec une jeune femme réalisant une thèse en sociologie du genre, les enquêtés « conservateurs » cherchent à véhiculer une image positive d'eux-mêmes en se présentant comme des hommes qui respectent le consentement. Dans cette optique, ils s'efforcent de tenir à distance la figure du « forceur », incarnation d'une masculinité virile fonctionnant comme un véritable repoussoir. Or la mobilisation de la figure du « forceur » s'accompagne de la diffusion de stéréotypes classistes, âgistes et raciaux et contribue ce faisant à reconduire les conflits et rapports sociaux. Si ce contre-modèle apparaît moins dans les discours des enquêtés « progressistes », ces derniers déploient en revanche d'autres types de rhétoriques afin de prouver qu'ils œuvrent pour l'égalité.

2. Les usages de la figure attractive du « gars *safe* »

Au cours des entretiens, les enquêtés aux discours « progressistes » ont eu pour leur part tendance à se présenter comme des « gars *safe*¹²³ », c'est-à-dire des hommes inoffensifs pour les femmes, qui ne risquent ni d'exercer sur elles de la violence ni les faire souffrir. Globalement, ce sont essentiellement les hommes nés après le début des années 1980 et ceux appartenant aux classes moyennes et supérieures qui ont déployé des efforts pour véhiculer une telle image d'eux-mêmes. Contrairement aux hommes aux discours « conservateurs » qui mobilisaient explicitement la figure du « forceur » pour prouver leur moralité, ces derniers n'ont pas tous expressément recouru à celle de « gars *safe* » : l'expression apparaît telle quelle seulement dans quelques entretiens mais se dégage plutôt en creux des propos recueillis, lorsque

¹²³ En anglais, « safe » signifie « sûr ».

les enquêtés parlent de leur rapport à la sexualité. Dans l'ensemble en effet, les hommes aux discours « progressistes » interrogés ont développé un ensemble de discours sur leurs pratiques en lien avec la sexualité (aussi bien sur leurs pratiques de réflexion sur le sujet que sur leurs pratiques adoptées au cours de leurs interactions érotiques) en insistant sur leur aspect sécurisant. Cette fois-ci, les matériaux collectés permettent d'établir que l'entretien sociologique n'est pas le seul contexte social dans lequel les interviewés s'engagent dans une telle présentation d'eux-mêmes, ces derniers revenant sur des situations de leur vie quotidienne (*dates* et discussions entre pairs) au cours desquelles ils ont été amenés à faire de même. De façon analogue à la partie précédente, je décris en quoi consistent les modes de présentation de soi adoptés par les enquêtés aux discours « progressistes » (2.1.) puis je m'intéresse aux bouleversements que ces stratégies produisent en termes de hiérarchies statutaires (2.2).

2.1. Des pratiques de mise en scène de soi

Avec le gain de visibilité et d'importance de la morale sexuelle égalitaire en France, les hommes aux discours « progressistes » ont l'opportunité de parler souvent de leur rapport à la sexualité sans prendre le risque d'être affectés par des sanctions sociales : soit leurs interlocuteurs/rices partagent leur point de vue, soit leur audience se trouve en désaccord mais l'omniprésence d'analyses soutenant leurs opinions dans les débats publics et dans leur cercle social leur donne suffisamment de légitimité et d'assurance pour qu'ils ne soient pas déstabilisés par l'expressions de positions antagonistes. Convaincus d'incarner un modèle de masculinité socialement valorisé en élaborant sur leur sexualité, ils n'hésitent pas à aborder le sujet dès qu'ils en ont l'occasion.

2.1.1. S'ériger comme un modèle

Franck, cadre dans une association d'éducation populaire et âgé de 27 ans, est l'un des rares enquêtés à se référer directement à la figure du « gars *safe* » pour parler de lui. Alors qu'il vient de dire apprécier les pratiques de « *BDSM douces* » et regrette que sa copine actuelle ne partage pas cette appétence, il ajoute : « *en plus avec moi elle risque rien, je suis super safe* ». En mobilisant cette expression, il cherche à diffuser l'image d'un homme qui respecte le consentement de ses partenaires et avec lequel il est possible d'avoir des rapports sexuels sans inquiétude. Bien que les autres hommes interrogés ne se définissent pas systématiquement comme « *safe* », ils tentent en fait de véhiculer une représentation d'eux-mêmes similaire à celle que charrie le « gars *safe* ». Ainsi, ils brossent non seulement le portrait d'hommes attentifs aux

réactions corporelles féminines, soucieux d'assurer le bien-être de leurs partenaires (comme les enquêtés aux discours « conservateurs ») mais se décrivent en outre comme altruistes en matière érotique. Ils disent accorder, dans leurs rapports sexuels, plus d'importance au plaisir de l'autre qu'à leur propre satisfaction, conscients (à la différence des hommes aux discours « conservateurs ») que les femmes peuvent réellement ne pas éprouver de désir ou de plaisir (et pas uniquement feindre un désintéret pour garder la « face »). Dans les pays Occidentaux, de telles manières d'être sont socialement et moralement valorisées car perçues comme garantes de l'égalité (Gottzén, 2019b ; Ólafsdottir et Kjaran, 2019). Aussi, les hommes défendant la réciprocité dans la sexualité et faisant preuve d'une sensibilité émotionnelle incarnent une forme de masculinité hybride fonctionnant désormais comme un modèle, aux antipodes de la masculinité repoussoir que représentait la figure du « forceur ». En effet, leurs conduites se trouvent en adéquation avec les attentes contemporaines de la « bonne » masculinité, celles-ci étant supposées combiner des attributs typiques de la virilité telle que la rationalité, l'autocontrôle ou l'assurance avec des caractéristiques empruntées au « féminin » comme l'altruisme, la sensibilité ou le goût pour la communication (Bridges et Pascoe, 2018 ; Connell et Messerschmidt, 2015).

Plutôt que d'affirmer leur identité de « gars *safe* » en déclarant directement « *je suis safe* », comme le faisaient les hommes aux discours « conservateurs » avec la figure du « forceur », les hommes « progressistes » interrogés ont investi une stratégie un peu différente consistant à parler directement de leurs pratiques pour prouver qu'ils étaient inoffensifs, sans avoir à le dire. En l'occurrence, l'analyse des entretiens fait émerger trois types différents de discours développés par les enquêtés pour performer une telle forme de masculinité. Loin d'être mutuellement exclusifs, ces discours ont pu être mobilisés successivement ou de façon imbriquée afin de véhiculer une image d'autant plus précise, complète et donc convaincante.

La première stratégie prend la forme d'une mise en valeur, par les enquêtés, de leurs pratiques d'information et d'apprentissages théoriques. Par ces discours, ils montrent qu'ils ont pu acquérir des connaissances sur le fonctionnement de la sexualité et le vécu des femmes. Ils disent avoir pris conscience de l'aspect systémique des violences sexuelles et de la nécessité d'impulser des changements sociaux pour y faire face. Certains d'entre eux évoquent les enjeux soulevés par les rapports de genre et établissent des liens entre les expériences sexuelles non consenties, le *slut shaming* (« stigmatisation des femmes du fait de leur supposé intérêt trop prononcé pour la sexualité ») et les relations « toxiques ». C'est le cas de Maxime qui produit

un long développement sur les façons dont il a découvert les approches féministes de la sexualité et les enjeux liés au consentement ainsi que sur le contenu de ce qu'il a appris :

Je me suis vachement renseigné, par le biais d'articles sur Mademoizelle.com, j'ai lu plein d'articles, par rapport au *slut shaming*, par rapport au viol, au consentement, à l'activité sexuelle des femmes, par rapport à la diversité des sexualités qui existent (...) Déconstruire j'adore, déconstruire pour reconstruire j'adore. (...) Par exemple on va parler de viol. Le concept de viol pour beaucoup c'est des meufs dans la rue, qui étaient en jupe et qui se fait violer par un inconnu. Et en fait avec le féminisme j'ai compris qu'en fait non, le viol c'est à partir du moment où y a relation sexuelle sans consentement. À partir du moment où tu pars sur cette base-là, du coup faut savoir définir le consentement. Le consentement qu'est-ce que c'est ? C'est quand deux personnes conscientes s'autorisent à faire quelque chose ensemble, ce qui a un lien avec le viol conjugal. Parce que pour certains le viol conjugal n'existe pas, comme vous êtes ensemble, mariés ou en couple, le sexe est entre guillemets un rapport mutuel. Et en fait non, le sexe c'est vraiment même en relation de couple, c'est toujours une autorisation à demander. Même si ça fait longtemps que vous êtes ensemble, 5-10-20 ans, même si vous avez un désir profond, "on y va ?" ça suffit en fait. Ça permet de déconstruire les schémas dans la tête où c'est bah en fait si t'es avec ta meuf, tu peux la ken tu vois. En fait non quand t'es avec quelqu'un tu peux faire l'amour mais faut toujours un consentement de base à avoir, juste respecter le non. Donc je me suis juste intéressé aux commentaires et tout et cette prise de conscience ça m'a fait kiffer le féminisme. Je me suis après intéressé au *slut shaming*, le fait de considérer les femmes comme des salopes parce qu'elles ont une activité sexuelle supérieure à certains mecs, et je me suis demandé pourquoi moi je pensais ça. Et donc ça amène à se poser des questions sur soi-même, essayer de se déconstruire et de se reconstruire, de voir ce qui nous plaît ou pas dans les concepts élaborés par le féminisme, et après la 3e étape c'est de véhiculer ces nouvelles idées là.
(Maxime, 26 ans, célibataire, pharmacien, père : enseignant en histoire-géographie dans le secondaire, mère : enseignante en anglais dans le secondaire)

Dans cet extrait d'entretien, Maxime présente son éducation féministe comme le produit d'une démarche active et volontaire qui s'inscrit dans son intérêt pour la déconstruction. Il revient ensuite sur les enseignements tirés de ce cheminement, donnant alors des gages de sa maîtrise du sujet du consentement et de sa capacité à saisir la complexité des asymétries de genre qui s'y jouent. Ce faisant, il montre qu'il est suffisamment ouvert pour s'approprier de nouvelles grilles de lecture et reconfigurer ses visions du monde, qu'il est intelligent car capable de réfléchir et qu'il est non seulement en faveur de l'égalité entre les sexes mais aussi qu'il œuvre aussi pour atteindre cet objectif. À d'autres moments de l'entretien, il apparaît toutefois que Maxime présente également des attributs de la virilité, si ce n'est dans le domaine de la sexualité, au moins dans d'autres sphères d'activité comme le sport ou le travail. Il déclare notamment pratiquer le rugby, un sport dans lequel il peut témoigner de sa force et de son agressivité, et se rend régulièrement à la salle de sport pour développer sa musculature. Pharmacien, il souhaite par ailleurs acheter à terme sa propre officine car il dit avoir un « *esprit d'entrepreneur* » et « *ne supporte pas de recevoir des ordres* ». Autrement dit, si Maxime fait preuve de patience et de sérieux – des manières d'être qui ne sont pas viriles – en matière de sexualité, il adopte par ailleurs des comportements qui le sont davantage et performe ce faisant une masculinité hybride compatible avec celle du « gars *safe* ».

La seconde stratégie adoptée par les enquêtés aux discours « progressistes » consiste à se présenter comme des experts émotionnels, c'est-à-dire des hommes qui, outre le fait d'être sensibles aux émotions d'autrui, sont également capables d'imaginer les émotions avant que celles-ci ne soient exprimées voire même ressenties. Parfois, ils insistent sur leurs compétences en matière de décentrement de soi et de projection dans les autres :

J'ai toujours eu cette problématique, en tous cas je l'ai vécu comme ça de faut être doux, faut faire attention à l'autre, c'est comme ça que j'ai toujours appris. Même si je suis quelqu'un de très turbulent. Mais à côté de ça je vais essayer d'être toujours à l'écoute des autres, d'être toujours assez prévenant, de faire attention aux gens qui m'entourent. Mais après quand je dis prévenant et faire attention c'est faire attention aux besoins des autres, mais au niveau de ma sexualité je suis pas un bisounours, j'ai eu un certain nombre d'expériences sexuelles qui m'ont amené dans des endroits assez improbables, mais qui m'ont amené à des scénarios sexuels qui pouvaient être assez engagés. Mais ma sexualité je l'ai toujours vécue au travers des autres. J'ai toujours eu beaucoup de mal à avoir un plaisir égoïste. Quand j'en parle avec les amis, je m'aperçois que j'ai bcp de mal à juste me faire plaisir à moi, ça va être bcp dans l'écoute de l'autre, de dire "ok qu'est ce qui te fait plaisir ? et moi je vais prendre mon pied en faisant plaisir à l'autre". Donc pour ça ma recette c'est la communication, c'est ce que je dis toujours quand mes potes se plaignent de problèmes dans leur couple, quelle qu'il soit hein la solution c'est "communiquer, communiquer, communiquer". T'es curieux et tu veux tester un nouveau truc ? "dis lui". Ses pipes c'est pas le Pérou ? "dis lui", "dis lui". "dis lui". "dis lui". C'est tellement plus simple, t'es sûr d'être sur la même longueur d'onde, de pas la forcer à faire un truc qu'elle voulait pas trop. Non vous en avez discuté, c'est clair, c'est carré. Vous partez sur les mêmes bases.

(Kilian, 31 ans, célibataire, ingénieur dans l'industrie numérique, père : cadre dirigeant dans l'industrie culturelle, mère : employée dans l'édition)

Dans cet extrait, Kilian se présente en « jonglant » (Olivier, 2018, p. 223) entre deux registres : celui de la masculinité égalitaire empruntant au « féminin » d'une part et celui de la virilité d'autre part. En effet, il met tout à la fois en avant sa propension au « care » - il se décrit comme un homme « *doux* » et attentionné, prenant au sérieux les désirs de sa partenaire, fait des efforts pour se décentrer de son point de vue – et ses attitudes témoignant d'une forme de puissance telles que son appétence pour les scénarios impliquant de la brutalité, l'expression assurée de ses envies ou encore sa tendance à accumuler les expériences. En « manœuvrant » (Elliott, 2019) entre ces deux ensembles de pratiques de genre, il s'attribue un faisceau de qualités fortement valorisées et incarne une forme de masculinité hybride, proche des modèles hégémoniques.

Dans d'autres cas, ils soulignent, de même que les hommes aux discours « conservateurs », leurs savoir-faire en termes de décryptage émotionnel notamment quand cela concerne leurs partenaires :

Je suis HPI¹²⁴ mais je suis aussi HPE, moi ce que les autres ressentent je le sais immédiatement, ça me demande aucun effort. Je le sens, c'est un instinct que j'ai. Avec les femmes y a une douceur en plus qui fait que je peux lire en elles comme dans un livre ouvert.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Selon eux, cette « *intelligence émotionnelle* » leur permettrait d'anticiper les désirs et dégoûts de leurs partenaires lors de leurs scénarios d'accès à la sexualité et leur garantirait ainsi de ne jamais enfreindre le consentement féminin quand bien même leur interlocutrice serait timide et n'oserait pas exprimer leurs besoins et limites :

M : Pour moi ce serait impossible de forcer une femme, même si je le voulais je pourrais pas. Je serais trop trop...je sais pas, je sais que je pourrais pas. Même physiquement je pense que je serais bloqué, c'est trop important.

R : *Ouais tu pourrais pas insister si elle elle te manifestait qu'elle avait pas trop envie, mais imagine elle fait semblant parce qu'elle ose pas dire non, ou je sais pas pour te faire plaisir etc., là tu t'en rendrait pas compte...*

M : Non mais même en vrai je m'en rendrais compte, ça m'est déjà arrivé hein que la fille le dise pas mais que je devine qu'elle soit pas disposée à ça, parce qu'elle a ses règles, qu'elle est fatiguée, qu'elle a bu ou autre. Mais je sais, je le sens, c'est implicite, mais je le sens naturellement.

(Marc, 20 ans, en couple, étudiant en licence de langues étrangères appliquées anglais-néerlandais, père : technicien, mère : bibliothécaire)

En mettant l'accent sur leur empathie et leur capacité à se projeter dans les émotions de leurs partenaires en situations sexuelles, Luc, Marc et les autres hommes concernés montrent qu'ils ne sont pas autocentrés et qu'ils sont eux-mêmes affectés par un large éventail d'émotions et en particulier qu'ils ressentent parfois de la tristesse ou de la peur et savent l'accepter. Les hommes interrogés aux discours « progressistes » ne sont pas les seuls à insister en entretiens sur leur expérience de telles émotions en même temps qu'ils donnent par ailleurs des gages de leur virilité (Luc déclare bien tenir l'alcool et énumère la liste des stupéfiants qu'il a déjà testés, Marc s'intéresse à la politique et envisage de prendre un poste avec responsabilités dans l'une des associations de son université). Dans plusieurs recherches récentes menées aux Etats-Unis,

¹²⁴ HPI est l'acronyme de « Haut Potentiel Intellectuel » ; HPE celui de « Haut Potentiel Émotionnel ». Ces deux catégories issues des savoirs thérapeutiques sont utilisées pour caractériser des manières d'être au monde. La première est apposée à des individus à l'issue de la passation de tests psychométriques. La seconde en revanche n'admet pas encore de définition stabilisée. Actuellement, il n'existe pas de tests psychométriques. Le « diagnostic » découle d'une évaluation « clinique ». Dans les deux cas, il ne s'agit donc pas de désignateurs sociologiques. En sociologie, ce sont dès lors essentiellement leurs usages qui sont examinés afin, par exemple, d'examiner les inégalités sociales qui en découlent. S'il n'est pas possible de se servir des labels HPI ou HPE pour désigner, sans discussion préalable, certaines personnes, le fait que les enquêtés mobilisent ces notions pour se qualifier fournit tout de même des informations. En l'occurrence, la catégorie HPI est utilisée par les personnes se sentant décalés vis-à-vis des autres et rencontrant des difficultés pour décoder les implicites dans les relations sociales. La catégorie HPE est quant à elle utilisée dans les cas où les individus ont le sentiment de vivre très intensément les émotions (telles que la tristesse, l'euphorie, la colère...) et/ou de ressentir une forte empathie émotionnelle, c'est-à-dire ont tendance de vivre eux aussi les émotions de leurs interlocuteurs/rices.

au Canada, en Israël et en Allemagne, les hommes entretenant une proximité aux savoirs thérapeutiques du fait des difficultés rencontrées au cours de leur parcours de vie telles que des troubles d'addiction (Pfaffendorf, 2017), un syndrome du stress post-traumatique (Spector-Mersel et Gilbar, 2021), des ruptures amoureuses douloureuses (Oliffe et al., 2023) ou encore des phases dépressives (Sharp et al., 2023), mais aussi plus généralement les hommes appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures âgés de moins de 35 ans (Beglaubter, 2021 ; Elliott, 2019 ; Joshi, 2021 ; Scheibling, 2020 ; Sponton, 2023) mettent également l'accent sur leurs compétences émotionnelles quand ils parlent d'eux-mêmes tandis qu'ils rappellent leur réussite professionnelle ou leur capacité à endosser le rôle de chef de famille. Ainsi, les enquêtés aux discours « progressistes » adoptent des stratégies de présentation de soi cohérentes avec la recomposition des hiérarchies de valeurs et l'avènement de nouvelles manières d'être un homme qui sont socialement encouragées et pourvoyeuses de prestige.

Enfin, parmi les hommes aux discours « progressistes », ceux qui sont socialement mal à l'aise et qui transgressent depuis plus ou moins longtemps l'une des attentes traditionnelles de la masculinité en matière de sexualité (prise d'initiative ou communication par implicites) (voir chapitre 4) développent une troisième stratégie : ils mettent en avant les comportements qu'ils adoptent au cours de leurs scénarios sexuels. Les hommes timides qui n'ont jamais osé se montrer entreprenants par peur d'être rejetés et qui optaient par nécessité pour une posture attentiste présentent leurs conduites comme étant par définition inoffensives. De leur point de vue, le fait qu'ils laissent leurs partenaires faire le premier pas rend impossible les cas d'agression. Tandis que Maxime fait part du malaise que suscitent chez lui les fellations qu'il perçoit involontairement comme une mise en scène de la domination masculine, il embraye sur sa tendance à se montrer peu entreprenant et finit par conclure sur sa personnalité sécurisante :

M : J'ai reçu très peu de sexe oral dans ma vie, je pense que dans toute ma vie sexuelle j'ai eu qu'une seule fellation.

R : *Vous aimez pas ?*

M : Non mais en fait je sais pas trop comment le demander, je sais pas trop comment demander ce genre de choses. Et puis quand c'est arrivé j'étais un peu gêné parce que y a aussi tout un concept où moi ça me fait paraître un peu homme macho, y a la meuf entre mes genoux qui est en train de me faire une fellation. Mais après je sais que c'est une autre vision...Mais c'est vrai que j'ai un problème avec la fellation, je pense que c'est venu avec la culture porno où la fellation c'est vraiment quelque chose d'humiliant, où c'est une certaine domination. Mais ça va dans le même sens de ce que je disais tout à l'heure : je suis pas très entreprenant parce que je veux pas mettre mes partenaires dans une position inconfortable, qu'elles se sentent obligées. J'aime pas du tout être dans le rôle de dominant. Après très honnêtement je trouve que ça a des avantages. Pour moi que ça peut être contraignant parce que ça me fait rater des opportunités mais pour les femmes je trouve que c'est plutôt bien. Je leur crée un cadre sécurisant, et avec moi elles

risquent rien. Au final j'ai commencé à changer d'opinion sur moi-même, à...comment dire ? porter un regard plus positif sur moi, sur qui je suis. Parce que la culture patriarcale elle m'influçait malgré moi et çà faisait que je me voyais un peu comme un produit défectueux alors qu'en fait pas du tout. J'avais même raison depuis le début, je suis une sorte de visionnaire (rires).

(Maxime, 26 ans, célibataire, pharmacien, père : enseignant dans le secondaire d'histoire-géographie, mère : enseignant dans le secondaire d'anglais)

Dans cet extrait d'entretien, Maxime transforme certaines de ses manières d'être habituellement stigmatisées car déviantes au regard des normes de virilité en attribut désirable. Autrement dit, il recycle son stigmate et restaure ce faisant son identité. Ce procédé est une forme de retournement du stigmate au sens où il s'agit pour ces enquêtés de s'approprier des traits dénigrés pour en faire une source de fierté.

Par rapport aux stratégies de retournement du stigmate habituellement étudiées, les récits collectés suggèrent qu'il s'agit moins d'une réappropriation collective œuvrant pour une révolution contre la domination symbolique (Bourdieu, 1980) *via* la constitution d'une nouvelle catégorie d'hommes partageant des caractéristiques communes (timidité et peur d'être rejetés par exemple) que d'une réappropriation individuelle visant à sécuriser son statut. Une telle dynamique n'est pas spécifique à la sexualité. Dans son enquête menée auprès de personnes issues de milieux populaires et en situation de forte ascension sociale en France, aux États-Unis et en Inde, Jules Naudet (2014) constate que pour la plupart de ses interviewé.es, l'origine sociale constitue (ou a constitué à un moment de leur parcours) une ressource car celle-ci fonctionne comme un révélateur de leur motivation, sert de rempart à l'éternelle insatisfaction, témoigne de leur exceptionnalité, et favorise le développement de certaines compétences professionnelles. Dans sa recherche conduite au sein d'un internat thérapeutique destiné aux lycéens appartenant à des milieux favorisés qui ont traversé des périodes d'addiction à l'alcool ou à des stupéfiants, Jessica Pfaffendorf (2019) observe de même que les jeunes parviennent à faire de leurs expériences d'addiction et de rétablissement un gage de maturité, de capacité de retour critique sur eux-mêmes et de progression. En dépit de la variabilité de leur sujet, les deux auteur.es montrent alors que ces pratiques de restauration de propriétés individuelles dévalorisées dépendent des ressources détenues par ailleurs par les individus (de la propension à parler de soi pour les personnes en mobilité sociale, de l'assurance mise en œuvre et de la capacité à s'approprier les savoirs thérapeutiques pour les hommes anciennement addicts) et du contexte sociohistorique dans lequel celles-ci prennent part (méritocratique dans le premier cas, marqué par la diffusion des savoirs thérapeutiques dans le second). En l'occurrence, en déclarant qu'ils n'adoptent pas les conduites sexuelles typiquement masculines, fondées sur la

démonstration d'assurance et de puissance, les enquêtés timides se présentent comme des hommes incapables de perpétrer des violences et s'extrait de l'équation des rapports de genre en se « désidentifiant » (Goffman, 1975 [1963]) du groupe des hommes et en se positionnant en dehors du système d'inégalités et de privilège, un procédé déjà observé aux États-Unis chez les hommes engagés dans des groupes militants proféministes (Bridges, 2021).

Dans le cas des hommes aux discours « progressistes » interrogés dans cette enquête, c'est la conjonction entre leur aptitude à parler de leurs propres comportements et attitudes d'une part, et le moment MeToo marqué par une explosion des discours sur le consentement et par une diffusion de la morale sexuelle égalitaire d'autre part qui encourage l'engagement dans des discours mettant l'accent sur la posture attentiste dans la sexualité. Avec la visibilité accrue du phénomène des violences sexuelles dans l'espace public, la sécurité est devenue l'une des composantes essentielles de la « bonne » sexualité. Ce faisant, en déclarant que « *les filles sont toujours safe avec des mecs comme [eux]* » [Marc, 20 ans, étudiant en licence de langues étrangères appliquées anglais-néerlandais], les enquêtés incarnent une forme de masculinité qui ne performe pas explicitement la domination masculine et qui semble même être en adéquation avec l'idéal d'égalité entre les femmes et les hommes ; une forme de masculinité désormais fortement valorisée en particulier parmi les nouvelles générations et dans les milieux progressistes des pays Occidentaux (Aho et Peltola, 2023 ; Bachmann, 2014 ; Lamont, 2015). Pourtant, on l'a vu dans le chapitre 4, la mise en œuvre d'une telle masculinité ne permet pas nécessairement aux femmes d'éviter de vivre des expériences non souhaitées que ce soit parce que les hommes timides reprennent dans un second temps l'initiative ou parce que les femmes ont intériorisé les normes et se forcent elles-mêmes à sexualiser l'interaction.

Les hommes qui ne sont pas nécessairement timides mais qui ont en revanche des difficultés pour décoder les implicites et qui avaient pour habitude de recourir à la parole lors de leurs interactions sexuelles (voir chapitre 4), présentent leurs conduites comme étant moins dangereuses que celles adoptées par les autres hommes (ceux qui estiment ne pas avoir de peine à comprendre les sous-entendus et qui privilégient dès lors la communication non verbale). Sébastien explique par exemple qu'il a longtemps eu honte de ses faibles compétences en matière de communication mais qu'il est devenu fier de lui lorsqu'il a découvert que la verbalisation tend à être de plus en plus appréciée. Exposé aux idées féministes mais aussi aux principes du développement personnel qui encouragent les gens à « prendre leur vie en main » (Marquis 2019), Sébastien qui était très mal à l'aise dans les situations de séduction cesse de se

considérer comme un « *bon à rien* » avec les femmes et commence à assumer vis-vis de ses partenaires ses manières d'être dans la sexualité.

Mais maintenant je suis vraiment *chill* avec ça : "ah, tu n'aimes pas ça, désolé. Je pense pas qu'on soit très compatibles. Désolé, mais c'est ma manière de faire, moi ça me plaît et je vais pas changer pour toi. On est juste pas un bon match, ça arrive". Et c'est pas grave, on peut pas s'entendre avec tout le monde. Ce qui compte, c'est de trouver les gens qui nous conviennent.

(Sébastien, 36 ans, en couple, ingénieur informatique, père : commercial, mère : sans emploi)

Sébastien en vient alors à envisager ses conduites comme un choix personnel et à déployer des rhétoriques de présentation de soi en lien avec ses comportements sexuels.

Parmi les enquêtés développant ce type de discours, Luc, un enquêté qui se sentait décalé en matière de séduction, est l'un de ceux qui s'y investit le plus, ce qui n'est probablement pas sans lien avec le fait qu'il évolue dans les communautés polyamoureuses et *sex positive* (« sexe positif ») au sein desquelles les réflexions sur le *fucking yes* (« le oui enthousiaste ») sont particulièrement étoffées (Lamont, Roach et Kahn, 2018 ; Wilkins, 2004). De fait, il parle spontanément de ses pratiques de verbalisation lors de ses rencontres sexuelles de face-à-face et défend la politique du « consentement affirmatif » (consistant à exprimer avec des mots ses envies et limites et à formuler clairement des questions afin de connaître celles de ses partenaires). À chaque occurrence, il rappelle qu'il s'agit là du meilleur moyen pour assurer le respect des partenaires et instaurer une relation parfaitement égalitaire :

Vraiment à l'heure actuelle...introduire une pratique sans en avoir discuté avant par exemple...(..) Ah bah là ça serait un problème moral, un problème éthique. C'est quelque chose dont je me fais une très haute opinion. Non ce serait un drame.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Cet extrait d'entretien est un exemple typique de la façon dont Luc parle de ses comportements en situation sexuelle : il présente systématiquement l'explicitation comme une nécessité morale motivée par des aspirations politiques et n'évoque jamais les contraintes auxquelles elles répondent et l'impossibilité pour lui de faire autrement – Luc ne parvenant pas à décoder les implicites et ayant rencontré par conséquent, au début de son parcours sexuel, de nombreuses difficultés dans les situations de séduction. Finalement, Sébastien et Luc adoptent un procédé de recyclage du stigmatisme similaire à plusieurs égards à celui mis en œuvre par Maxime : eux aussi présentent leurs comportements sexuels atypiques au regard des attentes traditionnelles de la masculinité et initialement socialement discréditées comme des façons de faire exemplaires. Selon eux, leurs conduites permettraient d'éviter la survenue de violences

sexuelles et œuvreraient donc pour l'égalité. En déployant de tels discours, les hommes concernés performant dès lors une forme de masculinité socialement encouragée, qui plus est dans la mesure où, on l'a vu, ils prennent garde de parsemer leurs discours de marques de virilité, soit dans la sexualité, soit dans d'autres sphères de la vie, ce qui leur permet de trouver un équilibre entre pratiques traditionnellement codées comme « féminines » et pratiques viriles. Cependant, là encore l'incarnation de ce type de masculinité ne garantit pas la mise en œuvre des désirs féminins ne serait-ce que parce que, on l'a vu dans le chapitre 4, les femmes se trouvent peu à l'aise pour communiquer explicitement sur leurs désirs (contraintes par leur faible socialisation au désir et par la norme de la réserve féminine).

2.1.2. Des stratégies de présentation de soi diverses

À la différence des hommes aux discours « conservateurs » qui mobilisent des discours de présentation de soi influencés par le consentement ponctuellement, essentiellement dans les cas où ils sentent peser sur eux les soupçons, les hommes aux discours « progressistes », eux, y ont recouru plus fréquemment et dans des contextes largement plus variés.

En témoigne d'abord la pluralité des stratégies de présentation de soi adoptées en situation d'entretien et la récurrence de leur apparition. Face à l'enquêtrice, les interviewés cherchent fréquemment à s'ériger en modèle que ce soit en insistant sur leurs connaissances théoriques des idées féministes en matière de sexualité, en mettant en valeur leur maîtrise de la grammaire émotionnelle ou bien en parlant fièrement de leurs comportements au cours des scénarios d'accès à la sexualité. L'analyse des récits collectés révèle de surcroît qu'ils ne s'engagent pas seulement dans de tels discours lorsqu'ils sont invités à le faire du fait des questions qui leur sont posées (quand celles-ci portent par exemple sur le déroulement de leurs expériences sexuelles ou sur ce qu'ils pensent du féminisme, du consentement et de la sexualité). Au contraire, les entretiens laissent entendre qu'ils adoptent ces stratégies de présentation de soi dès qu'ils en ont l'occasion. Loin d'être spécifique à la sexualité, la mise en valeur spontanée, au cours des entretiens, de pratiques et d'opinions visant à véhiculer une image positive de soi a déjà été observée dans un vaste ensemble de recherches s'intéressant aux logiques de distinction et de hiérarchisation des styles de vie de différents groupes sociaux. Dans une enquête portant sur la classe moyenne norvégienne, Vegard Jarness (2017) observe par exemple que les répondant.es parlent d'elles et d'eux-mêmes de leurs goûts et de leurs valeurs en les opposant à d'autres types de goûts et de valeurs, attribués à des entités sociales

abstraites repoussoirs telles que les « riches » ou « l'élite intellectuelle ». Elles et ils produisent des discours étoffés afin de tracer des frontières symboliques et de se présenter comme des modèles de morale. Dans le cas de ma recherche, deux motifs récurrents dans les récits collectés attestent de cette tendance qu'ont les hommes progressistes à mettre en avant leur rapport à la sexualité.

D'abord, la plupart d'entre eux ont tendance à dériver des questions posées pour en venir à parler de façon détaillée de leurs connaissances en matière de sexualité, de leur gestion émotionnelle, ou de leurs propres manières de faire. Au moment où je demande à Luc de retracer les différentes périodes qui ont jalonné sa biographie amoureuse, c'est-à-dire de distinguer les phases au cours desquelles il était en couple de celles au cours desquelles il était célibataire ou bien encore engagé dans d'autres types de relations, il commence par répondre en parlant de sa jeunesse sexuelle, de sa relation conjugale de dix ans avec une femme mère de trois enfants puis de ses expériences plus récentes, depuis qu'il a découvert la communauté polyamoureuse et *sex positive* (« sexe positif »). Il embraye alors de lui-même sur son rapport à la sexualité, avant même que je n'ai eu à formuler de relances :

Le coup du "viens chez moi on va regarder un film" et je me rapproche petit à petit sur le canapé, non ça je le fais pas, si je vous invite chez moi à regarder un film, on va vraiment regarder un film. (...) Et c'est hyper important qu'elles soient aussi franches, et là aussi ça fait une espèce de filtre. Des personnes qui ne sont pas à l'aise avec ce type de franchise, ne sont pas en relation avec moi. Y a pas de non-dit, y a que de l'explicite entre nous.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Le fait que Luc aborde le déroulement concret de ses interactions sexuelles est remarquable car il s'agit d'une situation relativement atypique. Le plus souvent, c'est parce que je multiplie les relances en interrogeant les enquêtés sur l'enchaînement des gestes effectués ainsi que sur les paroles prononcées par chacun.e des partenaires que je peux obtenir une description de la scène. Spontanément, elles et ils parlent de leurs scénarios d'accès à la sexualité de façon allusive et vague et peuvent manifester, au moins au début, une forme de gêne quand je les amène à fournir davantage de détails concernant leurs réactions corporelles et émotionnelles. Les précisions apportées par Luc à un moment où il n'est pas incité à le faire laissent dès lors penser qu'il a envie de parler de ses conduites sexuelles et qu'il tire de celles-ci une certaine fierté. Une logique analogue structure l'entretien d'Alexis, un étudiant en deuxième année de médecine âgé de 20 ans, qui conclut nombre de ses réponses en rappelant son « *tempérament empathique* ». En effet, quand je le questionne sur ses façons d'agir ou de réagir dans un

ensemble de situations sexuelles (lors d'un premier rapprochement, au sein d'une relation conjugale, dans le cas où sa partenaire dit « non »), Alexis met en avant sa « *grande sensibilité* » aux émotions de ses partenaires : « *moi je suis un homme qui est assez attentionné d'une manière générale* », « *j'ai beaucoup d'empathie* », « *c'est dans ma nature de faire attention aux autres* ».

Certains hommes progressistes abordent même parfois ces sujets dès la première question de l'entretien ou au moins tout au début quand, pour amorcer l'échange, je leur demande de se « *présenter un peu, de me dire ce qu'[elles ou ils] pensent être important pour que je [les] connaisse un peu mieux, [leur] âge par exemple, ce qu'[elles ou ils] font au quotidien, où [elles ou ils] habitent, si [elles ou ils] habitent tout.e seul.e, en couple, en coloc'...* ». Dans l'immense majorité des cas, les personnes interrogées fournissent les informations suggérées en donnant leur âge, leur occupation professionnelle, leur statut conjugal et parlent de leurs enfants quand elles ou ils sont parents. Celles qui appartiennent aux classes supérieures reviennent également pour certaines sur leur parcours scolaire et mentionnent, outre les diplômes obtenus, les écoles ou universités fréquentées. Quoi qu'il en soit, les hommes « progressistes » sont presque les seuls à donner des éléments sur leur rapport à la sexualité. Parmi eux, ce sont surtout ceux qui adoptent des stratégies de présentation de soi consistant à parler de leurs comportements qui évoquent d'emblée leurs conduites sexuelles. Les premiers moments de l'entretien mené avec Antoine en témoignent. Alors que l'entretien par Zoom a commencé depuis quelques minutes et que je suis revenue sur les modalités de déroulement de l'entretien, j'invite Antoine à se présenter :

J'ai 28 ans, dans la vie je suis à mon compte hein, je suis photographe-vidéaste et accessoirement comme j'ai aussi un peu travaillé dans le social, j'ai quelques compétences en accompagnement et là je suis en train de me former pour devenir art thérapeute. Et pour ce qui vous intéresse, j'ai un rapport un peu particulier à la sexualité, je correspond pas à l'archétype de l'homme alpha, je pense que pour vous c'est intéressant vous verrez mais je suis pas très entreprenant, enfin pas comme vous pouvez l'imaginer. Vous verrez je veux pas m'avancer par rapport à ce que vous avez prévu mais...ce sera intéressant je pense.
(Antoine, 28 ans, célibataire, photographe-vidéaste, père : ingénieur chimiste, mère : ingénieure chimiste)

Comme le montre cet extrait d'entretien, Antoine évoque aussitôt son rapport à la sexualité. Certes, les personnes interrogées ont été recrutées sur la base du volontariat à partir d'une annonce présentant la recherche comme étant une enquête sur la sexualité et ont très certainement en tête le sujet avant que ne commence à les interviewer. Cependant, la référence immédiate au sujet dès la première prise de parole mérite d'être relevée car elle est

exceptionnelle dans les entretiens et ne concerne, hormis le cas de Virginie, une femme âgée de 39 ans et très impliquée dans la communauté *sex positive* (« sexe positif »), que des hommes « progressistes » et ce alors même que tou.te.s les interviewé.es ont été exposé.es à la même annonce de recrutement. Ainsi, on peut supposer que ces hommes sont particulièrement pressés de donner à voir leurs pratiques et opinions en lien avec la sexualité parce qu'ils s'en servent pour construire une image positive d'eux-mêmes.

Si les enquêtés aux discours « progressistes » ont tendance à déployer des rhétoriques visant à apparaître comme de « bons » sujets aux yeux de la sociologue, les récits collectés montrent que la situation d'entretien est loin d'être l'unique contexte social dans lequel ils investissent de tels discours. De même que les interviews menées auprès de personnes appartenant aux classes moyennes en Norvège et au Royaume-Uni montrent que les répondant.es cherchent à tracer des frontières symboliques dans leur vie quotidienne, dans une pluralité d'interactions de face-à-face, notamment lorsque celles-ci impliquent des individus socialement très éloignés d'elles et eux (Jarness et Friedman, 2017), les matériaux réunis dans le cadre de ma recherche font apparaître plusieurs contextes sociaux, hors entretien sociologique, dans lesquels les hommes « progressistes » investissent la thématique de la sexualité et du consentement pour véhiculer une image positive d'eux-mêmes à leurs interlocuteurs/rices. Deux situations émergent notamment des entretiens : les discussions entre pairs (groupe d'amis et de collègues) et les interactions avec de potentielles partenaires sexuelles et/ou romantiques à l'occasion de *dates*.

En effet, les enquêtés sont plusieurs à évoquer des moments de sociabilité entre pairs de même sexe lors desquels ils ont produit des discours détaillés sur leur rapport à la sexualité. Le fait de parler de sexualité au sein de groupes homosexuels n'est pas nouveau et a déjà été documenté par une riche littérature qui a entre autres mis l'accent sur ce qui se joue en termes de statut lors de ces échanges (voir par exemple Wight, 1994). Ce qui est inédit en revanche ce sont les types de comportements et attitudes investis par les hommes pour se présenter positivement : désormais, ce ne sont plus (uniquement) le nombre de rencontres sexuelles, le physique de leurs partenaires ou les pratiques sexuelles réalisées qui sont évoquées comme c'était jusqu'à présent le cas (Holland et al., 1998 ; Montemurro, 2021a ; Ringrose et al., 2013) mais surtout les façons d'accéder à la sexualité et le rapport respectueux entretenu avec les femmes. Deux cas de figure légèrement différents se distinguent. Dans le premier cas, il s'agit de donner des conseils, souvent entremêlés de critiques, à un ami, un collègue ou une

connaissance avec pour but affiché de « l'aider » à améliorer ses relations avec les femmes et à optimiser son pouvoir de séduction. Le récit que fait Luc d'une conversation qu'il a eu avec ses collègues sur son lieu de travail en offre une illustration :

L : Des gars qui discutent boulot, à la machine à café, ils ont la quarantaine, ils discutent de leur soirée ou de leur week-end avec une personne qu'ils viennent de rencontrer "j'ai su qu'elle était ok parce qu'elle s'est passée la main dans les cheveux" merde ! qu'est-ce que ce code ? ça n'a aucun sens.

R : *Mais vos collègues disent réellement ça ? De cette façon ?*

L : Mais oui ! Et à chaque fois je les reprends, "c'est pas possible, elle pouvait avoir l'oreille qui la grattait et toi tu crois que c'est ok parce qu'elle s'est passé la main dans les cheveux..." Pourquoi ? Juste parce que quand t'avais 15 ans t'as appris que c'était ça le code : je me passe la main dans les cheveux, tu peux faire ce que tu veux, je suis ta chienne. Donc ouais je suis pas vraiment pote avec mes collègues masculins, beaucoup plus avec mes collègues féminines, mais je les éduque si vous voulez... ils en ont besoin, surtout certains, j'ai un collègue surtout, pas méchant, avec qui j'en discute beaucoup parce que lui il sait pas faire et ça lui pose des problèmes avec les femmes. Et moi j'ai un peu plus d'expérience que lui avec tout ça. (...) Le fait d'être poly ça implique une grande honnêteté, une façon irréprochable de communiquer avec ses différents partenaires, un certain équilibre à trouver, c'est des choses qui idéalement se retrouveraient dans tous les couples, mais dans le poly on peut pas en faire l'économie. Vous pouvez pas vous baser sur un a priori.

(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Pour Luc, la formulation de recommandations est l'occasion de manifester, dans le même temps, sa supériorité en laissant entendre que lui ne rencontre pas les mêmes difficultés que celles auxquelles se heurte son ami et en donnant à voir, au contraire, ses propres savoir-faire et compétences. Dans le second cas, les hommes discutent des attitudes sexuelles ou des opinions d'un individu appartenant à leur réseau d'interconnaissances communes vis-à-vis duquel ils se distinguent collectivement par le biais de moqueries et de remarques dépréciatives et resserrent ce faisant les liens du groupe. Ces moments de dérision offrent alors l'opportunité de parler, par contraste, de ses propres opinions ou comportements en matière de sexualité et de les ériger en modèle :

Mais ça avec mes potes on tolère pas. On en discutait l'autre jour avec le groupe parce qu'on a une connaissance, enfin un mec de l'asso qui était un pote mais justement, y a eu des histoires et bref maintenant on le considère plus comme un pote. Lui en fait le consentement clairement il s'en branle, non mais c'est un mec y a que lui qui compte, il manque de considération pour les femmes, de considération tout court dans son cas. Et on le disait que c'était pas acceptable, autour de moi c'est vraiment acté le consentement, je fréquente des gens biens (rires). Et moi je disais que son problème c'est qu'il manque d'empathie. Je le dis toujours c'est hyper important l'empathie, c'est crucial, c'est la connexion à l'autre. J'ai beaucoup d'empathie, vraiment beaucoup mais c'est quelque chose que j'essaie de développer malgré tout. Et je lui disais à ce mec quand c'était encore mon pote, je lui disais "mec t'es vraiment un mec bien mais tu manques d'empathie, prends exemple sur moi".

(Jean, 23 ans, célibataire, étudiant en D3 de médecine, père : ingénieur agronome, mère : avocate)

Dans cet extrait d'entretien, Jean mobilise, avec ses amis, une stratégie de présentation de soi fondée la mise en valeur de sa maîtrise émotionnelle. D'autres enquêtés à l'instar de Pierre [35

ans, enseignant-chercheur en informatique] ou de Tom [31 ans, graphiste] insistent plutôt sur leurs conduites au cours des scénarios ou bien sur leur maîtrise des concepts féministes.

Au-delà des discours produits entre hommes, les enquêtés « progressistes » sont en outre plusieurs à mettre en exergue leurs connaissances théoriques, leur expertise en matière émotionnelle ou leurs comportements au cours des scénarios sexuels lorsqu'ils cherchent à séduire une femme, que ce soit sur les applications de rencontre ou bien lors d'échanges en présentiel avec une personne qui pourrait potentiellement leur plaire. Maxime déclare par exemple avoir entrepris de séduire une amie de sa sœur qu'il savait être proche des idées féministes en parlant de ses manières d'être supposément égalitaires dans la sexualité et en apportant des gages de ses connaissances théoriques en matière de violences sexuelles :

Du coup la meuf on se retrouvait parfois seul à seul et on discutait un peu de tout. Et c'était une meuf féministe en fait. (...) Et je lui ai montré que j'avais lu plein d'articles, par rapport au *slut shaming*, par rapport au viol, au consentement, à l'activité sexuelle des femmes, par rapport à la diversité des sexualités qui existent. Je lui ai montré par ce que je disais que j'étais safe quoi. Et le truc c'est qu'elle était assez féministe et du coup elle pensait que j'y connaissais rien, et elle arrêtait pas de me clasher et moi je disais "nan mais arrête je sais très bien que ça se passe pas comme ça, patati patata", j'essayais de lui montrer que non je sais très bien ce que c'est le féminisme et je suis d'accord avec vous en fait. Et du coup là on a basculé de personnes qui vivaient juste sous le même toit à une forme de séduction qui s'installait. (Maxime, 26 ans, célibataire, pharmacien, père : enseignant dans le secondaire d'histoire-géographie, mère : enseignante dans le secondaire d'anglais)

Si le recours à ces stratégies de présentation de soi n'est pas toujours conscient et ne résulte pas nécessairement d'une réflexion instrumentale, il peut toutefois, dans certains cas, être volontaire et guidé par une finalité. Le cas d'Esteban est en ce sens particulièrement révélateur. Au cours de sa jeunesse, Esteban consacre une grande partie de son temps à jouer aux jeux vidéo, préférant être seul devant un ordinateur que « *traîner à la sortie avec les autres* ». De surcroît, il dit ne pas être fêtard et, pourtant apprécié par ses pairs, il noue peu de relations amicales au collège et au lycée. Il se décrit en conséquence comme un jeune homme « *geek* », « *introverti* » et « *sage* ». À l'âge de 15 ans, il se met en couple avec une camarade de classe et s'engage dans une relation qui durera 9 ans et s'achèvera au moment où il découvrira que sa copine mène une « *double vie* » et entretient une relation parallèle avec l'un de ses collègues. Fragilisé par la rupture, il s'inscrit sur *Tinder* pour se « *changer les idées* » et « *passer à autre chose* ». Cependant, il est peu habitué aux jeux de séduction du fait de son histoire conjugale et se déclare en outre « *timide de nature* » : il ne se sent dès lors pas très à l'aise. C'est dans ce contexte de quête de formation qu'il se renseigne sur les questions du féminisme afin de comprendre les attentes féminines et d'intégrer certains codes de « bonnes » conduites.

D'ailleurs, quand il rencontre, par l'intermédiaire d'Instagram, sa copine actuelle, il met en avant ses connaissances nouvellement acquises et critique le manque d'empathie des autres hommes :

Je m'y suis intéressé [aux questions de consentement], mais ça c'est mon côté curieux et mon côté aussi... je dirais même sans être manipulateur, un peu calculateur en me disant si je veux être mieux compris par les femmes qui m'entourent et mieux m'intégrer avec des femmes faudrait que je comprenne leur sujet. Et j'ai eu raison parce que ma copine actuelle elle est pas militante mais elle laisse passer de moins en moins de choses qui lui plaît pas. Elle apprend de plus en plus à dire non et à imposer ses idées. Et c'est un truc qui lui a plu de voir que moi j'étais pas le genre de mec à qui ça posait problème, au contraire. Et ça moi je lui ai tout de suite dit : je suis quelqu'un d'empathique, qui fais attention aux autres, et surtout aux femmes vu...Je connais leurs problématiques.

(Esteban, 28 ans, en couple, ingénieur en informatique, père : conseiller bancaire, mère : expert-comptable)

Dans le cas de Maxime et d'Esteban, les stratégies de présentation de soi visant à produire l'image d'un « mec *safe* » sont mises en œuvre lors d'échanges interpersonnels. Les entretiens menés avec Franck [27 ans, cadre dans une association] ainsi que certains conduits auprès de femmes indiquent que ces discours peuvent également être mobilisés dans les « bio » (les textes courts accompagnant les photos publiées sur les profils) des applications de rencontres telles que Tinder, Bumble, OkCupid *etc.* Il s'agit de pratiques qui, loin d'être confidentielles, semblent au contraire être relativement répandues comme en témoigne la médiatisation du hashtag #MMM¹²⁵ (« Mixed Marvelous Mind »), un formule inventée par une Instagrameuse, propriétaire du compte Orgasme_et_moi et supposée fonctionner comme le marqueur d'une « sexualité déconstruite », fondée sur la communication et la réciprocité, autrement dit d'une sexualité égalitaire. Ces pratiques s'inscrivent en fait dans un contexte où la sexualité sans réciprocité est, y compris par les utilisateurs/rices des applications de rencontres, dévalorisée, encourageant alors les hommes à déclarer rechercher dans la sexualité des interactions émotionnelles et mutuelles (Sobocinska, 2023).

Ainsi, les hommes « progressistes » ont tendance à déployer des discours visant à véhiculer une « bonne » image d'eux-mêmes. Pour paraître aux yeux de leurs interlocuteurs/rices comme des « gars *safe* » dans une multiplicité de situations sociales, ils parlent de leurs connaissances théoriques, de leur maîtrise émotionnelle et de leurs

¹²⁵ Voir par exemple : <https://www.grazia.fr/lifestyle/psycho-sexo/mmm-que-signifie-mmm-ce-hashtag-que-lon-retrouve-sur-les-profils-de-certains-utilisateurs-de-tinder-ou-bumble-90403.html#item=1>, consulté le 04/10/2023 ; <https://mctv.ouest-france.fr/decouvertes/mon-mag-lifestyle/tinder-que-signifie-mmm-profils-18022021/>, consulté le 04/10/2023 ; [https://www.journaldesfemmes.fr/couple/relations-amoureuses/2930129-que-signifie-mmm-sur-les-applis-de-rencontre/](https://www.journaldesfemmes.fr/couple/rerelations-amoureuses/2930129-que-signifie-mmm-sur-les-applis-de-rencontre/), consulté le 04/10/2023.

comportements en matière de prise d'initiative et de communication. Lorsque leur entourage adhère majoritairement à la morale sexuelle égalitaire, ces stratégies de présentation de soi améliorent leur statut social.

2.2. De nouvelles catégories d'hommes avantagés

L'analyse des entretiens menés auprès des hommes aux discours « progressistes » dont les récits révèlent le recours à des discours visant à incarner l'image du « gars *safe* » dans une pluralité de situations de la vie quotidienne montre que l'usage de telles stratégies de présentation de soi confère à ceux qui en sont les auteurs du prestige, recomposant partiellement les logiques de hiérarchisation sociale. En particulier, les matériaux collectés font émerger des bouleversements affectant les échelles de classement dans deux sous-groupes : parmi les nouvelles générations d'une part, au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures d'autre part.

2.2.1. Une amélioration statutaire des jeunes hommes aux discours « progressistes »

Les expériences de la séduction relatées par les hommes déployant des discours « progressistes » nés après le début des années 1990 et ne déclarant ni peur du rejet notable ni difficulté à décoder les implicites suggèrent une amélioration, au cours des dernières années, depuis la diffusion de la morale sexuelle égalitaire, de leur succès auprès des femmes, en particulier par rapport à leurs homologues tenant des discours « conservateurs ».

Dans les entretiens, cette dynamique apparaît quand on compare les succès et les échecs des enquêtés en matière de séduction, à différents moments de leur trajectoire, et notamment avant et après le début du moment MeToo. Diplômé d'une école d'ingénieur, Samuel est parti un semestre en échange au Canada dans le cadre de son cursus universitaire lorsqu'il avait 22 ans. Au moment de son départ, il est en cours de séparation avec sa copine et cherche à « *faire des rencontres* » dans l'optique de « profiter de sa jeunesse avant de se caser » pour reprendre l'expression d'Emmanuelle Santelli (2019). Il se dit toutefois « *pas très serein* » vis-à-vis de ce projet car il manque d'assurance en matière de séduction et a précédemment eu des expériences négatives – il s'est « *pris des râteaux* ». Issu d'une famille appartenant aux classes populaires mais valorisant fortement la culture légitime, il était, enfant et adolescent, très sérieux et sage et incarnait ce faisant une masculinité peu virile l'exposant à des moqueries de la part de ses pairs. Au cours de ses premières années d'étude, il rejoint l'association de lutte pour

l'environnement de son école et se rapproche alors des milieux d'écologie radicale proches des idées féministes. À cette occasion, il prend connaissance de la grille de lecture du genre et apprend à manipuler un ensemble de concepts dont certains sont directement issus des savoirs académiques. En entretien, il utilise d'ailleurs langage des « masculinités », de la « domination », de « patriarcat » et de « socialisation ». Or, à l'université, contrairement à ce qu'il en était au collège et même encore au lycée – bien que dans une moindre mesure – la démonstration de virilité est moins payante car les types de masculinité valorisés évoluent en fonction des âges de la vie et des enjeux propres à chaque période. Si dans l'enfance, la principale source de préoccupation est de se faire des ami.es, au cours de l'adolescence il s'agit également de s'assurer un certain niveau scolaire et de plaire aux filles ; deux éléments qui deviennent encore plus impératifs au moment de l'entrée à l'âge adulte quand il faut sécuriser son avenir en montrant que l'on sera capable le moment venu d'être un « bon père de famille » pourvoyeur de ressources et de soins. Ainsi, la capacité à produire des discours dévoilant une maîtrise de ces connaissances théoriques lui procure un « *capital reconnaissance* » et facilite considérablement son accès à la sexualité :

Là j'étais un peu l'étudiant *woke* semi artiste. J'avais lu Despentès, je connaissais bien les trucs féministes, je jouais du piano... Et ça c'était des trucs qui étaient valorisés. En plus j'étais dans le département plutôt sciences mais moi j'essayais de plutôt de m'intégrer dans des groupes plus du département sciences humaines *etc.*, mais du coup par rapport aux autres mecs, moins dans ce truc là je me distinguais assez nettement. Donc j'étais plutôt dans une bonne énergie vis-à-vis de ça. (...) Globalement, j'étais dans une situation où je me sentais en confiance. Et quand je me sens bien, j'arrive assez facilement à rencontrer des gens, à m'exprimer, à m'intéresser aux autres et tout. Donc ça a été sans trop de difficultés quoi.

(Samuel, 28 ans, célibataire, doctorant en géologie, père : employé à temps partiel dans un Établissement et service d'aide par le travail (ESAT), mère : surveillante dans un collège)

En parlant de son rapport à la sexualité et de sa « conscience de genre » (Varikas, 1991) tout en donnant à voir son expertise dans des domaines aussi variés que les sciences ou la musique, Samuel déploie une forme de masculinité hybride. Combinant en effet des manières d'être viriles au sens de force technique et des manières d'être plus « féminines » telles que la prise en compte des inégalités, typique du « gars *safe* », il ne se heurte plus à aucun obstacle pour séduire les femmes. Son extrait d'entretien laisse penser que ses camarades de promotion moins sensibilisés aux analyses féministes ne bénéficient pas de cette attractivité. Bien que rien ne permette de dire que ces hommes tiennent des discours « conservateurs », on peut toutefois noter que la rareté de leurs gages de progressisme leur est défavorable. Pour améliorer son

attractivité érotique, il ne faut pas tant être « progressiste » en adhérant à la morale sexuelle égalitaire que le montrer.

Certes, l'amélioration de l'attractivité érotique de Samuel et des autres enquêtés aux discours « progressistes » résulte peut-être en partie de leur avancée en âge, du fait de l'acquisition d'une forme d'aisance pour prendre les initiatives et guider les interactions au fil des expériences accumulées et du fait des préférences des femmes pour des hommes plus âgés (Bergström, 2018). Cependant, je fais l'hypothèse que celle-ci n'est pas seulement liée à la position dans le parcours de vie mais procède également de changements socioculturels. L'analyse des matériaux empiriques va dans ce sens pour deux raisons. D'abord, les entretiens menés auprès des hommes « conservateurs » appartenant à la même classe d'âge ne donnent pas à voir de progrès similaire en termes de pouvoir de séduction : les enquêtés, à l'instar de Vincent [25 ans, étudiant en master 1 de psychologie], remplissant depuis la fin de l'adolescence les attentes de masculinité pour plaire aux femmes continuent à multiplier les partenaires romantiques ou sexuelles, tandis que ceux, comme Thomas [23 ans, opticien], manipulant moins facilement les codes de la séduction déploient toujours autant d'efforts pour recruter des partenaires. Deuxièmement, les trajectoires des hommes « progressistes » appartenant à de plus anciennes générations ne font pas ressortir d'évolution favorable tendancielle à mesure de l'avancée en âge.

Ainsi, il me semble raisonnable de supposer que cette nouvelle position, plus confortable, dans les situations de séduction pour les hommes aux discours « progressistes » découle plutôt de l'émergence de nouvelles normes et valeurs nourries par la morale sexuelle égalitaire impulsant des changements dans les préférences féminines. Cette hypothèse s'inscrit dans un ensemble de résultats récemment mis en avant par la littérature qui constate que les hommes ont désormais tendance à brandir leur émotivité tel un étendard pour *scorer* (« avoir du succès auprès des femmes ») (Arxer, 2011). Elle est de surcroît corroborée par les entretiens menés auprès de jeunes femmes dont la plupart sont étudiantes et âgées de moins de 30 ans. En témoigne les critères mis en avant par Margot au moment d'expliquer son choix de *liker* (« indiquer à la personne que son profil lui plaît dans l'espoir de, peut-être, entamer une conversation avec elle voire de la rencontrer ultérieurement en face-à-face ») le profil de Nils sur OkCupid :

En fait ce qui m'avait plu sur son profil c'est qu'il avait dit qu'il était en couple avec une fille féministe et il avait mis en avant le consentement affirmatif, je me souviens qu'il avait mis l'accent sur "demander

avant tout" ou je sais plus "parler avant tout". J'avais trouvé que c'était un cadre plutôt sécurisant. Et du coup on avait matché. (...) Et c'était très cool. (...) Franchement c'était un mec parfait, il était très cool. C'était un mec très *safe*, genre vraiment gentil, pas prise de tête. Y en a très peu donc (rires)...
(Margot, 22 ans, en couple, étudiante en master 1 d'affaires publiques dans une Grande École, père : chef d'une entreprise en chimie, mère : sans emploi)

Si Margot accorde de l'importance au rapport que semblent entretenir les hommes au consentement lors de sa sélection de partenaires pour des relations non sérieuses (peut-être pour assurer sa sécurité dans un contexte où elle ne connaît pas ses interlocuteurs), Cassandra [25 ans, éducatrice spécialisée] qui a connu six relations conjugales, chacune d'au moins un an, déclare avoir eu des copains très différents mais avoir en revanche toujours choisi des « mecs *safe* » pour lesquels l'épanouissement sexuel féminin et le consentement étaient des sujets de préoccupation. En ce sens, l'amélioration, dans les situations de séduction, de la position relative des hommes aux discours « progressistes » interrogés résulterait d'une recomposition partielle des préférences érotiques et amoureuses de certaines jeunes femmes – essentiellement celles qui appartiennent aux classes moyennes et supérieures. De fait, ce sont celles qui entretiennent le lien le plus étroit avec les discours féministes et thérapeutiques et qui sont celles qui sont le plus fortement influencées par l'idéologie postféministe du *girl power* (« pouvoir des femmes ») selon laquelle chaque femme serait et devrait désormais être autonome, c'est-à-dire faire ses propres choix et atteindre ses objectifs (Lee, 2023 ; McRobbie, 2009). La mise au jour d'une telle dynamique rejoint d'ailleurs des résultats récents d'études menées dans le contexte étatsunien et français. Dans son enquête conduite dans la Baie de San Francisco, Ellen Lamont (2020) identifie une nette préférence des femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures et âgées en moyenne d'une trentaine d'années pour les hommes progressistes. De même, dans son enquête menée auprès de jeunes utilisateurs et utilisatrices d'applications de rencontres issues de l'enseignement supérieur ou des professions intellectuelles supérieures dans le cadre d'un projet sur la « sexualité sans lendemain », Daria Sobocinska (2023) constate que les femmes font du respect des hommes à leur égard un critère fondamental de sélection.

Les récits collectés montrent que, pour les hommes aux discours « progressistes » appartenant aux nouvelles générations et issus des classes populaires ou des petites classes moyennes, le recours à des pratiques discursives véhiculant l'image du « gars *safe* » ne permet pas seulement d'avoir *plus* de partenaires sexuelles mais rend également possible d'accéder à de *nouvelles* catégories de femmes jouissant d'un statut social plus élevé que celles constituant leur vivier initial. Puisque le fait de maîtriser les savoirs féministes en matière de sexualité,

d'être sensible aux émotions et de savoir communiquer sont des marqueurs de la « bonne » masculinité, de telles compétences permettent de compenser les attributs discrédités de leurs origines sociales telles que des références culturelles lacunaires ou des impairs en termes de règles de politesse (elles ne suffisent toutefois pas à contrebalancer les fautes d'orthographe). Fils d'un père ouvrier et d'une mère aide-soignante, Franck a connu un parcours de mobilité sociale et appartient désormais, par son diplôme de master en linguistique et sa profession actuelle de cadre associatif, à la fraction culturelle des classes moyennes. Au cours de l'entretien, Franck insiste longuement sur l'importance qu'il accorde à la communication avec ses partenaires. Il déclare en outre aborder rapidement et explicitement le sujet des goûts et dégoûts dans la sexualité avec les femmes qu'il rencontre sur Tinder et explique exprimer sans gêne aux personnes qu'il *matche* (« personnes dont il a sélectionné le profil et qui ont réciproquement sélectionné le sien ») sa préférence pour la communication spontanée et « *sans tabou* » : il ne veut pas « *perdre du temps* » et se « *prendre la tête* ». Or il constate que ces manières d'être l'amènent, dans l'immense majorité des cas, à « *matcher* » et surtout à ne rencontrer en face-à-face que des étudiantes en sciences humaines et sociales issues des classes supérieures. Sensibilisé aux grilles d'analyses sociologiques du fait de sa formation, il perçoit lui-même ces appariements comme une source d'ascension sociale :

Les femmes ont toujours participé d'une certaine ascension sociale pour ma part. Ce sont toujours des bourgeoises qui m'ont plu et heureusement pour moi j'ai réussi à leur plaire. Et c'est drôle parce que souvent ce qu'elles ont aimé chez moi c'est cette finesse, cette délicatesse, que peut-être le fils de banquiers a pas besoin de développer (...) C'est la première relation qui a symbolisé pour moi une forme d'ascension sociale puisqu'elle était parisienne, son père était journaliste, sa mère directrice artistique. Et cette relation m'a permis d'avoir confiance en moi sur l'aspect corporel puisque dans mon esprit à l'époque susciter le désir de l'autre, c'est être valorisé.

(Frank, 27 ans, en couple, cadre dans une association, père : ouvrier non qualifié, mère : aide-soignante)

Le cas de Franck est particulièrement parlant car le lien entre présentation de soi, succès auprès des femmes et mobilité sociale est identifié par l'enquêté lui-même, qui en vient presque à faire un usage stratégique de ces procédés discursifs. On retrouve toutefois une dynamique analogue dans d'autres entretiens, avec des hommes qui n'en ont cette fois pas conscience, comme c'est le cas pour Mehdi [33 ans, employé dans l'hôtellerie au chômage] dont le père était ouvrier et la mère aide à domicile, qui a rencontré sa partenaire actuelle, héritière d'un appartement et d'une somme d'argent suffisamment importante pour lui permettre de consommer régulièrement des services de luxe (comme des séjours dans des hôtels quatre étoiles ou des repas dans des restaurants gastronomiques) ou comme c'est également le cas, dans une moindre

mesure, pour Marc [20 ans, étudiant en licence en langues étrangères appliquées anglais/néerlandais] dont le père était technicien et la mère bibliothécaire et qui est en couple avec une étudiante de Sciences Po Paris.

Je fais l'hypothèse qu'avec la diffusion de la morale sexuelle égalitaire et la multiplication des discours féministes et thérapeutiques autour du consentement, la mise en œuvre de pratiques discursives véhiculant l'image d'un « gars *safe* » tend à jouer, pour les hommes, un rôle similaire aux efforts esthétiques déployés par les femmes dans la présentation de soi. En effet, plusieurs recherches ont déjà montré que l'attractivité physique – parfois appelée capital érotique (Green, 2008) ou capital corporel – a tendance à constituer, pour les femmes, un atout crucial dans les situations de séduction et fonctionne au-delà comme une forme de monnaie d'échange en leur permettant d'accéder à des ressources économiques et du capital social (McClintock, 2014)¹²⁶. Les matériaux empiriques suggèrent en effet que, chez les jeunes générations, produire une image de « gars *safe* » permet d'augmenter son capital social, non seulement en nouant des liens avec des femmes issues de la bourgeoisie mais aussi parce que le succès rencontré dans les situations de séduction améliore parfois leur image auprès de leur entourage. Parce qu'il est perçu par ses amis comme étant celui qui a, parmi eux, le mieux su « *prendre le train en marche* », c'est-à-dire celui qui a su s'adapter le plus efficacement aux évolutions des attentes sociales en matière de séduction, Tom, un graphiste âgé de 31 ans, est ainsi devenu le « *référant applis* » auprès de ses amis. L'acquisition de cette nouvelle fonction est cohérente avec les enquêtes ethnographiques menées au sein de réseaux d'interconnaissances masculins, aussi bien sur les campus universitaires étatsuniens (Wade, 2017) que dans des groupes d'amis issus de milieux sociaux différents en France (Avarquez et Harlé, 2007 ; Clair, 2023b), qui ont, de longue date, montré que le statut social est, au sein des groupes de pairs homosexués masculins, en partie déterminé par le pouvoir de séduction et la possibilité d'avoir du sexe avec de nombreuses partenaires. Ainsi, l'incarnation d'une masculinité « *safe* » favorise la désirabilité érotique et s'accompagne dans le même temps d'une amélioration de la désirabilité sociale.

¹²⁶ Bien que les effets s'avèrent parfois en réalité limités puisqu' Ashley Mears (2015) montre que, dans le cas des « filles » disposant d'un capital corporel important et recrutées par les promoteurs dans les boîtes de nuit VIP, les bénéfices tirés de ce capital reviennent essentiellement aux hommes – les gérants, promoteurs et clients en l'occurrence.

Ainsi, en adoptant des stratégies de présentation de soi qui véhiculent l'image de « gars *safe* », les hommes aux discours « progressistes » appartenant aux nouvelles générations connaissent, d'une manière générale, une amélioration de leur statut social par rapport à leurs camarades aux discours « conservateurs » qui ne s'engagent pas dans de telles pratiques discursives, en particulier parce qu'ils performant une forme de masculinité qui a tendance à plaire aux jeunes femmes, y compris celles appartenant aux fractions économiques des classes moyennes et supérieures. En effet, si celles-ci sont parfois moins sensibles aux théories féministes, elles apprécient en revanche les préceptes diffusés par les savoirs thérapeutiques qui encouragent l'épanouissement personnel et donc implicitement la réalisation de soi par la sexualité. Autrement dit, la diffusion de la morale sexuelle égalitaire semble impulser une recomposition partielle des hiérarchies entre hommes entre fraction économique et fraction culturelle des classes moyennes et supérieures.

2.2.2. Une amélioration statutaire des hommes mal à l'aise socialement mais cultivés

Les jeunes hommes aux discours « progressistes » socialement mal à l'aise, c'est-à-dire ne sachant pas comment se comporter dans les interactions sociales en particulier avec les femmes (du fait de leur peur du rejet ou de leurs difficultés à décoder les implicites), ont tendance, je l'ai déjà dit, à se heurter à des obstacles dans les situations de séduction. Cependant, les entretiens laissent penser que ceux qui cherchent ou ont cherché à faire des rencontres romantiques et sexuelles depuis le début du moment MeToo connaissent une amélioration de leur succès auprès des femmes, par rapport à leurs homologues plus âgés, nés avant le début des années 1980 et s'étant trouvés dans des situations de séduction surtout dans les années 1990 et 2000. Deux dynamiques repérées dans les entretiens m'amènent à formuler cette hypothèse.

D'abord, certains enquêtés mal à l'aise dans les interactions, nés après les années 1980, relatent un nombre relativement important de rencontres sexuelles, surtout depuis ces dernières années tandis que, chez ceux ayant peur du rejet ou se heurtant à des difficultés pour décoder les implicites mais appartenant à de plus anciennes générations regrettent plutôt le « désert » qu'a été leur vie amoureuse et sexuelle.

Ensuite, les enquêtés aux discours « progressistes » mal à l'aise socialement et nés après le début des années 1980 ont connu, au début de leur trajectoire et de façon plus ou moins prolongée, des difficultés dans les situations de séduction. C'est seulement après avoir réfléchi

à ce « problème » et avoir consciemment cherché à dépasser ces obstacles qu'ils ont finalement réussi à avoir des partenaires sexuelles. Parce qu'ils se sont engagés dans un long processus de réflexivité, ils évoquent eux-mêmes des facteurs explicatifs susceptibles de rendre compte de leur évolution. Or leurs récits fournissent des informations qui m'invitent à penser que leur plus grande désirabilité érotique n'est pas seulement liée à un effet d'âge – au fil du temps, on l'a dit plus haut, les hommes accèdent à des espaces sociaux dans lesquels les normes et valeurs dominantes valorisent de nouvelles formes de masculinité – mais dépend également de l'évolution du contexte socioculturel. Le cas de Sébastien, qui peine depuis très jeune à décoder les implicites, en est un exemple. Il explique s'être longtemps trouvé fortement handicapé en matière de séduction : lorsqu'il était jeune, il a essayé plusieurs fois d'engager un rapprochement physique avec des camarades de lycée ou de classes préparatoires, dans l'espoir de sexualiser l'interaction, mais s'est trouvé en proie à des incompréhensions (il pensait que la jeune femme était intéressée alors que ce n'était pas le cas) qui se sont soldées par des humiliations répétées au sein de son école : « *j'avais l'étiquette du gros lourd* ». Pendant les années qui suivent, il n'ose plus prendre d'initiatives :

S : Socialement tout ce qui est non-dit, non-verbal, de l'ordre de l'animal je le percevais pas en fait. Du coup ça pose problème pour ce genre de choses...À un moment donné faut réussir à s'assouplir sur cet aspect-là ou gagner en intelligence relationnelle.

R : *Ca pose problème dans ce genre de choses ?*

S : Bah si elle prenait pas les initiatives, il se passait rien en fait, j'avais l'impression que j'allais la violer en fait.

R : *Et le fait de pas trop bien comprendre les signes quand ils sont pas verbalisés c'est spécifique à la sexualité ou c'est plus général ?*

S : Bah c'est très marqué dans cet aspect-là. Par exemple une fois je faisais une sortie entre mecs dans une boîte à Marseille, et moi je dansais, j'étais bien, j'étais dans la musique et en même temps j'étais célibataire et j'étais pas contre faire une rencontre, et il me dit "mais tu vois pas celle là elle te fait des signes et tout ? elle veut que tu danses avec elle" et moi j'avais rien vu, je l'avais vue cette fille mais j'avais pas du tout identifié quoi que ce soit. Ces genres de signaux...Moi la hantise pour moi quand j'étais jeune c'était les bars et les boîtes de nuit. L'aspect il faut lire entre les lignes c'était compliqué à l'époque.

(Sébastien, 36 ans, en couple, ingénieur informatique, père : cadre commercial, mère : sans emploi)

Si Sébastien explique la rareté de ses rencontres sexuelles par ses difficultés à décoder les implicites, on peut, d'un point de vue sociologique, affiner la compréhension de ce qui se joue : après avoir vécu des situations répétées au cours desquelles il reçoit de la violence symbolique, il garde en mémoire l'infériorisation subie, associant scène de séduction et violence et anticipant dès lors la réitération d'expériences desquelles il sort « perdant ». Après sa découverte des débats autour du consentement au moment de MeToo, alors qu'il vient de mettre un terme à

une relation amoureuse tumultueuse, Sébastien change toutefois de perspective et requalifie ses conduites sexuelles, portant un regard plus positif sur lui :

Finalemment j'ai commencé à changer mon opinion sur moi et à avoir une vision plus positive. Simplement à apprendre à m'aimer comme je suis, à comprendre que c'est pas parce que je suis pas l'archétype de l'alpha mâle viril que je vau rien. Au contraire même, que c'est ma singularité qui fait pas force, parce que je suis unique et que je rentre pas dans un moule précô
(Sébastien, 36 ans, en couple, ingénieur informatique, père : cadre commercial, mère : sans emploi)

Adepte de développement personnel, il s'approprie les concepts véhiculés par les vidéos et ouvrages (Marquis, 2019) tels que ceux de « *force intérieure* » ou d'« *authenticité* », et en vient à considérer que ses difficultés à décoder les implicites est dans sa « *nature* » mais qu'il peut en faire une « *force* ». De son point de vue, son embarras pour faire sens des émotions d'autrui le conduit à y prêter encore plus attention et donc à être particulièrement « *safe* » pour les femmes. Rassuré par cette analyse, il se donne des « *petits défis* » dont notamment aller dans des bars seul, séduire une participante en ayant recours à la communication explicite et en l'assumant, pour finalement rentrer avec elle et avoir un rapport sexuel. Il perçoit sa première sortie comme une épreuve car il doit « *braver [s]a timidité* » mais gagne progressivement, à mesure qu'il réitère l'expérience, de l'assurance et parvient à multiplier les partenaires sexuelles avant de s'engager dans une nouvelle relation conjugale. Finalement c'est entre autres la disponibilité des discours sur le consentement (thérapeutiques dans son cas) qui lui permet de regagner confiance en lui et d'engager des rapports de séduction.

Cette amélioration de l'attractivité érotique des enquêtés aux discours « progressistes » mal à l'aise socialement est encore plus marquée chez ceux qui rejoignent des groupes de la communauté *sex positive* (« sexe positif ») ou polyamoureuse car ceux-ci valorisent des scripts sexuels fondés sur l'explicitation et le recours à la communication verbale (Lamont, Roach et Kahn, 2018 ; Wilkins, 2004). Le témoignage de Pierre, qui se définit comme « *très réservé* », « *timide* » et « *introverti* » et qui explique que « *[s]a vie a changé* » au moment où il a découvert, trois avant notre entretien, le « *monde poly* » en fournit une illustration. C'est par l'intermédiaire de sa troisième partenaire sexuelle qu'il rencontre initialement *via* Facebook et qui l'invite à un « *café poly* » pour faire connaissance qu'il pénètre dans ce « *monde où (...) les rôles de genre sont beaucoup moins marqués* » et où « *tout est beaucoup plus souple d'une manière générale* » :

Ça a été comme le jour et la nuit parce qu'en réalité ça m'arrange énormément que les choses essaient de varier un petit peu de ce que le gros de la société attend de nous. (...) Je suis plutôt très timide, très réservé

et tout ça. Et je n'aime pas dicter ce que je veux aux autres, je n'aime pas être force de proposition parce que ça veut dire que je formule précisément bah qu'est-ce que je veux exactement et en fait la réponse c'est que je ne sais pas et je préfère beaucoup découvrir au fur et à mesure, donc je préfère que ce soit l'autre personne qui ait un rôle plus moteur, plus leader dans une interaction globalement. (...) J'ai très peu été dans la situation d'entreprendre, j'ai toujours beaucoup de mal, ça ça a pas énormément évolué. Tout ce que j'ai pu faire ça a été à l'initiative de l'autre personne. Mais par contre ce qui a évolué c'est qu'avant je ne rencontrais que des femmes qui étaient dans la même posture que moi, d'attente, alors que maintenant il y a des femmes que je rencontre qui ne sont absolument plus dans ces schémas-là.
(Pierre, 35 ans, relations polyamoureuses, enseignant-chercheur en informatique, père : ingénieur dans l'industrie nucléaire, mère : enseignante de sciences de la vie et de la terre dans le secondaire)

Comme le montre cet extrait d'entretien, l'immersion dans les groupes de sociabilité « poly » offre à plusieurs enquêtés mal à l'aise socialement l'opportunité de rencontrer des partenaires qui sont compatibles avec leurs conduites sexuelles transgressives. Ainsi, avec le développement, en particulier dans les zones urbaines, de ces réseaux de sociabilité, quand bien même ces derniers demeurent minoritaires, les hommes incarnant une masculinité subordonnée du fait de leurs maladrotes dans les situations de séduction peuvent être amenés à fréquenter des femmes qui apprécient leurs manières de faire non conventionnelles (posture attentiste ou recours à la verbalisation) et accèdent alors à un nouveau vivier de recrutement de partenaires romantiques et sexuelles.

Les entretiens montrent que cet élargissement des possibles en matière de sexualité pour les hommes aux discours « progressistes » timides ou bien parvenant difficilement à décoder les implicites s'accompagne également d'un accroissement du pouvoir d'influence au sein des groupes de pairs. Luc dit avoir longtemps essayé de « *jouer le jeu* » de la séduction. Pour y parvenir, il tente de « *(s)e couler dans le moule* » en imitant les comportements et attitudes adoptés par ses amis notamment lors des soirées en boîtes de nuit. Cependant, malgré ces efforts, il continue de se sentir étranger, ce qu'il explique par sa « caractéristique » – il a été diagnostiqué Haut Potentiel Intellectuel et estime présenter des traits Asperger. Son rapprochement des milieux libertins et polyamoureux marque une bifurcation biographique : sa découverte de « la politique de *l'affirmative consent* (« consentement affirmatif ») lui permet de s'épanouir dans la sexualité. Il se met alors à développer dans la foulée des discours sur l'importance de la communication. Or on comprend que la mobilisation de telles rhétoriques dans ses groupes de sociabilité lui apporte des rétributions symboliques importantes puisqu'il est davantage écouté par ses pairs :

Mes potes se foutaient de ma gueule, c'est eux qui me donnaient des conseils et maintenant c'est moi qui leur en donne.
(Luc, 44 ans, relations polyamoureuses, informaticien, père : gendarme, mère : institutrice)

Témoins de l'intensification de sa vie érotique et de l'accumulation de ses expériences, ses amis troquent leur mépris contre de l'admiration, la sexualité et le rapport aux femmes jouant un rôle crucial dans la formation des hiérarchies entre hommes (Dafflon, 2015 ; Wade, 2017). Désormais, ils écoutent ses opinions sur le sujet et même à le consulter en cas de doutes sur leur propre sexualité.

En définitive, les entretiens menés dans le cadre de cette enquête invitent à souligner les effets sociaux potentiellement positifs des savoirs féministes (qu'ils soient combinés à des savoirs thérapeutiques ou non) sur le prestige des hommes mal à l'aise socialement. Ils suggèrent en ce sens l'existence d'une évolution sociale. Jusqu'à présent en effet, la littérature a montré que les hommes peu à l'aise socialement car timides ou se heurtant à des difficultés pour décoder les implicites ont tendance à se tourner vers les théories masculinistes (Bucholtz, 2001) voire à devenir des *incels* (« involuntary celibates ») (Preston, Halpin et Maguire, 2021). À partir d'une analyse des supports de développement personnel diffusés au sein de la Communauté de la Séduction, une organisation masculiniste, Ran Almog et Danny Kaplan (2017) constatent en effet que sont prioritairement ciblés les hommes mal à l'aise dans les interactions sociales qui connaissent une réalité objective divergente (relégation dans les situations de séduction) de leurs attentes subjectives. Parce qu'ils cherchent à se transformer, ces derniers apprennent des techniques de taquinerie et de persuasion qui font implicitement des femmes des objets ayant pour fonction d'asseoir leur pouvoir sur les autres hommes et qui reconduisent ce faisant la domination masculine. Le roman *La voix d'homme* (2023)¹²⁷ en fournit une illustration éloquent. Clément Rossi y met en récit la trajectoire de vie d'un jeune homme, fils d'une mère secrétaire à mi-temps dans un cabinet thérapeutique et d'un père chauffeur de bus, résidant en périphérie d'une petite ville des Yvelines, en proie à des troubles de bégaiement, qui est marginalisé par ses pairs et rejeté par les filles. Alors qu'il ressent frustration et ressentiment, il se lie d'amitié avec des camarades de classe impopulaires avant de rencontrer à son arrivée à Paris des « artistes de la séduction » et de rejoindre leur communauté. Autrement dit, l'ouvrage donne précisément à voir les mécanismes par lesquels de jeunes hommes incarnant une masculinité marginalisée sont amenés à adhérer aux théories masculinistes. Si les enquêtes menées au sein des communautés de la Séduction, comme celle de Mélanie Gourarier (2017), ne développent pas d'analyse en termes de classe, elles suggèrent tout de même que les hommes concernés appartiennent plutôt aux classes populaires ou aux

¹²⁷ Clément Rossi, *La voix d'homme*, Paris, Gallimard, 2023.

couches inférieures des classes moyennes, ne serait-ce que parce que les enseignements prodigués sont essentiellement centrés sur la drague de rue, une pratique ayant tendance à être méprisée par les classes moyennes et supérieures.

Les récits collectés dans le cadre de mon enquête invitent à penser que désormais, face à leurs déceptions sentimentales et sexuelles, les hommes mal à l'aise socialement appartenant aux fractions culturelles des classes moyennes et supérieures s'engagent parfois dans une option alternative, inspirée des savoirs féministes plutôt que masculinistes. Ce constat est d'autant plus marquant que des recherches ont déjà montré que les hommes ne correspondant pas aux standards de la masculinité peuvent être critiques des analyses féministes, entre autres parce que se sentant marginalisés, ils ont davantage l'impression de subir et d'être dominés (par les femmes) que d'exercer du pouvoir et de dominer. Dans ces conditions, ils considèrent que la notion féministe de privilège masculin est en inadéquation totale avec leurs propres expériences (Kean et Buiten, 2024). La reconfiguration des stratégies d'ajustement observée dans mon corpus est sans doute liée à la diffusion, dans l'espace public, de la morale égalitaire et des analyses constructivistes. Les enquêtés mal à l'aise socialement peuvent dorénavant associer le pouvoir, la violence et les souffrances résultantes à l'incarnation de certaines formes de masculinité (celles qu'ils ne parviennent pas à performer et qui leur vaut les mécanismes de stigmatisation dont ils font l'objet) plutôt que de les mettre en lien avec le fait d'être un homme. Dans le même temps, les bénéfices sociaux en termes de prestige qui peuvent être tirés de l'adhésion à des idées féministes connaissent une expansion, rendant cette option probablement plus rémunératrice symboliquement que l'alternative masculiniste. L'enquête menée dans un lycée norvégien composé d'adolescent.es appartenant à la bourgeoisie culturelle va d'ailleurs dans ce sens. Les sociologues observent en effet que les jeunes valorisent le mérite académique ainsi que certaines positions politiques et valeurs morales telles que la protection de l'environnement ou l'égalité entre les sexes. Aussi, dans l'établissement ethnographié, la figure du *nerd* (« intello ») renvoyant à l'élève sérieux et potentiellement peu assuré devient plus attractive que celle du « hipster » qui désigne des jeunes prêtant attention à leur apparence et performant une forme d'assurance (supposément trop superficiels et dépourvus d'authenticité) (Pedersen, Jarness et Flemmen, 2018). Tout se passe comme si les marques d'adhésion à l'idéal égalitaire, dont fait partie la communication, notamment en matière de sexualité, devenaient aussi rentables du point de vue des rétributions sociales (voire plus dans certains contextes) que l'aisance sociale et permettaient ce faisant de compenser les attributs de masculinité discrédités.

Dans son étude conduite auprès de Français.es et Britanniques d'ascendance subsaharienne et de classes moyennes et supérieures, Élodie Druetz (2023) constate que, selon les propriétés sociales (et notamment la socialisation genrée et l'origine sociale), les individus mettent en avant, pour se protéger contre l'infériorisation liée à leur origine ethnique, lors d'interactions, leur appartenance de classe (en « affichant ses capitaux sous toutes leurs facettes ») ou de race (en « tournant l'infériorisation en dérision » ou en « l'attaquant frontalement »). On peut repérer ici une dynamique analogue chez les hommes mal à l'aise socialement qui ont tendance à être infériorisés du fait de leurs transgressions aux attentes d'assurance et de confiance en soi constitutives de la « bonne » masculinité. Dans un contexte où les discours sur le consentement gagnent en visibilité dans l'espace public, pour résister à l'infériorisation dans les interactions de séduction et au sein de groupes de pairs, certains (ceux issus des classes populaires ou des couches inférieures des classes moyennes) insisteraient sur leur appartenance au groupe des hommes (identité de genre) tandis que d'autres (ceux issus de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures) mettraient en avant leur maîtrise des savoirs thérapeutiques et féministes, c'est-à-dire leurs ressources culturelles (identité de classe).

Conclusion

Avec la diffusion de la morale sexuelle égalitaire dans les débats publics, l'ensemble des hommes interrogés ont donc tendance à tenir, bien qu'à une fréquence plus ou moins élevée et de façon plus ou moins prononcée, des discours en lien avec le consentement pour se constituer en « bons » sujets sexuels. Ainsi, si les prescriptions associées à cette morale sont appropriées seulement par certains hommes et font en ce sens l'objet d'une réception socialement située en termes de classe et de génération, l'esprit de la morale mettant l'accent sur la réciprocité dans la sexualité et le respect des désirs individuels oriente les pratiques de présentation de soi d'un plus grand nombre et produit, ce faisant, des effets davantage transversaux à l'espace social. Ce constat confirme la thèse formulée par Demetrakis Demetriou (2001) selon laquelle la force des formes de la masculinité hégémonique proviendrait entre autres de sa capacité à intégrer des caractéristiques associées aux masculinités infériorisées et aux féminités et ainsi à s'adapter aux reproches adressés au système patriarcal. On voit en l'occurrence comment les masculinités dans leur diversité se reconfigurent (plus ou moins substantiellement selon leur position vis-à-vis du modèle hégémonique) pour répondre à la

critique de l'irrespect, par les hommes, du consentement féminin. Ces dynamiques d'adaptation s'inscrivent dans un mouvement plus général d'hybridation des formes hégémoniques de masculinité déjà mis en avant par un vaste ensemble d'études portant sur des sphères de la vie aussi variées que les études (Olivier, 2018), le travail (Rivoal, Bretin et Vuattoux, 2019), la famille (Cannito, 2020) ou la conjugalité (Oliffe et al., 2023). Désormais, l'humilité, l'empathie et, plus largement, les pratiques de *care* constituent des manières d'être et d'agir fortement valorisées, qu'il s'agit, pour les hommes, de combiner avec des attributs constitutifs de la virilité telles que l'assurance ou la force (Rivoal, 2017).

Si les enquêtés véhiculent, dans l'ensemble, l'image d'hommes respectueux du consentement en ajustant leurs discours aux prescriptions et proscriptions associées au consentement, il apparaît toutefois que ceux aux discours « progressistes » parlent de leurs comportements et attitudes traditionnellement codés comme « féminins » ou assimilés à des formes de masculinité subordonnée avec plus d'instance que ceux aux discours « conservateurs ».

Dans les deux cas, les discours déployés ne sont pas sans effets sociaux. D'une part, les interviewés aux discours « conservateurs » cherchent surtout à se distancier, en particulier lorsqu'ils se sentent menacés par des soupçons, de la figure du « forceur ». Dans leurs discours, le « forceur » s'incarne de façon stéréotypique dans la peau d'hommes issus des classes populaires racisés, de jeunes adultes ou au contraire d'hommes âgés. En ce sens, les rhétoriques mobilisées reconduisent, au niveau global, des rapports sociaux de classe, de race et d'âge en diffusant des stéréotypes négatifs sur certains groupes sociaux et en réitérant leur infériorisation. D'autre part, les interviewés aux discours « progressistes » mobilisent, quand ils en ont l'occasion, des rhétoriques plus variées et plus élaborées pour se mettre en scène en donnant à voir leurs connaissances théoriques, leur maîtrise émotionnelle et en parlant parfois positivement de leurs propres conduites lors de leurs interactions sexuelles. Lorsqu'elles sont utilisées face à des interlocuteurs/rices sensibilisés au féminisme (ou dans des groupes qui le sont en majorité) ces stratégies discursives octroient du prestige à ceux qui en sont l'auteurs et leur assurent dès lors des rétributions. En particulier, elles peuvent augmenter leur désirabilité érotique dans les situations de séduction ainsi que leur influence charismatique au sein de leurs groupes de pairs.

Deux tendances semblent alors accompagner ce phénomène. Premièrement, au sein des nouvelles générations, le statut social des hommes aux discours « progressistes » semble

s'améliorer tandis que celui des hommes aux discours « conservateurs » semble plutôt se dégrader. De fait, tout laisse supposer que, chez les jeunes, la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures se trouve, par rapport à la fraction économique, avantagée dans les groupes de sociabilité mixtes (que ce soit à l'université ou dans le monde professionnel par exemple) : elle connaît en effet un élargissement de son éventail des possibles. Deuxièmement il apparaît que, au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures, pour les hommes nés après le début des années 1980, le statut social des hommes aux discours « progressistes » mal à l'aise socialement (car timides ou peinant à décoder les implicites) connaît dans l'ensemble une nette amélioration par rapport à ce qu'il en était pour leurs prédécesseurs. Tandis qu'ils rencontraient auparavant peu de succès dans les situations de séduction et incarnaient en conséquence une masculinité subordonnée, ils parviennent désormais à faire des rencontres sexuelles et se rapprochent dès lors des formes valorisées de masculinité.

Chapitre 6 – S’efforcer de « s’affirmer ».

Se contrôler mais se distinguer

Je parle avec un mec et direct ça part sur on sait pourquoi on se voit plus ou moins. Il vient chez moi (...) c’était pour du sexe (...). Je me rends très vite compte qu’il a un comportement un petit peu... pas un petit peu, un comportement raciste et homophobe. Yes, tout ce que je déteste, tout ce pour quoi je me bats. (...) Moi j’étais sidérée par le mec, sidérée. Et moi je dis rien parce que y a ce truc de j’ai ramené un mec chez moi, qui potentiellement peut...pas faire peur mais il est plus grand que moi, il a un gabarit plus impressionnant et **moi j’ai un gros problème c’est que je sais pas dire non mais dans toutes les sphères de la vie. Alors j’y travaille beaucoup mais c’est compliqué.** Bref je suis en désaccord avec le mec et finalement on commence quand même à faire des choses ensemble, alors que dans ma tête je ne veux pas mais y a ce truc horrible qui, y doit y avoir des filles à qui ça doit déjà être arrivé je pense, de...**je sais pas si ça va poser problème de dire ça comme ça** mais de « je vais dire oui, enfin je vais faire des bails¹²⁸ et puis ce sera réglé et puis voilà, plus vite c’est fait plus vite il sera parti ». **C’est horrible, c’est HO-RRIBLE mais j’étais dans cette optique-là.** Bref, finalement on commence à faire des préliminaires ou plutôt je commence à faire des préliminaires parce que clairement le mec il était endormi c’était son plaisir bien évidemment, celui de la femme...Non mais c’était une catastrophe. (...) Donc je commence à faire des préliminaires, le mec termine. Donc déjà je me dis moi je vais être niquée. Il se remet sur son tel, moi je suis dans mon pieu comme ça « c’est une blague ? » et là qu’est ce qu’il fait il prend son téléphone et il ouvre une application (Uber) et il se barre. (...) J’étais en PLS¹²⁹, je me suis même mise à pleurer après le *date* parce que je me suis dit **le mec m’a utilisée et en plus c’est un mec avec qui je suis en désaccord sur tout donc le mec il s’en sort trop ienb¹³⁰.** (...) Après tu te re mets en question.

Épisode Conjugaison #1 – Tycia du podcast *Aneccdate*¹³¹

Dans son podcast *Aneccdate*, Eymeric Macouillard défend une vision de l’amour et de la sexualité qu’il qualifie de « *sociologique et politique* »¹³². Les commentaires, jugements et conseils qu’il formule, au fil des épisodes, à propos des comportements masculins dans la sexualité révèlent très clairement qu’il adhère à la morale sexuelle égalitaire. Il ne cesse en effet de rappeler la nécessité, pour les hommes de respecter les envies et désirs de ses partenaires et

¹²⁸ Dans le langage courant utilisé par les nouvelles générations, « faire des bails » signifie s’engager dans des pratiques sexuelles.

¹²⁹ « PLS » est le sigle de « position latérale de sécurité » et signifie « être très mal ».

¹³⁰ « ienb » signifie « bien » en verlan.

¹³¹ Eymeric Macouillard, *Aneccdate* (Conjugaison #1 – Tycia) [podcast], Spotify, juillet 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/5MNisaz17HAdn7bF3dIXFs> (page consultée le 06/11/2023).

¹³² Mathilde Dandeu, « Eymeric : l’homme qui murmurait des mots d’amour » [en ligne], *presseyes.fr*, 13/02/2023, disponible sur : <https://presseyes.fr/ces-femmes-et-ces-hommes-a-suivre-eymeric-l-homme-qui-murmurait-des-mots-d-amour/> (page consultée le 06/11/2023).

de se montrer attentifs à leur plaisir. Dans ses épisodes intitulés « Conjugaison », il reçoit des invité.es et propose de mimer les situations de *date* en leur posant des questions sur leur vie amoureuse et sexuelle. Pour commencer, il leur demande systématiquement de raconter « une anecdote de *date* ». L'extrait cité en accroche est issu de l'épisode dans lequel Tycia, Instagrameuse âgée de 27 ans et productrice du podcast +33 Tycia¹³³, revient sur l'une de ses pires expériences au cours de laquelle elle est amenée à participer à des actes sexuels alors qu'elle n'apprécie pas son interlocuteur et n'en a pas envie.

Ce récit est instructif à plusieurs égards. D'abord, il confirme un résultat déjà mis en avant dans le chapitre 3 : avoir le sentiment de ne pas être en mesure d'exprimer ses envies et ses absences est vécu négativement par les femmes – Tycia est en « *PLS* », pleure – et les conduit à s'interroger sur elles-mêmes – Tycia se « *remet en question* ». Son témoignage donne en outre à voir le poids de l'intériorisation des jugements sociaux dans la honte ressentie vis-à-vis des expériences lors desquelles les femmes se forcent en dépit de leurs réticences voire dégoût. De fait, elle anticipe de potentielles critiques lorsqu'elle fait part de son raisonnement consistant à accepter de se contraindre pour s'extirper de la situation le plus rapidement possible – elle craint que ses propos « *posent problème* » et dit explicitement savoir que l'alternative dans laquelle elle s'est engagée est « *horrible* ». Deuxièmement, Tycia laisse entendre qu'elle déploie des efforts pour parvenir à dire « non » et ainsi éviter de réitérer de telles expériences. Enfin, l'épisode pris dans son ensemble suggère que la mise en œuvre d'un travail actif pour parvenir à exprimer ses besoins et ses limites peut, s'il s'accompagne de progrès, devenir source de valorisation. Lorsqu'Eymeric Macouillard demande à Tycia de définir sa sexualité par un mot, celle-ci répond que désormais elle la qualifierait de « *libérée dans le sens où [elle] assume [s]es envies et le fait d'avoir des dates* ». Dans son propre podcast, +33 Tycia, l'Instagrameuse consacre d'ailleurs plusieurs épisodes¹³⁴ aux enjeux de la transformation de soi. En revenant sur les « *barrières [qu'elle a] réussi à casser pour avancer et celles qui [la] bloquent toujours aujourd'hui* », Tycia se présente comme un modèle et prodigue des conseils à ses auditrices pour « *apprendre à s'aimer* », à « *penser à soi* », à « *s'exprimer* »... Ce faisant, elle tire du

¹³³ Tycia, +33 Tycia, [podcast], Spotify, 2022, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024)

¹³⁴ Par exemple : Tycia, +33 Tycia (Épisode Je culpabilise de prendre du temps pour moi), [podcast], Spotify, février 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024) ; Tycia, +33 Tycia (Épisode Trouver son équilibre), [podcast], Spotify, mars 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024) ; Tycia, +33 Tycia (Épisode Apprendre à s'aimer), [podcast], Spotify, juin 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024).

prestige des compétences qu'elle a progressivement acquises en matière d'« affirmation de soi »¹³⁵.

L'objectif de ce chapitre est d'examiner plus en profondeur l'ensemble des mécanismes sociaux qui se dégagent du discours de Tycia autour de l'enjeu de l'« affirmation de soi » dans la sexualité. À partir des 67 entretiens biographiques menés auprès des femmes, je cherche à investiguer les efforts que déploient certaines femmes pour agir en situation sexuelle de façon à avoir le sentiment qu'elles s'« affirment » et qu'elles ne sont donc pas soumises aux désirs de leurs partenaires. Autrement dit, je m'intéresse à l'ensemble des opérations par lesquelles les femmes s'efforcent de se constituer en « bons » sujets sexuels et j'interroge les effets sociaux qui en découlent.

Les femmes qui s'engagent dans de telles entreprises adhèrent à la morale sexuelle égalitaire mais aussi, pour certaines d'entre elles, à la morale sexuelle libérale. On trouve des traces de tentatives de « s'affirmer » dans 41 entretiens (sur les 60 conduits auprès de femmes adhérant à un modèle de « bonne » sexualité égalitaire ou libéral). Les autres rappellent l'importance, en tant que femmes ou individus, de faire respecter leur consentement et regrettent de ne pas (toujours) parvenir à le faire mais n'adoptent pas de pratiques spécifiques pour réussir, soit parce qu'elles sont résignées soit parce qu'elles ne se trouvent pas, actuellement, dans des conditions leur permettant de le faire mais espèrent parfois l'être prochainement (c'est le cas des mères qui se déclarent débordées par leurs responsabilités familiales ou des femmes expliquant être trop préoccupées par leur carrière professionnelle ou leur relation amoureuse pour avoir du temps à consacrer à leur sexualité).

Parmi les 41 femmes évoquant des pratiques concrètes adoptées pour « s'affirmer » et se constituer en « bons » sujets sexuels, seulement 23 le font de façon détaillée. Ce phénomène est lié à la structuration du guide d'entretiens qui ne prévoyait pas de question sur le sujet. Celui-ci incluait toutefois des questions sur des situations de « *discordance de désir* » et sur des expériences dans lesquelles « *il avait été difficile de refuser* » rendant dès lors possible l'investigation de la question de « l'affirmation de soi » de façon systématique. Chez les enquêtées abordant leurs efforts déployés, la thématique a émergé spontanément après que celles-ci aient mentionné avoir participé à des expériences non souhaitées. Parce qu'elles les

¹³⁵ Je rappelle que j'utilise l'expression « affirmation de soi » en reprenant les usages qu'en font les femmes pour parler de leurs propres conduites. Autrement dit, je me sers de la catégorie pour rendre compte du vécu subjectif des enquêtées qui s'en servent pour désigner leur capacité à exprimer ses souhaits et à fixer leurs limites.

concevaient comme un problème, elles y avaient déjà réfléchi, en avaient tiré des enseignements et revenaient alors sur les résolutions prises pour remédier à ce qu'elles jugeaient être une forme de passivité.

Si les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire comme celles adhérant à la morale sexuelle libérale sont amenées à déployer des efforts pour pouvoir « s'affirmer » en situation sexuelle, c'est parce que l'émancipation des hommes *via* la revendication du respect de son individualité (son corps, ses envies, ses limites) est un horizon présenté comme désirable aussi bien dans les idéologies féministes, qui promeuvent l'émancipation de la domination masculine et auxquelles souscrivent les enquêtées se référant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire, que dans les idéologies postféministes auxquelles souscrivent les enquêtées se référant à un modèle de « bonne » sexualité libérale. Les idéologies postféministes reposent sur la croyance selon laquelle les femmes, certes autrefois dans une situation d'inégalités vis-à-vis des hommes, ont tiré profit des avancées des mouvements féministes (elles ont désormais accès aux études supérieures et à l'emploi, bénéficient de nouveaux équilibres familiaux) et sont désormais libres et autonomes (Aronson, 2015 [2003]). Elles devraient dès lors cesser de se voir comme des victimes car elles seraient responsables de ce qui leur arrive et auraient largement les ressources pour s'extirper des situations qui leur déplaisent.

Dans les années 1970 en effet, les combats menés par les mobilisations féministes pour les droits des femmes se concentrent sur le corps : le fait de maîtriser sa fécondité et sa sexualité est envisagé comme un moyen de gagner de l'autonomie et de subvertir les rapports de genre (Pavard, Rochefort et Zancarini-Fournel, 2020a). Avec le développement de l'idéologie postféministe, émergent les figures des *smart girls*, *future girls* ou *can do girls* (concepts qu'il est difficile de traduire mais qui correspondent globalement à l'idée de « filles instruites et conscientes des enjeux sociaux », de « filles modernes », de « filles en capacité d'agir ») qui ont en commun de dépeindre la femme comme un sujet compétent, libre et autonome (Aapola, Gonick et Harris, 2005 ; Harris, 2004) seule responsable de son bien-être (Rottenberg, 2014). Cette lecture mettant l'accent sur la liberté individuelle est cohérente avec le développement de ce que Didier Vrancken et Claude Macquet (2006) appelaient en 2006 la « société du travail sur soi », c'est-à-dire le développement d'une société dans laquelle les individus sont de plus en plus encouragés par l'intermédiaire d'un ensemble d'institutions à devenir acteur de leur propre vie (Vrancken, 2007). Dans cette perspective, les femmes doivent éviter de se plaindre et se focaliser sur ce qu'elles peuvent effectivement faire (Gill, 2007). Ainsi, qu'elles

revendiquent leur existence en tant que femme ou en tant qu'individu, les interviewées ont tendance à valoriser l'« affirmation de soi ».

Or, de nos jours, les enjeux se trouvent accrus dans le domaine de la sexualité. Depuis l'époque où féminisme et psychanalyse se sont articulés, le désir sexuel est envisagé comme étant situé au cœur des mécaniques patriarcales (Niedergang et Mendes-Fournier, 2023). En effet, les analyses développées par Laura Mulvey (1975) mobilisant la théorie lacanienne et visant à comprendre le rôle du désir dans l'objectification cinématographique du corps féminin et de ses effets sur le public mettent sur le devant de la scène le concept d'« inconscient patriarcal », l'inconscient correspondant à un ensemble de représentations de pulsions, c'est-à-dire de désir. Se popularise alors l'idée selon laquelle le désir sexuel exprimerait la « vraie personnalité » des individus, au sens où il informerait sur qui ils sont, sur un plan fondamental (Thomé, 2019). Pour les nouvelles générations, les études ou le travail se sont en outre tellement banalisés qu'ils sont moins pensés comme des espaces sociaux dans lesquels se jouent « affirmation de soi » en tant que sujet femme. Dans ces conditions, les femmes sont de plus en plus nombreuses à concevoir la sexualité comme étant le lieu par excellence où il leur faudrait exprimer leurs envies et limites.

Contrairement au chapitre précédent dans lequel je me suis penchée sur les stratégies de présentation de soi mises en œuvre par les hommes interrogés pour s'ériger en « bons » sujets sexuels, je me focalise ici sur les descriptions que font les femmes des opérations qu'elles mettent en œuvre dans différents contextes de leur vie pour apprendre à exprimer leurs envies et limites. Cela ne signifie pas qu'aucune d'entre elles ne cherche à véhiculer une image positive d'elle-même en parlant de sa capacité à faire respecter le consentement – les interventions de Tycia en sont un exemple. Cependant, les interviewées sont largement plus nombreuses à revenir sur des actes non discursifs entrepris pour se considérer et apparaître aux yeux des autres comme de « bonnes » personnes.

Quelles sont les pratiques adoptées par les femmes, en lien avec le consentement, pour se constituer en « bons » sujets sexuels ? Le chapitre est composé de deux parties. Dans un premier temps, je décris les efforts déployés par les 41 femmes interrogées cherchant activement à « s'affirmer » en situation sexuelle pour se voir et être vues comme des femmes non « soumises » aux désirs des hommes et donc à la domination masculine (1). Dans un deuxième temps, je présente les effets sociaux de ces efforts ainsi que leurs répercussions en

termes d'inégalités entre les femmes et les hommes d'une part, au sein du groupe des femmes d'autre part (2).

1. Déployer des efforts pour se transformer

Plongées dans un environnement au sein duquel le respect du consentement et l'égalité dans la sexualité sont valorisés, les femmes interrogées sont fréquemment exposées à des discours établissant un lien entre l'épanouissement sexuel et « bon » sujet sexuel. Diverses, les productions discursives sur le sujet ne véhiculent toutefois pas un contenu homogène. Certaines, émanant des savoirs thérapeutiques, encouragent les solutions individuelles tandis que d'autres, provenant des milieux féministes, mettent davantage l'accent sur les solutions collectives (voir chapitre 1). Face à cette pluralité de normes et de modèles de conduites, les enquêtées ont tendance à s'approprier certaines dimensions plus que d'autres et centrent leurs efforts sur elles-mêmes de façon à rectifier ce qu'elles perçoivent comme étant des imperfections de leur part, les empêchant de « s'affirmer » et risquant donc de les faire basculer dans la catégorie des « soumises ».

1.1. Centrer ses efforts sur soi et engager un *travail de soi*

Bien qu'il existe plusieurs propositions disponibles dans les débats publics¹³⁶, les femmes interrogées retiennent prioritairement celle consistant à dire que le meilleur moyen de vivre une sexualité personnellement épanouissante et non exclusivement dirigée vers le partenaire est de « s'affirmer ». Dans les discours circulant dans l'espace public, l'« affirmation de soi » contient deux composantes : la capacité à poser ses limites d'une part, la capacité à formuler ses désirs d'autre part. Dans les entretiens toutefois, les enquêtées insistent plus sur l'impératif de faire respecter leurs limites que sur la nécessité d'exprimer leurs envies. Ainsi, l'injonction à l'« affirmation de soi » devient souvent, lorsque les femmes se l'approprient, une injonction à refuser les actes sexuels non souhaités – à « dire non ».

¹³⁶ Parmi ces propositions, figurent la transformation des institutions et des normes encadrant la sexualité, le lesbianisme politique (Nicaise, 2015) ou une sortie de la sexualité *via* la revendication d'une identité asexuelle. Les propositions semblent toutefois plus ou moins visibles et l'analyse des discours publics proposée dans le premier chapitre suggère (bien qu'elle ne permette pas de formuler de conclusion définitive en raison de la non-exhaustivité des sources collectées et l'analyse qualitative et non quantitative réalisée) que celle de l'« affirmation de soi » occupe une place particulièrement centrale – elle est relayée par de nombreuses sources et circule dans des espaces populaires, jouissant d'une large audience.

Dans la majorité des cas, les interviewées constatent qu'elles ont des difficultés à dire « non » et en concluent qu'elles doivent apprendre à le faire. Elles espèrent alors « s'affirmer » et disent agir directement sur elles-mêmes et transformer leurs manières d'être, d'agir ou de penser de façon à acquérir de nouvelles compétences. Il existerait pourtant d'autres alternatives possibles. Par exemple, les femmes pourraient insister sur le rôle des institutions et des contraintes juridiques, économiques, organisationnelles amenant les hommes à changer leurs comportements et favorisant leur « affirmation » d'elles-mêmes. Elles pourraient également attirer l'attention sur l'échelle interpersonnelle et détailler les efforts déployés pour transformer leurs partenaires *via* un travail éducatif ou l'exercice de pressions.

Les discours que tiennent les femmes à ce sujet invitent à formuler deux hypothèses pour rendre compte de cette focalisation sur la transformation de soi plutôt que sur la mise en œuvre d'un travail conjugal. La première est liée à la dynamique même de l'entretien. Les enquêtées parlent souvent des obstacles qu'elles rencontrent actuellement pour « s'affirmer » et des tentatives qu'elles font encore aujourd'hui pour remédier à ce problème. Or elles évoquent rarement et avec réticences les difficultés de leur présente relation conjugale. Au contraire, elles les présentent souvent comme des relations idéales et épanouissantes du fait des qualités « exceptionnelles » de leur copain : elles auraient « *trouvé la perle rare* » [Sarah, 22 ans, étudiante en master 2 de littérature]. Dans ces conditions, il semble peu probable qu'elles mettent l'accent sur des efforts visant à transformer ces partenaires (d'autant plus que ces efforts s'avèrent peu concluants) car cela signifierait des imperfections de la part de leur conjoint et indiquerait une potentielle insatisfaction de leur part et donc peut-être un « problème ».

La seconde hypothèse encourage à envisager la concentration des discours sur les efforts de transformation de soi non pas uniquement comme un effet du dispositif d'entretien mais aussi comme le résultat des croyances des enquêtées. De leur point de vue, il serait, d'une certaine manière, plus facile de se changer soi que de changer le partenaire car elles auraient la maîtrise de leurs propres pensées et actions tandis que celles des autres comporteraient toujours une part d'incertitude entravant la maîtrise par une personne extérieure. Une telle interprétation n'est pas étonnante dans un contexte où les rhétoriques autour du bien-être, particulièrement prégnantes parmi les nouvelles générations et les classes moyennes-supérieures, valorisent la prise de recul, la réflexivité et l'autocontrôle : dans ces discours, les individus sont encouragés à « s'ajuster aux contraintes extérieures voire à ré-enchanter [leur] quotidien pour 'aller bien',

plutôt qu'à remettre en question (et à lutter contre) les contraintes sociales et les rapports sociaux qui conduisent à la fatigue et au mal-être » (Garcia et al., 2023, p. 37).

Selon les interviewées, il serait, en l'occurrence, d'autant plus complexe de changer les hommes que ceux-ci n'auraient aucun intérêt à modifier leurs conduites leur permettant de se gaver de privilèges. C'est ce que sous-entend Chloé [23 ans, étudiante en P2 de médecine] lorsqu'elle déclare sur le ton de l'humour que « *si on attend que ça vienne des mecs on peut attendre que les poules aient des dents* ». Une telle interprétation ressort particulièrement des entretiens menés avec des femmes qui ont, par le passé, essayé de transformer leur(s) partenaire(s) mais qui se sont heurtées à des pierres d'achoppement. Les obstacles les plus fréquemment cités diffèrent selon le statut du partenaire.

Lorsque les femmes interrogées ont tenté d'effectuer, dans le cadre d'une relation conjugale, un travail éducatif auprès de leur conjoint, celui-ci s'est soldé par des échecs plus ou moins significatifs, produisant de l'insatisfaction et de la frustration. Les enquêtées mentionnent deux types de stratégies élaborées pour aménager les interactions de face-à-face et leur permettre de s'exprimer. Certaines insistent sur leurs efforts d'explicitation de leurs émotions et de leurs pensées. Le but est de faire comprendre leurs ressentis et leur point de vue à leur interlocuteur et ainsi de susciter l'empathie. Elles espèrent que, par compassion, ils transformeront dans la foulée eux-mêmes leurs comportements. D'autres essaient plutôt de fournir à leur partenaire de nouveaux modèles de conduites. Dans ce cas, les enquêtées imaginent les réactions masculines avec lesquelles elles seraient le plus à l'aise pour « s'affirmer » :

Mais je suis quand même arrivée à des situations absurdes où franchement on était au théâtre. Je lui disais ouais bah dans cette situation, j'aimerais que tu me dises ça. Enfin limite je lui montrais. C'était n'importe quoi. C'était ridicule parce que lui il faisait preuve de mauvaise volonté donc y a un moment où ça peut pas marcher. Honnêtement à la fin j'ai abandonné, j'en pouvais plus.

(Chloé, 23 ans, célibataire, étudiante en P2 de médecine, père : steward, mère infirmière)

La fatigue provoquée par les efforts déployés pour changer le partenaire et leurs effets limités se retrouvent dans plusieurs entretiens. Alice, une étudiante âgée de 21 ans en école d'orthophonie, qui a déjà tenté d'expliquer à l'un de ses partenaires les difficultés qu'elle pouvait, en tant que femme, rencontrer pour dire non, estime s'être trouvée face à un « mur » et en conclut qu'« *à la fin c'est une perte de temps et c'est épuisant* ». Ce constat rejoint ce qu'observe Marya Thembi Mtshali (2023) à propos des discussions sur la race dans son enquête menée auprès de couples biraciaux. Les femmes noires tentent de sensibiliser leurs partenaires

blancs au racisme en leur décrivant leurs expériences et en insistant sur la violence vécue mais butent contre leurs réticences à identifier des situations de discrimination et à repérer les mécanismes de production implicite d'inégalités.

Dans les cas où les enquêtées vivent une sexualité non-conjugale, le travail éducatif des partenaires est jugé inenvisageable car « *infini* » et incertain donc largement trop coûteux. D'abord, la succession d'hommes rencontrés requiert de la patience et un sens de la pédagogie poussé puisque cela implique de devoir renouveler ses efforts à chaque rencontre. Aussi, la répétition d'un tel travail est susceptible de déboucher sur un état de lassitude et de fatigue avancée. Ensuite, le fait que les femmes n'entretiennent pas de lien fort avec leurs partenaires qui sont, pour la plupart des inconnus, dans certains cas des connaissances (amis d'amis, camarades de promotion, collègues éloigné.es de travail *etc.*), les conduit à se montrer méfiantes et renforce l'impression qu'elles ont de ne pouvoir compter que sur elles-mêmes. Chiara revient sur le moment où, après avoir vécu une agression sexuelle en boîte de nuit et avoir passé de nombreuses soirées à discuter avec ses colocataires féministes, elle a décidé de se « *reprandre en main* ». Ses propos suggèrent d'eux-mêmes l'une des raisons pour lesquelles elle a décidé de se transformer :

Je me suis dit plus jamais je branle un mec pour m'échapper, ou même le truc que je t'ai raconté aux États-Unis là, le mec qui m'avait forcée à faire les prélims¹³⁷, plus jamais, c'est terminé. En plus j'étais dans ma période pourquoi pas tester des coups d'un soir, choper des mecs comme ça pour essayer. Parce qu'avant j'avais que eu des rapports sexuels avec des personnes dont j'étais amoureuse et avec qui j'étais en couple parce que ça m'intéressait pas du tout de faire ça avec n'importe qui, je me sentais pas en sécurité. Mais bref là du coup plus des mecs *random*. Après pour être honnête j'ai pas aimé, mais au moins ça m'a incitée à faire un travail sur moi vu que voilà je connais pas les mecs donc je peux pas attendre à créer un cadre pour me sentir en sécurité. Genre j'ai aucune influence sur eux.
(Chiara, 21 ans, célibataire, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École, père : comédien, mère : chorégraphe)

Lors de sa prise de résolution, Chiara n'a pas de copain stable mais rencontre ses partenaires lors de fêtes organisées par son école ou dans des dîners en plus petit comité. Puisqu'elle ne peut pas compter sur ses interlocuteurs pour se sentir en confiance, elle doit dès lors s'assurer d'être, indépendamment de la situation traversée, équipée pour exprimer ses limites. Autrement dit, c'est aussi l'incertitude suscitée par le changement de partenaire qui fait de la transformation de soi une alternative particulièrement attrayante.

¹³⁷ « Prélims » est le diminutif de « préliminaires ». Dans le discours des jeunes, le terme est utilisé pour désigner le sexe manuel (masturbation réciproque) et oral (fellation et cunnilingus).

Outre le caractère vain du travail éducatif, les entretiens font ressortir une seconde piste pour expliquer pourquoi les femmes tendent à s'engager dans une transformation de soi. Imprégnée par l'idéologie postféministe, celle-ci met l'accent sur la responsabilité individuelle. Pour Sarah [22 ans, étudiante en master de 2 de littérature], « *c'est un peu facile de toujours reporter la faute sur les autres* ». Le raisonnement déroulé par Amel [20 ans, étudiante en licence de droit] est dans le même esprit mais se décline légèrement différemment. De son point de vue, apprendre à « s'affirmer » permet ensuite d'attribuer la responsabilité aux hommes : puisque les envies et limites féminines sont explicitées, les expériences de sexualité non souhaitées résulteraient nécessairement de contraintes exercées par le partenaire. Cette lecture rappelle la figure du « non c'est non » portée par le féminisme libéral » (Fassin, 1997) selon laquelle il revient aux femmes d'exprimer leur absence de consentement.

La troisième explication est étroitement liée à l'influence des savoirs thérapeutiques et n'est pas très éloignée de l'explication précédente. Toutefois, ce n'est pas le lexique de la responsabilité qui est mobilisé mais celui de l'intérêt personnel. Les enquêtées considèrent être les principales actrices de leur vie et de leur quête de bonheur (Marquis, 2014 ; Shoshana, 2020) :

Quand j'ai pas envie maintenant j'essaie de le dire, de dire simplement "bah non, ce soir j'ai pas envie". C'est tout en fait, y a rien de plus à dire. Mais ça c'est pareil, c'est ce que je vous disais tout à l'heure : personne m'attend. Si je veux vivre, faut que j'agisse pour. (...) J'ai 56 ans et je peux vous dire personne va vous demander ce que vous voulez ou ce qui vous arrange, parce que chacun a ses intérêts donc faut pas attendre, si j'ai un conseil à vous donner c'est n'attendez rien de personne. Si vous voulez quelque chose dites-le, si vous voulez pas dites-le, personne fera l'effort de deviner. C'est pour ça, maintenant je dis non, enfin...j'essaie du moins.

(Marlène, 56 ans, célibataire, étudiante en psychologie après avoir été très brièvement assistante administrative puis sans emploi pendant plus d'une vingtaine d'années, père : absent (profession inconnue), mère : infirmière)

Cet extrait d'entretien suggère que, dans les représentations ordinaires, chacun.e est capable d'exercer une maîtrise sur soi – en tous cas plus que sur les autres. Dans cette perspective, le pouvoir sur soi est supposé, indépendamment des conditions sociales dans lesquelles il prend place, être supérieur au pouvoir sur les autres. Pragmatiques, les enquêtées jugeraient donc plus aisé de se transformer que de chercher à modifier les conduites de leur partenaire. Elles auraient plus de chances de parvenir *in fine* à « s'affirmer ».

Puisque les enquêtées pensent que la meilleure solution est d'agir sur elles-mêmes, elles s'engagent dans un « travail de soi », c'est-à-dire dans un travail de transformation de leurs manières d'être, d'agir et de sentir. Si celui-ci est décrit comme réfléchi et choisi dans les

entretiens, cela ne signifie pas qu'il est le produit d'un choix rationnel mais simplement qu'il se donne à voir, aux yeux des personnes concernées, comme le fruit de la volonté. De même que Muriel Darmon (2008) montre que la transformation individuelle mise en œuvre par les jeunes filles devenant anorexiques, quand bien même elle est vécue comme entièrement volontaire, résulte en fait de l'imbrication de plusieurs influences sociales (incluant les dispositions incorporées, les interactions traversées et les institutions), les efforts de transformation de soi déployés par les femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire ou libérale procèdent également de forces sociales. Plus précisément, on peut faire l'hypothèse que la volonté de se transformer pour apprendre à « s'affirmer » en situation sexuelle procède de l'entrecroisement de trois facteurs : les dispositions à s'améliorer, c'est-à-dire à corriger certaines de ses manières d'être et de faire pour se conformer à l'idéal imaginé, acquises lors de processus de socialisation antérieurs (consultations thérapeutiques, encouragements familiaux, lectures d'ouvrages de développement personnel) ; les injonctions répétées à l'« affirmation de soi » véhiculées au sein des groupes de pairs ; et des modèles d'émancipation diffusés dans certains enseignements de sociologie, d'histoire ou de psychologie dans le cadre de formations universitaires.

Les matériaux collectés montrent que le travail de soi mis en œuvre par les femmes interrogées vise à sortir du rôle passif qui leur est assigné dans la sexualité. De même que les féministes de la seconde vague, elles cherchent à modifier « une partie de leur socialisation de genre antérieure et des injonctions et normes de féminité qui en découlent et qui ont été intériorisées » (pas tant dans le domaine de la maternité comme c'était le cas pour les premières qu'en matière de sexualité) (Masclat, 2017, p. 469). De fait, elles espèrent subvertir le genre en remettant en cause et en franchissant les limites de l'espace des possibles dans lequel elles sont cantonnées du fait de leur appartenance de sexe. Ainsi, il s'agit pour elles de « s'émanciper des rapports de domination » (Butler, 2006 [2004]) en renversant les normes dominantes qui les empêchent d'endosser un rôle actif.

1.2. Un double travail émotionnel

L'analyse des entretiens suggère que le travail de soi dans lequel s'engagent les femmes pour apprendre à poser des limites en situation sexuelle est surtout un travail émotionnel. Dans un contexte où les émotions attirent de plus en plus l'attention car sont supposées révéler la « vraie » identité (Hazleden, 2003), les femmes interrogées sont plusieurs à avoir évoqué leurs

efforts pour écouter leurs émotions de manière générale dans la vie quotidienne et pas seulement dans le domaine de la sexualité. De leur point de vue, leurs émotions jouent un rôle important dans leurs actions. Logiquement, elles en viennent dès lors à penser que pour apprendre à « s'affirmer », c'est-à-dire pour transformer leurs comportements, elles doivent d'abord agir sur leurs émotions.

Théorisé par Arlie Hochschild (1983), le travail émotionnel renvoie aux opérations effectuées par les individus pour susciter, étouffer ou modifier leurs émotions et les faire correspondre aux attentes sociales. Le travail de soi n'est pas toujours un travail sur les émotions. Il peut être un travail portant exclusivement sur le corps – c'est le cas par exemple des danseurs/euses qui font l'apprentissage de certains gestes, mouvements ou techniques afin de suivre les instructions imposées par le ou la chorégraphe (Sorignet, 2006) – ou bien un travail centré sur les pensées – les jeunes filles anorexiques passent par une phase au cours de laquelle elles s'habituent à apprécier les corps maigres (Darmon, 2008 [2003]). Le travail de soi s'apparentant à un travail émotionnel présente la spécificité de cibler le couplage entre des sensations somatiques et des schèmes interprétatifs, c'est-à-dire de porter simultanément sur le corps et l'esprit. En l'occurrence, l'enquête fait émerger deux types de travail émotionnel qui ne sont pas mutuellement exclusifs : un travail sur le désir et un travail sur la peur.

1.2.1. Un travail sur le désir

Les matériaux collectés font d'abord émerger l'importance accordée par les enquêtées à leur désir, qu'elles envisagent comme un révélateur de leur vraie identité, c'est-à-dire de leur nature profonde, dans le travail de soi engagé pour apprendre à « s'affirmer ». Le désir est une émotion correspondant au couplage entre des sensations somatiques d'excitation et des projections mentales érotiques organisées sous forme de scénarios codés comme sexuels (Lévy-Guillain, 2022) – les scripts sexuels (Gagnon et Simon, 1987). Dans ses recherches, Cécile Thomé (2019, 2022) a déjà constaté qu'au sein des couples hétérosexuels, le désir peut donner lieu à des formes de travail émotionnel. En particulier, les femmes réalisent un travail sur elles-mêmes pour faire concorder leur désir avec celui de leur partenaire et ainsi éviter les frustrations masculines. Dans mon enquête, les interviewées ne cherchent pas tant à faire survenir leur désir au bon moment qu'à être capable d'en repérer les manifestations (pour ensuite pouvoir agir) et d'en choisir les objets (car il n'est pas aussi facile de « s'affirmer » face à tous les

interlocuteurs). Leurs efforts montrent que, du point de vue des femmes, c'est en maîtrisant leur désir qu'elles pourront « s'affirmer ».

Dans les récits collectés, le travail sur le désir se manifeste de deux manières différentes. Il peut d'abord prendre la forme d'une opération de décodage du désir. Cette opération consiste à se concentrer sur ses manifestations somatiques, à repérer les différentes sensations ressenties, à les isoler pour les distinguer et à réfléchir à leurs significations en plongeant dans ses propres pensées et en se demandant si des scripts sexuels peuvent y être associés. Dans la majorité des cas, ce travail est engagé lorsque les femmes ont l'impression d'être « *déconnectées* » [Ségolène, 25 ans, cadre dirigeante de la fonction publique] de leur corps et de leurs sensations et estiment être décontenancées face à leurs partenaires car incertaines quant à ce qu'elles souhaitent. En matière de décodage du désir, l'entretien mené auprès d'Alice [21 ans, étudiante dans une école d'orthophonie] est riche d'enseignements. Imprégnée par les discours sur l'émancipation féminine, Alice, une étudiante issue des classes supérieures, éprouve une forte culpabilité à l'issue de ses récurrentes expériences non souhaitées et de ses difficultés à « s'affirmer ». Comme elle est par ailleurs exposée à des contenus thérapeutiques encourageant à l'auto-observation et l'auto-analyse (elle suit plusieurs comptes Instagram de *self-care* (« bien-être ») et consulte une psychologue de façon hebdomadaire), elle s'est approprié les principes fondamentaux du développement personnel et de la psychologie positive (Marquis, 2014, 2019) et dit avoir comme principe d'identifier ses besoins pour ensuite guider ses actions en conséquence. En particulier, elle écoute des podcasts abordant le sujet de la méditation pleine conscience, pratique régulièrement le yoga, essaie depuis peu de suivre des programmes de sophrologie afin de favoriser l'endormissement et visionne des vidéos YouTube sur les régimes sans gluten. Or, les recherches s'étant intéressées à ces pratiques mettent en exergue la focale mise sur la place de la conscience corporelle et donnent à voir les techniques et outils fournis pour apprendre à décrypter et faire sens des émotions éprouvées (Brunaux et al., 2022 ; Garnoussi, 2011 ; Obadia, 2020 ; Wolff, 2019). Ainsi, il apparaît que Alice a développé, en dehors du domaine de la sexualité, une forme de *embodied self-reflexivity* (« réflexivité incorporée ») (Pagis, 2009) et qu'elle est donc particulièrement bien équipée pour détecter les signes de son désir lors de ses interactions de face-à-face. Les récits qu'elle fait de ses expériences sexuelles mettent d'ailleurs en lumière ses opérations de décodage sensoriel routinières pour se stabiliser sur un diagnostic – présence ou absence de désir sexuel – et pouvoir, dans un second temps, décider si elle souhaite ou non continuer à sexualiser

l'interaction et l'exprimer à son partenaire. En effet, dès qu'elle définit la situation comme potentiellement sexuelle, elle pense à différentes parties de son corps pour détecter les sensations somatiques en jeu dans chacune de ces zones et tente dans un deuxième temps d'interpréter ces expressions sensorielles. Pour ce faire, elle réfléchit aux projections mentales les plus ajustées à ses ressentis :

R : Et ça t'a aidée de te dire que tu avais eu tes premières expériences sans vraiment les désirer ?

A : Bah ça fait un point de repère de te dire bah là t'étais dans cet état-là et t'as vécu ça comme ça et là t'en avais vraiment envie et ça s'est passé comme ça, donc de cerner un peu plus qu'est-ce que c'est que d'avoir envie, de pas avoir envie. Et ouais j'ai très envie d'être au clair là-dessus et de savoir moi vraiment qu'est-ce que j'ai envie, qu'est-ce que j'ai pas envie, comment ça se manifeste quand j'ai envie, comment ça se manifeste quand j'ai pas envie pour pouvoir être le plus clair possible, et être le mieux possible quand ça se passe.

R : Et comment tu fais pour savoir si tu as envie ou pas envie ?

A : (...) Effectivement c'est très difficile et j'y arrive pas à chaque fois. (...) C'est pas toujours simple de comprendre les signes. J'ai chaud, j'ai le cœur qui bat, est-ce que c'est parce que je suis excitée sexuellement, est-ce que c'est parce que je suis excitée juste par la situation ou est-ce que je suis stressée ? Des fois [dans ma tête] c'est un fouillis un peu calme. Je me dis souvent qu'il faut que je turbine. Mais l'idée c'est vraiment de faire une pause pour écouter ce que mon corps a à dire. Je me souviens avoir turbiné et m'être dit "là faut que tu te poses la question parce que c'est pas clair". Je sentais que c'était pas une envie franche donc je me disais "attention ça va un peu vite" et du coup je me disais "qu'est ce que j'ai envie de faire là pour moi tout de suite ?" De revenir à cette question-là assez souvent ça aide, enfin moi ça m'aide.

(Alice, 21 ans, relations polyamoureuses, étudiante en école d'orthophonie, père : ingénieur, mère : enseignante de français dans le secondaire)

L'entretien d'Alice comme plusieurs autres montre qu'il existe un stock circonscrit de sensations susceptibles d'être appréhendées comme des indicateurs de désir. Parmi celles qui sont le plus fréquemment citées, figurent une impression de chaleur au niveau de la tête, une accélération du rythme de la respiration et une gêne pour inspirer, une intensification des battements du cœur dans la poitrine, un fourmillement au niveau de l'entrejambe, un embrouillement de la vue, de légers tremblements. Cependant, ces sensations ne sont pas nécessairement codées comme des marqueurs de désir : selon leur état d'esprit du moment, les enquêtées les interprètent parfois comme des signes d'enthousiasme, de stress ou d'angoisse. À l'image d'Alice, les femmes concernées essaient ainsi de classifier finement leurs expériences en fonction des nuances de leurs manifestations somatiques et de la nature de leurs pensées. Celles qui ont une pratique régulière de la masturbation tendent à interpréter plus souvent leurs sensations corporelles comme étant liées à la sexualité et relevant du désir, tandis que celles qui entretiennent un rapport plus distant à la masturbation (soit qu'elles ne s'engagent jamais dans la pratique soit qu'elles le fassent rarement, dans des cas exceptionnels). Dans tous les cas toutefois, le but est de se constituer une nomenclature et de pouvoir ensuite se servir de

ces souvenirs comme des points de comparaison à partir desquels assigner une signification aux sensations éprouvées lors des rencontres sexuelles ultérieures et d'être en mesure de décider le plus rapidement possible si elles ressentent ou non du désir.

Si le travail sur le désir prend parfois la forme d'une opération de décodage du désir, il s'apparente dans d'autres cas à une opération de recodage. En l'occurrence, il existe plusieurs configurations de recodage. Dans certaines circonstances – quand la sexualité ne s'inscrit pas dans un cadre conjugal – les femmes interrogées éprouvent du désir et cherchent à étouffer l'émotion, soit en s'efforçant de chasser de leurs esprits les scénarios érotiques, soit en tentant de produire d'autres sensations corporelles. Dans d'autres situations, les enquêtées ne ressentent pas de désir et essaient au contraire de susciter l'émotion en générant dans leur corps des sensations somatiques codées comme sexuelles et en projetant mentalement des séquences d'images érotiques. Les efforts déployés pour faire surgir ou endiguer le désir s'inscrivent dans un contexte où l'idée selon laquelle les individus détiennent un pouvoir sur eux-mêmes et sont en capacité, si ce n'est de maîtriser leurs émotions, du moins de ne pas se laisser submerger par elles (*via* les procédés de la méditation ou d'autres techniques thérapeutiques telles que les thérapies comportementales et cognitives) (Fornier-Ordioni, 2019 ; Obadia, 2020). Dans les entretiens, l'opération de recodage du désir est liée à l'interprétation que donnent les femmes aux obstacles rencontrés pour « s'affirmer ». En effet, les enquêtées expliquent parfois en partie leurs difficultés par les manières d'être et d'agir de leurs partenaires qui les dissuaderaient de s'exprimer. Très directifs, peu à l'écoute, ceux-ci classifiaient les femmes en fonction de leur supposée compatibilité érotique. Elles seraient en conséquence contraintes par les comportements assertifs de ces hommes et par l'anticipation de jugements négatifs de leur part ; jugements qui jouent un rôle important dans la valeur qu'elles s'attribuent (Hamilton, 2007). Cela ne signifie pas que les femmes concernées attribuent la responsabilité de leur passivité dans la sexualité aux hommes. Elles aussi se jugent responsables mais considèrent que leur « faute » réside dans le choix de leurs partenaires. Ce raisonnement se dégage par exemple du témoignage de Léa. Habitée aux rencontres sexuelles dans les bars et les boîtes de nuit, Léa [27 ans, chargée d'accompagnement au changement digital] se dit « *traumatisée* » par le « *fameux texto* » : « *tu as dû le sentir comme moi, on n'a pas d'alchimie sexuelle, je ne préfère pas qu'on se revoie* ». Au cours de l'entretien, elle insiste sur la pression « *du match sexuel* » et dit avoir tendance à taire ses propres envies et à outrepasser ses limites pour éviter d'apparaître comme une partenaire érotique médiocre. Désormais en couple avec un homme plus jeune

qu'elle décrit comme « *attentionné* » et « *pas du tout obnubilé par la sexualité, genre il aime bien mais voilà, il en fait pas des caisses* », Léa explique avoir remarqué que les jugements sévères en matière de sexualité et les dépréciations associées sont l'apanage de certains types d'hommes. Il existerait par ailleurs des mecs « *safe* » (dont fait partie son actuel copain) qui accorderaient une place plus secondaire à la sexualité et feraient donc preuve de moins d'intransigeance¹³⁸. De tels comportements favoriseraient l'« affirmation de soi » et sont donc présentés comme positifs : ils doivent être activement recherchés.

C'est dans ce contexte que les femmes interrogées sont encouragées à s'engager dans un travail émotionnel prenant la forme d'un recodage du désir. Elles s'efforcent d'orienter leur désir vers des hommes faisant preuve de sensibilité émotionnelle et d'empathie et entretenant un rapport « *déconstruit* » à la sexualité, c'est-à-dire portant un regard critique sur les normes sexuelles traditionnelles dont celle de la pénétration obligatoire, de l'enchaînement fluide des actes ou encore du surgissement spontané du désir (Ford, 2018). Autrement dit, les personnes concernées s'appliquent à modifier, dans leurs scripts sexuels de référence, le profil des partenaires impliqués. À cet égard, l'entretien mené de Laura est particulièrement parlant. Issue d'un milieu rural, Laura [22 ans, étudiante en master 1 professionnel de l'écrit] a déménagé à Caen pour ses études et a alors vécu, pendant les trois années de sa Licence avec sa meilleure amie et la grande sœur de celle-ci, Morgane, qu'elle considère comme un modèle. De deux ans plus âgée, Morgane leur a « *fait [leur] éducation niveau sexe et mec* » en leur racontant ses propres expériences ainsi que celles de ses copines et leur a donné des références culturelles (conseils de séries TV et vidéos YouTube, mise à disposition de ses magazines féminins *etc.*). Régulièrement confrontée à des « *drama* », Laura a appris à reconnaître les « *red flags* » des relations dysfonctionnelles et associe les situations « *bourbiers* » à certaines catégories d'hommes qu'elle tente dorénavant à fuir. Après avoir vécu plusieurs romances génératrices de souffrances, elle cherche à éviter de nouer des relations avec des hommes tenant des discours et adoptant des comportements qui reconduisent explicitement la domination masculine notamment dans le domaine affectif et sexuel (« *le mec qui dit moi je ne m'attache pas* », « *qui*

¹³⁸ D'ailleurs, l'enquête suggère que ce diagnostic contient une part de réalité sociologique. De telles sentences émanent surtout de certains types d'hommes. Ce sont ceux pour qui la sexualité constitue une source importante de valorisation de soi ou qui disposent d'une faible estime d'eux-mêmes qui parlent en entretien de « *mauvais matchs* ». Parce que les embarras interactionnels peuvent potentiellement indiquer une déficience érotique de leur part, ils se sentent menacés dans leur masculinité et préfèrent mettre un terme à l'échange avec la partenaire en se référant au scénario culturel de l'homme exclusivement intéressé par son plaisir plutôt que de prendre le risque de perdre la face.

a tout le temps besoin de baiser », « qui pleure jamais et qui en est fier », « qui va te dire rien ne l'affecte », « pour qui c'est mes potes et ma carrière avant ma meuf »). Ces conduites sont constitutives de ce que les politiques publiques, les savoirs thérapeutiques et plus récemment féministes ont qualifié de masculinité « toxique » (Harrington, 2021). Comme Laura est imprégnée par ces discours, que ce soit par l'intermédiaire des comptes Instagram auxquels elle est abonnée, les chaînes de YouTubeuses qu'elle suit régulièrement ou sa lecture d'articles publiés dans MadmoiZelle, elle mobilise elle-même ce lexique en parlant de son désir : *« j'ai tendance à être attirée par des mecs toxiques, les bads boys c'est ma spécialité »*. Ainsi, elle considère que les cibles de son désir la conduisent à sélectionner des partenaires qui complexifient l'expression de ses désirs et surtout de ses limites. Les propos de Laura montrent que, pour désirer des hommes « safe » et ainsi se trouver dans des situations sexuelles plus favorables à l'« affirmation de soi », celle-ci s'engage dans une opération de recodage émotionnel qui ressort de façon éloquente du récit qu'elle produit de sa mise en couple avec son copain actuel. Après avoir matché sur Tinder et discuté ensemble pendant plusieurs semaines (il n'habite pas dans la même ville), tou.te.s deux se rencontrent dans une chambre d'hôtel et ont un rapport sexuel à deux reprises, après plusieurs tentatives infructueuses liées à des problèmes de lubrification. Elle part déboussolée par son côté « très respectueux » :

L : Donc avant de partir il me demande si on se revoit et là moi je savais pas du tout parce que c'est pas du tout le type de mec que je vois d'habitude.

R : En quoi il était différent ?

L : Le respect. C'est horrible mais je me disais avec mes lectures, le bad boy qui veut que du sexe et qui séduit la gentille fille, c'était mon seul modèle. Tu sais le mec vraiment macho, très viriliste, en gros tout pour ma pomme et je te baise. Ce que veut la fille ça existe pas. Pas le truc "je vais t'accompagner dans tes mouvements, ça va être doux, tu vas te sentir à l'aise, je vais te respecter". Plutôt le genre de mec qui pouvait se servir de moi comme objet. Et donc là ça changeait. Mais ça changeait tellement que je me disais "bah est-ce que j'aime vraiment ça ou pas ?" mais c'était tellement un changement que d'abord une position de rejet. Mais bon finalement on a continué à parler. Et je vais pas te cacher, au début je me suis un peu forcée. Je me suis un peu dit "accroche toi, vas-y. C'est pas le feu, enfin c'est pas le truc passionnel mais en fait ce mec c'est pas un connard, avec lui tu seras bien, c'est un mec avec qui tu vas pas être un objet, ça te changera". Ce sera plus facile de dire ce que je veux, et ça a un côté plus valorisant aussi parce que finalement être un objet ok c'est cool sexuellement mais bon ça fait pas se sentir super bien. Enfin bon je me suis dit tout un tas de trucs et je suis passée outre. On s'est vu.es plusieurs fois et je me concentrais vraiment sur ce qui me plaisait. Et en fait y avait plein de trucs, parce qu'il est très cool ! Il très très gentil, drôle, super intelligent, je me sentais super à l'aise avec lui et finalement on avait aussi plein de points communs. Donc dans un premier temps je suis passée outre le manque de...je sais pas si on peut dire ça mais de euh désir. Et après j'ai pris l'habitude de fantasmer sur lui avant d'aller me coucher, enfin de penser à des scènes avec lui. Et c'est venu petit à petit.

(Laura, 22 ans, en couple, étudiante en master 1 professionnel de l'écrit, père : chauffeur-routier, mère : assistante maternelle)

Dans cet extrait, Laura cherche à modifier ses scripts sexuels pour les rendre compatibles avec la participation d'hommes incarnant une masculinité progressiste. De même que les jeunes filles

s'investissant dans une carrière anorexique s'habituent à aimer les denrées les moins caloriques et à apprécier les sensations de faim (Darmon, 2008 [2003]), c'est-à-dire transforment la nature des émotions suscitées par l'ingestion ou la privation de certains ingrédients, les enquêtées étouffent leur désir lorsqu'elles jugent leur interlocuteur « toxique » et au contraire le font surgir quand elles pensent leur partenaire respectueux. Il s'agit, plus concrètement, de travail consistant à choisir ses pensées et donc à les maîtriser. Dans un premier temps, les femmes font passer la sexualité au second plan en se concentrant avant tout sur les centres d'intérêt commun et sur le sentiment de bien-être ressenti en présence de l'homme concerné – elles focalisent leur attention sur certaines dimensions et en oublient volontairement d'autres. Dans un deuxième temps, elles s'habituent à envisager l'homme concerné comme à un partenaire érotique en se projetant mentalement des scénarios sexuels le concernant (parfois en ayant simultanément recours à des pratiques de masturbation) – elles effectuent consciemment un couplage entre sensations somatiques et scripts psychiques. Si l'entretien de Laura donne à voir de façon relativement précise les mécanismes par lesquels s'opèrent les efforts de recodage du désir, cette forme de travail émotionnel apparaît en filigrane, de façon plus ou moins saillante, dans le récit que font d'autres enquêtées. Cette régularité est cohérente avec les nombreuses recherches ayant investigué les processus de socialisation féminine à l'amour et à la sexualité qui se déroulent au cours de l'enfance et de l'adolescence et qui ont tendance à transmettre des représentations associant la désirabilité masculine à des manières d'être telles que la froideur, l'insensibilité, l'agressivité, l'assertivité, l'intérêt pour la sexualité ou encore la manifestation de l'excitation physique (Damian-Gaillard, 2011, 2012). Si ces hommes sont présentés comme étant si désirables c'est entre autres parce que les femmes parvenant à s'en faire aimer sont supposées détenir des qualités exceptionnelles. Les femmes apprennent alors à ressentir de l'attrance pour ces hommes dont l'intérêt pour elles leur permet de s'assurer de leur valeur.

Pour apprendre à « s'affirmer » et ainsi se percevoir comme de « bons » sujets, certaines femmes interrogées réalisent donc un travail sur leur désir prenant la forme d'un décodage ou d'un recodage. Parmi les 23 enquêtées évoquant à un moment ou à un autre de leur entretien de façon détaillée le travail de soi mis en œuvre, celles qui se focalisent sur leur désir évoluent principalement au sein des classes moyennes et supérieures, comme en témoignent d'ailleurs les trajectoires des enquêtées citées. Une telle polarisation sociale n'est pas sans lien avec la maîtrise de compétences qui s'acquièrent par la pratique d'activités à la fois onéreuses et peu compatibles avec le style de vie des classes populaires car chronophages et exigeant une

certaine proximité avec des pratiques sanitaires et culturelles légitimes (lectures, suivi de normes diététiques et d'activité physique *etc.*). De fait, se développe depuis ces dernières décennies un marché autour des savoirs thérapeutiques (Illouz, 2008) (séances de *coaching* ; programmes de bien-être incluant cours de yoga, de sophrologie, retraite de méditation ; manuels ; podcasts ; applications de *self-quantification* (« quantification de soi ») pour smartphones *etc.*) (Brunaux et al., 2022 ; Dagiral, 2019) qui touche principalement les classes moyennes et supérieures bien qu'il se démocratise progressivement (Schwartz, 2011). Se diffusent alors des contenus préconisant le changement personnel et offrant aux individus des outils et des recettes pour le rendre possible *via* la mise en place de routines d'autoanalyse et l'acquisition de savoir-faire.

1.2.2. Un travail sur la peur

Au-delà du travail sur le désir, les entretiens donnent à voir les efforts centrés sur la peur. Dans les récits, la peur correspond au couplage entre des sensations somatiques telles que la poitrine compressée, des difficultés pour respirer, des palpitations cardiaques, la gorge contractée, un verrouillage des cordes vocales d'une part ; et des projections mentales de scénarios dramatiques dont les issues sont perçues comme défavorables par la personne concernée d'autre part. Perçue comme une émotion négative qui contraint l'action, la peur donne souvent lieu à un travail de soi intense et prolongé. En l'occurrence, les enquêtées cherchent à dissiper la peur et à la remplacer par une émotion de calme et de sérénité.

En situation sexuelle, les femmes interrogées font part de trois types de peur différentes quand elles s'imaginent exprimer leurs désirs et surtout quand elles envisagent de fixer leurs limites. Certaines déclarent avoir peur de faire de la peine à leur interlocuteur si elles refusent l'une de leurs propositions sexuelles – « *j'ai pas non plus envie qu'il se sente rejeté* » [Maryam, 20 ans, étudiante en licence de droit]. D'autres disent avoir peur des réactions agressives de leur partenaire si elles ne satisfont pas ses désirs. C'était d'ailleurs ce que sous-entendait Tycia dans le récit qu'elle fait de l'un de ses pires *dates*, cité en accroche de ce chapitre, quand elle insiste sur le gabarit de l'homme concerné. Dans le cadre de relations amoureuses enfin, les enquêtées évoquent également la peur de décevoir leur partenaire et d'être quittées. Ces trois peurs partagent le point commun de susciter des sensations somatiques similaires et d'enclencher un scénario dramatique au niveau psychique. Cependant, elles ne donnent pas toutes lieu au même type de travail émotionnel. Il apparaît en effet que la peur d'être quittées et la peur de blesser le

partenaire ont tendance à amener les enquêtées à déployer des efforts pour modifier leurs pensées tandis que la peur de subir des violences physiques semble quant à elle les inciter à se focaliser sur leur corps.

Dans les récits collectés, la crainte de vexer le partenaire et de l'attrister ou de l'énerver et d'empêcher que celui-ci se sente attaché revient très fréquemment. Les enquêtées disent être « *paralysé[es]* », « *statufiées* » par ces pensées. Elles ne peuvent ni bouger ni parler :

Direct je pense ohlala il va être triste, ohlala il va me quitter, et ça me bloque direct. D'un coup je deviens muette comme une carpe, je peux plus rien dire du tout. C'est assez incroyable, mais vraiment j'ai plus aucun mot qui sortent. On m'aurait cousu les lèvres ça changerait pas grand-chose.
(Aurélie, 23 ans, en couple, étudiante en master 1 de cinéma, père : coach professionnel (reconversion professionnelle après analyste financier), mère : Gestalt Thérapeute (reconversion après cadre dans l'audit))

Face à ces constats, Aurélie comme plusieurs autres interviewées en viennent à considérer leurs raisonnements comme étant l'origine du problème. En ce sens, la conclusion que tire Amanda, une directrice de crèche âgée de 39 ans, de ses difficultés est éloquente : « *je pense mal* ». On peut supposer que ces diagnostics ne sont pas sans liens avec la proximité qu'entretiennent les femmes interrogées qui envisagent l'« affirmation de soi » comme une exigence morale avec le monde thérapeutique et plus particulièrement avec le courant de la psychologie positive et sa version vulgarisée qu'est le développement personnel. De fait, ces savoirs véhiculent l'idée selon laquelle les solutions aux problèmes rencontrés se trouvent en nous et non à l'extérieur car chacun.e a le pouvoir, en puisant dans ses ressources internes, de substituer à ses émotions négatives des émotions positives. Il suffirait de changer sa vision des événements vécus et son rapport au monde pour amender ses manières d'agir et ainsi s'extirper des situations problématiques (Marquis, 2016b). Les parents d'Aurélie se sont tou.te.s les deux engagé.es dans une reconversion professionnelle après leurs *burn-out* et crises existentielles respectifs pour occuper des professions dans lesquelles la psychologie occupe une place centrale. Ses parents adhèrent notamment au courant de la psychologie positive et ont offert à leurs enfants des ouvrages de développement personnel pour les « *aider à grandir et à [se] connaître* ». Aussi, Aurélie est imprégnée depuis son enfance par les discours thérapeutiques mettant l'accent sur l'importance du regard posé sur les situations traversées : « *tout est une question de perception* ». Amanda a, pour sa part, découvert plus tardivement les savoirs thérapeutiques mais est, depuis sa lecture du roman philosophique de Laurent Gournelle¹³⁹, une fervent

¹³⁹ Laurent Gournelle, *L'homme qui voulait être heureux. Ce que l'on croit peut devenir*, Paris Pocket, 2010.

défenseuse du développement personnel. Ainsi, puisqu'elles envisagent leur incapacité à « s'affirmer » en situation sexuelle comme étant le produit de leur manière erronée de voir les choses, les enquêtées concernées essaient d'opérer un reconditionnement mental. Dans ces conditions, le travail sur la peur passe par des efforts pour modifier les cheminements de pensées et remplacer les cadrages interprétatifs mobilisés par d'autres grilles de lecture.

Quand Amanda décide d'arrêter de tenir compte de l'avis ou des ressentis du partenaire, elle cherche à rester centrée sur elle-même afin d'agir en fonction de ses propres émotions et non pour faire plaisir à l'autre ou éviter de lui faire de la peine. Pour ce faire, elle tente de se convaincre qu'elle est dans son « bon droit » de refuser les propositions sexuelles de son conjoint. L'enjeu pour elle est de réussir à penser que ses désirs ont autant de valeur que ceux de son partenaire. Dans cette optique, elle invoque mentalement plusieurs arguments et se les remémore périodiquement de façon à se stabiliser sur une nouvelle lecture. Elle alterne en effet en l'argument féministe d'une égalité entre sexualité masculine et féminine (et donc implicitement d'une valeur égale entre femmes et hommes) (Ruault, 2019), l'argument psy de l'importance du respect des besoins individuels (et donc d'une valeur personnelle intrinsèque) (Marquis, 2014) et l'argument pragmatique de l'effet négatif d'une sexualité contrainte sur la relation et le partenaire :

Et à partir de ce moment-là je me suis dit "non mais quand c'est non je vais pas me forcer ça sert à rien, de toute façon sinon y aura que mon corps mais y aura pas ma tête donc c'est plaisant pour personne". Donc aujourd'hui je dis non, je dis "bah voilà c'est non ce soir parce que je suis fatiguée, j'ai pas envie, ça ne remet pas en cause l'amour que je te porte mais là c'est juste non". Maintenant je m'affirme en me détachant de la culpabilité, en me disant que une femme n'est pas que là pour répondre aux besoins d'un homme, je me suis détachée de cette image-là. (...) Mes besoins comptent autant que ceux de mon conjoint, je suis une bonne mère, une bonne professionnelle, je pense aussi remplir mon rôle de femme (Amanda, 39 ans, en couple, directrice de crèche, père : gendarme, mère : sans emploi)

L'évocation mentale de ces arguments se déroule en situation sexuelle mais pas uniquement. Elle essaie d'y penser plusieurs fois par jour et en parle régulièrement avec ses collègues de façon à ancrer plus durablement ce raisonnement et à finir par être tellement persuadée de sa validité que celui-ci émergera spontanément dans les circonstances appropriées. Elle s'efforce d'autre part à penser à elle et uniquement à elle, en s'empêchant d'imaginer comment son conjoint vit l'expérience. Cette opération de pensée partage des points communs avec celle mise en œuvre dans les séances de méditation pleine conscience au cours desquelles les individus s'entraînent à renforcer leur attention sur le « moment présent » (Garnoussi, 2011) : les femmes œuvrent à changer leurs cheminements de pensées de façon à focaliser leur attention sur elles-

mêmes. Il n'est dès lors pas étonnant que cette forme de travail émotionnel soit mise en œuvre par les enquêtées comme Amanda, Alice [21 ans, étudiante en école d'orthophonie] ou Chiara [21 ans, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École] pratiquant le yoga, la sophrologie ou la méditation. Cette dernière déclare par exemple avoir pris l'habitude de se répéter mentalement « *moi moi moi moi moi* » et « *c'est moi qui compte* » avant de s'engager dans un rapport sexuel : elle s'impose de se donner la priorité et de s'empêcher de se projeter dans ses interlocuteurs. Dans ce cas, le travail s'effectue principalement lors des interactions sexuelles et prend la forme d'un reconditionnement mental. Il semble d'autant plus facile à effectuer que les femmes concernées semblent peu empathiques dans les autres domaines de la vie – leurs entretiens montrent en effet qu'elles comprennent rarement ce que les personnes de leur entourage ressentent.

Dans une logique relativement analogue, Aurélie, qui a le sentiment que ses difficultés à « s'affirmer » résultent essentiellement de sa peur d'être « *abandonnée* » par son copain, essaie de se persuader du caractère infondé de sa crainte en se répétant que les conséquences d'une rupture ne seraient pas dramatiques. Si le contenu du raisonnement déplié diffère, le mouvement est identique. Il s'agit de se parler à soi-même en recommençant plusieurs fois la même l'opération discursive avec l'objectif de finir par se convaincre de sa pertinence :

Mais là j'essaie d'être plus active, je me répète "Aurélie t'es indépendante, tu fais des études, t'as vécu un an en Chine toute seule, t'es pas un bébé, au pire il te quitte, tu t'en fous, ce sera pas la fin de ta vie, t'as pas besoin d'un mec". Mais après y a en théorie et en pratique...C'est hyper dur de se convaincre je trouve, enfin de se le rentrer dans la tête, et que ça devienne vraiment ce que je pense.
(Aurélie, 23 ans, en couple, étudiante en master 1 de cinéma, père : coach professionnel (reconversion professionnelle après analyste financier), mère : Gestalt Thérapeute (reconversion après cadre dans l'audit))

Dans cet extrait, le travail de soi mis en œuvre prend essentiellement la forme d'une expérience de pensée, et plus spécifiquement de la projection fictive d'une situation d'abandon et de ses conséquences puis d'une opération de relativisation visant à se convaincre de la portée limitée des répercussions. Comme « *c'est hyper dur de se convaincre* », Aurélie réitère plusieurs fois ces cheminements de pensées. Le reste de son entretien suggère que ce travail émotionnel ciblant la peur se déploie essentiellement en situation sexuelle mais pas uniquement.

Les entretiens montrent ensuite que, lorsque les femmes interrogées craignent de se faire frapper ou de recevoir des coups, le travail sur la peur peut aussi prendre la forme d'une série d'opérations sur le corps. Dans leur cas, c'est le sentiment de souffrir d'une grande vulnérabilité

face à leurs partenaires qui les pousse à s'engager dans un travail de soi. Pauline, une étudiante en licence d'espagnol âgée de 20 ans, se décrit par exemple comme étant incapable de se défendre. Confrontée aux mouvements brusques et à la force de son premier copain, militaire et très sportif, elle se trouve figée et ne puise dans aucune ressource pour réagir. L'expérience de telle situations contribue à aiguïser sa peur et à entraver son « affirmation de soi », y compris avec son deuxième partenaire qu'elle présente pourtant comme « *quelqu'un de doux* » et de « *tendre* ». Or, Pauline, comme les autres enquêtées faisant de l'« affirmation de soi » une exigence morale, a connaissance des analyses féministes en particulier celles concernant les stéréotypes associés à la féminité et à la masculinité. Aussi, elles sont plusieurs à regretter que les femmes soient perçues dans la société comme des « *petites choses fragiles* » alors que les hommes sont vus comme « *des êtres puissants* ». Contrairement aux femmes interrogées par Marylène Lieber (2008) dans son enquête sur les violences de genre dans l'espace public qui sont nombreuses à insister sur la dimension biologique pour expliquer leur anticipation de violences dans l'espace public, ces enquêtées ne pensent pas être, par essence, vulnérables mais avoir appris à se *sentir* vulnérables. C'est pourquoi, elles expliquent avoir cherché à transformer leur rapport à leur corps de façon à envisager celui-ci comme un instrument de combat. Dans cette optique, elles essaient de faire l'expérience de leur force en vivant des situations dans lesquelles elles réussissent à faire preuve de résistance. Autrement dit, de la même façon que les danseurs/euses apprennent à concevoir leur corps comme un outil de travail résistant à la douleur en répétant dans des conditions difficiles et en faisant l'expérience routinière de percussions au sol (Sorignet, 2006), les enquêtées concernées s'efforcent de transformer la vision qu'elles ont de leurs capacités physiques via la répétition d'expériences au cours desquelles elles résistent aux coups de leur partenaire et frappent en retour. Chloé explique par exemple avoir eu longtemps peur des réactions de ses partenaires si elle se permettait de refuser, en particulier lorsqu'elle ne les connaissait pas au préalable. Bien qu'elle tente d'opérer un reconditionnement mental en se répétant que la fragilité des femmes n'existe que dans les représentations et n'a aucun fondement biologique, la seule formulation de phrases visant à se convaincre de sa puissance physique ne suffit pas à étouffer ses peurs : elle n'a pas confiance en ses compétences. C'est pourquoi, elle décide de faire l'expérience par le corps de sa puissance :

Mais ça c'est méga chiant qu'en tant que meuf on se sente toujours physiquement plus faible. Enfin si on savait qu'on pouvait les dégommer en moins de deux en leur foutant des coups de pieds aux couilles on aurait moins peur et je suis sûre que y aurait beaucoup moins de meufs qui accepteraient des trucs qu'elles

veulent pas. (...) Pour moi ça joue vachement ça. (...) Donc assez tôt j'ai essayé de me dire que si je me sentais faible c'était à cause des clichés qu'on m'avait mis dans la tête sur le fait que oui les nanas c'est fragile, elles ont besoin d'un homme fort pour les protéger. Mais pas si simple hein, c'est pas un coup de baguette magique. (...) Mais depuis que j'ai commencé la boxe par contre ça va beaucoup mieux, ça par contre c'est ouf de se rendre compte de sa force.

(Chloé, 23 ans, célibataire, étudiante en P2 de médecine, père : steward, mère : infirmière)

Comme le met en exergue cette citation, Chloé s'inscrit dans des cours de boxe pour prendre confiance en ses aptitudes physiques et changer le regard qu'elle porte sur elle-même. Dans son cas, le choix de la boxe est lié à sa proximité à l'association féministe de son université ainsi qu'à ses sociabilités militantes. Parmi ses amies, plusieurs ont déjà suivi des cours d'autodéfense féministe dont l'objectif est de « donner aux femmes les moyens – physiques, émotionnels, mentaux – de se défendre » (Millepied, 2017, p. 51). Celles-ci lui ont alors parlé des enseignements qu'elles en avaient tiré notamment en termes d'écoute de leurs ressentis et d'expérience concrète de leur puissance. Sensible à ces arguments, Chloé opte pour des cours hebdomadaires de boxe qui correspondent davantage à ses attentes – elle cherchait depuis plusieurs mois un sport de façon à conserver une activité physique et estime que les stages d'autodéfense féministe présentent l'inconvénient de ne pas s'étaler dans la durée. Finalement, pour affaiblir son émotion de peur lors de ses interactions sexuelles et ainsi pouvoir être en mesure de « s'affirmer », elle engage un travail de soi similaire à celui qui est collectivement organisé dans les stages d'autodéfense féministe consistant à acquérir de l'assurance, de la force et de la confiance en soi suite à la pratique répétée de certains gestes (Millepied, 2017).

Ainsi, les 41 femmes interrogées cherchant activement à « s'affirmer » en situation sexuelle pour se voir et être vues comme des femmes non « soumises » à la domination masculine et donc pour se constituer en « bons » sujets ont tendance à déployer des efforts pour se transformer. Pour ce faire, elles engagent un travail de soi qui prend la forme d'un travail émotionnel ciblant deux émotions : le désir et la peur. Les matériaux collectés ne permettent pas de se prononcer de manière convaincante sur les effets de ces différentes formes de travail de soi sur la capacité à « s'affirmer » pour au moins deux raisons.

D'abord, si l'étude des processus de socialisation par le recours exclusif aux entretiens (non combiné à des séances d'observation directe) soulève toujours des difficultés et nécessite la mise en œuvre de procédés spécifiques pour contourner l'illusion biographique (Darmon, 2020), elles se posent de façon accrue dans un contexte socioculturel où la mise en cohérence de soi est une véritable injonction sociale (les enquêtées sont encouragées à montrer à l'enquêtrice qu'elles ont changé), qui plus est lorsqu'il s'agit de parler d'un travail de soi

nourrissant des aspirations morales. Comme les femmes décrivent les efforts de transformation de soi comme étant le résultat d'une démarche consciente, choisie et volontaire, il est encore plus probable que les effets soient présentés de façon excessive. En effet, il n'est pas rare que les enquêtées aient prétendu avoir fait de sérieux progrès – « *avant c'était une catastrophe, mais maintenant je dis vraiment non quand j'ai pas envie* » [Cléo, 24 ans, consultante en stratégie] – sans pour autant revenir sur des situations concrètes. Le risque d'exagération se trouve de surcroît exacerbé par un effet relationnel. De fait, il est possible que les enquêtées aient d'autant plus tendance à insister sur les « *progrès* » que leur ont permis de faire leur travail de soi que les situations sexuelles dans lesquelles elles sont amenées ou non à « s'affirmer » concernent leur partenaire actuel. Or, je l'ai déjà dit, alors que les femmes se montrent très réflexives quant à leurs relations passées et reconnaissent avoir participé à de multiples interactions sexuelles sans en avoir envie, elles sont largement plus réticentes à le faire quand elles évoquent leurs relations actuelles car dire qu'elles ne s'« affirment pas » avec le partenaire avec lequel elles sont présentement engagées impliquerait de repérer des dysfonctionnements et donc de remettre au moins partiellement en question la relation.

Outre ces enjeux liés à la désirabilité sociale, se pose également le problème de la comparaison. Quand bien même les enquêtées décriraient le plus précisément leurs comportements dans les différentes interactions sexuelles vécues, il serait difficile de démêler ce qui relève effectivement de leur changement de conduite de ce qui a trait à la diversité des propriétés contextuelles. Dans la partie suivante, je n'examine donc pas si, à la suite des efforts de transformation de soi déployés, les enquêtées s'expriment davantage en situations sexuelles et en particulier si elles parviennent à dire « non ». Je m'intéresse plutôt aux autres répercussions du travail de soi engagé.

2. Les effets sociaux du travail de soi, foyer de nouvelles inégalités ?

La comparaison des entretiens menés auprès des femmes s'engageant dans un travail émotionnel pour apprendre à « s'affirmer » avec les entretiens conduits auprès des autres femmes fait émerger deux phénomènes saillants, l'un proprement sexuel, l'autre plus général. D'une part, il apparaît que les enquêtées réalisant de façon répétée des opérations de décodage ou de recodage de leur désir deviennent les contremaîtres de leur désir : focalisées sur leur désir, elles consacrent un temps important à se sonder et en viennent à durcir les conditions d'accès à la sexualité (2.1). D'autre part, la comparaison montre que les enquêtées ayant déployé des

efforts pour se transformer ont davantage tendance à présenter leurs trajectoires, au moins dans le domaine affectif et sexuel, comme un modèle. Au cours des entretiens, elles parlent plus longuement de leurs expériences et prennent garde de rendre compte de leurs enchaînements d'un point de vue chronologique, faisant clairement ressortir l'évolution de leurs conduites au fil du temps. Certaines d'entre elles, qui présentent des propriétés sociales spécifiques, déclarent également tenter de diffuser, au sein de leurs entourages, l'idée selon laquelle il est indispensable pour les femmes de suivre leurs désirs et de faire respecter leurs limites. Elles évoquent notamment les discussions qu'elles amorcent avec leurs amies, collègues de travail et connaissances au cours desquelles elles parlent de leur propre vécu, de leurs résolutions plus ou moins récentes et partagent les enseignements qu'elles en ont tiré (2.2).

2.1. Contrôler sa sexualité

Les matériaux collectés montrent que le travail de soi, notamment le travail sur le désir, mis en œuvre pour apprendre à « s'affirmer » en situation sexuelle affecte le rapport qu'entretiennent les femmes avec la sexualité. En habituant les femmes à associer leur désir à des sensations somatiques et des scénarios psychiques spécifiques, il contracte l'éventail des possibles de deux façons.

2.1.1. Faire usage d'un thermomètre de l'envie

En s'engageant dans un travail de soi prenant la forme d'un travail émotionnel pour se constituer en « bons » sujets, les femmes interrogées sont amenées à consacrer, d'une manière générale et de façon encore plus exacerbée quand elles pressentent un accès potentiel à la sexualité, du temps et de l'énergie aux pratiques d'introspection. Les opérations de décodage et de recodage du désir encore plus que celles associées au travail sur la peur conduisent les enquêtées à se focaliser, dès lors qu'elles se retrouvent dans une situation potentiellement sexuelle, sur leur corps et leurs pensées de façon à être certaines qu'elles ont envie de poursuivre la sexualisation de l'interaction. Autrement dit, elles ont tendance à commencer à se sonder au moment où elles décèlent une once d'érotisme dans la situation traversée. L'objectif est de conditionner leurs décisions aux produits de leur autoanalyse. Cependant, il apparaît que l'analyse émotionnelle détaillée dans laquelle s'engagent les enquêtées finit parfois par leur donner des indications contradictoires : elles sont prises d'hésitations et, embrouillées, peinent à faire sens de ce qu'elles ressentent. Dans ces conditions, la prise de décision n'est pas aisée.

Or les entretiens suggèrent que, face à ces incertitudes, elles préfèrent souvent interrompre l'interaction.

En effet, les enquêtées envisageant l'« affirmation de soi » comme une exigence morale pensent qu'il est préférable de ne pas avoir de sexe alors qu'elles en avaient envie plutôt que de s'engager dans une expérience et de réaliser *a posteriori* qu'elles n'en éprouvaient pas véritablement le désir. Le premier cas de figure est uniquement interprété comme une occasion manquée mais n'ouvre pas sur des réflexions identitaires et ne débouche pas sur des conclusions négatives. Au contraire, comme on l'a vu dans le chapitre 3, lorsque les femmes adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et sont fortement influencées par les normes qui lui sont associées, le second cas de figure peut s'avérer extrêmement coûteux et plonger les femmes dans des spirales d'autodévalorisation. C'est le cas de Jeanne qui s'efforce de limiter son accès à la sexualité pour éviter de se voir comme une femme « soumise » et pour avoir l'impression d'être, pour reprendre ses mots, « une meilleure personne ». Habitée depuis le début de l'adolescence à prendre part à des pratiques sexuelles atypiques avec un grand nombre de partenaires pour prouver aux autres et à elle-même qu'elle est « *ce genre de meuf* » – une femme adoptant des comportements transgressifs – Jeanne a récemment changé d'optique lors de ses consultations thérapeutiques et envisage ses attitudes passées comme des conséquences directes de son manque d'amour pour elle-même. Dorénavant, elle veut « se respecter » et pense que cela passe essentiellement par l'acquisition de compétences pour « s'affirmer ». Sensible aux discours sur la « connaissance de soi », elle réalise, pour éviter d'être soumise aux hommes, un important travail de décodage émotionnel. En situation sexuelle, mais aussi régulièrement dans d'autres situations de la vie quotidienne, elle scrute ses sensations corporelles et réfléchit avant de choisir quel cadre interprétatif mobiliser. Les récits qu'elle fait de ses expériences récentes révèlent qu'après la mise en œuvre de ce travail de soi, elle en vient à annuler les rencontres de face-à-face dans les cas où l'accès à la sexualité est possible et même probable alors qu'elle n'est pas sûre de se trouver dans un état psychique et corporel qui sera compatible avec le surgissement du désir :

La semaine dernière, Charles m'avait envoyé un message "j'ai envie de toi" et je me suis dit "ouais c'est cool, moi aussi j'ai envie" et puis sur le chemin d'aller chez lui, je me suis dit "mais est-ce que t'as vraiment envie ?" et là je me suis aperçue que j'avais envie dans la tête mais mon corps non, mon corps il avait juste envie de rentrer chez moi, de me poser, j'avais pas de libido, j'étais pas excitée. Du coup je lui ai dit "j'ai pas de libido", il était un peu choqué, il m'a dit "vraiment ?", j'ai fait "ouais je suis fatiguée, c'est bon on le fera une autre fois". Je me suis demandée si quand je serai devant lui ça viendrait, mais là non je me suis dit que non. Et là je fais attention à ce que j'ai réellement envie de le faire avant de le faire. Mais comme je suis pas non plus méga fiable dans mes jugements, c'est pas facile. A partir de quand je peux

savoir que là c'est vraiment mon vrai désir et pas un faux truc que j'invente à cause de mes vieilles tendances ? Enfin bon, mais globalement je fais c'est ça.
(Jeanne, 36 ans, en couple non exclusif, sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés (anciennement technicienne dans le monde du spectacle), père : psychanalyste, mère : psychanalyste)

Cette citation montre que Jeanne privilégie la modalité *exit* (Hirschman, 1970) dès qu'elle a un doute quant à l'authenticité de son désir quand bien même la situation n'est pas encore sexuelle. Autrement dit, elle en vient à scruter son corps pour deviner ses sensations somatiques futures avant même de prendre effectivement part à l'interaction en question.

Cette dynamique se retrouve dans nombre d'entretiens car les difficultés auxquelles se heurtent les femmes pour « s'affirmer » s'intensifient à mesure que progressent les scripts sexuels : elles se sentent de plus en plus engagées (Ford, 2021). Du fait de leurs expériences passées, les enquêtées ont conscience de l'exacerbation de leurs difficultés au fil du temps et anticipent dès lors de ne pas réussir à « s'affirmer » plus tard, si elles effectivement elles n'éprouvent pas de désir. C'est pourquoi, elles s'efforcent, le plus tôt possible, de se stabiliser sur un cadre interprétatif pour faire sens de leurs sensations et esquivent l'interaction en cas de doutes :

A : C'était à Lisbonne et le gars me dit "viens on va chez toi" mais je partageais ma chambre donc c'était pas vraiment possible. En même temps c'est clair que j'avais vraiment envie de coucher avec lui et je sais pas sur le coup je me suis dit, j'envoie un message à la personne avec qui je partage ma chambre et je dis "t'es dans la chambre ?", elle me répond "non" donc on y va et là en ouvrant la porte de la chambre je me dit "nan mais t'as pas envie, t'as pas envie".

R : *Et qu'est-ce qui a fait que tu as changé d'avis ? Enfin qu'est-ce qui a fait que tu te sois dit "non mais en fait j'ai pas envie" ?*

A : Je me suis dit qu'en fait c'était pas de l'excitation sexuelle mais plus l'excitation du moment, le je suis avec un mec que je connais pas à l'hôtel, youhou, mais c'est débile c'est pas une bonne raison. J'étais pas sûre, de toute façon on peut jamais être sûres à 100% mais c'est un pari, genre un calcul coûts-bénéfices. Et ça reste plus facile de dire "ah en fait je pense que je me suis trompée, désolée" quitte même à sortir une excuse, là j'avais dit "ah j'ai pas la clef, attends elle marche pas, je sais pas quoi", un peu vaguement (rires), mais ça reste plus facile que de vraiment commencer le truc et après en plein milieu de dire "oups j'ai plus envie".

(Amel, 20 ans, célibataire, étudiante en licence de droit, père : éducateur spécialisé, mère : assistante sociale)

Chez Amel, les efforts déployés pour décoder son désir la conduisent *in fine* à rebrousser chemin et à sortir de l'interaction. Ce procédé s'inscrit dans le mouvement de responsabilisation individuelle, et en particulier dans le domaine de la sexualité, de la responsabilisation des femmes, dont on attend qu'elles prévoient les conséquences de leurs actes (Bay-Cheng et Eliseo-Arras, 2008).

Finalement, le travail de soi engagé pour apprendre à « s'affirmer » renforce la tendance des femmes à se montrer précautionneuses dans le domaine de la séduction et de la sexualité ;

tendance qui a déjà été observée dans le domaine érotique (Bergström, 2019 ; Thomé, 2019) mais aussi plus généralement dans d'autres sphères de la vie (comme dans l'espace public, dans le domaine de la santé *etc.*) (Cresson, 1991 ; Lieber, 2008). Ce faisant, il réduit, chez les enquêtées cherchant activement à se constituer en « bons » sujets, les possibles érotiques. De même que la peur du stigmatisme de la « pute » contraint, sur les campus universitaires étatsuniens, les comportements sexuels des étudiantes et façonne même leurs préférences (Hamilton et Armstrong, 2009), la crainte de participer à des expériences sexuelles sans vraiment en avoir envie et les opérations de transformation de soi qui en découlent circonscrivent le réservoir d'attitudes dans lequel les femmes peuvent puiser et participe dès lors à la reconduction du contrôle de la sexualité des femmes.

2.1.2. Bannir certains actes sexuels de ses pratiques et de ses fantasmes

Au-delà de la sonde d'autoévaluation dont s'équipent les enquêtées faisant de l'« affirmation de soi » une exigence morale et de la rigidification des conditions d'accès à la sexualité qui en découle, le travail émotionnel sur le désir a aussi d'autres répercussions. En particulier, les opérations de recodage du désir mises en œuvre par les femmes interrogées pour éviter d'être attirées par des hommes qu'elles considèrent incarner une masculinité « toxique » produisent aussi des effets sur le contenu des fantasmes que celles-ci s'autorisent à nourrir ainsi que sur le type d'actes sexuels envisagés.

Il ressort des entretiens que certains scénarios érotiques ou certaines pratiques ont tendance à être associées à des hommes égocentrés, peu empathiques, froids et émotionnellement distants voire même parfois agressifs et violents. Ce rapprochement procède des expériences précédemment vécues avec certains partenaires et se trouve renforcé par l'exposition à des personnages fictifs de films, séries TV ou romans qui incarnent au début des récits une masculinité virile et qui ont une sexualité représentée comme violente incluant la mise en scène symbolique de la domination masculine. L'évolution de leur masculinité vers un modèle plus sensible et manifestement encouragé par les auteurs/rices ou réalisateurs/rices des produits culturels en question s'accompagne alors d'une reconfiguration de leurs conduites sexuelles : ils abandonnent leurs anciens scénarios et pratiques pour en adopter de nouveaux plus doux et qui apparaissent comme étant tournés vers le plaisir féminin. Parmi d'autres exemples possibles, on peut citer le personnage de Adam Sackler dans la série TV *Girls*¹⁴⁰ qui

¹⁴⁰ Lena Dunham (réalisatrice), *Girls* [Série TV], Judd Apatow, 2012.

est représenté dans les premiers épisodes comme un *asshole* (« connard ») pour reprendre les termes des personnages de la série, et qui exige, dans les scènes de sexe, des fellations et des sodomies tout en imposant un rythme très rapide à sa partenaire en dépit de la douleur que ces choix érotiques lui infligent. Quelques épisodes plus tard, Adam est devenu un petit ami attentionné et déclare explicitement préférer des gestes lents et moins violents en matière de sexualité. À l'écran, les positions sexuelles représentées ne sont plus des sodomies, des levrettes ou des séquences d'actes incluant des claques, des cheveux tirés et des étranglements mais les positions du missionnaire, de l'andromaque ou de la cuillère.

Ainsi, les enquêtées concevant l'« affirmation de soi » dans la sexualité comme une exigence morale sont plusieurs à mettre dans le même panier les hommes exerçant de façon visible de la domination sur les femmes et un ensemble d'actes sexuels codés comme « *dégradants pour les femmes* », une expression mobilisée par sept interviewées, ou « *humiliant* » et « *offensant* » (désignations moins fréquemment utilisées). Parmi les pratiques jugées problématiques figurent notamment l'éjaculation faciale, les gorges profondes, la sodomie et les mises en scène impliquant des étranglements ou des ligotages. Or plusieurs enquêtées, en particulier celles nées après le début des années 1990, ont confié que ces actes, de même que d'autres mises en scène encore plus explicites (à l'instar des doubles pénétrations, des *gang bang* ou des feintes de viol), qu'elles jugent pourtant moralement répréhensibles car symbolisant la domination masculine, figurent dans leurs fantasmes. Parce que les scénarios érotiques contenus dans les produits culturels et vidéos pornographiques qu'elles consomment contiennent ces actes et mises en scène de violence (Détrez, 2024) et parce que ces scénarios servent de support à l'apprentissage du désir, les jeunes femmes en viennent à associer désir et soumission. Cela ne signifie pas qu'elles souhaitent effectivement les mettre en œuvre dans leurs scénarios d'accès à la sexualité mais simplement qu'elles peuvent projeter mentalement ces scénarios pour susciter leur excitation et s'engager dans des pratiques de masturbation. Dans son film *All Eyes Off Me* (2021), Hadas Ben Aroya¹⁴¹ donne subtilement à voir ces ambivalences : encouragée par son partenaire qui partage avec elle certaines pratiques sexuelles atypiques auxquelles il a, par le passé, participé, Avishag exprime à son tour ses fantasmes et parle de son attirance pour le BDSM. Lors de leur rapport sexuel suivant, Max la gifle, l'étrangle et lui donne des ordres pour attiser la tension érotique. La dernière partie du film

¹⁴¹ Hadas Ben Aroya (réalisatrice), *All Eyes Off Me* [film], Wayna Pitch, 2021.

montre alors le mal-être ressenti par Avishag suite à cette expérience ainsi que le malaise venant s’immiscer entre les partenaires.

Dans ces conditions, les femmes interrogées concernées par ces imaginaires érotiques et concevant l’« affirmation de soi » comme une exigence morale cherchent à maîtriser leurs fantasmes et à exclure certains scénarios de leurs rêveries d’une part, et proscrivent certains actes de leurs expériences sexuelles d’autre part. C’est par exemple le cas de Laura [22 ans, étudiante en master 1 professionnel de l’écrit], qui s’engage dans un travail émotionnel pour recalibrer son désir et ressentir de l’attirance pour de nouvelles catégories d’hommes dont j’ai déjà cité un extrait d’entretien particulièrement évocateur à l’égard des opérations concrètes mises en œuvre pour atteindre cet objectif. C’est aussi le cas de Léa [27 ans, chargée d’accompagnement au changement digital] que j’ai également précédemment mentionné et qui s’efforçait de réorienter son désir vers de nouveaux types d’hommes pour parvenir plus aisément à « s’affirmer ».

En effet, outre les efforts déployés pour apprendre à désirer des « *mecs safe* », Laura déclare s’interdire de penser à certaines scènes sexuelles qui ont tendance à l’exciter mais qui impliquent la représentation d’une soumission féminine physique ou symbolique. De même, Léa s’attache à maîtriser ses fantasmes :

Le gros problème aussi c’est que j’ai beaucoup expérimenté sexuellement avec Brian. Vu que lui il était à fond là-dedans, et même si en fait c’était méga pervers, bah en fait c’est quand même avec lui que j’ai découvert des trucs. Et c’était super toxique parce qu’il était très sexuel et il me bombardait de sexe, des mains sous ma jupe tout le temps, des *sextos*, des allusions sexuelles à l’oreille même quand on était avec mes parents. J’étais tellement gênée, bon bref...Et à force d’être baignée là-dedans j’ai fini par...je sais pas si c’est que j’aimais mais en tous cas mes fantasmes c’étaient les mêmes après. Et c’est resté, même après notre séparation. Et ça me rendait folle (rires). [...] Dès que je commençais à avoir les images en tête, je les chassais, soit je faisais une activité soit je concentrais mon attention sur autre chose. Du coup j’ai eu une période où je pensais plus du tout du tout à la sexualité pour le coup. Je me suis concentrée sur autre chose, ça m’a pas non plus fait de mal pour être honnête.

(Léa, 27 ans, en couple, chargée d’accompagnement au changement digital, père : restaurateur, mère : employée dans un institut de sondage)

Cet extrait d’entretien donne à voir une situation dans laquelle le contrôle exercé sur les fantasmes se solde par un éloignement vis-à-vis de la sexualité. Pendant un temps, Léa ne pense plus à la sexualité et prend donc des distances avec ce domaine d’activité.

De surcroît, Léa prend garde, en situation sexuelle, de masquer son goût pour les pratiques qu’elle juge potentiellement « *dégradantes* » pour les femmes, en particulier lorsqu’elle se trouve face à de nouveaux partenaires. Après avoir réitéré plusieurs fois

l'expérience de recodage de son désir, elle est habituée à passer par une phase de réflexivité avant d'agir, ce qui réduit sa spontanéité lors de ses scénarios d'accès à la sexualité. Ses gestes et mouvements sont d'abord intellectualisés. Or, elle souhaite éviter de témoigner un intérêt trop prononcé pour la fellation ou la levrette car elle craint d'être identifiée par son interlocuteur comme une « *fille facile* » et d'avoir par la suite davantage de difficultés pour « s'affirmer » : « *je sais pas, après y a toujours le risque de pas se faire respecter et pour dire non c'est encore plus compliqué* ». Ses propos laissent penser que cet autocontrôle est une mesure de sécurité supplémentaire (au-delà de son travail de recodage du désir mené en amont) pour s'assurer que les partenaires sélectionnés vont continuer à agir comme des « *mecs safe* » et qu'elle sera donc en mesure de « s'affirmer » en posant ses limites si la situation en vient à l'exiger. Si Léa continue, après avoir pris l'habitude d'effectuer un travail émotionnel sur son désir, de s'engager dans toutes les pratiques sexuelles à condition que celles-ci soient instiguées par ses partenaires, Laura exclut quant à elle complètement certains actes de son répertoire. Les pratiques de pénétration anale ou les fellations réalisées dans certaines positions sont abandonnées car elles lui rappellent des expériences antérieures lors desquelles elle a suivi les désirs de son partenaire sans prendre en considération ce dont elle avait envie et faisant abstraction des douleurs que cela pouvait lui procurer :

C'est pas que j'aime pas [la sodomie], si je suis honnête je pense que ça me plairait bien de réessayer, parce que j'aime bien quand il me met un doigt, je suis assez sensible au niveau de cette zone mais en fait c'est plus que par rapport à moi je culpabiliserais.

(Laura, 22 ans, en couple, étudiante en master 1 professionnel de l'écrit, père : chauffeur-routier, mère : assistante maternelle)

Bien que Laura ait, au cours de processus de socialisation corporelle et sexuelle, intériorisé des dispositions à aimer la pénétration anale, elle s'interdit désormais de s'adonner à cette pratique car celle-ci lui donne le sentiment de ne pas « se respecter » et produit chez elle de la culpabilité. Si certaines pratiques pouvaient autrefois menacer la respectabilité des femmes car elles témoignaient d'un trop grand intérêt ou d'une expertise trop pointue pour la sexualité et transgressaient les attentes de la réserve féminine (Hamel, 2002), elles sont désormais tout aussi risquées car elles font suspecter une tendance à la soumission aux hommes et à leur domination.

Finalement, les matériaux collectés montrent que le travail de soi engagé par les femmes interrogées pour apprendre à « s'affirmer » en situation sexuelle ne débouche pas comme espéré sur une subversion des rapports de genre dans la sexualité et une véritable libération de la domination masculine. Parce que, chez les femmes, les efforts déployés pour se transformer

durcissent les conditions d'accès à la sexualité, rétrécissent l'éventail des actes sexuels pouvant être fantasmés et pratiqués, et induisent même dans certains cas une prise de distance avec la sexualité, ils semblent plutôt creuser le fossé entre féminité et sexualité. Dorénavant, ce ne sont plus uniquement les partenaires qui exercent un contrôle sur la sexualité féminine en opérant une distinction entre les « filles bien » qui ne font pas certaines pratiques et les « putes » (Fidolini, 2018 ; Rebreyend, 2008), mais les femmes elles-mêmes qui cherchent à se prouver leur émancipation afin de s'assurer qu'elles sont des « filles bien ». Autrement dit, les contrôles sont intériorisés. Ce déplacement des contrôles est d'ailleurs facilité par l'injonction à la maîtrise de soi qui pèse sur les femmes, bien au-delà du seul domaine de la sexualité, que ce soit par exemple en termes d'hexis corporelle ou de pratiques alimentaires (Menesson, Visentin et Clément, 2012 ; Schur, 1984). Les inégalités entre les femmes et les hommes sont pérennisées mais revêtent des formes renouvelées.

2.2. Devenir l'experte au sein des groupes de sociabilité

Si les enquêtées engageant un travail de soi pour se constituer en « bons » sujet sont parfois amenées à exercer un contrôle accru sur leur sexualité, certaines érigent les efforts déployés pour se transformer en ressource. Elles produisent un discours sur leur sexualité et mettent en scène leur trajectoire de façon à se distinguer. De telles rhétoriques requièrent toutefois la maîtrise de certains savoir-faire et sont dès lors inégalement investies.

2.2.1. La mise en discours de ses difficultés et de ses progrès

Au cours des entretiens, les enquêtées concernées par le travail de soi ont parfois produit de longs discours sur leur parcours sexuel et ses évolutions. Dans ce cas, elles insistent surtout sur la période la plus récente, c'est-à-dire sur les expériences vécues depuis qu'elles ont déployé des efforts pour se transformer et changer leurs conduites au cours de leurs scénarios d'accès à la sexualité. Elles relatent toutefois avec précision et fierté l'enchaînement de leurs différentes expériences en faisant ressortir les étapes successives qui ont jalonné leur trajectoire. Pour ce faire, elles sélectionnent et mettent en forme chronologiquement certains événements qu'elles présentent soit comme étant à l'origine de leur intériorisation, au cours de l'enfance et de l'adolescence, de l'ordre social et de leur soumission aux désirs masculins, soit comme des expériences chocs, soit comme des révélateurs de leur travail de soi, soit comme des témoins de leur nouveau rapport à la sexualité. L'objectif consiste en fait à donner du sens à leur biographie et à souligner leur progression (Schrock, McCabe et Vaccaro, 2018) car ces *self-*

narratives (« récits de soi ») (Dunn, 2017) mettent en exergue la capacité des femmes à moduler leurs manières d'être et d'agir et donc à exercer un contrôle sur elles-mêmes. Les femmes interrogées tirent alors d'autant plus de valeur de ces récits de reconstruction que ceux-ci constituent de « belles histoires » (Irvine, 2000), c'est-à-dire qu'ils sont cohérents (les épisodes de vie disparates apparaissent comme étant étroitement imbriqués et reliés par des relations de causalité), convaincants (les liens entre les événements sont crédibles pour l'audience) et qu'ils s'achèvent par la mise en avant d'effets concrets. Les propos que tient Alexandra après avoir évoqué son « *passif de soumise* » puis le travail de soi mis en œuvre pour « s'affirmer » et s'émanciper exemplifient les principales caractéristiques de ces récits de soi :

A : Maintenant je sais que si j'ai pas trop envie, même sans le verbaliser mon partenaire il saura que je suis pas trop dans les bonnes dispositions. Je vais beaucoup moins me laisser faire, plus rapidement je vais dire "ben non en fait j'ai pas envie ce soir et c'est comme ça".

R : Ah oui ? Maintenant c'est plus facile pour toi de dire "non" ?

Beaucoup plus qu'avant. Avant j'étais vraiment très soucieuse du regard des autres, c'est-à-dire que je me fondais dans le moule et je faisais des trucs pour être à l'image. Mais c'est même un truc plus général. Clairement quand j'étais à la fac, j'avais une image à tenir, fallait que je sorte toujours super sapée, brushingé, épilée, tout le temps nickel. Je sentais que y avait une obligation à le faire. Maintenant je suis vraiment moi-même, je me maquille plus, je suis très rarement brushingé, sauf vraiment pour des occasions spéciales.

(Alexandra, 37 ans, en couple, chargée de clientèle dans une banque, père : restaurateur, mère : employée dans un institut de sondage)

Quand elle était adolescente et jeune adulte, Alexandra a vécu plusieurs expériences non souhaitées. Expériences qu'elle a plus tard interprétées comme étant le signe d'une forme de vulnérabilité émotionnelle. Depuis cette introspection, elle dit avoir réfléchi et travaillé sur elle-même pour impulser des changements. Dans la situation de l'entretien, elle se met clairement en scène comme une jeune femme sûre d'elle et de ce qu'elle veut, qui sait faire respecter ses désirs par les autres. Autrement dit, Alexandra se montre fière de la personne qu'elle est devenue, sensible au chemin qu'elle a le sentiment d'avoir parcouru. On retrouve ces différentes étapes dans les récits produits par les femmes ayant vécu des viols et racontant leurs expériences dans des vidéos YouTube. Dans ces vidéos, les YouTubeuses présentent le viol subi comme un traumatisme que les « survivantes » doivent mobiliser pour travailler sur elles-mêmes et atteindre une forme de *self-efficacy* (« efficacité personnelle ») (Harrington, 2019).

Les matériaux collectés suggèrent que ces récits de soi ne sont pas seulement produits face à l'enquêtrice mais aussi mobilisés dans d'autres contextes sociaux, y compris avec des amies ou des collègues. Dans ce cas, la mise en œuvre de tels récits transmet à leurs proches une vision positive d'elles-mêmes, ce qui leur permet de gagner du prestige auprès de leur

entourage et ce faisant de regagner de l'estime de soi, les autres jouant un rôle central dans la validation de l'identité (Pagis, 2016). Le cas d'Alison fournit une illustration des bénéfices que ces récits de soi permettent de tirer au sein de son groupe de pairs. Après avoir réalisé que la sexualité vécue avec son ex-copain était non consentie, Alison s'est efforcée de travailler sur sa peur pour la faire diminuer et lui permettre de « s'affirmer ». Récemment, elle a rencontré un garçon sur l'application de rencontres AdopteUnMec avec lequel elle a entamé une relation qu'elle juge « safe » car elle estime désormais réussir à exprimer quelques envies et surtout à expliciter certaines de ses limites. Depuis, Alison n'hésite pas à aborder le sujet de la sexualité avec ses copines en insistant sur l'importance de l'épanouissement personnel, en leur donnant aussi des conseils et en se présentant explicitement comme un exemple à suivre :

À chaque fois que j'en parle avec des amies c'est ça le message que je veux qu'on retienne, c'est qu'il faut pas se forcer, vraiment pas quoi. C'est t'as pas envie, c'est comme ça, t'es humain, t'as tes besoins, t'as tes envies, et voilà. Chacun a ses propres envies, si t'as pas les mêmes que l'autre personne, t'as pas à t'en vouloir toi parce que t'as pas les mêmes envies que l'autre. J'ai bien compris ça. Moi je leur dis toujours "regardez, moi j'étais limite en train de regarder ma montre, "y a mon feuilleton qui va commencer, faut juste que j'attende que ça se passe, on va le faire et voilà" et regardez où j'en suis maintenant".
(Alison, 23 ans, en couple, fauconnière au chômage, père : pompier volontaire (absent), mère : employée administrative)

Plus tard dans l'entretien, Alison mentionne d'ailleurs le « *boost pour l'égo* » que cette position a rendu possible. Pendant longtemps, elle a eu le sentiment d'être « *en retard* » par rapport aux autres filles de son âge car elle n'avait alors connu qu'un seul partenaire sexuel contrairement à ses connaissances qui racontaient leurs expériences avec plusieurs hommes et comparaient leurs performances. Avec cet unique partenaire, elle subissait en outre des actes sexuels violents qu'elle ne désirait pas et n'appréciait pas tellement la sexualité. Ces deux facteurs conjugués la conduisaient à éviter de parler de sexualité et, quand le sujet émergeait, elle était très gênée et restait souvent silencieuse. Au moment de la rupture, elle a sollicité l'aide de ses copines car elle était « *au fond du trou* » et faisait face à des idées suicidaires. Elle déclare s'être souvent sentie comme un « *poids* » pour ses amies en raison de son manque d'énergie, de ses pensées négatives et de ses pleurs répétés. Dans ces conditions, le fait de pouvoir désormais non seulement prendre part à des conversations sur la sexualité (et même les susciter) mais aussi témoigner d'une certaine expertise en la matière constituent un revirement de situation et fournit à Alison un levier pour être considérée, voire admirée par ses copines, et pour se revaloriser.

Si la mise en œuvre de récits de soi centrés sur l'idée de progression permet aux enquêtées concernées de sécuriser leur statut social dans leurs sociabilités et ainsi d'augmenter

leur pouvoir d'influence, elle devient même parfois l'une des ressources piliers pour développer des activités associatives ou professionnelles. C'est le cas de Virginie, une femme âgée de 39 ans qui, après sa découverte de la communauté *sex positive* et polyamoureuse et sa sensibilisation aux idées féministes ainsi qu'à la morale sexuelle égalitaire associée, engage un travail de soi centré à la fois sur la peur et le désir de façon à quitter sa posture « *complètement passive* » et à « s'affirmer » face à ses partenaires. Au cours de l'entretien, Virginie parle longuement, à plusieurs reprises, de sa trajectoire en matière de sexualité, fournissant spontanément des détails et mettant en relief ses succès. Globalement, ses récits sont laudatifs et leur principal objectif est de lui permettre de s'ériger comme modèle. Parmi les nombreux extraits qu'il serait possible de citer, celui reproduit ci-dessous donne clairement à voir comment son discours présente ses efforts de transformation de soi comme un succès :

C'est vraiment sur les dernières années que j'ai appris plein de choses, beaucoup de choses sur ma propre sexualité et mon corps. Au début c'était presque un travail avec un programme et des étapes. Quand je rencontrais un homme j'avais déjà une série de question à me poser, pareil quand on allait chez lui ou chez moi, nouvelle salve de questions puis quand on commençait à se toucher *etc.* C'est vraiment un apprentissage, y a tout un travail de reconnexion avec son corps à faire. Mais on y arrive, c'est ce que je dis tout le temps aux femmes que je rencontre, on y arrive, j'en suis la preuve vivante
(Virginie, 39 ans, relations polyamoureuses, photographe, père : commercial mais absent, mère : secrétaire)

Cette citation est doublement instructive. D'une part, elle met en exergue l'image positive que Virginie véhicule d'elle-même quand elle retrace son parcours sexuel. D'autre part, elle montre que de telles rhétoriques ne sont pas exclusivement mobilisées en entretien mais également dans d'autres contextes sociaux, en l'occurrence dès que l'auditoire est féminin. Or, le reste de son entretien suggère que Virginie se sert de ces mises en récit de soi comme d'une ressource professionnelle. En discutant avec l'un de ses amis de son parcours, elle décide d'organiser avec un ami des soirées « *safe* » et des ateliers, lors desquels les participantes sont supposées s'entraîner à « s'affirmer » par l'intermédiaire de petits exercices progressifs et de comportements modèles enseignés.

Donc avec un ami on a commencé à organiser une toute première soirée, on était sept, c'était extrêmement *soft* (...) on essaie de respecter les espaces, on est très très au courant que un seul non consentement engage la responsabilité de tout le monde. Et des soirées y en a eu d'autres. Après la personne avec qui j'ai organisé ça a développé le truc de manière plus formelle, même maintenant il en fait son entreprise, une genre d'entreprise. (...) Moi j'ai participé à ce qu'il a mis en place, une fois ou l'autre, j'en ai organisées aussi. (...) Maintenant je connais très bien les communautés *sex positive*. Parce qu'on est dans des sujets très délicats et qu'on se rend compte que quand c'est oui on est pas toujours sûr que c'est un vrai oui. Donc c'est vraiment quelque chose que je veux travailler pour moi et aussi plus globalement, parce que clairement je suis pas un cas isolé.
(Virginie, 39 ans, relations polyamoureuses, photographe, père : commercial mais absent, mère : secrétaire)

Si par la suite son ami a créé une entreprise lucrative dont le but est entre autres d'organiser des soirées, Virginie consolide pour sa part son réseau. Elle souhaite développer son activité en tant que photographe et cherche à élargir son carnet d'adresse afin d'exposer et de gagner une petite notoriété.

Finalement, en s'appuyant sur leur vécu pour montrer l'exemple aux autres, ces femmes endossent un rôle particulier au sein de leur réseau d'interconnaissances, ce qui leur confère une position privilégiée apportant son lot de rétributions symboliques. Dans le même temps, ces logiques de reconnaissance réhaussent l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes. Autrement dit, la capacité à produire un récit de soi donnant à voir les efforts déployés pour s'extirper d'une situation compliquée et faisant apparaître les évolutions qui en ont découlé fonctionne comme une véritable ressource et permet d'accéder à un ensemble d'avantage. Ce phénomène n'est pas spécifique aux femmes adhérant à la morale sexuelle égalitaire et envisageant l'« affirmation de soi » comme une exigence morale. Des travaux portant sur des sujets divers ont également mis au jour les bénéfices générés par la production de discours sur soi donnant à voir sa conformité aux attentes sociales en vigueur au sein de son entourage. Dans son enquête menée auprès des femmes victimes de violences conjugales, Paige L. Sweet (2015) constate par exemple que pour accéder à des aides institutionnelles, une reconnaissance des violences subies ainsi que pour se forger un sentiment d'appartenance au groupe social des femmes concernées, les enquêtées doivent apprendre à manipuler le langage des émotions et de la responsabilité individuelle. Dans leurs récits, il leur faut d'abord établir un lien entre les actes violents de leur partenaire et leur propre état « dépressif » et manque d'estime d'elles-mêmes. Ensuite, l'enjeu est pour elles de montrer qu'elles détiennent les ressources pour dépasser ces états pathologiques et se transformer. De même, Jessica Pfaffendorf (2019) observe dans son étude conduite auprès de jeunes hommes issus des classes supérieures mais ayant traversé des phases d'addiction à l'alcool ou à des stupéfiants et étant passé par des internats thérapeutiques que la mise en récit biographique insistant sur la progression et le dépassement de soi permet aux enquêtés de recycler leur stigmat, de restaurer une identité valorisée et même de voir de nouvelles opportunités professionnelles s'ouvrir à leur sortie de l'établissement. Finalement, dans un contexte socioculturel imprégné par les savoirs thérapeutiques, valorisant la réflexivité et encourageant chacun.e à faire preuve de pouvoir sur soi, les femmes s'engageant dans un travail de soi peuvent en tirer profit si elles savent en parler et mettre en scène leurs progrès.

Cependant, toutes les femmes interrogées déployant des efforts pour se transformer n'ont pas eu recours, lors des entretiens, à des rhétoriques soulignant leurs évolutions et n'ont pas non plus évoqué en faire usage dans d'autres contextes sociaux. Ce constat n'est pas surprenant et rejoint des résultats déjà mis en avant ailleurs. Dans son étude conduite en Inde, en France et aux États-Unis auprès de personnes issues de milieux populaires et en forte mobilité sociale, Jules Naudet (2014) constate que certaines d'entre elles transforment leur origine sociale défavorisée en ressource. Il montre toutefois que cette conversion est soumise à un ensemble de conditions de possibilités parmi lesquelles figurent notamment l'aptitude à transmettre les expériences vécues, c'est-à-dire à en parler de façon à ce qu'elle soit comprise et reconnu par l'audience, l'accent mis sur l'authenticité, et la disponibilité d'un corpus idéologique au sein duquel la valeur du mérite occupe une place centrale. Dans la partie suivante, je compare les trajectoires des enquêtées mettant en œuvre un travail de soi pour apprendre à « s'affirmer » qui insistent sur leurs évolutions avec les trajectoires de celles qui ne cherchent pas à mettre en avant leurs progrès. Je fais alors ressortir les principales conditions sociales de possibilité de ces récits de soi et des ressources sociales qui leur sont associés.

2.2.2. Les conditions sociales de possibilité

Parmi les 41 enquêtées engageant un travail de soi pour apprendre à « s'affirmer » dans leurs interactions sexuelles interpersonnelles et ainsi se constituer en « bons » sujets, 18 déploient au cours des entretiens des récits de soi laissant penser qu'elles s'acheminent progressivement vers l'émancipation de la domination masculine et leur permettant dès lors de s'ériger en modèle. Les autres femmes concernées ne produisent pas de récits cohérents faisant ressortir une logique de progression. Elles répondent aux questions posées et décrivent donc leurs conduites sexuelles à plusieurs moments de leur vie. Néanmoins, elles ne disent pas nécessairement s'être améliorées au fil du temps et reviennent au contraire sur leurs difficultés persistantes, malgré leurs efforts. Dans les matériaux collectés, les femmes produisant des discours sur leur travail de soi afin de s'ériger en modèle ont deux points communs que ne partagent pas les autres enquêtées. D'une part, l'analyse de leur trajectoire fait ressortir le rôle de plusieurs expériences socialisatrices leur ayant légué des dispositions à parler de soi. D'autre part, elle met en relief le sentiment de légitimité à discuter de sexualité acquis par deux grands types de canaux.

Les entretiens menés auprès des 18 femmes envisageant l'« affirmation de soi » dans la sexualité comme une exigence morale, engageant par conséquent un travail de soi et déployant dans la foulée des discours pour mettre en avant leurs progrès et succès montrent que toutes ont une certaine aisance pour partager, avec des interlocuteurs/rices plus ou moins variés, leur vécu et pour dévoiler une forme de vulnérabilité. La détention d'une telle compétence s'inscrit dans un contexte où le fait de parler de soi-même en public, de raconter aux autres des expériences intimes et de savoir exprimer spontanément ses émotions et ses ressentis est de plus en plus valorisée dans certains milieux sociaux, en particulier dans les classes moyennes (Vildard, 2023) et dans la fraction culturelle des classes supérieures (Allouch et Muller, 2021b).

En entretien, cette facilité à parler de soi se manifeste de deux façons différentes. Premièrement, l'interaction se déroule de manière particulièrement fluide. Les enquêtées répondent aux questions que je leur pose sans hésiter, en fournissant d'elles-mêmes de nombreux détails et en enchaînant spontanément sur d'autres sujets, établissant des liens et rebondissant pour retracer précisément leur parcours. Loin d'être laconiques, les réponses prennent plutôt la forme de longues tirades. Autrement dit, la conduite de l'entretien est peu exigeante pour la sociologue – ou du moins ne nécessite pas d'efforts poussés pour susciter le discours, elle peut en revanche requérir de recadrer l'échange et donc de se montrer suffisamment directive pour éviter de glisser vers des sujets latéraux et de s'y attarder. Deuxièmement, certaines femmes concernées expriment explicitement cette propension à parler de soi, qui est même parfois présentée comme une appétence. À la fin de l'entretien, tandis que je la remercie pour son temps et sa confiance, Célia explique apprécier d'une manière générale l'activité :

Ah non mais pas du tout ! En vrai c'est moi qui devrais te remercier, ou mes copines plutôt. J'adore parler de moi, et en plus j'adore parler de sexe donc là...Parfait ! Je peux en parler des heures. Je saoule toutes mes copines, elles en peuvent plus. Limite t'as fait une bonne action, en plus si ça peut t'aider c'est ouf. Franchement grave sympa comme expérience.
(Célia, 23 ans, en couple, étudiante en D1 de médecine, père : ophtalmologue, mère : psychanalyste)

Cette aisance contraste avec la timidité observée chez d'autres personnes interviewées qui se montrent, au départ, plus récalcitrantes pour développer sur les différents sujets abordés et qui surtout attendent d'être invitées à se prononcer pour révéler des informations sur elles-mêmes. Sans surprise, ce sont essentiellement les enquêtées issues de familles appartenant aux classes moyennes et supérieures qui semblent manœuvrer sans trop de difficultés la production de discours sur soi. Ce constat rejoint les travaux de Claude Poliak (2002) qui a déjà souligné le

fait que la mise en récit des expériences personnelles constitue une compétence davantage détenue par les individus appartenant aux classes favorisées que par ceux appartenant aux classes populaires, entre autres parce que les premiers se perçoivent plus souvent que les seconds comme des êtres d'exception, ce qui les encourage d'autant plus à exposer leur cas. Dans les matériaux collectés, les femmes appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures sont plus nombreuses que celles appartenant à la fraction économique à déployer des rhétoriques fondées sur des récits de soi mettant en scène leur progression. Cette polarisation sociale peut s'expliquer par les expériences socialisatrices qui, dans les récits collectés, semblent transmettre des dispositions au récit de soi et qui sont plus fréquemment vécues à gauche qu'à droite de l'espace social.

Parmi les femmes concernées par la mise en scène détaillée de leur parcours, certaines ont grandi dans une famille au sein de laquelle la réflexivité était fortement valorisée et les discussions centrées sur les émotions fréquentes car perçues comme fondamentales, à la fois pour vivre et pour interagir. La régularité de ce type de conversations familiales chez les enquêtées m'amène à formuler l'hypothèse selon laquelle l'apprentissage des récits de soi passe, pour certaines d'entre elles, par l'exposition répétée à des interactions dont l'objectif est de faire sens des actions, pensées et émotions des interlocuteurs/rices. Le cas de Megan en offre un exemple. Son entretien est particulièrement long – il dure un peu plus de 3h30 – car Megan est habituée à s'autoanalyser et a déjà beaucoup réfléchi aux raisons la poussant à agir et à penser – elle dit plusieurs fois « *j'ai déjà réfléchi à ça* » quand je lui pose des questions. Après avoir raconté sa première expérience sexuelle avec un collègue de travail au cours de laquelle elle estime ne pas s'être « affirmée », elle évoque immédiatement son rapport actuel à la sexualité qu'elle décrit, par contraste, comme plus épanouissant. Elle mentionne rapidement les efforts qu'elle a entrepris pour évoluer ainsi que le travail émotionnel et corporel qu'elle continue de mettre en œuvre pour affiner ses compétences et éviter de participer à des expériences non souhaitées. Les propos de Megan témoignent très clairement d'une grande maîtrise du discours sur soi. Or l'analyse de sa trajectoire montre que sa mère, thérapeute, a joué un rôle central dans l'acquisition de ce savoir-faire :

Moi j'ai un rapport assez compliqué avec les émotions. J'ai eu beaucoup de mal à les identifier et tout. Et du coup disons que ma mère elle m'a grave aidée à avoir des clés sur ça. C'est à dire que moi je les ressens par des sensations corporelles. Et donc du coup bah si je suis stressée en fait dans la vie je vais juste être vraiment très mal physiquement et je vais faire un travail de détective genre "ok bah là je j'ai mal, j'ai mal au ventre genre en fait je suis stressée". En fait ça c'est ma mère qui m'a qui m'a donné ces clefs-là. Donc du coup on en discutait beaucoup dans ce sens-là. Aussi quand on [sa petite sœur et elle] était plus petite

la façon de discuter le matin, on va prendre un petit déjeuner avant d'aller aller à l'école et ça va être en mode "oui t'as rêvé de quoi ? Tu penses que ça veut dire quoi ça ? *etc.*". Donc du coup y avait beaucoup de ces trucs-là, elle faisait vraiment ce travail. (...) Et encore maintenant c'est un peu ça notre relation, je lui raconte comment je me sens et elle m'aide à analyser, on argumente et tout. Nous quand on se voit ça dure des heures.

(Megan, 23 ans, célibataire, étudiante en master 1 de sciences sociales, père : chef d'entreprise, mère : psychologue)

Dès son enfance, Megan est encouragée par sa mère à verbaliser ses émotions et à analyser son vécu pour identifier les potentiels événements perturbateurs. Ce faisant, elle apprend à parler des interactions auxquelles elle a participé ou assisté ainsi que de son intériorité. Comme ces conversations familiales sont quasi-quotidiennes (elle raconte ses rêves tous les matins), les processus de socialisation à l'œuvre sont particulièrement efficaces et l'habituent à parler d'elle-même. Ce constat va dans le même sens que ce qu'observe Kévin Diter (2015) dans sa recherche portant sur la socialisation à l'amour et à l'amitié des enfants âgés de 6 à 11 ans dans laquelle le sociologue établit un lien entre les discussions familiales autour de l'amour (contenu et fréquence) et la propension des jeunes à parler du sujet. Sur son terrain en effet, les filles et les garçons dont les parents appartiennent aux classes supérieures abordent plus aisément la question de l'amour que les garçons issus des classes populaires. Or ce sont également celles et ceux dont le père et surtout la mère suscitent des conversations sur cette thématique.

D'autres enquêtées n'ont pas spécialement été habituées à parler de leur vécu – que ce soit en termes d'événements ou d'émotions éprouvées – dans leur cellule familiale mais ont, en revanche, dès le début de leur adolescence, pris part à des sociabilités féminines dont la principale activité consistait à raconter ses expériences de vie et à échanger sur les ressentis en résultant. En ce sens, les structures des groupes de sociabilité exercent une influence déterminante. Les interviewées qui ont passé leur adolescence en compagnie de quelques copines (trois ou quatre généralement) se rappellent avoir consacré de longues heures à discuter de leurs sentiments, à analyser les comportements des garçons qui leur plaisaient afin de repérer des marques d'intérêt et d'amour à leur égard et à partager leurs émotions en fonction de la tournure prise par les événements. Dans son étude de la construction des identités féminines durant l'adolescence, Caroline Moulin (2005) montre que le « repli homolatique », c'est-à-dire le regroupement entre pairs de même sexe, constitue la première étape de l'itinéraire adolescent. Pour les filles, l'amitié repose souvent davantage sur le partage d'intimité (dire des secrets, expliciter ses émotions *etc.*) que sur la participation commune à des activités (Balley, 2012 ;

Diter, 2023). Aussi, dans les cas où les enquêtées ont peu été socialisées au discours sur soi par leurs parents, au cours de l'enfance, elles intériorisent parfois ces dispositions *via* les moments passés entre copines. Ségolène par exemple a grandi avec un père et une mère fortement investies dans la sphère professionnelle avec lesquelles elle partageait surtout des activités culturelles (visite de musées, cinéma, théâtre) et sportives (lors des vacances). Elle discutait peu avec ses parents et n'a donc pas été habituée à parler d'elle. Au collège, elle se lie d'amitié avec Clothilde qui a reçu une éducation différente de la sienne, centrée sur l'expression de soi. Au moment où je l'interroge, elle entretient encore un lien très fort avec Clothilde et parle à plusieurs reprises de son amie. En particulier, elle revient sur les temps de loisir partagés entre copines au cours de son adolescence :

S : Ah mais là c'était ça, papoter entre copines, donc Clothilde et au lycée y avait aussi Johanna et Laura, et on était vraiment h24 toutes les quatre à discuter de nos histoires, à analyser le moindre signe pour être là "ah mais là c'est sûr il est à fond sur toi" (rires). Quand j'y repense c'est assez pathétique. Enfin...

R : *Mais comment ça analyser le moindre signe ?*

S : Je sais pas "ah il t'as dit ça ? ça veut dire ça", "oh il t'a regardé", "regarde le message qu'il m'a envoyé, toi tu interpréterais ça comment ?" tout ça quoi.

(Ségolène, 25 ans, relation plan cul, cadre dirigeante de la fonction publique, père : cadre bancaire, mère : cadre dans les assurances)

Parce que ses amies fonctionnent comme des modèles et lui montrent l'exemple en parlant de leur propre subjectivité, Ségolène en vient à trouver légitime de parler de soi et s'équipe progressivement des outils nécessaires à la production de récits de soi. Comme elle fait l'expérience de telles sociabilités dès le collège, elle s'est déjà forgée, au moment de notre entretien, une certaine expertise en la matière. Les matériaux laissent d'ailleurs penser que les femmes sont d'autant plus habiles à parler de soi que ces discussions entre pairs interviennent précocement dans les trajectoires.

Enfin, un dernier groupe de femmes interrogées ont appris à retracer leur trajectoire en présentant l'enchaînement des événements traversés de façon cohérente et méliorative plus tardivement, à l'âge adulte, sous l'influence des savoirs thérapeutiques. Hormis Amanda, une directrice de crèche âgée de 39 ans qui n'a pas suivi de thérapie et qui s'est sensibilisée au lexique des besoins, des limites et de la progression exclusivement par l'intermédiaire d'ouvrages de développement personnel et de programmes disponibles sur des applications mobile et vidéos YouTube, les autres enquêtées comme Virginie [39 ans, photographe] ou Daphné [43 ans, bibliothécaire] ont consulté (et consultent parfois toujours) de façon répétée et prolongée dans le temps une psychologue ou psychothérapeute pratiquant des thérapies avant

tout fondées sur la parole¹⁴². Or les séances prennent la forme d'un échange verbal asymétrique entre le ou la professionnel.le et l'usagère au cours duquel la seconde parle l'essentiel du temps d'elle, de ses problématiques, de ses difficultés. À mesure des séances (souvent hebdomadaires ou bi-mensuelles), les femmes s'habituent donc à s'analyser et à produire un discours sur soi. À propos d'une de ses enquêtées rencontrée dans le cadre de ses recherches sur les engagements mémoriels de « victimes » demandant la « vérité » sur les crimes franquistes en Espagne et ayant fait une cure psychanalytique, Sélim Smaoui (2021) parle de l'acquisition d'une « réflexivité psychanalytique » pour désigner les interprétations échafaudées lors des thérapies et visant à donner du sens à ce qui a été vécu. En entretien, cette réflexivité prend la forme d'un récit biographique structuré de manière à faire ressortir les liens de causalité supposés. À cet égard, le parcours de Daphné est parlant car il donne à voir de façon saillante l'influence socialisatrice de son expérience psychanalytique. Après le divorce de ses parents quand elle était âgée de 3 ans, Daphné a grandi avec sa mère avec laquelle elle fait de nombreuses activités ludiques mais avec laquelle elle parle peu – elle déclare ne pas raconter ce qu'elle a fait à l'école et évoque encore moins ses émotions. Elle rend visite à son père régulièrement mais a également peu de conversation avec lui car elle le décrit comme « *quelqu'un d'ombrageux et taiseux* ». Relativement isolée de ses pairs en raison de ce qu'elle identifie comme étant un décalage d'âge et un manque de maturité de sa part, elle ne participe par ailleurs pas aux sociabilités féminines et n'a donc pas l'occasion d'apprendre à parler d'elle. C'est pourquoi, les commencements de sa thérapie sont difficiles :

Je crois beaucoup en les vertus de la psychanalyse. Mais au début ça n'a pas été simple, les premières séances c'était même extrêmement compliqué. Mais mon psychanalyste est excellent, il a très bien su ce qu'il fallait faire. J'ai pas commencé tout de suite sur le divan. Heureusement parce que ça me terrifiait, je voyais pas du tout ce que j'allais dire. J'allais très mal et j'y croyais beaucoup, de par mes lectures, la littérature, tout ça. Donc j'y allais pas à reculons. Mais en même temps parler de moi à l'époque c'était affreusement compliqué, je l'avais jamais fait.

(Daphné, 43 ans, en couple, bibliothécaire, père : technicien dans le secteur public, mère : institutrice)

Alors que, lors de notre entretien, Daphné paraît très à l'aise pour parler d'elle et manipule avec habileté les techniques du récit sur soi (elle propose des analyses, donne des exemples pour les

¹⁴² Les enquêtées ne précisent pas systématiquement le type de thérapie suivie (il aurait été intéressant de formuler une relance sur le sujet, mais mon guide d'entretiens ne prévoyait pas d'aborder ce sujet et la thématique ayant émergé du terrain, je n'ai pas pensé à creuser cette question). Seules certaines à l'instar de Daphné déclarent s'être engagées dans une cure psychanalytique. Cependant, au regard de ce que les femmes interrogées disent de leurs consultations, il apparaît très clairement que le face-à-face avec les thérapeutes prend la forme d'un échange verbal. Ainsi, il semblerait que les personnes interviewées n'aient pas suivi (ou du moins non exclusivement) de thérapies corporelles.

illustrer, établit des liens de causalité et d'analogie), cette citation montre que cela n'a pas toujours été le cas et qu'elle a acquis cette agilité discursive entre autres depuis son suivi thérapeutique.

Ainsi, qu'elles les aient acquises par l'intermédiaire de leurs parents, de leurs ami.es ou d'un.e thérapeute, les femmes présentant leur trajectoire sexuelle sous l'angle de la progression ont en commun de détenir des dispositions à parler d'elles-mêmes. Cependant, si la maîtrise du récit de soi est une condition nécessaire, elle ne semble toutefois pas être une condition suffisante. De fait, certaines femmes envisageant l'« affirmation de soi » comme une exigence morale et ayant l'habitude de produire des discours sur leur vie n'ont pas insisté sur l'évolution de leur parcours sexuel. C'est le cas notamment des enquêtées évoluant au sein de la fraction économique des classes moyennes et supérieures comme Julia dont les parents étaient dentiste et assistante dentaire, qui a longtemps exercé en tant que comptable. De fait, elles sont régulièrement amenées à retracer leur trajectoire professionnelle mais ne sont pas nécessairement, du fait de leur socialisation familiale et amicale, habituées à parler de sexualité en général et encore moins de leur propre sexualité. Les femmes interrogées qui ont tendance à se présenter comme des modèles de transformation de soi en matière de sexualité se caractérisent également par leur sentiment de légitimité à parler certes de sexualité mais surtout de leur propre rapport à la sexualité. En l'occurrence, les entretiens montrent que les enquêtées se sentent à l'aise pour le faire lorsqu'elles prennent régulièrement part à des discussions sur le sujet et qu'elles ont l'impression de détenir une certaine expertise sur le sujet du fait des expériences qu'elles ont vécues. Trois configurations distinctes se dégagent : soit elles disposent d'une biographie sexuelle et relationnelle qu'elles jugent suffisamment riche et diversifiée comme c'est le cas de Chiara [21 ans, étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École] qui a eu sa première expérience sexuelle pénétrative à 15 ans et qui a expérimenté plusieurs types de configurations relationnelles (couple, histoires d'un soir, plan cul) ; soit elles ont déjà traversé une ou plusieurs rupture(s) émotionnellement éprouvantes comme c'est le cas d'Alison [23 ans, fauconnière au chômage] ; soit elles ont déjà vécu des violences sexuelles comme c'est le cas d'Anaïs [29 ans, informaticienne]. Pour surmonter la honte souvent ressentie par les personnes violées qui estiment avoir été trop vulnérables ou trop ambiguës, il faut en plus, dans ce dernier cas, qu'elles aient été durablement et intensément exposées à des discours responsabilisant les hommes et déculpabilisant les femmes. Ce sentiment de légitimité octroyé non par des connaissances théoriques mais par le fait d'avoir

« *vécu des choses* » pour reprendre les termes de Bérénice [49 ans, écrivaine-comédienne] s’inscrit dans le contexte socioculturel actuel dans lequel les savoirs expérientiels acquièrent un pouvoir social de plus en plus important (Sheehan, 2022). Lorsqu’ils découlent d’événements difficiles, potentiellement traumatisants, et supposent dès lors la démonstration d’une forme de résilience, ils confèrent à celles et ceux qui les possèdent un prestige d’autant plus fort (Marquis, 2016a).

Ainsi, les 18 enquêtées envisageant l’« affirmation de soi » comme une exigence morale et présentant leur parcours sexuel sous l’angle de la progression après avoir mis en œuvre un travail de soi ont en commun de détenir des dispositions à produire des discours sur soi et de se sentir légitimes pour parler de sexualité. Ces deux caractéristiques permettent en partie d’expliquer pourquoi les femmes interrogées concernées appartiennent pour la plupart à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures. De fait, le récit de soi est une compétence davantage maîtrisée en haut de l’espace social. Dans sa recherche portant sur la sociogenèse des enjeux de distinction au cours de l’enfance, Laure Sève (2023) montre par exemple que les enfants appartenant aux classes populaires sont peu habitués à parler d’elles et eux d’une manière générale – elles et ils sont plus à l’aise pour décrire des expériences spécifiques. On peut penser que cette inégale distribution sociale est liée aux conditions d’acquisition de ce savoir-faire, qui implique la participation à des activités à la fois peu compatibles avec le style de vie des classes populaires et onéreuses. De fait, la maîtrise du récit de soi s’acquiert entre autres dans le cadre familial par l’exposition à des modèles de récits de soi qui ne sont pas complètement déconnectés de la distance entretenue à la culture de l’écrit (Woolven et al., 2019). En outre, la maîtrise du récit de soi se développe aussi par la consommation de certains services du marché thérapeutique requérant la mobilisation de ressources économiques tels que des séances de *coaching* qui visent notamment à garantir une régulation plus efficace des affects et une gestion des conflits intérieurs par l’intermédiaire de la relecture de son histoire personnelle (Salman, 2022), la consultation de thérapeutes qui incitent directement à la production de discours (Forner et Garnoussi, 2022) ; l’inscription à des programmes de bien-être incluant des cours de yoga, de sophrologie, des retraites de méditation qui fournissent des outils d’analyse émotionnelle (Obadia, 2020) ; la lecture de manuels de développement personnel (Hazleden, 2003 ; Marquis, 2014)...

Conclusion

Avec la multiplication des discours véhiculant une morale sexuelle égalitaire et promouvant une culture du consentement pour garantir l'émancipation féminine, les femmes fréquemment exposées aux sources normatives se trouvent « enveloppées »¹⁴³ par ces injonctions et en viennent à envisager l'« affirmation de soi » dans la sexualité comme une exigence morale. Dans le chapitre 3, j'avais montré que, lorsque les femmes estiment avoir participé à des rapports sexuels dont elles n'avaient pas envie, elles font alors l'expérience de dissonances psychiques, ressentant de la honte et de la culpabilité et s'engageant dès lors dans des spirales d'autodévalorisation. Contrairement à d'autres normes sexuelles qui donnent avant tout lieu à des contrôles externes (comme la réserve féminine ou la performance sexuelle masculine) (Montemurro, 2021a), la norme de l'« affirmation de soi » ouvre peut-être davantage sur des contrôles internes. Elle s'inscrit en ce sens dans le mouvement historique de déplacement des contrôles en matière de sexualité mis en exergue par Michel Bozon (2001) selon lequel les conduites, autrefois régulées par des institutions telles que l'Église ou la famille, sont, depuis le milieu du xx^e siècle, progressivement surveillées par les individus eux-mêmes, qui espèrent mettre en cohérence leur biographie intime. Cependant, si les recherches récentes en sociologie de la sexualité s'accordent pour dire qu'un processus d'internalisation des disciplines est à l'œuvre, peu de travaux ont documenté les mécanismes concrets par lesquels s'opèrent les contrôles lorsqu'ils sont intériorisés. À cet égard, les analyses développées dans ce chapitre permettent d'apporter des éléments de réponse en documentant ce qui se produit lorsque cette intériorisation passe par un travail de soi. Cela ne signifie pas que les contrôles intériorisés s'exercent uniquement par des efforts de transformation de soi – ils peuvent aussi agir de manière inconsciente mais dans ce cas la méthode par entretiens s'avère peu efficace pour saisir ce qui se joue.

Les entretiens montrent que, pour tenter de résoudre leurs dissonances psychiques et sortir de leur spirale d'autodévalorisation, les femmes interrogées ayant intériorisé l'injonction à l'« affirmation de soi » s'engagent dans un travail de soi ciblant deux émotions : le désir et la peur. La mise en œuvre d'un tel travail émotionnel a tendance à amener les enquêtées

¹⁴³ Parce que les sources diffuses et multiples (produits culturels et médiatiques, sociabilités, suivi thérapeutique *etc.*) accompagnent voire encadrent le quotidien des femmes de façon continue et durable et véhiculent un « mode de pensée » commun, elles fonctionnent comme ce que Muriel Darmon (2015) a appelé dans sa recherche sur la socialisation dans les classes préparatoires une « institution enveloppante ».

concernées à se munir d'un thermomètre de l'envie pour se sonder et à se montrer d'une manière générale particulièrement précautionneuses. Or cette dynamique durcit leurs conditions d'accès à la sexualité et rétrécit l'éventail des pratiques érotiques qu'elles peuvent inclure dans leurs scénarios d'accès à la sexualité et leurs fantasmes. Quand les normes sont adossées à un contrôle externe, les individus adoptant des conduites qui dérogent aux attentes sociales font l'objet d'un processus d'étiquetage (Clair, 2012) et sont perçus comme déviant. Parce qu'ils sont porteurs d'un stigmate ou qu'ils ont une « mauvaise » réputation, ils sont exclus des sociabilités (Fishman, Nielsen et Esthappan, 2022) ou voient leur accès à certaines activités limité (pratiques de séduction, expériences sexuelles *etc.*) (Wade, 2017). Dans le cas de l'injonction à l'« affirmation de soi », c'est *via* une autoexclusion ou une autoprivation découlant des efforts déployés pour se transformer et parvenir à « s'affirmer » en situation sexuelle, que s'expriment chez les femmes les contraintes. Finalement, le contrôle de la sexualité des femmes persiste, mais sous de nouvelles formes.

Si la norme de l'« affirmation de soi » reconduit les inégalités entre les sexes, le chapitre montre qu'elle produit également des inégalités au sein du groupe des femmes. Dans le cas des normes associées à un contrôle externe, des études ont déjà constaté qu'une même injonction ne débouche pas sur les mêmes sanctions pour toutes les femmes. Par exemple, sur les campus universitaires étatsuniens, l'étiquette de la « pute » est plus fréquemment accolée aux femmes issues des classes populaires qu'aux femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures car elle est davantage fondée sur la présentation de soi que sur les conduites sexuelles effectives. L'étiquette produit de surcroît des effets d'exclusion et d'infériorisation durables pour les premières tandis que ses répercussions sont plus éphémères pour celles appartenant aux classes moyennes et supérieures (Armstrong et al., 2014). De même, les sanctions accompagnant la norme de l'« affirmation de soi » sont, dans mon étude, moins lourdes pour les enquêtées appartenant aux classes privilégiées, en particulier à la fraction culturelle de celles-ci puisque, si dans le domaine de la sexualité, elles se heurtent aux mêmes limitations que les autres, elles se servent de leur travail de soi comme d'un support discursif pour présenter leur trajectoire sexuelle sous l'angle de la progression et ainsi en retirent du prestige.



Dessin de l'autrice, *Je sais dire non*, 2024.

Conclusion de la troisième partie

Quelles sont les pratiques de soi engagées par les femmes et par les hommes pour se voir et être vu.es comme de « bonnes » personnes dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire gagne en visibilité dans les débats publics et prend de l'importance au sein de l'espace social ? Quels effets sociaux produisent-elles ?

Les deux chapitres ont avant tout montré que les individus adoptent des pratiques de soi engageantes pour se constituer en « bons » sujets sexuels : certains s'investissent dans un travail discursif de présentation de soi, d'autres cherchent également à transformer leurs manières d'être, d'agir et de sentir en s'efforçant de modifier leurs dispositions. Ce constat révèle que, si le contenu de la morale a évolué, celle-ci continue en revanche de jouer un rôle structurant dans la vie des femmes et des hommes : se (donner à) voir comme une « bonne » personne est crucial et oriente les actions individuelles. Cette observation indique de surcroît que se jouent dans la sexualité, comme dans d'autres domaines de la pratique tels que l'alimentation ou le travail, de forts enjeux moraux.

Les deux chapitres ont par ailleurs montré que la diffusion de la morale sexuelle égalitaire influence les comportements d'un vaste ensemble de personnes – non seulement de celles qui adhèrent aux représentations diffusées par les savoirs féministes mais aussi de celles qui souscrivent au modèle de « bonne » sexualité libéral et même, dans le cas des hommes, au modèle conservateur. Quel que soit leur système de représentations, ces derniers développent en effet des discours de présentation de soi qui mettent à distance la figure du « forceur » et les attributs qui lui sont associés (irrespect des femmes, brutalité *etc.*). Ces discours revêtent différentes formes selon le type de morale sexuelle de référence mais ont en commun de valoriser le respect du consentement des femmes. Ils témoignent en ce sens de l'avènement de nouvelles normes en matière de conduites sexuelles masculines. Du côté des femmes, la circulation de la morale sexuelle égalitaire tend à encourager la production de discours sur soi mettant la focale sur la capacité à s'« affirmer » et à se respecter ainsi que la mise en œuvre de plusieurs types de travail émotionnel visant à se conformer à l'idéal de la femme « émancipée ». Ainsi, en montrant que la question du consentement donne lieu à de nombreuses pratiques de soi, cette dernière partie met en avant la place notable qu'occupe la sexualité dans le mouvement d'hybridation (Bridges et Pascoe, 2014) des formes hégémoniques de masculinité et de féminité.

Ces pratiques de soi adoptées pour se constituer en « bons » sujets sexuels produisent des effets sociaux importants. D'abord parce qu'elles reconduisent des rapports sociaux existants, participant ce faisant à faire persister des inégalités entre groupes sociaux – en l'occurrence des inégalités de classe et de race essentiellement. En effet, la figure repoussoir du « forceur » s'incarne de façon stéréotypique dans la peau d'hommes issus des classes populaires racisés et, du côté des femmes, celles qui parviennent à mettre en discours le travail de soi mis en œuvre pour « s'affirmer » face à leurs partenaires et à présenter positivement leurs progrès sont issues des classes moyennes et supérieures. Autrement dit, les efforts déployés pour se constituer en « bons » sujets sexuels dans ce contexte de diffusion de la morale sexuelle égalitaire ont tendance à inférioriser et stigmatiser le groupe des hommes des classes populaires ainsi que le groupe des hommes racisés dans les représentations culturelles ; et ont par ailleurs tendance à améliorer le prestige des femmes des classes moyennes et supérieures par rapport à celles moins dotées en capital culturel.

Mais ces pratiques de soi ont également des répercussions importantes parce qu'elles semblent amorcer des dynamiques de changement qui touchent à la fois les hiérarchies sociales entre hommes et les inégalités entre les sexes. Pour ce qui est des hommes, certaines catégories d'hommes gagnent du prestige dans leurs cercles de sociabilités. Au sein des nouvelles générations d'une part, le statut social des hommes aux discours « progressistes » s'améliore tandis que celui des hommes aux discours « conservateurs » semble plutôt se dégrader. De fait, tout laisse supposer que, chez les jeunes, la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures se trouve, par rapport à la fraction économique, avantagée dans les groupes de sociabilité mixtes (que ce soit à l'université ou dans le monde professionnel par exemple) : elle connaît en effet un élargissement de son éventail des possibles. Au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures d'autre part, pour les hommes nés après le début des années 1980, le statut social des hommes aux discours « progressistes » mal à l'aise socialement (car timides ou peinant à décoder les implicites) connaît dans l'ensemble une nette amélioration par rapport à ce qu'il en était pour leurs prédécesseurs. Tandis qu'ils rencontraient auparavant peu de succès dans les situations de séduction et incarnaient en conséquence une masculinité subordonnée, ils parviennent désormais à faire des rencontres sexuelles et se rapprochent dès lors des formes valorisées de masculinité.

Parallèlement, ces pratiques de soi débouchent sur une reconduction du contrôle de la sexualité des femmes, qui revête toutefois des formes différentes : le contrôle ne s'exerce plus

seulement par un processus externe d'étiquetage et de relégation des sociabilités mais aussi par un processus d'autoexclusion et d'autoprivation découlant des efforts déployés par les femmes pour se transformer et parvenir à « s'affirmer » en situation sexuelle. Avant de s'engager dans un rapport sexuel, les femmes n'ont pas seulement peur d'être vues comme des « putes » par leur entourage mais aussi de se voir elles-mêmes comme des « femmes qui ne se respectent pas ». Or, inspirées par les savoirs thérapeutiques, elles pensent que pour être respectées il faut d'abord se respecter soi-même.

Enfin, les inégalités en matière de sexualité proviennent désormais en partie du fait que ce sont surtout les femmes qui portent la charge du changement social comme si les inégalités s'expliquaient davantage par l'existence d'actes de soumission (de la part des femmes) que par celle d'actes de domination (de la part des hommes). On attend qu'elles apprennent à s'affirmer pour que les hommes ne soient plus les seuls décisionnaires dans la sexualité mais partagent cette fonction avec leurs partenaires.



Dessin de l'autrice, *Je décide quand je chope*, 2024.

La culture du consentement, une culture de la réflexivité

Conclusion générale

« Depuis 2017 et le début de ce que certaines appellent une nouvelle révolution féministe, ce sont de nouveaux mots, de nouveaux usages, de nouvelles pratiques, de nouvelles façons de parler, d'écrire, de relationner, de travailler, qui se sont inventés et installés de façon diverse dans nos vies. Qu'on les rejette ou qu'on s'en félicite, il semble au fond que l'histoire s'en fiche un peu et qu'elle trace son chemin rendant peu à peu irréversibles certaines avancées comme l'attention prêtée au consentement. »¹⁴⁴

Leila Djitli, *Coordinatrice d'intimité*, Les Pieds sur Terre, 2024

Ainsi commence l'épisode de l'émission documentaire *Les Pieds sur Terre* diffusé le 11 mars 2024 sur France Culture et consacré aux « Coordinatrices d'intimité ». Cette accroche suppose l'existence, depuis ces dernières années, d'évolutions sociales irrévocables liées à la diffusion des idées féministes et au dévoilement de nombreuses situations d'abus dans la sphère de l'intimité. La suite de l'épisode cherche à en donner une illustration en s'intéressant à l'apparition d'une nouvelle profession sur les plateaux de tournage qui vise à « protéger les corps et les sensibilités des acteurs et des actrices ». Ce reportage est un exemple parmi tant d'autres de l'attention médiatique accordée à la question du consentement et aux rapports de pouvoir dans la sexualité.

Avec l'émergence du hashtag #MeToo en 2017, puis des hashtags #MeTooInceste et #MeTooGay en 2021 et enfin du hashtag #MeTooGarçon en 2024, les personnes ayant subi des violences sexuelles prennent la parole, notamment en publiant sur les réseaux sociaux des témoignages, et donnent à voir la fréquence des expériences de viol et d'agression sexuelle tout en rendant visible l'ampleur de leurs répercussions sur la vie quotidienne. Désormais, la sexualité non consentie est fortement condamnée. Ce coup de projecteur sur les violences sexuelles est rapidement suivi par une problématisation de la sexualité « banale » (Pollak, 1981) et quotidienne. La présomption de consentement est remise en question dans un nombre grandissant de situations : d'abord lorsque les rapports sexuels se déroulent entre des partenaires entretenant des relations hiérarchiques (dans le monde professionnel, militant, associatif, médical *etc.*), avant de concerner tous les rapports sexuels – que ceux-ci s'inscrivent dans une relation conjugale ou prennent la forme de rencontres d'un soir.

La thèse est partie du constat d'un gain de visibilité de la question du consentement dans les débats publics depuis octobre 2017 et de l'avènement, au cours de ces dernières années,

¹⁴⁴ Leila Djitli, *Les Pieds sur Terre* (Coordinatrices d'intimité) [podcast], Radiofrance.fr, mars 2024, disponible sur : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/coordinatrices-d-intimite-6074684> (page consultée le 19/03/2024).

d'une culture du consentement, qui se caractérise notamment par la diffusion d'une morale égalitaire ainsi que d'un système de représentation constructiviste de la sexualité. En articulant le cadre théorique de l'ordre du genre de Raewynn Connell, des scripts sexuels de John Gagnon et William Simon et la perspective lahirienne de la socialisation dispositionnaliste, la recherche avait alors pour objectif de documenter les recompositions de la sexualité hétérosexuelle et des rapports de genre dans le contexte de ce moment MeToo. Pour ce faire, j'ai choisi de suivre les trois entrées analytiques proposées par Michel Foucault pour étudier la morale, c'est-à-dire d'examiner successivement le contenu formel de la morale égalitaire, la distance des conduites individuelles vis-à-vis des normes constitutives de cette morale et enfin les pratiques mises en œuvre par les femmes et les hommes pour se constituer en « bons » sujets.

La première partie a ainsi montré que se diffuse actuellement dans l'espace public une morale sexuelle égalitaire adossée à une lecture constructiviste de la sexualité. Selon cette perspective, les différences entre sexualité masculine et sexualité féminine ne sont pas naturelles et donc inéluctables mais résultent de l'organisation de la société et plus précisément, des rapports de pouvoir asymétriques entre les femmes et les hommes. Cette morale véhicule dès lors un ensemble de normes genrées : aux hommes de respecter le consentement de leur partenaire ; aux femmes de respecter leur propre consentement. Ces normes portent aussi bien sur les comportements à adopter dans les interactions (centrés autour de l'idée de communication) que sur les opérations de pensées dans lesquelles s'engager au niveau de la vie psychique (en lien avec l'analyse émotionnelle et le rapport critique à soi), si bien que la morale égalitaire tend à reconduire la répartition masculin-sphère publique et féminin-la sphère privée : les hommes sont encouragés à se focaliser sur les émotions de leurs partenaires et donc à regarder vers l'extérieur tandis que les femmes sont incitées à scruter leurs propres émotions, c'est-à-dire à se plonger dans elles-mêmes. Or, ces normes sont de plus en plus influentes. En effet, au niveau individuel, les hommes et encore davantage les femmes sont de plus en plus nombreux/ses à s'approprier la morale égalitaire. À partir du moment où elles jugent légitimes les discours sur le consentement et qu'elles se trouvent dans une configuration relationnelle ou amicale favorable, les personnes interviewées ont tendance à devenir sensibles aux nouvelles normes, notamment à la suite d'expériences au cours desquelles elles ont vécu des violences symboliques durables ou intenses. Parmi les nouvelles générations en particulier, ce ne sont plus uniquement les personnes appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures qui sont concernées.

En s'intéressant aux comportements adoptés par les partenaires dans les situations sexuelles, la seconde partie a ensuite donné à voir l'inertie partielle des conduites individuelles malgré la diffusion de la culture du consentement. Quelle que soit leur morale de référence, les femmes interrogées participent souvent à des rapports sexuels alors qu'elles n'en ont pas envie, et les hommes enquêtés sont dans la majorité des cas en charge des interactions sexuelles. La persistance de ces phénomènes est liée au poids des dispositions incorporées de façon différenciée par les filles et les garçons dès l'enfance et l'adolescence, et à la force des stéréotypes genrés continuant de circuler dans l'espace social. Chez les individus adhérant à la morale sexuelle égalitaire, les situations dans lesquelles les femmes ont pris part à un rapport sexuel alors qu'elles n'en avaient pas envie produisent toutefois des dissonances psychiques. En prenant conscience qu'ils transgressent les attentes normatives auxquelles pourtant ils se réfèrent, les individus tirent des conclusions identitaires négatives. Ils éprouvent alors des émotions de honte et de culpabilité et se dévalorisent. Un tel effritement de l'estime de soi provoque alors des effets sociaux dont notamment une perte d'assurance sociale à l'origine d'une perte de prestige au sein des sociabilités et dans les situations de séduction et plus généralement une tendance à la paralysie et une contraction de la latitude d'action. L'ampleur de ces effets n'est pas identique pour tout le monde. D'une manière générale, les femmes vivent plus intensément les dissonances psychiques que les hommes. Parmi elles, celles qui ont vécu des violences symboliques au cours de leur enfance ou de leur adolescence et qui n'entretiennent pas de lien de proximité avec les outils et techniques psy s'engagent de surcroît dans des spirales d'autodévalorisation plus durable.

Enfin, la troisième partie a examiné les pratiques en lien avec la sexualité adoptées par les femmes et les hommes pour se voir et être vu.es comme de « bonnes » personnes dans un contexte où la morale sexuelle égalitaire gagne en visibilité dans les débats publics. Elle a montré que se jouent dans la sexualité de forts enjeux moraux. Quel que soit leur système de représentation, les hommes interrogés développent des discours de présentation de soi qui mettent à distance la figure du « forceur » et les attributs qui lui sont associés (irrespect des femmes, brutalité *etc.*). Les femmes enquêtées, surtout celles qui sont nées après le début des années 1980 ou qui appartiennent à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures, cherchent pour leur part à mettre la focale sur leur capacité à s'« affirmer » et mettent en œuvre de plusieurs types de travail émotionnel visant à se conformer à l'idéal de la femme « émancipée ». Or, ces pratiques de soi ont des effets importants sur les inégalités entre les

sexes et les hiérarchies entre hommes. Le contrôle de la sexualité des femmes persiste mais revêt de nouvelles formes, ne s'exerçant plus seulement par un processus externe d'étiquetage et de relégation des sociabilités mais aussi par un processus d'autoexclusion et d'autoprivation. Alors que le moment MeToo est marqué par la diffusion de l'idée selon laquelle, en matière de sexualité, il est impératif que la honte bouge de camp et que les hommes changent, la dynamique est différente lorsqu'il s'agit de sexualité ordinaire. Dans ce cas, les inégalités femmes-hommes proviennent désormais en partie du fait que ce sont surtout les femmes qui portent la charge du changement social – ce sont avant tout elles qui doivent modifier leurs manières d'être et d'agir pour adopter des comportements et attitudes plus « masculins » (d'« affirmation de soi », d'expression de leur désir) comme si les inégalités s'expliquaient davantage par l'existence d'actes de soumission (de la part des femmes) que par celle d'actes de domination (de la part des hommes). Parallèlement, certaines catégories d'hommes gagnent, du fait de leurs discours sur la sexualité, du prestige dans leurs cercles de sociabilités. Au sein des nouvelles générations d'une part, le statut social des hommes aux discours « progressistes » s'améliore tandis que celui des hommes aux discours « conservateurs » semble plutôt se dégrader. Au sein de la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures d'autre part, pour les hommes nés après le début des années 1980, le statut social des hommes aux discours « progressistes » mal à l'aise socialement (car timides ou peinant à décoder les implicites) connaît dans l'ensemble une nette amélioration par rapport à ce qu'il en était pour leurs prédécesseurs.

Cette thèse a montré qu'avec la diffusion de la culture du consentement, *les inégalités entre les sexes en matière de sexualité ne découlent pas seulement des comportements adoptés au cours des interactions mais aussi de ce qui se passe au niveau de la vie psychique* : elles sont étroitement liées aux opérations de pensée dans lesquelles s'engagent les femmes par rapport à celles dans lesquelles s'engagent les hommes.

Par ailleurs, les individus détenant un certain type de patrimoine dispositionnel se trouvent avantagés par rapport aux autres. C'est le cas notamment de ceux qui possèdent des dispositions à manipuler les cadres interprétatifs issus des sciences sociales et des savoirs thérapeutiques, des dispositions à la réflexivité, des dispositions à ressentir et à nommer leurs émotions, des dispositions à publiciser leurs vulnérabilités et des dispositions à produire un discours cohérent. Or, ces dispositions dépendent à la fois de l'origine et de la position sociale de classe et des expériences socialisatrices vécues au cours de l'enfance et de l'adolescence au sein de la famille. On voit ainsi comment *la diffusion de la culture du consentement induit la*

production d'inégalités de classe mais également d'inégalités résultant du fonctionnement de la famille d'origine. Ce poids simultané de la classe et de la famille contribue à expliquer pourquoi la diffusion de la culture du consentement va de pair avec un bouleversement relatif des hiérarchies entre hommes.

Finalement, la morale sexuelle égalitaire qui se diffuse depuis le début du moment MeToo se caractérise par une forte *injonction à la réflexivité*, qui devient un mot d'ordre. Supposée permettre la prise de conscience des inégalités entre les sexes et l'amélioration de la situation des femmes, cette réflexivité est aussi génératrice d'inégalités. Les inégalités entre les sexes perdurent sous des formes inédites tandis que de nouvelles inégalités entre hommes et de nouvelles inégalités entre femmes liées aux origine et position sociales de classe et aux processus de socialisation au sein des cellules familiales voient le jour. L'ordre du genre n'est donc ni aboli ni complètement reproduit : il repose sur des principes de hiérarchisation et de classement spécifiques, conduisant à produire de nouvelles formes d'inégalités.

Dans la suite de cette conclusion, je reviens sur les enseignements plus généraux que cette thèse permet de tirer quant aux dynamiques sociales qui accompagnent la popularisation de la morale sexuelle égalitaire et la diffusion de cette norme de réflexivité. Je reviens successivement sur les six principaux mécanismes sociaux qui ressortent de façon transversale des analyses. À chaque fois, je m'appuie dans un premier temps sur les résultats de la thèse afin de rendre le mécanisme visible, avant de proposer des pistes pour en affiner la compréhension.

Le consentement au cœur de luttes entre objectivité et subjectivité

Les débats autour du consentement sont nombreux et ne sont pas récents. Pour les juristes qui cherchent à tracer la frontière entre violences et sexualité, les débats portent en France sur les conditions d'absence du consentement (ou de présence dans d'autres pays) : quels sont les critères d'absence de consentement ? Puis, comment repérer la survenue de violence physique et morale ? Pour les philosophes qui s'interrogent sur la pertinence du recours au consentement comme condition nécessaire et suffisante à la « bonne » sexualité, les débats se concentrent sur les circonstances susceptibles d'entraver l'autonomie individuelle et donc de contrevenir à l'expression de la volonté individuelle.

Ce travail de recherche a montré qu'avec la diffusion de la culture du consentement, ces débats se popularisent. Désormais, les femmes comme les hommes enquêtés sont tenus à

avoir un avis sur la question du consentement et sont plus ou moins régulièrement amené.es à échanger sur le sujet, voire à confronter des opinions divergentes. Globalement, il existe un consensus sur l'importance cruciale du consentement. Pour tout le monde, la sexualité doit être consentie sinon c'est un viol. Et pour tout le monde, le viol c'est mal. En revanche, la définition de ce qu'est une sexualité consentie est loin de faire l'unanimité. Deux positions s'affrontent. Une position que j'appelle « objectiviste » (qui conduit à défendre la présomption d'innocence) et une autre que je désigne de « subjectiviste » (qui véhicule le principe du « je te crois »). Ces conflits définitionnels rappellent finalement que la qualification de la violence est un enjeu de luttes (Cardi et Pruvost, 2012).

La première consiste à penser que le consentement est un fait objectif : il est possible de repérer la présence ou l'absence de consentement à partir de l'analyse du déroulement concret de l'accès à la sexualité, c'est-à-dire à partir de l'ensemble des gestes, comportements et attitudes adoptés par les partenaires, ainsi que du contexte dans lequel s'inscrit l'interaction. Parmi les personnes interrogées, cette position est majoritairement défendue par les hommes et par les femmes qui sont né.es avant le début des années 1980 qui se sont construit.es sur la conviction d'être des individus autonomes et libres.

La position « subjectiviste » consiste, pour sa part, à penser que le consentement ne renvoie pas à un ensemble stabilisé d'actes objectivables par un.e observateur/rice extérieur.e : le consentement serait un état psychique que seule la personne concernée pourrait évaluer. Dans cette perspective, il est possible de s'engager dans un rapport sexuel en pensant être consentant.e puis faire évoluer son regard sur la situation et finalement considérer que l'expérience n'était pas consentie. Il est également possible de participer à un rapport sexuel sans être consentant.e mais sans qu'aucun geste ne laisse paraître cette absence de consentement. Au sein de mon corpus, cette position concerne principalement les femmes et notamment celles qui sont nées après le début des années 1980 et plus encore après le début des années 1990 ainsi que celles qui appartiennent à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures. De fait, ce sont celles qui se trouvent dans les conditions les plus favorables pour concevoir les analyses féministes et thérapeutiques de la sexualité comme légitimes et qui sont le plus susceptibles de se trouver dans une configuration relationnelle compatible avec les normes qui accompagnent la vision « subjectiviste » du consentement (célibat ou partenaire pour lequel la sexualité n'est pas un enjeu crucial). Toutefois, certains hommes adhèrent également à une vision « subjectiviste ». Ils ont en commun de juger légitimes les analyses

féministes de la sexualité, d'avoir subi des violences symboliques dont les effets durables les amènent à développer par analogie de l'empathie pour les femmes et de voir leur conception du consentement validée par leur entourage et notamment par des hommes.

Pour les femmes comme pour les hommes, la conception « subjectiviste » du consentement est étroitement associée à l'expérience personnelle qu'elles et ils ont fait des violences symboliques. L'expérience de telles violences leur fait prendre conscience du poids de l'intériorisation des contrôles ainsi que de la force d'immobilisation de la violence et les amène à comprendre qu'il est possible de ne pas exprimer de refus alors même que l'on ne souhaite pas participer à l'acte sexuel, et ce quand bien même le partenaire n'exerce pas de contrainte explicite. Ainsi, le consentement est aujourd'hui au cœur de luttes qui ne résultent pas seulement de divisions idéologiques découlant de socialisations politiques différenciées mais qui proviennent également de l'expérience personnelle de la violence. Celles et ceux ayant vécu des violences symboliques dont elles et ils ont pris conscience tendent à adhérer à une conception « subjectiviste » du consentement tandis que celles et ceux ayant moins fortement été marqué.es par des violences symboliques ou ne les identifiant pas comme telles souscrivent à une conception « objectiviste » du consentement.

Les résultats de cette thèse sont toutefois empiriquement limités car les personnes interrogées sont nées entre 1954 et 2001. Aussi, les analyses portent exclusivement sur des femmes et des hommes qui ont vécu leur enfance et leur adolescence (et même pour l'immense majorité leur entrée dans la sexualité) avant le début du moment MeToo. Les enquêté.es ont été socialisé.es à la sexualité dans un contexte où la question du consentement était largement moins fréquemment abordée ou bien exclusivement évoquée sous un angle « objectiviste » – il faut respecter le « non » si un refus est manifesté (Amsellem-Mainguy, Cheynel et Fouet, 2015). Même chez les hommes âgés de 24 à 34 ans au début des années 2020, l'apprentissage de la sexualité au cours de la jeunesse est essentiellement passé par des discussions « entre mecs » lors desquelles il s'agissait d'exprimer son désir sexuel et de mettre en scène sa sexualité plutôt que de parler des questions de désir et de plaisir féminins (Blum et Santelli, 2023). Par ailleurs, le vécu personnel et la parole individuelle gagnent en légitimité dans l'espace public depuis ces dernières années – en témoigne par exemple l'affaiblissement de l'influence de la presse traditionnelle en faveur de nouveaux supports numériques tels que les podcasts. Or, on peut supposer que la revalorisation de la parole de chacun.e favorise la diffusion de la position subjective. Observerait-on dès lors la même partition – personnes ayant subi des violences

symboliques adhérant à la vision « subjectiviste » vs personnes occupant des positions de domination souscrivant à la vision « objectiviste » – chez les jeunes né.es à la fin des années 2000 et après ? Les hommes n’ayant pas subi de violences symboliques nourrissent-ils, du fait de leur imprégnation précoce par les nouveaux scénarios culturels une vision « subjectiviste » du consentement ? De nouvelles recherches auprès des générations les plus récentes permettront d’interroger ces éventuels changements.

Le déplacement de la violence dans les scripts sexuels

La diffusion de la culture du consentement qui s’est largement intensifiée depuis le début du moment MeToo est étroitement imbriquée à la mise en lumière de la très forte fréquence des violences sexuelles vécues par les femmes. C’est avant tout pour éviter les situations de viols et d’agressions sexuelles que les hommes sont sommés de respecter le consentement de leur partenaire et que les femmes sont enjointes à respecter leur propre consentement (Mendes, Ringrose et Keller, 2018). Autrement dit, le modèle de « bonne » sexualité égalitaire vise à éradiquer la violence résultant de la contrainte ressentie qui peut s’exercer au début des scripts sexuels.

La thèse a donné à voir la forte influence qu’exerce, dans ce contexte, le consentement sur les représentations individuelles du « bon » rapport sexuel : les femmes comme les hommes interrogé.es, y compris celles et ceux qui se réfèrent à la morale sexuelle libérale et même conservatrice, considèrent que le consentement est indispensable pour s’engager dans une relation sexuelle. Bien que tout le monde n’ait pas la même vision de ce qu’implique concrètement un « bon » rapport sexuel en termes de comportements adoptés, le recours à la violence dans les scénarios d’accès à la sexualité est, d’une manière générale, de moins en moins toléré.

Dans les scripts interpersonnels et intrapsychiques, la violence semble s’exprimer de plus en plus souvent sous une nouvelle forme dans le type d’actes sexuels réalisés. En effet, les enquêté.es né.es après le début des années 1990 font souvent – et largement plus fréquemment que les anciennes générations – le récit de rapports sexuels incluant des pratiques qu’elles qualifient de « BDSM *soft* » et qui supposent le recours à une forme de violence physique soit parce qu’elles génèrent de la douleur (comme c’est le cas des étranglements, des claques et des fessées, des griffures, des cheveux tirés) soit parce qu’elles contraignent fortement leurs mouvements (à l’instar du recours aux menottes). Elles rapportent également avoir participé à

des scénarios mettant en scène une soumission féminine (fellations à genoux avec les mains attachées dans le dos, gorges profondes, éjaculations faciales *etc.*). Contrairement aux expériences non souhaitées qui produisent des dissonances psychiques chez celles et ceux qui adhèrent à la morale sexuelle égalitaire, ces expériences de violence physique ou symbolique n'entraînent pas des répercussions de telle ampleur. Chez les hommes interrogés, elles suscitent rarement de la culpabilité et de la honte. Chez les femmes, elles peuvent provoquer des questionnements mais elles ne débouchent pas sur des spirales d'autodévalorisation. Les premiers présentent en entretien leurs pratiques comme des goûts érotiques, propres à leur personnalité, et n'y voient aucun enjeu politique. Les secondes ont des réactions plus diverses. Certaines déclarent se sentir mal à l'idée de performer dans la sexualité la domination masculine. Cependant, si la participation à des expériences non souhaitées provoque presque systématiquement de fortes émotions de honte et de culpabilité, les pratiques sexuelles impliquant une forme de violence physique ou symbolique n'ont pas de répercussions aussi lourdes. Au contraire, certaines femmes enquêtées voient même dans ces expériences sexuelles une preuve de leur libération sexuelle et donc de leur émancipation des normes.

Tandis que la culture du consentement se diffuse et que de nouveaux modèles de conduite sont véhiculés pour éviter toute situation de sexualité contrainte, les fantasmes incluent pour leur part de plus en plus de scénarios de viol. Par rapport aux enquêtés appartenant aux générations nées avant 1990, les personnes nées depuis le début des années 1990 sont plus nombreuses à évoquer, lors des entretiens, des fantasmes impliquant des mises en scène de viol, de kidnapping, de double-pénétration forcée. Le fait que les individus (en particulier dans le cas des femmes) aient de tels fantasmes ne signifie pas qu'elles souhaitent les mettre en application dans leurs scripts interpersonnels. Ces scripts intrapsychiques donnent plutôt des indications sur le contenu des supports par lesquels les individus apprennent à désirer. Dans son enquête sur les fantasmes masculins conduite auprès d'hommes hétérosexuels, gays et bisexuels consommateurs de pornographie, Florian Vörös (2020) constate qu'en visionnant des vidéos pornographiques, les usagers développent des techniques de couplage entre les séquences d'images auxquelles ils sont exposés et leurs perceptions corporelles. Comme les représentations explicites de la sexualité ne sont pas si fréquentes, on peut supposer que la pornographie constitue l'une des principales sources de socialisation au désir (Pagiusco, 2022). Or il semblerait que si la popularisation de la culture du consentement se traduit par la circulation de nouveaux scripts de « bonne » sexualité, les scripts pornographiques *mainstream*

(c'est-à-dire ceux disponibles sur les plateformes vidéo qui ont les audiences les plus importantes et qui touchent désormais aussi les femmes) échappent en grande partie à cette influence et continuent de faire circuler des scénarios impliquant violence masculine et soumission féminine (Bridges et al., 2010). Ainsi, tout se passe comme si la prise d'importance de la morale sexuelle égalitaire s'accompagnait d'un double déplacement de la violence dans les scripts sexuels : un déplacement temporel dans les scripts interpersonnels (de la genèse de la sexualisation de l'interaction au déroulement du rapport sexuel) d'une part ; un déplacement vers le psychique d'autre part.

Les matériaux mobilisés dans la thèse ont permis d'apporter un éclairage précis de ce qui se joue au niveau des scripts culturels et des scripts interpersonnels, dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Si une place importante a été accordée à la vie psychique, ce sont principalement les cadres interprétatifs mobilisés qui ont été investigués. Les fantasmes ont été évoqués mais n'ont pas donné lieu à des analyses véritablement approfondies faute d'éléments empiriques suffisants. Des recherches futures, prévoyant des dispositifs méthodologiques adaptés (des carnets de fantasmes, une recension des vidéos pornographiques consultées...), seraient les bienvenues pour étudier les fantasmes dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Il serait sans doute heuristique d'interroger l'influence socialisatrice de la pornographie – au côté d'autres instances de socialisation – afin de pouvoir apporter des éléments de réponses à la question des effets de la pornographie. On éviterait ainsi les écueils de la situation actuelle où se dressent pour seules alternatives les nombreuses condamnations de la pornographie par les pouvoirs publics, les parents, les éducateurs/rices et les psychologues d'une part ; et, d'autre part, les discours des sociologues de la sexualité qui, pour rompre avec le sens commun, dénoncent la « panique morale des adultes » face à la pornographie (Bozon, 2012) en affirmant, travaux sur la réception à l'appui, que l'exposition à des produits culturels n'induit pas d'effets mécaniques. Si regarder des vidéos ne signifie pas que les pratiques adoptées sont entièrement déterminées par le contenu visionné, il semble toutefois difficile de penser que ces vidéos n'exercent aucune influence – ne serait-ce que parce que ces vidéos présentent un grand nombre de similitudes, qu'elles sont souvent consommées de façon répétée et qu'il s'agit là de l'un des seuls vecteurs représentant explicitement des scénarios sexuels. Une sociologie des implications de la pornographie sur les fantasmes et le déroulement concret des rapports sexuels reste à faire, notamment en France. Les prochaines recherches pourraient s'inspirer du travail qu'a mené Christine Détrez (2024). En analysant un

corpus de produits culturels et de sources médiatiques et en interrogeant des jeunes âgé.es de 13 à 25 ans, la sociologue a montré que les représentations de l'amour des jeunes sont fortement travaillées par les produits culturels qu'elles et ils consomment – et notamment par les séries TV. Elle cite l'exemple particulièrement éloquent d'une journaliste fortement influencée par la relation de Blair Waldorf et Chuck Bass dans *Gossip Girl* qui en vient à associer le véritable amour « celui dont on rêve tou.tes » à la souffrance, la violence et la destruction.

La place centrale de la sexualité dans la vie sociale

Dans son article intitulé « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? », Isabelle Clair (2013) défend l'idée selon laquelle la sexualité est un foyer – parmi d'autres – de fabrication du genre, c'est-à-dire « une source d'organisation de la complémentarité (et donc d'asymétrie) entre les groupes de sexe » (p.112). Cette thèse traverse l'ensemble de ses recherches conduites entre les années 2000 et 2020 auprès de jeunes âgé.es de 15 à 20 ans résidant dans des cités d'habitat social de la banlieue parisienne, dans des villages situés dans le Centre et dans les Pays de la Loire, puis dans le quartier des Batignolles à Paris. La sociologue constate en effet que, sur ses trois terrains, l'entrée dans la conjugalité hétérosexuelle déclenche chez les filles un processus de féminisation (Clair, 2023).

Plusieurs études empiriques, menées pour la plupart aux États-Unis, font à la même période un constat similaire. Brian N. Sweeney (2014) donne par exemple à voir comment les expériences sexuelles des étudiants inscrits dans une grande université publique située dans le Midwest et réputée pour être une *party school* (« université dans laquelle la vie festive occupe une place centrale ») jouent un rôle déterminant dans la construction de leur masculinité : pour accéder à un statut social élevé au sein de leurs groupes de pairs, les hommes doivent multiplier les conquêtes sexuelles avec des partenaires jugées *sexy*. De même, à partir de son enquête conduite auprès d'hommes jamais mariés ou divorcés âgés de 40 à 62 ans, Beth A. Eck (2014) montre que le rapport à la sexualité occupe une place centrale dans la manière d'être un homme à tous les âges de la vie mais que les attitudes valorisées évoluent au fil du temps : si, pour incarner une masculinité proche de la forme hégémonique, les hommes doivent au cours de leur vingtaine multiplier les histoires d'un soir, ils doivent au contraire, à partir du milieu de leur trentaine, éviter la sexualité sans sentiments de façon à témoigner de leur maturité. Ainsi l'idée selon laquelle la sexualité est un lieu de production du genre (et donc un objet d'étude

sociologique important) est une thèse bien établie chez les chercheurs/euses en études de genre et ce, depuis les travaux pionniers de Gayle Rubin (1998).

Cette recherche doctorale montre qu'avec la diffusion de la culture du consentement, l'idée selon laquelle la sexualité est une source de genre se retrouve aussi dans les discours publics et même dans les récits des individus. De fait, pour les personnes interrogées, leurs comportements sexuels et leurs discours sur le sujet contribuent à définir quel type de femme et d'homme elles et ils sont. Non seulement parce ce qu'elles pensent que les comportements et discours en matière de sexualité influencent ce que les autres vont dire et penser d'elles mais aussi parce qu'elles considèrent que leurs conduites et opinions sexuelles disent en soi quelque chose d'elles. En particulier, les hommes adhérant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire estiment que s'ils ont fait vivre une ou plusieurs expériences non souhaitées à l'une ou plusieurs de leurs anciennes partenaires, c'est qu'ils étaient insuffisamment civilisés, repoussants ou autocentrés. Les femmes se référant à la morale sexuelle égalitaire considèrent le fait d'avoir participé à des expériences sexuelles dont elles n'avaient pas envie comme des indicateurs de leur soumission ; soumission qu'elles attribuent au manque de respect qu'elles auraient pour elles-mêmes. Or elles pensent que ce manque de respect de soi est lié à certains traits de leur personnalité et notamment à leur manque d'assurance, à leur forte émotivité ou encore à leur naïveté. Autrement dit, les individus qui sont les plus sensibilisés à la culture du consentement ont tendance à interpréter leurs comportements et attitudes sexuelles comme des indicateurs de qui ils sont dans la vie en général.

Ce travail doctoral a également mis en exergue le fait que la diffusion de la culture du consentement s'accompagne d'une diversification des figures repoussoirs. Les recherches sont nombreuses, en France comme aux États-Unis et ailleurs, à avoir montré que les conduites sexuelles des femmes sont, depuis plusieurs siècles et dans tous les milieux sociaux, très largement contraintes par le risque de se voir accoler le stigmate de la « pute » (Armstrong et al., 2014 ; Clair, 2023b ; Rebreyend, 2008). En miroir, celles des hommes sont influencées par la peur d'être étiquetés de « pédé » (Clair, 2023b ; Pascoe, 2007). À cet égard, les entretiens font ressortir une nouvelle dynamique : avec la popularisation d'un système normatif fondé sur une grille de lecture en termes de genre et un idéal d'épanouissement personnel, de nouveaux pôles répulsifs apparaissent. Pour les femmes, il s'agit aussi de n'être ni « prudes » (car il faut se réaliser dans et par la sexualité) ni « soumises » (car il faut s'émanciper de la domination masculine) ; pour les hommes l'enjeu est également de ne pas être des « forceurs ». Or, cette

multiplication des identités de genre fonctionnant comme des contre-modèles exacerbe ce qui se joue autour de la sexualité. Auparavant, la sexualité était surtout associée à des mécanismes d'exclusion : celles et ceux qui portaient le stigmate du « pédé » ou de la « pute » étaient ostracisés des sociabilités. L'enjeu pour les individus consistait alors surtout à éviter d'être associés à ces figures : les femmes prenaient garde d'apporter des preuves de leur réserve sexuelle et les hommes s'attachaient à montrer qu'ils étaient sexuellement actifs. Désormais, la dynamique est moins binaire : comme il faut jongler entre plusieurs injonctions et éviter plusieurs interdits, les positions qu'il est possible d'occuper sont plurielles et hiérarchisées entre elles. Face à cette multiplication des impératifs sociaux, les enquêté.es passent du temps à réfléchir à leurs conduites et s'efforcent de se montrer inventifs/ves de façon à trouver le juste milieu entre les différents pôles répulsifs.

Cette thèse suggère enfin qu'avec la diffusion de la culture du consentement, les manières de parler et de se comporter en matière de sexualité donnent accès à différents niveaux de prestige dans un ensemble de situations de la vie sociale. La visibilité de la question du consentement dans l'espace public ainsi que la façon dont elle est abordée – souvent en lien avec des témoignages individuels – conduisent, d'une façon générale, les enquêté.es à parler de sexualité plus souvent et avec des interlocuteurs/rices plus varié.es qu'elles et ils ne le faisaient par le passé. En particulier, les personnes interrogées appartenant aux nouvelles générations et/ou à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures rapportent elles-mêmes en entretien que la sexualité donne fréquemment lieu à des discussions entre partenaires érotiques, entre ami.es et même parfois au sein de la sphère professionnelle. Dans ce contexte, les situations dans lesquelles les opinions et les comportements en matière de sexualité font l'objet de jugements (soit positifs, soit négatifs) sont de plus en plus nombreuses et diverses. Les femmes interrogées appartenant à ces milieux sociaux qui paraissent sexuellement épanouies et les hommes interrogés appartenant à ces milieux sociaux qui semblent être des « gars *safe* » gagnent du prestige au sein de leur entourage. Au contraire, celles qui sont soupçonnées d'être des « putes », des « prudes » ou des « soumises » de même que ceux qui sont suspectés d'être des « forceurs » sont infériorisés dans leurs groupes de sociabilités. En ce sens, la sexualité occupe, dans certaines circonstances, une place inédite dans les logiques de classements sociaux.

La thèse laisse ainsi penser que la sexualité occupe aujourd'hui une place centrale dans la vie sociale, sur au moins trois dimensions. D'abord, elle a montré que les individus

envisagent leurs conduites sexuelles comme un baromètre identitaire. Ensuite, elle a également souligné que les femmes et les hommes déploient des efforts et dépensent beaucoup d'énergie pour concilier les injonctions contradictoires en matière de sexualité et naviguer entre plusieurs figures repoussoirs. Enfin, elle a mis en évidence que les opinions et comportements en matière de sexualité constituent de puissants outils de hiérarchisation statutaire au sein des groupes de sociabilité.

Certes, ces résultats proviennent d'une enquête portant sur la sexualité et on peut dès lors me reprocher que l'importance que j'attribue à la sexualité est en fait un *artefact* de mon dispositif méthodologique – si j'avais travaillé sur les tâches domestiques, j'en aurais probablement déduit que celles-ci sont cruciales. Je pense néanmoins que les enjeux associés à la sexualité qui ressortent des entretiens ne découlent pas seulement de mon propre intérêt de recherche et de mon guide d'entretien. En effet, dans les travaux que j'ai présentés sur la répartition du travail domestique, on constate par exemple que les femmes aspirant à un idéal égalitaire mais qui ont une division plus traditionnelle que souhaité ne s'engagent pas dans des spirales d'autodévalorisation. Elles développent des justifications pour en rendre compte et semblent dès lors non seulement moins y penser mais aussi déployer moins d'efforts pour se transformer (Daminger, 2020 ; Hochschild et Machung, 1989). Cependant, pour s'en assurer il serait intéressant de recourir à d'autres méthodologies qui, par construction, ne conduisent pas les enquêtés à parler de sexualité. Par exemple, il serait heuristique de réaliser des ethnographies de groupes de sociabilité dans différents milieux sociaux et de différents âges afin d'examiner les liens entre sexualité et hiérarchies de statut au sein de groupes de pairs. Une telle méthodologie permettrait d'observer finement comment le rapport à la sexualité des membres du groupe joue sur la distribution de pouvoir d'influence. Qui choisit les activités, les sujets de conversation ? Comment ces personnes parlent-elles de sexualité ? Dans quels types de relations celles-ci sont-elles engagées ? Existe-t-il un lien entre leur prestige et leurs manières d'être et d'agir en matière de sexualité ou bien d'autres variables sont-ils plus déterminants ?

Le pouvoir stratifiant des cadres interprétatifs mettant la focale sur la dialectique domination/soumission

La culture du consentement encourage et valorise la réflexivité reposant sur la mobilisation d'outils analytiques qui mettent la focale sur les mécanismes de domination et de

soumission : le fait de repenser à sa trajectoire et de relire son vécu à l'aune des grilles féministes et thérapeutiques est perçu comme émancipateur. En repérant et en requalifiant les situations dans lesquelles leur propre consentement ou celui de leur partenaire pose question, les individus sont supposés pouvoir faire sens de leurs émotions négatives. Par prolongement, ce travail d'interprétation doit leur permettre de modifier leurs comportements de façon à éviter, à l'avenir, de prendre part à de tels rapports sexuels.

Consacrée à l'étude de la sexualité et des rapports de genre dans un contexte de diffusion de la culture du consentement, cette thèse m'a dès lors amenée à me focaliser sur les processus interprétatifs qui soutiennent la trame de la vie sexuelle, et à examiner leurs effets sociaux. Je me suis en particulier demandé dans quelle mesure et comment ces moments d'analyse rétrospective participent à la production d'inégalités sociales de genre et, dans une moindre mesure, de classe et de génération. Dans la littérature, l'étude des inégalités entre les sexes a donné lieu à deux types d'analyse : des analyses qui accordaient de l'importance à la matérialité puis, à partir des années 1980, des analyses qui mettaient avant tout l'accent sur les questions de langage, de représentations et de subjectivité (Barrett, 1992). Ces deux perspectives – l'approche matérialiste d'un côté, l'approche culturelle de l'autre – ont parfois été mises en opposition, comme si l'existence des inégalités entre les sexes provenait soit davantage des relations matérielles soit davantage des représentations, le rôle de l'un des deux étant nécessairement plus déterminant. Pourtant, comme le défend Stevi Jackson (2009 [2001]), et comme le soulignait déjà Christine Delphy (2001 [1998]), il est nécessaire, pour comprendre les inégalités de genre, de tenir compte de l'ensemble des aspects de la vie sociale quotidienne, c'est-à-dire aussi bien la forme prise par les interactions que le sens qui leur est donné par les participant.es.

Dans mes analyses, j'ai accordé une place plus importante à la dimension symbolique qu'à l'aspect matériel mais je ne pense pas que celle-ci compte davantage – je suis convaincue que le déroulement concret des scripts sexuels et la mise en jeu des corps au cours des rapports sexuels jouent également un rôle central dans la production d'inégalités. Mon objectif n'est pas de soutenir l'idée selon laquelle les expériences ne sont violentes que parce que les femmes les interprètent comme non consenties. Pour le dire autrement, je n'adhère pas à une vision entièrement constructiviste qui consisterait à dire que c'est la qualification qui produit la violence et que celle-ci n'existe pas en dehors d'elle. Le rôle de la corporéité et du moment où l'expérience est vécue apparaît de manière flagrante dans le cas des violences sexuelles subies

par les enfants : lorsqu'un.e enfant âgé.e de 4 ans se fait violer par son père, l'enfant est exposé.e à de la violence, bien qu'elle ou il ne dispose ni du langage ni des outils de pensée pour faire sens de ce qui se produit. Cet exemple est parlant parce qu'il fait consensus mais il en va de même pour les rapports sexuels vécus à l'âge adulte et dans des relations amoureuses. Dans cette thèse, j'ai choisi de me concentrer sur l'interprétation plutôt que sur la matérialité des gestes, des comportements et des expériences pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'en matière de sexualité les mécanismes concrets par lesquels les cadres interprétatifs interviennent dans la stratification sociale ont jusque-là été peu investigués. Ensuite, parce que ceux-ci apparaissent de façon particulièrement saillante dans un contexte de diffusion de la culture du consentement. Enfin, parce que j'ai recueilli des matériaux riches d'enseignements à ce sujet.

Ainsi, dans la thèse, j'ai pris au sérieux les phases introspectives se déroulant *a posteriori* des rapports sexuels. Lorsque les femmes interrogées adhèrent à la morale sexuelle égalitaire et interprètent leur participation à des expériences sexuelles non souhaitées comme la preuve de leur soumission aux hommes et comme un révélateur de certains de leurs traits de caractère (manque d'estime de soi, naïveté, émotivité...), elles s'engagent dans des spirales d'autodévalorisation, qui ne sont pas sans effet concret : elles limitent leur latitude d'action en situation sexuelle mais aussi plus largement dans leurs relations affectives, et potentiellement dans un ensemble de contextes sociaux non directement liés à la sexualité. Parce qu'elles se jugent « nulles », elles se trouvent paralysées et n'osent plus ni agir, ni prendre des initiatives, ni faire des propositions. Autrement dit, l'assignation d'une telle signification à leurs expériences sexuelles tend à restreindre leurs marges de manœuvre.

Les enquêtées qui envisagent leur participation à des expériences non souhaitées comme la conséquence d'un fait extérieur à elles-mêmes ne connaissent pas un effritement de l'estime qu'elles ont d'elles-mêmes d'une telle ampleur. Celles qui envisagent leur survenue comme quelque chose d'inéluctable du fait de données biologiques (comme c'est le cas par exemple des femmes souscrivant à un modèle de « bonne » sexualité conservateur) ; celles qui envisagent leur survenue comme le produit du fonctionnement de la société, et en l'occurrence de la domination masculine (comme c'est le cas des personnes adhérant à une lecture exclusivement sociologique non combinée à des cadres interprétatifs issus des savoirs thérapeutiques) ; ou encore celles qui envisagent leur survenue comme étant de la faute de leur partenaire (comme c'est parfois le cas des interviewées qui adhèrent à une morale sexuelle libérale) ne sortent pas indemnes de telles expériences et aussi tendance à se dévaloriser.

Cependant, on n'observe pas, dans leurs entretiens, de spirale d'autodévalorisation. Dans ces cas de figure, il semblerait que les enquêtées se déprécient surtout parce qu'elles éprouvent, à la suite de ces expériences mais aussi dans d'autres situations, des émotions de tristesse, de désespoir, de lassitude qu'elles ne comprennent pas.

Pour expliquer cette différence, je fais l'hypothèse que lorsque les femmes n'interprètent pas leurs expériences non souhaitées sous l'angle de la violence et de la soumission mais les vivent tout de même comme un traumatisme, ces expériences produisent des effets socialisateurs durables. Les femmes concernées sont amenées à revivre l'expérience et la violence qui lui est associée dès qu'elles traversent une situation présentant des similitudes avec l'événement originel (Lignier, 2023). Au contraire, dans les cas où les femmes interprètent leurs expériences non souhaitées sous l'angle de la violence et de la soumission, l'événement traumatique est circonscrit à une situation spécifique, associés à un contexte spatio-temporel et relationnel délimité. En ce sens, les coûts engendrés sont plus limités. En revanche, ces enquêtées estiment souvent être responsables de la violence subie et tirent donc une série de conclusions identitaires négatives sur elles-mêmes.

Les répercussions produites par les lectures en termes de soumission sont d'autant plus fortes que celles-ci ont aussi tendance à ajouter une idée d'intentionnalité de domination de la part de leurs partenaires. Elles ne considèrent pas seulement que ceux-ci engagent un rapport sexuel parce qu'ils en ont envie et qu'ils ont le privilège de pouvoir satisfaire cette envie, sans se questionner davantage, du fait de leur appartenance au sexe dominant. Elles ont également l'impression que leurs partenaires engagent des rapports sexuels sans tenir compte de leurs propres ressentis car ils les méprisent individuellement et ne leur accordent aucune valeur. Or, cette interprétation produit chez elles des souffrances. En pensant que leurs partenaires se sentent supérieurs, les considèrent comme des objets et les instrumentalisent, elles en viennent à douter elles-mêmes de leur valeur – leur mépris serait-il fondé ? Un tel diagnostic les fragilise encore davantage et limite leur capacité d'agir. Pourtant, les entretiens menés auprès des hommes laissent penser que ce n'est pas systématiquement le cas, loin de là. Bien sûr, la lecture des enquêtées n'est pas uniquement le produit de leur socialisation idéologique mais procède également d'expériences vécues par le passé – ou vécues par d'autres et racontées.

Finalement, les analyses développées dans le cadre de cette recherche laissent penser que la mobilisation de cadres interprétatifs mettant la focale sur la dialectique domination/soumission a des effets mitigés pour les personnes qui, dans ces grilles de lecture,

occupent la position de dominée. D'un côté, le recours à de tels cadres interprétatifs légitime des états de mal-être et de santé mentale dégradée, tout en fournissant des outils utiles pour éviter de vivre de façon répétée les expériences à l'origine des troubles. D'un autre côté, le recours à de tels cadres interprétatifs ouvre *a posteriori* sur des dynamiques de dépréciations de soi. Les femmes voient dès lors dans leur personnalité de nombreux défauts et, pensant que leur partenaire les méprise, elles se questionnent sur leur valeur.

Ce constat n'est pas un résultat définitif mais plutôt une esquisse de résultat ouvrant des pistes qui mériteraient d'être approfondies à partir d'autres terrains. Il s'agirait d'étudier dans quelles conditions socioculturelles, interactionnelles, relationnelles et individuelles, la mobilisation des cadres interprétatifs mettant la focale sur la dialectique domination/soumission donne la possibilité d'exercer du pouvoir dans de nouvelles situations et dans quelles conditions une telle interprétation limite la latitude d'action ? À ce titre, on pourrait étudier à quelles conditions les lunettes de la domination masculine permettent aux femmes de gagner du pouvoir dans la construction de relations amoureuses, de quelles manières et dans quelles situations ? On pourrait aussi explorer à quelles conditions les lunettes de la race et du privilège blanc permettent aux personnes racisées de regagner du pouvoir dans les interactions se déployant dans la sphère professionnelle, amoureuse ou amicale, et dans quelles conditions celles-ci produisent un effet contraignant ? Par exemple, que se passe-t-il pour les personnes racisées qui interprètent les commentaires pétris de stéréotypes raciaux de leur interlocuteur/rice blanc. he, comme une marque de mépris et une volonté de les inférioriser ? Que se passe-t-il lorsqu'elles y voient plutôt le signe d'un malaise de l'allocataire qui, paniquant et ne sachant que dire, puise dans le stock de représentations collectives pour réagir ? La question du rôle des interprétations dans les parcours de vie a commencé à être investigué en sociologie du handicap (Bouchet et Boudinet, 2022) et mérite d'être davantage creusée, entre autres dans le cas des parcours amoureux et sexuels.

Les situations d'ambiguïté, sites d'observation des rapports de pouvoir

Avec la diffusion de la culture du consentement, de nombreuses situations sexuelles produisent de la confusion. Que les personnes vivent ces expériences, qu'elles en sont témoins ou qu'elles en entendent parler, elles peuvent hésiter entre plusieurs interprétations. Le rapport sexuel était-il consenti ou s'agissait-il d'un viol ou d'une agression ? La visibilité grandissante, dans les débats publics, de témoignages relatant des expériences sexuelles dans lesquelles la

question du consentement pose problème conduit certains individus à s'interroger sur les critères du non-consentement. C'est en particulier le cas des femmes, des générations nées après le début des années 1990 et des personnes appartenant à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures. Ces personnes en viennent alors à remettre en question certains de leurs présupposés, comme par exemple l'idée selon laquelle le défaut de consentement ne se limite pas aux situations où un « non » est explicitement formulé. En d'autres termes, la diffusion de la culture du consentement amplifie l'incertitude en matière de sexualité.

En travaillant sur les recompositions de la sexualité et des rapports de genre dans un contexte de diffusion de la culture du consentement, les situations d'ambiguïté se trouvent au cœur de mon objet de recherche. Dans les entretiens, les récits confus d'interactions sexuelles sont fréquents : en particulier, les femmes qui adhèrent au modèle de « bonne » sexualité égalitaire décrivent l'indétermination dans laquelle elles se trouvent au moment de les vivre mais aussi *a posteriori*, dans les moments d'introspection, quand elles cherchent à en faire sens.

Les analyses laissent penser que le fait de poser un cadre interprétatif sur une situation et de l'imposer aux autres est un véritable levier de pouvoir. De fait, la personne qui définit la situation contribue à faire exister la réalité telle qu'elle souhaite que celle-ci soit et peut dès lors bénéficier d'une série de ressources sociales. En effet, parmi les femmes et les hommes interrogé.es, celles et ceux qui finissent par décider comment interpréter la situation et l'ont fait valider par des personnes tierces, reçoivent du soutien de la part de leur entourage et bénéficient d'une forme de reconnaissance sociale. Les enquêté.es décrivent avec aplomb leurs expériences sous le prisme qu'elles et ils ont choisi, en laissant peu de place à leurs interlocuteurs/rices pour les contester. Ce faisant, elles sont vues comme des modèles et jouissent d'une influence sur leurs pairs. À l'inverse, la personne qui se voit imposer par d'autres une interprétation à ce qu'elle a elle-même vécu se trouve en proie à des perturbations car elle est incitée à faire concorder son vécu avec ce qui en est dit. Au sein de mon corpus, les interviewé.es qui ont le sentiment d'avoir été forcées mais qui se heurtent à des interprétations externes contredisant leur propre analyse, éprouvent plus souvent des émotions de honte et de culpabilité et s'engagent plus fréquemment dans des spirales d'autodévalorisation. De même, les enquêtées considérant ne pas avoir été violées – mais avoir choisi de participer à l'acte sexuel sans en avoir envie (pour éviter d'autres violences, pour obtenir autre chose *etc.*) manifestent de la colère contre les personnes qualifiant l'événement de viol en dépit de ce qu'elles en disent. Pour elles, il s'agissait d'un compromis servant leur intérêt. Elles estiment même parfois avoir dupé

leurs partenaires en leur faisant croire qu'elles avaient envie d'eux alors qu'elles acceptaient l'acte sexuel en nourrissant d'autres projets. De leur point de vue, dire que l'expérience qu'elles ont vécue relevait du viol ou de l'agression sexuelle les enferme dans un statut de victime et les dépossède de leur pouvoir. On retrouve d'ailleurs ce que disait Gayatri C. Spivak (2009 [1985]) à propos de l'étiquetage de certaines expériences féminines par d'autres comme des expériences violentes. La chercheuse constatait en effet qu'une telle qualification est susceptible de produire en elle-même de la violence car en disant à leur place ce qui s'est produit, on leur impose la réalité sans tenir compte de leurs propres systèmes de sens (qui peuvent aussi fonctionner comme des actes de résistance).

Or, les matériaux collectés dans le cadre de cette recherche montrent que tout le monde ne jouit pas des mêmes possibilités pour poser des cadres interprétatifs. Celles et ceux qui choisissent comment lire la situation sont celles et ceux qui ont le sentiment de connaître et de maîtriser les arguments étayant leur analyse d'une part, et qui ont dans leur réseau d'interconnaissances des personnes représentant pour elles et eux des figures d'autorité et défendant les mêmes interprétations d'autre part. Lorsque le cadre interprétatif qui prévaut conduit à envisager les expériences sexuelles ambiguës comme relevant de la sexualité ordinaire et banale, la personne qui l'impose manipule les savoirs provenant de la biologie et du droit et évolue souvent dans des cercles au sein desquels la morale sexuelle dominante est la morale conservatrice ou libérale. Dans les cas où le cadre interprétatif qui prime conduit à envisager les expériences sexuelles ambiguës comme relevant de la violence, la personne qui l'impose a une bonne maîtrise des analyses issues des savoirs féministes et thérapeutiques et évolue la plupart du temps dans des milieux sensibilisés à la morale sexuelle égalitaire. Ainsi, il semblerait qu'en matière de sexualité (mais aussi de façon plus générale) les situations d'ambiguïté soient un site d'observation privilégié des rapports de pouvoir.

Plusieurs recherches portant sur des situations d'ambiguïté tendent à suggérer que, dans le domaine des relations amoureuses et sexuelles, les hommes sont souvent ceux qui parviennent à tirer profit de l'ambivalence des situations car leur cadre interprétatif l'emporte. Par exemple, dans leur enquête menée auprès de lycéennes et de jeunes adultes, Christine Détrez et ses collègues (Détrez et al., 2023) constatent que les hommes utilisent le label de « crush » pour qualifier les sentiments qu'ils éprouvent pour la fille qui leur plaît, quand celle-ci est supposée être déjà « trop attachée » et œuvrer pour la mise en couple. Parce que le « crush » renvoie simultanément à un vaste ensemble de relations et leur permet d'éviter de se

dire « amoureux », les jeunes hommes peuvent « se protéger des choses (...) trop sérieuses », peut-être pour « profiter de [leur] jeunesse avant de se caser » pour reprendre l'expression d'Emmanuelle Santelli (2019), tout en se laissant la possibilité de vivre une histoire avec la cible de leur « crush ». La recherche conduite par Nicole Bedera (2021) en 2015 auprès d'étudiants inscrits dans une grande université étatsunienne va dans le même sens. La sociologue constate que les hommes enquêtés tirent profit de l'ambiguïté des situations sexuelles. En effet, quand ils ont envie de poursuivre la sexualisation de l'interaction, ils interprètent l'absence de parole et l'ambivalence des gestes de leurs partenaires au cours de leurs scénarios d'accès à la sexualité comme un signe de consentement.

Ma recherche portant sur la qualification des relations sexuelles dans un contexte de diffusion de la culture du consentement donne à voir un déplacement des rapports de pouvoir. Les situations sexuelles ambiguës ne sont plus systématiquement considérées comme consenties parce que le partenaire masculin le dit. De plus en plus souvent, ces situations donnent lieu à des débats et sont même parfois envisagées comme des violences parce que la partenaire féminine exprime son vécu subjectif et parce que celui-ci reçoit une certaine validation sociale. Certes, le déplacement est limité puisque l'imposition du cadre interprétatif porté par les femmes est située socialement et puisqu'elle ne va jamais de soi mais advient après de longues luttes. Cependant, le déplacement existe. D'autres études l'ont déjà souligné. Parmi elles, une recherche récente conduite par Jessica Kean et Denise Buiten (2024) auprès d'étudiants australiens âgés de 18 à 23 ans qui montre que les comportements sexistes, le harcèlement et les violences sont désormais perçus par les jeunes hommes comme inacceptables, témoignant ainsi de mutations dans la construction des masculinités. Ce déplacement se traduit par de fortes répercussions sociales – ne serait-ce que pour les hommes accusés qui se trouvent exposés à des sanctions, si ce n'est juridiques, du moins sociales (stigmatisation, exclusion sociale...). En attestent les affaires médiatiques et les récits collectés au cours des entretiens dans lesquels les hommes qui se voient accusés par leur partenaire ou leur ex-partenaire de les avoir violées des années auparavant. Ce phénomène montre bien que, pendant longtemps, c'est le cadre interprétatif masculin qui l'a emporté et que, depuis le début du moment MeToo, le cadre interprétatif féminin exerce une influence grandissante.

Si on observe un déplacement des rapports de pouvoir entre les sexes en ce qui concerne la qualification des violences sexuelles, la question est de savoir s'il s'agit là d'une dynamique spécifique à l'interprétation de l'accès à la sexualité, à la sexualité ou plus généralement à tout

ce qui a trait aux relations intimes ? Pour avoir de nouveaux éléments de réponse, une possibilité serait de prendre pour objet d'étude d'autres situations d'ambiguïté. Par exemple, il serait particulièrement heuristique d'étudier ce qui se joue en matière de qualification des relations. Des recherches américaines ont montré que, la majeure partie du temps, ce sont les hommes qui définissent la relation. En accusant leur partenaire d'être *needy* (« en manque d'affection ») ou « prises de tête », ils peuvent imposer une relation « légère » (Wade, 2017). À l'inverse, lorsqu'ils souhaitent s'engager dans une relation sérieuse, ils l'imposent à leur partenaire sous prétexte que celles-ci devraient se sentir chanceuses qu'un garçon souhaite être leur petit copain et pas seulement leur « plan cul » (Hamilton et Armstrong, 2009). Les jeunes femmes se retrouvent alors bloquées dans un couple qu'elles ne désiraient pourtant, au départ, pas former et en viennent parfois à s'engager dans des relations extra-conjugales comme solution de dernier recours pour avoir une raison légitime de quitter leur conjoint (Wilkins et Dalessandro, 2013). Avec la diffusion de la grille de lecture en termes d'asymétries de genre, les hommes conservent-ils le monopole de la définition de la relation ?

L'influence de la sociologie et les mutations de l'ordre du genre

Dans son ouvrage *La Gestion des risques. De l'antipsychiatrie à l'après-psychanalyse*, Robert Castel faisait l'hypothèse de la diffusion en France d'une « culture psychologique de masse » (Castel, 1981), c'est-à-dire d'un intérêt croissant pour les savoirs de la psychologie et d'un mouvement de pénétration des techniques « psy » (dont l'objectif est d'agir sur des situations de mal-être individuel en transformant ses manières de penser et/ou de se comporter) dans l'espace social. Trente ans plus tard, Olivier Schwarz (2011) constate à partir de son enquête auprès de conducteurs de bus de la RATP parisienne, que cette « culture psy » pénètre désormais jusque dans les classes populaires. Plusieurs études se sont alors intéressées aux effets sociaux d'une telle popularisation de la psychologie et ont montré que celle-ci tendait à renforcer les inégalités sociales de classe par l'intermédiaire de deux types de mécanisme : la pathologisation des problèmes sociaux liés aux inégalités sociales structurelles et l'attribution d'une responsabilité individuelle d'un côté (Salman, 2021) ; l'inégal accès aux produits du « bien-être » qui fonctionnent pourtant comme de véritables ressources pour parler de soi et pour s'ajuster aux réalités traversées (en raison de leur coût économique et de leurs affinités avec la socialisation scolaire et émotionnelle des classes moyennes et supérieures) de l'autre (Faure et Tralongo, 2023 ; Marquis, 2014).

La diffusion de la culture du consentement invite à nuancer l'hypothèse de la prédominance de la psychologie au détriment des autres savoirs disciplinaires et de la tendance à la psychologisation des problèmes sociaux. De fait, la thèse a montré que le modèle de « bonne » sexualité égalitaire qui a gagné en visibilité dans l'espace social ces dernières années repose sur une lecture constructiviste – les comportements sexuels sont perçus comme le résultat de processus sociaux – mettant l'accent sur la domination masculine. Elle a également souligné que cette grille de lecture provenant des études féministes et des sciences sociales influence les individus, notamment ceux appartenant aux nouvelles générations ou à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures. La pénétration des savoirs sociologiques dans l'espace social avait d'ailleurs déjà été observée par Agnès Van Zanten (2009) dans son enquête auprès de parents appartenant aux classes moyennes qui justifiaient le choix de l'école pour leurs enfants en invoquant le rôle reproducteur de l'école, les travaux de Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron ainsi que ceux de Christian Baudelot et Roger Establet à l'appui. Dans le cas de la sexualité, les enquêtés concernés ont eu tendance à mobiliser des concepts sociologiques comme celui du « genre », de « domination », d'« asymétrie », d'« hétéronormativité » parfois même de « socialisation » (ou « sociabilisation » pour se référer en réalité aux processus de socialisation et non aux sociabilités). Parfois, ces personnes citent même des auteurs/rices qu'elles n'ont pas nécessairement lus mais qu'elles ont entendus intervenir dans des podcasts.

Par ailleurs, parmi les individus que j'ai interrogés, ceux qui sont sensibilisés au modèle de « bonne » sexualité égalitaire développent une réflexivité que l'on peut qualifier de réflexivité sociologique : ils repensent à leurs comportements, attitudes et façons de penser et les analysent entre autres sous l'angle des rapports sociaux et des inégalités structurelles. En fait, le plus souvent, ils cherchent à faire sens de leur trajectoire en hybridant cadres analytiques sociologiques et psychologiques. Une telle hybridation conduit à expliquer les comportements adoptés par le poids contraignant des normes de genre (cadre d'analyse sociologique) et à expliquer le malaise ressenti au moment de les adopter par la « vraie » personnalité incompatible avec les normes de genre (cadre d'analyse psychologique) ». Lorsque la lecture de la situation mobilise exclusivement des cadres analytiques sociologiques, les comportements adoptés sont expliqués par le poids contraignant des normes de genre et le malaise ressenti au moment de les adopter est expliqué par l'exposition à des instances de socialisation plurielles, parfois contradictoires, ayant conduit l'individu concerné à intérioriser un patrimoine

dispositionnel hétéroclite, et l'empêchant dès lors à agir spontanément de façon conforme aux normes de genre.

Si les recherches ont montré que la popularisation des savoirs et techniques psy a tendance à renforcer les inégalités sociales de classe, les analyses développées dans cette thèse suggèrent que la popularisation des savoirs sociologiques n'est pas sans effet sur les rapports de genre. D'abord, ce travail doctoral laisse penser qu'elle induit une recomposition partielle, au moins dans les groupes de sociabilité appartenant aux nouvelles générations ou à la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures, des formes hégémoniques de masculinité. En effet, il est dorénavant particulièrement valorisé de faire preuve de réflexivité et de reconnaître les privilèges associés à sa position dans l'ordre du genre (mais aussi de classe, de race...). Ainsi, dans ces espaces sociaux, les hommes interrogés qui déclarent explicitement bénéficier du système patriarcal et qui donnent des gages de leurs remises en question et du regard critique qu'ils portent sur leurs conduites passées, bénéficient d'un certain succès en matière de séduction et jouissent d'un pouvoir d'influence sur leurs pairs. Ce constat rejoint les résultats de la recherche menée par Daria Sobocinska auprès des utilisateurs/rices hétérosexuel.les urbain.es des applications de rencontre Tinder et Fruitz (2023). Au sein de mon corpus, cette dynamique produit des changements particulièrement notables chez les hommes timides adoptant une posture attentiste en matière de séduction et de sexualité ou chez ceux parvenant difficilement à décoder les implicites dans les interactions et recourant en conséquence à la parole au cours des scénarios d'accès à la sexualité. Comme ils incarnaient une forme discréditée de masculinité, ils étaient auparavant moqués par leurs pairs et occupaient une position marginalisée sur la scène érotique. Désormais, ces derniers peuvent faire usage de leur réflexivité pour contourner leur stigmatisme et ainsi regagner du prestige. *In fine*, la pénétration des savoirs sociologiques dans le monde social débouche, dans les milieux sociaux plutôt dotés en capital culturel, sur une amélioration de la position des hommes timides et mal à l'aise socialement par rapport aux autres hommes.

Parallèlement, la thèse documente les mécanismes par lesquels la popularisation des savoirs sociologiques reconduit les inégalités entre les sexes en matière de sexualité. Avec la circulation des analyses issues des sciences sociales et des études de genre, les individus sont de plus en plus nombreux à interpréter leurs expériences sexuelles sous le prisme de la domination masculine. Aussi, la réflexivité est genrée. Les hommes relisent leur biographie sexuelle en cherchant des indices de leur domination tandis que les femmes tentent de repérer

les situations dans lesquelles elles se sont trouvées dominées. Or, il se trouve que les processus d'introspection déployés par les femmes débouchent plus souvent et de façon plus durable sur des dissonances psychiques que ceux déployés par les hommes. Les femmes concernées s'engagent alors dans des spirales d'autodévalorisation qui contraignent ensuite leur latitude d'action dans un ensemble de sphères de la vie. En particulier, elles se munissent d'un thermomètre de l'envie et bannissent certaines pratiques de leur répertoire érotique de façon à éviter de réinterpréter *a posteriori* leurs expériences comme des marques de soumission. Autrement dit, la diffusion des savoirs sociologiques et la prise d'importance accordée à la réflexivité participent au déplacement du contrôle de la sexualité des femmes mais aussi à son renouvellement.

Si la popularisation des savoirs sociologiques a des conséquences sur le fonctionnement du monde social en général, elle a aussi des implications méthodologiques importantes pour les sociologues. Comment enquêter auprès de personnes mobilisant elles-mêmes des outils conceptuels usuellement manipulés par les chercheurs/euses ? Que faire des analyses proposées par les interviewé.es de leur trajectoire ? Que ce soit lors de la conduite des entretiens ou plus tard au cours de la phase d'analyse, ces questions m'ont accompagnée tout le long de cette recherche et appellent, il me semble, une réflexion collective. Il est habituel de déconstruire les liens de causalité tirés d'analyses psychologiques ou biologiques en mettant au jour les présupposés de telles lectures et en proposant une perspective alternative. L'opération est moins routinisée quand les personnes interrogées établissent des liens en puisant dans les savoirs sociologiques. Par exemple, si une enquêtée explique sa passivité sexuelle par ses hormones ou par un complexe d'Œdipe non résolu, il est facile de faire ressortir de sa trajectoire d'autres facteurs explicatifs : sa socialisation genrée, les rapports de pouvoir asymétrique dans sa relation *etc.* En revanche, si l'enquêtée rapporte sa passivité sexuelle aux modèles de genre auxquels elle a été confrontée dans ses lectures ou visionnages de séries TV et de films, que faire de sa parole ? Il est évidemment possible d'affiner son analyse en décortiquant plus précisément les mécanismes par lesquels la socialisation a opéré ou en faisant émerger d'autres instances de socialisation non identifiées par la femme interrogée. Cependant, parce que la popularisation des savoirs sociologiques soulève de façon accrue la question de la prise de distance vis-à-vis des discours recueillis, elle invite à approfondir les réflexions épistémologiques et méthodologiques autour du positionnement à adopter en tant que chercheur/euse.

En prenant pour objet la culture du consentement, ce travail doctoral a montré que la morale sexuelle égalitaire nourrie par les savoirs féministes et thérapeutiques a des effets inégalitaires. Je souhaite cependant clarifier ma démarche pour éviter tout malentendu concernant mon projet et limiter autant que possible les usages réactionnaires et masculinistes de mon travail. Certain.es se demanderont sans doute pourquoi, alors que les inégalités sont partout, j'ai choisi de mettre en lumière les effets inégalitaires d'une morale qui aspire à l'égalité plutôt que de m'intéresser aux inégalités résultant des morales conservatrices et libérales encore très influentes. Mon objectif n'est évidemment pas de saper les efforts politiques et féministes pour atteindre l'égalité, bien au contraire. Simplement, je suis convaincue que laisser dans l'ombre des mécanismes sociaux sous prétexte que ceux-ci ne vont *a priori* pas dans le sens de ce que l'on souhaite défendre est une mauvaise stratégie. Ne serait-ce que parce que l'on s'expose à des critiques d'autant plus fortes qu'elles sont effectivement fondées sur une réalité et que l'on ne dispose pas d'outils pertinents pour les désamorcer. Il me semble qu'il est, de loin, plus efficace de s'attaquer précisément à de tels sujets. Cette démarche peut paraître délicate et épineuse au premier abord, mais elle est nécessaire à la poursuite du travail de déconstruction des processus sociaux producteurs d'inégalités.

Pour illustrer mon propos, je prendrai deux exemples. Le premier pour souligner les limites auxquelles on peut se heurter si on ne s'engage pas dans cette démarche. Le second pour montrer que ce mouvement est déjà ce qui oriente la recherche dans d'autres domaines que celui de la sexualité et qu'il est donc à la fois routinier et bien admis ailleurs.

Le premier exemple est tiré de ma propre recherche. Travailler sur le consentement m'a amenée à m'intéresser au désir et notamment aux situations de discordance de désir entre les partenaires. Le désir ayant traditionnellement été envisagé comme biologique et donné à la naissance, les différences de désir entre les femmes et les hommes ont longtemps été perçues (et continuent de l'être par certain.es) comme la preuve la plus incontestable de l'existence d'inégalités naturelles entre les sexes. Pour contrer cette idée, l'une des démarches féministes a consisté à défendre l'idée selon laquelle les femmes seraient simplement empêchées d'exprimer leur désir mais seraient en réalité désirantes – certaines le seraient même plus que leur conjoint. C'est effectivement vrai dans certains cas – des femmes qui ont connu des socialisations de genre atypiques par exemple. Cependant, la majorité des femmes que j'ai pu rencontrer lors de mes entretiens ont explicitement dit avoir moins de désir que leur conjoint.

Défendre que les différences de désir entre les sexes est un mythe est problématique dans la mesure où cette thèse contredit l'expérience des personnes enquêtées (et sans doute des personnes qui lisent ensuite les recherches). Face à ce constat, il est dès lors crucial, à la fois scientifiquement et politiquement, de chercher à comprendre pourquoi c'est effectivement le cas. Si les inégalités ne sont pas naturelles, d'où viennent-elles ? En se penchant sur les mécanismes sociaux qui contribuent à les expliquer, il est plus aisé de les démanteler.

Le deuxième exemple vient de la sociologie de l'éducation. Le fait que l'école n'est pas méritocratique est un résultat bien établi par la littérature. Depuis les travaux de Pierre Bourdieu, de nombreuses recherches ont montré que l'école légitime des savoir-faire et des savoir-être acquis dans les milieux sociaux favorisés et en délégitime d'autres, acquis dans les classes populaires, conduisant dès lors les enfants à être plus ou moins adaptés aux attentes scolaires. Un tel constat ne pousse pas pour autant les sociologues à défendre une sélection fondée sur un système aristocratique. C'est plutôt dans l'espoir d'améliorer le système éducatif que les mécanismes de production d'inégalités sont investigués, la méritocratie restant pour la plupart un idéal.

Mon parti pris a donc été celui de mettre en exergue les implications inégalitaires d'un projet politique aspirant à plus d'égalité dans le but d'apporter un éclairage permettant de poursuivre le mouvement de conscientisation des rapports de domination tout en réajustant les manières de le faire, de façon à tendre vers une société dépourvue de violence, certes peut-être utopique mais qui n'en demeure pas moins, de mon point de vue, un idéal. Comme le disait Pierre Bourdieu (1994) dans l'épilogue « Un fondement paradoxal de la morale » de son ouvrage *Raisons pratiques*, le travail de « démystification n'a rien de désenchanté : il ne peut s'accomplir qu'au nom des valeurs mêmes qui sont au principe de l'efficacité critique du dévoilement d'une réalité en contradiction avec les normes officiellement professées, égalité, fraternité et (...) sincérité, désintéressement » (p. 310-311). Cette conclusion et plus généralement cette thèse doit/doivent être lues comme une invitation à approfondir ces analyses dans le cas de la diffusion d'une grille de lecture en termes de genre mais aussi dans les cas où ce sont des grilles de lecture en termes de classe, de race ou d'âge (et plus généralement de n'importe quel rapport social) qui circulent.

Tables des graphiques, tableaux, illustrations et encadrés



Dessin de l'autrice, *Un bisou égalitaire ?*, 2024.

Table des graphiques

Graphique 1 – Évolution du nombre d’articles parus dans Le Monde dans lesquels la catégorie du consentement sexuel par rapport au nombre total d’articles publiés dans apparaît entre 1944 et 2022	112
--	-----

Table des tableaux

Tableau 1 – Récapitulatif des foyers discursifs.....	111
Tableau 2 – Profil des enquêté.es pour lequel.les la question du consentement ne soulève que des enjeux juridiques	169
Tableau 3 – Profil des enquêté.es pour lequel.les la question du consentement soulève aussi des enjeux de liberté.....	174
Tableau 4 – Profil des enquêté.es pour lequel.les la question du consentement soulève aussi des enjeux de domination.....	180
Tableau 5 – Les enjeux associés à la question du consentement	185
Tableau 6 – Récapitulatif des enquêtés adhérant au modèle de « bonne » sexualité égalitaire en fonction du type de violences symboliques subies.....	230
Tableau 7 – Récapitulatif des réactions des femmes en cas d’absence d’envie.....	255

Table des illustrations

Illustration 1 – Capture d’écran issue du site internet de l’association CALACS	136
Illustration 2 – Extrait de l’ouvrage Corps, amour, sexualité de Charline Vermont.....	139
Illustration 3 – Capture d’écran issue du site Internet du Crips Île-de-France.....	143
Illustration 4 – Affiche de la campagne de communication.....	144
Illustration 5 – Captures d’écran issues du site de l’association « Sexe et consentement » ..	145
Illustration 6 – Capture d’écran d’un extrait de story du compte Instagram @gangduclito ..	156
Illustration 7 – Captures d’écran issues du site Onsexprime.fr	158
Illustration 8 – Planche issue de la BD C’est pas bien, mais... d’Emma	159

Table des encadrés

Encadré 1 – Violences sexuelles, sexualité et la culture du consentement	43
Encadré 2 – Assigner aux enquêté.es une appartenance de génération	74
Encadré 3 – Assigner aux enquêté.es une appartenance de classe	74
Encadré 4 – Analyse de sources écrites	109
Encadré 5 – Saisir les changements d’usage du consentement dans les entretiens.....	180
Encadré 6 – Les conduites féminines dans les situations sexuelles auxquelles elles ont envie de participer.....	255
Encadré 7 – Analyser la correspondance de Victoire Tuillon et de ses auditeurs.....	348
Encadré 8 – Faire le récit d’expériences non souhaitées en entretien : un levier de revalorisation	370

Bibliographie

AAPOLA S., GONICK M., HARRIS A., 2005, *Young Femininity: Girlhood, Power and Social Change*, New York, Palgrave Macmillan.

ACHIN C., LEVEQUE S., 2006, *Femmes en politique*, Paris, La Découverte.

ACHIN C., NAUDIER D., 2009, « La libération par Tupperware? : Diffusion des idées et pratiques féministes dans de nouveaux espaces de sociabilité féminine », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1, 29, p. 131-140.

AHO T., PELTOLA M., 2023, « Doing Respectable Heteromasculinities in Boys and Young Men's Interview Talk on Sexual Encounters », *Men and Masculinities*, 26, 2, p. 210-228.

ALARIE M., 2019, « “They're the Ones Chasing the Cougar”: Relationship Formation in the Context of Age-Hypogamous Intimate Relationships », *Gender & Society*, 33, 3, p. 463-485.

ALBENGA V., 2009, *Lecteurs, lectures et trajectoires de genre*, Thèse de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

ALBENGA V., 2019, « Autonomie, sensibilité et dévouement : genre et appropriations culturelles des histoires d'amour à l'âge du lycée », *Genre en séries : cinéma, télévision, médias*, 9, p. 38-62.

ALBENGA V., 2022, « La socialisation au féminisme des étudiant·es par les médias après #MeToo », *Politiques de communication*, 2, 17, p. 53-78.

ALBENGA V., BACHMANN L., 2015, « Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture », *Politix*, 1, 109, p. 69-89.

ALBENGA V., DAGORN J., 2019, « Après #MeToo : Réappropriation de la sororité et résistances pratiques d'étudiantes françaises », *Mouvements*, 3, 99, p. 75-84.

ALLEN L., 2003, « Girls Want Sex, Boys Want Love: Resisting Dominant Discourses of (Hetero) Sexuality », *Sexualities*, 6, 2, p. 215-236.

ALLISON R., 2019, « Asking out and Sliding in: Gendered Relationship Pathways in College Hookup Culture », *Qualitative Sociology*, 42, 3, p. 361-383.

ALLISON R., BULLA L., PHILLIPS M. 2024, « “It's a Show that Everybody Puts On”: Enacting Femininity in Southern Sorority Rush », *Sociological Focus* [en ligne].

ALLOUCH A., MULLER C., 2021a, « Des médias et des hommes : Analyser la construction médiatique des masculinités », *Le Temps des Médias*, 1, 36, p. 14-24.

ALLOUCH A., MULLER C., 2021b, « “Au nom des connards”? : Esquisse d'une analyse de la réception du podcast de Victoire Tuaillon », *Le Temps des Médias*, 1, 36, p. 1-22.

ALMOG R., KAPLAN D., 2017, « The Nerd and His Discontent: The Seduction Community and the Logic of the Game as a Geeky Solution to the Challenges of Young Masculinity », *Men and Masculinities*, 20, 1, p. 27-48.

- AMBROISE-RENDU A.-C., 2003, « Un siècle de pédophilie dans la presse (1880-2000) : accusation, plaidoirie, condamnation », *Le Temps des Médias*, 1, 1, p. 31-41.
- AMBROISE-RENDU A.-C., 2009, « Enfants violés, quels enjeux pour la presse populaire fin de siècle ? », *A contrario*, 2, 12, p. 13-25.
- AMBROISE-RENDU A.-C., 2010, « La dangerosité du criminel sexuel sur enfant, une construction médiatique ? », *Le Temps des médias*, 2, 15, p. 72-86.
- AMBROISE-RENDU A.-C., 2014, *Histoire de la pédophilie, XIX^e-XXI^e siècle*, Paris, Fayard.
- AMSELLEM-MAINGUY Y., 2011, « Enjeux de la consultation pour la première contraception : Jeunes femmes face aux professionnels de santé », *Santé Publique*, 23, 2, p. 77-87.
- AMSELLEM-MAINGUY Y., CHEYNEL C., FOUET A., 2015, « Entrée dans la sexualité des adolescent·e·s : la question du consentement : Enquête auprès des jeunes et des intervenant·e·s en éducation à la sexualité », Rapport d'étude, 6, Paris, INJEP.
- AMSELLEM-MAINGUY Y., VUATTOUX A., 2020, *Les jeunes, la sexualité et Internet*, Paris, Éditions Les Pérégrines.
- ANDERSON K.L., UMBERSON D., 2001, « Gendering Violence: Masculinity and Power in Men's Accounts of Domestic Violence », *Gender & Society*, 15, 3, p. 358-380.
- ANDREJEK N., FETNER T., HEATH M., 2022, « Climax as Work: Heteronormativity, Gender Labor, and the Gender Gap in Orgasms », *Gender & Society*, 36, 2, p. 1-25.
- ANGEL K., 2022, *Demain le bon sexe : Les femmes, le désir et le consentement*, traduit par NICOLAS C., Éditions du Détour.
- ANGEY G., FER Y., VILDARD M., 2021, « (Se) convertir : les ressorts de la transformation biographique », *Genèses*, 3, 24, p. 3-8.
- ARCHER M.S., 2003, *Structure, Agency, and the Internal Conversation*, New-York, Cambridge University Press.
- ARMSTRONG E.A., ENGLAND P., FOGARTY A.C.K., 2012, « Accounting for Women's Orgasm and Sexual Enjoyment in College Hookups and Relationships », *American Sociological Review*, 77, 3, p. 435-462.
- ARMSTRONG E.A., HAMILTON L.T., 2013, *Paying for the Party: How College Maintains Inequality*, Cambridge, MA, Harvard University Press.
- ARMSTRONG E.A., HAMILTON L.T., 2021, « Classed Pathways to Marriage: Hometown Ties, College Networks, and Life after Graduation », *Journal of Marriage and Family*, 83, 4, p. 1004-1019.
- ARMSTRONG E.A., HAMILTON L.T., ARMSTRONG E.M., SEELEY J.L., 2014, « "Good Girls": Gender, Social Class, and Slut Discourse on Campus », *Social Psychology Quarterly*, 77, 2, p. 100-122.

ARONSON P., 2015, « Féministes ou postféministes ? : Les jeunes femmes, le féminisme et les rapports de genre », *Politix*, 1, 109, traduit par BOISSON H., p. 135-158.

ARXER S., 2011, « Hybrid Masculine Power », *Humanity & Society*, 4, 35, p. 390-422.

AVARGUEZ S., HARLE A., 2007, « Les clubs de prostitution catalans : une instance de socialisation masculine », *Terrains & travaux*, 27, p. 133-145.

BACH A.S., 2019, « The Ambiguous Construction of Nondominant Masculinity: Configuring the “New” Man through Narratives of Choice, Involved Fatherhood, and Gender Equality », *Men and Masculinities*, 22, 2, p. 338-359.

BACHMANN L., 2009, *De l'argent à soi. Les préoccupations sociales des femmes à travers leur rapport à l'argent*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

BACHMANN L., 2013, « Female friendship and gender transformation », *European Journal of Women's Studies*, 21, 2 p. 165-179.

BACHMANN L., 2014, « Transformation du genre dans la baie de San Francisco », *LIVES Working Paper*, 32, p. 1-25.

BACKSTROM L., ARMSTRONG E.A., PUENTES J., 2012, « Women's Negotiation of Cunnilingus in College Hookups and Relationships », *Journal of Sex Research*, 49, 1, p. 1-12.

BAILEY B., 1989, *From Front Porch to Back Seat: Courtship in Twentieth-Century America*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.

BAJOS N., FERRAND M., 2002, *De la contraception à l'avortement: Sociologie des grossesses non prévues*, Inserm.

BALLEYS C., 2012, « *Je t'aime plus que tout au monde* ». *D'amitiés en amours, les processus de socialisation entre pairs adolescents*, Thèse de sociologie, Fribourg, Université de Fribourg.

BALLEYS C., 2018, « Expression du désir sexuel et ritualisation de la féminité par les adolescentes sur YouTube », dans *Les sciences du désir : La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le bord de l'eau, p. 265-282.

BARRETT M., 1992, « Words and things: Materialism and method in contemporary feminist analysis », dans *Destabilizing theory: Contemporary feminist debates*, Oxford, Polity, p. 201-219.

BAUDELOT C., ESTABLET R., 2016, *Allez les filles !*, Média Diffusion.

BAY-CHENG L.Y., 2015, « The Agency Line: A Neoliberal Metric for Appraising Young Women's Sexuality », *Sex Roles*, 73, 7-8, p. 279-291.

BAY-CHENG L.Y., ELISEO-ARRAS R.K., 2008, « The Making of Unwanted Sex: Gendered and Neoliberal Norms in College Women's Unwanted Sexual Experiences », *The Journal of Sex Research*, 45, 4, p. 386-397.

BEAULIEU L., 2022, « Avant et après #MeToo : traiter des violences sexistes et sexuelles en tant que journaliste », dans *Les violences sexistes après #MeToo*, Paris, Presses des Mines, p. 61-70.

BEAULIEU L., 2023, « Des journalistes face au scandale de la “ligue du Lol” : Normes professionnelles et altérisation du sexisme », *Politix*, 1, 141, p. 73-96.

BECKER H.S., 2002, *Les Ficelles du métier : Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte.

BEDERA N., 2021, « Moaning and Eye Contact: Men’s Use of Ambiguous Signals in Attributions of Consent to their Sexual Partners », *Violence Against Women*, 27, 15-16, p. 3093-3113.

BEGLAUBTER J., 2021, « “I Feel Like It’s a Little Bit of a Badge of Honor”: Fathers’ Leave-Taking and the Development of Caring Masculinities », *Men and Masculinities*, 24, 1, p. 3-22.

BELTZER N., BOZON M., 2008, « Les séparations et leurs suites : rencontres sexuelles et prévention après une rupture conjugale et amoureuse », dans *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 197-212.

BERARD J., SALLEE N., 2015, « Les âges du consentement : Militantisme gai et sexualité des mineurs en France et au Québec (1970-1980) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2, 42, p. 99-124.

BERARD J., TRACHMAN M., 2018, « Le temps des fessées : Microhistoire d’un fantasme mineur », *L’Homme & La Société*, 3, 208, p. 169-196.

BERENI L., CHAUVIN S., JAUNAIT A., REVILLARD A., 2012, *Introduction aux études de genre*, Louvain-la-Neuve, De Boeck.

BERENI L., JACQUEMART A., 2018, « Diriger comme un homme moderne. Les élites masculines de l’administration française face à la norme d’égalité des sexes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 223, p. 72-87.

BERENI L., REVILLARD A., 2008, « La dichotomie “public-privé” à l’épreuve des critiques féministes : de la théorie à l’action publique », dans *Genre et action publique: la frontière public-privé en questions*, Paris, L’Harmattan, p. 27-55.

BERES M., 2014, « Rethinking the concept of consent for anti-sexual violence activism and education », *Feminism & Psychology*, 24, 3, p. 373-389.

BERES M.A., MACDONALD J.E.C., 2015, « Talking About Sexual Consent: Heterosexual women and BDSM », *Australian Feminist Studies*, 30, 86, p. 418-432.

BERGSTRÖM M., 2014, *Au bonheur des rencontres. Sexualité, classe et rapports de genre dans la production et l’usage des sites de rencontres en France*, Thèse de sociologie, Paris, Institut d’études politiques de Paris.

BERGSTRÖM M., 2018, « De quoi l’écart d’âge est-il le nombre ? : L’apport des big data à l’étude de la différence d’âge au sein des couples », *Revue française de sociologie*, 59, 3, p. 395-422.

BERGSTRÖM M., 2019, *Les nouvelles lois de l'amour : Sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, Paris, La Découverte.

BERGSTRÖM M., 2021, *The New Laws of Love: Online Dating and the Privatization of Intimacy*, New Jersey, John Wiley & Sons.

BERGSTRÖM M., COURTEL F., VIVIER G., 2019, « La vie hors couple, une vie hors norme ? : Expériences du célibat dans la France contemporaine », *Population*, 74, 1, p. 103-130.

BERNARD J., 2009, *Croquemort : Une anthropologie des émotions*, Paris, Éditions Métailié.

BERNSTEIN B., 1975, *Langage et classes sociales*, Paris, Éditions de Minuit.

BEUSCART J.-S., PHARABOD A.-S., PEUGEOT V., 2023, « Discuter sa transition écologique en ligne : un appui collectif dans la transformation de soi », *Sociologie*, 14, 3, p. 277-295.

BIDART C., 1997, « Parler de l'intime : les relations de confiance », *Mana. Revue de sociologie et d'anthropologie*, 3, p. 19-55.

BIDART C., 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 120, 1, p. 29-57.

BISCARRAT L., 2015, « Le genre de la réception : Stéréotypes de genre et fictions sérielles », *Communication [en ligne]*, 33, 2.

BISCARRAT L., 2019, « Montrez ce sexe que je ne saurais voir : genre et sexualité dans la série *Sex Education* (Netflix, 2019) », *Mouvements*, 3, 99, p. 104-110.

BLUM B., 2021, *De l'égalité dans la sexualité : (re)compositions des normes et des pratiques pour des hommes hétérosexuels*, Mémoire de sociologie, Lyon, Université Lumière Lyon II.

BLUM B., SANTELLI E., 2023, « Questionner l'influence des idées féministes sur la sexualité masculine hétérosexuelle : vers l'émergence d'un nouveau modèle de masculinité ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 42, 2, p. 64-81.

BOISVERT S., 2022, « "I can't control my body, and it does all these things." Penser le potentiel de (dé)construction des normes de genre et de représentation du désir au féminin dans les séries pour adolescent.es de la télévision en ligne », *Tangence*, 128, p. 91-114.

BOUCHERIE A., 2017, *Les pratiques du consentement sexuel « libre et éclairé » : De ses représentations hétéronormées à son application genrée*, Mémoire de sociologie, Bordeaux, Université de Bordeaux.

BOUCHERIE A., 2019a, *Troubles dans le consentement. Du désir partagé au viol : ouvrir la boîte noire des relations sexuelles*, Paris, Éditions Les Pérégrines.

BOUCHERIE A., 2019b, « Du "vrai viol" aux "zones grises" : juger du (non)-consentement dans la sexualité contemporaine française », *Archives de philosophie du droit*, 61, p. 375-386.

BOUCHET C., 2021, « Handicap et genre dans la formation des couples : Des ressorts sociologiques classiques ? », *Revue française des affaires sociales*, 1, p. 43-68.

BOUCHET C., BOUDINET M., 2022, « Disabled Person, Woman, Disabled Woman? Multiple Self-Identifications and Interpretations of Inequalities by French Disabled People », Présentation au congrès de l'ASA Annual Meeting, Disability and Society Section Session, Los Angeles.

BOURDIEU P., 1966, « L'école conservatrice : Les inégalités devant l'école et devant la culture », *Revue française de sociologie*, 7, 3, p. 325-347.

BOURDIEU P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de « Trois études d'ethnologie kabyle »*, Genève, Librairie Droz.

BOURDIEU P., 1979, *La Distinction : Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit.

BOURDIEU P., 1980, « L'identité et la représentation », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 35, 1, p. 63-72.

BOURDIEU P., 1982, *Ce que parler veut dire : L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.

BOURDIEU P., 1994, *Raisons pratiques : Sur la théorie de l'action*, Paris, Le Seuil.

BOURDIEU P., 1996, *Sur la télévision*, Paris, Raisons d'agir.

BOURDIEU P., 2022, *L'intérêt au désintéressement : Cours au Collège de France (1987-1989)*, Paris, Le Seuil.

BOURDIEU P., PASSERON J.-C., 2021, *Le métier de sociologue Préalables épistémologiques*, Paris, Les Éditions de l'EHESS.

BOURDIEU P., SAYAD A., 1964, « Paysans déracinés : Bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie », *Études rurales*, 12, p. 56-94.

BOURGEOIS P., 1995, *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, Cambridge, Cambridge University Press.

BOZON M., 1999, « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128, 1, p. 3-23.

BOZON M., 2001, « Orientations intimes et constructions de soi : Pluralité et divergences dans les expressions de la sexualité », *Sociétés contemporaines*, 41-42, 1, p. 11-40.

BOZON M., 2004, « La nouvelle normativité des conduites sexuelles ou la difficulté de mettre en cohérence les expériences intimes », dans *Normes et conduites sexuelles : Approches sociologiques et ouvertures pluridisciplinaires*, Louvain-la-Neuve, Académia, p. 15-33.

- BOZON M., 2008, « Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit », dans BAJOS N., BOZON M. (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 273-295.
- BOZON M., 2012, « Autonomie sexuelle des jeunes et panique morale des adultes », *Agora débats/jeunesses*, 60, 1, p. 121-134.
- BOZON M., 2016, *Pratique de l'amour : le plaisir et l'inquiétude*, Paris, Payot.
- BOZON M., 2018, *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin.
- BOZON M., HERAN F., 2006, *La formation du couple : Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Paris, La Découverte.
- BOZOULS L., 2020, « “Après vous allez penser qu'on est des nantis ou des privilégiés !” : Saisir la position des classes supérieures du pôle privé dans l'espace social », *SociologieS [en ligne]*.
- BOZOULS L., 2021, « Travail domestique et production d'un style de vie : Les femmes au foyer de classes supérieures », *Travail, genre et sociétés*, 2, 46, p. 97-114.
- BRAUD P., 2003, « Violence symbolique et mal-être identitaire », *Raisons politiques*, 9, 1, p. 33-47.
- BRAUN V., WILKINSON S., 2001, « Socio-cultural representations of the vagina », *Journal of Reproductive and Infant Psychology*, 19, 1, p. 17-32.
- BRAVERMAN L., 2020, « Interroger la sexualité d'hommes atteints d'un cancer de la prostate : Retours sur une enquête par entretiens semi-directifs », *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, 147-148, 1-2, p. 76-95.
- BREITENBECHER K.H., 2006, « The Relationships Among Self-Blame, Psychological Distress, and Sexual Victimization », *Journal of Interpersonal Violence*, 21, 5, p. 597-611.
- BRIDGES A.J., WOSNITZER R., SCHARRER E., SUN C., LIBERMAN R., 2010, « Aggression and Sexual Behavior in Best-Selling Pornography Videos: A Content Analysis Update », *Violence Against Women*, 16, 10, p. 1065-1085.
- BRIDGES T., 2010, « Men Just Weren't Made To Do This: Performances of Drag at “Walk a Mile in Her Shoes” Marches », *Gender & Society*, 1, 24, p. 5-30.
- BRIDGES T., 2014, « A Very “Gay” Straight?: Hybrid Masculinities, Sexual Aesthetics, and the Changing Relationship between Masculinity and Homophobia », *Gender & Society*, 28, 1, p. 58-82.
- BRIDGES T., 2021, « Antifeminism, Profeminism, and the Myth of White Men's Disadvantage », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 46, 3, p. 663-688.
- BRIDGES T., PASCOE C.J., 2014, « Hybrid Masculinities: New Directions in the Sociology of Men and Masculinities », *Sociology Compass*, 8, 3, p. 246-258.

BRIDGES T., PASCOE C.J., 2018, « On the Elasticity of Gender Hegemony: Why Hybrid Masculinities Fail to Undermine Gender and Sexual Inequality », dans MESSERSCHMIDT J.W., MARTIN P.Y., MESSNER M.A., CONNELL R. (dirs.), *Gender Reckonings: New Social Theory and Research*, New York, NYU Press.

BROWN E., DEBAUCHE A., HAMEL C., MAZUY M., 2021, *Violences et rapports de genre : Enquête sur les violences de genre en France*, Aubervilliers, ined éditions.

BROWN E., 2022, « Less Like Magic, More Like a Chore: How Sex for the Purpose of Pregnancy Becomes a Third Shift for Women in Heterosexual Couples », *Sociological Forum*, 37, 2, p. 465-485.

BRUN S., GALONNIER J., 2016, « Devenir(s) minoritaire(s) : La conversion des Blanc-he-s à l'islam en France et aux États-Unis comme expérience de la minoration », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 1, 30, p. 29-54.

BRUNAU H., DOGA M., FORTE L., JACOLIN-NACKAERTS M., SALAMERO É., 2022, « Usages du yoga et “gestion des émotions” à l'école », *Tréma. Revue internationale en science de l'éducation et didactique [en ligne]*, 57.

BUCHOLTZ M., 2001, « The Whiteness of Nerds: Superstandard English and Racial Markedness », *Journal of Linguistic Anthropology*, 11, 1, p. 84-100.

BURKETT M., HAMILTON K., 2012, « Postfeminist sexual agency: Young women's negotiations of sexual consent », *Sexualities*, 15, 7, p. 815-833.

BUSCATTO M., MARRY C., 2009, « “Le plafond de verre dans tous ses éclats”. La féminisation des professions supérieures au xxe siècle. Introduction », *Sociologie du travail*, 51, Vol. 51-n° 2, p. 170-182.

BUTLER J., 2006, *Défaire le genre*, traduit par CERVILLE M., Paris, Editions Amsterdam.

CANNITO M., 2020, « Beyond “Traditional” and “New”: An Attempt of Redefinition of Contemporary Fatherhoods through Discursive Practices and Practices of Care », *Men and Masculinities*, 23, 3-4, p. 661-679.

CARBAJAL M., COLOMBO A., TADORIAN M., 2019, « Consentir à des expériences sexuelles sans en avoir envie », *Journal des anthropologues*, 1, 156-157, p. 197-218.

CARBONNIER J., 1992, *Droit civil. t. 4, Les obligations*, Presses Universitaires de France.

CARDI C., PRUVOST G., 2012, *Penser la violence des femmes*, Paris, La Découverte.

CARDOSO A., 2017, « “C'est comme si on avait de la colère pour elles”: Féminisme et émotions dans le travail d'accompagnement des femmes victimes de violences conjugales », *Terrains & travaux*, 1, 30, p. 31-53.

CAROF S., 2015, *Le « surpoids », un stigmat acceptable ? : représentations, discriminations et réappropriations des rondeurs féminines en France, en Allemagne et en Angleterre*, Thèse de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

- CARTIER M., LETRAIT M., SORIN M., 2018, « Travail domestique : des classes populaires conservatrices ? », *Travail, genre et sociétés*, 1, 39, p. 63-81.
- CASTA-ROSAZ F., 2000, *Histoire du flirt : Les jeux de l'innocence et de la perversité (1870-1968)*, Paris, Grasset.
- CASTEL R., 1981, *La Gestion des risques : De l'antipsychiatrie à l'après-psychanalyse*, Paris, Éditions de Minuit.
- CASTEL R., ENRIQUEZ E., STEVENS H., 2008, « D'où vient la psychologisation des rapports sociaux ? », *Sociologies pratiques*, 2, 17, p. 15-27.
- CASTELLI H., 2017, « "Qu'elle dorme avec son mari" : Femmes, mariage et procréation au prisme médical en Grèce classique », *Hypothèses*, 1, 20, p. 261-270.
- CAVALIN C., DA SILVA J., DELAGE P., DESPONTIN LEFEVRE I., LACOMBE D., PAVARD B., 2022, *Les violences sexistes après #MeToo*, Paris, Presses des Mines.
- CHAMBERS W.C., 2007, « Oral Sex: Varied Behaviors and Perceptions in a College Population », *The Journal of Sex Research*, 44, 1, p. 28-42.
- CHAPERON S., 2012, *Les origines de la sexologie, 1850-1900*, Paris, Éditions Audibert.
- CHARPENEL M., 2016, « Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe », *Éducation et sociétés*, 37, 1, p. 15-31.
- CHARPENEL M., PAVARD B., 2013, « Féminisme », dans *Dictionnaire : Genre et science politique*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 263-273.
- CHAUVAUD F., 2018, « La preuve par l'hymen : le viol des femmes sous l'oeil des médecins légistes (1810-1890) », dans *Le corps en lambeaux : Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 63-80.
- CHAUVIN S., 2019, « Le donné et le construit dans les débats sur le genre, la race et la filiation », dans *Le jeu et la règle. Rencontres Recherche et Création du Festival d'Avignon*, Paris, CNRS Éditions, p. 235-48.
- CHRISTIN A., OLLION É., 2012, « IV. Sociologie culturelle », dans *La sociologie aux États-Unis aujourd'hui*, Paris, La Découverte.
- CLAIR I., 2005, « La mauvaise réputation. Étiquetage sexué dans les cités », dans VULBEAU A., JURMAND J.-P. (dirs.) *La Place des jeunes dans la Cité. Tome 2 : Espace de rue, espace de parole*, Paris, L'Harmattan, p. 47-60.
- CLAIR I., 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.
- CLAIR I., 2011, « La découverte de l'ennui conjugal : Les manifestations contrariées de l'idéal conjugal et de l'ethos égalitaire dans la vie quotidienne de jeunes de milieux populaires », *Sociétés contemporaines*, 83, 3, p. 59-81.

CLAIR I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Agora débats/jeunesses*, 60, 1, p. 67-78.

CLAIR I., 2013, « Pourquoi penser la sexualité pour penser le genre en sociologie ? Retour sur quarante ans de réticence », *Cahiers du Genre*, 54, p. 93-120.

CLAIR I., 2016, « La sexualité dans la relation d'enquête : Décryptage d'un tabou méthodologique », *Revue française de sociologie*, 57, 1, p. 45-70.

CLAIR I., 2017, « S'insulter entre filles : Ethnographie d'une pratique polysémique en milieu populaire et rural », *Terrains & travaux*, 2, 31, p. 179-199.

CLAIR I., 2021, « "La racaille," a Performed Figure in French Contemporary Youth », *Ethnography [online first]*, 0, 0.

CLAIR I., 2022a, « Nos objets et nous-mêmes : connaissance biographique et réflexivité méthodologique », *Sociologie*, 13, 3, p. 317-334.

CLAIR I., 2022b, « Les temporalités de la comparaison ethnographique », *Genèses*, 4, 129, p. 153-171.

CLAIR I., 2023a, « Violences sexuelles dans l'exercice et l'apprentissage du métier de sociologue », *Socio-logos [en ligne]*, 19.

CLAIR I., 2023b, *Les Choses sérieuses : Enquête sur les amours adolescentes*, Paris, Le Seuil.

CLEMENT U., 1991, « Surveys of Heterosexual Behavior », *Annual review of sex research*, 1, p. 45-74.

COMBY J.-B., MALIER H., 2022, « Les classes populaires et l'enjeu écologique : Un rapport réaliste travaillé par des dynamiques statutaires diverses », *Sociétés contemporaines*, 4, 124, p. 37-66.

CONNELL R., 1995, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press.

CONNELL R., MESSERSCHMIDT J., 2015, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains & travaux*, 2, 27, traduit par BETHOUX É., VINCENSINI C., p. 151-192.

COQUARD B., 2019, *Ceux qui restent : Faire sa vie dans les campagnes en déclin*, Paris, La Découverte.

CORBIN A., 2000, *Historien du sensible*, Paris, La Découverte.

COSQUER C., 2016, « Race, sexualité, et luttes de véridiction : la racialisation dans les représentations cinématographiques de la "tournante" », *Genre, sexualité & société [en ligne]*, 16.

COSQUER C., 2022, « “Expat” blancs, nouveaux riches arabes : Anxiétés “expatriées”, distinction blanche et fractions racialisées des classes dominantes à Abu Dhabi », *Sociétés contemporaines*, 2, 126, p. 121-149.

COUPPEY A., 2023, « “Elle est perverse narcissique, je sais pas si vous connaissez ce terme...” : Les femmes, la perversion narcissique, et les hommes qui en parlent », *Psychologies, genre & société [en ligne]*, 1.

COURT M., 2023, « Parler de sexualité à ses enfants : Les appropriations différenciées d’une norme éducative contemporaine », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, 249, p. 38-53.

CRESSON G., 1991, « La santé, production invisible des femmes », *Recherches féministes*, 4, 1, p. 31-44.

CURRIER D.M., 2013, « Strategic Ambiguity: Protecting Emphasized Femininity and Hegemonic Masculinity in the Hookup Culture », *Gender & Society*, 27, 5, p. 704-727.

DAFFLON A., 2015, « Sexualité juvénile et fabrique du genre en milieu rural en Suisse », *Genre, sexualité et société [en ligne]*, 14.

DAFFLON-NOVELLE A., 2006, *Filles-garçons : socialisation différenciée ?*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

DAGIRAL É., 2019, « Extension chiffrée du domaine du perfectionnement ? : La place des technologies de quantification du soi dans les projets d’auto-optimisation des individus », *Ethnologie française*, 4, 176, p. 719-734.

DALESSANDRO C., 2019, « Manifesting Maturity: Gendered Sexual Intimacy and Becoming an Adult », *Sexualities*, 22, 1-2, p. 165-181.

DALESSANDRO C., WILKINS A.C., 2017, « Blinded by Love: Women, Men, and Gendered Age in Relationship Stories », *Gender & Society*, 31, 1, p. 96-118.

DAMIAN-GAILLARD B., 2011, « Les romans sentimentaux des collections Harlequin : quelle(s) figure(s) de l’amoureux ? Quel(s) modèle(s) de relation(s) amoureuse(s) ? », *Questions de communication*, 2, 20, p. 317-336.

DAMIAN-GAILLARD B., 2012, « Prince charmant. Représentations des ressources et des coûts des masculinités dans les romans sentimentaux des collections Harlequin », dans *Boys Don’t Cry! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 91-110.

DAMIAN-GAILLARD B., VÖRÖS F., 2023, « Du discours au dispositif: Penser la fabrique médiatique des sexualités », *Réseaux*, 1, 237, p. 9-34.

DAMINGER A., 2019, « The Cognitive Dimension of Household Labor », *American Sociological Review*, 84, 4, p. 609-633.

- DAMINGER A., 2020, « De-gendered Processes, Gendered Outcomes: How Egalitarian Couples Make Sense of Non-egalitarian Household Practices », *American Sociological Review*, 85, 5, p. 806-829.
- DARLOT-HAREL R., 2019, « Lire la littérature libertine du xviii^e siècle : culture du viol et plaisir de lecture », Présentation au colloque « Désir, consentement, violences sexuelles en littérature. Quelles méthodes d'analyse littéraire ? Quels enjeux pour la discipline ? », Paris, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.
- DARMON M., 2005, « Le psychiatre, la sociologue et la boulangère : analyse d'un refus de terrain », *Genèses*, 1, 58, p. 98-112.
- DARMON M., 2008, *Devenir anorexique. Une approche sociologique*, Paris, La Découverte.
- DARMON M., 2015, *Classes préparatoires. La fabrique d'une jeunesse dominante*, Paris, La Découverte.
- DARMON M., 2016, *La socialisation*, Paris, Armand Colin.
- DARMON M., 2020, « Analyser empiriquement un inobservable : comment "attrape-t-on" une disposition ? », dans DEPOILLY S., KAKPO S., (dirs.), *La différenciation sociale des enfants : Enquêter sur et dans les familles*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, p. 107-137.
- DARMON M., 2021, *Réparer les cerveaux : Sociologie des pertes et des récupérations post-AVC*, Paris, La Découverte.
- DAROM N., 2023, « "However I talk about it, my kids tell me I'm doing it wrong": U.S. Mothers of Cisgender Children Grapple With Gender Diversity », *Gender & Society*, 37, 6, p. 827-854.
- DAVIS J.L., LOVE T.P., 2017, « Self-in-self, mind-in-mind, heart-in-heart: The future of role-taking, perspective taking, and empathy », *Advances in Group Processes*, 34, p. 151-174.
- DEAGE M., 2023, *À l'école des mauvaises réputations*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DEBAUCHE A., 2011, *Viol et rapports de genre. Émergence, enregistrements et contestations d'un crime contre la personne*, Thèse de sociologie, Paris, Institut d'études politiques de Paris.
- DEFAY-THIBAUD E., 2023, « L'empowerment paradoxal de la female loser dans les séries *Fleabag* et *Chewing-Gum* », *Cahiers du Genre*, 2, 75, p. 133-154.
- DELAGE P., 2017, *Violences conjugales. Du combat féministe à la cause publique*, Paris, Presses de Sciences Po.
- DELPHY C., 1998, *L'ennemi principal, 1 : Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse.
- DELPHY C., 2001, *L'ennemi principal. 2 : Penser le genre*, Paris, Syllepse.
- DELPIERRE A., 2022, « Le pouvoir d'être servi.e. Quand les grandes fortunes ne peuvent pas se passer de domestiques », *Politix*, 4, 140, p. 21-45.

- DEMETRIOU D.Z., 2001, « Connell's Concept of Hegemonic Masculinity: A Critique », *Theory and Society*, 30, 3, p. 337-361.
- DEMING M.E., COVAN E.K., SWAN S.C., BILLINGS D.L., 2013, « Exploring Rape Myths, Gendered Norms, Group Processing, and the Social Context of Rape Among College Women: A Qualitative Analysis », *Violence Against Women*, 19, 4, p. 465-485.
- DENAVE S., 2015, *Reconstruire sa vie professionnelle: Sociologie des bifurcations biographiques*, Paris, Presses Universitaires de France.
- DEROFF M.-L., 2007, « L'Entretien sociologique et l'intime : étude de cas », *Les cahiers de l'ARS*, 4.
- DESPONTIN LEFEVRE I., 2020, « Féminisme et genre en débat sur Youtube », *Politiques de communication*, 2, 13, p. 31-66.
- DESPRAT D., 2015, « Une socialisation au travail émotionnel dans le métier de coiffeur », *La Nouvelle Revue du Travail [en ligne]*, 6.
- DETREZ C., 2011, « Des *shonens* pour les garçons, des *shojos* pour les filles ? : Apprendre son genre en lisant des mangas », *Réseaux*, 4, 168-169, p. 165-186.
- DETREZ C., 2024, *Crush : Fragments du nouveau discours amoureux*, Paris, Flammarion.
- DETREZ C., BANNING O., BARBIER S., DOSSA C., ERRATE-PIPER S., YZERN B., 2023, « Le crush : une nouvelle éducation sentimentale ? », *Réseaux*, 6, 242, p. 51-88.
- DIOTTE M., 2018, « Handicap cognitif et agression sexuelle : (Re)penser la capacité à consentir », *Genre, sexualité & société [en ligne]*, 19.
- DITER K., 2015, « “Je l'aime, un peu, beaucoup, à la folie... pas du tout !” : La socialisation des garçons aux sentiments amoureux », *Terrains travaux*, 2, 27, p. 21-40.
- DITER K., 2019, *L'enfance des sentiments : La construction et l'intériorisation des règles des sentiments affectifs et amoureux chez les enfants de 6 à 11 ans*, Thèse de sociologie, Paris-Saclay, Université Paris Saclay.
- DITER K., 2020, « “L'amour, c'est (pas) de leur âge” : styles d'éducation sentimentale et rapports socialement différenciés des enfants aux sentiments amoureux », *Lien social et Politiques*, 85, p. 43-64.
- DITER K., 2023, « “Un vrai copain, c'est un copain qui est vrai avec toi !” : La différenciation sociale de la sincérité dans les relations amicales des enfants », *Genèses*, 2, 131, p. 81-106.
- DOULL M., OLIFFE J., KNIGHT R., SHOVELLER J.A., 2013, « Sex and Straight Young Men: Challenging and Endorsing Hegemonic Masculinities and Gender Regimes », *Men and Masculinities*, 16, 3, p. 329-346.

DRUEZ E., 2023, « Résister par ou contre la classe ? : Identifications de classe et réponses à la racisation chez les Black middle classes d'ascendance subsaharienne à Paris et à Londres », *Sociologie*, 14, 3, p. 315-332.

DUBAR C., 2015, *La socialisation : Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, Armand Colin.

DUNN C.D., 2017, « Personal Narratives and Self-Transformation in Postindustrial Societies », *Annual Review of Anthropology*, 46, p. 65-80.

DURAND M., 2020, *Socialisation politique et construction du rapport au politique des gays et lesbiennes en France*, Thèse de science politique, Paris, Institut d'études politiques de Paris.

DUSSAUGE I., 2018, « Sexe, argent et modèles neuronaux du désir », dans *Les sciences du désir: La sexualité féminine de la psychanalyse aux neurosciences*, Lormont, Le bord de l'eau, p. 169-190.

ECK B.A., 2014, « Compromising Positions: Unmarried Men, Heterosexuality, and Two-phase Masculinity », *Men and Masculinities*, 17, 2, p. 147-172.

EISEN D.B., YAMASHITA L., 2019, « Borrowing from Femininity: The Caring Man, Hybrid Masculinities, and Maintaining Male Dominance », *Men and Masculinities*, 22, 5, p. 801-820.

ELDÉN S., 2011, « The Threat or Promise of Popular Therapy?: A Feminist Reading of Narratives of "the Good Couple" », *NORA - Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, 19, 3, p. 144-162.

ÉLIAS N., 2010, *Au-delà de Freud: Sociologie, psychologie, psychanalyse*, Paris, La Découverte.

ELLIOTT K., 2016, « Caring Masculinities: Theorizing an Emerging Concept », *Men and Masculinities*, 19, 3, p. 240-259.

ELLIOTT K., 2019, « Negotiations Between Progressive and 'Traditional' Expressions of Masculinity Among Young Australian Men », *Journal of Sociology*, 55, 1, p. 108-123.

ELLIOTT S., UMBERSON D., 2008, « The Performance of Desire: Gender and Sexual Negotiation in Long-Term Marriages », *Journal of Marriage and Family*, 70, 2, p. 391-406.

ELLISON L., MUNRO V., 2010, « A Stranger in the Bushes, or an Elephant in the Room?: Critical Reflections Upon Received Rape Myth Wisdom in the Contexte of a Mock Jury Study », *New Criminal Law Review*, 13, 4, p. 781-801.

ENGLAND P., BEARAK J., 2014, « The Sexual Double Standard and Gender Differences in Attitudes Toward Casual Sex Among U.S. University Students », *Demographic Research*, 30, 46, p. 1327-1338.

ENGLAND P., FITZGIBBONS E., FOGARTY A.C.K., 2012, « Hooking Up and Forming Romantic Relationships on Today's College Campuses », dans KIMMEL M.S., ARONSON A., KALER A. (dirs.), *The Gendered Society Reader*, New-York, Oxford University Press, p. 559-572.

- ERVIN L.H., STRYKER S., 2001, « Theorizing the Relationship Between Self-Esteem and Identity », dans OWENS T.J., STRYKER S., GOODMAN N. (dirs.), *Extending Self-Esteem Theory and Research*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 29-55.
- ESTRICH S., 1987, *Real Rape*, Cambridge, Harvard University Press.
- FABRE C., FASSIN É., 2003, *Liberté, égalité, sexualités : Actualité politique des questions sexuelles*, Paris, Belfond.
- FAHS B., SWANK E., 2016, « The Other Third Shift?: Women's Emotion Work in Their Sexual Relationships », *Feminist Formations*, 28, 3, p. 46-69.
- FAHS B., SWANK E., 2021, « Reciprocity, Partner Pressure, and Emotional Labor: Women Discuss Negotiations Around Oral and Anal Sex », *Sexuality & Culture*, 25, 1, p. 217-234.
- FAHS B., SWANK E., SHAMBE A., 2020, « “I Just Go with It”: Negotiating Sexual Desire Discrepancies for Women in Partnered Relationships », *Sex Roles*, 83, 3-4, p. 226-239.
- FANSTEN M., GARNOUSSI N., 2014, « Nouveaux troubles et pathologies émergentes à l'ère de la santé totale et de la modernité réflexive », *Socio-logos [en ligne]*, 9.
- FASSIN É., 1997, « Le *date rape* aux États-Unis : Figures d'une polémique », *Enquête*, 5.
- FASSIN É., TRACHMAN M., 2013, « Voiler les beurettes pour les dévoiler : Les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, 21, 2, p. 199-217.
- FAURE S., TRALONGO S., 2023, « Pratiques de la méditation : Une approche sociologique », *Regards sociologiques*, 61-62, p. 21-33.
- FENNER L., 2019, *Everywhere and nowhere: Consent in contemporary sexuality; A French-American comparison*, Thèse de sociologie, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
- FERGUSON A., 1984, « Sex Wars: The Debate between Radical and Libertarian Feminists », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 10, 1, p. 106-112.
- FERRAND M., BAJOS N., ANDRO A., 2008, « Accords et désaccords : variations autour du désir », dans BAJOS N., BOZON M. (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé*, Paris, Découverte, p. 359-380.
- FESTINGER L., 1957, *A Theory of Cognitive Dissonance*, Palo Alto, Stanford University Press.
- FIDOLINI V., 2015, « Idéaux de masculinité et sexualité interdite : Expériences sexuelles au moment de la transition vers l'âge adulte », *Agora débats/jeunesses*, 69, 1, p. 23-35.
- FIDOLINI V., 2018, « Les cuirasses de la masculinité. Jeunes immigrés, double morale sexuelle et double morale culturelle », *International Review of Sociology*, 28, 2, p. 354-372.
- FISHMAN D., NIELSEN L.B., ESTHAPPAN S., 2022, « The Exonerating “Guise of Brotherhood”: Intra-Fraternal Sexual Violence Survivors' Accounts of Illegibility and Impunity », *Men and Masculinities*, 26, 0, p. 91-111.

FLOOD M., 2008, « Men, Sex, and Homosociality: How Bonds between Men Shape Their Sexual Relations with Women », *Men and Masculinities*, 10, 3, p. 339-359.

FORD J.V., 2017, « Sexual Assault on College Hookups: The Role of Alcohol and Acquaintances », *Sociological Forum*, 32, 2, p. 381-405.

FORD J.V., 2018, « “Going with the Flow”: How College Men’s Experiences of Unwanted Sex Are Produced by Gendered Interactional Pressures », *Social Forces*, 96, 3, p. 1303-1324.

FORD J.V., 2021, « Unwanted Sex on Campus: The Overlooked Role of Interactional Pressures and Gendered Sexual Scripts », *Qualitative Sociology*, 44, 1, p. 31-53.

FORD J.V., MAGGIO C., 2020, « How College Men Understand Unwanted Sex with Women », *Sociological Forum*, 35, 3, p. 648-672.

FORNER E., GARNOUSSI N., 2022, « Les psychologues en psychiatrie : métier modeste ou profession prétentieuse ? », *Sociologie du travail [en ligne]*, 64, 1-2.

FORNER-ORDIONI E., 2019, « *Whatever works* » : *Sociologie des thérapies cognitives comportementales*, Thèse de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

FOUCAULT M., 1997, *Histoire de la sexualité : II. L’usage des plaisirs*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT M., 1997, *Histoire de la sexualité : III. Le souci de soi*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT M., 2013, « Pratiques de soi », dans FASSIN D. (éd.), *La question morale*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 65-73.

FRAYSSE M., GARCIA M.-C., 2019, « Les Thug Love : des romans sentimentaux à l’épreuve de la classe et de la race », *Genre en séries : cinéma, télévision, médias [en ligne]*, 9.

FRITH H., KITZINGER C., 1997, « Talk About Sexual Miscommunication », *Women’s Studies International Forum*, 20, 4, p. 517-528.

GAGNON J.H., SIMON W., 1987, « The Sexual Scripting of Oral Genital Contacts », *Archives of Sexual Behavior*, 16, 1, p. 1-25.

GAGNON J., SIMON W., 2005, *Sexual Conduct: The Social Sources of Human Sexuality*, New Jersey, AldineTransaction.

GALASINSKI D., 2004, *Men and the Language of Emotions*, Basingstock, Palgrave Macmillan.

GALLAND O., LEMEL Y., 2018, *Sociologie des inégalités*, Paris, Armand Colin.

GALLIOZ S., 2006, « Force physique et féminisation des métiers du bâtiment », *Travail, genre et sociétés*, 16, 2, p. 97-114.

GALLIOZ S., 2007, « La féminisation des entreprises du bâtiment : le jeu paradoxal des stéréotypes de sexe », *Sociologies pratiques*, 14, 1, p. 31-44.

GARCIA M., 2021, *La conversation des sexes : Philosophie du consentement*, Paris, Éditions Flammarion.

GARCIA M.-C., FRAYSSE M., BATAILLE P., LEFEVRE B., 2023, « En quête de contrôle de soi. Ressorts de l'engagement dans la pratique du yoga d'individus diplômés du "supérieur long" », *Regards sociologiques*, 61-62, p. 35-50.

GARDEY D., HASDEU I., 2015, « Cet obscur sujet du désir : Médicaliser les troubles de la sexualité féminine en Occident », *Travail, genre et sociétés*, 2, 34, p. 73-92.

GARNOUSSI N., 2011, « Le Mindfulness ou la méditation pour la guérison et la croissance personnelle : des bricolages psychospirituels dans la médecine mentale », *Sociologie*, 2, 3, p. 259-275.

GARNOUSSI N., 2013, « Des glissements du spirituel au "psy" : Entre quête de sens et quête de santé dans le contexte de la sécularisation avancée », *Archives de sciences sociales des religions*, 3, 163, p. 63-82.

GAUDILLAT-CAUTELA S., 2006, « Questions de mot. Le « viol » au xvi^e siècle, un crime contre les femmes ? », *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 2, 24, p. 57-74.

GAVEY N., 2005, *Just sex? The Cultural Scaffolding of Rape*, Psychology Press, New-York.

GERMAIN C., 2019, « L'expérience sérielle des adolescent.e.s, d'une initiation à la grammaire amoureuse à la construction d'un idéal de la première fois », *Genre en séries : cinéma, télévision, médias [en ligne]*, 9.

GERSEN J.E., GERSÉN J.S., 2016, « The Sex Bureaucracy », *Havard Public Law Working Paper*, 16-13.

GIBBS M., MEESE J., ARNOLD M., 2015, « #Funeral and Instagram: Death, Social Media, and Platform Vernacular. Information », *Communication & Society*, 18, 3, p. 255-268.

GIDDENS A., 1992, *The Transformation of Intimacy: Sexuality, Love and Eroticism in the Late Modern Age*, Oxford, Polity, 276 p.

GILL R., 2007, « Postfeminist Media Culture: Elements of a Sensibility », *European Journal of Cultural Studies*, 10, 2, p. 147-166.

GIRAUD C., 2017, *L'amour réaliste : la nouvelle expérience amoureuse des jeunes femmes*, Paris, Armand Colin.

GIRAUD C., 2016, « La vie homosexuelle à l'écart de la visibilité urbaine. Ethnographie d'une minorité sexuelle masculine dans la Drôme », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 30, p. 79-102.

GODELIER M., 1978, « La part idéale du réel. Essai sur l'idéologique », *L'Homme*, 18, 3-4, p. 155-188.

GOFFMAN E., 1974, *Les Rites d'interaction*, traduit par KIHM A., Paris, Le Seuil.

GOFFMAN E., 1975, *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*, traduit par KIHM A., Paris, Les Éditions de Minuit.

GOFFMAN E., 1983, « The Interaction Order: American Sociological Association, 1982 Presidential Address », *American Sociological Review*, 1, 48, p. 1-17.

GONDOLF E.W., HANNEKEN J., 1987, « The Gender Warrior: Reformed Batterers on Abuse, Treatment, and Change », *Journal of Family Violence*, 2, p. 177-191.

GOSSETT J.L., BYRNE S., 2002, « “Click Here”: A Content Analysis of Internet Rape Sites », *Gender & Society*, 16, 5, p. 689-709.

GOTTZÉN L., 2016a, « Displaying shame: Men’s violence towards women in a culture of gender equality », dans *Response based approaches to the study of interpersonal violence*, Londres, Palgrave Macmillan, p. 156-175.

GOTTZÉN L., 2016b, « Displaying Shame: Men’s Violence towards Women in a Culture of Gender Equality », dans *Response Based Approaches to the Study of Interpersonal Violence*, London, Palgrave Macmillan UK, p. 156-175.

GOTTZÉN L., 2017, « Monsters in the Closet: The Affective Spaces of (Not) Coming Out as a Violent Man », *An International Journal of Critical Geographies*, 16, 3, p. 528-547.

GOTTZÉN L., 2019a, « Violent Men’s Paths to Batterer Intervention Programmes: Masculinity, Turning Points and Narrative Selves », *Nordic Journal of Criminology*, 20, 1, p. 20-34.

GOTTZÉN L., 2019b, « Chafing masculinity: Heterosexual Violence and Young Men’s Shame », *Feminism & Psychology*, 29, 2, p. 286-302.

GOURARIER M., 2017, *Alpha mâle : Séduire les femmes pour s’apprécier entre hommes*, Paris, Le Seuil.

GRAZIAN D., 2007, « The Girl Hunt: Urban Nightlife and the Performance of Masculinity as Collective Activity », *Symbolic Interaction*, 30, 2, p. 221-243.

GREEN A.I., 2008, « Erotic Habitus: Toward a Sociology of Desire », *Theory and Society*, 37, 6, p. 597-626.

GRUYS K., MUNSCH C.L., 2020, « “Not Your Average Nerd”: Masculinities, Privilege, and Academic Effort at an Elite University », *Sociological Forum*, 35, 2, p. 346-369.

GUENIF-SOUILAMA N., MACE É., 2004, *Les féministes et le garçon arabe*, La Tour d’Aigues, Éditions de l’Aube.

GUILLAUMIN C., 1992, *Sexe, race et pratique du pouvoir : L’idée de nature*, Paris, Éditions Côté-femmes.

HACHE-BISSETTE F., 2012, « La Chick lit : romance du xxi^e siècle ? », *Le Temps des Médias*, 2, 19, p. 101-115.

- HALBWACHS M., 2014, « L'expression des émotions et la société », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 3, 123, p. 39-48.
- HALL D.S., 1998, « Consent for Sexual Behavior in a College Student Population », *Electronic Journal of Human Sexuality*, 1, 10, p. 1-16.
- HALPIN M., 2022, « Weaponized Subordination: How Incels Discredit Themselves to Degrade Women », *Gender & Society*, 36, 6, p. 813-837.
- HAMEL C., 2002, « La “masculinité” dans le contexte de la “galère” : le cas de garçons français maghrébins face aux risques d'infection par le VIH », dans ANRS, *Sida, immigration et inégalités : Nouvelles réalités, nouveaux enjeux*, Éditions de l'ANRS, Paris, p. 85-93.
- HAMEL C., 2003a, *L'intrication des rapports sociaux de sexe, de « race », d'âge et de classe : ses effets sur la gestion des risques d'infection par le VIH chez les français descendants de migrants du Maghreb*, Thèse de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- HAMEL C., 2003b, « “Faire tourner les meufs” : Les viols collectifs : discours des médias et des agresseurs », *Gradhiva*, 33, p. 84-92.
- HAMEL C., 2006, « La sexualité entre sexisme et racisme : les descendantes de migrant·e·s du Maghreb et la virginité », *Nouvelles Questions Féministes*, 25, 1, p. 41-58.
- HAMILTON L., 2007, « Trading On Heterosexuality: College Women's Gender Strategies and Homophobia », *Gender & Society*, 21, 2, p. 145-172.
- HAMILTON L., ARMSTRONG E.A., 2009, « Gendered Sexuality in Young Adulthood: Double Binds and Flawed Options », *Gender & Society*, 23, 5, p. 589-616.
- HAMILTON L.T., ARMSTRONG E.A., SEELEY J.L., ARMSTRONG E.M., 2019, « Hegemonic Femininities and Intersectional Domination », *Sociological Theory*, 37, 4, p. 315-341.
- HANMER J., 1977, « Violence et contrôle social des femmes », *Questions Féministes*, 1, p. 69-88.
- HARMON-JONES E., HARMON-JONES C., LEVY N., 2015, « An Action-Based Model of Cognitive-Dissonance Processes », *Current Directions on Psychological Science*, 24, 3, p. 184-189.
- HARNED M.S., 2005, « Understanding Women's Labeling of Unwanted Sexual Experiences With Dating Partners: A Qualitative Analysis », *Violence Against Women*, 11, 3, p. 374-413.
- HARRINGTON C., 2010, *Politicization of Sexual Violence: From Abolitionism to Peacekeeping*, Burlington, Ashgate.
- HARRINGTON C., 2019, « Neo-liberal Subjectivity, Self-branding and “My Rape Story” YouTube Videos », *Critical Sociology*, 45, 7-8, p. 1181-1194.

HARRINGTON C., 2021, « What is “Toxic Masculinity” and Why Does it Matter? », *Men and Masculinities*, 24, 2, p. 345-352.

HARRIS A., 2004, *Future Girl: Young Women in the Twenty-First Century*, New York, Routledge.

HAYS S., 1996, *The Cultural Contradictions of Motherhood*, Londres, Yale University Press.

HAZLEDEN R., 2003, « Love Yourself: The Relationship of the Self with Itself in Popular Self-Help Texts », *Journal of Sociology*, 39, 4, p. 413-428.

HEARN J., 2020, « #MeToo as A Variegated Phenomenon Against Men’s Violences and Abuse: Implications for Men and Masculinities », dans *Routledge Handbook of the Politics of the #MeToo Movement*, Londres, Routledge, p. 65-84.

HICKMAN S.E., MUEHLENHARD C.L., 1999, « “By the Semi-Mystical Appearance of a Condom”: How Young Women and Men Communicate Sexual Consent in Heterosexual Situations », *The Journal of Sex Research*, 36, 3, p. 258-272.

HIRSCH J.S., KHAN S., 2019, *Sexual Citizens. A landmark study of sex, power and assault on campus*, New-York, W. W. Norton & Company.

HIRSCH J.S., KHAN S.R., WAMBOLDT A., MELLINS C.A., 2019, « Social Dimensions of Sexual Consent Among Cisgender Heterosexual College Students: Insights From Ethnographic Research », *Journal of Adolescent Health*, 64, 1, p. 26-35.

HIRSCHMAN A., 1970, *Exit, Voice and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations and States*, New-York, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press.

HLAVKA H.R., 2014, « Normalizing Sexual Violence: Young Women Account for Harassment and Abuse », *Gender & Society*, 28, 3, p. 337-358.

HOCHSCHILD A.R., 1983, *The Managed Heart: Commercialization of Human Feeling*, Berkeley, University of California.

HOCHSCHILD A.R., MACHUNG A., 1989, *The Second Shift: Working Families and the Revolution at Home*, New-York, Viking Penguin.

HOCHSCHILD A.R., 2003, « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, 1, 9, p. 19-49.

HOCKETT J.M., SAUCIER D.A., BADKE C., 2016, « Rape Myths, Rape Scripts, and Common Rape Experiences of College Women: Differences in Perceptions of Women Who Have Been Raped », *Violence Against Women*, 22, 3, p. 307-323.

HOLLAND J., RAMAZANOGLU C., SHARPE S., THOMSON R., 1998, *The Male in the Head. Young People: Heterosexuality and Power*, Londres, Tufnell Press.

HONKATUKIA P., PELTOLA M., AHO T., SAUKKONEN R., 2022, « Between Agency and Uncertainty – Young Women and Men Constructing Citizenship Through Stories of Sexual Harassment », *Journal of Social Issues*, p. 1389-1410.

HUMPHREYS L., 2007a, *Le commerce des pissotières : Pratiques homosexuelles anonymes dans l'Amérique des années 1960*, Paris, La Découverte.

HUMPHREYS T., 2007b, « Perceptions of Sexual Consent: The Impact of Relationship History and Gender », *The Journal of Sex Research*, 44, 4, p. 307-315.

HUMPHREYS T., HEROLD E., 2007, « Sexual Consent in Heterosexual Relationships: Development of a New Measure », *Sex Roles*, 57, 3-4, p. 305-315.

HUST S.J.T., RODGERS K.B., BAYLY B., 2017, « Scripting Sexual Consent: Internalized Traditional Sexual Scripts and Sexual Consent Expectancies Among College Students », *Family Relations*, 66, 1, p. 197-210.

ILLOUZ E., 2008, *Saving the Modern Soul: Therapy, Emotions and the Culture of Self-Help*, Berkeley, University of California Press.

ILLOUZ E., 2012, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, traduit par JOLY F., Paris, Le Seuil.

IRVINE L., 1995, « Codependency and Recovery: Gender, Self, and Emotions in Popular Self-Help », *Symbolic Interaction*, 18, 2, p. 145-163.

IRVINE L., 2000, « “Even Better Than the Real Thing”: Narratives of the Self in Codependency », *Qualitative Sociology*, 23, 1, p. 9-28.

ISPA-LANDA S., OLIVER M., 2020, « Hybrid Femininities: Making Sense of Sorority Rankings and Reputation », *Gender & Society*, 34, 6, p. 893-921.

ISPA-LANDA S., THOMAS S.E., 2023, « Navigating the Risks of Party Rape in Historically White Greek Life at an Elite College: Women's Accounts », *Sociology of Education*, 96, 3, p. 169-189.

JACKSON S., 2009, « Pourquoi un féminisme matérialiste est (encore) possible - et nécessaire », *Nouvelles Questions Féministes*, 28, 3, traduit par ARMENGAUD F., p. 16-33.

JACQUEMART A., 2015, *Les hommes dans les mouvements féministes : Socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

JACQUEMART A., ALBENGA V., 2015, « Pour une approche microsociologique des idées politiques : Les appropriations ordinaires des idées féministes », *Politix*, 1, 109, p. 2-20.

JAMOULLE P., 2000, *Drogues de rue : Récits et styles de vie*, Paris, De Boeck Supérieur.

JARNESS V., 2017, « Cultural vs Economic Capital: Symbolic Boundaries within the Middle Class », *Sociology*, 51, 2, p. 357-373.

JARNES V., FRIEDMAN S., 2017, « “I’m not a snob, but...”: Class boundaries and the downplaying of difference », *Poetics*, 61, p. 14-25.

JASPARD M., BROWN E., 2003, *Les violences envers les femmes : une enquête nationale*, Paris, La Documentation française.

JAUFFRET-ROUSTIDE M., 2009, « Self-Support for Drug Usagers in the Context of Harm Reduction Policy: A Lay Expertise Defined by Drug Users’ Life Skills and Citizenship », *Health Sociology Review*, 2, 18, p. 159-162.

JAUNAIT A., MATONTI F., 2012, « L’enjeu du consentement », *Raisons politiques*, 2, 46, p. 5-11.

JEROLMACK C., KHAN S., 2014, « Talk is Cheap: Ethnography and the Attitudinal Fallacy », *Sociological Methods & Research*, 43, 2, p. 178-209.

JOBARD F., NEVANEN S., 2007, « La couleur du jugement : Discriminations dans les décisions judiciaires en matière d’infractions à agents de la force publique (1965-2005) », *Revue française de sociologie*, 48, 2, p. 243-272.

JOËL M., 2015, « Enquêter en prison auprès de femmes impliquées dans des violences sexuelles sur mineurs », *Civilisations [en ligne]*, 64, p. 69-79.

JOËL M., TRICOU J., 2017, « Sexualité et religion aux risques de l’enquête de terrain », *Emulations - Revue de sciences sociales [en ligne]*, 23, p. 7-12.

JONAS I., 2006a, « L’antiféminisme des nouveaux “traités de savoir-vivre à l’usage des femmes” », *Nouvelles Questions Féministes*, 25, 2, p. 83-96.

JONAS I., 2006b, « Un nouveau travail de « care » conjugal : la femme « thérapeute » du couple », *Recherches familiales*, 3, 1, p. 38-46.

JOSHI M., 2021, « “I Do Not Want to be a Weekend Papa”: The Demographic “Crisis,” Active Fatherhood, and Emergent Caring Masculinities in Berlin », *Journal of Family Issues*, 42, 5, p. 883-907.

JOZKOWSKI K.N., 2015, « “Yes Means Yes”?: Sexual Consent Policy and College Students », *Change: The Magazine of Higher Learning*, 47, 2, p. 16-23.

JOZKOWSKI K.N., MARCANTONIO T.L., HUNT M.E., 2017, « College Students’ Sexual Consent Communication And Perceptions of Sexual Double Standards: A Qualitative Investigation », *Perspectives on Sexual and Reproductive Health*, 49, 4, p. 237-244.

KAHN A.S., JACKSON J., KULLY C., BADGER K., HALVORSEN J., 2003, « Calling It Rape: Differences in Experiences of Women Who Do or Do Not Label Their Sexual Assault as Rape », *Psychology of Women Quarterly*, 3, 27, p. 233-242.

KALISH R., KIMMEL M., 2011, « Hooking up : Hot Hetero Sex or the New Numb Normative? », *Australian Feminist Studies*, 26, 67, p. 137-151.

Perspectives on Sexual and Reproductive Health, 49, 4, p. 237-244.

KATZ-WISE S., PRIESS H.A., HYDE J.S., 2010, « Gender-Role Attitudes and Behavior across the Transition to Parenthood », *Developmental Psychology*, 46, 1, p. 18-28.

KAYSER L., 2023, « Des coupables qui sont aussi des victimes ? Les violences masculines dans les trajectoires des femmes incarcérées : entre discours institutionnel et récit de soi », *Champ pénal [en ligne]*, 28.

KEAN J., BUITEN D., 2024, « Young Men and Feminism: Gendered Struggle and Sense-Making for Australian University Students », *Men and Masculinities [online first]*, 0, 0.

KELLER J., MENDES K., RINGROSE J., 2018, « Speaking “unspeakable things”: documenting digital feminist responses to rape culture », *Journal of Gender Studies*, 27, 1, p. 22-36.

KELLY L., 2019, « Le continuum de la violence sexuelle », *Cahiers du Genre*, 1, 66, traduit par TILLOUS M., p. 17-36.

KERGOAT D., 1992, « A propos des rapports sociaux de sexe », *Féminisme d'aujourd'hui*, avril-mai, p. 16-19.

KHAN S., HIRSCH J., WAMBOLDT A., MELLINS C., 2018, « “I Didn’t Want To Be That Girl”: The Social Risks of Labeling, Telling, and Reporting Sexual Assault », *Sociological Science*, 5, p. 432-460.

KIMMEL M., 1996, *Manhood in America*, New-York, The Free Press.

KIMMEL M., 2008, *Guyland: The Perilous World Where Boys Become Men*, New York, HarperCollins.

KLEIN V., IMHOFF R., REININGER K.M., BRIKEN P., 2019, « Perceptions of Sexual Script Deviation in Women and Men », *Archives of Sexual Behavior*, 48, 2, p. 631-644.

KUREK A., 2022, « Patient.e.s régulier.e.s de médecines complémentaires et alternatives (MCA): Cartographie des alternatives de santé et analyse de carrières thérapeutiques », *Terrains & travaux*, 1, 40, p. 197-223.

LAHEYNE C., 2020, « Le processus de construction des inégalités dans l’apprentissage de la régulation émotionnelle en classe préparatoire littéraire », *Revue française de pédagogie*, 209, p. 43-58.

LAHIRE B., 1998, *L’homme pluriel : Les ressorts de l’action*, Paris, Nathan.

LAHIRE B., 2005a, « Sociologie, psychologie et sociologie psychologique », *Hermès, La Revue*, 1, 41, p. 151-157.

LAHIRE B., 2005b, « La fabrique publique de l’“illettrisme” », dans *L’invention de l’illettrisme*, Paris, La Découverte, p. 33-123.

LAHIRE B., 2005c, « Distinctions culturelles et lutte de soi contre soi : « détester la part populaire de soi » », *Hermès, La Revue*, 42, p. 137-143.

LAHIRE B., 2013, *Dans les plus singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte.

LAHIRE B., 2018, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte.

LAHIRE B., 2022, « L'invention méthodologique : le cas de l'interprétation sociologique des rêves », *Éducation Permanente*, 1, 230, p. 49-58.

LAILLIER J., 2016, « Des petits rats et des hommes : La mise à l'épreuve de l'identité sexuée des apprentis danseurs », *Ethnologie française*, 46, 1, 31-44.

LAMONT E., 2014, « Negotiating Courtship: Reconciling Egalitarian Ideals with Traditional Gender Norms », *Gender & Society*, 28, 2, p. 189-211.

LAMONT E., 2015, « The Limited Construction of an Egalitarian Masculinity: College-Educated Men's Dating and Relationship Narratives », *Men and Masculinities*, 18, 3, p. 271-292.

LAMONT E., 2020, *The Mating Game. How Gender still Shapes How We Date*, Oakland, University of California Press.

LAMONT E., ROACH T., KAHN S., 2018, « Navigating Campus Hookup Culture: LGBTQ Students and College Hookups », *Sociological Forum*, 33, 4, p. 1000-1022.

LAMONT M., MOLNÁR V., 2002, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », *Annual Review of Sociology*, 28, 1, p. 167-195.

LAMONT M., 2018, « Addressing Recognition Gaps: Destigmatization and the Reduction of Inequality », *American Sociological Review*, 83, 3, p. 419-444.

LAQUEUR T., 1992, *La fabrique du sexe : Essai sur le corps et le genre en Occident*, Gallimard, Paris.

LAUGIER S., MOLINIER P., 2023, « Qu'est-ce qu'une série féministe ? Introduction », *Cahiers du Genre*, 2, 75, p. 5-30.

LE GOAZIER V., 2019, *Viol : Que fait la justice ?*, Paris, Presses de Sciences Po.

LE MAGUERESSE C., 2021, *Les pièges du consentement. Pour une redéfinition pénale du consentement sexuel*, Paris, Éditions iX.

LE PAPE M.-C., 2009, « Être parent dans les milieux populaires : entre valeurs familiales traditionnelles et nouvelles normes éducatives », *Informations sociales*, 4, 154, p. 88-95.

LE RENARD A., 2017, « Petits arrangements avec l'égalitarisme : Les Français.e.s de Dubaï et les employées domestiques », *Genèses*, 109, 4, p. 118-138.

LE RENARD A., 2019, *Le privilège occidental : Travail, intimité et hiérarchies postcoloniales à Dubaï*, Paris, Presses de Sciences Po.

LE RENARD S.A., MARTEU É., 2014, « Genre et nation : Approches sociologiques. Introduction », *Sociétés contemporaines*, 2, 94, p. 5-18.

LEE H.K., 2023, « “Girls Can Kick Ass ... Without Being Angry”: Practices of Alignment, Postfeminism, and the Production of Niceness in the Face of Sexism in Work and Family Lives », *Sociological Forum*, 38, 2, p. 443-459.

LEGOUGE P., 2013, « Les représentations de la sexualité dans Jeune & Jolie », *Le Temps des Médias*, 2, 21, p. 68-81.

LEGUIL C., 2021, *Céder n'est pas consentir: Une approche clinique et politique du consentement*, Paris, Presses Universitaires de France.

LEJBOWICZ T., 2022, *Violences et écarts aux normes de genre. Enquête sur les trajectoires de femmes victimes de violences sexuelles*, Thèse de démographie, Paris, Université Paris 10 Nanterre.

LEMAIRE K.L., OSWALD D.L., RUSSELL B.L., 2016, « Labeling Sexual Victimization Experiences: The Tole of Sexism, Rape Myth Acceptance, and Tolerance for Sexual Harassment », *Violence and Victims*, 31, 2, p. 332-346.

LERIDON H., 2008, « Le nombre de partenaires : un certain rapprochement entre les femmes et les hommes, mais des comportements encore très différents », dans BAJOS N., BOZON M. (dirs.), *Enquête sur la sexualité en France: Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, p. 215-242.

LEVY-GUILLAIN R., 2022, « La fabrique du privilège du désir : L'apprentissage socialement différencié du désir sexuel au croisement du genre et de la classe », *Revue française de sociologie*, 63, 1, p. 7-34.

LEVY-GUILLAIN R., SPONTON A., WICKY L., 2022, « L'intime au bout du fil: Enjeux méthodologiques de l'entretien biographique à distance », *Revue française de sociologie*, 63, 2, p. 311-332.

LIBERMAN R., 2014, « “It’s a Really Great Tool”: Feminist Pornography and the Promotion of Sexual Subjectivity », *Porn Studies*, 2, 2-3, p. 174-191.

LIEBER M., 2008a, *Genre, violences et espaces publics: La vulnérabilité des femmes en question*, Paris, Presses de Sciences Po.

LIEBER M., 2008b, « Violences et ordre social sexué », dans *Genre, violences et espaces publics*, Paris, Presses de Sciences Po, p. 263-297.

LIEBER M., 2023, *Oui, c'est oui: Le consentement à l'épreuve de la justice*, Zurich, Éditions Seismo.

LIGNIER W., 2023, *La société est en nous: Comment le monde social engendre des individus*, Paris, Le Seuil.

LIMBADA A., 2023, *La nuit de noces: Une histoire de l'intimité conjugale*, Paris, La Découverte.

LOCKE J., 1994, *Le second traité du gouvernement*, Paris, Presses Universitaires de France.

- LONEY-HOWES R., 2018, « Shifting the Rape Script: “Coming Out” Online as a Rape Victim », *Frontiers: A Journal of Women Studies*, 39, 2, p. 26-57.
- LONGMORE M.A., MANNING W.D., GIORDANO P.C., RUDOLPH J.L., 2004, « Self-esteem, depressive symptoms and adolescents’ sexual onset », *Social Psychology Quarterly*, 67, 3, p. 279-295.
- MACKINNON C., 1989, « Rape : On Coercition and Consent », dans *Toward a Feminist Theory of the State*, Cambridge, Harvard University Press, p. 171-183.
- MAILLOCHON F., 2016, *La passion du mariage*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MANNINO C.A., DEUTSCH F.M., 2007, « Changing the Division of Household Labor: A Negotiated Process between Partners », *Sex Roles*, 56, 4-6, p. 309-324.
- MARDON A., 2006, *La socialisation corporelle des adolescentes*, Thèse de sociologie, Paris, Université Paris 10 Nanterre.
- MARDON A., 2011, « Honte et dégoût dans la fabrication du féminin : L’apparition des menstrues », *Ethnologie française*, 41, 1, p. 33-40.
- MARIGNIER N., 2023, « “Est-ce un viol ?” Catégoriser les violences sexuelles dans les récits ordinaires », *Genre, sexualité et société [en ligne]*, 29.
- MARQUIS N., 2014, *Du bien-être au marché du malaise : La société du développement personnel*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MARQUIS N., 2016a, « Se retrouver (ou non) dans un ouvrage de développement personnel : ce que la résilience fait à ses lecteurs », dans *Aller mieux : Approches sociologiques*, Villeneuve-d’Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, p. 167-178.
- MARQUIS N., 2016b, « Performance et authenticité, changement individuel et changement collectif : une perspective sociologique sur quelques paradoxes apparents du “développement personnel” », *Communication & management*, 13, 1, p. 47-62.
- MARQUIS N., 2017, « Les impasses du développement personnel : L’obsession de la quête de soi », *Revue du Crieur*, 2, 7, p. 38-53.
- MARQUIS N., 2018, « La résilience comme attitude face au malheur : succès et usages des ouvrages de Boris Cyrulnik », *SociologieS [en ligne]*.
- MARQUIS N., 2019, « Taking One’s Responsibilities While Facing Adversity: A Balanced Analysis of Self-Help Books Reading », *Sociological Research Online*, 24, 2, p. 137-153.
- MARTINEZ C., 2006, « Processus de transformation sensible de soi : une expérience mutualisable ? », dans *Sensibiliser : La sociologie dans le vif du monde*, La Tour d’Aigues, Éditions de l’Aube, p. 139-149.
- MARUANI M., 2016, *Femmes, genre et sociétés, l’état des savoirs*, La Découverte.

- MARX K., 1875, *Le Capital*, Paris, Librairie du Progrès.
- MARZANO M., 2006, *Je consens, donc je suis...*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MARZANO M., 2008, « Le mythe du consentement : Lorsque la liberté sexuelle devient une forme de servitude volontaire », *Droits*, 48, p. 109-130.
- MASCLET C., 2017, *Sociologie des féministes des années 1970. Analyse localisée, incidences biographiques et transmission familiale d'un engagement pour la cause des femmes en France*, Thèse de sociologie, Lausanne et Paris, Université de Lausanne et Université Paris 8.
- MATHIEU L., 2014, *La Fin du tapin : Sociologie de la croisade pour l'abolition de la prostitution*, Paris, François Bourin.
- MATHIEU N.-C., 1985, « Quand céder n'est pas consentir », dans *L'Arraînement des femmes : Essai en anthropologie des sexes*, Paris, Éditions de l'EHESS, p. 169-245.
- MATHIEU N.-C., 1991, *L'anatomie politique : Catégorisations et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes.
- MATONTI F., 2012, « Les mots pour (ne pas) le dire », *Raisons politiques*, 46, p. 13-45.
- MAUDET M., 2019, *Sécularisation, genre, sexualité. Des catholiques et des musulman.e.s en quête de sens (France, années 1970-2010)*, Thèse de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- MAUGER G., 2009, « Sens pratique et conditions sociales de possibilité de la pensée « pensante » », *Cités*, 38, 2, p. 61-77.
- MAUGER G., 2019, « Sociogénèse et usages de la figure du “beauf” », *Sens-Dessous*, 23, p. 63-70.
- MCCLINTOCK E.A., 2014, « Beauty and Status: The Illusion of Exchange in Partner Selection », *American Sociological Review*, 79, 4, p. 575-604.
- MCRROBBIE A., 2009, *The Aftermath of Feminism: Gender, Culture and Social Change*, Los Angeles, Sage.
- MEAD G.H., 1934, *Mind, Self, and Society: From the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, University of Chicago Press.
- MEADEL C., MUSTAR A., 2022, « Balance ton porc ou la fabrique ordinaire du continuum », dans *Les violences sexistes après #MeToo*, Paris, Presses des Mines, p. 37-54.
- MEARS A., 2015, « Girls as Elite Distinction: The Appropriation of Bodily Capital », *Poetics*, 53, p. 22-37.
- MENDES K., 2022, « #MeToo, selfies et mèmes : une exploration des récits numérisés des violences sexuelles », dans *Les violences sexistes après #MeToo*, Paris, Presses des Mines, p. 23-36.

MENDES K., KELLER J., RINGROSE J., 2019, « Digitized Narratives of Sexual Violence: Making Sexual Violence Felt and Known Through Digital Disclosures », *New Media & Society*, 21, 6, p. 1290-1310.

MENDES K., RINGROSE J., KELLER J., 2018, « #MeToo and the Promise and Pitfalls of Challenging Rape Culture Through Digital Feminist Activism », *European Journal of Women's Studies*, 25, 2, p. 236-246.

MENNESSON C., VISENTIN S., CLEMENT J.-P., 2012, « L'incorporation du genre en gymnastique rythmique », *Ethnologie française*, 42, 3, p. 591-600.

MESSNER M., 1993, « "Changing Men" and Feminist Politics in the United States », *Theory and Society*, 22, 5, p. 723-737.

MESSNER M.A., 2004, « On Patriarchs and Losers: Rethinking Men's Interests », *Berkeley Journal of Sociology*, 48, p. 74-88.

MESSNER M.A., GREENBERG M.A., PERETZ T., 2015, *Some Men: Feminist Allies in the Movement to End Violence against Women*, New York, Oxford University Press.

MILL J.S., 1990, *De la liberté*, Paris, Folio.

MILLEPIED A.-C., 2017, « L'autodéfense féministe : entre travail sur soi et transformation collective », *Nouvelles Questions Féministes*, 36, 2, p. 50-65.

MILLEPIED A.-C., 2018, « Représentations alternatives du genre : l'incorporation d'un ethos combattif dans la pratique du de l'autodéfense féministe et du karaté en non-mixité », dans *Nouveaux Imaginaires du Féminins*, Nice, Épi-revel.

MILLER S.A., 2016, « "How You Bully a Girl": Sexual Drama and the Negotiation of Gendered Sexuality in High School », *Gender & Society*, 30, 5, p. 721-744.

MILLER T., 2010, *Making Sense of Fatherhood: Gender, Caring and Work*, Cambridge, Cambridge University Press.

MILLET M., THIN D., 2005, *Ruptures scolaires : L'école à l'épreuve de la question sociale*, Paris, Presses Universitaires de France.

MIYAMOTO Y., MIA X., 2011, « Dampening or Savoring Positive Emotions: A Dialectical Cultural Script Guides Emotion Regulation », *Emotion*, 11, 6, p. 1346-1357.

MONTEMURRO B., 2014, « Getting Married, Breaking up, and Making Up for Lost Time: Relationship Transitions as Turning Points in Women's Sexuality », *Journal of Contemporary Ethnography*, 43, 1, p. 64-93.

MONTEMURRO B., 2021a, *Getting It, Having It, Keeping it Up: Straight's Men Sexuality and Private*, New Brunswick, Rutgers University Press.

MONTEMURRO B., 2021b, « "If You Could Just See Me": The Construction of Heterosexual Men's Sexual Selves and the Hierarchy of Desirability », *Sexualities*, 24, 3, p. 303-321.

- MONTEMURRO B., RIEHMAN-MURPHY C., 2019, « Ready and Waiting: Heterosexual Men's Decision-making Narratives in Initiation of Sexual Intimacy », *Men and Masculinities*, 22, 5, p. 872-892.
- MONTLIBERT C. DE, 2023, « Le “soin de soi” et le “développement personnel” », *Regards sociologiques*, 61-62, p. 7-20.
- MORIN C., 2014, « Sexualité et redistribution des pouvoirs dans les séries américaines », *Hermès, La Revue*, 2, 69, p. 97-101.
- MORIN C., 2021, « Le renouvellement de l'antiféminisme dans la manosphère : idéalisation de la tradition et individualisme masculiniste: », *Le Temps des Médias*, 1, 36, p. 172-191.
- MOULIN C., 2005, *Féminités adolescentes : Itinéraires personnels et fabrication des identités sexuées*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- MUEHLENHARD C.L., SHIPPEE S.K., 2010, « Men's and Women's Reports of Pretending Orgasm », *Journal of Sex Research*, 47, 6, p. 522-567.
- MULVEY L., 1975, *Au-delà du plaisir visuel : féminisme, énigmes, cinéphilie*, Sesto San Giovanni, Éditions Mimesis.
- NAMIAN D., KIROUAC L., 2015, « Narcissisme, estime de soi et société. Regard sociologique sur la dépathologisation d'un trouble controversé », *Sociologie*, 6, 3, p. 279-294.
- NAUDET J., 2012a, « Mobilité sociale et explications de la réussite en France, aux États-Unis et en Inde », *Sociologie*, 3, 1, p. 39-59.
- NAUDET J., 2012b, « “Se sentir proche quand on est loin” : Mobilité ascendante, distance sociale et liens au milieu d'origine aux États-Unis, en Inde et en France », *Sociétés contemporaines*, 4, 88, p. 125-153.
- NAUDET J., 2014, « L'origine populaire comme ressource au sein des élites en France, aux États-Unis et en Inde », *Critique internationale*, 3, 64, p. 81-99.
- NICAISE S., 2015, *Des trajectoires singulières. La construction sociale de l'engagement « gouïne » dans la mobilisation « Transpédégouïne »*, Thèse en sciences et techniques des activités physiques et sportives, Toulouse, Université de Toulouse III.
- NICAISE S., 2023, « Apprendre la sexualité gouïne : Socialisation militante à la sexualité et incidences sexo-biographiques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4, 249, p. 54-75.
- NIEDERGANG P., MENDES-FOURNIER S., 2023, « Des hommes coupables de leurs désirs : la faute au féminisme ? », *Psychologies, genre & société [en ligne]*, 1.
- NIELSEN H.B., 2004, « Noisy Girls : New Subjectivities and Old Gender Discourses », *YOUNG*, 12, 1, p. 9-30.
- NIZARD C., 2023, « Dans l'interstice du silence de la méditation : la spiritualité ? : », *Ethnologie française*, 1, 53, p. 25-36.

NIZARD L., 2019, « La comédie du viol dans les romans et nouvelles du second xix^e siècle », Présentation au colloque « Désir, consentement, violences sexuelles en littérature : quelles méthodes d'analyse littéraire ? Quels enjeux pour la discipline ? », Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, 2019.

OBADIA L., 2020, « Yoga, méditation et techniques spirituelles : Corps libéré ou confisqué ? », *L'ethnographie [en ligne]*, 3-4.

OFFMAN A., MATHESON K., 2004, « The Sexual Self-Perceptions of Young Women Experiencing Abuse in Dating Relationships », *Sex Roles*, 51, 9-10, p. 551-560.

ÓLAFSDÓTTIR K., KJARAN J.I., 2019, « “Boys in Power”: Consent and Gendered Power Dynamics in Sex », *Boys Studies*, 12, 1, p. 38-56.

ÓLAFSDÓTTIR K., RÚDÓLFSDÓTTIR A.G., 2023, « “I Am Not a Monster”: An Affective–Discursive Analysis of Men’s Perspectives on their Engagement in Violence Against Women », *Feminism & Psychology*, 33, 1, p. 126-143.

OLIFFE J.L., KELLY M.T., GONZALEZ MONTANER G., SEIDLER Z.E., OGRODNICZUK J.S., KEALY D., RICE S.M., 2023, « Pathways and Patterns for Communication With Intimate Partners: Men’s Retrospectives After a Relationship Breakdown », *Men and Masculinities*, 26, 3, p. 472-494.

OLIFFE J.L., KELLY M.T., MONTANER G.G., KEALY D., SEIDLER Z.E., OGRODNICZUK J.S., SHARP P., RICE S.M., 2022, « Men, Relationships and Partner-Initiated Break-ups: A Narrative Analysis », *Health Psychology Open [en ligne]*, 9, 2.

OLIVIER A., 2018, *Étudiants singuliers, hommes pluriels. Orientations et socialisations masculines dans des formations «féminines» de l’enseignement supérieur*, Thèse de sociologie, Paris, Institut d’études politiques de Paris.

O’SULLIVAN L.F., ALLGEIER E.R., 1998, « Feigning Sexual Desire. Consenting to Unwanted Sexual Activity in Heterosexual Dating Relationships », *The Journal of Sex Research*, 35, 3, p. 234-243.

PACHE S., 2019, « L’histoire féministe de la “psychologisation des violences” », *Cahiers du Genre*, 1, 66, p. 51.

PAGIS M., 2009, « Embodied Self-reflexivity », *Social Psychology Quarterly*, 72, 3, p. 265-283.

PAGIS M., 2016, « Fashioning Futures: Life Coaching and the Self-Made Identity Paradox », *Sociological Forum*, 31, 4, p. 1083-1103.

PAGIUSCO M., 2022, « “Je serais peut-être pas gay si j’avais pas regardé des pornos gays”. Sexualité minorisée et socialisation de renforcement par les médias », *Éducation et sociétés*, 1, 47, p. 115-132.

PANDYA V., GINGERICH W.J., 2002, « Group Therapy Intervention For Male Batterers: A Microethnographic Study. », *Health & Social Work*, 27, 1, p. 47-55.

- PASCOE C.J., 2007, *Dude, you're a fag: Masculinity and sexuality in high school*, Berkeley, University of California Press.
- PASCOE C.J., HOLLANDER J.A., 2016, « Good Guys Don't Rape: Gender, Domination, and Mobilizing Rape », *Gender & Society*, 30, 1, p. 67-79.
- PASQUIER D., 2010, « Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe », *Ethnologie française*, 40, 1, p. 93-100.
- PATEMAN C., 2010, *Le contrat sexuel*, Paris, La Découverte.
- PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M., 2020a, *Ne nous libérez pas, on s'en charge : Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte.
- PAVARD B., ROCHEFORT F., ZANCARINI-FOURNEL M., 2020b, « Encore féministes au xxi^e siècle », dans *Ne nous libérez pas, on s'en charge*, Paris, La Découverte, p. 385-485.
- PEDERSEN W., JARNESS V., FLEMMEN M., 2018, « Revenge of the Nerds: Cultural Capital and the Politics of Lifestyle Among Adolescent Elites », *Poetics*, 70, p. 54-66.
- PELISSE J., 2005, « A-t-on conscience du droit ? Autour des Legal Consciousness Studies », *Genèses*, 2, 59, p. 114-130.
- PERONA O., 2017, *Le consentement sexuel saisi par les institutions pénales. Policiers, médecins légistes et procureurs face aux violences sexuelles*, Thèse de science politique, Saclay, Université Paris Saclay.
- PERONA O., 2022, « La police du consentement : La qualification policière des récits de violences sexuelles », *Sociétés contemporaines*, 1, 125, p. 147-173.
- PETERSON Z.D., MUEHLENHARD C.L., 2007, « Conceptualizing the "Wantedness" of Women's Consensual and Nonconsensual Sexual Experiences: Implications for How Women Label Their Experiences with Rape », *The Journal of Sex Research*, 44, 1, p. 72-88.
- PETERSON Z.D., MUEHLENHARD C.L., 2011, « A Match-and-Motivation Model of How Women Label Their Nonconsensual Sexual Experiences », *Psychology of Women Quarterly*, 35, 4, p. 558-570.
- PFAFFENDORF J., 2017, « Sensitive Cowboys: Privileged Young Men and the Mobilization of Hybrid Masculinities in a Therapeutic Boarding School », *Gender & Society*, 31, 2, p. 197-222.
- PFAFFENDORF J., 2019, « Wayward Elites: From Social Reproduction to Social Restoration in a Therapeutic Boarding School », *Social Psychology Quarterly*, 82, 2, p. 113-133.
- PHETERSON G., 2010, « Le féminisme pris aux pièges », *Genre, sexualité et société [en ligne]*, 4.
- PHILIT R., 2022, *Politique, éthique et esthétique dans le rapport à la pornographie et la sexualité. Enquête sur des étudiantes et des étudiants de Sciences Po Lyon*, Mémoire de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

PHILIT R., 2023, « Rupture “féministe” ? La recomposition des styles de sexualité des étudiant.es dans le prolongement du “moment MeToo” », Présentation au Congrès de l’Association Française de Sociologie, RT 28 Sciences sociales de la sexualité, Lyon, Université Lumière Lyon 2.

PICKENS C., BRAUN V., 2018, « “Stroppy Bitches Who Just Need to Learn How to Settle”?: Young Single Women and Norms of Femininity and Heterosexuality », *Sex Roles*, 79, 7-8, p. 431-448.

PILUSO C., 2020, *Eléments de construction de la sexualité. Une analyse de l’incorporation des goûts et dégoûts amoureux et sexuels au prisme de l’homosexualité et des différences sociales*, Thèse de sociologie, Lyon, Université Louis Lumière Lyon 2.

PINKERTON S., CECIL H., BOGART L., ABRAMSON P., 2003, « The Pleasures of Sex: An Empirical Investigation », *Cognition and Emotion*, 17, 2, p. 341-353.

PLESSZ M., GUEGUEN A., 2019, « À qui profite le couple ? Une étude longitudinale de l'alimentation à l'intersection du genre, de la situation conjugale et du statut social », *Revue française de sociologie*, 58, 4, p. 545-576.

PLUMAUZILLE C., ROSSIGNEUX-MEHEUST M., 2019, « Le care, une “voix différente” pour l’histoire du genre », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1, 49, p. 7-22.

POLIAK C., 2002, « Manières profanes de “parler de soi” », *Genèses*, 2, 7, p. 4-20.

POLLAK M., 1981, « Les vertus de la banalité », *Le Débat*, 3, 10, p. 132-143.

POLLETTA F., 2006, *It Was Like a Fever: Storytelling in Protest and Politics*, Chicago, University of Chicago Press.

PRESSER L., 2008, *Been a Heavy Life: Stories of Violent Men*, Champaign, University of Illinois Press.

PRESTON K., HALPIN M., MAGUIRE F., 2021, « The Black Pill: New Technology and the Male Supremacy of Involuntarily Celibate Men », *Men and Masculinities*, 24, 5, p. 823-841.

REBREYEND A.-C., 2004, « Sur les traces des pratiques sexuelles des individus “ordinaires” », *Le Mouvement Social*, 2, 207, p. 57-74.

REBREYEND A.-C., 2008, *Intimités amoureuses : France 1920-1975*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

RENNES J., 2021, « Âge », dans *Encyclopédie critique du genre : Corps, sexualité, rapports sociaux*, Paris, La Découverte, p. 47-59.

REVENIN R., 2015, *Une histoire des garçons et des filles : Amour, genre et sexualité dans la France d’après-guerre*, Paris, Vendémiaire.

REVILLARD A., 2018, « Saisir les conséquences d’une politique à partir de ses ressortissants », *Revue française de science politique*, 68, 3, p. 469-491.

RIDGEWAY C.L., 2011, *Framed by Gender: How Gender Inequality Persists in the Modern World*, Oxford, Oxford University Press.

RIMLINGER C., 2021, « Féminin sacré et sensibilité écoféministe. Pourquoi certaines femmes ont toujours besoin de la Déesse », *Sociologie*, 12, 1, p. 77-91.

RINGROSE J., HARVEY L., GILL R., LIVINGSTONE S., 2013, « Teen Girls, Sexual Double Standards and “Sexting”: Gendered Value in Digital Image Exchange », *Feminist Theory*, 14, 3, p. 305-323.

RIVOAL H., 2017, « Virilité ou masculinité ? L’usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 38, 2, p. 141-159.

RIVOAL H., BRETIN H., VUATTOUX A., 2019, « Introduction : Travail et masculinités : quelles transformations ? », *Cahiers du Genre*, 2, 67, p. 5-24.

ROBERTS S., ÉLLIOTT K., 2020, « Challenging Dominant Representations of Marginalized Boys and Men in Critical Studies on Men and Masculinities », *Boyhood Studies*, 13, 2, p. 87-104.

ROBERTS S., RAVN S., 2020, « Towards a Sociological Understanding of Sexting as a Social Practice: A Case Study of University Undergraduate Men », *Sociology*, 54, 2, p. 258-274.

ROBERTS S., RAVN S., MALONEY M., RALPH B., 2021, « Navigating the Tensions of Normative Masculinity: Homosocial Dynamics in Australian Young Men’s Discussions of Sexting Practices », *Cultural Sociology*, 15, 1, p. 22-43.

ROMERO M., 2018a, *Le traitement juridique des délits sexuels sur mineurs : une enquête de sociologie judiciaire et législative*, Thèse de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

ROMERO M., 2018b, « Violences sexuelles entre mineurs : âge et consentement au cœur du débat judiciaire », *Sociétés et jeunesses en difficulté [en ligne]*, 21.

RONEN S., 2010, « Grinding On the Dance Floor: Gendered Scripts and Sexualized Dancing at College Parties », *Gender & Society*, 24, 3, p. 355-377.

ROSTAING C., 2008, « À chacun son psy : La diffusion des pratiques psychologiques en prison », *Sociologies pratiques*, 17, 2, p. 81-94.

ROTTENBERG C., 2014, « The Rise of Neoliberal Feminism », *Cultural Studies*, 28, 3, p. 418-437.

ROYET-GALANTE H., 2023, « La démarche de développement personnel : affirmation ou ajustement néolibéral ? Travail de transformation de soi dans quatre trajectoires sociales, *Regards Sociologiques*, 61-62, p. 51-67.

RUULT L., 2019, « Libération sexuelle ou “pression à soulager ces messieurs” ? Points de vue de femmes dans les années 68 en France », *Ethnologie française*, 2, 174, p. 373-389.

- RUBIN G. S., 1998, « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et systèmes de sexe/genre », *Les cahiers du CEDREF*, 7, traduit par MATTHIEU N.-C., p. 3-81.
- RUFFIO C., 2022, « Politiser le “crime de l’intime” : Ce que #MeToo fait à la médiatisation du viol en France (2000-2020) », dans *Les violences sexistes après #MeToo*, Paris, Presses des Mines, p. 71-89.
- SABLE M.R., DANIS F., MAUZY D.L., GALLAGHER S.K., 2006, « Barriers to Reporting Sexual Assault for Women and Men: Perspectives of College Students », *Journal of American College Health*, 3, 55, p. 157-162.
- SAGUY A.C., 2012, « Les conceptions juridiques du harcèlement sexuel en France et aux États-Unis : Avant et après l’affaire DSK », *Travail, genre et sociétés*, 2, 28, p. 89-106.
- SALMAN S., 2007, « Le coaching est-il porteur d’une psychologisation des rapports sociaux dans l’entreprise ? », *Raison présente*, 162, p. 67-82.
- SALMAN S., 2021, *Aux bons soins du capitalisme : Le coaching en entreprise*, Paris, Presses de Sciences Po.
- SALMAN S., 2022, « Le coaching et le tournant personnel du capitalisme », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2, 34, p. 19-33.
- SANDBERG L., 2011, *Getting Intimate: A Feminist Analysis of Old Age, Masculinity and Sexuality*, Linköping, Linköping University Electronic Press.
- SANTELLI E., 2018, « De la jeunesse sexuelle à la sexualité conjugale, des femmes en retrait. L’expérience de jeunes couples », *Genre, sexualité et société [en ligne]*, 20.
- SANTELLI E., 2019, « “Profiter de sa jeunesse avant de se caser” : Entre injonction normative, variation sociale et effet de genre », *Agora débats/jeunesses*, 83, 3, p. 25-42.
- SANTELLI E., 2022, « Désir individuel et sexualité conjugale : Les conditions sociales de l’agency sexuelle », *Genre, sexualité & société [en ligne]*, 27.
- SASSLER S., MILLER A.J., 2011, « Waiting to Be Asked: Gender, Power, and Relationship Progression Among Cohabiting Couples », *Journal of Family Issues*, 32, 4, p. 482-506.
- SCHEFF T.J., 2003, « Shame in Self and Society », *Symbolic Interaction*, 26, 2, p. 239-262.
- SCHEIBLING C., 2020, « “Real heroes care”: How Dad Bloggers Are Reconstructing Fatherhood and Masculinities », *Men and Masculinities*, 23, 1, p. 3-19.
- SCHLAGDENHAUFFEN R., 2014, « Parler de sexualité en entretien : Comment rendre publics des propos privés », *Hermès, La Revue*, 2, 69, p. 34-38.
- SCHROCK D., MCCABE J., VACCARO C., 2018, « Narrative Manhood Acts: Batterer Intervention Program Graduates’ Tragic Relationships », *Symbolic Interaction*, 3, 41, p. 384-410.

SCHUR E.M., 1984, *Labeling Women Deviant: Gender, Stigma, and Social Control*, New York, Random House.

SCHWARTZ O., 2011, « La pénétration de la “culture psychologique de masse” dans un groupe populaire : paroles de conducteurs de bus », *Sociologie*, 2, 4, p. 345-361.

SEAL D.W., EHRHARDT A.A., 2003, « Masculinity and Urban Men: Perceived Scripts for Courtship, Romantic, and Sexual Interactions With Women », *Culture, Health & Sexuality*, 5, 4, p. 295-319.

SERREAU M., 2023, « Sentiments de supériorité : Réguler et recourir aux émotions dans les écoles de commerce d'élite », Présentation au colloque « Le travail émotionnel des hommes », Université PSL-Paris Dauphine, 2023.

SETTY E., 2020, « “Confident” and “hot” or “desperate” and “cowardly”? Meanings of young men’s sexting practices in youth sexting culture », *Journal of Youth Studies*, 23, 5, p. 561-577.

SEVE L., 2023, « Une “disposition” à parler de soi ? Sociogenèse et transférabilité de pratiques discursives enfantines », À la croisée des socialisations : transferts, tensions et résistances dispositionnels, CMH - Centre Maurice Halbwachs, 2023.

SEYMOUR K., NATALIER K., WENDT S., 2021, « Changed Men? Men Talking about Violence and Change in Domestic and Family Violence Perpetrator Intervention Programs », *Men and Masculinities*, 24, 5, p. 884-901.

SHARP P., OLIFFE J.L., BOTTORFF J.L., RICE S.M., NICO SCHULENKORF, CAPERCHIONE C.M., 2023, « Connecting Australian Masculinities and Culture to Mental Health: Men’s Perspectives and Experiences », *Men and Masculinities*, 26, 1, p. 112-133.

SHEEHAN P., 2022, « The Paradox of Self-Help Expertise: How Unemployed Workers Become Professional Career Coaches », *American Journal of Sociology*, 127, 4, p. 1151-1182.

SHEFF E., HAMMERS C., 2011, « The Privilege of Perversities: Race, Class and Education among Polyamorists and Kinksters », *Psychology and Sexuality*, 2, 3, p. 198-223.

SHERMAN R., 2017, *Uneasy Street: The anxieties of Affluence*, New Jersey, Princeton University Press.

SHERMAN R., 2018, « “A Very Expensive Ordinary Life”: Consumption, Symbolic Boundaries and Moral Legitimacy Among New York Elites », *Socio-Economic Review*, 16, 2, p. 411-433.

SHERMAN R., 2020, « Anxieties of Entitlement: Elite Common Sense about Merit and Moral Worth », *Recherches sociologiques et anthropologiques*, 1, 51, p. 61-86.

SHOSHANA A., 2020, « Inside Happiness Groups: Everyday Happiness, Self-Awareness, and Resistance », *Journal of Contemporary Ethnography*, 49, 5, p. 539-563.

SILVERGLEID C.S., MANKOWSKI E.S., 2006, « How batterer intervention programs work: Participant and facilitator accounts of processes of change. », *Journal of Interpersonal Violence*, 21, 1, p. 139-159.

SINEAU M., 2007, « Effets de genre, effets de génération ? Le vote hommes/femmes à l'élection présidentielle de 2007 », *Revue française de science politique*, 57, 3-4, p. 353-369.

SKEGGS B., 2015, *Des femmes respectables : Classe et genre en milieu populaire*, traduit par POULY M.-P., Marseille, Agone.

SLAVIERO M., 2019, « “Vous vouliez bien attendre que j’eusse dit oui avant d’être sûr de mon consentement”. Sur un viol dans les Liaisons dangereuses : analyse critique et enjeux méthodologiques », Présentation au colloque « Désir, consentement, violences sexuelles en littérature : quelles méthodes d’analyse littéraire ? Quels enjeux pour la discipline ? », Paris, Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle.

SMALL M., HARDING D., LAMONT M., 2010, « Reconsidering Culture and Poverty », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 629, 1, p. 6-27.

SMAOUI S., 2021, « Du divan à la lutte : Les cheminements militants de la réalisation de soi », *Genèses*, 1, 122, p. 127-151.

SOARES A., 2000, « Au coeur des services : Les larmes au travail. », *Perspectives interdisciplinaires sur le travail et la santé*, 2-2, p. 1-16.

SOBOCINSKA D., 2023, « Scripts d’usage et scripts sexuels au service de la rencontre d’un soir: Analyse de l’utilisation sexuelle de *Fruitz* et *Tinder* chez des jeunes urbains hétérosexuels diplômés », *Réseaux*, 1, 1, p. 93-117.

SOHN A.-M., 2009, « *Sois un Homme !* » : *La construction de la masculinité au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil.

SORIGNET P.-E., 2006, « Danser au-delà de la douleur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 163, 3, p. 46-61.

SORIN C.R., 2022, « Hybrid Masculinities and The Limits of Anti-Violence Efforts in BDSM Communities », *Men and Masculinities*, 25, 4, p. 546-565.

SOUDRE N., 2021, *S’abonner pour se distinguer ? Enquête sur les recompositions du genre et de la sexualité à travers les usages sociaux de comptes Instagram dédiés à l’épanouissement sexuel*, Mémoire de sociologie, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

SPECTOR-MERSEL G., GILBAR O., 2021, « From Military Masculinity toward Hybrid Masculinities: Constructing a New Sense of Manhood among Veterans Treated for PTSS », *Men and Masculinities*, 24, 5, p. 862-883.

SPIVAK G.C., 2009, *Les subalternes peuvent-elles parler ?*, traduit par VIDAL J., Paris, Editions Amsterdam.

SPONTON A., 2023, *Se montrer présent : réception du congé paternité, parentalités et masculinités de la grossesse à la petite enfance*, Thèse de sociologie, Paris, Institut d’études politiques de Paris.

SPRECHER S., HATFIELD E., CORTESE A., POTAPOVA E., LEVITSKAYA A., 1994, « Token Resistance to Sexual Intercourse and Consent to Unwanted Sexual Intercourse: College Students' Dating Experiences in Three Countries », *Journal of Sex Research*, 31, 2, p. 125-132.

STEINBERG S., 2018, *Une histoire des sexualités*, Paris, Presses Universitaires de France.

STEVENS H., 2008, « Quand le psychologique prend le pas sur le social pour comprendre et conduire des changements professionnels », *Sociologies pratiques*, 17, 2, p. 1-11.

STOKOE E., 2010, « "I'm Not Gonna Hit a Lady": Conversation Analysis, Membership Categorization and Men's Denials of Violence Towards Women », *Discourse & Society*, 21, 1, p. 59-82.

STONE A. L., GORGA A., 2014, « Containing Pariah Femininities: Lesbians in the Sorority Rush Process », *Sexualities*, 17, 3, p. 348-364.

SWEENEY B.N., 2014, « Masculine Status, Sexual Performance, and the Sexual Stigmatization of Women: Sorting Women Sexually », *Symbolic Interaction*, 37, 3, p. 369-390.

SWEET P.L., 2015, « Chronic Victims, Risky Women: Domestic Violence Advocacy and the Medicalization of Abuse », *Signs: Journal of Women in Culture and Society*, 41, 1, p. 81-106.

SWEET P.L., 2019, « The Sociology of Gaslighting », *American Sociological Review*, 84, 5, p. 851-875.

SWIDLER A., 1986, « Culture in Action: Symbols and Strategies », *American Sociological Review*, 51, 2, p. 273-286.

TAYLOR C., 2018, « Anti-Carceral Feminism and Sexual Assault - A Defense : A Critique of the Critique of the Critique of Carceral Feminism », *Social Philosophy Today*, 34, p. 29-49.

TESTENOIRE A., 2015, « Genre, stratification et mobilité sociale au sein des classes populaires », *Lien social et Politiques*, 74, p. 19-36.

THEMBI MTSHALI M., 2023, « "Racial Heterosexual Habitus" and Management of Racial Education Discussions Within Black Female/White Male Romantic Relationships », *Sociological Forum*, 38, 2, p. 419-442.

THERY I., 2002, « Les trois révolutions du consentement : Pour une approche socio-anthropologique », dans *Les soins obligés ou l'utopie de la triple entente*, Paris, Dalloz, p. 29-52.

THIZY L., GAUGLIN M., VINCENT J., 2021, « "Se raconter" sur le terrain : le récit de soi comme ressource méthodologique: », *Genèses*, 2, 123, p. 115-135.

THOME C., 2019, *La sexualité aux temps de la contraception. Genre, désir et plaisir dans les rapports hétérosexuels (France, années 1960 - années 2010)*, Thèse de doctorat, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.

- THOME C., 2021, « Les classes sociales dans les enquêtes qualitatives sur la sexualité », Présentation au colloque « *Sexualité et classes sociales* », Lyon, Université Lumière Lyon 2.
- THOME C., 2022, « Dans les coulisses du désir spontané : Sexualité hétérosexuelle, travail des femmes et ordre du genre », *Revue française de sociologie*, 63, 2, p. 283-309.
- THURNELL-READ T., 2012, « What Happens on Tour: The Premarital Stag Tour, Homosocial Bonding, and Male Friendship », *Men and Masculinities*, 15, 3, p. 249-270.
- TIMMERMANS E., COURTOIS C., 2018, « From Swiping to Casual Sex and/or Committed Relationships: Exploring the Experiences of Tinder Users », *The Information Society*, 34, 2, p. 59-70.
- TISSOT S., 2018, *Gayfriendly : Acceptation et contrôle de l'homosexualité à Paris et à New-York*, Paris, Raisons d'agir.
- TRACHMAN M., 2013, « Une “planque pour mater des culs” ? : Sexualisation et déssexualisation dans une enquête sur la pornographie », *Terrains & travaux*, 2, 23, p. 197-215.
- TRACHMAN M., 2018, « L'ordinaire de la violence : Un cas d'atteinte sexuelle sur mineure en milieu artistique », *Travail, genre et sociétés*, 40, 2, p. 131-150.
- VAN ZANTEN A., 2009a, *Choisir son école : Stratégies familiales et médiations locales*, Paris, Presses Universitaires de France.
- VAN ZANTEN A., 2009b, « De bonnes raisons », dans *Choisir son école*, Paris, PUF, p. 75-99.
- VANDEBROECK D., 2015, « Distinctions charnelles : Obésité, corps de classe et violence symbolique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 3, 208, traduit par WIRTH F., p. 14-39.
- VARIKAS É., 1991, « Subjectivité et identité de genre : L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce du xix^e siècle », *Genèses*, 6, 1, p. 29-51.
- VEBLEN T., 1899, *The Theory of the Leisure Class: An Economic Study of Institutions*, New-York, The Macmillan Company.
- VEYNE P., 1991, « L'homosexualité à Rome », dans *Amour et sexualité en Occident*, Paris, Le Seuil, p. 69-77.
- VIGARELLO G., 1998, *Histoire du viol (xvi^e- xx^e siècle)*, Paris, Le Seuil.
- VILDARD M., 2023, « “Tout part du travail sur soi”. L'acquisition d'un répertoire de dispositions à l'introversio : Ethnographie d'un groupe de formation au conseil conjugal et familial », *Regards sociologiques*, 61-62, p. 81-95.
- VINEL V., 2017, « En famille : une libération de la parole sur le corps sexuel ? », dans DIASIO N., VINEL V. (dirs.), *Corps et préadolescence : Intime, privé, public*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 61-78.

VÖRÖS F., 2014, « Partager l'intimité des publics : Genre, sexualité et complicité hégémonique dans une enquête en réception », *Sciences de la société*, 92, p. 193-207.

VÖRÖS F., 2020, *Désirer comme un homme : Enquête sur les fantasmes et les masculinités*, Paris, La Découverte.

VRANCKEN D., 2007, « La société du travail sur soi », *La Revue Nouvelle*, 10, p. 40-45.

VRANCKEN D., MACQUET C., 2006, *Le travail sur soi : vers une psychologisation de la société ?*, Paris, Belin.

VUILLE M., 2014, « Le désir sexuel des femmes, du DSM à la nouvelle médecine sexuelle », *Genre, sexualité et société [en ligne]*, 12.

WACQUANT L., 2022, « Resolving the Trouble with "Race" », *New Left Review*, 133/134, p. 67-88.

WADE L., 2017, *American Hookup: The New Culture of Sex on Campus*, New-York, W. W. Norton & Company.

WADE L., 2021, « Doing Casual Sex: A Sexual Fields Approach to the Emotional Force of Hookup Culture », *Social Problems*, 68, 1, p. 185-201.

WALKER K., 1994, « Men, Women, and Friends: What They Say, What They Do », *Gender & Society*, 8, 2, p. 246-265.

WALKER K., 1995, « "Always There For Me": Friendship Patterns and Expectations Among Middle- and Working-Class Men and Women », *Sociological Forum*, 10, 2, p. 273-296.

WARDE A., WRIGHT D., GAYO-CAL M., 2007, « Understanding Cultural Omnivorousness: Or, the Myth of the Cultural Omnivore », *Cultural Sociology*, 1, 2, p. 143-164.

WARHURST C., NICKSON D., 2009, « "Who's Got the Look?" Emotional, Aesthetic and Sexualized Labour in Interactive Services », *Gender, Work & Organization*, 16, 3, p. 385-404.

WEBER M., 1971, *Economie et société : Les catégories de la sociologie*, Paris, Plon.

WELZER-LANG D., 2001, « L'échangisme : une multiseualité commerciale à forte domination masculine », *Sociétés contemporaines*, 41-42, 1, p. 111-131.

WEST C., ZIMMERMAN D., 1987, « Doing Gender », *Gender & Society*, 1, 2, p. 125-151.

WIGHT D., 1994, « Boys' Thoughts and Talk about Sex in a Working Class Locality of Glasgow », *The Sociological Review*, 42, 4, p. 703-737.

WILKINS A.C., 2004, « "So Full of Myself as a Chick": Goth Women, Sexual Independence, and Gender Egalitarianism », *Gender & Society*, 18, 3, p. 328-349.

WILKINS A.C., 2008, *Wannabes, Goths, and Christians: The Boundaries of Sex, Style, and Status*, Chicago, The University of Chicago Press.

WILKINS A.C., DALESSANDRO C., 2013, « Monogamy Lite: Cheating, College, and Women », *Gender & Society*, 27, 5, p. 728-751.

WILKINS A.C., MILLER S.A., 2017, « Secure Girls: Class, Sexuality, and Self-esteem », *Sexualities*, 20, 7, p. 815-834.

WILLIS M., JOZKOWSKI K.N., READ J., 2019, « Sexual Consent in K–12 Sex Education: an Analysis of Current Health Education Standards in the United States », *Sex Education*, 19, 2, p. 226-236.

WOLFF V., 2019, « Sensibilités alimentaires et séditions corporelles : de la vulnérabilité à un idéal moral ? », *Ethnologie française*, 49, 4, p. 735-750.

WOOLVEN M., VANHEE O., HENRI-PANABIERE G., RENARD F., 2019, « Lire et parler », dans *Enfances de classe : De l'inégalité parmi les enfants*, Paris, Le Seuil.

YALVAÇ N.S., KARADEMIR HAZIR I., 2021, « Do Omnivores Perform Class Distinction? A Qualitative Inspection of Culinary Tastes, Boundaries and Cultural Tolerance », *Sociology*, 55, 3, p. 469-486.

ZAIMAN C., 2007, « Jeux de filles, jeux de garçons », *Les Cahiers du CEDREF*, 15, p. 283-292.



Dessin de l'autrice, *Un homme se prend la tête !*, 2024, inspiré de Nan Goldin, *Brian with his hand in his hands, Merida, Mexico* [photographie], 1982

Annexes



Dessin de l'autrice, *Un bisou égalitaire ? [2]*, 2024.

Annexe 1 – Caractéristiques des enquêtés

Prénoms anonymisés	Sexe	Âge	Occupation professionnelle	Origine sociale (Occupations professionnelles des parents)	Statut conjugal
Adama	H	24	Étudiant en master 2 de droit	Père : Médecin généraliste Mère : Interprète	Célibataire
Agathe	F	21	Étudiante en D2 de médecine	Père : Gérant dans un fonds d'investissement Mère : Conseillère bancaire	Célibataire
Ahmet	H	24	Étudiant en master 2 de chimie	Père : Gérant d'une épicerie en Algérie Mère : Sans emploi (en situation de handicap) en Algérie	En couple
Alexandra	F	37	Chargée de clientèle dans une banque	Père : Restaurateur Mère : Employée dans un institut de sondage	En couple
Alexia	F	29	Employée dans la logistique (au chômage)	Père : Militaire du rang Mère : Employée commerciale	En couple
Alexis	H	20	Étudiant en P2 médecine	Père : Rédacteur en chef dans une maison d'édition Mère : Enseignante-chercheuse en histoire de l'art mais absente, vit avec sa belle-mère gastro-entérologue depuis plus de 15 ans	En couple
Alice	F	21	Étudiante en école d'orthophonie	Père : Ingénieur Mère : Enseignante de français dans le secondaire	En relations polyamoureuses

Alison	F	23	Fauconnière (au chômage)	Père : Pompier volontaire (absent) Mère : Employée administrative	En couple
Alizée	F	37	Tapissière-Décoratrice	Père : Cuisinier Mère : Auxiliaire de puéricultrice	En couple
Amanda	F	39	Directrice de crèche	Père : Gendarme Mère : Sans emploi	En couple
Amélia	F	25	Éducatrice de jeunes enfants	Père : Taxi Mère : Sans emploi	En couple
Amel	F	20	Étudiant en licence de droit	Père : Éducateur spécialisé Mère : Assistante sociale	Célibataire
Anaïs	F	29	Informaticienne	Père : Informaticien Mère : Agente de recouvrement	Célibataire
Anna	F	21	Étudiante en langues étrangères appliquées anglais/espagnol	Père : Technicien de laboratoire Mère : Technicienne de laboratoire	Célibataire
Annie	F	65	Enseignante de français à la retraite	Père : Commercial Mère : Sans emploi	En couple
Antoine	H	28	Photographe-vidéaste	Père : Ingénieur chimiste Mère : Ingénieure chimiste	Célibataire
Assia	F	48	Secrétaire médicale	Père : Chauffeur poids-lourds Mère : Sans emploi	Célibataire
Aurélie	F	23	Étudiante en master 1 de cinéma	Père : Coach professionnel (reconversion après analyste financier) Mère : Gestalt Therapeut (reconversion après cadre dans l'audit)	En couple
Bastien	H	34	Ouvrier non qualifié dans l'industrie agroalimentaire	Père : Cantonnier Mère : Agente d'entretien	Célibataire

Benjamin	H	55	Cadre dans la communication	Père : Représentant de commerce Mère : Secrétaire administrative	En couple
Bérénice	F	49	Écrivaine-comédienne	Père : Cadre bancaire Mère : Sans emploi	Célibataire
Boubacar	H	21	Étudiant en licence d'économie	Père : Agent de sécurité Mère : Secrétaire médicale	En couple
Camilla	F	21	Étudiante salariée en licence de sciences du langage	Père : Musicien Mère : Musicienne	En couple
Cassandra	F	25	Éducatrice spécialisée	Père : Musicien Mère : Psychiatre	Célibataire
Castellot	H	28	Étudiant en master 1 de sciences de l'éducation	Père : Ingénieur dans les chemins de fer au Congo Mère : Commerçante au Congo	En couple
Célia	F	23	Étudiante en D1 de médecine	Père : Ophtalmologue Mère : Psychanalyste	En couple
Charlyne	F	48	Employée dans la fonction publique	Père : Ouvrier fraiseur Mère : Aide-comptable	En relations polyamoureuses
Chiara	F	21	Étudiante en troisième année d'affaires publiques dans une Grande École	Père : Acteur Mère : Chorégraphe	Célibataire
Chloé	F	23	Étudiante en P2 de médecine	Père : Steward Mère : Infirmière	Relation plan cul
Clémence	F	32	Pâtissière au chômage	Père : Commercial dans le bâtiment Mère : Secrétaire dans le bâtiment	Célibataire
Cléo	F	24	Consultante en stratégie	Père : Chercheur en biologie Mère : Cadre dirigeante dans une société du CAC 40	Célibataire

Clarisse	F	29	Postdoctorante en psychologie	Père : Anesthésiste-réanimateur Mère : Infirmière	En couple
Coline	F	19	Étudiante en licence de sciences du langage	Père : Photographe Mère : Régisseuse	Célibataire
Cindy	F	39	Sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés	Père : Illustrateur d'album pour enfants Mère : Illustratrice d'album pour enfants	En couple
Daphné	F	43	Bibliothécaire	Père : Technicien dans le secteur public Mère : Institutrice	En couple
David	H	24	Étudiant en D1 de médecine	Père : Laborantin Mère : Famille d'accueil	Plusieurs plans cul
Dylan	H	23	Surveillant dans un collège-lycée	Père : Chauffeur poids-lourds Mère : Aide-soignante	En couple
Élise	F	24	Étudiante en D4 de médecine (prochainement interne en psychiatrie)	Père : Ingénieur informatique Mère : Décédée à sa naissance (linguiste)	En couple
Élodie	F	20	Étudiante en licence de psychologie	Père : Sans emploi (en situation de handicap, perçoit l'allocation pour adultes handicapés) Mère : Vendeuse	En couple
Esteban	H	28	Ingénieur en informatique	Père : Conseiller bancaire Mère : Experte-comptable	En couple
Estelle	F	31	Gynécologue-obstétricienne	Père : Directeur Général d'une PME Mère : Directrice financière	En couple
Fahd	H	40	Sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés (schizophrénie)	Père : Technicien (secteur d'activité inconnu) Mère : Comptable	Célibataire
Farid	H	35	Enseignant d'anglais dans le secondaire	Père : Plombier Mère : Sans emploi	Célibataire

Florence	F	52	Agente d'entretien	Père : Directeur général dans une PME Mère : Institutrice, décédée quand elle avait 6 ans	Célibataire
Franck	H	27	Cadre dans une association	Père : Ouvrier non qualifié Mère : Aide-soignante	En couple
François	H	20	Étudiant en P2 de médecine	Père : Anesthésiste-réanimateur Mère : Sans emploi	Célibataire
Hadrien	H	23	Étudiant en master 1 de droit	Père : Enseignant en vente dans un lycée professionnel Mère : Cadre dans les ressources humaines	En couple
Hélène	F	62	Infirmière-puéricultrice	Père : Directeur commercial Mère : Employée de banque	En couple
Houssem	H	24	Étudiant en master 1 de chimie	Père : Chef d'une entreprise de construction en Algérie Mère : Assistante maternelle	Célibataire
Hugo	H	22	Étudiant en licence de communication	Père : Directeur commercial Mère : Pédiatre	Célibataire
Jade	F	29	Chargée de communication dans une association	Père : Ferronnier Mère : Sans emploi	En couple
Jean	H	23	Étudiant en D3 de médecine	Père : Ingénieur agronome Mère : Avocate	Célibataire
Jeanne	F	36	Sans emploi mais perçoit l'allocation pour adultes handicapés (anciennement technicienne dans le monde du spectacle)	Père : Psychanalyste Mère : Psychanalyste	En couple non-exclusif

Jérôme	H	22	Gendarme	Père : Préparateur de commandes dans la grande distribution Mère : Aide à domicile	En couple
Jessica	F	42	Assistante administrative	Père : Ouvrier non qualifié Mère : Ouvrière non qualifiée	Célibataire
Jibril	H	41	Ouvrier intérimaire dans le bâtiment et saisonnier	Père : Commerçant au Niger Mère : Éducatrice spécialisée	En couple
Joris	H	36	Animateur éducatif accompagnement périscolaire	Père : Ouvrier dans le bâtiment Mère : Aide-soignante	Célibataire
Julia	F	45	Éducatrice de jeunes enfants après une reconversion professionnelle (avant comptable)	Père : Dentiste Mère : Secrétaire médicale	Célibataire
Kamel	H	22	Gendarme	Père : Gardien d'immeuble Mère : Assistante maternelle	En couple
Karine	F	35	Institutrice	Père : Sans emploi mais perçoit l'allocation adultes handicapés Mère : Sans emploi	Célibataire
Kévin	H	31	Conducteur de bus	Père : Vendeur à la sauvette Mère : Assistante maternelle	Célibataire
Kilian	H	31	Ingénieur dans l'industrie numérique	Père : Cadre dirigeant dans l'industrie culturelle Mère : Employée dans l'édition	Célibataire
Laura	F	22	Étudiante en master 1 professionnel de l'écrit	Père : Chauffeur-routier Mère : Assistante maternelle	En couple

Laurine	F	26	Étudiante en master MEEF lettres modernes	Père : Palefrenier de profession mais incarcéré depuis plus de 10 ans Mère : Sans emploi	En couple
Léa	F	27	Chargée d'accompagnement au changement digital	Père : Restaurateur Mère : Employée dans un institut de sondage	En couple
Léo	H	23	Étudiant en D1 médecine	Père : Coach sportif Mère : profession inconnue (internée en hôpital psychiatrique, plus de contact depuis 10 ans)	Relation plan cul
Liliane	F	65	Secrétaire dans une maison d'édition à la retraite	Père : colonel militaire Mère : sans emploi	Célibataire
Linda	F	39	Aide-comptable	Père : Chauffeur-livreur Mère : Institutrice	En couple
Loïc	H	29	Sommelier	Père : Photographe Mère : Brocanteuse	Célibataire
Lucas	H	23	Étudiant en master 1 d'économie	Père : Technicien de surface Mère : Vendeuse	En couple
Luc	H	44	Informaticien	Père : Gendarme Mère : Institutrice	En relations polyamoureuses
Malaurie	F	36	Caviste	Père : Artisan Mère : Gérante d'un hôtel	Célibataire
Manon	F	19	Étudiante en licence d'histoire	Père : Agent de sécurité Mère : Sans emploi	En couple
Mathieu	H	22	Étudiant en licence de physique	Père : Cadre commercial Mère : Employée commerciale	En couple
Marc	H	20	Étudiant en licence de langues étrangères appliquées anglais/néerlandais	Père : Technicien Mère : Bibliothécaire	En couple

Margot	F	23	Étudiante en master 1 d'affaires publiques dans une Grande École	Père : Chef d'une entreprise de chimie Mère : Sans emploi	En couple
Martin	H	24	Étudiant en master MEEF lettres modernes	Père : Cadre dans les assurances Mère : Institutrice	En couple
Marine	F	21	Étudiante en licence d'anglais	Père : Employé commercial Mère : Sans emploi	Relation plan cul
Marlène	F	56	Étudiante en licence de psychologie après avoir été très brièvement assistante administrative puis sans emploi pendant plus d'une vingtaine d'années	Père : Inconnu Mère : Infirmière	Célibataire
Maryam	F	20	Étudiante en licence de droit	Père : Médecin généraliste Mère : Médecin généraliste	En couple
Mathilde	F	23	Étudiante en master 1 de communication	Père : Inconnu Mère : Standardiste	En couple
Mattias	H	50	Intégrateur logiciels	Père : Chef d'entreprise Mère : Comptable	En couple
Maude	F	27	Journaliste	Père : Psychologue Mère : Enseignante d'arts plastiques dans le secondaire	En couple
Maxime	H	26	Pharmacien	Père : Enseignant d'histoire géographie dans le secondaire Mère : Enseignante d'anglais dans le secondaire	Célibataire
Mehdi	H	33	Employé dans l'hôtellerie (au chômage)	Père : Ouvrier non qualifié Mère : Aide à domicile	En couple
Megan	F	21	Étudiante salariée en master 1 de sciences sociales	Père : Chef d'entreprise Mère : Psychologue	Célibataire

Melvin	H	27	Préparateur de commandes dans un hypermarché	Père : Chauffeur routier Mère : Ouvrière manutention	En couple
Michel	H	26	Doctorant en biologie	Père : Cadre commercial Mère : Employée dans la grande distribution	Célibataire
Mona	F	21	Étudiante en licence de langues étrangères appliquées anglais/espagnol	Père : Artisan-Décorateur Mère : Sans emploi	En couple
Nadjim	H	43	Agent de sécurité	Père : Commerçant en Tunisie Mère : Sans emploi	Célibataire
Nahel	H	31	Employé dans la logistique (au chômage)	Père : Commerçant en Algérie Mère : Sans emploi	En couple
Nathalie	F	56	Enseignante de français dans le secondaire	Père : Enseignant-chercheur en géologie Mère : Enseignante-chercheuse en géologie	En couple
Nazifa	F	41	Employée administrative	Père : Employé dans une association Mère : Sans emploi	En couple
Olivier	H	52	Cadre dans les assurances	Père : Cardiologue Mère : Gastro-entérologue	En couple
Ophélie	F	24	Étudiante en master 2 de littérature	Père : Chaudronnier Mère : Décédée à la naissance (aide-soignante)	Relation plan cul
Pauline	F	21	Étudiante en licence d'espagnol	Père : Employé dans un cabinet d'architecture Mère : Sans emploi	Relation plan cul
Paul	H	60	Cadre commercial	Père : Ingénieur Mère : Sans emploi	En couple
Pierre	H	35	Enseignant-chercheur en informatique	Père : Ingénieur dans l'industrie nucléaire Mère : Enseignante de sciences de la vie et de la terre dans le secondaire	Relations polyamoureuses

Pietro	H	36	Gérant de tabac	Père : Ouvrier non qualifié dans le textile Mère : Ouvrière non qualifiée dans le textile	Célibataire
Philippe	H	48	Juriste	Père : Enseignant de philosophie dans le secondaire Mère : Pharmacienne	En couple
Quentin	H	19	Étudiant en licence de littérature	Père : Graphiste Mère : Employée dans l'édition	Célibataire
Raphaël	H	43	Restaurateur	Père : Commerçant Mère : Commerçante	Célibataire
Robert	H	60	Masseur (anciennement cuisinier)	Père : Inconnu Mère : Ouvrière non qualifiée	En couple
Robin	H	24	Étudiant en licence d'espagnol	Père : Gardien d'immeuble Mère : Sans emploi	Célibataire
Romain	H	28	Agent de sécurité	Père : Employé de banque Mère : Auxiliaire de puériculture	Célibataire
Rose	F	47	Écrivaine publique	Père : Infirmier Mère : Technicienne de laboratoire	En couple
Samy	H	36	Chargé d'événementiel	Père : Cuisinier Mère : Sans emploi	En couple
Samia	F	24	Étudiante en licence de communication mais actuellement interruption et employée chez MacDonald's	Père : Photographe Mère : Assistante administrative	Relation plan cul
Samuel	H	28	Doctorant en géologie	Père : Employé à temps partiel dans un ESAT Mère : Surveillante dans un collège	Célibataire
Sandra	F	28	Contrôleuse de gestion	Père : Déménageur Mère : Employée dans un musée	En couple

Sarah	F	22	Étudiante en master 2 de littérature	Père : Employé à la mairie Mère : Médecin généraliste	En couple
Sébastien	H	36	Ingénieur en informatique	Père : Commercial Mère : Sans emploi	En couple
Ségolène	F	25	Cadre dirigeante de la fonction publique	Père : Cadre bancaire Mère : Cadre dans les assurances	Relation plan cul
Simon	H	39	Sans emploi	Père : Cadre dirigeant dans une banque Mère : Directrice des ressources humaine	En couple
Solal	H	25	Doctorant en mathématiques	Père : Pianiste Mère : Comédienne	En couple
Sophia	F	34	Standardiste	Père : Comptable Mère : Surveillante dans un collège	Plusieurs relations plans cul
Stefan	H	54	Employé dans la fonction publique territoriale	Père : Marin-pêcheur Mère : Vendeuse	En couple
Soufiane	H	30	Ingénieur en informatique	Père : Commerçant dans un souk au Maroc Mère : Sans emploi	Célibataire
Tarik	H	24	Étudiant en master 2 d'histoire	Père : Commerçant en Algérie Mère : Enseignante d'anglais dans le secondaire en Algérie	En couple
Thibault	H	21	Étudiant en 3 ^e année de gestion dans une Grande École	Père : Enseignant en mathématiques dans le secondaire Mère : Enseignante en mathématiques dans le secondaire	En couple
Thomas	H	23	Opticien	Père : Cheminot Mère : Assistante administrative	Célibataire
Tom	H	31	Graphiste	Père : Employé à la poste Mère : Institutrice	En couple non exclusif
Valentin	H	42	Infographe	Père : Employé dans la fonction publique Mère : Assistante administrative	En couple

Valérie	F	46	Cadre de santé	Père : Taxi Mère : Secrétaire médicale	En couple
Véronique	F	39	Hypnopraticienne (reconversion après technicienne en aéronautique)	Père : Cadre bancaire Mère : Styliste puis famille d'accueil	En couple
Victoria	F	27	Chargée de produit en marketing	Père : Chauffeur-routier Mère : Sans emploi	En couple
Victorien	H	32	Employé dans la communication	Père : Instituteur Mère : Éducatrice de jeunes enfants	En couple
Vincent	H	24	Étudiant en master 1 de psychologie après une licence en STAPS	Père : Cadre dans la finance Mère : Sans emploi (avant secrétaire)	Célibataire
Virginie	F	39	Photographe	Père : Commercial mais absent Mère : Secrétaire	En relations polyamoureuses
Xavier	H	45	Cadre dirigeant dans une banque	Père : Cadre bancaire Mère : Assistante de direction	En couple
Yohan	H	31	Chauffeur semi-poids-lourds	Père : Barman Mère : Aide à domicile	Célibataire
Zoé	F	23	Étudiante en master 2 de droit	Père : Employé bancaire Mère : Standardiste	En couple

Annexe 2 – Le recrutement

2.A. Liste des groupes Facebook sur lesquels l'annonce a été publiée

Amis de bridge	Tu sais que tu viens de Joinville-Le-Pont (94340) Quand...
ASM CLERMONT AUVERGNE	Tu sais que tu viens de la vallée de Chevreuse quand...
Avec Valérie Péresse	Tu sais que tu viens de louveciennes quand...
Besançon	Tu sais que tu viens de Meaux quand....
Bethune	Tu sais que tu viens de Melun quand...
Béthune-étudiant Marocain	Tu sais que tu viens de Montreuil quand...
Bon plan Besançon et ses alentours	Tu sais que tu viens de Naoned/Nantes quand
CANNES	Tu sais que tu viens de Paris 14
Collectif Paris 19 : Echanges, Partages, Infos, Bons Plans	Tu sais que tu viens de Paris 18 Quand...
COLMAR 68	Tu sais que tu viens de Pont-Audemer quand...
Compta Pour Les Professions Libérales	Tu sais que tu viens de P7 quand...
Conseils divorce et mamans solos	Tu sais que tu viens de Rambouillet quand...
ENSAE Paris – Offres de Stage, CDI, VIE	Tu sais que tu viens de Saint-Denis quand...
ENTRAIDE ET RENSEIGNEMENTS PERPIGNAN	Tu sais que tu viens de saint germain en laye quand...
Équipes de France de foot tes supporters sont là	Tu sais que tu viens de st Brice quand... (censure)
Etudiants à l'Université de Paris	Tu sais que tu viens de Saumur et ses alentours quand...
Etudiant à l'Université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle	Tu sais que tu viens de Suresnes quand...
Etudiants à l'Université Paris 5 Descartes	Tu sais que tu viens de Thiais quand...
Étudiant en médecine	Tu sais que tu viens de Versailles quand...
Etudiants de l'Université Bordeaux 1	Tu Sais Que Tu Viens de Villepinte Quand...
Faq en Fouillie	Université d'Avignon
GROUPE DES INFIRMIERS	Université Paris Diderot – université de Paris
IEJ Paris 13 – Villetaneuse – 2018-2019	Université Paris 13 – Campus de Villetaneuse
Les Colmariens s'entraident	Vendeurs et vendeuses en boulangerie

LES EXPERTS COMPTABLES :J'aime la comptabilité	Vie associative Bichat-Lariboisière
Les Maçons de France	Vivre Ensemble à Villiers-Adam
Les Mamans du 15eme	Wanted Community Angers
Les nouveaux parents du 19 ème	Wanted Community Bassin D'Arcachon
Les parents de Levallois	Wanted Community Brest
L2 Physique 2k18/2k19 – Paris 7 Diderot	Wanted Community Caen
L3 Histoire Paris 7 Diderot	Wanted Community Clermont-Ferrand
Mamans de Clamart	Wanted Communauté France
Mums in Paris 17	Wanted Community Marseille
Mums in the 18 (&Dads)	Wanted Community Montpellier
Mums in the 12/Parents du 12e – Mamans Papas Paris 12	Wanted Community La Rochelle
M1 Physique 2k18/2k19 – Paris 7 Diderot	Wanted Community Le Havre
Paris 17 ème (75017)	Wanted Community Lille
Pays de Qimperlé	Wanted Community Limoges
Promo Dauphine 2021-2022	Wanted Community Lorient
Scrabble ,jeu et aide .	Wanted Community Lyon
Sortir avignon et ses alentours	Wanted Community Nancy
Super Mamans Divorcées	Wanted Community Nice
Supporter OYONNAX RUGBY (USO Rugby)	Wanted Community Pau
Supporters Rugby 37	Wanted Community Poitiers
Torcy ma ville... tu sais que tu es de Torcy quand...	Wanted Community Rouen
TOUT SUR LE SECRÉTARIAT BUREAUTIQUES	Wanted Community Saint-Etienne
T'es un vrai bethunois si...	Wanted Community Strasbourg
Tu es de Saint-Etienne si	Wanted Community Toulouse
Tu sais que tu viens de Bondy quand...	100% OUVRIERS DU BÂTIMENT
Tu sais que tu viens de Corbeil-Essonnes quand...	365 dni France
Tu Sais Que Tu Viens De Deuil-La-Barre Quand...	#SeulsLesAulnaysiensPeuventComprendre
Tu sais que tu viens de Houilles quand...	

2.B. Annonces de recrutement

- **Trame commune des annonces de recrutement**

Bonjour à toutes et à tous,

Merci de m'avoir acceptée dans le groupe ! Je suis désolée pour cette publication qui n'est pas directement liée au [thème du groupe], si elle dérange je peux la supprimer.

Je m'appelle Rébecca Lévy-Guillain et je fais une thèse en sociologie de la sexualité sous la direction de Marta Domínguez-Folgueras et de Marie Bergström. Dans ma thèse je m'intéresse aux représentations et pratiques en lien avec la sexualité à l'époque contemporaine. Dans ce cadre, je cherche à rencontrer des femmes et des hommes de différents âges. L'objectif est de faire des entretiens portant sur les expériences sexuelles au cours de la vie.

Ces entretiens sont entièrement anonymes et durent environ 1h30. Ils se déroulent en visioconférence (par exemple *via* Zoom, Teams, WhatsApp, Messenger...) à la date et selon l'horaire qui vous arrangent le mieux. Je serais très heureuse si vous acceptiez de participer à cette étude en m'accordant un entretien car cela constituerait une aide précieuse pour ma recherche.

Si vous souhaitez plus d'informations, si quelque chose n'est pas clair ou si avez des questions, n'hésitez pas à contacter directement par message privé ou par mail à l'adresse suivante : rebecca.levyguillain@sciencespo.fr. Nous pourrions bien sûr prévoir un appel téléphonique pour que je vous donne plus de détails et pour fixer les modalités du rendez-vous.

Merci d'avance et à bientôt !

- **Deux exemples d'annonce de recrutement postées dans le groupe de Rambouillet, Marseille et Corbeil-Essonnes**



Rebecca Lévy Guillain
18 juin 2020 · 🌐

Bonjour à toutes et à tous,
Merci de m'avoir accepté dans le groupe ! Je suis désolée de déranger.

Je m'appelle Rébecca Lévy-Guillain et je fais une thèse en sociologie de la sexualité sous la direction de Marta Dominguez et de Marie Bergström. Dans ma thèse je m'intéresse aux représentations et pratiques en lien avec la sexualité à l'époque contemporaine. Dans ce cadre, je cherche à rencontrer des femmes et des hommes de tous les âges et quelle que soit leur orientation sexuelle, habitant dans différentes régions/quartiers de France - et donc y compris résidant à Corbeil-Essonnes. L'objectif est de faire des entretiens portant sur le rapport à la sexualité au cours de la vie. Ces entretiens sont entièrement anonymes et confidentiels et durent environ 1h30. Ils peuvent se dérouler en face-à-face ou bien en visioconférence (par exemple *via* Zoom ou Messenger) à la date et selon l'horaire qui vous arrangent le mieux. Je serais très heureuse si vous acceptiez de participer à cette étude en m'accordant un entretien car cela constituerait une aide précieuse pour ma recherche. Si vous souhaitez plus d'informations, si quelque chose n'est pas clair ou si avez des questions, n'hésitez pas à contacter directement par message privé ou par mail à l'adresse suivante : rebecca.levyguillain@sciencespo.fr. Nous pourrions bien sûr prévoir un appel téléphonique pour que je vous donne plus de détails et pour fixer les modalités du rendez-vous.

Merci d'avance et à bientôt !

👍 2 1 commentaire

👍 J'aime 🗨️ Commenter ➦ Partager



Rebecca Lévy Guillain

20 juin 2020 · 🌐



Bonjour à toutes et à tous,

Merci de m'avoir accepté dans le groupe ! Je suis désolée de déranger.

Je m'appelle Rébecca Lévy-Guillain et je fais une thèse en sociologie de la sexualité sous la direction de Marta Dominguez et de Marie Bergström. Dans ma thèse je m'intéresse aux représentations et pratiques en lien avec la sexualité à l'époque contemporaine. Dans ce cadre, je cherche à rencontrer des femmes et des hommes de tous les âges et quelle que soit leur orientation sexuelle, habitant dans différentes régions/quartiers de France - et donc y compris résidant à Rambouillet. L'objectif est de faire des entretiens portant sur le rapport à la sexualité au cours de la vie. Ces entretiens sont entièrement anonymes et confidentiels et durent environ 1h30. Ils peuvent se dérouler en face-à-face ou bien en visioconférence (par exemple via Zoom, Messenger ou Whatsapp) à la date et selon l'horaire qui vous arrangent le mieux. Je serais très heureuse si vous acceptiez de participer à cette étude en m'accordant un entretien car cela constituerait une aide précieuse pour ma recherche. Si vous souhaitez plus d'informations, si quelque chose n'est pas clair ou si avez des questions, n'hésitez pas à contacter directement par MP ou par mail à l'adresse suivante : rebecca.levyguillain@sciencespo.fr. Nous pourrions bien sûr prévoir un appel téléphonique pour que je vous donne plus de détails et pour fixer les modalités du rendez-vous.

Merci d'avance et à bientôt !



2

1 commentaire



J'aime



Commenter



Envoyer



Rebecca Lévy Guillain

13 juillet 2020 · 🌐



Bonjour à toutes et à tous,

Merci de m'avoir accepté dans le groupe !

Je m'appelle Rébecca Lévy-Guillain et je fais une thèse en sociologie de la sexualité sous la direction de Marta Dominguez et de Marie Bergström. Dans ma thèse je m'intéresse aux représentations et pratiques en lien avec la sexualité à l'époque contemporaine. Dans ce cadre, je cherche à rencontrer des personnes âgées de plus de 25 ans, quelque soit l'orientation sexuelle et habitant dans différentes régions de France (et donc y compris à Marseille). L'objectif est de faire des entretiens portant sur les expériences sexuelles au cours de la vie. Ces entretiens sont entièrement anonymes et confidentiels et durent environ 1h30. Ils peuvent se dérouler en visioconférence (par exemple via Zoom ou Messenger) à la date et selon l'horaire qui vous arrangent le mieux. Je serais très heureuse si vous acceptiez de participer à cette étude en m'accordant un entretien car cela constituerait une aide précieuse pour ma recherche. Si vous souhaitez plus d'informations, si quelque chose n'est pas clair ou si avez des questions, n'hésitez pas à contacter directement par message privé ou par mail à l'adresse suivante : rebecca.levyguillain@sciencespo.fr. Nous pourrions bien sûr prévoir un appel téléphonique pour que je vous donne plus de détails et pour fixer les modalités du rendez-vous.

Merci d'avance et à bientôt !



[Redacted] et 3 autres personnes

1 commentaire



J'aime



Commenter



Envoyer

2.C. Exemples de prise de contact par les enquêtés.es

14/06/2020 17:54

Bonjour, un thème de sociologie dites-vous ? Pourriez-vous m'en dire plus s'il vous plait ?

Pour précision, un entretien par visioconférence serait-il possible plutôt qu'une rencontre ? Je suis « une personne à risque » pour le covid et j'évite tant bien que faire se peut de rencontrer mes congénères. En revanche je ne télétravaille que le matin... J'ai donc de la dispo.

Au cas où, mon profil : 55 ans, plusieurs vies, 4 enfants de deux mamans (avec qui je ne vis plus) et ma compagne a également 4 enfants de deux papas 😊. Juste pour dire que je pourrais peut-être vous intéresser pour votre étude. 😊
A vous de m'y intéresser également...

14/06/2020 20:21

20 à 20:21

Bonjour, merci beaucoup pour votre message ! Votre cas est tout à fait intéressant pour mon étude effectivement 😊 et bien sûr l'entretien peut se faire par Zoom (ou autre interface) !



Vous pouvez maintenant vous appeler et voir les informations concernant le statut En ligne et la lecture des messages.

15/06/2021 17:02

Bonjour Rebecca, je peux me rendre disponible pour un entretien concernant votre thèse si vous le souhaitez
Bonne fin de journée

Bonjour [REDACTED]
Merci beaucoup pour votre message. C'est super si vous acceptez de participer 😊 n'hésitez pas si vous avez des questions !
Quelles seraient vos disponibilités ?
Bonne fin d'après midi,
Rébecca

Vous pouvez maintenant vous appeler et voir les informations concernant le statut En ligne et la lecture des messages.

Vous avez besoin d'être en visio ou simplement au téléphone?
Je serais en déplacement professionnel jeudi en fin d'après midi (j'ai 3h15 de trajet en voiture) donc si cela vous convient a ce moment là?

Annexe 3 – Guide d’entretien

THÈMES GÉNÉRAUX

- La socialisation par la famille, les pairs, les produits culturels
- Le parcours sexuel
- Désir et envie
- Se mettre d’accord
- Représentations de la sexualité
- Perceptions du « consentement » et du « non-consentement »
- MeToo et rapports au féminisme

PRÉAMBULE

« D’abord, merci beaucoup d’avoir accepté de répondre à l’entretien. Avant de commencer je vais vous expliquer un peu le déroulement de l’entretien et vous me dites si vous êtes toujours d’accord pour participer !

Donc comme je vous l’avais dit l’entretien est enregistré : je réécoute ensuite l’entretien pour le retranscrire. Il n’y a que moi qui ai accès à ces données, je les conserve précieusement pendant plusieurs années (le temps de les analyser) et ensuite celles-ci seront archivées. A tout moment vous pouvez bien sûr quitter l’entretien, me demander de supprimer les données, ou bien me recontacter pour y accéder et/ou les compléter. Est-ce que c’est clair ? Avez-vous davantage de questions ? Sinon puis-je lancer l’enregistrement ? »

INTRODUCTION

« On va commencer par parler vous en général pour que je vous connaisse un peu mieux. Est-ce que vous pourriez commencer par vous présenter/par me dire ce que vous pensez être important vous concernant ? »

- Quel âge avez-vous d’abord ? Où habitez-vous ? (si informations non connues)
- Situation professionnelle actuelle
 - Qu’est-ce que vous faites quotidiennement ? Vous exercez un métier actuellement ou pas du tout ?
 - Quel type d’études avez-vous fait pour faire ce métier ? Je ne connais pas bien ce domaine...
- Situation privée actuelle
 - Vous habitez tout.e seul.e ou avec un.e conjoint.e/vos enfants/des colocataires ?
 - Relation conjugale ? comment décririez-vous la relation avec votre conjoint.e ? Depuis combien de temps êtes-vous en couple avec cette personne ?
 - Avez-vous des enfants ? quels âges ont-ils et elles ?
 - Répartition des tâches domestiques
 - Temps consacré à la famille, au travail et temps consacré à soi (quelles activités ?)

- Groupes d'interconnaissances, activités de loisir (composition, fréquence)

PREMIÈRE PARTIE BIOGRAPHIQUE

« D'accord. Alors si vous voulez on va faire un grand saut dans le temps et parler de vous quand vous étiez petit.e/enfant. »

Le parcours en général

- Est-ce que vous pourriez me raconter un peu votre enfance ?
- Dans la famille
 - Parlez-moi un peu de votre jeunesse. Est-ce que vous habitiez avec vos parents ? Vous aviez des frères et sœurs ? Comment c'était dans votre famille ?
 - Relation avec les parents
 - Si frère et/ou sœur : relation avec la fratrie
 - Comment décririez-vous l'éducation que vous avez reçu de vos parents
Même éducation que vos frères/sœurs ?
Est-ce que vous étiez plutôt libre dans vos sorties ?
 - Division du travail domestique entre les parents, divorce des parents ?
- Les produits culturels
 - Est-ce que vous regardiez des films ou séries TV quand vous étiez jeune ? Par exemple vous vous souvenez de certains ? Est-ce que vous lisiez quand vous étiez jeune ? Quels types de livres aimiez-vous ?
- Les sociabilités et réseaux amicaux dans la jeunesse
 - Quelles étaient vos activités de loisirs (sports ? activités artistiques...) vos engagements associatifs ou autre à l'école primaire, au collège, au lycée puis au moment de l'entrée dans la vie adulte ?
 - Parlez-moi de vos ami.e.s dans votre jeunesse (plutôt des filles, des garçons, mixtes ?) Quels types d'activités faisiez-vous ensemble ?

Le parcours sexuel

- Entrée dans la sexualité
 - Comment vous êtes-vous procuré.e les premières informations sur la sexualité ? Est-ce que c'était plus par la famille, l'école, vos ami.es, par des livres/des films, par la pornographie (si oui quel type vous aimiez et aimez bien aujourd'hui ?)
 - Comment avez-vous découverte la sexualité d'un point de vue pratique ? Quand est-ce que vous avez découvert la masturbation par exemple ?
 - Racontez-moi votre première expérience sexuelle avec un ou une partenaire
- Les expériences sexuelles
 - Est-ce que vous pourriez commencer par me retracer un peu les différent.es partenaires que vous avez eu.es qu'ils et elles aient été sérieux/ses ou plus occasionnel.les pour que je me repère un peu ? Ou les différentes phases si de nombreux/se partenaires ?

- Revenir sur les principales étapes du parcours sexuel
Pour chaque relation sérieuse et pour quelques-unes des relations plus éphémères :
âge, caractéristiques du ou de la partenaire, contexte (où, quand, comment c'est arrivé)
comment c'était au niveau sexuel avec ce ou cette partenaire ?
quel était le rapport à la sexualité de votre partenaire ?
Il/elle était plutôt l'initiateur/rice ou c'était plutôt vous ?
- Situation sexuelle actuelle
 - (in)existence d'un ou de plusieurs partenaires
 - âge, sexe, lieu de rencontre, contexte du début de la relation

Désir et envie

- Discordances d'envie
 - Est-ce que vous avez tous les deux tout le temps envie en même temps ?
Comment vous faites si vous avez envie mais que votre partenaire n'a pas envie ?
Comment vous faites si vous n'avez pas envie ? Est-ce que vous trouvez ça difficile de dire « non » ?
 - +++ En dehors de la sexualité, est-ce que vous trouvez que vous avez plutôt des facilités ou des difficultés à dire non ?
- Évolutions du désir au fil du temps
 - Ce qui revient souvent dans les entretiens c'est l'existence de fluctuations de désir au cours du temps. Est-ce que ça a été votre cas ?
Relances : par exemple des moments de baisse de désir ? Ou de regain d'intensité ? Est-ce qu'ils ont intervenu à des moments précis ? après une mise en couple, après la naissance d'un enfant, après la décision de divorcer... ?
Avec votre partenaire actuel.le comment a évolué votre désir au fil de la relation ? Et avec votre partenaire précédent.e ?
 - Est-ce votre désir a changé en fonction des partenaires ? En fonction des types de partenaires (coup d'un soir, relation de couple) ? Au cours d'une relation ?
 - Est-ce que pour vous le désir est quelque chose d'important ?
 - S'il n'y a plus de désir dans votre couple, pour vous est-ce que c'est un problème ou bien pas spécialement, un couple peut très bien fonctionner sans désir ?
- Ce qui suscite le désir
 - Est-ce que c'est le physique ou la manière d'être ?
 - Est-ce que c'est plus la situation : parler de sexe avec votre partenaire, savoir que ça va arriver
 - Est-ce que ce sont les caresses
- Reconnaissance du désir
 - Comment vous faites pour savoir que vous désirez ? Sur quels signes vous appuyez-vous ? Des signes physiques ? Pour les hommes, est-ce que pour vous avoir une érection est synonyme de désir ou bien c'est un peu différent ? Un état d'esprit ? Ou je ne sais pas, autre chose ?

- Rapport au corps
 - Comment percevez-vous votre corps ? est-ce que vous êtes à l'aise ou pas du tout ? est-ce que ça a évolué au cours du temps et pourquoi ?
 - Est-ce que vous aimez faire du sport ? et quand vous étiez plus jeune ?
 - Est-ce que vous aimez/prenez du temps pour vous occuper de votre corps (mettre des crèmes *etc*) ? est-ce plus par un souci esthétique ou bien davantage lié à des problématiques de santé ?

Se mettre d'accord

- Se mettre d'accord pour chacun.e des partenaires
 - Comment ça a commencé ?
 - Comment vous vous mettiez d'accord sur ce que vous alliez faire ? est-ce que c'était plus par la parole ou par les gestes ?
 - qui a initié ? comment ça s'est passé ? gestes et paroles de chacun.e des partenaires ?
 - Se mettre d'accord en fonction des pratiques (sexe vaginal, sexe oral, sexe anal, pratiques BDSM)
 - Comment vous mettiez vous d'accord ? Est-ce que c'était à l'avance ou sur le moment ?
 - Est-ce que c'était plus par la parole ou par les gestes ?
 - Est-ce qu'il y a des types d'actes que votre partenaire fait sans vous demander avant ? Cela vous-dérange-t-il ?
 - Est-ce que vous pouviez demander des cunni/fellations à votre partenaire ? Et inversement est-ce que votre partenaire demandait ?
- ++ Si les réponses sont trop vagues avec la question précédente, revenir sur les expériences suivantes :
- 1- Expérience sexuelle « qui pour vous était super »
 - 2- Expérience sexuelle que vous avez trouvée étrange (en quoi était-elle étrange ?)
 - 3- Plus mauvais souvenir d'expérience sexuelle
 - 4- Expérience plus banale : la plus récente
- Préservatif
 - Est-ce que vous utilisez/ avez utilisé le préservatif avec votre partenaire actuel ? Comment vous êtes- vous mis.e.s d'accord ? Avec un.e partenaire précédent.e ?
 - Est-ce que c'est déjà arrivé que vous ou votre partenaire ne veuille pas mettre de préservatif mais que l'autre oui ? Comment avez-vous fait dans ce cas ? Est-ce que c'était difficile de faire entendre votre voix ?

SECONDE PARTIE SUR LES REPRÉSENTATIONS

La sexualité

- Ce que la sexualité représente pour vous
 - Sens donné à la sexualité
 - Importance accordée
 - Ce qui est recherché dans la sexualité

- J'ai beaucoup d'enquêté.e.s qui pensent que les hommes et les femmes vivent différemment la sexualité, qu'en pensez-vous ?

Le consentement et le non-consentement

- Si je vous dis « consentement »/ « non-consentement » ça vous fait penser à quoi ?
 - Quand est-ce que vous en avez entendu parler pour la première fois ? Dans quel contexte ?
 - Est-ce que le consentement ça fait écho à des expériences que vous avez vécues un peu ou pas du tout ? et le non-consentement ?
 - Est-ce que c'est une question que vous vous posez le consentement pour vous ? pour vos partenaires ?
- Et le viol ça vous évoque quoi ?
 - Est-ce que ça fait écho à des expériences que vous avez vécues ou pas du tout ? / Est-ce que vous avez l'impression d'avoir déjà vécu une expérience un peu violentes, dans lesquelles vous avez été forcé.e ou pas du tout ?

MeToo

- Récemment, le consentement a été porté par le mouvement MeToo, je voulais savoir qu'est-ce que vous vous pensez du mouvement MeToo ? Est-ce que vous avez l'impression que le mouvement MeToo a eu un effet sur votre sexualité ? ou sur vous en général ?

Féminisme

- Plus généralement, qu'est-ce que vous pensez du féminisme ?
- Quels liens entretenez-vous avec le féminisme ? Est-ce que vous vous définissez comme (pro)-féministes ? Est-ce que vous connaissez dans ton entourage des féministes (relances possibles : dans ta famille, dans tes amis...)
- Avec quels éléments du féminisme êtes-vous d'accord ? pas d'accord ?

CONCLUSION : INFORMATIONS COMPLÉMENTAIRES SUR L'ENQUÊTÉ.E

Si non abordé spontanément au cours de l'entretien :

- Autres informations si non mentionnées
 - Lieu de naissance, lieu d'habitation
 - Appartenance religieuse
 - Parcours scolaire : formations, si Bac la filière, études universitaires (secteur et niveau), diplôme(s) obtenu(s)
 - Profession
 - Mère (au moment de la jeunesse) : lieu d'habitation, niveau et type de diplôme, profession
 - Père (au moment de la jeunesse) : lieu d'habitation, niveau et type de diplôme, profession

- Frères et sœurs : âge, lieu d'habitation, niveau et type de diplôme, profession
- Partenaire(s) actuel.le(s) (si existant.e) : âge, lieu d'habitation, niveau et type de diplôme, profession

Annexe 4 – Corpus de sources écrites et audiovisuelles mobilisé dans le chapitre 1

Outre les articles du *Monde*

6 émissions de débats télévisés <i>Les Grandes Gueules</i>	08/02/2018 06/03/2018 27/12/2019 04/02/2020 19/02/2021 04/03/2021
8 reportages TV et documentaires	France 2 – Sexe sans consentement, 2017 France 2 – Envoyé spéciale, Viol à domicile, 2017 Arte – Elle l’a bien cherché, 2018 Netflix – Chambre 2806, 2020 Arte – Préliminaires, 2021 TV5 – Option éducation sexuelle, 2021 France 2 – Un si long silence, 2021 Briser le silence des amphis, 2022
Recensement exhaustif des articles du Monde et 47 articles de presse généraliste	Le Figaro, Libération, La Croix, L’Humanité, 20 minutes, Zone d’Expression Prioritaire
14 articles de presse féminine	Elle, Marie-Claire, Femme Actuelle, The Body Optimist Mademoiselle, Cheek magazine, Madame Figaro
19 podcasts et programmes de radio	Binge Audio – Les Couilles sur la Table Binge Audio – Le Cœur sur la Table Un podcast à soi – Sexualité des femmes, la révolution du plaisir Les pieds sur terre – Le consentement Les pieds sur terre – La sexualité enseignée aux enfants Chemins de la philosophie – Le consentement La série documentaire (LSD) – L’éducation sexuelle des enfants d’internet Louie Media – Ou peut-être une nuit Transmission – Tout de suite les grands mots Yesss #10 – Warriors en soirée Explorer : épisodes Unsafe space (Consentement et pression, Consentement et inversion de la culpabilité, Consentement dans le couple, Consentir sous alcool, est-ce possible ? Quand personne n’est sobre) Les Louv.es 05 – Le consentement, la fausse zone grise et les violences entre potes Quoi de Meuf #11 – Le consentement pour les nul.le.s Jouir Podcast – Consentement France Inter – 04/02/2021 Retour sur le mot « consentement » Sud Radio – 14/09/2021 Brigitte Lahaie RMC – 24/10/2022 : Consentement sexuel, une campagne pour les ados

6 romans	Soir de fête, Mathieu Deslandes et Zineb Dryef, 2019 Zone grise, Loulou Robert, 2019 Je suis une sur deux, Giulia Foïs, 2020 Le consentement, Vanessa Springora, 2020 La familia grande, Camille Kouchner, 2021 Ma sombre Vanessa, Kate Elizabeth Russell, 2021
4 bande-dessinées	Les Sentiments du prince Charles, Liv Strömquist, 2010 Le vrai sexe de la vraie vie, Cy, 2016 C'est pas bien, mais..., Emma, 2017 La ligue des super féministes, Mirion Malle, 2019
6 pièces de théâtre	Les chatouilles (ou la danse de la colère), Andréa Bescond, 2015 Consentement, Nina Raine, 2017 La Honte, François Hien, 2018 Tiguida, Adama Traoré, 2021 Marche salope, Dennis Kelly, 2022 J'avais ma petite robe à fleurs Valérie Lévy, 2022
5 séries TV	Girls, 2012 Unbelievable, 2019 Sex Education, 2019 I may destroy you, 2020 Normal People, 2020
10 courts et longs métrages	Les femmes du bus 678, 2010 Une histoire banale, 2014 Elle, 2016 La Belle et la meute, 2017 Le passé recomposé, 2018 Slalom, 2020 Les choses humaines, 2021 Babysitter, 2022 Crush, 2021 Câline, 2022
Sites web de 6 associations	Nous Toutes Consentis Sexe et consentement L'Observatoire des Violences Sexistes et Sexuelles dans l'Enseignement Supérieur Association Une Vie Calacs Châteauguay. Centre d'Aide et de Lutte contre les Agressions à Caractère Sexuel

Sites web de 10 institutions publiques	Santé Publique France Haut Conseil à l'Égalité entre les femmes et les hommes Ministère de l'Éducation nationale Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche CRISP CRIA VS Île-de-France Agence Régionale de Santé Bourgogne Franche-Comté CCI Formation Bretagne CSE Officiel Equilibres. Diversité, inclusion et impact social
15 forums de discussion, 7 blogs, 18 Tumblr	Forums : Filsantejeunes.com Doctissimo Journal des femmes Balancetonporc Beauté test Jetaide Psychologue.net Forum-juridique.net Forum Blabla 18-25 - jeuxvideo Artdeseduire Mamanpourelavie.com Fils de discussion suite aux articles publiés dans Médiapart, Madame Figaro, Le Point, Le Monde et Libération Blogs : Les Martiennes « Rue 69 » sur rue89.fr « Les 400 culs » sur Libération.fr « Ladies and Gentlemen » sur FranceTV.info « Genre » sur Slate.fr Zinzin Zinzinze. Outils de Réflexions et d'Action face à la Psychiatrie Graines Lunaires Tumblr avec #consentement et #viol
5 comptes Instagram	orgasme_et_moi jouissance.club tasjoui tubandes gangduclito
7 ouvrages académiques	Je consens, donc je suis... : Ethique de l'autonomie, Michela Marzano, 2012 Troubles dans le consentement. Du désir partagé au viol : ouvrir la boîte noire des relations sexuelles, Alexia Boucherie, 2019 Pas envie ce soir, Jean-Claude Kaufman, 2020 Les pièges du consentement : pour une redéfinition pénale du consentement sexuel, Catherine Le Magueresse, 2021 La conversation des sexes. Philosophie du consentement, Manon Garcia, 2021 Céder n'est pas consentir. Une approche clinique et politique du consentement, Clothilde Leguil, 2021

6 Essais	<p>Réinventer l'amour, Mona Chollet, 2021 Sortir de l'hétérosexualité, Juliet Drouar, 2021 Nos amours radicales, Anaïs Bourdet et Léane Alestra, 2021 Le cœur sur la table. Pour une révolution romantique, Victoire Tuillon, 2021 Demain le bon sexe : les femmes, le désir et le consentement, Katherine Angel, 2022 Désirer à tout prix, Tal Madesta, 2022</p>
5 manuels d'éducation sexuelle	<p>Je peux te faire un bisou, Soline Bourdeverre-Veyssiere, 2019 Te laisse pas faire – Les agressions et les abus sexuels expliqués aux enfants, Jocelyn Robert, 2019 Sexpérience, Isabelle Filliozat et Margot Fried-Filliozat, 2019 Et si on se parlait ?, Andréa Bescond, 2020 Corps, amour, sexualité, Charline Vermont, 2021 J'ai le droit de dire NON !, Ophélie Celier et Thomas Piet, 2021 Tu n'es pas obligée, Ovidie et Diglee, 2022 Mon corps m'appartient !, Isabelle Filliozat et Margot Fried-Filliozat, 2022</p>
4 Manuels et 2 sites web de développement personnel	<p>Femme désirée, femme désirante, Danièle Flaumenbaum, 2006 L'Homme qui voulait être heureux, Laurent Gounelle, 2008 L'Eveil de la Rose. En quête d'une sexualité consciente, Pascale Leconte, 2018 Mon cahier Sexo, Caroline Michel, 2021</p> <p>Femininbio Institut français de formation en sexothérapie</p>
8 pages personnelles de professionnel.les	<p>Veronique Cormon – psychologue clinicienne Boris Charpentier – psychologue Sabine Girard – coach en résilience et transformation de vie Fabrice Guégan – psychopraticien Alain Héril – psychanalyste, sexothérapeute et animateur de stages tantra Charlotte Huet, psychologue – sexothérapeute Any Tsai – coach de vie et thérapeute (PNL, hypnose, EMDR, DNR) Marine Perrin – youtubeuse et journaliste</p>
Sites Internet marchands	<p>Tinder : https://policies.tinder.com/web/safety-center/guide/consent-101/intl/fr/ Helloclue</p>

Annexe 5 – Sources numériques

Les sources numériques sont indiquées dans l'ordre dans lequel elles sont citées dans la thèse.

Chapitre 1

Anna Mantey, Fanny Portalier et Laurine Labourier, « Retour sur L’Affaire Chénier » [en ligne], hypotheses.org, 07/05/2020, disponible sur : <https://genrelittculture.hypotheses.org/654>, (page consultée le 15/01/2024).

Alfred Fabre-Luce, « Le viol de Plymouth », *Le Monde*, 01/03/1976, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Claudine Escoffier-Lambiotten « Un délit collectif qui illustre la dégradation des mœurs », *Le Monde*, 01/09/1966, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Jean de Baroncelli, « "Les chiens de paille", de Sam Peckinpah », *Le Monde*, 15/02/1972, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Bertrand Poirot-Delpech, « "La Dentellière" et ses images », *Le Monde*, 22/11/1974, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Alice Braitberg, « Pas de pardon pour les violeurs », *Le Monde*, 30/11/1978, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Josyane Savigneau, « Fiorella et les hommes », *Le Monde*, 07/01/1980, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Robert Solé, « Les féministes italiennes lancent une campagne contre "la violence sexuelle" », *Le Monde*, 03/11/1976, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Alain Corbin, « L’Eve nouvelle et la madone imaginaire », *Le Monde*, 29/11/1991, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Nicolas Weill, « Sphère publique/sphère privée : où est la frontière ? », *Le Monde*, 08/03/2000, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Patrick Kéchichian, « Voyage sur les rives du licite et de l’illicite », *Le Monde*, 29/12/2007, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Anne Chemin, « La prostitution hors la loi ? », *Le Monde*, 26/12/2011, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Frédéric Joignot, « Peut-on consentir à se prostituer ? », *Le Monde*, 30/11/2013, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Marcela Iacub et Patrice Maniglier « Comportements sexuels : les infortunes de trop de vertu », *Le Monde*, 02/02/2002, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Marcela Iacub, Catherine Millet et Catherine Robbe-Grillet, « Ni coupables ni victimes : libres de se prostituer », *Le Monde*, 09/01/2003, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Mathilde Mathieu, « Marcela Iacub, unique en son genre », *Le Monde*, 10/03/2003, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Marcela Iacub, « Sexe en location », *Le Monde*, 17/10/2006, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Le Monde des livres, « Extraits "Par le trou de la serrure" », *Le Monde*, 30/05/2008, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Jean-Luc Douin, « Joséphine, victime ambiguë d'une énigme judiciaire », *Le Monde*, 13/10/2010, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Anne Chemin, « La pénalisation des clients de prostituées qualifiée de retour au puritanisme », *Le Monde*, 26/04/2011, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Michel Guerrin, « Le mal dominant », *Le Monde*, 13/06/2015, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Elisabeth Badinter, « Rendons la parole aux prostituées », *Le Monde*, 31/07/2002, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Marcela Iacub, « Sexe en location », *Le Monde*, 17/10/2006, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Clarisse Fabre, « L'"ogre" Brisseau désorienté et confus face à ses accusatrices », *Le Monde*, 05/11/2005, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Marcela Iacub, « Sexe en location », *Le Monde*, 17/10/2006, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Caroline Fourest, « Éloge du consentement », *Le Monde*, 21/05/2011, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Richard Schittly, « A Lyon, plongée dans la toile de l'emprise numérique à l'occasion d'un procès pour viol », [en ligne], *Le Monde*, 12/03/2021, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Grand Enfant. Où est le problème quand des hommes "font pression" pour obtenir un acte sexuel ? [Commentaire sur l'article « Neuf femmes sur 10 disent avoir subi une pression pour avoir un rapport sexuel, selon une enquête »], lemonde.fr, 03/03/2020, disponible sur : https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/03/une-enquete-met-en-lumiere-la-negation-du-consentement-sexuel-chez-les-jeunes-femmes_6031624_3224.html (page consultée le 22/11/2020).

AJ+ français [@ajplusfrancais [Tweet], Déconstruire les mythes du viol. Twitter, 17/05/2019, disponible sur : <https://twitter.com/ajplusfrancais/status/1129267050717880320> (page consultée le 25/01/2023).

Une madmoiZelle, « J'ai appris à consentir, et gagné une vie sexuelle épanouie ! », [en ligne], madmoizelle.com, 07/06/2018, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/consentement-sexualite-dire-oui-918309> (page consultée le 02/01/2023).

Une madmoiZelle, « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi », [en ligne], madmoizelle.com, 03/08/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/pas-envie-sexe-couple-998868> (page consultée le 25/01/2023).

Blandine Grosjean, « "L'envie que ça se finisse le plus vite possible" », *Le Monde*, 29/01/2018, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

Aissache. Je suis un homme et j'ai déjà pris sur moi pour faire plaisir à ma partenaire alors que je n'en avais pas plus envie que ça. [Commentaire sur l'article « Neuf femmes sur 10 disent avoir subi une pression pour avoir un rapport sexuel, selon une enquête », lemonde.fr, 03/03/2020, disponible sur : https://www.lemonde.fr/societe/article/2020/03/03/une-enquete-met-en-lumiere-la-negation-du-consentement-sexuel-chez-les-jeunes-femmes_6031624_3224.html (page consultée le 22/11/2020).

Léa Massiani (réalisatrice). « Arrête ton cinéma » [vidéo], Production indépendante, 2022, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=SadpeaqlWyAQ>, (page consultée le 03/01/2023).

Sophie Castelain-Youssouf, « Ça veut dire quoi, au juste, "être épanouie sexuellement" ? Une sexologue répond », [en ligne], madmoizelle.com, 30/04/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/ca-veut-dire-quoi-au-juste-etre-epanouie-sexuellement-une-sexologue-repond-1118974> (page consultée le 03/01/2023).

<https://questionsexualite.fr/lutter-contre-les-violences-et-discriminations/le-consentement/comment-dire-non-a-une-relation-sexuelle-et-comment-accepter-le-non-de-son-partenaire> (page consultée le 03/01/2023).

<https://calacs-chateauguay.ca/aide/pour-les-victimes/les-consequences-dune-agression-sexuelle-un-mal-envahissant/> (page consultée le 23/01/2023).

1676. Je me suis faite violer et je n'ai rien dit..., *Psychologue.net*, 07/04/2020, disponible sur : <https://www.psychologue.net/questions/je-me-suis-faite-violer-et-je-nai-rien-dit> (page consultée le 04/01/2023).

Lilydou. Je me demande si j'ai subi ou non une tentative de viol et un viol. [Commentaire sur l'article « Culture du viol, consentement et "zone grise" »], forums.madmoizelle.com, 16/10/2014, disponible sur : <https://forums.madmoizelle.com/sujets/culture-du-viol-consentement-et-zone-grise.87604/> (page consultée le 24/10/2022).

Émilie Gilles Le, « Relation toxique : 7 signes que votre partenaire est abusif », [en ligne], grazia.fr, 29/09/2022, disponible sur : <https://www.grazia.fr/lifestyle/relation-toxique-7-signes-partenaire-abusif-670864.html#item=1> (page consultée le 03/01/2023).

<https://www.lecrips-idf.net/consentement-sexuel> (page consultée le 26/01/2023).

<https://www.enseignementsup-recherche.gouv.fr/fr/consentement> (page consultée le 31/03/2023).

<https://sexetconsentement.org/> (page consultée le 08/01/2023).

La Daronne, « Mon meilleur pote est accusé d'agression sexuelle, et ça me fout un sacré coup », [en ligne], madmoizelle.com, 05/10/2022, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/mon-meilleur-pote-est-accuse-dagression-sexuelle-1445353> (page consultée le 30/03/2023).

Victoire Tuillon, Le Cœur sur la Table (Épisode 6 – Le chasseur et la proie) [podcast], BingeAudio, 10/06/2021, disponible sur : <https://www.binge.audio/podcast/le-coeur-sur-la-table> (page consultée le 03/01/2024).

Matthieu Écoiffier, « Pourquoi "Libé " publie la lettre d'un violeur », [en ligne], liberation.fr, 07/03/2021, disponible sur : https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/pourquoi-libe-publie-la-lettre-dun-violeur-20210307_RVC6CCQM75EW7F4RDBHZG4RYOE/ (page consultée le 06/01/2023).

Sexplorer (Unsafe space 1/5 Consentement et pression) [podcast], shows.acast, 03/12//2021, disponible sur : <https://shows.acast.com/sexplorer/episodes/unsafe-space-1> (page consultée le 03/04/2023).

Une madmoiZelle, « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi », [en ligne], madmoizelle.com, 03/08/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/pas-envie-sexe-couple-998868> (page consultée le 25/01/2023).

Saf. En premier lieu, tu n'as pas à avoir honte. [Commentaire sur l'article « Rapport sexuel sans consentement »], forums.madmoizelle.com, 26/07/2018, disponible sur : <https://forums.madmoizelle.com/sujets/rapport-sexuel-sans-consentement.145625/> (page consultée le 03/04/2023).

https://www.youtube.com/watch?v=S-50iVx_yxU (page consultée le 31/03/2023).

Mélissa A, « Comment j'ai appris à revivre après avoir été victime d'un viol », [en ligne], zep.media, 01/01/2015, disponible sur : <https://zep.media/textes/victime-viol-comment-revivre/> (page consultée le 09/01/2023).

Marine Perrin, Marinette – Femmes et féminisme (Violences sexuelles : la sidération psychique) [vidéo], YouTube, 16/08/2016, disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=gQc5tmSP_rg (page consultée le 26/01/2023).

Marie-France Hirigoyen, « Il faut casser cette complicité masculine », *Le Monde*, 23/10/2017, disponible sur Europresse (page consultée le 31/12/2022).

@gangduclito, « Les femmes ont le droit de désirer », [Photo sur Instagram], Instagram, 13/11/2021, disponible sur : <https://www.instagram.com/p/CWNZFDRgNV4/> (page consultée le 03/01/2024).

Anya Tsai, « 5 conseils pour se reconstruire et vivre après un viol », [vidéo YouTube], YouTube ; disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=WClhrDiciQ4> (page consultée le 25/01/2023).

Raphaëlle Camarcati (réalisatrice). « Et maintenant, je fais quoi ? » [vidéo], Production indépendante, 2022, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=aQovk-fMUco> (page consultée le 03/01/2023).

<https://violences-sexuelles.info/consentement-info/> (page consultée le 03/01/2023).

<https://www.onsexprime.fr/Sexe-Droits/Le-consentement/Comprendre-le-consentement> (page consultée le 04/01/2023).

Victoire Tuillon, Le Cœur sur la Table (Épisode 6 – Le chasseur et la proie) [podcast], BingeAudio, 10/06/2021, disponible sur : <https://www.binge.audio/podcast/le-coeur-sur-la-table> (page consultée le 03/01/2024).

Emma, *C'est pas bien mais...* [en ligne], 27/11/2017, disponible sur : <https://emmaclit.com/2017/11/27/cest-pas-bien-mais/> (page consultée le 27/01/2023).

Une madmoiZelle, « Je n'avais jamais envie de mon mec, je sais maintenant pourquoi », [en ligne], madmoizelle.com, 03/08/2021, disponible sur : <https://www.madmoizelle.com/pas-envie-sexe-couple-998868> (page consultée le 25/01/2023).

Sexplorer (Unsafe space 1/5 Consentement et pression) [podcast], shows.acast, 03/12//2021, disponible sur : <https://shows.acast.com/sexplorer/episodes/unsafe-space-1> (page consultée le 03/04/2023).

Chapitre 2

Matthieu Écoiffier, « Pourquoi "Libé" publie la lettre d'un violeur », [en ligne], liberation.fr, 07/03/2021, disponible sur : https://www.liberation.fr/societe/droits-des-femmes/pourquoi-libe-publie-la-lettre-dun-violeur-20210307_RVC6CCQM75EW7F4RDBHZG4RYOE/ (page consultée le 06/01/2023).

Chapitre 4

Sur la tendance des hommes d'identifiant comme féministes et leur rôle dans la reproduction des rapports de genre, voir la vidéo de Grégoire Simon (réalisateur). « BEN NEVERT est-il vraiment FÉMINISTE ? (Léo Thiers-Vidal et la sociologie du proféminisme) » [vidéo], Production indépendante, 2023, disponible sur : <https://www.youtube.com/watch?v=CbnYwB8sU0I> (page consultée le 24/10/2023).

Chapitre 5

<https://www.grazia.fr/lifestyle/psycho-sexo/mmm-que-signifie-mmm-ce-hashtag-que-lon-retrouve-sur-les-profils-de-certains-utilisateurs-de-tinder-ou-bumble-90403.html#item=1>, consulté le 04/10/2023 ; <https://mctv.ouest-france.fr/decouvertes/mon-mag-lifestyle/tinder-que-signifie-mmm-profils-18022021/>, consulté le 04/10/2023 ; [https://www.journaldesfemmes.fr/couple/relations-amoureuses/2930129-que-signifie-mmm-sur-les-appis-de-rencontre/](https://www.journaldesfemmes.fr/couple/rerelations-amoureuses/2930129-que-signifie-mmm-sur-les-appis-de-rencontre/), consulté le 04/10/2023.

Chapitre 6

Eymeric Macouillard, Anecdote (Conjugaison #1 – Tycia) [podcast], Spotify, juillet 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/5MNI saz17HADn7bF3dIXFs> (page consultée le 06/11/2023).

Mathilde Dandeu, « Eymeric : l'homme qui murmurait des mots d'amour » [en ligne], presseyes.fr, 13/02/2023, disponible sur : <https://presseyes.fr/ces-femmes-et-ces-hommes-a-suivre-eymeric-l-homme-qui-murmurait-des-mots-d-amour/> (page consultée le 06/11/2023).

Tycia, +33 Tycia, [podcast], Spotify, 2022, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024).

Tycia, +33 Tycia (Épisode Je culpabilise de prendre du temps pour moi), [podcast], Spotify, février 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024) ; Tycia, +33 Tycia (Épisode Trouver son équilibre), [podcast], Spotify, mars 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024).

Tycia, +33 Tycia (Épisode Apprendre à s'aimer), [podcast], Spotify, juin 2023, disponible sur : <https://open.spotify.com/show/0P4ItHGDrXRQFmzruaPrJh> (page consultée le 04/01/2024).

Conclusion

Leila Djitli, Les Pieds sur Terre (Coordinatrices d'intimité) [podcast], Radiofrance.fr, mars 2024, disponible sur : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-pieds-sur-terre/coordinatrices-d-intimite-6074684> (page consultée le 19/03/2024).

Table des matières

REMERCIEMENTS	5
SOMMAIRE	11
INTRODUCTION GÉNÉRALE : LA CULTURE DU CONSENTEMENT	13
1. Les débats juridiques et philosophiques autour du consentement sexuel	18
1.1. Des débats juridiques : comment tracer la frontière entre violence et sexualité ?	19
1.2. Des débats philosophiques : comment définir la « bonne » sexualité ?	23
2. Études sociologiques sur le consentement	27
2.1. Consentement et représentations des violences, du genre et de la sexualité	27
2.2. Consentement et déroulement concret de la sexualité	30
3. La culture du consentement et les recompositions du genre et de la sexualité	32
3.1. La culture du consentement	33
3.1.1. Définition et justifications	34
3.1.2. L'émergence de la culture du consentement	38
3.2. Culture du consentement et normativité	42
3.2.1. Des modèles et contre-modèles de masculinité et de féminité en mouvement	45
3.2.2. Des scripts sexuels reconfigurés ?	49
3.2.3. Le poids des dispositions	52
3.3. Sociologie de la vie psychique	57
3.3.1. La vie psychique dans la littérature sociologique	57
3.3.2. Concevoir la vie psychique et les émotions comme des pratiques	63
3.3.3. Vie psychique et enjeux méthodologiques	67
4. Les transformations du genre et de la sexualité à l'épreuve de l'empirie	69
4.1. Une enquête par entretiens biographiques	70
4.1.1. Stratégie de recrutement	71
4.1.2. Structuration du guide d'entretiens	79
4.1.3. Conditions de passation de l'entretien	83
4.2. Les enjeux de la relation d'enquête	85
4.2.1. Accéder à l'intimité	86
4.2.2. Faire expliciter les prétendues « évidences »	88
4.2.3. Dépasser les risques liés au script sexuel sous-jacent à l'enquête	91
4.2.4. Réagir aux récits de violence	94
5. Plan	96

PREMIÈRE PARTIE : LA « BONNE » SEXUALITE EN MOUVEMENT. LUNETTES DU GENRE ET RÉALISATION DE SOI..... 99

INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE 101

CHAPITRE 1 – L’EXPANSION DE LA MORALE SEXUELLE EGALITAIRE. IDÉES FÉMINISTES
ET SAVOIRS THÉRAPEUTIQUES DANS LES DÉBATS PUBLICS. 105

1. Une visibilité croissante du consentement entre 1944 et 2017 dans les débats publics..... 111
 - 1.1. Déqualifier des infractions sexuelles (1962-1973) 113
 - 1.2. Dénoncer le phénomène du viol (1973-1981)..... 116
 - 1.3. Définir les conditions de l’autonomie et de la sexualité légitime (1990-2017) 119
2. L’omniprésence de la question du consentement depuis le début du moment MeToo et le modèle de « bonne » sexualité égalitaire 124
 - 2.1. Une hybridation entre cadres de représentations féministes et thérapeutiques 126
 - 2.1.1. *Une lecture constructiviste des différences sexuées dans la sexualité*..... 127
 - 2.1.2. *Une lecture en termes de domination masculine* 130
 - 2.1.3. *Une lecture thérapeutique de la sexualité* 134
 - 2.2. Un modèle de « bonne » sexualité égalitaire 138
 - 2.2.1. *Le consentement comme outil permettant de tendre vers l’égalité* 138
 - 2.2.2. *Le consentement et la définition d’un contre-modèle* 140
 - 2.2.3. *Le consentement et la définition d’interdits sexuels* 142
 - 2.3. Les spécificités de la normativité associée au modèle de « bonne » sexualité égalitaire... 147
 - 2.3.1. *Une responsabilité genrée*..... 147
 - 2.3.2. *Un encadrement étroit des conduites au niveau interactionnel et psychique* 152

CHAPITRE 2 – TROIS MORALES SEXUELLES INDIVIDUELLES. LE POIDS DES PARCOURS
DE VIE 163

1. Rapports individuels à la question du consentement et modèle de « bonne » sexualité de référence..... 167
 - 1.1. Pénaliser des infractions *via* le consentement..... 168
 - 1.2. Exprimer son autonomie et sa liberté *via* le consentement 173
 - 1.3. Corriger les inégalités de genre *via* le consentement 179
2. Les conditions d’adhésion à la morale sexuelle égalitaire au prisme des trajectoires féminines 186
 - 2.1. Portraits..... 188
 - 2.1.1. *Alison : un changement de représentations précoce* 188
 - 2.1.2. *Amanda : un changement des représentations plus tardif*..... 190
 - 2.1.3. *Julia : un changement de représentations en plusieurs étapes*..... 192
 - 2.1.4. *Hélène : l’inertie des représentations* 194
 - 2.2. Trois conditions pour adhérer à la morale sexuelle égalitaire quand on est une femme 196
 - 2.2.1. *Chocs émotionnels, rupture biographique et remise en question des normes suivies* 196

2.2.2.	<i>Légitimité des discours et appropriation de nouveaux cadres de représentations</i>	200
2.2.3.	<i>Configuration relationnelle et disponibilité biographique</i>	205
3.	Les conditions d'adhésion à la morale sexuelle égalitaire au prisme des trajectoires masculines	208
3.1.	Portraits	210
3.1.1.	<i>Maxime et la posture attentiste dans la sexualité</i>	210
3.1.2.	<i>Luc et le malaise interactionnel</i>	212
3.1.3.	<i>Victorien et les souffrances familiales</i>	214
3.1.4.	<i>Bastien et la rupture amoureuse</i>	217
3.2.	Trois conditions pour adhérer à la morale sexuelle égalitaire quand on est un homme	219
3.2.1.	<i>Une exposition à des grilles de lecture féministes jugées légitimes</i>	220
3.2.2.	<i>L'expérience de violences symboliques</i>	223
3.2.3.	<i>La validation par l'entourage</i>	230
	CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE	239

DEUXIÈME PARTIE : L'INERTIE DES SCENARIOS SEXUELS. COMPORTEMENTS ET DISSONANCES PSYCHIQUES GENRÉS..... 243

	INTRODUCTION DE LA PREMIÈRE PARTIE	245
	CHAPITRE 3 – DES DIFFICULTES FEMININES POUR REFUSER. LA FORCE DES DISPOSITIONS ET DE L'AUTODÉVALORISATION	251
1.	Des difficultés pour interrompre la sexualisation des interactions en cas d'absence d'envie	254
1.1.	Quatre types de conduites dans les situations sexuelles sans envie	255
1.1.1.	<i>Refuser frontalement</i>	256
1.1.2.	<i>Se laisser faire</i>	258
1.1.3.	<i>Céder</i>	261
1.1.4.	<i>Adopter des stratégies d'évitement</i>	263
1.2.	Le poids des « dispositions freins »	265
1.2.1.	<i>De faibles dispositions à désirer</i>	267
1.2.2.	<i>Des dispositions à s'oublier</i>	273
1.2.3.	<i>Des dispositions à éviter le conflit</i>	280
2.	Des dissonances psychiques contraignantes et persistantes	287
2.1.	Se voir comme une femme « soumise »	287
2.1.1.	<i>Une injonction permanente à la réflexivité sexuelle</i>	288
2.1.2.	<i>Se poser la question du choix, de l'envie et du désir</i>	292
2.2.	Se dévaloriser	301
2.2.1.	<i>Faire des expériences non souhaitées des baromètres identitaires</i>	302
2.2.2.	<i>Éprouver de la honte et de la culpabilité</i>	306
2.2.3.	<i>S'engager dans des spirales d'autodévalorisation</i>	308

CHAPITRE 4 – INITIER AU RISQUE DE FORCER ? UNE REMISE EN QUESTION MASCULINE LIMITÉE.....	323
1. Des prises d’initiative pour amorcer et poursuivre la sexualisation des interactions.....	326
1.1. Une maîtrise de l’accès à la sexualité	327
1.1.1. <i>Initier en laissant deviner l’intention</i>	327
1.1.2. <i>Initier verbalement</i>	331
1.1.3. <i>Attendre un signe avant de reprendre la main</i>	333
1.2. Le poids des normes structurant les interactions	336
1.2.1. <i>Des hommes pragmatiques face à l’absence d’initiative féminine</i>	338
1.2.2. <i>La conscience des jugements sociaux structurant les interactions</i>	340
2. Des dissonances psychiques qui finissent par se dissiper	344
2.1. Se voir comme un « forceur ».....	350
2.1.1. <i>Faire des expériences non souhaitées par leur partenaire des baromètres identitaires</i>	350
2.1.2. <i>Du surgissement de la honte et de la culpabilité à l’étiollement de l’estime de soi</i>	357
2.2. Dissiper les émotions négatives et atténuer les perturbations identitaires	360
2.2.1. <i>Nuancer la responsabilité individuelle</i>	361
2.2.2. <i>Valoriser ses comportements ultérieurs</i>	363
CONCLUSION DE LA DEUXIÈME PARTIE.....	375

TROISIÈME PARTIE : DES PRATIQUES DE SOI EXIGEANTES. JOUER SUR LES ÉMOTIONS POUR DÉJOUER LES JUGEMENTS..... 379

INTRODUCTION DE LA TROISIÈME PARTIE.....	381
CHAPITRE 5 – PAS UN « FORCEUR » MAIS UN « GARS SAFE ». DES PRÉSENTATIONS DE SOI POURVOYEUSES DE PRESTIGE.	387
1. Les usages de la figure repoussoir du « forceur ».....	391
1.1. Des pratiques de présentation de soi par la négative.....	392
1.1.1. <i>Une stratégie de distanciation</i>	392
1.1.2. <i>Les contextes défensifs de recours à la figure du « forceur »</i>	396
1.2. Diffusion de stéréotypes et reconduction des rapports sociaux	399
1.2.1. <i>Reconduction des luttes entre le groupe social des « jeunes » et des « vieux »</i>	399
1.2.2. <i>Reconduction des rapports sociaux de classe et de race</i>	403
2. Les usages de la figure attractive du « gars safe ».....	407
2.1. Des pratiques de mise en scène de soi	408
2.1.1. <i>S’ériger comme un modèle</i>	408
2.1.2. <i>Des stratégies de présentation de soi diverses</i>	417
2.2. De nouvelles catégories d’hommes avantagées	424
2.2.1. <i>Une amélioration statutaire des jeunes hommes aux discours « progressistes »</i>	424
2.2.2. <i>Une amélioration statutaire des hommes mal à l’aise socialement mais cultivés</i>	430

CHAPITRE 6 – S’EFFORCER DE « S’AFFIRMER ».SE CONTRÔLER MAIS SE DISTINGUER ..	439
1. Déployer des efforts pour se transformer	444
1.1. Centrer ses efforts sur soi et engager un <i>travail de soi</i>	444
1.2. Un double travail émotionnel	449
1.2.1. <i>Un travail sur le désir</i>	450
1.2.2. <i>Un travail sur la peur</i>	457
2. Les effets sociaux du travail de soi, foyer de nouvelles inégalités ?	463
2.1. Contrôler sa sexualité	464
2.1.1. <i>Faire usage d’un thermomètre de l’envie</i>	464
2.1.2. <i>Bannir certains actes sexuels de ses pratiques et de ses fantasmes</i>	467
2.2. Devenir l’experte au sein des groupes de sociabilité	471
2.2.1. <i>La mise en discours de ses difficultés et de ses progrès</i>	471
2.2.2. <i>Les conditions sociales de possibilité</i>	476
CONCLUSION DE LA TROISIÈME PARTIE	487

CONCLUSION GÉNÉRALE : LA CULTURE DU CONSENTEMENT, UNE CULTURE DE LA REFLEXIVITE 491

Le consentement au cœur de luttes entre objectivité et subjectivité	496
Le déplacement de la violence dans les scripts sexuels	499
La place centrale de la sexualité dans la vie sociale	502
Le pouvoir stratifiant des cadres interprétatifs mettant la focale sur la dialectique domination/soumission	505
L’influence de la sociologie et les mutations de l’ordre du genre	513

TABLES DES GRAPHIQUES, TABLEAUX, ILLUSTRATIONS ET ENCADRES ... 519

Table des graphiques	521
Table des tableaux	521
Table des illustrations	521
Table des encadrés	522

BIBLIOGRAPHIE 523

ANNEXES 565

Annexe 1 – Caractéristiques des enquêtés	567
--	-----

Annexe 2 – Le recrutement	579
2.A. Liste des groupes Facebook sur lesquels l’annonce a été publiée	579
2.B. Annonces de recrutement.....	581
2.C. Exemples de prise de contact par les enquêtés.....	583
Annexe 3 – Guide d’entretien	585
Annexe 4 – Corpus de sources écrites et audiovisuelles mobilisé dans le chapitre 1	591
Annexe 5 – Sources numériques	595
Table des matières.....	601

La culture du consentement

Recompositions des rapports de genre et de la sexualité depuis MeToo

Résumé

Depuis le début du moment MeToo, la question du consentement sexuel devient centrale dans les débats publics et s'accompagne de la diffusion d'un modèle de « bonne » sexualité égalitaire, imprégné par les savoirs féministes et thérapeutiques. La sexualité et les rapports de genre s'en trouvent-ils transformés ? Au croisement de la sociologie du genre, de la sexualité et de la socialisation, et à partir de l'analyse d'un corpus de sources écrites et de la conduite de 130 entretiens biographiques auprès de femmes et d'hommes âgés de 18 à 65 ans issus de milieux sociaux différents, cette thèse s'intéresse aux réceptions individuelles socialement différenciées de la morale sexuelle égalitaire.

Celles et ceux qui s'approprient la morale sexuelle égalitaire ont en commun d'avoir vécu des violences symboliques dont l'effet est intense ou durable, de trouver légitimes les savoirs féministes et thérapeutiques, et de se trouver dans des configurations relationnelles rendant possible le changement de leurs représentations. Bien que les hommes continuent de prendre les initiatives et que les femmes parviennent difficilement à dire non, elles et ils problématifisent dorénavant l'inadéquation entre leurs pratiques et leurs aspirations morales. Les hommes résolvent rapidement cette dissonance et déploient des stratégies de présentation de soi pourvoyeuses de prestige. Les femmes en revanche s'engagent dans des spirales d'autodévalorisation qui limitent leur latitude d'action et cherchent activement à mettre en cohérence leurs conduites sexuelles avec leur idéologie. Le contrôle de la sexualité féminine ainsi que les inégalités de genre sont alors reconduits sous de nouvelles formes.

Mots-clés : Genre, sexualité, socialisation, réflexivité, consentement sexuel.

The Culture of Consent

How Gender and Sexual Relations Have Changed Since MeToo

Abstract

Since the advent of the MeToo movement, the question of sexual consent has become central to public debate, and has been accompanied by the spread of an ideal of ‘good’ egalitarian sexuality steeped in feminist and therapeutic principles. How does it affect sexuality and gender relations? At the crossroads of the sociology of gender, sexuality and socialization, this thesis delves into the nuanced individual reception of egalitarian sexual values. To do this, the thesis is based on 130 biographical interviews spanning individuals aged 18 to 65 from various social strata and enriched by an extensive analysis of diverse written sources.

Notably, those who embrace the egalitarian sexual ideal share a common background of experiencing symbolic violence with intense and lasting effects. They also perceive feminist and therapeutic knowledge as legitimate and are embedded in relational contexts conducive to reshaping societal perceptions. Although men continue to take the initiative and women find it hard to say "no", they are now problematizing the mismatch between their practices and their moral aspirations. Men are quick to resolve this dissonance and deploy prestige-enhancing self-presentation strategies. Women, on the other hand, engage in spirals of self-deprecation that limit their latitude for action, and actively seek to align their sexual behavior with their ideology. The control of women's sexuality and gender inequalities are then replicated in new forms.

Keywords: Gender, sexuality, socialization, reflexivity, sexual consent.



Dessin de l'autrice, *En pleine réflexion...*, 2024.